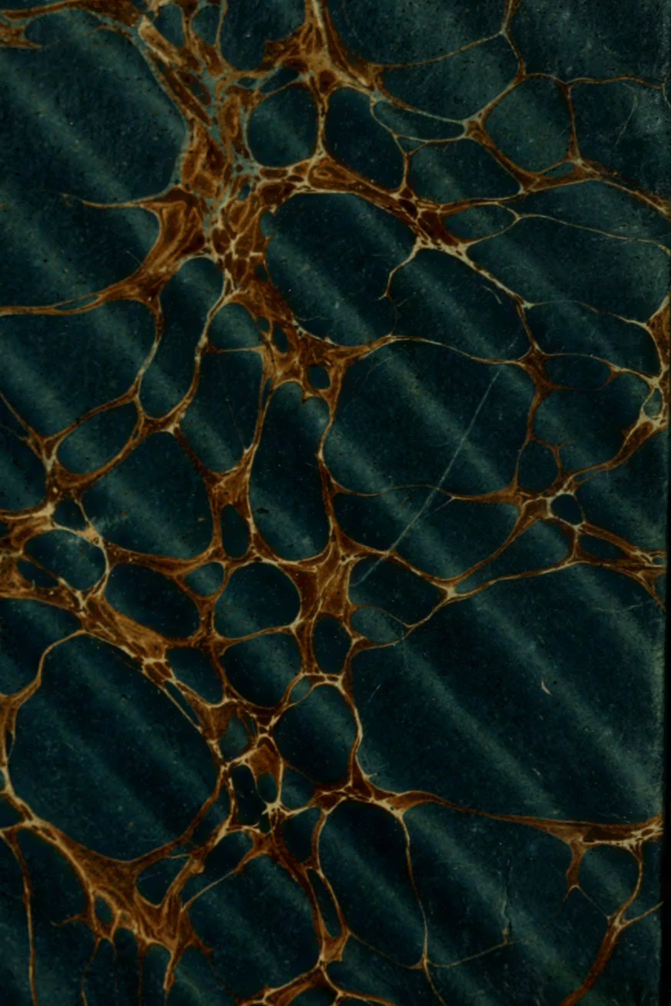
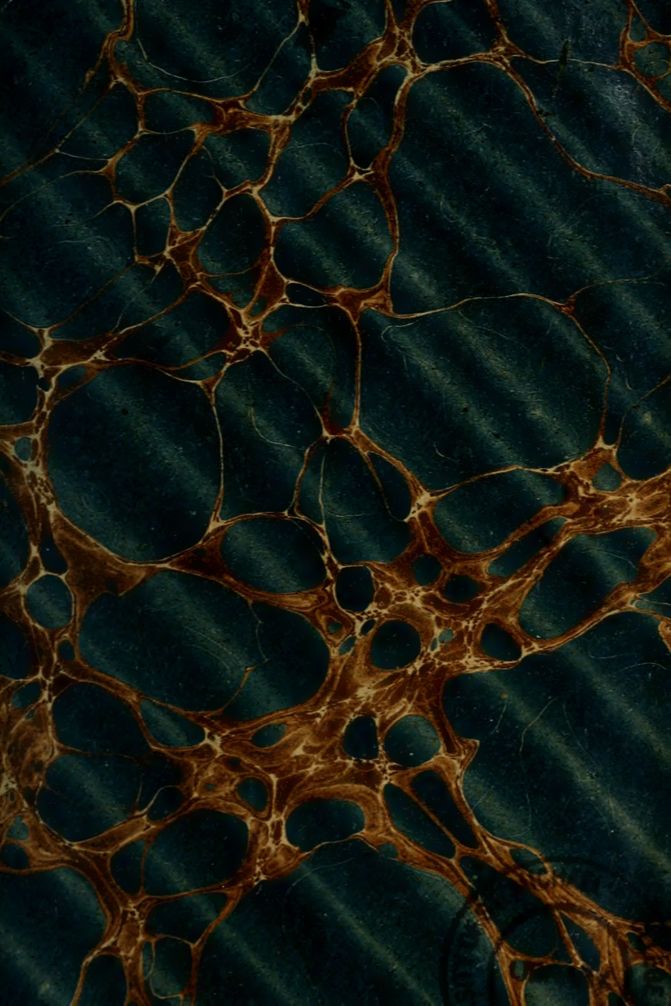
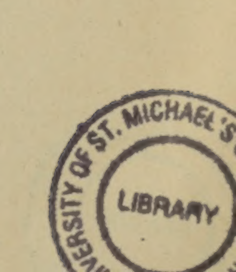
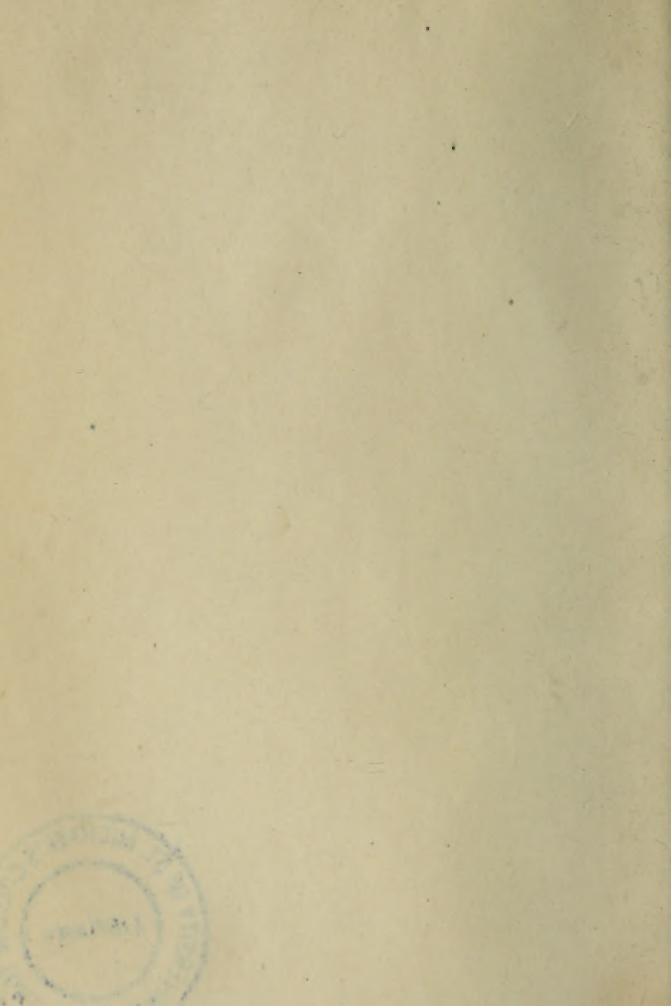
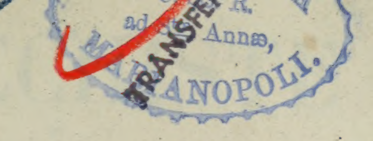






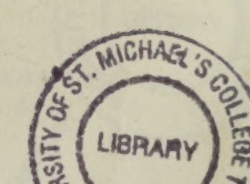






RÉPERTOIRE

DU CATÉCHISTE.



CAEN. — IMPRIMERIE DE E. POISSON.



RÉPERTOIRE

DU

CATÉCHISTE

OU

RECUEIL COMPLET

D'EXPLICATIONS, DE NOTICES, DE COMPARAISONS ET D'EXEMPLES

COMPLÉMENT NÉCESSAIRE

DU

CATÉCHISME HISTORIQUE

PAR

J.-EW. SCHMID

CATÉCHISTE A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES URSULINES DE SALZBOURG.

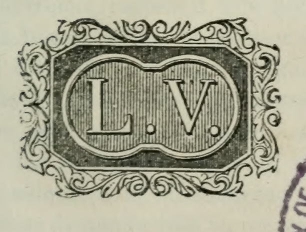
Ouvrage traduit de l'allemand

PAR M. L'ABBÉ P. BÉLET.

Similis patrifamilias, qui profert
de thesauro suo nova et vetera.

(MATTH., XIII, 52.)

TOME QUATRIÈME.



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
5, RUE DELAMBRE, 5.

1859



RÉPERTOIRE
DU CATÉCHISTE.

TROISIÈME PARTIE.

DE LA CHARITÉ.

§ I.

DE L'AMOUR DE DIEU.

« Il y avait autrefois, racontait une pieuse mère à ses enfants [1], un homme riche, possesseur d'une pierre précieuse qu'il estimait au-dessus de tous les biens de la terre. Mais il y avait aussi un pauvre enfant qui de bonne heure avait perdu ses parents. Cet homme riche prit chez lui ce pauvre orphelin, lui donna la nourriture et le vêtement, et lui témoigna toute l'affection d'un père. Il ne demanda rien en retour, sinon que l'enfant serait bon et pieux. Malheureusement, il ne

[1] Voir l'ouvrage extrêmement recommandable qui a pour titre « Récit d'une mère » (Die erzæhlende Mutter), de François Hoffmann; Stuttgart, à la librairie de Hoffmann, 1850.

fut ni l'un ni l'autre ; il montra un caractère léger et malicieux, et toute son occupation fut de chercher comment il ferait pour déplaire à son bienfaiteur, pour l'affliger et se moquer de sa générosité. Cependant, cet excellent père ne lui retira jamais ni sa bonté ni sa tendresse ; il déplora ses égarements, lui pardonna ses fautes, et continua à lui témoigner la même amitié qu'auparavant. Il espérait qu'un jour viendrait sans doute où l'enfant reconnaîtrait ses erreurs ; c'est pourquoi, malgré sa méchanceté, il le garda dans sa maison. Mais l'enfant n'en persévéra pas moins dans ses mauvaises dispositions.

« Or, voilà qu'un jour un respectable pèlerin entra dans la maison de ce généreux bienfaiteur. Ayant été témoin de la malice de l'enfant : « Excellent ami, dit-il au maître de l'orphelin, votre enfant est perdu et pour ce monde et pour l'autre. Il n'y a pas d'autre moyen pour vous de le sauver que de sacrifier la pierre précieuse que vous estimez au-delà de tous vos autres biens. »

« Le bienfaiteur, entendant ce langage, oublia tout à fait la malice de l'enfant ; il ne se souvint plus ni de ses moqueries, ni de son mépris ; il ne songea plus qu'à le sauver, et fit avec joie le sacrifice de son précieux objet, en vue du bien de son fils adoptif. »

Cet homme excellent, qui faisait tant bien à cet enfant, malgré son indignité est une image fidèle de la bonté du Père céleste. Son amour envers les hommes est infini. Déjà son ineffable bonté s'était manifestée à l'égard de nos premiers parents, Adam et Eve ; il leur avait assigné pour demeure le paradis, jardin magnifique et leur donnant tout ce dont ils avaient besoin,

les avait traités avec toute la familiarité d'un père envers ses enfants. Malgré tous ces témoignages d'affection, nos premiers parents s'étaient néanmoins montrés désobéissants envers le Seigneur. Quoique tombés dans les piéges du péché, Dieu ne leur retira pas sa main paternelle ; car, semblable à cet homme généreux qui sacrifia sa pierre précieuse pour sauver son fils égaré, il sacrifia ce qu'il avait de plus cher, son Fils bien-aimé, pour sauver les hommes et les délivrer de la servitude du péché. Ce sacrifice-là n'est-il pas aussi considérable que celui de cet homme généreux? Ou plutôt sa bonté n'est-elle pas supérieure à celle de ce dernier? Jésus, envoyé sur la terre par son Père, pour y enseigner, souffrir et mourir pour les hommes pécheurs, n'est-il pas un bien plus grand et plus cher qu'une pierre précieuse; et ne devons-nous pas avoir pour Dieu un amour plus intime que celui qu'avait ce père pour son fils adoptif?

Ne devons-nous pas, pénétrés d'amour et de reconnaissance, lui consacrer toute notre vie? Et l'Evangéliste saint Jean n'a-t-il pas raison de dire que « celui qui n'aime point, ne connaît point Dieu; car Dieu est amour ; puisque c'est en cela qu'il a fait paraître son amour envers nous, en ce qu'il *a envoyé son Fils unique dans le monde*, afin que nous vivions par lui. Et *c'est en cela que consiste cet amour*, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais lui qui nous a aimés le premier, et qui *a envoyé son Fils pour la rémission de nos péchés* (*Jean*, IV, 8-10)? « Aimons donc Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier » (*Jean*, IV, 19). Un docteur de l'Eglise, saint Basile, a exprimé la même pensée, lorsqu'il a dit : « Dieu, en nous accor-

dant de si grands bienfaits, ne demande rien de nous, sinon que nous l'aimions, que nous lui conservions nos cœurs, afin qu'il demeure en nous, et que nous demeurions en lui. »

Toutes vos œuvres, Seigneur,
Le ciel et la terre,
Proclament votre sagesse, votre vertu,
Votre puissance et votre bonté.
Mais la fidèle image de votre bonté
Nous apparait plus éclatante, plus aimable et plus belle,
Dans Jésus, notre réconciliateur.
Faites qu'en retour nous vous consacrions
Une vie exempte de souillure,
Un cœur aimant et tout dévoué :
Ce sera le sacrifice de notre amour.

Mais si, en reconnaissance de l'amour infini avec lequel notre Père céleste a immolé pour nous son Fils bien-aimé, nous lui devons une confiance sans bornes, une obéissance prompte et affectueuse, une reconnaissance et un amour profonds, nous ne sommes pas moins redevables envers Jésus-Christ, son divin Fils. Ne nous a-t-il pas, en effet, donné un éclatant témoignage de l'amour immense qu'il avait pour nous, puisque, selon ses propres paroles, « personne n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis » (*Jean*, XV, 13) ? Nous, au contraire, loin de nous comporter comme ses amis, nous sommes ses ennemis les plus déclarés, puisque chaque péché est un acte d'hostilité et de révolte contre Dieu.

En vérité, quand nous réfléchissons sur la gloire que Jésus-Christ possédait auprès de son Père céleste avant que le monde fût, et dans laquelle il apparut autrefois

sur la montagne du Thabor, entre Moïse et Elie, entouré d'un éclat et d'une beauté surnaturels, et que maintenant nous l'apercevons au dernier degré de l'abaissement, étendu sur une croix entre deux voleurs ; quand nous nous le représentons avec une couronne d'épines sur la tête, sa figure auguste inondée de sang, ses mains et ses pieds percés de clous, et son corps tout entier couvert de blessures, comment la pensée qu'il a souffert tant d'injures et d'outrages par amour pour nous, ne nous remplirait-elle pas d'amour pour ce divin Sauveur ? Qui pourrait, dans son émotion, ne pas laisser tomber de ses lèvres ce cri d'attendrissement : « Oh, que votre bonté est grande, divin Jésus ! » Quel est celui qui voudrait ne pas lui obéir volontiers, lui dont nous avons reçu tant de bien ? Qui oserait ne pas se montrer digne d'un tel amour par sa fidélité à observer ses divins préceptes ? « Il est convenable, dit saint Jean Chrysostôme, que chacun de nous ne soit pas moins reconnaissant envers Jésus-Christ notre Seigneur que s'il était venu sur la terre uniquement pour un seul d'entre nous, puisqu'il aime autant chacun de nous en particulier que tous les hommes ensemble. Mais comment paierez-vous un tel amour ? Tout ce que vous pouvez faire pour Jésus est trop peu. Vous iriez jusqu'à répandre votre sang par amour pour lui, jusqu'à sacrifier votre vie pour sa gloire, que son amour ne serait pas dignement compensé. »

EXEMPLES BIBLIQUES.

Bien que le Sauveur eût un grand nombre d'ennemis qui le persécutèrent avec une haine implacable, et n'eurent de repos que lorsqu'ils le virent attaché à l'arbre de la croix, il y eut

cependant un grand nombre d'hommes qui, animés du plus noble dévouement, lui restèrent constamment attachés, et lui donnèrent les plus touchantes marques de leur amour. Parmi ces âmes d'élite se trouvaient ces pieuses et saintes femmes qui lui portaient leurs petits enfants, afin qu'il les bénît; Zachée, qui désirait si ardemment de connaître Jésus-Christ, qu'étant trop petit de taille, il monta sur un figuier afin de le voir au moins passer; ces femmes magnanimes qui l'accompagnèrent pendant qu'il marchait à la mort, et l'entouraient en pleurant et en se lamentant; la Mère de Jésus; Marie, sa sœur; Marie Magdeleine, qui, après sa conversion, de pécheresse qu'elle était, devint l'une des servantes les plus dévouées de Jésus-Christ; tous ses disciples, qu'aucune considération ne put empêcher de témoigner publiquement leur attachement au Sauveur, en l'accompagnant jusqu'au lieu de son supplice; Joseph d'Arimathie et Nicodème, qui rivalisèrent d'ardeur avec les saintes femmes pour rendre les derniers honneurs au corps de Jésus; les saints Apôtres, qui, selon le langage de l'Ecriture sainte, se réjouissaient de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus (*Act. Apost.*, v, 41).

AUTRES EXEMPLES.

Saint Arcadius, martyr.— Comme on arrachait par lambeaux les membres à saint Arcadius, ce courageux martyr remarqua que le spectacle de cette mutilation barbare arrachait des larmes aux assistants. Il se tourna vers le peuple, et s'écria aussi fortement qu'il put : « C'est un mourant qui vous le dit au dernier instant de sa vie : Il n'y a qu'un Dieu pour lequel je souffre et répands mon sang. Mourir pour lui donne la vie éternelle; souffrir pour lui procure le salut ! »

Les quarante martyrs du Brésil.—Lorsque ces pieux religieux de la compagnie de Jésus, qui brilleront éternellement dans l'histoire des saints sous le nom des quarante martyrs du Brésil, abordèrent dans ces contrées pour y prêcher l'Evangile aux indigènes qui étaient encore anthropophages, ils furent attaqués pendant leur pénible voyage par des pirates. « Il faut tous les épargner, s'écria le chef de la bande en s'adressant à ses com-

pagnons ; mais pour ceux qui sont jésuites, tuez-les tous. Massacrez-les, ces maudits partisans du pape qui veulent aller dans le Brésil pour y fonder le règne de l'antechrist. » Ces barbares se ruèrent comme des bêtes féroces sur les Révérends Pères de la compagnie de Jésus. A cette vue, le Père Azevedo, qui se faisait remarquer entre tous les autres par la fermeté de son courage, dit à ses confrères : « Courage, mes frères ! Sacrifions avec joie notre vie pour cet Homme-Dieu, qui a immolé la sienne pour nous ! » Puis il se présenta joyeusement à ses meurtriers, qui à l'instant même lui coupèrent la tête d'un coup de sabre. Non moins grands furent la joie et le courage avec lesquels ses compagnons souffrirent et mourir pour la doctrine de Jésus-Christ (*Mœtzler's Legende*).

Le meilleur ami.—Jadis, dans la capitale du Tyrol, à Insbruck, un homme d'une naissance distinguée se trouvait au lit de la mort. Un grand nombre de parents et de connaissances l'entouraient. Comme on lui présentait une médecine amère, on lui conseilla, afin de lui en faire oublier l'amertume, de la boire par amour pour la personne qui lui était le plus chère. Le mourant promenant alors ses regards sur les personnes qui étaient présentes, il arriva enfin à un image du Sauveur suspendue au mur en face de lui : « C'est à vous, Jésus, mon meilleur ami, dit-il, que j'offre ce calice, puisque par amour pour moi vous avez bu le calice des souffrances » (*Philothea*).

Comparaison que faisait un sauvage. — Un digne ecclésiastique, qui s'était rendu de son propre mouvement au milieu des sauvages d'Afrique pour répandre parmi eux la bonne semence de la parole divine, rencontra un jour un Indien qui lui parut un homme bon et affable. Il entra en conversation avec lui, et reconnut à son langage que le sauvage était déjà arrivé à la connaissance de Dieu. Voulant se convaincre de la vivacité de sa foi, l'ecclésiastique lui demanda ce qu'il pensait du divin Sauveur. « Ce que j'en pense, répondit le sauvage, je vais vous l'expliquer par une comparaison. » Là-dessus, il fit un cercle avec des feuilles sèches éparpillées çà et là, prit un ver, et le mit au milieu de cet espace vide. Puis, il mit le feu aux feuilles, et en peu de temps le pauvre animal se vit entouré de flammes:. Alors l'Indien tendit la main, saisit le ver qui sem-

blait déjà s'être résigné à son triste sort, et l'ayant retiré de ce cercle de feu, le déposa sur la terre fraîche. « Ce que je viens de faire avec ce ver, ajouta le bon Indien, le Sauveur l'a fait pour moi. »

— *Le lion et l'agneau.* — Un marchand se présenta un jour chez un monarque, et lui vendit de fausses pierres précieuses pour de véritables. Ce roi ayant appris qu'il avait été trompé, en fut vivement irrité et résolut de faire jeter aux lions le marchand. Le jour fatal était arrivé. Une foule nombreuse de spectateurs s'étaient réunis pour être témoins de cette scène tragique. Tous paraissaient émus et attendaient avec une impatience pleine d'angoisses. Le roi donna le signal; mais au lieu d'un lion furieux, on vit s'élancer dans l'arène un tendre agneau qui combla de mille caresses ce malfaiteur étonné. Le peuple, ravi de la grandeur du prince, n'eut qu'une seule voix pour s'écrier : « Vive le roi! »

Un sage vieillard, qui se trouvait présent à ce spectacle, prenant la parole : « Notre position en ce monde, dit-il, est semblable à celle de ce malfaiteur. Nous aussi, nous avions cherché par de vaines promesses à tromper le bon Dieu, et au lieu d'un cœur pur que nous lui devions, nous ne lui avons offert qu'un cœur souillé par le péché. Nous aussi, nous aurions mérité de devenir la proie de la mort éternelle, qui, semblable à un lion féroce, rôde sans cesse autour de nous cherchant qui elle pourra dévorer.

Mais le Seigneur a eu pitié de nous, et, au lieu d'un lion sanguinaire, il nous a envoyé un agneau sans tache, qui, se chargeant des péchés du monde, a marché volontairement à la mort, afin de nous procurer une vie éternelle. C'est pourquoi chaque fois que nous sommes tentés de commettre quelque péché, rappelons-nous ces paroles :

Louons cet agneau
Qui a effacé les péchés du monde.

Beau dévouement d'un fils de roi. — Jadis, dans un lointain royaume, vivait un roi réputé pour sa grande sagesse ; il aimait ses sujets comme ses enfants, et s'intéressait particulièrement à l'affaire de leur salut. Dans un édit qu'il fit dis-

tribuer à tous les habitants de son vaste royaume, il disait : « Gardez-vous de franchir les limites de mon pays, car de l'autre côté des frontières règne un méchant roi, qui, dès que vous auriez mis le pied sur son territoire, vous ferait captifs et vous jetterait dans une prison ténébreuse. » Ses sujets, convaincus qu'il ne voulait que leur bien, lui promirent d'exécuter fidèlement ses paroles. Mais le méchant roi, qui ne cherchait que les moyens de perdre les sujets de son voisin, fit préparer près de la frontière toutes sortes de réjouissances et de jeux publics, pour les allécher; il y réussit : plusieurs d'entre les habitants qui demeuraient sur la frontière transgressèrent la défense de leur prince et entrèrent dans le territoire du méchant roi. Mais à peine ces malheureux furent-ils accourus à ces fêtes enchanteresses, qu'à un signal donné des individus, apostés dans quelque lieu secret, en sortirent tout à coup, se précipitèrent sur eux, les chargèrent de chaînes, et malgré leurs cris lamentables les conduisirent en prison. A la nouvelle de cet événement, le bon prince tomba dans un profond abattement. « Hélas ! s'écria-t-il dans l'excès de sa douleur, mon pauvre peuple ! mon pauvre peuple ! Quelles profondes blessures tu t'es faites, à toi et à moi ! » Et il envoya aussitôt ses plus fidèles serviteurs pour déterminer le roi ennemi à rendre la liberté à ses sujets prisonniers; mais ce mauvais prince ne voulut point les entendre. Le bon roi lui envoya de nouveau d'autres députés, mais ce fut encore en vain; les plus sages représentations échouèrent. Alors, le fils du roi, jeune homme plein de dévouement, s'offrit, avec une troupe de ses sujets les plus dévoués, à faire la guerre à ce prince impitoyable, afin de délivrer les captifs. Le roi ennemi, de son côté, rassembla autour de lui ses hordes féroces, et une lutte terrible s'engagea. Le fils du bon roi combattit avec un tel courage, que les ennemis, malgré la supériorité de leur nombre, commençaient déjà à plier; mais voilà que tout à coup, frappé d'une balle ennemie, il pâlit, culbute de son cheval, et pendant qu'il s'écrie : « O mon père ! O mon cher père ! » il tombe, à la grande douleur des siens, entre les bras de la mort. Deux de ses amis l'emportèrent sur leurs bras et le déposèrent dans une grotte secrète, non loin de là. Déjà le roi ennemi, ainsi que sa bande féroce, poussaient des cris de joie, se croyant assurés de la victoire, lorsque tout

à coup la trompette retentit. Le prince royal se réveille de son sommeil, oublie ses blessures, saisit son étendard, et, reparaissant au milieu des siens, fait un dernier effort pour délivrer les captifs. Son dévouement reçut la récompense qu'il méritait. La vue du prince royal, que déjà ils croyaient mort, inspira une telle frayeur aux ennemis, qu'ils prirent la fuite. Le jeune prince délivra les prisonniers de leurs chaînes odieuses, les reconduisit dans leur patrie, et retourna auprès de son père, à la droite duquel il est assis de toute éternité.

Divin Sauveur, c'est vous qui nous avez arrachés des prisons de ce prince des ténèbres, et qui voulez nous conduire dans le royaume céleste de votre Père, si nous sommes fidèles à votre voix. Gloire et reconnaissance vous en soient donc rendues dans les siècles des siècles !

COMPARAISONS.

Un homme distingué par sa piété vit un jour une serrure entourée de plusieurs cercles, qui, revêtus d'une foule de lettres, se laissaient tourner jusqu'à ce que les lettres formassent le nom de Jésus : c'est seulement alors qu'on pouvait ouvrir la serrure. Cette invention lui plut singulièrement. « Combien il serait à désirer, dit-il, que je pusse mettre une pareille serrure à mon cœur ! » Nos cœurs, eux aussi, sont ordinairement fermés, mais c'est avec une toute autre serrure. Quand nous entendons les noms « d'argent, de gain, d'honneur, de plaisir, » souvent notre cœur s'ouvre ; mais devant vous, ô Jésus, et devant votre saint nom, il reste fermé. Oh ! de grâce, imprimez vous-même votre nom sur mon cœur, afin qu'il reste constamment fermé aux plaisirs du monde, à l'égoïsme, à la vaine gloire, à la vengeance, et qu'il ne soit ouvert que pour vous » (*Nach Kriver* !

— Un pieux ermite, troublé par une pensée d'orgueil, crut qu'il était l'homme le plus vertueux de la terre ; mais voilà qu'un jour il lui fut révélé en songe qu'il était moins avancé dans la piété qu'une pauvre fille qui servait dans une hôtellerie.

Aussitôt il se met à la recherche de cette servante, pour lui demander en quoi consistaient les saintes pratiques, le genre de vie qui la rendaient si agréable à Dieu. Or, voici la réponse qu'elle lui fit : « Je ne sais moi-même ce que Dieu pourrait trouver en moi qui pût tant lui plaire ; tout ce que je puis dire, c'est que je n'épargne aucun soin pour bien remplir mes travaux domestiques, et que, lorsque je porte du bois à la cuisine, je me rappelle avec un ardent amour celui qui, par amour pour nous, *a porté le bois de la croix.* » Voilà comment la plus insignifiante, en apparence, de nos occupations journalières peut nous rappeler le souvenir de l'amour que Jésus a eu pour nous.

— La poule est une fidèle image de l'amour infini de Jésus envers les hommes. La poule fait en quelque sorte violence à sa nature ; elle déguise sa voix, s'assied à terre contre son habitude, la creuse avec une sorte d'acharnement, et quand elle a trouvé un petit grain ou un petit ver, elle le distribue à ses poussins qu'elle couvre de ses ailes. Quand il s'agit de les défendre contre d'autres animaux, elle lutte en quelque sorte au-delà de ses forces, et supporte pour eux toutes sortes de désagréments. Chaque poussin est comme une voix qui nous crie : « Tel vous voyez l'empressement avec lequel ma mère veille sur moi, » tel est l'amour infini avec lequel Jésus se préoccupe du salut des hommes. Or, quel est celui qui, dans les événements de la vie, voudrait ne pas se réfugier sous ses ailes protectrices, et mettre toute sa confiance en lui ? »

— Quand on veut améliorer un arbre, on enlève à son tronc encore sauvage toutes ses branches, on le coupe à la hauteur d'un pieu, on le fend, puis on y adapte une tige étrangère ; et non seulement il accepte cette tige étrangère , mais encore il la nourrit de son propre suc et de sa propre substance; il se laisse tellement gouverner par elle, qu'il perd sa nature sauvage et porte de magnifiques fruits. Heureux celui qui extirpe de son cœur les branches sauvages du péché pour y greffer Jésus, ce noble rejeton de la tige de Jessé (*Jes.*, I), et qui, grâce à lui, porte les fruits de la justice et de la vertu !

Jésus, qui êtes la vie et la lumière,
Et la voie qui conduit au Père ;

Jésus, qui m'avez donné
Ce qui est nécessaire au salut;
Jésus, sans lequel
Nul pécheur ne sera reçu au nombre des enfants de Dieu,
Et n'arrivera auprès du Père,
Je vous adore dans la joie de mon cœur.

Bien que les mérites de Jésus-Christ soient d'une valeur infinie, ils nous seraient néanmoins de peu d'utilité s'ils ne nous étaient appliqués, et si, par toutes les bonnes œuvres qu'il entreprend, chaque homme en particulier ne se les rendait propres et personnels. Mais, pour cela, nous avons besoin de la grâce du Saint-Esprit, grâce qui nous est dispensée dans les sacrements. De même qu'au jour de la Pentecôte le Saint-Esprit descendit sur les apôtres sous forme de langues de feu, pour leur donner la consécration nécessaire à leur sublime mission, de même il nous dispense ses faveurs célestes dans les sacrements. A tous les dangers auxquels l'homme est exposé dans la vie humaine correspond une médecine particulière qui lui est offerte dans quelque sacrement pour l'aider à triompher des obstacles qu'il rencontre dans le bien, pour le faire arriver à une perfection de plus en plus complète, et lui faire mériter ainsi la vie éternelle. Si, quand Jésus fut baptisé au Jourdain, le Saint-Esprit descendit sur lui sous la figure d'une colombe, nous sommes, nous, au baptême, consacrés et sanctifiés par le Saint-Esprit. Terribles sont les dangers qui menacent dans sa foi, dans son innocence et dans son salut éternel, une jeunesse inexpérimentée; mais voilà que le Saint-Esprit vole au secours de ces êtres imprévoyants, et leur communique, dans le sacre-

ment de confirmation, la force nécessaire pour vaincre les tentations du monde et rester fidèles au divin Sauveur. Souvent il nous arrive qu'étant tombés dans quelque péché, nous sommes exposés au danger de perdre les bienfaits du Seigneur, sa grâce et notre salut éternel; mais voilà que ce divin Ami vient se placer à côté du pécheur chancelant, réveille en lui l'esprit de pénitence, et l'excite à reconnaître ses fautes, à s'en repentir, à prendre de sérieuses résolutions de s'amender, à se confesser, et, après avoir été fortifié par la réception du Très-Saint-Sacrement de l'autel, à faire de dignes fruits de pénitence. Il y a plus : à l'époque la plus critique de notre vie, au moment de la mort, où le sentiment de nos fautes, la crainte du jugement de Dieu, la pensée d'être obligés d'abandonner tous les biens de la terre pèsent sur notre âme comme un fardeau insupportable, ce divin Consolateur ne nous délaisse pas. Par l'Extrême-Onction, il remplit l'âme du mourant d'une force céleste, relève son courage abattu et le délivre du poids de ses péchés. Or, afin que ce riche trésor de bénédictions ne soit pas un privilége accordé à quelques individus, mais devienne la propriété commune de tous, le Saint-Esprit offre dans les sacrements de l'Ordre et du Mariage, aux prêtres et aux parents, les lumières qui leur sont nécessaires pour travailler efficacement à la sanctification des fidèles confiés à leurs soins et leur faciliter le passage dans le royaume céleste. Quelle richesse, quelle abondance de vertus! Quelle touchante miséricorde! Quel est celui dont le cœur ne s'enflammerait d'amour pour le dispensateur de tant et de si nombreux bienfaits? Et comment pouvons-nous mieux lui témoigner notre reconnaissance

et notre amour qu'en coopérant sans relâche à sa grâce, à ce talent qui nous a été confié, et en l'employant dans l'ordre de notre salut ?

TRAITS HISTORIQUES.

Les deux ermites. — Deux ermites étaient occupés dans le désert à creuser de la terre. Comme ils n'avaient ni chariots ni bêtes de somme, ils en remplissaient des sacs et la portaient eux-mêmes dans leur jardin, dont ils voulaient améliorer le terrain.

Le plus jeune des deux religieux se sentait tellement incommodé de la chaleur du soleil et de l'importunité des mouches, qu'il murmurait à chaque pelletée de terre qu'il chargeait.

« Je vous en prie, mon cher frère, lui dit l'aîné, ayez donc un peu de patience !

— J'ai déjà assez prié Dieu de me l'accorder, cette patience, répondit le jeune frère ; et cependant la grâce ne vient pas à mon secours. »

L'aîné continua à creuser sans rien dire jusqu'à ce qu'il eût rempli son sac ; puis il dit à son confrère : « Aidez-moi donc à charger ce sac sur mes épaules. » L'autre employa toutes ses forces pour tâcher de lever le fardeau sur les épaules du religieux ; mais comme celui-ci retenait tant qu'il pouvait, le sac finissait toujours par retomber à terre.

« Qu'est-ce que cela veut dire, s'écria le jeune frère ? Mon secours ne vous sert de rien si vous faites votre possible pour le rendre inutile !

— Eh bien, dit à son tour l'aîné, il en est de même de l'assistance du Saint-Esprit : il est toujours disposé à nous venir en aide ; mais quand au lieu de coopérer à sa grâce nous lui résistons , à quoi cette grâce pourrait-elle nous servir (*Blumen der Wüste*) ?

Le mendiant malade. — Un médecin habile , qui par son activité infatigable s'était acquis une fortune immense, aperçut un jour étendu devant sa porte un mendiant attaqué d'une maladie grave et qui paraissait dénué de tout secours. Ce spec-

tacle excita vivement la commisération du médecin; il le fit transporter dans sa maison pour le soigner et tâcher de le guérir. Il lui assigna un gardien particulier, et lui offrit tout ce qu'il crut devoir procurer sa guérison. On s'imagine sans doute que ce mendiant dut être on ne peut plus enchanté de la bienfaisauce du médecin, et qu'il ne manqua pas de lui témoigner tout sa reconnaissance. Loin de là. Il ne sut nullément apprécier la générosité de son bienfaiteur ; il murmura contre lui, gourmanda son gardien, repoussa les médecines qu'on lui offrit, et, qui le croirait? il alla dans sa perversité jusqu'à prendre la résolution de se laisser plutôt mourir que d'accepter quelque remède de la main de son bienfaiteur. Lorsque ce dernier en fut informé, il fut singulièrement blessé de l'ingratitude du mendiant, et résolut de lui retirer complétement ses secours. « Ingrat que tu es, lui dit-il, je t'avais accueilli avec amour dans ma maison, je t'ai traité comme un fils, en un mot, j'ai fait tout ce que réclamait ta triste situation. Pourquoi as-tu payé mon amour d'ingratitude ? A quoi pouvaient te servir mes remèdes, si tu ne voulais pas les prendre? Eloigne-toi de ma présence, homme pervers, et si, dénué de tout secours, tu tombes dans la misère, ne t'en prends qu'à ta noire ingratitude! »

Le médecin compatissant dont il est parlé dans cette parabole, c'est le Saint-Esprit ; les remèdes, ce sont les sacrements; cet homme pauvre, étendu, faible et malade, devant la porte du médecin, c'est nous-mêmes, avec les tentations nombreuses auxquelles nous sommes soumis, avec les péchés et les maladies contagieuses qui ravagent notre âme.

Malheur à nous si, semblables à ce mendiant, nous payons d'ingratitude la miséricorde infinie du divin Consolateur, si nous n'employons pas ses remèdes, si nous résistons à ses amoureuses invitations, c'est-à-dire si, en nous privant de sa grâce, nous tombons entre les bras cruels de la mort éternelle!

Vous m'avez adopté, ô divin Maître,
Pour votre enfant et votre héritier;
Vous m'avez accordé, divin Sauveur,
Les mérites de votre mort.
C'est vous-même, Esprit-Saint,
Qui voulez consacrer ma vie au Seigneur.
Grâces éternelles vous en soient rendues
A jamais, Très-Sainte Trinité!

L'amour de Dieu procure aussi d'immenses avantages; car, comme le cep ne peut prospérer et porter des fruits qu'autant qu'il est uni à la vigne, ainsi nous n'avons la force de faire le bien qu'autant que nous nous attachons à Dieu de toutes les puissances de notre âme, que nous mettons en lui toute notre joie, et ne formons plus en quelque sorte avec lui qu'une pensée, qu'un cœur et qu'une âme. Alors, comme la séve du cep s'insinue dans la vigne, ainsi nous serons pénétrés par le Saint-Esprit, et nous éprouverons ce bien-être calme et paisible que toutes les âmes vertueuses trouvent en Dieu, et dont parle le chantre royal lorsqu'il dit (*Ps.* XXXIII, 8) : « Goûtez et voyez comme le Seigneur est doux! » Au reste, c'est de l'amour de Dieu que naît tout autre amour; l'amour de Dieu est le principe et la source de toutes les bonnes qualités. De même que les rejetons d'une vigne généreuse ne produisent que des raisins conformes à la nature de la vigne; de même il n'y a que le véritable amour de Dieu qui produise la miséricorde, la bienfaisance, l'amour de la paix, la douceur, la pureté, la tempérance, la justice et les autres vertus. Que dis-je? sans l'amour de Dieu, les actions les plus nobles n'auraient aucune valeur.

C'est donc à juste titre que l'apôtre saint Paul disait (1 *Cor.*, XIII, 1-4) : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'avais point la charité, je ne serais que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais une parfaite science de toutes choses ; et quand j'aurais toute la foi capable de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien. Et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'avais point la charité, tout cela ne me servirait de rien. »

Saint Prosper dit excellemment en parlant des beaux fruits de la charité chrétienne : « L'amour de Dieu est la source de toutes les bonnes œuvres, le principe de toute moralité, l'accomplissement de tous les commandements divins; la mort du vice, la vie de la vertu, la force dans les combats, la palme des triomphateurs, le bouclier des saintes âmes, le fondement de tous les mérites, la récompense des parfaits. L'amour de Dieu réveille les pécheurs de la mort, guérit les infirmes, instruit les ignorants, maintient la paix dans les cœurs. Féconde est son action dans les pénitents, glorieuse dans les âmes persévérantes, triomphante dans les martyrs, en un mot, agissante dans tous les chrétiens » (B. Prosper., lib. *de Vit. contempl.*).

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques. — Le pape saint Grégoire-le-Grand nous montre par une foule de traits empruntés à l'Histoire sainte, les magnifiques œuvres qu'enfante l'amour de Dieu et des

hommes. « L'amour est un, dit-il, mais il en enflamme un grand nombre à des œuvres innombrables. Nous voulons brièvement en exposer la multitude, en racontant les bonnes et généreuses actions de quelques saints personnages. — Ce fut l'amour qui excita Abel à offrir au Seigneur les plus beaux d'entre ses troupeaux et à recevoir patiemment le coup de la mort.— Ce fut l'amour qui enseigna à Enoch à vivre parmi les hommes d'une vie toute spirituelle, et qui enleva son corps de la terre pour le transporter dans un monde supérieur.—Ce fut l'amour qui fit que Noë trouva grâce devant Dieu, après que le reste de l'humanité fut tombé dans la disgrâce; ce fut l'amour qui le fit travailler si longuement et si laborieusement à son arche, et qui, en lui inspirant la pratique des bonnes œuvres, le conserva à la vie.—Ce fut l'amour qui fit rougir Sem et Japhet de la nudité de leur père; ce fut l'amour qui jeta sur lui un manteau, et marchant en arrière cacha ce qu'il ne vit point. — Ce fut l'amour qui fit d'Abraham le père d'une nombreuse postérité, parce que, fidèle à la voix de Dieu, il avait levé la main pour immoler son fils. — Ce fut l'amour qui fit que Joseph, après avoir été vendu par ses frères, supporta son esclavage sans perdre la liberté de l'âme, et qui lui enseigna à commander sans orgueil à ces mêmes frères.— Ce fut l'amour qui, lorsque son peuple eut péché, fit que Moïse se jeta la face contre terre, et s'offrit lui-même en victime pour sa nation.— Ce fut l'amour qui conserva Samuel humble dans l'élévation, et irréprochable dans l'abaissement, lui qui, persécuté par son peuple, l'amait néanmoins, attestant ainsi par son propre exemple qu'il n'avait pas recherché le pouvoir d'où il était déchu.—Ce fut l'amour qui détermina David à fuir par humilité devant un roi impie, et à lui pardonner généreusement, bien qu'il eût l'occasion de le tuer. — Ce fut l'amour qui, après avoir nourri Elie d'un feu tout spirituel, l'enleva corporellement dans la patrie céleste. — Ce fut l'amour qui, après avoir appris à Elisée à aimer sincèrement son maître Elie, le remplit de son esprit. — Ce fut l'amour de Daniel qui ferma la gueule des lions affamés, parce qu'il s'était abstenu de manger des viandes à la table du roi.— Ce fut l'amour qui, au temps de la tribulation, préserva les trois jeunes hommes dans la fournaise, parce qu'ils avaient triomphé de la flamme du péché.— Ce fut l'amour qui, dans saint Pierre, ré-

sista énergiquement aux menaces des princes cruels, et qui, lors de l'abolition de la circoncision, fit qu'il écouta humblement les représentations des plus faibles. — Ce fut l'amour qui, dans saint Paul, endura patiemment les injures des persécuteurs, et qui cependant, lorsqu'il fut question de la circoncision, lui fit rejeter avec force une explication trop différente de la sienne (*Galat.*, II, et seq.). Ainsi la loi de Dieu, quoique multiple, s'adapte, sans subir aucun changement, à toutes les circonstances de la vie, et s'y rattache d'une manière immuable, même dans les circonstances les plus diverses (S. Gregor. Max., l. X. *Moral. in Job*, cap. 7).

AUTRES EXEMPLES.

L'art d'être toujours joyeux. — Dans le monastère situé sur la montagne du Sinaï, vivait un cuisinier qui, quoique obligé de faire tous les jours la cuisine pour plus de deux cents personnes, paraissait néanmoins toujours joyeux et content. L'abbé, qui ne l'avait jamais vu sans qu'il eût le sourire sur les lèvres, lui demanda un jour comment il pouvait être si gai et si résigné au milieu de tant de travaux et de préoccupations. « Cela vient, répondit le cuisinier, de ce que, quoi que j'entreprenne, je le fais par amour pour les hommes, mais principalement par amour pour Dieu. C'est cet amour qui me rend tout agréable et facile » (*Blumen der Wüste*).

Saint Hugues.—Saint Hugues, évêque de Grenoble, se trouvant au lit de la mort, pria toutes les personnes qui étaient présentes de se souvenir de lui dans leurs prières. L'évêque Godefroy de Carnot lui ayant demandé ce qu'il devait solliciter pour lui dans ses prières, Hugues lui répondit : « Priez que Dieu détruise en moi ce qu'il y a de terrestre, et qu'il augmente mon amour pour lui » (*Mœtzler*).

Sainte Jeanne Françoise de Chantal.— La sainte veuve Jeanne Françoise de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, écrivait à saint François de Sales, son directeur et son père spirituel : « Le monde entier voudrait mourir pour un Dieu si digne de louange, s'il pouvait connaître la douceur que goûte une âme qui aime le Seigneur » (*Le même*).

Le curé d'Ars. — « Le curé d'Ars, disait un journal français, d'après une lettre particulière qui lui avait été communiquée par un catholique d'Angleterre, vit dans le petit village d'Ars, à quelques lieues de Lyon. Cette modeste localité est composée de maisons en terre glaise, dont l'une, sans être une auberge, est cependant fréquentée par un grand nombre d'étrangers, qui arrivent là pour se confesser au curé, et qui souvent sont obligés d'attendre quarante-huit heures jusqu'à ce que leur tour vienne. Ce curé, après avoir dormi deux heures de temps, se lève tous les jours à minuit, et se rend au confessionnal, où l'attend déjà une multitude de personnes. Il existe à Lyon un service particulier de diligence pour conduire les pèlerins qui vont à Ars. Vers six heures, le curé dit la sainte messe, puis il reçoit dans la sacristie ceux qui désirent lui parler ou qui veulent faire bénir des chapelets et des médailles. Voici quelle est sa manière de prêcher : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres : » c'était celle de l'Evangéliste saint Jean. Il parle le plus souvent du bonheur qu'on goûte en aimant Dieu, et il répète fréquemment ces paroles : « Oh, comme il est doux d'aimer Dieu ! » et chaque fois il répand des larmes abondantes. Il en est de même quand il prêche sur la passion du Sauveur et sur l'obligation où nous sommes de l'aimer. Nous l'avons entendu prêcher sur ce sujet; les larmes étouffèrent sa voix, et il n'y eut pas une personne dans l'église dont les yeux restèrent secs. Son extérieur est extrêmement remarquable; c'est l'image de la mort. Il est fort avancé en âge, ses joues sont amaigries, et son regard est tout surnaturel » (*Sonntag'sblatt d. a. Postzeit*).

L'arbre de mai — Les jeunes gens d'un village voulant un jour planter un arbre du mois de mai, choisirent le plus beau bouleau qu'ils purent trouver dans la forêt voisine, et le dressèrent au milieu du village, dont il surpassa toutes les maisons. A ses branches furent attachés des rubans de soie aux mille couleurs, des feuilles d'or, ainsi qu'une foule de petites clochettes. Les rubans et les feuilles d'or sifflaient sous l'haleine du vent, et les clochettes chantaient de leur voix la plus gracieuse.

La jeunesse du village, rangée en cercle, sautait à l'entour,

et exprimait par ses chants d'allégresse la joie qui lui causait cet arbre si magnifiquement décoré.

Mais, après avoir été exposé quelques jours à la chaleur du soleil, sa beauté disparut tout d'un coup. Théodore, petit garçon du maître d'école, s'en étant aperçu, courut aussitôt à la maison et dit à son père : « Comment se fait-il que cet arbre, si beau il y a quelque temps, soit devenu tout à coup horrible à voir? C'est vraiment dommage pour ces feuilles d'or et ces rubans.

— La cause en est, mon fils, répondit le père, que cet arbre est séparé de ses racines. Maintenant qu'il est privé du suc qu'il tirait autrefois de son tronc, le pluie qu'il reçoit du ciel, comme les rayons que le soleil lui envoie, ne font que hâter sa ruine.

— Et voilà précisément, mon enfant, ce qui arrive à l'homme, lorsque Dieu a disparu de son cœur. Dieu est l'unique racine à laquelle nous devions rester attachés ; dès que nous en sommes séparés, notre âme se dessèche, et n'est plus bonne qu'à être livrée aux flammes. En effet, sans Dieu, nous ne pouvons ni vouloir le bien, ni l'accomplir. L'homme, par une conduite impie, s'est-il séparé de Dieu, il est mûr pour sa perte ; il a perdu sa beauté et sa dignité d'homme, peu importe qu'on l'enveloppe dans de l'or et de la soie, et que de sa bouche s'échappent des discours harmonieux, semblables aux doux sons de ces clochettes » (*Fr. Xav. Schwœbl*).

LA CHARITÉ BIEN ORDONNÉE.

Si vous aimez Dieu — au-dessus de vous-même,
Les hommes — comme vous-même;
Les choses — moins que vous-même,
Vous êtes digne de son royaume (*Angelus Silesius*).

LA FOI NE SAUVE PAS SANS LA CHARITÉ.

La foi sans la charité,
Quelles que soient ses prétentions,
Est un vase creux :
Il ne résonne que parce qu'il est vide (*Idem*).

AMOUR TERRESTRE ET AMOUR CÉLESTE.

L'amour de la terre sait l'art
De se pencher en arrière:
Le propre de la nature céleste,
C'est de marcher en avant (*Idem*).

LA CHARITÉ NOUS REND ENFANTS DE DIEU.

Quiconque ne s'efforce pas d'être
L'aimable enfant du Très-Haut,
Reste dans l'étable
Où sont les bestiaux et les valets (*Idem*).

LA CHAINE D'OR.

Où est la foi — là est la charité ;
Où est la charité — là est la paix ;
Où est la paix — là est la bénédiction ;
Où est la bénédiction — là est Dieu ;
Où est Dieu — là rien ne manque.

Au reste, l'amour de Dieu n'offre rien de pénible. Si l'impie lui-même, si le mauvais sujet, ne saurait refuser son estime et sa vénération à l'homme juste qui se distingue par la noblesse de ses pensées et de ses actes, quel est celui qui n'aimerait le bon Dieu et ne s'attacherait à lui de tout son cœur, puisqu'il possède toutes les bonnes qualités à un degré éminent? De plus, c'est un penchant naturel au cœur de l'homme de témoigner son amour et son respect à ses parents et aux personnes qui lui veulent du bien. Or, si cela est vrai, quel est celui qui trouverait que c'est chose pénible d'aimer notre Père céleste, à qui nous sommes redevables de tout le bien qui nous arrive? Aussi saint Bonaventure a-t-il raison de dire « qu'aimer Dieu est

chose facile. Aimer Dieu, ajoute-t-il, procure la joie et le bonheur. Aimons-le donc, car il n'y a en cela ni fatigue, ni inconvénient ; il y a au contraire facilité et profit immense » (S. Bonavent., *Dom.* 2 *post Pentec.*, *serm.* 83).

Vous aimer, Seigneur, est notre salut,
S'élever à vous
Est le charme qui réjouit mon cœur;
C'est la vie de mon âme.

Faites que d'un saint amour
De plus en plus je m'enflamme,
Que dès ici-bas je vous connaisse
De plus en plus, vous et votre Fils !

Faites que vous soyez de plus en plus ma joie,
Que je me sanctifie sous votre direction,
Et que vous aimant de plus en plus,
J'obéisse à votre loi sacrée.

Mais si nous voulons recueillir les fruits précieux que produit l'amour de Dieu, il faut que notre amour ait les qualités suivantes :

A. *Qu'il soit sans bornes.* — Ces paroles signifient que nous devons, en le pratiquant, nous élever au-dessus de nos forces, mettre toute notre joie dans le Seigneur, penser plus volontiers à lui qu'à toute autre chose, désirer avant tout ce qui peut contribuer à sa gloire, en un mot, aimer Dieu par dessus toutes choses. Déjà, dans l'ancienne alliance, Dieu avait donné ce commandement aux Israélites : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces » (*Deuteron.*, VI, 5). C'est encore à ce même précepte de

l'amour que le divin Sauveur renvoyait ce docteur de la loi qui lui demandait : « Seigneur, que faut-il que je fasse pour arriver à la vie éternelle » (*Matth.*, XII, 38)? Quant au sens qu'il faut attribuer à ces paroles, saint Thomas d'Aquin nous l'indique dans les termes suivants : « Il nous est ordonné de diriger toutes nos pensées vers Dieu, c'est à-dire de l'aimer de tout notre cœur ; de lui soumettre entièrement notre intelligence, c'est-à-dire de l'aimer de tout notre esprit ; de porter tous nos désirs vers lui, c'est-à-dire de l'aimer de toute notre âme ; de lui obéir dans toutes nos œuvres, c'est-à-dire de l'aimer de toutes nos forces » (S. Thom., XXII, *quæst.* 44, *art.* 5).

Mais pourquoi devons-nous aimer Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toute notre âme ?

Saint Antoine de Padoue nous l'explique dans le passage suivant : « Vous devez aimer Dieu de tout votre cœur, et non pas seulement avec un cœur partagé, car Dieu n'a pas de parties ; il est partout et toujours indivisible ; voilà pourquoi aussi il ne veut pas avoir une partie de nous et de notre amour : il nous veut tout entiers » (S. Anton. de Padua, *Dom.* 13 *post Pentecost.*).

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques. — Ainsi Noé aimait le Seigneur de tout son cœur ; car dès qu'il fut entré dans l'arche avec les siens, sa première et sa plus importante occupation fut de lui élever un autel, et de lui offrir dans son amour, un sacrifice pour le remercier de l'avoir sauvé d'une manière si admirable.

A quelle pénible épreuve le cœur d'Abraham ne fut-il pas soumis, lorsque le Seigneur, voulant l'éprouver, lui ordonna

de lui immoler ce qu'il avait de plus cher sur la terre, son fils Isaac ! Et pourtant il se montra prêt à obéir au commandement du Seigneur. Déjà il levait le bras pour sacrifier son fils, lorsqu'un ange du ciel lui cria : « Retenez votre main, et ne faites point de mal à cet enfant ; je sais maintenant que vous craignez Dieu, et que par amour pour lui vous n'auriez pas même épargné votre propre fils ! »

— Josué aussi aimait Dieu de tout son esprit ; car lorsqu'il vit les Israélites prendre la fuite en présence de l'armée du roi de Haï, il en fut transporté de colère, non pas parce qu'il y allait de son propre honneur, mais à cause de la gloire du nom de Dieu. C'est pourquoi Josué, affligé de cette défaite, se jeta le visage contre terre devant l'arche du Seigneur, et s'écria : « Que dirai-je, ô Dieu mon Seigneur, en voyant Israël prendre la fuite devant ses ennemis ? Les Chananéens et tous les habitants du pays l'entendront dire ; et, s'unissant ensemble, ils nous envelopperont, et extermineront votre nom de dessus la terre ; et alors que deviendra la gloire de votre grand nom » (*Josué*, VII, 9) ?

—De quels profonds sentiments d'amour envers Dieu le chantre royal David ne dut-il pas être animé, lorsqu'il adressa au Seigneur ces paroles si brûlantes de zèle : « Comme le cerf aspire après les eaux, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu » (*Ps.* XLI, 1) !

— Le vieillard Tobie, qui aimait Dieu de toute son âme, se voyant sur le point de mourir, appela son fils auprès de lui et lui dit : « Ayez Dieu dans votre esprit tous les jours de votre vie et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché, et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu » (*Tob.*, IV, 6).

— Le plus touchant exemple d'amour envers le Père céleste, c'est celui que nous a donné le divin Sauveur. La joie qu'il avait d'accomplir la volonté de son Père était si grande, qu'il disait : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé » (*Jean*, IV, 34).

AUTRES EXEMPLES.

Saint Canut. — Saint Canut, roi de Danemark, donna dès le commencement de son règne des preuves de la sincérité de

son amour envers Dieu, et ne montra d'autre ambition que celle d'être un zélateur ardent du christianisme. Cette considération le détermina à porter ses armes victorieuses dans le territoire des Samoyèdes, des Curètes, puis dans le Curland, dans la Samogitie et la Lithuanie. Après avoir fait la conquête de ces pays et y avoir implanté la doctrine de Jésus-Christ, il retourna dans sa résidence. Une grande multitude de peuple s'était réunie dans les rues, pour admirer ce roi couvert de gloire et le saluer de ses cris de joie. Mais au milieu de son triomphe, le roi se montra animé de l'humilité la plus pure ; il entra dans la principale église de la ville dépouillé de tous les insignes de la royauté, déposa en présence de tout le peuple sa couronne d'or au pied du crucifix qui s'élevait au dessus de l'autel, et fit cette prière : « Vous qui êtes le Roi de tous les rois, recevez favorablement ce faible sacrifice, pour le bien de mon royaume et pour le mien propre » (*Die heilige Sage*).

Le choix. — Sainte Cadburge, nièce d'Alfred-le-Grand, roi d'Angleterre, était à peine âgée de trois ans, lorsque son père la conduisit dans sa chambre où se trouvaient toutes sortes de jouets, dont l'un charma tout particulièrement la petite fille. A côté de ces jouets se trouvait aussi un calice et un livre des Evangiles. Le père montrant à sa fille toutes ces magnificences : « Vois-tu, ma fille, lui dit-il, tout ce qui est là t'appartient. » La petite fille fit semblant de ne rien apercevoir de tout cela, et courut aussitôt au calice et au livre des Evangiles, en témoignant d'un vive satisfaction. Cette conduite plut singulièrement au père : il pressa son enfant sur son cœur et lui dit : « Conservez toujours ces pieuses dispositions, ma chère enfant, et aimez toujours ainsi le bon Dieu ; de cette sorte, vous serez la joie du Seigneur et le bonheur de tous les gens vertueux. » Plus tard, Cadburge fut confiée à sa pieuse grand'-mère Alswithe, abbesse du couvent de Winchester, qui se chargea de son éducation. Lorsqu'elle eut atteint l'âge nécessaire, elle y fit ses vœux, et fut pendant toute sa vie un modèle du saint amour et de la vraie piété (*Th. Nelk's Hortensia*).

Saint Thomas d'Aquin, — Saint Thomas, à l'âge de trente-cinq ans, avait déjà opéré autour de lui un bien immense par ses

enseignements et ses prédications. Partout, à Rome, à Viterbe, à Oviède, à Fonde, à Pérouse, à Bologne et à Naples, sa puissante parole pénétrait dans les cœurs de milliers de chrétiens. Il parvint même, par son éloquence persuasive, à convertir au christianisme deux savants rabbins. Malgré tant d'activité, il trouva encore le temps de composer d'immenses ouvrages où respire une doctrine toute céleste, et que notre siècle regarde encore comme des chefs-d'œuvre. Un jour, agenouillé devant un crucifix, et priant avec une ferveur toute brûlante, il remerciait le divin Sauveur de la grâce qu'il avait faite au monde par le bienfait de la Rédemption. Tout à coup, pendant qu'il était ainsi absorbé dans sa prière, il lui sembla entendre retentir ces paroles de la bouche du Sauveur : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas ; quelle récompense demandez-vous ? »—Et le saint répondit : « Nulle autre que vous, Seigneur » (*Die heilig. Sage*).

L'ermite saint Nicolas de Fluë. - Un pieux ermite, Nicolas de Fluë, originaire de la Suisse, parcourait un jour les prairies, tout absorbé dans de saintes pensées. Tout à coup une harmonie céleste retentit à ses oreilles. Levant la tête, il aperçoit un vieillard à l'aspect vénérable, qui chante les cantiques les plus suaves et les plus mélodieux. Nicolas est ravi d'admiration. Le vieillard s'approche ensuite de lui et lui demande l'aumône. Nicolas lui ayant accordé sa demande, le vieillard le remercia et disparut. A cette vue, le saint éleva ses bras vers le ciel, et s'écria dans toute l'ardeur de sa piété : « Ce ne sont donc pas les choses qui m'appartiennent, mais moi que vous voulez ! » Touché de cette apparition miraculeuse, il abandonna sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait et se fit ermite, pour ne vivre plus que pour Dieu et se consacrer entièrement à son service (*Sa Biographie*, par G. Siegrist).

Proverbes de saint François de Régis. — François de Régis, saint missionnaire, avait coutume de répéter fréquemment les proverbes suivants, qui attestent son vif amour pour Dieu :

1. Qu'y a-t-il sur la terre qui doive plus attacher mon cœur que vous, ô mon Dieu ?

2. Que puis-je désirer dans le ciel, ou que puis-je aimer sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu ?

3. Il disait à un pécheur impénitent :

Hélas ! faites-moi plutôt mourir que de continuer à offenser Dieu (*Die heilig. Sage*).

La ferme résolution.—Lorsque saint Louis de Gonzague voulut entrer dans la compagnie de Jésus, son père, qui y consentait malgré lui, pria plusieurs personnages de distinction de détourner son fils de l'état religieux, ou du moins de le persuader de ne pas entrer dans l'ordre des Jésuites, puisqu'ainsi il se fermait l'entrée des grandes dignités ecclésiastiques. Mais à toutes ces représentations le courageux jeune homme se contenta de répondre : « J'ai pris la ferme résolution de ne chercher sur cette terre mes distinctions qu'en Dieu, et hormis cela de ne rien posséder. »

Saint Ignace de Loyola.—Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Société de Jésus, exprimait, par les paroles suivantes, l'ardent amour qu'il avait pour Dieu, et qui était l'âme de toutes ses pensées et de toutes ses actions : « Tout pour la gloire de Dieu : *Omnia ad majorem Dei gloriam !* »

Saint Joseph de Cupertino. — Saint Joseph de Cupertino, de l'Ordre de Saint-François, était tellement embrasé d'amour de Dieu, que ce nom seul le mettait hors de lui-même et lui arrachait ces paroles qu'il répétait souvent : » Daignez, ô mon Dieu, remplir mon cœur et le posséder entièrement ! Plût à Dieu que mon âme fût une fois affranchie des liens du corps et réunie à Jésus ! Jésus ! Jésus ! attirez-moi vers vous ; je ne saurais rester plus longtemps sur la terre ! »

Le sacrifice d'une âme pieuse.—Un prince d'Orient, distingué par sa piété, nommé Abébuker, possédait un cheval qu'il aimait extraordinairement à cause de sa remarquable beauté. Ce cheval était plus rapide que le vent du désert, et pouvait courir trois jours durant sans boire une seule goutte d'eau.

Un soir, avant le coucher du soleil, ce prince se trouvait auprès d'un ruisseau, et faisait la toilette de ce cher coursier. Il lui lavait le cou et les jambes, et lui faisait les caresses les plus tendres : le cheval le regardait d'un air satisfait et reconnaissant, comme s'il eût parfaitement compris son langage. En ce même moment, le gardien de la maison de prière, ou, comme

disent les Mahométans, le Marabout, qui se trouvait devant l'église, appelait les fidèles à la prière. Abébuker ne l'entendit pas ; mais lorsque le soleil eut disparu derrière les montagnes, le prince s'aperçut qu'il avait manqué la prière. Dans l'excès de sa profonde douleur, il se prosterne la face contre terre et s'écrie : « Malheur à moi ! Seigneur, qui vous ai oublié pour la créature ; ayez pitié de moi et acceptez favorablement ce sacrifice, en signe de mon repentir ! » Et en achevant ces mots, le prince tire sa lance et l'enfonce dans la poitrine du cheval, qui tombe à la renverse et périt misérablement. Quant à Abébuker, convaincu qu'il n'avait fait que son devoir, il retourna chez lui, s'enveloppa de son manteau et s'endormit. Pendant son sommeil, Dieu lui apparut en songe et lui dit : « J'ai sondé ton cœur et j'ai vu que tu marchais saintement devant moi ; lève-toi, ton cheval est rendu à la vie. » Et le prince aperçut devant lui son cheval, qui poussa un hennissement en signe de reconnaissance (Tradition orientale.—*Ebersberg's glückliche Feierab.*).

COMPARAISONS.

Un peintre voulant représenter l'ange gardien de la charité, peignit un jeune homme, et à côté de lui quatre globes avec ces mots : « Rien à ceux-ci ! » De sa main droite, ce jeune homme élevait vers le ciel un cœur d'où jaillissaient des flammes dans lesquelles étaient écrites ces paroles : « Au seul Seigneur Dieu ! » — Les fils d'Aaron, pour avoir mis dans l'encensoir du feu ordinaire, en furent dévorés. Cette flamme étrangère, c'est, dans notre cœur, l'amour désordonné du monde : gardez-vous de mettre un pareil feu dans votre cœur.

—Pharaon ayant dit aux enfants d'Israël qui se préparaient aux sacrifices : « Allez sacrifier au Seigneur ; que vos brebis seulement et vos troupeaux demeurent ici, » Moïse lui répondit : « Tous nos troupeaux marcheront avec nous ; et il ne demeurera pas seulement une corne de leurs pieds, parce que nous en avons nécessairement besoin pour le culte du Seigneur notre Dieu » (*Exod.*, x, 25-26). — Il en est de même de l'amour de Dieu ; il ne veut rien laisser au monde ; tout, entre les mains de celui qui le possède, se transforme en sacrifice d'amour qu'il offre au Seigneur (*Haid's Christenlehre*).

—Saint Jean Chrysostôme se demande pourquoi saint Jean-Baptiste baptisait et prêchait dans le désert, et il répond : « Comme il savait que Jésus-Christ devait venir, il le cherchait dans le désert. Il se séparait de la multitude ; car ses yeux étant fixés sur Jésus-Christ, il ne voyait rien, sinon le Sauveur, qui fût digne de ses regards (*Idem*).

—Dieu est aimé de plusieurs, mais peu l'aiment véritablement. Ce qu'il y a de plus difficile, ce n'est pas seulement d'aimer, mais d'aimer par-dessus toutes choses. »

Vous posséder, Seigneur, c'est posséder
Tout ce que l'âme peut souhaiter;
Je veux reposer éternellement en vous;
A votre tour, recevez-moi favorablement;
Alors je vous dirai : Vous êtes, Seigneur, mon héritage,
Le salut et la consolation de mon âme.

B. Mais pour que notre amour soit agréable à Dieu, il ne faut pas qu'il ressemble au roseau qui se laisse emporter par tous les vents; il doit au contraire être *ferme* et *inébranlable* comme le chêne et le rocher, qui résistent à tous les assauts de la tempête.

Quel mérite y aurait-il si, aimant Dieu alors seulement qu'il nous dispense ses grâces et ses richesses, nous l'abandonnions aux jours du malheur et de la détresse? Mais il n'en sera pas ainsi, et l'on pourra appliquer à notre amour envers Dieu ce qui est dit au Cantique des Cantiques (*Cant.*, VIII, 6) : « L'amour est fort comme la mort. » Telle était la fermeté de celui que les saints apôtres avaient pour le Seigneur. On pouvait dire d'eux tout ce que l'apôtre saint Paul disait dans le transport de son amour : « Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, les plaisirs, la faim ou la nudité, les périls ou la persé-

cution, sera-ce le fer ? selon qu'il est écrit : « On nous fait mourir tous les jours pour l'amour de vous ; on nous regarde comme des brebis distinées à la boucherie; mais parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus élevé ou de plus bas, ni aucune créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jésus-Christ notre Seigneur » (*Rom.*, VIII, 35-39).

TRAITS HISTORIQUES.

Saint Hyppolite.—Saint Hyppolite, évêque d'Ostie, ville située dans les Etats de l'Eglise, fut, à cause de sa fermeté à confesser sa foi, condamné à être écartelé par des chevaux. Après l'avoir étendu à terre, on lui lia les mains et les pieds avec des cordes et on l'attacha aux chevaux que l'on avait amenés. Les dernières paroles que prononça ce saint avant que son corps fût lacéré en mille lambeaux furent : « Peu importe que mes membres soient déchirés, pourvu, ô Jésus, que mon âme arrive auprès de vous ! »

Saint Nestor, martyr. — Le saint martyr Nestor ayant été, à cause de son attachement invincible à la foi de Jésus-Christ, jeté par les bourreaux sur un bloc de chêne hérissé de pointes de fer, et ces barbares ayant tellement déchiré son corps avec des herses ardentes, que ses os, dépourvus de leurs muscles, sortaient de ses blessures sanglantes, plusieurs d'entre les spectateurs païens, touchés de compassion, lui crièrent : « Sacrifie aux dieux, afin de sauver ta vie ! » Mais ce généreux martyr, chantant les louanges de Dieu, répondit : « Je ne vis que pour Jésus, mon Sauveur ! »

Saint Jean Chrysostôme.—Saint Jean Chrysostôme était tellement enflammé d'amour pour Dieu qu'il disait : « Si quelqu'un

me proposait de choisir l'un de ces deux partis : ou d'être l'ange qui délivra saint Pierre de ses chaînes, ou saint Pierre qui fut jeté dans les fers, j'aimerais mieux être saint Pierre pour lequel l'ange descendit du ciel ; car j'aurais le privilége de porter ces chaînes pour l'amour de Jésus » (*Christenlehre von Haid*).

Les deux sœurs sainte Nunilo et sainte Alodia. — Le juge impie ayant menacé ces deux vierges de leur faire endurer des tortures inouïes si elles ne voulaient pas renoncer à la foi chrétienne, elles lui répondirent avec une égale fermeté et en souriant doucement : « Nous sommes prêtes à sacrifier pour le Seigneur Jésus notre sang et notre vie ! »

Sainte Claire. — Sainte Claire étant tombée malade, son confesseur, le Frère Rinald, l'exhorta à supporter patiemment ses souffrances : « O mon père, répondit la sainte, si vous saviez combien il est doux de souffrir pour Jésus-Christ ! »

Sainte Thérèse. — Sainte Thérèse trouvait tant de charme à souffrir pour Jésus-Christ, que pendant sa longue et douloureuse maladie elle ne cessait de prier Dieu d'augmenter encore ses souffrances, sinon de la laisser mourir. « Seigneur, s'écriait-elle souvent, ou souffrir ou mourir ! »

Avec Dieu.—Un pieux instituteur disait un jour à ses élèves : « Je sais deux petits mots, mes chers enfants, qui, s'ils habitent dans votre cœur, vous procureront la tranquillité pendant la vie, la consolation à la mort, et l'espérance par delà le tombeau. Ces deux petits sont : « Avec Dieu ! »

— Levez-vous avec Dieu, et votre journée sera inscrite au livre de vie ; endormez-vous avec Dieu, et vous reposerez doucement et sans souci. Allez en classe avec Dieu, et vous apprendrez les paroles de la vie ; voyagez avec Dieu, et vous retournerez chez vous contents et bien portants. Commencez avec Dieu, et votre travail réussira ; finissez avec Dieu, et vos œuvres vous suivront un jour. La joie, avec Dieu, se multiplie et s'éternise ; les souffrances, avec Dieu, sont supportables et méritoires ; mourir avec Dieu, c'est se préparer une douce entrée auprès du Père céleste ; descendre dans la tombe avec Dieu, c'est reposer dans le Seigneur jusqu'à la résurrection

glorieuse. C'est pourquoi, mes chers enfants, n'oubliez jamais ces deux petits mots si importants : « Avec Dieu! »

Maître, où allez-vous? — (Légende). A peine le cruel Néron, empereur romain, eut-il inauguré à Rome la première persécution contre les chrétiens, que l'apôtre saint Paul se sentit un désir ardent de souffrir et de mourir pour le nom de Jésus-Christ, et déjà ce saint apôtre était destiné au martyre. Cette nouvelle jeta dans la consternation la communauté des chrétiens, qui craignirent de perdre leur premier pasteur. « Hâtez-vous de vous sauver par la fuite, lui criaient un grand nombre; c'est principalement en ces temps orageux que l'Eglise a besoin de vous! » Saint Pierre accéda à leur demande et chercha son salut dans la fuite. Comme il passait de nuit à travers la porte de la ville, il aperçut le divin Sauveur qui gravissait la montagne, chargé du lourd fardeau de sa croix. Tremblant de frayeur, saint Pierre demanda à son divin Seigneur et Maître où il allait. « Je vais à la mort de la croix, répondit le divin Sauveur; puisque mes diciples ne veulent pas endurer ce supplice, je vais encore une fois me faire crucifier pour ceux que vous avez abandonnés. « Ainsi parla le divin Sauveur, puis il disparut. Pierre retourna aussitôt sur ses pas, prêcha l'Evangile, convertit encore une foule d'infidèles au christianisme, et endura avec joie pour son divin Maître le supplice infâme de la croix.

On peut encore voir aujourd'hui, sur la route d'Ostie, une chapelle construite en mémoire de cet événement : elle porte le nom de : *Domine, quo vadis?* — « Seigneur, où allez-vous? »

COMPARAISONS.

Le serviteur qui n'abandonne pas son maître au moment de l'extrême détresse, mais qui lui reste fidèle, mérite seul notre estime. C'est ainsi que l'amour apparaît dans son jour le plus éclatant, lorsqu'il se montre inébranlable au temps de la plus grande tribulation.

La rose de Jéricho, lors même qu'elle est entièrement fanée et desséchée, conserve néanmoins la propriété de s'épanouir aussitôt et de déployer ses rameaux quand on l'arrose d'un

peu d'eau. Ainsi en est-il de l'amour : il accepte les tribulations avec la plus grande joie.

Acceptez, ô mon Dieu, mon existence, mon être,
Mes pensées, mes espérances, ma foi ;
Puisque vous seul m'avez racheté.
Seigneur, recevez les soupirs de mon cœur,
Dans la joie comme dans la tristesse,
A la vie comme à la mort.

Mais pour que notre amour envers le Seigneur soit véritablement méritoire à ses yeux, il faut encore :

C. *Qu'il soit actif.* — C'est en effet par nos actions que nous devons prouver à Dieu que nous l'aimons véritablement. « Mes petits enfants, dit l'apôtre saint Jean, n'aimons point de parole et de langue, mais par œuvre et en vérité » (I *Jean,* III, 18). « Nous aimons véritablement, dit à son tour saint Grégoire-le-Grand, quand nous donnons à nos plaisirs ses commandements pour limites ; car celui qui se livre à toutes ses mauvaises passions, n'aime pas encore Dieu véritablement, puisqu'il le contredit dans sa volonté » (S. Greg. Max., *hom.* XXX *in Evang. Joann.,* XIV, 23).

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques.— Les saints apôtres témoignèrent à Dieu leur amour par leurs œuvres, en abandonnant tout ce qu'ils possédaient afin de travailler pour la gloire du Seigneur et le salut de leur prochain.

AUTRES EXEMPLES.

Saint Wendelin était issu de la famille royale d'Ecosse. La lumière de l'Evangile ne pénétra que tardivement dans ce

pays. Ce fut la famille royale qui, la première, embrassa le christianisme, et Wendelin fut de bonne heure instruit des vérités qu'elle enseigne. Déjà, dès son bas âge, il était tellement convaincu du néant des choses de ce monde, et enflammé d'un si grand amour de Dieu, qu'il n'avait pas de plus vif désir que de le servir dans la solitude et l'éloignement du monde, et de travailler à son salut. Aussi renonça-t-il à toutes ses prétentions au trône royal de ses ancêtres, et il résolut de passer, loin de la cour, ses jours dans une humble retraite pour ne plus s'occuper que de Dieu et de l'éternité. Après avoir longtemps, mais en vain, parcouru l'Ecosse et l'Angleterre, pour y chercher quelque humble office qui lui convînt, il passa la mer, et se rendit en Allemagne, dans les environs de Trèves. Il y rencontra un riche propriétaire, possesseur d'un immense troupeau. Il s'offrit à cet homme riche pour garder son bétail, à la seule condition qu'il le nourrirait à ses dépens. — Loin de rougir de ce bas emploi, Wendelin se disait intérieurement : « Si le divin Sauveur lui-même se comparait volontiers à un pasteur, pourquoi le disciple voudrait-il être plus que le maître? » Cette nouvelle position mit le comble à ses désirs, car il put désormais contenter le besoin immense qu'il avait de servir Dieu et de sanctifier son âme. Il mit tous ses soins à bien remplir ses modestes fonctions, rechercha les meilleurs pâturages, et s'efforça de mettre son troupeau à l'abri de tout danger. Rien ne lui paraissait difficile, parce qu'il faisait tout pour l'amour de Dieu. Pendant que ses yeux reposaient sur son troupeau, son cœur était constamment dirigé vers Dieu. Pour lui, travailler c'était prier, et prier c'était travailler. Les heures de loisir qu'on lui accordait, il les consacrait à la prière et à de pieuses méditations, aux œuvres de l'amour de Dieu et du prochain, ou à quelque entretien intime et familier avec le Seigneur. Souvent, quand il était absorbé dans la méditation des doctrines, des exemples et des actions du divin Sauveur, il lui semblait qu'il conversait avec Jésus-Christ lui-même. C'est ainsi que se passèrent, dans une paix inaltérable de l'âme et dans l'avant-goût de la béatitude céleste, les mois et les années de sa vie.

Voilà comment l'amour de Dieu inspira à saint Wendelin le courage de déposer la pourpre, de re-

noncer au trône de ses pères et de choisir l'humble condition de gardien de troupeaux. Sans doute, Dieu ne demande pas de nous que nous choisissions un genre de vie aussi méprisable et aussi dégradant aux yeux du monde que celui de saint Wendelin, que nous répudiions toutes les jouissances permises, et que nous nous imposions les œuvres de pénitence les plus austères : tout ce qu'il exige, c'est que, éloignant de nos cœurs les plaisirs qui les enivrent et les corrompent, nous évitions le mal par amour pour lui, supportions en patience les misères attachées à notre état, et fassions le bien.

TRAITS HISTORIQUES.

Songe de sainte Brigitte. — Sainte Brigitte eut, à l'âge de dix ans, un songe merveilleux. Elle vit le Sauveur suspendu à la croix et tout ruisselant de sang. Emue d'une tendre compassion à ce spectacle, la jeune vierge s'écria : « Qui vous a fait cela, Seigneur ? — Ceux qui me méprisent et sont insensibles à mon amour, » répondit Jésus-Christ. Rien de plus vrai que cette réponse. Quand nous n'obéissons pas à la voix de Jésus-Christ, que nous persévérons dans nos péchés, que nous retirons notre assistance à notre prochain, ou que nous allons même jusqu'à le persécuter, nous témoignons pour Jésus-Christ la même aversion que si, comme les Juifs, nous le crucifiions de nouveau sur la croix (*Franz. Xav. Schmid's Legende*).

Les dernières paroles de saint Louis. — Saint Louis, roi de France, adressait encore au lit de la mort à sa fille Isabelle ces belles paroles, que tout chrétien ne saurait assez méditer : « Ne perdez jamais de vue, ma chère fille, ce que Jésus-Christ « a fait pour votre rédemption ; mais cherchez constamment à « lui plaire, en sorte que, si vous saviez certainement que vous « n'eussiez jamais de récompense de nul bien, ni peine de nul « mal que vous fissiez, vous devriez néanmoins vous garder de « faire des choses qui déplussent à notre Seigneur, et entendre

à faire choses qui lui plussent, selon votre pouvoir, par amour de lui purement » (*Scriptor. rerum Franc.*, tom. 20).

Suivez-moi! — La petite Agnès, charmante enfant, douée d'un cœur excellent, mais à qui sa vanité enfantine faisait quelquefois entreprendre des choses peu réfléchies, eut un jour un songe remarquable. Il lui sembla qu'elle était égarée dans une sombre forêt d'où elle ne savait comment faire pour sortir. C'était pendant une nuit obscure d'automne. Le vent soufflait avec violence, et s'engouffrant dans les branches des chênes et des sapins y faisait retentir les sauvages accords de sa terrible harmonie : dans le lointain, on entendait les mugissements lugubres des bêtes féroces, et le cri rauque des hibous et des corbeaux. La pauvre Agnès tremblait de frayeur et n'osait ni avancer ni reculer. Dans cette extrémité, elle se jette à genoux, joint ses petites mains et s'écrie d'un voix suppliante et lamentable : « Dieu de bonté, je me suis perdue dans cette forêt; je suis dans une grande frayeur, quelque bête féroce ne manquera pas sans doute de me dévorer, ou bien quelque voleur de m'emmener avec lui : ou encore je mourrai de faim dans ce triste lieu. O Dieu, puisque vous aimez vos enfants et les exaucez quand ils crient vers vous, sauvez-moi de cette position critique! » Et comme elle s'avançait sur un chemin raboteux entre des rochers escarpés et de profonds abîmes, repaire des serpents venimeux, voilà qu'un enfant admirable de beauté vient au devant d'elle chargé d'une croix si pesante, qu'il succombe presque sous ce fardeau. Ce divin enfant était revêtu d'un petit manteau de pourpre; mais le vent du nord avait comme pétrifié ses mains, et ses pieds étaient tout déchirés par les pierres qui couvraient le chemin. Une couronne d'épines entourait son front, d'où le sang ruisselait par torrents sur ses joues. Agnès tremblait de joie, mais en même temps de douleur, car elle avait reconnu de suite que c'était l'enfant Jésus qui marchait si péniblement. Elle court aussitôt à lui, se prosterne à genoux, et joignant ses petites mains : « O divin Jésus, lui dit-elle, prenez-moi avec vous, et après m'avoir conduite hors de cette solitude, rendez-moi à mes parents. —Suivez-moi, » répondit l'Enfant Jésus. Agnès le suivit derrière la croix, silencieuse et recueillie, et désormais elle ne tressaillit plus lorsque les pierres aiguës firent saigner ses petits pieds;

elle ne craignit plus, lorsque les bêtes féroces firent entendre leurs mugissements et les serpents leurs sifflements horribles ; elle ne trembla plus, lorsqu'elle fut obligée de marcher sur le bord de quelque précipice dans les profondeurs duquel l'eau imitait en tombant le bruit du tonnerre. Une satisfaction intime et ineffable remplissait son cœur, et chaque regard qu'elle jetait sur l'Enfant Jésus lui faisait oublier les douleurs que lui occasionnaient ses blessures, rendues plus sensibles encore par l'inclémence de la température. Telles étaient les dispositions d'Agnès en suivant l'Enfant Jésus ; elle avait ramassé toutes ses forces pour souffrir, se résigner et se montrer obéissante. Sa fidélité et son empressement à suivre le divin Enfant ne restèrent pas sans récompense ; car tout à coup des cantiques célestes retentirent dans les hauteurs, et bientôt se déroula devant ses yeux un vaste pays couvert de verdure, semblable à un magnifique jardin. Puis accoururent des anges en habits blancs, portant des ceintures d'or et des couronnes de lys, qui enlevèrent la lourde croix des épaules du divin Sauveur, ainsi que la couronne d'épines. Agnès courut aussi à lui et voulut arroser des larmes de sa reconnaissance les pieds de son Maître. Mais l'Enfant Jésus, la soulevant doucement, l'embrassa et lui tendit la main pour la conduire dans le jardin. En ce moment Agnès se réveilla.

Depuis ce jour, Agnès travailla de toutes ses forces à se corriger de ses fautes et à s'affermir de plus en plus dans la piété. Elle devint une fidèle imitatrice de Jésus-Christ, et fut pour la jeunesse un modèle accompli de toutes les vertus (*Nach einer længeren, gleichnamigen Erzæhlung*).

Aidez-moi, Sauveur, après m'avoir racheté,
A vous aimer tous les jours davantage ;
Formez mon cœur selon votre esprit,
Afin que désormais je n'aspire plus
Qu'à vous, je n'imite plus que vous,
Et que jamais je ne rougisse de votre nom.
Apprenez-moi comme vous à porter ma croix,
Quelque lourde qu'elle me paraisse.

S'il nous est impossible, pour les choses de la terre,

d'arriver d'un seul coup au sommet de la perfection, s'il est nécessaire de passer par différents degrés et d'acquérir par un usage fréquent une habileté de plus en plus grande, il en est de même pour l'amour de Dieu. C'est nous-mêmes que nous aimons tout d'abord, puis notre amour se dirige vers Dieu, parce que nous commençons à découvrir que c'est lui qui, dans sa bonté et sa puissance infinies, nous donne la vie, le souffle et tout ce que nous sommes, lui qui ne cesse de nous enrichir de ses faveurs, lui enfin qui peut et veut nous rendre un jour éternellement heureux au ciel, si nous l'aimons et observons ses commandements. Et de même que la colombe commence par effleurer de ses ailes la surface de la terre avant de s'envoler dans les régions du ciel, de même notre amour envers Dieu, qui d'abord ne repose que sur les basses considérations de l'amour de soi-même, finit par s'élever jusqu'à Dieu, et arrive enfin à la parfaite Charité. Alors nous ne l'aimons plus seulement à cause de nous-mêmes, mais parce qu'étant le souverain Bien, il est digne de tout amour. C'est ainsi que dans le principe un enfant n'aime son père que parce que ce dernier se montre bon envers lui et le comble de ses bonnes grâces ; mais dès qu'il est plus avancé en âge et plus exercé dans la pratique du bien, il apprend à l'aimer non plus seulement à cause de lui-même et des avantages qu'il en retire, mais encore parce que ce père, à cause de la noblesse de son caractère, du prix de ses actions et de l'excellence de ses qualités, mérite tout son respect et son amour. Quant à savoir pourquoi l'amour de Dieu marche ainsi par degrés, saint Bernard nous l'explique en ces termes : « Comme nous sommes charnels et nés de la con-

cupiscence de la chair, il est nécessaire que notre penchant ou notre amour commence par la chair. Quand alors il est sagement dirigé, il augmente insensiblement sous l'influence de la grâce et se transforme en amour spirituel ; car ce n'est pas ce qui est spirituel qui commence, mais ce qui est animal ; l'amour spirituel vient seulement ensuite. Voilà pourquoi nous devons d'abord porter l'image des choses terrestres, et ensuite celle des choses célestes. L'homme, en effet, commence par s'aimer lui-même à cause de lui-même ; car étant chair, il ne peut avoir de goût que pour soi. Quand il voit qu'il ne saurait subsister par lui-même, il commence, au moyen de la foi, à chercher et à aimer Dieu comme un être nécessaire ; alors il aime Dieu au deuxième degré, mais il l'aime à cause de lui-même et non à cause de Dieu. Quand il a commencé à le respecter à l'occasion de quelque embarras où il s'est trouvé, et à s'adresser fréquemment à lui dans la méditation, la lecture, la prière et l'obéissance, Dieu se fait insensiblement connaître par ces airs de familiarité, puis, dans la suite, il fait goûter sa douceur. Lorsque l'homme a éprouvé « combien le Seigneur est doux » (*Ps.* XXXIII, 9), il passe au troisième degré, où alors il n'aime plus Dieu à cause de lui-même, mais à cause de Dieu. Arrivé à ce degré, on y reste longtemps, et je ne sais si, pendant la vie, il est possible de s'élever jusqu'au quatrième degré, où l'homme ne s'aime plus qu'à cause de Dieu » (S. Bernard, *de Modo diligendi*, — in fine).

Dieu est notre bien souverain,
Soyons-lui soumis de tout notre cœur.

§ II.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Si un mauvais sujet était assez cruel pour traîner dans la boue le portrait d'un prince que nous vénérons, de le fouler aux pieds et de le briser en mille morceaux, on ne manquerait pas de l'accuser, et à juste titre, d'avoir perdu tout respect et tout amour pour son souverain; car s'il avait quelque vénération et quelque amour pour lui oserait-il profaner l'image qui le représente? Or, ce que nous venons dire peut parfaitement s'appliquer à un homme qui, tout en n'ayant aucun amour pour son prochain, prétend néanmoins être un fidèle disciple du Seigneur. Là où manque l'amour du prochain, il ne saurait être question d'amour de Dieu. Comment, en effet, celui qui poursuit son semblable d'une haine mortelle pourrait-il aimer le Seigneur, puisque cet homme est créé à l'image de Dieu? Aussi le commandement qui nous prescrit d'aimer Dieu notre Seigneur de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces, est-il suivi immédiatement du second, complément indispensable du premier : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même » (*Luc*, x, 27). Voilà pourquoi encore l'évangéliste saint Jean affirme que « si quelqu'un dit : « J'aime Dieu, » et qu'il trahisse son frère, c'est un menteur ; car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit pas » (I *Jean*, IV, 20) ? Saint Augustin exprime la

même pensée lorsqu'il dit : « L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont inséparablement unis ensemble ; telle est la raison pour laquelle il est dit que le Saint-Esprit fut envoyé du ciel sur la terre : il fut envoyé sur la terre pour que le prochain y fût aimé ; il fut envoyé du ciel pour que Dieu y fût aimé » (S. August., *In die Pentecost.*).

Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu
Et que néanmoins il haïsse ses frères,
Celui-là se moque de la foi,
Puisqu'il la contredit.
Dieu est amour, et il veut
Que j'aime mon prochain comme moi-même.

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques.—Avec quelle générosité ces saints personnages, hommes et femmes, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, portaient secours aux pauvres et aux malheureux, c'est ce qui nous est attesté par un grand nombre d'exemples.

Lorsque Joseph, ayant trouvé grâce devant l'échanson du roi d'Egypte, eut été chargé de la surveillance des prisonniers, il ne vit dans cette nouvelle fonction qu'une occasion de faire le bien. Il consola les prisonniers, tâcha d'adoucir leur sort, et lorsqu'il vit dans la désolation deux célèbres courtisans du roi qui, à cause de leur infidélité, avaient été jetés dans cette même prison, il leur demanda avec douceur la cause de leur tristesse et expliqua leurs songes.

— Moïse accueillit avec bonté la fille de Jéthro, qui avait été si dignement repoussée par des bergers inhumains, il la protégea contre la violence des siens qui voulaient être les premiers à la fontaine et faire boire à leurs troupeaux l'eau qu'elle avait puisée avec beaucoup de peine, et il fit boire son troupeau.

— La fille du roi d'Egypte eut pitié du petit enfant Moïse qu'elle trouva dans une corbeille de joncs, lui sauva la vie, et le remit à sa propre mère, afin qu'elle l'élevât.

— Rahab, émue de compassion, accueillit les deux espions de Josué, pour les mettre à couvert des embûches des serviteurs du roi, les fit monter sur la terrasse de sa maison, et les cacha sous des bottes de lin qui s'y trouvaient. Elle les fit descendre par une corde qu'elle attacha à sa fenêtre, et les aida ainsi à sortir de la ville: car sa maison était attenante aux remparts. Aussi, bien qu'elle fût une pécheresse, elle fut épargnée, elle et les siens, et choisie pour être de la famille d'où naîtrait le Sauveur.

— Quelle tendre commisération ne témoignèrent pas ceux qui, voyant qu'Abimélec avait tué ses propres frères, firent tout leur possible pour sauver au moins le plus jeune, Joathan, pour le cacher, et le soustraire aux poursuites de son frère inhumain !

— Le vertueux Booz avait un cœur compatissant et généreux, comme le prouve toute son histoire. Il avait des paroles amicales pour les personnes de la plus basse condition; il saluait ses ouvriers en leur souhaitant la bénédiction du ciel, faisait aux pauvres d'abondantes aumônes, donnait à manger à ceux qui avaient faim, à boire à ceux qui avaient soif, et, touché du dévouement filial de Ruth, commanda à ses moissonneurs de laisser à dessein un grand nombre d'épis, pour qu'elle trouvât de quoi ramasser.

— Les habitants de la ville de Jabès, serrés de très près par le roi des Ammonites, envoyèrent des délégués à Gabaa, pour solliciter du secours auprès de Saül, leur nouveau roi. Ces délégués ayant parlé des menaces terribles de l'ennemi, tout le peuple se réunit et se mit à pleurer et à se lamenter à grands cris. Cette peinture excita la commisération des auditeurs en faveur de la ville de Jabès, car ils craignirent qu'un pareil malheur ne fondît sur leur propre ville. Saül retournait alors des champs et suivait ses bœufs, qui traînaient la charrue Car l'agriculture était tellement en honneur à cette époque, que les rois eux-mêmes, malgré l'éminence de leur position, ne croyaient pas qu'il fût indigne d'eux de mettre la main à la charrue. Saül, entendant les lamentations de cette multitude: « Qu'a donc le peuple, demanda-t-il, pour pleurer de cette sorte? » Et on lui raconta ce que les habitants de Jabès avaient envoyé dire. Aussitôt que Saül eut entendu ces paroles, l'esprit

du Seigneur se saisit de lui, et le lendemain, ayant divisé son armée en trois corps, il entra dès la pointe du jour dans le camp des Ammonites qu'il tailla en pièces.

— La veuve de Sarepta partagea le peu d'huile et de farine qu'elle avait avec Elie, qui se mourait de faim.

— Les nobles princes Azarias, Barachias, Ezéchias et Anasa s'intéressèrent en faveur des prisonniers qui, sous le roi Achaz, furent emmenés par l'armée du roi d'Israël dans le pays de Samarie. Comme ces prisonniers se trouvaient dans l'état le plus lamentable et qu'un grand nombre étaient presque nus, ils prirent dans le butin des habits et des chaussures qu'ils leur distribuèrent, puis ils leur donnèrent à boire et à manger.

— Le vieillard Tobie était si charitable envers ses semblables, qu'ayant trouvé l'un de ses parents, Gabaël, parmi les prisonniers de Jabès, il lui prêta, sur un simple écrit de sa main et sans intérêt, tout l'argent qu'il avait reçu autrefois du roi Salmanasar.

— David sauva l'innocente Suzanne des mains de ses iniques accusateurs.

— Néhémias protégeait les pauvres contre les violences des riches, qui les opprimaient par l'usure. Il fit comparaître les grands et les riches de la ville, leur ordonna de restituer sur-le-champ aux pauvres leurs champs, leurs vignes, leurs jardins d'huile et leurs maisons, et de rendre l'intérêt qu'ils en avaient reçu, il convoqua les prêtres, et en leur présence fit promettre aux usuriers, par serment, qu'ils feraient ce qu'il venait de leur prescrire. Les riches le firent, et dans leur joie, les pauvres en rendirent grâces au Seigneur.

— Mais le plus bel exemple d'amour du prochain, c'est celui que nous a donné le divin Sauveur. L'Ecriture sainte dit avec raison de lui que « partout où il passait, il faisait le bien. » Quelqu'un était-il malade, il le guérissait. Voyait-il pleurer un pauvre : « Ne pleurez pas, » lui disait-il. Le peuple souffrait-il de la faim, il lui donnait à manger ; un aveugle ou un sourd se lamentait-il d'être privé d'une de ses plus précieuses facultés, il rendait la vue à l'aveugle et l'ouïe au sourd. Remarquait-il qu'un pécheur se repentait de ses fautes et avait la ferme vo-

lonté de se corriger, il lui disait : « Consolez-vous, mon fils, vos péchés vous sont remis ! » Quelqu'un avait-il perdu une sœur tendrement aimée, un fils chéri, un frère amèrement regretté, et dont la mort avait jeté les siens dans une immense affliction, il les ressuscitait à la vie. Une tempête ou un orage jetait-il les hommes dans la crainte et les angoisses, aussitôt il commandait à la tempête, et la tempête se calmait. C'est ainsi que tous ses efforts tendaient au soulagement des malheureux. Tous les reproches de ses ennemis, reproches qui, contrairement à leur intention, tournaient tout à son honneur, consistaient à s'écrier : « Lui qui a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même ! »

— La Mère du Sauveur, remarquant que le vin manquait aux noces de Cana, jeta sur son Fils un regard suppliant, et lui dit avec douceur : « Ils n'ont pas de vin ! » Le moindre besoin qu'elle remarquait chez les autres excitait sa commisération : quand elle ne pouvait elle-même les aider, elle cherchait par sa charitable entremise à leur procurer du secours. Oh ! qu'il serait à désirer que notre charité envers les hommes égalât celle de Marie !

—Dès que l'apôtre saint Pierre eut aperçu cet homme pauvre, paralytique de naissance, qui avait coutume de mendier à la porte du temple, la pensée lui vint aussitôt de le soulager : « De l'or et de l'argent, lui dit-il, je n'en ai point ; mais ce que j'ai, je vous le donne. « Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, levez-vous et marchez ! » Et voilà que cet infortuné fut guéri subitement et bénit à haute voix le Seigneur.

—Lorsque Philippe vit que l'eunuque de la reine de Candace, assis sur son charriot, lisait le prophète Isaïe, il courut aussitôt à lui, et lui demanda avec un saint empressement s'il entendait bien ce qu'il lisait. Et l'eunuque ayant répondu négativement, Philippe monta auprès de lui, lui expliqua tout ce qu'il ne comprenait pas, lui annonça la joyeuse nouvelle de Jésus-Christ, et enfin le baptisa (*Act.*, VIII, 30 et suiv.).

— Corneille, centurion romain, faisait au peuple d'abondantes aumônes.

— Une grande famine ayant éclaté par toute la terre, mais

principalement à Jérusalem et dans les pays d'alentour, d'après une prophétie d'un disciple de Jésus, nommé Agabe, tous les disciples d'Antioche prirent la résolution d'envoyer quelque chose à Jérusalem et dans le pays des Juifs pour subvenir aux nécessités de leurs frères, et ils le firent aussitôt. Après avoir recueilli toute la somme, ils l'envoyèrent aux anciens de Jérusalem par l'intermédiaire de Paul et de Barnabé. L'envoi de cet argent fut d'un puissant secours aux disciples qui se trouvaient à Jérusalem et dans la Judée.

AUTRES EXEMPLES.

Saint Richard, évêque de Chichester. — Saint Richard, évêque de Chichester, avait pour les pauvres une affection toute particulière. On le rencontrait souvent dans les plus humbles réduits du malheur, où il se glissait à la faveur du crépuscule, afin de pouvoir soulager leur misère sans être vu ni connu. Sa générosité ne connaissait pas de bornes, et souvent ses aumônes étaient supérieures à ses revenus. Un jour, l'intendant de sa maison entra dans sa chambre, et lui annonça d'un air pensif et en secouant la tête, que s'il continuait ainsi il ne resterait bientôt plus rien pour l'entretien de Sa Grandeur. Pour toute réponse Richard se contenta de lui dire en souriant : « Prenez ma vaisselle d'argent et le plus beau de mes chevaux, et offrez-les à vendre » (*Die heilige Sage*)!

La table des pauvres. — Les biens que la Providence avait dispensés à Charlemagne étaient employés de préférence à faire du bien aux autres. Après qu'on avait dressé la table de l'empereur, on en dressait une seconde pour les pauvres, à laquelle il invitait tous les jours un certain nombre d'entr'eux (*Chimani's Erbauung'sbuch*).

Le meilleur gain. — Sainte Elisabeth, comtesse de Thuringe, était appelée à juste titre, à cause de sa bienfaisance extrême, « la mère des pauvres. » En 1223, une affreuse disette ayant éclaté en Allemagne, et le prix du froment commençant à augmenter d'une manière prodigieuse, le trésorier de la comtesse alla la trouver et s'écria tout joyeux : « C'est maintenant le temps de rassembler des richesses et des trésors immenses !

— Oui, répondit Elisabeth, c'est vraiment le temps d'amasser des trésors, mais pour le ciel et non pour la terre. » Puis faisant ouvrir tous ses greniers, elle ordonna de distribuer à bas prix du blé à tous les malheureux, et même de le donner pour rien là où il y aurait nécessité (*Deutsche Frauen christlicher Vorzeit*).

Saint Jean de Dieu.—Un incendie ayant éclaté dans l'hospice royal de Grenade, on crut qu'il serait impossible de sauver les malades, qui poussaient des cris déchirants. Mais voici qu'arrive en toute hâte saint Jean de Dieu, qui, embrasé d'un ardent amour du prochain, se précipite au milieu des flammes, prend les malades qui sont les plus en danger deux à deux sur ses épaules, et descend les autres par les fenêtres au moyen de cordes. Les flammes l'enveloppaient de toutes parts, et on crut que c'en était fait de sa vie. Mais la divine Providence veillait tout particulièrement sur son serviteur; car ni lui, ni les malades ne furent endommagés par les flammes (*Mœtzler*).

Les dernières paroles de saint Gamelbert. — Saint Gamelbert, dont le zèle pastoral répandit en Bavière tant de fruits de bénédiction, aimait tellement les pauvres, qu'au moment de mourir il les recommandait encore à son disciple Utho, qu'il avait fait son héritier : « Mon fils, lui disait-il entre autres, ayez soin des pauvres de votre commune, et de tous ceux qui imploreront votre assistance ! »

Le petit enfant Jésus.—Le bienheureux frère François, auquel on avait donné le beau surnom de « petit enfant Jésus, » à cause de sa vénération et de son amour tout particuliers pour le divin Enfant, croyait qu'on ne pouvait mieux célébrer la fête de Noël qu'en profitant de l'occasion de ce beau jour pour faire du bien aux pauvres, puisque le Sauveur lui-même les appelait ses frères. Plusieurs personnes bienfaisantes, applaudissant aux généreux sentiments de cet homme, lui confiaient des sommes immenses pour l'aider à réaliser son noble dessein; aussi le jour de Noël pouvait-il inviter à sa table une foule prodigieuse de pauvres. Déjà il n'avait plus besoin d'aller solliciter çà et là et de prier qu'on voulût donner sa cotisation pour la fête de Noël; les personnes charitables lui envoyaient spon-

tamment leurs dons, afin de ne pas le distraire de son occupation favorite. La chose se passa ainsi pendant plusieurs années, mais le monde, comme il arrive toujours, finit par se fatiguer de donner, et ne lui envoya plus d'aumônes. Déjà il en était réduit à n'avoir presque plus rien pour servir à ses pauvres le jour de Noël. Dans sa détresse, il se jette à genoux aux pieds de l'Enfant Jésus et lui dit : « Aimable petit Jésus, notre fête, et par conséquent le jour où je dois inviter à table les pauvres frères, est arrivé ; mais je n'ai pas un centime, et personne ne m'a non plus rien donné, comme cela se faisait autrefois. Envoie-moi donc quelque chose, pour que j'aie au moins de quoi donner à tes pauvres frères. »

Bientôt après on frappe à la porte : on ouvre et on aperçoit un inconnu qui désire parler au frère François. « Continuez cette fois encore d'inviter les pauvres à votre table, » dit l'étranger, en lui remettant un gros rouleau d'écus blancs ; et il disparut. Grande fut la satisfaction du frère François en recevant un don si inattendu. Il le déposa aux pieds de l'Enfant Jésus, qu'il remercia dans toute l'effusion de son cœur. Les pauvres ne tardèrent pas à joindre à ses louanges le concert de leurs actions de grâces.

Celui qui est plein d'amour et de compassion
Adoucit les souffrances de ses frères ;
Il porte le Seigneur non-seulement dans ses bras,
Mais encore dans son cœur.

L'évêque Fénelon et le paysan appauvri. — L'illustre auteur de Télémaque, Fénelon, archevêque de Cambrai, recueillit dans son palais les malheureux paysans que la guerre avait chassés de leurs demeures, et souvent il les servait lui-même à table. Un jour, voyant que l'un d'eux ne mangeait pas, il lui en demanda la raison. « Hélas, illustre seigneur, répondit le paysan, lorsque je me suis enfui de ma cabane, je n'ai pas eu le temps d'emmener avec moi une vache qui me nourrissait, moi ainsi que toute ma famille. Les ennemis l'auront sans doute entraînée avec eux, et jamais je ne retrouverai plus une si bonne vache ! » Aussitôt, Fénelon, sous la protection du sauf-conduit qu'on lui avait accordé, partit avec un seul de ses ser-

viteurs, prit des informations sur la vache, et la ramena au paysan (*Weisse*).

Nobles sentiments d'une servante.—Dans un moulin, à Oberzen, en France, un chien de cour s'étant débarrassé de sa chaîne, le meunier ordonna à la servante de le rattacher. La servante obéit, mais le chien résiste et la mord à une main. Elle parvint enfin à l'enchaîner, mais le chien était furieux Le meunier, entendant le cri que la morsure du chien avait arraché à la servante, voulut courir à son secours, mais celle-ci s'y opposa. « Restez, lui dit-elle ; comme le chien est furieux, et que je suis déjà mordue, je veux l'attacher toute seule, afin qu'il ne fasse plus de mal à personne. » — Cette servante, connaissant les conséquences de sa morsure, se prépara à la mort en vraie chrétienne. Les soins du médecin lui furent inutiles, car elle mourut au bout de quelques jours (*Chimani's Jugend schrift « Be the und arbeite; » 5 Bdch*).

Belle conduite d'un chirurgien.—Une peste effroyable régnait à Marseille en 1720. Tous ceux qui en étaient infectés mouraient en très peu de temps, et souvent dans l'espace de quelques heures. Personne n'osait porter secours aux malades, crainte d'être atteint de cette contagion Le fils fuyait son père, la fille sa mère. Au reste, les secours des médecins restaient sans résultat ; car, ignorant la cause de cette maladie, ils ne savaient quels remèdes employer. Ils se réunirent à la maison de ville pour délibérer en commun sur les moyens de combattre cette affreuse calamité. Ils convinrent que la maladie devait avoir quelque cause secrète, que l'on parviendrait sans doute à découvrir si l'on faisait l'autopsie du cadavre de l'un des pestiférés, et si l'on en examinait attentivement les parties intérieures. Mais il s'agissait de savoir qui se chargerait de cette besogne, car celui-là ne manquerait d'être atteint, et par conséquent de mourir infailliblement. Un morne silence régnait dans cette assemblée de médecins, lorsque tout à coup un jeune chirurgien, nommé Guyon, offrit de se sacrifier pour le salut de ses frères. Il quitte l'assemblée, se rend chez lui, écrit son testament, par lequel il lègue une grande partie de sa fortune aux pauvres et consacre l'autre à de pieuses fondations, prend congé de ses amis, et tenant dans sa main un crucifix, se rend à la

salle des opérations pour ouvrir le cadavre d'un pestiféré mort depuis peu, pour en examiner attentivement toutes les parties intérieures et extérieures et transcrire fidèlement ses observations. Cette opération terminée, il trempe son papier dans du vinaigre pour empêcher qu'il ne communique la maladie, et l'envoie à l'assemblée des médecins. Peu de temps après, il fut attaqué de la peste, et au bout de douze heures ce n'était plus qu'un cadavre (*Nach Chimani*).

Actes de dévouement.—Maurice Schecker, batelier de Hanau, obtint en 1847 la médaille d'honneur que décerne l'Académie des sciences morales, à Paris. Ce brave homme, dans une foule de circonstances, avait retiré de l'eau au péril de sa vie, vingt-sept personnes, et avait constamment refusé toute récompense. La conscience d'avoir été cause du salut de tant d'individus lui suffisait amplement. Mais voilà qu'un jour, à son grand étonnement, il fut invité par M. La Rochefoucault Liancourt, secrétaire de ladite Académie, de lui transmettre les témoignages qu'il avait reçus des autorités et qui attestaient ses nobles actions. Le marin reçut en retour de son envoi une médaille d'or revêtue de son nom, avec un inscription conforme à la circonstance. Déjà en 1813 Schecker avait sauvé la vie à cinq Français en les retirant de l'eau [1] (*Jugend bibl.*, 30 *Bd.*).

Le pape Pie IX.—Le souverain pontife Pie IX traversant un jour les rues de Rome, un petit enfant courut au devant de lui en lui criant : « Es-tu le pape? »—Le saint-père souriant gracieusement lui répondit qu'il l'était effectivement, et lui demanda ce qu'il voulait. Le petit se mit alors à pleurer, et raconta à Sa Sainteté qu'il n'avait plus ni père ni mère. « Eh bien, lui répondit Pie IX, c'est moi qui serai ton père. Ce noble pontife se chargea effectivement de l'enfant, dont il fit un brave et honnête homme.

Un projet avorté. — Le cardinal Melchior de Diepenbrock, prince-archevêque de Breslau, dans la préface de la seconde

[1] Un autre héros de l'amour du prochain et qui fait le digne pendant de celui dont nous venons de parler, était Joachim Rettelbeck, dont la vie toute entière ne fut qu'une succession de faits héroïques, comme l'atteste sa biographie.

édition de son ouvrage : « Bouquet de fleurs spirituelles, cueillies dans les parterres des poëtes chrétiens, » raconte au sujet du docteur Jean-Michel Sailer, ancien évêque de Ratisbonne, ce trait vraiment émouvant.

Le narrateur débute ainsi :

« Sailer est devenu le conseiller et le soutien d'une foule prodigieuse de personnes, grâce à la sagesse des conseils qu'il donnait, soit oralement, soit par écrit, à tous ceux qui l'en priaient. Il possédait des ressources de toute nature pour reconforter ceux que le péché, le doute et le désespoir avaient jetés dans la perplexité et le trouble. Parmi les lettres qu'il a écrites, des centaines ont passé par mes mains, et pourtant je n'ai jamais connu les personnes auxquelles elles étaient adressées. Il n'y avait pas jusqu'aux embarras matériels pour lesquels son intervention ne fût d'un grand secours, bien que ses ressources fussent très-limitées. Faire le bien, mais surtout le faire en secret, était tout son bonheur. Bien que j'écrivisse la plupart de ses lettres, quand il s'agissait d'envoyer de l'argent à quelque ami ou à quelque pauvre, c'était lui ordinairement qui s'en chargeait ; alors il le faisait en secret, et il m'arrivait souvent de le surprendre à cette besogne. Ces précautions ne lui étaient nullement inspirées par un manque de confiance en moi, car sa cassette restait ordinairement ouverte ; mais il voulait que sa main gauche ignorât ce que faisait sa main droite. Au reste, il ne recevait pas de bien grandes offrandes ; mais il comptait sur la divine Providence.

« Je vais en citer un exemple :

« Après avoir été pendant plusieurs années évêque consécrateur, et après avoir fait, pour administrer la confirmation, une foule de voyages pénibles avec une voiture de louage mal commode, traînée par deux vieux chevaux blancs, on lui conseilla, en considération des ménagements que réclamait sa vieillesse, d'acheter une voiture plus agréable et de prendre des chevaux de poste.

« Il y consentit, et finit par amasser à la longue la somme de huit cents gulden, qu'il envoya à Munich pour l'achat de cette voiture. Peu de temps après, il reçoit de la partie italienne de la Suisse une lettre d'un jeune homme plein de talent, dont

Sailer avait autrefois connu le malheureux père, que des circonstances particulières avaient chassé de son pays et relégué, pauvre et infirme, dans quelque lieu retiré des Alpes. Dans sa position désespérée, ce jeune homme suppliait l'évêque de l'aider à atteindre le but qu'il se proposait : celui d'étudier la théologie. Sailer lui fit aussitôt adresser toute la somme qu'il avait envoyée à Munich, afin de mettre ce jeune homme en état d'achever ses études à Lucerne. Cet étudiant est maintenant depuis longtemps un ouvrier infatigable dans les missions étrangères. Quant à Sailer, il recommença comme auparavant ses courses avec ses anciens chevaux et sa méchante voiture. Dans la suite, il lui arrivait souvent de plaisanter avec ses amis sur la non réussite du projet qu'il avait eu d'acheter une voiture. »

Pestalozzi et ses enfants. — Pendant la guerre qui éclata en 1799, le village d'Altorf ayant été la proie des flammes, il en résulta de grandes calamités. Pestalozzi, ce noble ami de l'enfant, qui habitait à Stanz, dit à ses enfants : « Il y a maintenant à Altorf quantité de pauvres enfants qui n'ont plus ni feu ni lieu : croyez-vous que nous ne ferions pas bien d'en prendre une vingtaine chez nous ?—Oh, oui ! s'écrièrent tous les enfants avec l'accent d'une touchante commisération. — Mais nous ne sommes pas riches, reprit Pestalozzi ; il vous faudra partager votre pain avec eux !—Oh, bien volontiers, » s'écrièrent encore une fois les enfants en trépignant de joie. — Pestalozzi alla chercher ces pauvres orphelins, les conduisit chez lui au milieu des applaudissements de sa famille, et prit soin d'eux avec toute la sollicitude et toute l'affection dont il était capable (*Kinderbüchlein*).

La dernière volonté d'un pasteur. — En 1851 mourut au diocèse d'Olmutz un homme vraiment selon le cœur de Dieu. Les pauvres étaient sa richesse, la prière sa joie, la solitude le temple où il élevait son âme à Dieu ; mais il était aussi particulièrement l'ami de la jeunesse. Tout son extérieur respirait une douceur et une simplicité d'enfant. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant si, les petits ayant été sa joie pendant sa vie, il voulut encore après sa mort se trouver au milieu d'eux. Son désir fut accompli, et il fut enterré au milieu des tombes des enfants. C'était un pauvre curé de village dont nous ne tairons pas le nom ;

il s'appelait : Théophile Nietsch. Paix à sa mémoire (*Müncher Jugenfreund*) !

Bienfaisance envers les pauvres.—Clément Wenceslas, archevêque et électeur de Trèves, prince-archevêque d'Augsbourg, se distinguait tout particulièrement par sa bienfaisance à l'égard des pauvres et des malheureux. Au commencement de l'hiver il invitait tous les pasteurs de la ville d'Augsbourg, catholiques ou non, à dresser la liste de ceux d'entre les indigents qui n'étaient pas en état de se procurer leur bois de chauffage, et ordonnait à ses cochers de conduire à la porte de ces malheureux le bois qu'il avait acheté en gros pour eux, leur défendant rigoureusement, sous peine de perdre leur emploi, d'accepter la moindre rétribution (« *Erinnerungen* » *von Christ. v. Schmid*).

Un trésor pour le ciel.— Un riche marchand français sentant que sa dernière heure approchait fit venir ses enfants, qui tous étaient déjà grands, et leur tint ce langage : « Je sens, chers enfants, que je mourrai bientôt. Afin de prévenir les difficultés qui pourraient naître parmi vous après ma mort, j'ai partagé ma fortune entre vous tous. Cependant, avant de mourir, j'ai quelque chose d'important à vous communiquer. Le voici : cette petite cassette que j'ai dans ma main contient des billets représentant différentes sommes, dont la valeur s'élève en tout à deux cent mille francs environ. Ce trésor, je l'ai conservé jusqu'à ma mort, et je n'y ai jamai pensé sans éprouver une vive satisfaction. Il contient les billets représentant l'argent que j'ai avancé à des marchands alors qu'ils se trouvaient dans la détresse. Ces billets, je vais, en votre présence, en disposer suivant ma volonté. Comme j'ai été animé, pendant toute ma vie, des sentiments d'humanité qu'inspire l'amour de ses semblables, je serais peiné que ma mort fût une cause d'inquiétude pour ces braves gens que, vivant, j'ai secourus dans leurs besoins. Je demande donc qu'après ma mort on n'exige pas d'eux le paiement de ces sommes, que j'ai toujours ajourné. Vous consentirez, je l'espère, à ce que je fais maintenant ; car vous devez savoir qu'une bonne action est aussi pour un père un bel héritage à laisser à ses enfants.

« Je n'ai qu'un désir : c'est qu'avant votre heure dernière

vous soyez à même d'en faire autant; alors vous vous endormirez calmes et tranquilles pour l'autre monde. »

Ces explications données, le père déchira tous les billets et en jeta les débris au feu de la cheminée. Les enfants se montrèrent dignes d'un tel père. Ils approuvèrent hautement la noble action qu'il venait de faire, et célébrèrent à l'envi sa grandeur d'âme (*Chimani's Jugendschrift : « Religion und Tugend »*).

Humanité d'un propriétaire de maison. — En l'an 1812 mourut à Vienne un maître boulanger fort aisé et généralement estimé pour sa bienfaisance. Outre une foule de donations qu'il fit au profit de quelques bonnes œuvres, il déclara dans son testament que tous les locataires qui, à sa mort, habiteraient sa maison depuis dix ans, recevraient en argent la valeur de six mois de leur loyer, et tous les autres la valeur de trois mois. Or, parmi ses trente locataires, il y en eut dix-neuf qui habitaient sa maison depuis dix ans. Quelle joie ce doux allégement ne dut-il pas causer à tant de pauvres veuves, qui souvent sont forcées de consacrer la moitié de leur chétive pension au paiement de leur loyer (*Vaterland Jugendfreund*)!

Autre trait d'amour du prochain. — Un magnifique exemple d'amour envers le prochain est celui qu'a laissé de nos jours le pieux Alexandre Rudnai de Rudna, prince et primat de Hongrie. Dans les années 1815 et 1816, époque où régnait une grande cherté de vivres, cet illustre pasteur était évêque de Carlsbourg, dans le Siebenburgen. Dans les montagnes de ce pays le manque de vivres se fit sentir avec la dernière rigueur. Avant que les secours abondants envoyés par Sa Majesté l'empereur François Ier pussent arriver dans ces lointaines contrées, ce généreux prélat avait déjà ouvert ses greniers de blé et distribué ses provisions aux Catholiques, aux Grecs, aux Protestants et aux Juifs, sans distinction de religion (*Le même*).

Celui qui, possédant les biens de la terre,
Voit son frère avoir faim
Et ne le rassasie point;
Celui qui ne donne pas de vêtement à ceux qui n'en ont point,
Celui-là transgresse le premier de ses devoirs,
Et ne vous aime point, vous le Dieu de l'amour.

§ III.

QUELS SONT LES FRUITS DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Les fruits de l'amour du prochain, lorsque cet amour est actif et désintéressé, consistent :

A. *En ce que le souvenir de nos œuvres de charité remplissant de joie notre cœur, il nous procure ainsi une récompense plus précieuse que toutes les joies et que tous les trésors de la terre.* — Quelle consolation de pouvoir dire : « J'ai essuyé les larmes d'un certain nombre de malheureux ; j'ai secouru une pauvre veuve délaissée, un orphelin opprimé et persécuté ! Aussi l Ecriture sainte dit-elle avec raison que « donner est plus doux que recevoir » (*Act.*, XX, 35). « Celui-là seul, dit saint Thomas d'Aquin, qui est dans l'amour goûte une joie réelle. » (Opus. IX, *de Decem præceptis, verbis, sicut.* tom. 1).

TRAITS HISTORIQUES

Un bienfaiteur inconnu. — Le vieux Luc était assis devant sa cabane à l'heure du coucher du soleil. Son jeune fils Martin, qui revenait de la forêt, s'arrêta devant lui, et essuya ses yeux qu'il éleva vers le ciel. Son père en fut surpris et appela l'enfant auprès de lui. Martin accourut aussitôt, et son père l'invita à s'asseoir à côté de lui. « Qu'as-tu, mon fils? demanda le père, qui avait remarqué que les yeux de l'enfant étaient tout rouges à force d'avoir pleuré. Te manque-t-il quelque chose?

— Rien, mon père, répondit l'enfant ; il y a longtemps que je n'ai été aussi satisfait qu'aujourd'hui.

Le Père. Pourquoi donc as-tu pleuré?

Martin. Ce n'est pas que j'ai été affligé, mon père.

Le Père. C'est donc de joie que tu as pleuré? Et que t'est-il donc arrivé qui t'ait causé un tel ravissement?

Martin. Mon père, n'exigez pas que je vous le dise!

Le Père. Pourquoi cela? Pourrais-tu avoir quelque chose que ton père dût ignorer?

Martin. Cher père, ne m'avez-vous pas dit souvent que nous ne devons pas nous vanter du bien que nous faisons?

Le Père. Sans doute, tu ne dois pas le faire; à moi seul tu dois raconter ce qui t'arrive, afin que, quand c'est quelque chose de véritablement bon, je puisse m'en réjouir avec toi.

Martin. Puisque vous le voulez, mon père, je vais vous obéir. Il y a une heure, lorsque je portais à souper à mon frère qui était aux champs, j'entendis parler quelqu'un dans un buisson. Je m'avançai tout doucement pour voir qui c'était. J'aperçus un pauvre vieillard assis à terre, et à côté de lui une énorme charge de bois, sur lequel ses bras étaient appuyés. Son visage était pâle et amaigri, ses yeux pleins de larmes. Pendant que j'étais derrière le buisson, j'entendis cet homme parler tout seul. « Bon Dieu, disait-il de sa voix la plus triste, aie pitié de ma misère! Ma pauvre femme! Mes pauvres enfants! — Mais mon épuisement est tel qu'il m'est impossible d'aller plus loin! » Ainsi parla ce vieillard, et sa tête retomba sur son fardeau. Je restai encore là quelque temps, et voyant que le vieillard s'était endormi, je m'approchai et je déposai à côté de lui, sur le bois, le pain que je devais porter à mon frère. Puis, courant aussitôt à ma mère, je lui demandai la part de pain qui m'était destinée et la portai à mon frère. Lorsque je revins et que je retournai au buisson derrière lequel était couché le vieillard, le bruit que je fis le réveilla. « Que vois-je là? » s'écria-t-il, tout étonné d'apercevoir à côté de lui du pain et une fiole de lait. Est-ce un ange de Dieu qui est venu ici pour m'empêcher de mourir de faim, moi et les miens? Au reste, qui que vous soyez, âme chérie, qui nous avez apporté ce soulagement, que Dieu vous bénisse et vous récompense! » Les larmes coulaient sur ses joues. « Mais malheureux que je suis, continua-t-il, comment trouver le chemin

pour sortir de cette forêt? Cependant Dieu saura bien me diriger de telle sorte que je puisse porter aux miens ce cadeau du ciel! » Ainsi parla ce vieillard; puis soulevant de nouveau sa charge de bois sur ses épaules, il se remit en marche, le dos courbé jusqu'à terre et exhalant de profonds gémissements. Je me dirigeai vers lui par un autre chemin, afin de l'aider à sortir de la forêt. « Dieu vous salue, bon vieillard, lui dis-je lorsque je fus arrivé auprès de lui; vous devez être bien fatigué de porter un si lourd fardeau. Donnez-moi votre fiole et votre pain; je les porterai en votre place, et je vous conduirai, si vous voulez appuyer vos mains sur mes épaules. Le vieillard jeta sur moi des regards mêlés de joie et d'admiration, et, posant ses mains sur mes épaules: « Dieu t'a envoyé, mon fils, me dit-il, pour m'emmener de cette forêt où je m'étais égaré. » Je lui demandai où il voulait aller, et je le conduisis hors de la forêt. Il me raconta, les larmes aux yeux, comment le bon Dieu l'avait secouru d'une manière tout inespérée, et il m'exprima son regret de ne pas connaître son bienfaiteur.— « Tous les matins, continua-t-il, mes petits enfants et moi prierons Dieu pour lui, car il nous a sauvés de la mort. Toi aussi, mon fils, ajouta-t-il, tu seras béni de nous, puisque tu me reconduis auprès de mes enfants, avant qu'ils meurent de faim. » Je l'accompagnai jusqu'auprès de sa cabane.

« Or, tout à l'heure, continua l'enfant, je me représentais la joie que durent éprouver ces pauvres enfants lorsque leur père arriva à la maison et leur donna à manger, et à cette pensée des larmes me sont venues aux yeux. « Si vous n'aviez pas voulu, mon père, que je vous dise mon secret, aucune âme sur la terre ne l'aurait connu. » L'enfant se tut, et son père le pressa avec émotion sur sa poitrine. « Maintenant, s'écria le père, je puis mourir avec joie; puisque je laisse un fils qui aime la vertu, un jour il sera heureux. »

LA SOURCE DE LA JOIE.

Ai-je fait en secret et sans vanité
Quelque bonne action,
Tout mon être brille
Des plus beaux rayons du ciel;

Et dans le contentement de mon cœur,
Je ne vois en ce monde que beauté et bonté.

La lumière du soleil me semble plus douce,
L'azur du ciel m'apparaît plus aimable;
Petits ruisseaux, chants de la forêt, prairies,
Tout me remplit d'ineffables délices;
Je lis sur chaque figure
L'innocence, la paix et le bonheur.

Etincelle qui jaillissez de la plénitude de Dieu,
Vivifiez souvent en mon âme
Le germe qui produit les nobles actions,
Sans témoins et dans le secret;
Alors du ciel un rayon de lumière
Eclairera de cette terre la vallée obscure.

(*Ign. Heinr. v. Wessenberg.*)

B. *Les secours que reçoit de nous notre prochain affermissent sa confiance en Dieu, et excitent de plus en plus sa reconnaissance envers lui.* — Bien que les souffrances, comme déjà nous l'avons dit précédemment, consolident la confiance que l'homme a en Dieu et l'exercent dans la patience, cependant il arrive quelquefois, lorsque les souffrances s'acharnent sur lui avec trop de persévérance, qu'elles abattent son courage, et lui font perdre insensiblement la foi et la confiance filiale qu'il avait en la divine Providence. La main d'un ami qui vient le secourir dans sa détresse suffit seule à l'empêcher de se précipiter dans l'abîme du désespoir où il allait tomber, et à le maintenir dans les sentiments d'une résignation toute filiale à la volonté de Dieu. La pensée qui lui rappelle la touchante sollicitude avec laquelle son frère l'a assisté est seule assez puissante pour le consoler. « Prenez courage, lui dit ce frère, le bon Dieu ne vous a pas délaissé ! » Ces gé-

néreux sentiments ont ému son âme, et l'ont sauvé. Aujourd'hui il vous a envoyé un Sauveur, demain il saura bien trouver d'autres moyens de vous soulager. « Courage donc! Dieu ne vous abandonnera pas ! »

TRAITS HISTORIQUES.

Exemple biblique.—Comme les Israélites captifs à Babylone auraient perdu facilement courage, si le vieillard Tobie, semblable à un ange consolateur, ne se fût trouvé au milieu d'eux pour les consoler, et raffermir ensuite leur confiance au Seigneur !

AUTRES EXEMPLES.

Dans la Palestine vivait un homme nommé Eliab, que Dieu avait comblé des biens de ce monde, et, ce qui vaut mieux encore, enrichi des dons de sa sagesse.

Il faisait beaucoup de bien aux pauvres, et partageait avec eux sa fortune ; tout cela cependant lui paraissait insuffisant et ne pouvait le contenter. « Je ne puis donner aux pauvres et aux nécessiteux que des choses extérieures, disait-il un jour à un sage qui était allé lui rendre visite ; je ne puis soulager que leur corps; pour leur cœur, l'accès m'en est fermé

— Vous serez heureux, répondit le pieux vieillard, parce que vous faites l'aumône avec humilité; le reste ne manquera pas de vous être accordé. »

Après ces paroles, Eliab conduisit l'étranger dans son jardin, auprès d'un rosier. Comme il régnait alors une grande sécheresse, le rosier, planté dans un terrain sablonneux, paraissait être desséché, et laissait tristement pencher ses boutons sur le sol. L'étranger pria Eliab d'aller puiser de l'eau à la fontaine, avec une écuelle. Eliab le fit et arrosa le rosier, qui fleurit de nouveau. Ses feuilles reverdirent, et au bout de quelque temps ses boutons se relevèrent, et portèrent des roses qui répandirent au loin leur suave parfum.

Voilà, dit l'étranger, comment le pauvre que vous rassasiez élève, plein de reconnaissance et d'amour, ses regards vers le ciel. Sa reconnaissance et son amour, semblables au parfum

de la rose, se répandent sur leurs semblables. Voilà ce qui vous arrivera, à vous qui vous êtes fait le ministre de la miséricorde divine (*Nach Krummacher*).

L'inondation. — La Estch, qui roule ses flots à travers la ville de Vérone, s'était un jour tellement accrue, qu'elle franchit ses barrières, se répandit partout aux alentours, et finit par renverser le pont. Il ne restait plus que la pile du milieu, sur laquelle se trouvait la maisonnette de l'homme chargé de recevoir le paiement des droits de transit : mais les glaçons que chaviraient les eaux se ruaient avec tant de furie contre cette dernière pile qu'elle commença, elle aussi, à chanceler sur ses bases. Les pauvres habitants de cette maisonnette, à la vue d'un danger si imminent, poussaient des cris de détresse, levaient les mains au ciel, invoquant à la fois le secours de Dieu et des hommes. Bien que tout le monde fût touché de pitié en entendant les pleurs et les lamentations de ces malheureux, personne n'osait se hasarder de monter sur une barque et de se commettre à la fureur des flots. Mais voici qu'arrive en galopant sur son cheval le comte de Spolverini ; à la vue de la pile que les eaux continuent à détruire pièce par pièce, il engage les assistants à porter secours à ces malheureux, promettant cinquante pièces d'or à celui qui voudrait s'y résigner. Malheureusement, personne ne se laissa ébranler. Enfin, un homme pauvre qui n'avait d'autres richesses que sa charité chrétienne, monte sur une barque, et s'avance vers le pont, au grand danger de sa vie. Il prend sur sa barque les malheureux qui l'attendaient avec impatience, et les transporte au rivage ; à peine y était-il arrivé, que la pile s'écroula. Tous les assistants éclatèrent en manifestations de joie et célébrèrent à l'envi l'héroïsme du pauvre homme. Comme le comte voulait lui remettre la récompense promise, il l'en remercia en disant : « Donnez à cette pauvre famille ce que vous me destinez, » et il disparut.

« Oh ! mes chers enfants, s'écria le père de famille lorsqu'on lui remit la bourse remplie de pièces d'or, tombons à genoux, et remercions le bon Dieu pour son infinie miséricorde ! car c'est lui qui a inspiré à cet homme magnanime le courage de nous sauver ; et c'est encore lui qui nous envoie cette riche of-

frande. Quel est celui qui ne le louerait, ce Dieu infiniment bon? »

C. *Enfin, l'assistance que nous prêtons à notre prochain dans ses nécessités l'excite à la reconnaissance et à l'affection envers nous.* — Comme une bougie en allume une autre, ainsi des procédés pleins d'amour et de générosité ont pour conséquences des sentiments analogues. Bien qu'il faille confesser, à la honte de l'humanité, que rien ne se vérifie autant que cet ancien proverbe : « L'ingratitude est la récompense du monde, » il y a eu néanmoins à toutes les époques des hommes en grand nombre, qui ont eu assez de cœur pour n'oublier jamais un bienfait reçu, et qui ont fait consister tout leur bonheur à rendre à leurs bienfaiteurs le bien pour le bien.

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques. — Ainsi Jéthro, prêtre zélé, témoigna sa reconnaissance à Moïse de ce que ce dernier avait protégé ses filles contre les violences de grossiers bergers, et il l'accueillit dans sa maison .

— Josué n'oublia pas que Rachel avait sauvé la vie à ses deux courriers : aussi l'épargna-t-il, elle et les siens, tandis que tous les autres habitants de la ville périrent.

— Les Israélites se montrèrent reconnaissants envers Gédéon, de ce que ce dernier les avait sauvés des mains des Madianites. « Soyez notre roi, lui dirent-ils, et après vous, votre fils, et ensuite le fils de votre fils, car vous nous avez arrachés aux mains des Madianites. »

— David donna des preuves de sa gratitude à son ami Jonathas; car, dès que les circonstances le permirent, il s'informa quels étaient ceux de ses enfants qui vivaient encore. Il n'en restait plus qu'un seul, Méphiboseth, paralytique des deux pieds,

qu'une servante maladroite avait laissé choir à l'âge de cinq ans. — David le reçut dans sa demeure, le fit manger tous les jours à la table royale, et lui rendit tous les biens de son père qui avaient été acquis à la couronne.—C'est ainsi que le bien que nous ont fait des amis ou des bienfaiteurs maintenant défunts, nous devons le rendre à leurs enfants, ne pouvant plus le rendre à eux-mêmes.

— David témoigna plus tard sa reconnaissance à Berzellai, vieillard respectable, qui pendant sa fuite l'avait pourvu de toutes les choses nécessaires. « Venez, lui dit-il dans l'effusion de sa reconnaissance, venez auprès de moi : vous y passerez vos vieux jours dans la tranquillité. » Il l'aurait admis dans sa maison, si Berzellai y eût consenti.

— Elie se montra reconnaissant envers cette pauvre veuve qui, dans sa miséricorde, avait partagé avec lui les restes de sa nourriture, et il ressuscita son fils.

— Lorsque le vieux Tobie apprit que l'ange, qu'il ne connaissait pas, avait accompagné son fils pendant son voyage, qu'il lui avait sauvé la vie lorsque le poisson avait voulu l'engloutir, qu'il lui avait aidé à trouver une femme bonne et vertueuse, en un mot, lui avait rendu toutes sortes de bons offices, il appela son fils et lui dit avec l'accent de la reconnaissance : « Que donnerons-nous à ce saint homme qui vous a accompagné? »

S'il nous arrive souvent, comme à cet échanson ingrat, ou comme au roi Assuérus, d'oublier par faiblesse humaine ou par une coupable indifférence les services que les autres nous ont rendus, il ne faut pas que l'exemple de ces saints personnages nous couvre de confusion ; nous devons, au contraire, dès que les bienfaits reçus nous reviennent à la pensée, réparer notre injustice, et nous efforcer de rendre le bien pour le bien.

— D'autres exemples de reconnaissance sont ceux :

De l'aveugle de Jéricho qui, sitôt que Jésus lui eut ouvert les yeux, le suivit : celui de ce lépreux qui, loin d'imiter l'exemple des neuf autres, retourna aussitôt remercier le Sauveur de la guérison miraculeuse dont il avait été l'objet ; celui de la belle-mère de saint Pierre, qui, dès qu'elle eut été guérie, se montra pleine de joie et de reconnaissance ; celui de Marie Madeleine,

qui, en reconnaissance de sa conversion, se montra l'une des plus fidèles imitatrices du Sauveur, et alla même pleurer sur son tombeau. Non moins reconnaissantes étaient ces pauvres veuves qui, versant des larmes autour de saint Pierre, lui montraient les vêtements que Tabithe leur avait faits, et lui parlaient de sa bienfaisance en termes émouvants ; Lydie, marchande de pourpre, qui, aussitôt après son baptême, fit cette prière à saint Paul et à ses compagnons : « Si vous me croyez fidèle disciple du Seigneur, venez dans ma maison et demeurez-y. » Enfin, un dernier trait de reconnaissance est celui de l'apôtre saint Paul. Par une prière fervente, il guérit le père du gouverneur Publius, qui lui avait donné, à lui et à ses compagnons, une gracieuse hospitalité.

AUTRES EXEMPLES.

Reconnaissance d'une femme pauvre— Saint Grégoire, évêque d'Arménie, annonça d'abord l'Evangile aux chrétiens de Césarée, en Cappadoce. Parmi ses auditeurs se trouvait entre autres une pauvre femme qui avait puisé une consolation toute particulière dans la parole du saint. Plus tard, saint Grégoire se rendit en Arménie pour convertir par ses prédications les païens de ces contrées à la foi en Jésus-Christ. Mais à peine Tiridate, qui régnait en tyran sur ce pays, eut il appris l'arrivée de l'orateur chrétien, qu'il le fit saisir et ammener devant son tribunal. Ce prince impie employa toutes les mesures pour déterminer ce saint homme à apostasier le christianisme, mais ses tentatives ayant échoué, il le soumit à des tortures inouïes. Les bourreaux tombèrent sur lui, brisèrent ses os avec un marteau de fer, de telle sorte que le sang jaillissait de toutes parts; puis ils déchirèrent les muscles de son corps avec une herse de fer, brûlèrent ses blessures avec un fer chaud, y versèrent du sel et du vinaigre, et, lorsqu'ils crurent que le saint était réellement mort, ils le jetèrent dans une caverne profonde et humide, où ils le laissèrent destitué de tout secours humain. Dans cet état, une pauvre femme étant allée pour pleurer sur lui, le saint l'appela. Depuis ce moment elle lui porta tous les jours de la nourriture qu'elle lui descendait avec une corde. Or cette femme était précisément celle à laquelle le saint avait

annoncé l'Evangile qui lui avait procuré un si grand contentement. Le saint vécut encore longtemps dans cette caverne, et fut retrouvé au bout de plusieurs années par le roi qui, pendant une partie de chasse, ayant poursuivi une gazelle jusqu'auprès de cette caverne, entendit le chant d'une voix humaine. Etonné de cette découverte, le roi se jeta aux pieds de Grégoire, se fit instruire, lui et son peuple, dans la foi chrétienne, et reçut le baptême des mains du saint. De son côté, Grégoire fut élu évêque d'Arménie, où il produisit des fruits abondants de salut (*Die heilige Sage*).

Saint Sabin. — Pendant que saint Sabin, évêque d'Assise, était en prison, une femme chrétienne, nommée Séréna, s'empressa d'aller le trouver pour lui porter toute espèce de vivres. Le gardien voulut d'abord s'y opposer; mais comme elle lui promit de grandes sommes d'argent, il la laissa entrer librement, et la joie de cette pieuse femme fut à son comble. L'évêque ayant pris ce qu'elle lui offrait, le bénit en disant: « Que le Seigneur vous le rende! » Mais il ne se contenta pas de ce pieux souhait; car peu de temps après, Séréna lui ayant amené son neveu qui était aveugle, le saint fit une prière sur lui, toucha ses yeux et lui rendit la vue.

Le pape Sixte-Quint. — Lorsque le pape Sixte-Quint, qui autrefois avait été berger, alla pour la première fois à Rome, il était si pauvre qu'il fut obligé de demander l'aumône à quelques personnes charitables. Lorsqu'il en avait obtenu quelque chose, il était indécis s'il l'emploierait à acheter un peu de pain pour calmer sa faim dévorante, ou s'il ne vaudrait pas mieux se procurer une paire de souliers dont il avait un si grand besoin.

Comme il ne pouvait se décider, il fut longtemps arrêté devant une boutique, paraissant absorbé dans de profondes réflexions.

Un marchand qui l'aperçut ayant remarqué sur sa figure qu'il avait de l'inquiétude au fond du cœur, lui demanda pourquoi il était si préoccupé. L'enfant lui avoua son indécision avec tant de naïveté et de bonne foi, que le marchand l'emmena avec lui, lui donna à manger tout à son appétit, et l'enfant put désormais acheter sa paire de souliers.

Après que Sixte-Quint eut été élevé sur le siége pontifical, il

se ressouvint parfaitement du marchand, et lui rendit au centuple le service qu'il en avait autrefois reçu (*Chimani*).

Le salut par le salut.— Un ecclésiastique polonais avait entrepris le voyage de Lemberg, où l'appelaient ses affaires. Pendant son retour, il rencontra dans une forêt, à côté de la route, un soldat qui était ivre et qui dormait d'un profond sommeil. Comme on était en hiver, et que le prêtre craignait que le soldat ne mourût de froid, il l'éveilla, le souleva dans sa voiture et l'emmena avec lui. Arrivé au prochain village, il le remit entre les mains d'un homme honorable qui se chargea de le garder chez lui jusqu'à ce qu'il fût revenu de son ivresse. Assurément, ce soldat serait mort dans sa triste position, si ce digne ecclésiastique, nouveau Samaritain, n'eût pris compassion de lui.

Lorsque notre homme se réveilla et qu'il apprit qui l'avait sauvé de la mort, il témoigna un grand désir d'aller trouver son bienfaiteur pour le remercier du service qu'il lui avait rendu.

Ce fait-là atteste, une fois de plus, que l'homme même le plus vicieux possède quelque bonne qualité, et qu'à cet égard il mérite notre estime et notre amour.

Arrivé près du presbytère, le soldat remarque que les volets des fenêtres sont entr'ouverts, et il aperçoit de la lumière dans la chambre de M. le curé. Il s'approche de plus près, regarde par la fenêtre qui était ouverte, et voit deux brigands occupés à garrotter ce digne curé et le presser avec instance de leur indiquer où était son argent.

« Voilà, se dit en lui-même le soldat, une excellente occasion de témoigner ma reconnaissance à mon libérateur. » Et aussitôt il saisit une arme qu'il avait sur lui, fait feu sur les voleurs, dont l'un tombe mort sur le carreau, et l'autre prend la fuite.

Reconnaissance d'un officier d'Algérie. — Louis XIV, roi de France, avait formé le projet d'assiéger la ville d'Alger, afin de mettre la mer à l'abri des incursions des pirates.

Le commandant de la ville, que l'on nommait le *dey*, fut tellement irrité de cette résolution du roi, qu'il fit placer à la bouche du canon tous les esclaves chrétiens, et ordonna de lancer les têtes de ces malheureux sur les vaisseaux de guerre des

Français. On allait attacher à la gueule du canon un de ces esclaves chrétiens pour lui briser les membres, lorsqu'un officier d'Algérie s'écria tout à coup : « Arrêtez! » et se précipita aux pieds du dey, les larmes aux yeux. « Faites lui grâce! s'écria l'officier d'une voix suppliante. — Qui vous empêche d'exécuter mes ordres? demanda le dey. — La reconnaissance, répondit l'officier; cet homme m'a sauvé la vie dans un combat. Je demande qu'il soit épargné. »

Le dey lui ayant refusé sa prière, l'officier alla lui-même se placer devant le canon, et serrant dans ses bras le pauvre condamné : « Je veux mourir avec toi, lui dit-il; il faut que ce soit ma tête qui vole en l'air la première. »

Attendri à un spectacle si émouvant, le dey fit détacher l'esclave, et l'abandonna à son libérateur. « Puisque tu m'es désormais confié, lui dit l'officier en le pressant avec amour dans ses bras, je veux te rendre le bien que tu m'as fait. Viens avec moi; dès ce moment tu seras, non pas seulement mon domestique, mais mon meilleur ami! »

Reconnaissance d'un enfant. — M. West, riche marchand, partait pour se rendre à la foire dans une ville lointaine. C'était par une de ces froides et rigoureuses soirées d'hiver; déjà l'obscurité commençait à se répandre. Comme il passait à travers une forêt, il entendit tout à coup des cris assez semblables aux vagissements d'un enfant. Il s'arrête, puis se dirige vers l'endroit d'où partent ces plaintes, et trouve un pauvre enfant à moitié gelé et misérablement vêtu. A côté de lui était un petit sac renfermant quelques morceaux de pain que l'enfant voulait porter à sa mère; car une famine horrible régnait dans le pays.

M. West eut pitié de ce pauvre enfant; il le prit dans sa voiture, lui donna du vin pour lui rendre ses forces, l'enveloppa dans son manteau bien chaud et le garda auprès de lui; car sa route le conduisait précisément dans l'endroit où habitait la mère de l'enfant.

Il ne tarda pas à neiger avec abondance, et l'obscurité devint si grande qu'il fut impossible de distinguer deux objets l'un de l'autre. Le cocher perdit le chemin, et nos voyageurs errèrent longtemps dans la forêt sans pouvoir se retrouver. Enfin,

apercevant une faible lueur briller dans le lointain, ils se dirigent de ce côté et trouvent une maison isolée : c'était une auberge. L'enfant descendit le premier, et pendant que le marchand était occupé à soigner sa voiture et son bagage, il se glissa derrière le fourneau pour se chauffer.

Ainsi blotti dans l'obscurité, il entendit l'aubergiste et sa femme, qui ne l'avaient pas aperçu, se concerter comment ils feraient pour voler son bienfaiteur et le tuer. L'enfant n'eut pas plutôt entendu ces paroles, que, tremblant de frayeur, il s'échappe doucement, sort de la maison et raconte au marchand ce qu'il vient d'apprendre. M. West remonte l'enfant sur sa voiture, et se hâte de prendre la fuite. Comme ce dernier connaissait bien la route, il reconnut bientôt dans quel pays ils étaient, et indiqua au marchand le chemin qu'il fallait prendre.

Enfin, les voilà arrivés au village où demeure la mère de l'enfant. Cette pauvre femme, heureuse de revoir son petit qu'elle n'avait plus vu depuis longtemps, le serra affectueusement dans ses bras, et pleura de joie.

M. West lui raconta alors comment son fils lui avait sauvé la vie, et lui proposa de la conduire à la ville, où il veillerait à son entretien. Elle y consentit, et désormais ils vécurent heureux et contents, louant sans cesse la bonté divine, qui jamais ne nous abandonne quand nous sommes animés de bonnes intentions envers notre prochain (*Chr. Kinderzeitung*).

L'empereur Napoléon et la fruitière de Brienne.—Du temps où l'empereur Napoléon était encore à l'école militaire de Brienne, il mangeait volontiers des fruits, comme font tous les enfants ; aussi la fruitière auprès de laquelle il avait l'habitude de s'approvisionner en recevait-elle beaucoup d'argent. Quand il n'en avait pas, elle lui faisait volontiers crédit; quand il en avait, il payait de suite. Lorsque, au bout de quelques années, il quitta Brienne pour s'exercer dans la pratique de ce qu'il avait appris à l'école, il lui devait encore quelque argent. Napoléon s'excusa de ne pouvoir la payer : mais la bonne femme lui répondit : « Ne soyez pas pour cela dans l'inquiétude, noble monsieur; Dieu veuille seulement vous conserver la santé, et faire de vous un homme heureux ! »

On sait comment se réalisa ce souhait. Napoléon monta de dignité en dignité, devint consul, puis même empereur des Français. Cependant, malgré l'éminence de sa position, Napoléon n'oublia pas la bonne fruitière qui avait eu tant d'égards pour lui dans sa jeunesse. Il alla lui rendre visite et la récompensa généreusement. Il fit démolir sa maison et lui en fit construire une autre à la même place. « C'est dans cette maison-là, dit-il, que je veux loger chaque fois que j'irai à Brienne, et elle portera mon nom. » Il promit à cette femme qu'il prendrait soin de ses enfants. Sa fille obtint effectivement une position honorable, et son fils fut élevé aux frais de l'empereur dans la même école à laquelle ce dernier était redevable de son éducation (*Thusnelda*).

Le pape Léon XII. — Lorsque le pape Léon XII, choisi pour exercer à Cologne les fonctions de légat, arriva à Augsbourg, il eut quelques attaques de maladie qui menacèrent ses jours. Déjà l'on craignait de perdre ce noble prince de l'Eglise, lorsque, grâce aux soins du médecin et plus encore à la Providence divine, on parvint à l'arracher à la mort et à le ramener à la santé. Le service que lui avait rendu son médecin resta constamment présent à sa pensée, et il s'en souvint encore lorsqu'il fut élu chef suprême de l'Eglise catholique, et que sa tête fut ornée de la triple couronne Immédiatement après son élévation sur le saint siége, il écrivit à son ancien médecin d'Augsbourg une lettre qui ne respirait que la bienveillance et la bonté. Dans cet écrit, il assurait ce brave homme qu'il n'oublierait jamais les soins qu'il en avait reçus, ni la touchante sollicitude avec laquelle il en avait été traité. Dans cette lettre, où il remerciait la divine miséricorde de s'être vu appelé des bords de la tombe au siége de saint Pierre, il lui donna des témoignages d'une affection et d'une reconnaissance sans bornes et lui accorda, ainsi qu'à sa femme et à son fils, dont il se rappelait encore avec bonheur les excellentes dispositions, la bénédiction apostolique (*Son oraison funèbre*).

LE VIEUX SCHWEN ET LE NOBLE.

Au village vivait un pauvre vieillard,
Aux cheveux rares, et blancs comme la neige,

Sa tête et ses mains tremblaient de faiblesse :
On le nommait le vieux Schwen.

Il allait de porte en porte ;
L'un lui donnait un verre de bière,
L'autre du pain, un troisième de la viande;
Ainsi vivait-il au jour le jour.

Un jour qu'il était assis devant sa pauvre cabane,
Arrive au grand galop un monsieur
En grand et magnifique appareil,
Qui lui demande s'il est le vieux Schwen.

« Je le suis, monsieur, » répondit doucement
Le vieillard. « Quoi ! vous voilà encore ?
S'écria le monsieur en lui tendant alors la main.
N'est-ce pas, mon ami, que vous me reconnaissez ? »

Et comme le vieillard ne le reconnaît pas,
Et qu'il nomme seulement son nom,
En se jetant tout joyeux dans ses bras,
Et en le pressant avec tendresse sur son cœur,

Tout le village accourt,
Se mêle à leur joie, et demande ce que c'est.
Il apprend que ce bon vieillard
A jadis fait du bien à ce seigneur ;

Que, il y a bien longtemps,
Quand ce seigneur était encore mendiant,
Il lui avait donné sa dernière pièce d'argent,
Et l'avait éloigné du mal ;

Qu'ensuite devenu soldat,
Ce seigneur s'étant comblé de gloire
Avait été élevé en grade,
Et que, devenu riche et puisssant,
Il venait pour emmener le vieillard dans son château.

Là vit encore cet heureux vieillard.
Tout ce qu'il demande, on le lui sert,
On l'entoure de la plus tendre sollicitude.
Voilà, mes enfants, ce qu'on nomme *reconnaissance !*

Le nègre reconnaissant. — Qu'il y ait aussi même parmi les sauvages des hommes au cœur sensible, qui n'oublient pas les bienfaits qu'ils ont reçus, c'est ce qu'atteste, outre l'histoire intitulée : « Prière d'un Indien » (1er vol., pag. 203), le trait suivant :

Domingo, colon américain, avait chez lui un brave nègre qui le servait depuis plusieurs années avec une fidélité à toute épreuve. Souvent il arrivait à ce nègre de travailler pendant la nuit afin de se rendre agréable à son maître. Comme il avait le droit de cultiver pour son propre compte un petit terrain, il épargna si bien qu'il fut bientôt en état de commencer un petit commerce. A force de travailler, il parvint à ramasser une assez grande somme d'argent et songea désormais à se racheter de l'esclavage. Quoique son maître le vît partir avec regret, non-seulement il consentit à son rachat, mais il lui donna encore une pièce de terre. Le nègre, profondément ému, quitta son chef, se maria et devint heureux.

Bien différent fut le sort de Domingo. Il vendit toutes ses possessions, partit pour la France et alla fixer son séjour à Paris. A peine y était-il arrivé, qu'il se vit entourer par une multitude de flatteurs qui l'engagèrent dans de telles dépenses, qu'au bout de quelques années toutes ses immenses richesses eurent disparu. Il ramassa le peu qui lui restait, et repartit pour l'Amérique dans l'espoir d'y rétablir peut-être sa fortune. Il y arriva avec un léger bagage, fit part de son infortune à son vieil ami, trouva des âmes compatissantes tant qu'il en voulut, mais point de secours, et fut obligé de se retirer dans une misérable cabane.

Un jour, abattu et absorbé dans de tristes pensées, il errait à l'aventure dans une petite forêt voisine. Plus que jamais son malheur lui allait au cœur. « O Dieu! soupirait-il, vous qui, loin de repousser ceux qui ont imploré votre assistance, leur avez toujours fait sentir les effets de votre miséricorde, secourez-moi dans mon malheur; si vous le faites, tous mes jours seront désormais consacrés à votre service, et des larmes de joie seront le tribut de reconnaissance que je paierai à votre infinie bonté. » Pendant qu'il faisait cette prière, survint un Maure élégamment vêtu, et porté sur un cheval magnifiquement caparaçonné. C'était le vieil esclave de Domingo. Dès qu'il eut reconnu son ancien maître, il sauta de son cheval et

se jeta à ses pieds. Ce bon nègre avait déjà appris le sort de son maître, et le cherchait depuis longtemps. « Soyez mille fois le bienvenu, très-cher maître, s'écria le nègre! C'est grâce à votre générosité que je suis devenu riche. Le Tout-Puissant qui règne sur les astres, et que vous m'avez appris à connaître, a répandu sur moi sa bénédiction. Les biens et les terrains qui autrefois vous appartenaient sont maintenant ma propriété; je suis père de trois enfants, et j'ai une multitude d'esclaves auxquels je rendrai bientôt la liberté, comme vous me la rendîtes autrefois. Revenez dans votre ancienne demeure pour y goûter et y partager en commun avec moi le bonheur dont je vous suis redevable. » Domingo, ému de joie, releva le nègre dont les joues étaient inondées de larmes de tendresse, et accepta ses offres. Ils vécurent ensemble et devinrent les bienfaiteurs des pauvres.

SENTENCES ET COMPARAISONS.

— Les bienfaits que vous avez rendus aux autres, écrivez-les sur le sable; mais ceux qu'on vous a rendus, gravez-les sur le marbre.

— Ne jetez pas de pierre dans la fontaine où vous avez bu; c'est-à-dire ne rendez pas le mal pour le bien.

— La reconnaissance est semblable à un bon champ, qui donne plus et mieux qu'il ne reçoit.

— Une noble action a de nombreux enfants, et porte de beaux fruits.

— La reconnaissance, c'est simplement se rappeler qu'on a cherché et trouvé de l'aide. Pourquoi rougit-on d'avoir trouvé ce qu'on n'a pas rougi de chercher ?

— Le porc mange les glands sous l'arbre et ne regarde pas même au-dessus de lui pour voir d'où ils viennent: non moins détestable est la conduite de celui qui, par une coupable ingratitude, oublie les bienfaits reçus.

— La confiance produit la confiance, et la charité engendre la charité.

— C'est un beau privilége de l'homme de pouvoir remercier,

et de savourer le bienfait qu'il a reçu en pensant à son bienfaiteur.

La reconnaissance plaît à tous.
Elle me plaît aussi;
A qui pourrait-elle ne pas plaire,
Elle, l'ornement et la parure du cœur?
A un enfant qui a l'âme ingrate,
Manque aussi la bonté du cœur.

Si c'est par une charité exempte d'hypocrisie que nous portons secours à notre prochain, nous pouvons, à notre tour, attendre en toute certitude que

D. *Dieu nous sauvera un jour, si nous nous trouvons dans la même nécessité.*— « Heureux, s'écriait déjà le saint roi David (*Ps.* XL, 1), heureux celui qui prend soin de l'indigent et du pauvre; le Seigneur le délivrera au temps de l'affliction. » Et dans un autre passage (*Ps.* CXI, 5-9) : « Heureux l'homme qui est touché de compassion; il répand ses biens avec libéralité sur les pauvres; sa justice demeure dans tous les siècles, sa puissance sera élevée et comblée de gloire. » Salomon disait de même dans les Proverbes (*Proverb.*, XI, 25) : « Celui qui donne abondamment sera engraissé lui-même, et celui qui enivre (les pauvres de ses biens) sera lui-même enivré (des biens de Dieu). » Ailleurs ce sage roi formule la même pensée lorsqu'il dit (*Proverb.*, XXII, 9) : « Celui qui est porté à la miséricorde sera béni. » Le vieillard Tobie donnait à son fils des conseils empreints du même esprit lorsqu'il lui disait (*Tob.*, III, 8-10) : « Soyez charitable en la manière que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup; si vous en avez peu, ayez soin de donner de bon cœur même de ce peu que vous aurez. »

— « Faites part de votre pain à celui qui a faim, disait le prophète Isaïe (*Is.*, LVIII, 7-9), et faites entrer dans votre maison les pauvres et ceux qui ne savent où se retirer. Lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le, et ne méprisez point votre propre chair. Alors votre lumière éclatera comme l'aurore; vous recouvrerez bientôt votre santé; votre justice marchera devant vous, et la gloire du Seigneur vous protégera. » — Le divin Sauveur, dans son sermon sur la montagne, exprimait les mêmes sentiments : « Heureux, disait-il, les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde » (*Matth.*, v, 7)! « Rien, dit saint Grégoire de Nazianze, n'excite plus le Seigneur à la miséricorde que l'aumône. » — « Si vous craignez, dit saint Cyprien, que l'aumône ne vous enlève quelque chose de votre bien et de votre fortune, déposez cette crainte; car je puis vous assurer du contraire, puisque le Saint-Esprit a dit : « Celui qui donne aux pauvres ne manquera jamais de rien, et celui qui est porté à faire miséricorde sera béni. »

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques. — L'Ecriture sainte renferme une foule d'exemples qui nous montrent avec quelle largesse Dieu récompense les charitables services que nous rendons à notre prochain :

Abraham fut comblé des bénédictions du Seigneur, parce qu'il avait fait un bienveillant accueil aux trois étrangers, qui étaient des anges.

—Loth, en considération de son humanité envers trois inconnus, fut préservé, lui et ses filles, lors de la ruine de Sodome; quant aux habitants de cette ville, qui environnaient la maison

de Loth et le pressaient de chasser ces étrangers, afin qu'ils pussent les maltraiter, ils périrent dans les flammes.

— Rebecca donna à boire au serviteur d'Abraham et à ses chameaux, et en récompense elle reçut des pendants d'oreilles et des bracelets d'or, et devint l'épouse d'Isaac.

— Moïse mit les filles de Jéthro à couvert des violences de grossiers bergers, et en retour il reçut une hospitalité gracieuse, et fut délivré de l'état malheureux où il se trouvait comme étranger.

— Ruth se montra pleine d'amour envers sa pauvre belle-mère ; aussi fut-elle favorisée de bénédictions abondantes.

— Saül prit sous sa protection les habitants opprimés de la ville de Jabès, et pour cela il fut reconnu roi par tous les Israélites, qui auparavant l'avaient repoussé.

— Rachab sauva la vie aux deux courriers de Josué, et il fut épargné, lui et les siens, pendant que tout le reste des habitants du pays de Chanaan périt.

— La veuve de Sarepta fut richement récompensée par le Seigneur pour le service qu'elle avait rendu à Elie souffrant de la faim ; sa farine et son huile ne diminuèrent pas jusqu'au jour où le Seigneur envoya de nouveau la pluie à la terre altérée.

— Le vieux Tobie prit une part active au malheur des Israélites captifs, et sa bienfaisance fut magnifiquement récompensée.

— Mardochée sauva la vie au roi Assuérus, et il obtint de brillantes faveurs.

— Les pieuses femmes qui s'étaient rendues au tombeau du Sauveur pensaient lui donner ainsi une dernière marque de leur vénération et de leur amour ; et, en récompense de leur dévouement, elles apprirent de la bouche des anges la joyeuse nouvelle de sa résurrection, et même elles furent les premières qui eurent le bonheur de le voir après sa résurrection.

— Les deux jeunes hommes qui allaient à Emmaüs pour inviter Jésus à un festin, eurent, en retour de l'hospitalité qu'ils croyaient rendre à un étranger, la joie ineffable de reconnaître en lui le divin Sauveur lui-même.

— La magnificence de Dieu se manifesta en Tabith, qui fut ressuscitée d'entre les morts.

— Publius, gouverneur de l'île de Malte, en récompense du touchant accueil qu'il avait fait à l'apôtre saint Paul et à ses compagnons, eut la satisfaction de voir son père, qu'il aimait extraordinairement, et qui était affecté d'une maladie incurable, rendu à la santé.

AUTRES EXEMPLES.

Donnez et l'on vous donnera. — Un pèlerin, qui était en voyage pour les Lieux Saints, entra un jour dans un couvent qui se trouvait dans l'état le plus florissant. Il y fut reçu avec bienveillance et parfaitement traité.

Au bout de quelque temps, comme il revenait de son voyage, il entra de nouveau dans ce couvent, mais cette fois il y fut accueilli bien différemment. Le nouvel abbé, homme dur et sans cœur, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il lui reprocha amèrement les quelques biscuits qu'on lui avait servis, et accompagna ses reproches de plaintes intarissables sur l'extrême pauvreté du couvent, qui effectivement était réduit à la plus triste position. « Il est vrai, répondit le pèlerin, que la bénédiction de Dieu semble avoir déserté votre couvent; mais savez-vous d'où cela vient? de ce que vous avez expulsé deux frères de votre monastère; rappelez l'un, et l'autre reviendra sur-le-champ.

— Qui sont ces deux frères? demanda l'abbé. Je ne puis pas me les rappeler; nommez-les moi! — L'un de ces frères, dit le pèlerin, c'est ce précepte du Seigneur : « Donnez! » l'autre, c'est la bénédiction promise en retour : « Et il vous sera donné » (*Blumen der Wüste*).

Saint Homobon. — Saint Homobon, qui était un riche marchand, consacrait surtout sa fortune à soulager les pauvres et les malheureux. Quand il arrivait à sa femme de lui dire que sa générosité sans bornes le réduirait, lui et sa famille, à la mendicité, il la rassurait en lui rappelant cette promesse du divin Sauveur : « Ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (*Matth.*, xxv, 39); puis il ajoutait : » La meilleure manière de placer son argent, c'est de

le donner aux pauvres, puisque, selon la promesse du Sauveur, il rapporte des intérêts au centuple » (*Mœtzler's Legende*).

Sainte Elisabeth, comtesse de Thuringe. — Sainte Elisabeth, cette mère si charitable envers les pauvres, ayant été accusée auprès de son mari, d'avoir, au temps de la cherté, livré le blé à des prix inférieurs, et même de l'avoir donné gratuitement aux pauvres et d'avoir ruiné le pays par sa prodigalité, Louis, son époux, répondit : « Laissez-la désormais faire ce qu'elle voudra : aussi longtemps que la bienfaisance habitera sous mon toit, la disette n'y entrera pas ! » La prochaine moisson fut en effet si abondante, que tous les greniers furent remplis. Le landgrave conduisant alors son trésorier dans ses greniers : « Vous voyez maintenant, lui dit-il, ce que vous ne vouliez pas croire, que le Seigneur bénit ceux qui font du bien aux pauvres » (*Deutsche Frauen der christlich. Vorzeit*)!

Récompense de l'amour du prochain. — Une affreuse tempête avait éclaté sur la ville de Warschau, au royaume de Pologne. Le tonnerre grondait avec fureur, et la pluie tombait par torrents. Une vieille femme, faible et maladive, qui se trouvait à la campagne, ayant été surprise par l'orage, regagnait en toute hâte sa pauvre demeure, lorsqu'une rafale la renversa devant le palais du prince Poniatowski, et la jeta dans une mare d'eau, où elle faillit se noyer. La princesse, femme d'une grande charité, l'ayant aperçue par la fenêtre, descendit aussitôt au rez-de-chaussée, appela ses domestiques, leur ordonna d'aller secourir cette pauvre femme, et de la transporter dans la salle d'attente, jusqu'à ce que l'orage fût passé.

La comtesse avait à peine abandonné sa chambre, qu'un éclair la traversa, et mit le feu à l'endroit même où la comtesse se trouvait peu auparavant. C'est ainsi que son affectueuse sensibilité l'avait éloignée du lieu où elle aurait trouvé une mort inévitable (*Chimani*).

L'étranger.—Baudoin, roi de Jérusalem, attaqua un jour avec son armée une bande d'Arabes qui erraient aux alentours, jeta la confusion dans leurs rangs, et, qui plus est, atteignit l'arrière-garde, où se trouvait la femme de leur chef. Pendant que les Arabes opéraient leur retraite, cette femme tomba tout

à coup malade, et il fut impossible de la transporter plus loin, à moins d'exposer sa vie. Baudoin était animé de sentiments trop nobles pour songer à la faire prisonnière; il lui permit de rester couchée dans le désert, lui donna son propre manteau pour lui servir de couverture, lui laissa une de ses suivantes pour la soigner, fit en sorte qu'elle eût de quoi boire et manger, et lui donna deux chameaux, afin qu'on pût la transporter plus loin, dès que son état le permettrait.—Plus tard, son mari retourna en ce lieu, trouva sa femme, que déjà il croyait perdue, et fut vivement touché des sentiments d'humanité de Baudoin.

Quelque temps après, ce dernier fut attaqué par les Turcs. Un combat terrible s'engagea entre eux et les chrétiens, et la lutte fut prolongée jusqu'au soir avec un incroyable acharnement, jusqu'à ce qu'enfin Baudoin fût repoussé et enfermé dans les ruines de la forteresse de Rama. Déjà il voyait la mort devant ses yeux; car les ennemis avaient juré sa perte, et résolu de prendre la forteresse dès les premiers feux de l'aurore. Toute résistance d'ailleurs semblait superflue, tant les soldats ennemis étaient supérieurs en nombre. Baudoin assis dans sa prison, triste et déconcerté, se demandait comment il ferait pour échapper aux mains de ses ennemis. Mais il avait beau se tourmenter l'esprit, aucun moyen de salut ne s'offrait à lui. Tout à coup on lui annonce qu'un inconnu désire lui parler; aussitôt Baudoin le fait entrer. « Reconnaissez-vous en moi, lui dit l'étranger, un ami qui vous est redevable d'une grande reconnaissance? Vous m'avez autrefois sauvé la vie, et je m'étais promis en moi-même de vous en témoigner ma reconnaissance, si jamais l'occasion s'en présentait; or, le temps est maintenant venu de vous payer ma dette. Venez et suivez moi! En votre qualité de camarade, je vous ferai passer sain et sauf à travers l'ennemi. Ou je vous sauverai, ou je mourrai avec vous! » Baudoin ayant accepté ses offres avec reconnaissance, l'Arabe réussit à le faire passer à travers le camp des siens sans qu'il éprouvât rien de fâcheux, et Baudoin retourna librement auprès de son armée.

Humanité d'un hussard. — Durant la guerre de sept ans, un hussard prussien trouva un jeune officier autrichien sur le

champ de bataille, qui le pria de lui donner la mort, afin de mettre un terme à ses souffrances. « Je ne le ferai pas, mon frère, répondit le Prussien, mais je veux vous transporter dans un hôpital, où l'on vous guérira. » L'officier ayant effectivement recouvré la santé, dans sa reconnaissance, il offrit tout ce qu'il avait à son libérateur, qui pour toute récompense se contenta d'accepter une montre en souvenir.

Dès que la paix fut rétablie, on licencia le régiment dans lequel servait ce brave et vertueux hussard, qui alors en fut réduit à se demander comment il gagnerait son pain.—Quelques années plus tard, il se rendait en Hongrie, pour y chercher une place d'écuyer. Ayant appris que le prince Estherhazi en cherchait un, il alla aussitôt le trouver. Le prince ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il entra dans une vive surprise. Il lui demanda s'il n'avait pas pris part à la guerre de sept ans. Le hussard répondit affirmativement. « N'avez-vous pas sauvé la vie à un officier? continua le prince. — Oh ! je l'ai sauvée à plus d'un, répondit ce brave soldat, mais je ne me souviens que d'un seul, dont j'ai reçu cette montre.—Celui qui vous l'a donnée, c'est moi, repartit le prince Estherhazi ; c'est pourquoi vous allez être mon premier maître d'écurie et mon ami. » — Nulle langue ne saurait exprimer la joie qu'éprouva cet honnête soldat, qui jusqu'alors avait vécu dans de continuels soucis, en sentant qu'il pouvait désormais regarder l'avenir avec assurance. « Oh oui ! oh oui ! s'écria-t-il à deux reprises, dans l'ivresse de sa joie, elle restera éternellement vraie cette parole que notre bon maître, que je ne puis jamais oublier, nous répétait souvent en classe :

Qui des malheureux prend compassion
Dieu lui enverra sa bénédiction.

(*Aus der christl. Kinderzeitung.*)

Les bons voisins.—Le petit garçon du meunier du village de N... s'étant un jour approché trop près du ruisseau, il y tomba. Il eût été noyé immanquablement, si le forgeron qui demeurait de l'autre côté du ruisseau ne fût sauté aussitôt dans l'eau pour le retirer et le reporter à son père.

Une année après, le feu éclata dans la forge de ce brave

homme; les flammes avaient déjà envahi tout l'édifice sans que le forgeron s'en fût aperçu. Il se sauva avec sa femme et ses enfants; mais dans la première détresse, on avait oublié le plus jeune des enfants, une toute petite fille.

Cette pauvre créature poussait des cris lamentables au milieu du brasier, sans que personne se sentît le courage d'aller la sauver. Mais voici venir le meunier qui aussitôt se jette au milieu des flammes et est assez heureux pour rapporter l'enfant qu'il remet au forgeron en lui disant :

« Dieu soit loué de ce qu'il m'a fourni l'occasion de vous rendre la pareille ! Vous avez retiré ma fille de l'eau, et moi, avec l'aide de Dieu, j'ai sauvé votre fille du milieu des flammes » (*Christ. von Schmid*).

COMPARAISONS.

Chaque bienfait que nous rendons à un pauvre est un grain de semence qui, en son temps, produira les fruits les plus magnifiques.

—Ce qu'on donne aux pauvres est un capital que l'on prête au Seigneur, et qui, un jour, rapportera d'immenses intérêts.

—Quand vous tendez la main à un voisin, Dieu a déjà tendu la sienne.

Mais il arrive souvent qu'en retour des services que nous avons rendus aux autres, nous ne recevons ni reconnaissance, ni bénédiction temporelle; gardons-nous alors de perdre courage et de nous fatiguer de faire le bien : si nos actions généreuses n'obtiennent aucune récompense en ce monde,

E. *La pensée que le divin Sauveur considère comme rendu à lui-même tout service que nous rendons à un pauvre, est déjà à elle seule une récompense suffisante.* —«Je vous le dis, en vérité, disait le divin Sauveur, autant de fois que vous l'avez fait à l'un des moindres de

mes frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait » (*Matth.*, xxv, 40) ; passage sur lequel saint Cyprien donne l'explication suivante : « Qu'est-ce que Jésus-Christ pouvait dire de plus fort? et quel moyen plus propre à exciter aux œuvres de la justice et de la miséricorde que de dire : ce que vous donnez à un pauvre et à un malheureux, c'est à moi que vous le donnez. Il a voulu dire par là qu'il était offensé quand on ne donnait pas aux pauvres et aux nécessiteux ; c'est pourquoi celui que la considération de son frère dans l'Église n'émeut pas, doit au moins être touché quand il considère Jésus-Christ ; et celui qui ne pense pas à son frère qui languit dans la souffrance et le besoin, doit au moins penser à Jésus-Christ, figuré par le pauvre qu'il méprise » (S. Cypr., *apud Lohner*, *tom*. II, *cap*. 12). — « Donner à manger à Jésus-Christ souffrant de la faim vaut mieux que ressuciter des morts, disait saint Jean Chrysostôme ; l'un vous rend débiteur de Dieu, l'autre rend Dieu débiteur de vous » (S. Chrysost., *Hom*. xxxvi, *ad pop. Antioch.*).

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques.—Ainsi ces deux jeunes gens qui allaient à Emmaüs et invitèrent Jésus à un festin, croyant donner l'hospitalité à un pèlerin étranger, la donnèrent à Jésus-Christ lui-même. Et voilà comment aujourd'hui encore tout ce que nous faisons en faveur d'un pauvre ou d'un malheureux, Jésus-Christ le considère comme fait à lui-même et le récompense par d'ineffables consolations.

AUTRES EXEMPLES.

Un enfant pauvre.—Le petit Louis, jeune enfant au cœur excellent, était un jour assis dans la chambre à côté de sa mère

et écrivait son devoir de classe. Tout à coup on entend sonner à la porte. Louis accourt en toute hâte, ouvre, et aperçoit un enfant pâle et tremblottant. Il n'a qu'un méchant habit, et son regard suppliant semble dire : « Oh ! de grâce, recevez-moi : j'ai faim, je souffre, je suis gelé ! »—Louis se sentit remué jusqu'au fond de l'âme, et pria sa mère d'avoir pitié de ce pauvre enfant. On lui présenta à manger, et Louis, du consentement de sa mère, lui donna sa petite veste, devenue trop petite pour lui, mais qui pouvait encore rendre de bons services à ce pauvre enfant, qui, se trouvant tout à coup habillé à neuf, sourit gracieusement à ses bienfaiteurs. Ayant manifesté le désir de retourner auprès de son père, Louis l'accompagna pendant une partie de sa route.

La nuit suivante, Louis eut un songe délicieux. Il lui sembla voir l'enfant Jésus entouré d'une lumière céleste. Il était d'une beauté ravissante : il avait des rayons d'or autour de son front, et, chose plus surprenante encore, il était revêtu du petit habit dont il avait fait cadeau au pauvre : « Vois-tu, Louis, lui dit le divin Enfant, c'est réellement à moi que tu as donné cet habit. Ce que tu as fait pour ce pauvre enfant, je le considère comme fait à moi-même. Sois toujours aussi bienfaisant envers les pauvres, et tu seras constamment heureux » (*Nach einer længeren Erzæhlung von Agnes Franz*).

L'étranger.—

Un jour un pèlerin
Arriva le soir dans un petit village.
Froide et cruelle était la nuit,
Et le pèlerin, fatigué et abattu
Du chemin qu'il avait fait,
Demanda assistance et hospitalité.

Mais vainement il se traîna
De porte en porte ;
Le cœur des habitants était d'airain,
Et personne n'eut pitié de lui ;
Il crut qu'on allait le chasser,
Quand il entendit ce refus cruel :
« Ici personne ne peut vous héberger.

Nous avons assez de pauvres à nourrir. »
Désolé, le pèlerin part
Au milieu de l'inclémence de la saison,
Et se rend dans la maison du douanier,
Debout et seul dans sa chambre haute.

D'une voix douce et joyeuse,
Et avant que le pèlerin l'en ait prié,
Le douanier l'appelle par la petite fenêtre.
« Entrez, vous pouvez passer la nuit ici ! »
Lorsque le pèlerin fut entré,
Soudain un éclat céleste
Resplendit sur sa face ;
Et le douanier se prosterne en terre.
Il vient de voir sous une forme aimable,
Doux et beau comme un séraphin,
Le divin Sauveur devant lui.

(*Jugendbibl.*)

F. *En outre, celui qui consacre ses richesses temporelles à faire du bien à son prochain, recevra en échange les trésors éternels, le pardon de ses péchés et la force d'en haut pour opérer toute espèce de bien.*—«L'aumône, disait l'archange Raphaël à Tobie (*Tob.*, XXII, 9), l'aumône délivre de la mort ; c'est elle qui efface les péchés et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. » Et il est dit au livre des Proverbes (*Prov.*, XI, 17) « que l'homme charitable fait du bien à son âme. » Saint Augustin, représentant le divin Sauveur sous la forme d'un pauvre qui implore sa compassion, met dans sa bouche ces paroles : « Donnez-moi de ce que je vous ai donné ; je ne demande que ce qui m'appartient; donnez , restituez ! J'ai été votre bienfaiteur ; faites-moi votre débiteur ; je vous le rendrai à gros intérêts. Vous me donnez des choses temporelles, et en retour je vous donnerai des biens éternels » (S. Aug., *de Verbo Dom.*).

Une allégorie. — Agathon, noble jeune homme, était assis par un beau jour d'été sous un berceau de verdure, au jardin, et lisait dans quelque ouvrage utile. Toup à coup il entend pousser un cri de frayeur. Ému de compassion, il s'approche du lieu d'où sortènt ces plaintes, et aperçoit avec horreur une vieille femme qui paraît avoir déjà un pied dans la fosse, et qui est étendue inanimée au pied d'un rocher. « Ah! bon jeune homme, s'écrie-t-elle, venez donc à mon secours! J'ai glissé dans une fente de rocher, et me suis tordu le pied. Venez, et transportez-moi dans ma cabane; elle n'est pas loin d'ici! » Ainsi parla cette pauvre femme. Le jeune homme condescendit à sa prière, chargea la vieille femme sur ses épaules et la transporta dans sa cabane. Mais à peine y étaient-ils arrivés, que la vieille disparut, et le jeune homme étonné vit devant lui une belle figure de femme; sa face était inondée d'une lumière surnaturelle, et sa tête ornée de couronnes de laurier. A un signe qu'elle fit, cette humble et chétive cabane se trouva transformée en un magnifique palais entrelacé de lierre. « Vous êtes heureux, noble jeune homme, d'avoir exercé la miséricorde et fait preuve d'amour envers le prochain, dit l'apparition surnaturelle; car vous en retirerez d'abondantes bénédictions. Je suis la grâce céleste, je donne à tous ceux qui sont de bonne volonté la grâce et les moyens qui les rendent capables d'opérer toutes sortes de bonnes œuvres. Ce ne sont pas l'orgueil, la vanité, la soif des honneurs; mais la charité compatissante et désintéressée, qui ouvre l'entrée dans mon sanctuaire. C'est pourquoi, mon fils, conservez toujours ces saintes dispositions, et la force de faire le bien ne vous manquera jamais. »

Tant qu'il vécut, Agathon fit du bien aux pauvres, et le Seigneur l'en récompensa non seulement par les avantages de la terre, mais encore par les biens immortels du ciel.

Celui qui aime son prochain et se dévoue à son service peut encore :

G. *Espérer de faire une sainte mort.*— « La miséricorde, disait un docteur de l'Eglise, saint Augustin, conduit l'homme à Dieu et Dieu à l'homme; je n'ai jamais vu un homme charitable faire une mauvaise mort» (S. Aug., *serm.* XLIV, *ad fratr. in Erem.*). Et saint Jerôme assurait « qu'il ne se souvenait pas d'avoir lu que quelqu'un, ayant pratiqué volontiers les œuvres de charité, eût eu une mauvaise fin; car celui-là, ajoutait-il, a tant d'intercesseurs, qu'il est impossible que la prière d'un si grand nombre ne soit pas exaucée » (S. Hieron., *ep. ad nepot.*).

TRAITS HISTORIQUES.

Les arbres fruitiers.—C'était par une belle et chaude journée de printemps. Erhard, pieux et riche cultivateur, était assis un soir avec ses fils et ses filles à l'ombre des arbres fruitiers qu'il avait plantés devant sa maison, bien des années auparavant.

Le soleil touchait à son déclin ; la brise du soir agitait de sa douce haleine les feuilles des arbres et se jouait dans les cheveux d'argent du vieillard.

« Quel délice, dit le père, que de respirer cette brise rafraîchissante et de savourer les doux parfums qui voltigent autour de nous ! Comme il fait bon se reposer à l'ombre des arbres, lorsqu'on a achevé son travail ! Déjà la journée est passée, mes chers enfants, et nous voici arrivés au soir.

« Eh bien, mes bons amis, il en va de même de la vie des hommes. La vie est semblable à une longue et belle journée de travail : de cette journée aussi le soir viendra un jour.

« Or, qu'est-ce qui rafraîchira notre âme au couchant de cette vie? Qu'est-ce qui procurera à notre cœur le repos dont il aura besoin?

« Croyez-moi, mes enfants, toutes les jouissances mondaines que nous goûtons en cette vie s'écouleront comme un ruisseau, et ne laisseront nulle trace de leur passage.

« Une seule chose restera : les œuvres de crainte de Dieu et de miséricorde que nous aurons exercées. Un jour elles nous apparaîtront semblables à des arbres chargés de verdure, et elles nous rafraîchiront à l'heure de la mort » (*Fr. Xav. Schwœbl.*).

Le coussin. — Dans une résidence d'Allemagne vivait, il y a quelques années, un homme que tout le monde vantait comme l'avocat des pauvres et le conseiller gratuit des veuves. Il reçut un jour la visite de plusieurs amis d'enfance. Entre autres sujets de conversation, on aborda celui de l'assistance généreuse que ce noble cœur accordait avec tant de désintéressement aux opprimés. Mais ces éloges le firent rougir, et il les repoussa avec modestie : « Mes chers amis, dit-il à ses visiteurs, c'est une grâce de Dieu, si l'on n'a pas une nature impitoyable et cruelle; au reste, ne croyez pas que j'agisse avec tant d'abnégation; si vous voulez voir la récompense que j'en obtiens, suivez-moi dans ma chambre. » Ses amis le suivirent. Que virent-ils?—L'une des murailles de sa chambre entièrement tapissée de guirlandes, dont un grand nombre, à peu près fanées, tombaient en lambeaux; d'autres avaient encore quelques feuilles vertes, et montraient encore çà et là des roses flétries. Toutes les couronnes qu'on a coutume de voir suspendues aux croix des cimetières semblaient s'y être donné rendez-vous. Tous regardaient leur ami avec un silence solennel. Lui ayant demandé ce que tout cela signifiait, il répondit : « Chaque fois que j'ai fait quelque bien à des pauvres, je me suis fait apporter une couronne pour récompense. Quand il plaira au Seigneur de me rappeler à lui, je veux que ces couronnes soient mises dans le coussin sur lequel s'appuiera ma tête : je crois qu'il y fera bon reposer. »

— Voir d'autres exemples et comparaisons dans le 1er vol., pag. 160-164.

H. *Enfin, une grande récompense est réservée à ceux qui aiment le prochain et lui font du bien.* — « Venez, les bénis de mon Père, possédez le Royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Telles sont les paroles que le divin Sauveur adressera un jour aux miséricordieux, lorsque, entouré de ses anges, il viendra pour juger le monde; et il les recevra dans le royaume des cieux (*Matth.*, xxv, 31-40). Aussi l'apôtre saint Paul nous exhorte-t-il à exercer la miséricorde, lorsqu'il nous dit : « Ne nous lassons point de faire le bien, puisque, si nous ne perdons point courage, nous en recueillerons le fruit en son temps » (*Galat.*, vi, 19, *et Thess.*, iii, 13). — « Donnez du pain aux pauvres, dit un docteur de l'Eglise, saint Jean Chrysostôme, et en retour recevez le paradis. — Donnez ce qui est passager, et recevez ce qui est éternel. — Voyez le rapport qui existe entre ce que vous donnez et ce que vous recevez : vous donnez ce qu'un jour vous abandonneriez néanmoins, et vous recevez quantité de choses que vous pouvez éternellement conserver. » — Saint Augustin écrivait de son côté : « Donnez de vos richesses et de vos biens temporels, afin que vous receviez l'héritage éternel » (S. Aug., *in Epist.*).

TRAITS HISTORIQUES.

Toute œuvre de charité persévérante mérite sa couronne. — Un respectable vieillard demeurait ordinairement levé dans sa cellule, faiblement éclairée par le feu d'une petite lampe, jusqu'à minuit, et l'un de ses disciples était obligé de lui faire la lecture dans l'Ecriture sainte.

Or, un soir, ce bon vieillard s'étant endormi jusqu'à sept fois pendant une seule lecture, son disciple fut sur le point de perdre patience, car il lui semblait que quelque esprit contradic-

teur lui disait à l'oreille : « Laisse-là cette vieille tête chauve et va-t'en ! »

Cependant il triomphait chaque fois de la tentation, se rasseyait, et dès que le vieillard se réveillait, il reprenait sa lecture avec le plus grand calme, sans blâmer le vieillard à cause de son penchant pour le sommeil, et sans même lui adresser la moindre parole désobligeante.

Insensiblement, le sommeil gagna le disciple lui-même, et il vit en songe un ange qui lui offrit sept couronnes d'or sur un coussin de pourpre, en lui disant d'une voix aimable : « Toute œuvre de charité persévérante mérite sa couronne » (*Nach Christ. von Schmid*).

Trésors impérissables. — Un prince portait l'esprit de bienfaisance à un tel degré, qu'une famine ayant éclaté dans le pays, il ordonna à ses serviteurs de sacrifier tous les trésors qu'avaient amassés ses ancêtres, afin d'acheter du blé et de l'huile pour distribuer aux pauvres. Cette résolution fut loin de plaire aux frères du prince, dont les sentiments ne répondaient pas aux siens. « Pendant que nos aïeux se sont efforcés d'agrandir les trésors qu'ils avaient reçus de leurs pères, lui dirent-ils, vous, au lieu de les imiter, vous dissipez même ce qu'ils vous ont laissé.

—Moi aussi, répondit le prince, je conserve les trésors que m'ont laissés mes pères ; mais il y a une différence entre leur conduite et la mienne : eux ont ramassé des trésors terrestres, et moi j'amasse des trésors célestes. Ils les ont placés là où l'on pouvait les enlever, et moi je les cache là où nulle main d'homme ne saurait les toucher. Ce qu'ils ont ramassé ne leur a été d'aucune utilité ; et ce que j'amasse me procure des avantages à l'infini. Ils ont sauvé de l'or et de l'argent ; moi je sauve des vies d'hommes. Ils ont épargné pour les autres, moi j'épargne pour moi. Ils ont ramassé des trésors pour le monde ; mes trésors, à moi, me serviront pour la vie future » (*D'après le Talmud*).

Les cassettes. — Ambroise et Mathilde, deux frère et sœur pleins d'espérance, reçurent un jour de leur cousin, homme riche, deux belles pièces blanches en présent. — « Qu'allez-

vous faire, mes enfants, leur demanda leur père, de ces grosses pièces d'argent ? »

Ambroise répondit : « Moi je veux les mettre dans la bourse aux épargnes ; pour le moment, elles ne me servent de rien ; mais un jour elles me rendront de bons services ; car je pourrai alors acheter une foule de choses utiles et agréables. »

Quant à la sœur, qui avait un cœur charitable, elle dit à son père : « Si vous le permettez, mon père, je donnerai mes pièces d'argent à la petite Brigitte de notre voisin, qui est obligée d'aller toujours nu-pieds. Comme cette pauvre fille sera contente, quand elle se verra à même de pouvoir acheter des souliers et des bas, et ne sera plus condamnée à souffrir ainsi du froid ! »

Son père, attendri à ce beau langage, repartit : « J'y consens volontiers, ma chère fille ; votre dessein est bon et louable; vous donnerez ainsi à un argent périssable une valeur immortelle; car toute œuvre de miséricorde est un trésor que nous déposons dans le ciel, où ni la rouille ne pourra le ronger, ni les voleurs l'enlever. Voyez, mes enfants, ces belles pièces blanches n'ont de prix qu'aux yeux des hommes, tandis que les œuvres de piété inspirées par l'amour sont en quelque sorte une monnaie d'un genre supérieur, qui ont encore cours au-delà des étoiles, et avec laquelle nous y pouvons acquérir la récompense de l'éternité » (*Nach Fr. Xavier Schwœbl.*).

Heureux ceux qui voient en pitié
Les souffrances de leurs frères,
Et qui accourent pour assister
Les faibles, les malades et les pauvres.
Un jour aussi, devant le trône du Seigneur,
La miséricorde de Dieu les comblera de joie.

§ IV.

QUELLES DOIVENT ÊTRE LES QUALITÉS DE L'AMOUR DU PROCHAIN?

Mais si nous voulons recueillir les fruits de l'amour du prochain, dont nous avons parlé plus haut, il faut que notre charité ait les qualités suivantes :

A. *Qu'elle soit universelle.*—C'est-à-dire il faut qu'elle s'étende à tous les hommes. En effet, tous les hommes sont enfants de Dieu, tous ont été rachetés par le sang précieux de Jésus-Christ, tous sont les temples du Saint-Esprit, et sont appelés à louer Dieu avec nous éternellement dans le ciel. Le genre humain tout entier ne forme qu'une seule et même famille. Nul homme n'est assez vil pour que nous ayons le droit de lui refuser notre assistance et de dire avec un morne sang-froid : « Cela ne me regarde pas ! » Le mendiant le plus misérable, le païen le plus endurci, l'homme le plus vicieux ne laissent pas d'être nos frères. C'est donc pour nous un devoir impérieux d'aimer tous les hommes et de leur faire du bien, selon la mesure de nos forces. Notre Père céleste nous en donne lui-même l'exemple. Il fait lever son soleil sur les bons comme sur les méchants, il fait pleuvoir sur les justes aussi bien que sur les impies ; son divin Fils a souffert et est mort pour tous les hommes; le Saint-Esprit communique sa grâce sanctifiante à quiconque n'y résiste pas; la sainte Eglise, selon la volonté de son divin fondateur, a été instituée non pour quelque pays limité, mais

pour tous les lieux et pour tous les hommes : or, tout cela n'indique-t-il pas que notre amour doit s'étendre à tous les hommes sans exception?

COMPARAISONS.

— Ls soleil verse ses rayons bienfaisants sur la cabane du pauvre comme sur le palais du roi, et il miroite dans la moindre goutte de rosée aussi bien que dans les flots immenses de l'océan. — Puissions-nous être semblables au soleil, et n'avoir pas moins d'amour pour les petits et les faibles que pour les grands et les puissants !

— Nulle source ne dit à celui qui a soif : « Dites-moi qui vous êtes, et d'où vous venez, et alors seulement je vous laisserai puiser de mon eau ; » mais chacun, indistinctement, peut s'y désaltérer. C'est ainsi que nous devons être prêts à venir en aide non-seulement à quelques personnes en particulier, mais à tous ceux qui ont besoin de notre secours.

Si vous voulez que votre vie ne ressemble pas
Au vent et à la fumée,
Que votre oreille soit l'oreille du sourd,
Votre œil celui de l'aveugle;
Soyez le père de l'orphelin,
L'ami de votre ennemi ;
Soyez le soleil de la charité,
Qui répand partout sa douce lumière.

Loin de nous donc de ne considérer que les avantages extérieurs, dans le choix des personnes auxquelles nous voulons donner des marques de notre charité, et de n'aimer que ceux qui nous ont fait du bien, qui jouissent d'une plus grande considération, ou qui paraissent nous devoir être d'une plus grande utilité. Les formes extérieures de l'homme, sa figure, son origine, sa fortune n'en sont que l'écorce, tandis que le cœur en est

le noyau. Or, tout homme raisonnable s'inquiète peu que l'écorce soit brune ou dorée, pourvu que le noyau soit bon. De même, ce qui constitue la véritable valeur de l'homme, ce n'est pas l'éclat et la magnificence extérieurs, mais la crainte de Dieu et la vertu. Il pourrait donc se faire que l'homme pour lequel nous aurions moins d'estime, tout en étant plus pauvre que nous, serait peut-être beaucoup plus agréable au Seigneur.

C'est pourquoi, mon cher enfant, quand vous voyez un mendiant dont la figure est pâle et amaigrie, dont les vêtements sont déchirés, se présenter à la porte de vos parents pour solliciter l'aumône, ne le méprisez pas ! Sous un méchant habit tout rapiécété bat souvent un meilleur cœur que sous l'or et la soie. On a vu fréquemment les hommes les plus pieux et les plus nobles condamnés à un genre de vie pauvre et malheureux. —Le divin Sauveur reposa lui-même dans une crèche, et plus tard, lorsqu'il eut atteint l'âge mûr et qu'il fut entré dans son ministère public, il ne voulut pas même avoir un lieu pour reposer sa tête. — Sa sainte Mère aussi était pauvre ; car nous savons qu'elle offrit au temple une paire de tourterelles, qui étaient l'offrande des pauvres.— Son père nourricier, Joseph, était un pauvre charpentier. — Ses apôtres étaient de pauvres pêcheurs; ces paroles que saint Pierre pouvait dire de lui-même : « Je n'ai ni or ni argent, » prouvent combien ils s'efforçaient de réaliser ce mot de leur divin Seigneur et Maître : « Ne vous mettez point en peine d'avoir de l'or ou de l'argent, ou d'autre monnaie dans votre bourse » (*Matth.*, x, 9). Aujourd'hui vit encore dans notre souvenir plus d'un nom glorieux, plus d'un personnage éminent, qui sur la terre était

pauvre en biens temporels : tel fut Servulus, saint mendiant, ainsi qu'une foule d'humbles servantes du Seigneur, comme sainte Nothburge et Radegonde. Ces personnages, jadis si méprisés, sont maintenant honorés et estimés de tous ceux qui les connaissent, pendant qu'un grand nombre de femmes, qui, de leur temps, se distinguaient par leur rang, leurs richesses et leur beauté, et que le monde admirait alors, gisent maintenant enfouies dans la poussière de l'oubli. C'est des conditions les plus humbles que sont sortis les savants les plus renommés ; on y a vu naître d'illustres politiques, de dignes évêques, et même des princes célèbres qui ont fondé de puissants royaumes, triomphé d'ennemis opiniâtres et fait le bonheur de leurs sujets. Si donc Dieu choisit les pauvres pour en faire les instruments des œuvres immenses et merveilleuses qu'il veut opérer, et pour répandre ses bénédictions sur les peuples, comment pourrions-nous ne pas les vénérer et les aimer ? Réfléchissez sur ces paroles que vous adresse l'apôtre saint Jacques : « Mes frères, n'ayez point de respect humain pour la condition des personnes, vous qui avez la loi de la gloire de Notre Seigneur Jésus-Christ ; car s'il entre dans votre assemblée un homme ayant un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi quelque pauvre avec un méchant habit, et qu'arrêtant votre vue sur celui qui est magnifiquement vêtu, vous lui disiez : Asseyez-vous ici, et que vous disiez au pauvre : Tenez-vous là debout, ou asseyez-vous à mes pieds ; n'est-ce pas là faire différence en vous-mêmes entre l'un et l'autre, et suivre des pensées injustes dans le jugement que vous en faites ? Dieu n'a-t-il pas choisi ceux qui étaient pauvres dans ce

monde, pour être riches dans la foi, et héritiers de royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment» (*Jacq.*, II, 1-5)?

TRAITS HISTORIQUES.

La pièce d'argent et la pièce de cuivre.—Les exemples suivants nous prouvent qu'on ne doit jamais mépriser les pauvres et se moquer d'eux :

« Ah! je ne me laisserais certainement pas tromper comme cet imbécille de paysan qui, dernièrement, reçut d'un charlatan une fausse pièce contre une pièce d'argent! Ah! Ah! Ah! »

Tel était le langage que tenait à son cousin Bernard le jeune Charles. Sur ces entrefaites arrive le fils du jardinier du château, un excellent jeune homme, qui, tout joyeux, apportait à ce jeune monsieur quelques papillons qu'il avait pris pour compléter sa collection; il avait aussi recueilli pour lui quantité de chenilles. Il allait donner toutes sortes d'explications sur sa capture, mais au lieu de l'écouter, Charles lui tourna le dos et s'en alla. Tout à coup, voici le jeune comte de Buchheim, jeune homme aussi ignare que corrompu, qui passe à côté de Charles, assis sur son cheval. Charles se met à courir après lui jusqu'à perte d'haleine pour le déterminer à descendre de son cheval, et à passer l'après-dîner avec lui. Mais ce petit mauvais sujet refusa son invitation et s'excusa en disant qu'il s'apprêtait à passer quelques instants délicieux en voyant battre de verges quelques drôles, qui naguère l'avaient grossièrement injurié de ce que, pendant qu'il était un jour à la chasse, il avait foulé leurs champs de blé. Après avoir donné cette explication, il piqua son cheval et continua sa route.

Comme Charles ne cessait de se lamenter de ce que le comte n'avait pas voulu rester avec lui, son cousin, fatigué de l'entendre, lui dit : « Il me semble, mon cousin, que vous n'êtes guère plus sage que ce paysan, qui, comme vous me l'avez raconté, échangea une belle pièce d'argent contre une fausse pièce d'or, donnant ainsi de l'argent pour un morceau de cuivre. Vous tournez le dos à ce pauvre mais honnête garçon du jardinier, et vous courez à perte d'haleine et à bras ouverts

vers ce comte de Buchheim, qui est un mauvais sujet » (*Chr. Niemeier*).

Les oiseaux.—Le petit Antoine se figurait que tous les gens qui portaient de beaux habits devaient être pour cela bons et honnêtes. Quant aux pauvres qui venaient, avec des habits vieux et déchirés, trouver son père pour lui demander une aumône, il les prenait pour des vauriens et les traitait avec le plus grand mépris.

Arrive un jour un marchand, qui offre à vendre de magnifiques oiseaux. Il y en avait de toutes sortes : des rossignols, des alouettes, des fauvettes, des serins, et biens d'autres.

Il fallait voir la joie du petit Antoine ! Il ne trouvait rien de plus singulier que le rossignol, qui n'avait pas de belles plumes, mais qui chantait à ravir, tandis que le serin, avec son magnifique plumage, n'avait pourtant rien de remarquable dans son chant.

« Mon fils, lui dit son père, il en en est de l'homme comme de ces oiseaux. Tous ceux qui portent de beaux habits n'ont pas pour cela une haute intelligence et un noble cœur. Plus d'un ouvrier, avec sa simple jacquette, est meilleur et plus intelligent que tel noble riche et magnifiquement vêtu. »

Le plus beau vêtement, la plus belle parure,
C'est un cœur vertueux, une conscience pure.
(*Christl. Kinderzeitung.*)

L'anneau de la fière Weitmoser. —(Légende.) La femme d'un riche seigneur qui habitait dans les montagnes voyageait, portée sur un magnifique coursier, à travers une contrée sauvage. Elle rencontra une pauvre femme qui lui demanda l'aumône. Malheureusement, le cœur de cette fière dame était dur comme les rochers qui peuplaient ces lieux désolés : aussi repoussa-t-elle brutalement la demande de la suppliante.

Cette pauvre femme lui prédit qu'un jour le ciel se chargerait de la venger ; mais la riche dame tira en souriant son anneau de son doigt et le jeta dans les flots de la mer, en disant : « Autant il est vrai que cet anneau ne reparaîtra jamais à la lumière du jour, autant il l'est que ta prophétie ne s'accomplira pas, » et elle poursuivit son chemin.— Un jour, ce riche seigneur de la montagne donnait un grand festin ; les ta-

bles pliaient sous le poids des mets et des viandes. Lorsqu'on en vint aux poissons, on ouvrit une magnifique truite, et on trouva dans son ventre un anneau d'or. — La dame pâlit à son aspect,—car elle avait reconnu son bijou. Elle fit faire des recherches pour retrouver celui qu'elle avait eu autrefois; mais ce fut en vain. La malédiction de cette pauvre femme se réalisa dans les descendants de la dame; des malheurs sans nombre fondirent sur eux, et la race du riche seigneur de la montagne, qui avait nom Weitmoser, s'éteignit complétement (*Idem*).

L'orgueil humilié.—Un jeune seigneur noble était tellement bouffi d'orgueil, qu'il défendait aux paysans du village qu'il avait en fief, d'approcher de son auguste personne, et de lui tendre la main en manière de salutation. « Les nobles, disait-il, sont des dieux sur la terre; il n'est donc pas permis de leur présenter une main sale et grossière; il faut se contenter de leur offrir, de loin, le sacrifice de son humilité et de sa vénération. »

Les paysans l'assurèrent qu'ils agiraient ainsi. Peu de temps après, ce jeune seigneur s'amusait à voyager avec une barque sur un vivier situé à proximité de son château. Tout à coup éclate une affreuse tempête; la barque chavire, et le seigneur culbute dans l'eau. Attirés par ses cris, les paysans accourent; mais au lieu de lui tendre une main secourable, ils ôtent respectueusement leurs chapeaux qu'ils inclinent alternativement presque jusqu'à terre. Comme le comte les pressait avec instance d'avoir pitié de lui et de le secourir, ils lui répondirent qu'ils n'osaient approcher de sa personne sacrée, attendu qu'ils étaient obligés de lui offrir, de loin, le tribut de leur humilité et de leur vénération. Le seigneur aurait été infailliblement noyé, si le pasteur de l'endroit, que les cris du seigneur avaient aussi attiré, n'eût réussi à persuader les paysans de le secourir. Ce bain froid calma quelque peu l'orgueil du seigneur; il renonça à toutes ses vanités et prétentions, devint un homme *raisonnable*, et apprit à comprendre que le dernier d'entre les hommes est aussi notre prochain, et peut nous être utile dans maintes circonstances (*Weisse*).

Mais il ne suffirait pas de ne point offenser les pau-

vres, de ne point se moquer d'eux et de rester indifférent à la vue de leurs souffrances. Nous devons encore faire notre possible pour les retirer de la triste situation où ils se trouvent. Moïse, dans sa compassion envers les pauvres, avait porté différentes lois ayant pour but d'adoucir au moins leurs privations. « Lorsque vous aurez coupé vos grains dans vos champs, disait-il aux riches, et que vous y aurez laissé une javelle par oubli, vous n'y retournerez point pour l'emporter, mais vous la laisserez prendre à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve, afin que le Seigneur votre Dieu vous bénisse dans toutes les œuvres de vos mains. Quand vous aurez cueilli les fruits des oliviers, vous ne viendrez point reprendre ceux qui seront restés sur les arbres ; mais vous les laisserez à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve. Quand vous aurez vendangé votre vigne, vous n'irez point cueillir les raisins qui y seront demeurés ; mais ils seront pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. — Si vous avez reçu pour gage le manteau du pauvre, vous le lui rendrez avant le coucher du soleil, afin que, dormant dans son vêtement, il vous bénisse, et que vous soyez trouvé juste devant le Seigneur votre Dieu » (*Deuteron.*, XXIV). Ces prescriptions avaient une raison d'être toute spéciale ; car dans le pays qu'habitaient les Israélites, la rosée qui tombait de nuit aurait eu des conséquences fâcheuses, si l'on se fût couché en plein air sans couverture.— Lorsque David fit transporter solennellement l'arche d'alliance sur la montagne de Sion, il établit en signe de réjouissance une grande fête, à laquelle participa presque tout Israël, et pendant laquelle il fit distribuer parmi le peuple, du pain, du vin et de la viande.

Ce prince généreux voulait que le moindre des Israélites y eût part, afin qu'affranchi, au moins pour ce jour-là, des préoccupations de la vie, il pût se livrer entièrement à l'allégresse qu'inspirait cette belle solennité. — Et qui ne sait avec quelle tendresse le divin Sauveur aimait les pauvres! Combien de milliers d'institutions fondées en faveur des malheureux, des orphelins et des malades, qui ont commencé par le premier établissement des pauvres à Jérusalem, et doivent leur origine à l'amour infini du Sauveur, descendu du ciel sur la terre en vue du soulagement de l'humanité! La France, notre belle patrie, fourmille de ces pieuses et charitables institutions. Chaque âge, chaque condition, trouve un lieu de refuge correspondant à ses besoins physiques et moraux. Notre époque de renaissance religieuse transmettra à la postérité de touchants monuments sur les merveilles qu'enfante l'esprit de charité et de dévouement pour tous les genres d'infortunes [1]. — Comme autrefois les chrétiens d'Antioche recueillaient de l'argent pour leurs frères malheureux de Jérusalem, ainsi de pieuses associations se forment de nos jours pour recueillir les dons des personnes charitables, qu'émeut le récit des infortunes de leurs frères présents ou absents.

Le zèle et l'empressement qui se manifestent dans chaque pays chrétien, dès qu'éclate une calamité quelconque, attestent que l'esprit de charité chrétienne n'est pas encore tout à fait disparu de notre siècle.

[1] Ce que l'auteur dit ici en parlant de l'Allemagne peut, à plus forte raison, s'appliquer à la France, qui est par excellence le pays des grands dévouements. Il n'existe nulle part autant d'œuvres chrétiennes et sociales inspirées par le sentiment de l'amour du prochain. (*N. du T.*)

TRAITS HISTORIQUES.

Charles-le-Bon. — Charles, comte de Flandre, homme infiniment respectable et qu'on pouvait surnommer le Bon, à cause de sa rare bienfaisance, ne rougissait pas de distribuer en personne des vêtements et de la nourriture aux malheureux. — Un jour que, selon sa coutume, il leur avait distribué près de sept mille huit cents pains, quelques seigneurs de la cour lui reprochèrent l'excessive bonté de son cœur ; le comte leur répondit : « Les pauvres ne sont-ils pas mes frères ? Et l'un de mes plus importants devoirs, n'est-ce pas de porter secours à mes frères autant qu'il est en moi » (*Die heilige Sage*) ?

Le magnifique temple de Jupiter.—Les prêtres des idoles ayant conduit saint Apollinaire dans le temple de Jupiter, ils lui en montrèrent la magnificence extraordinaire, afin de le déterminer à vénérer leurs idoles : « Venez, lui dirent-ils, contempler l'image du grand Jupiter et la beauté de son temple. — Toutes ces richesses, répondit saint Apollinaire, au lieu d'être entassées auprès d'une idole impuissante et inanimée, recevraient un bien meilleur emploi si on les donnait aux pauvres. »

Saint Germain.—Lorsque saint Germain était encore abbé du monastère de Saint-Symphorien, il faisait preuve de la charité la plus active envers ses frères malheureux. Pendant une famine qui régnait alors, il distribua aux pauvres toutes les provisions du couvent, au point que ses religieux eux-mêmes manquèrent de pain, ce qui les rendit très-mécontents. Le saint s'enfuit alors dans sa cellule, tomba sur ses genoux, et pria le Seigneur, en pleurant à chaudes larmes. Pendant qu'il était ainsi en prière, deux chevaux, extrêmement chargés, arrivèrent devant le couvent, apportant d'immenses provisions ; ils avaient été envoyés par une pieuse dame. Le lendemain arrivèrent d'autres provisions plus considérables encore. Les religieux rougirent de leur conduite, et leur vénération pour saint Germain ne fit que s'accroître de jour en jour (*Mœtzler*).

Le père des orphelins.—Un illustre seigneur d'Angleterre avait pris l'habitude, à partir de sa quarantième année, de recevoir tous les ans chez lui quelques enfants pauvres pour les

élever. Arrivé à l'âge de soixante ans, il écrivait à l'un de ses amis qu'il allait recevoir le quarante et unième, et que son dessein était de continuer ainsi toutes les années. « Je suis comme assuré, disait-il, que j'aurais moins de richesses et moins d'années que ceux que Dieu a bien voulu m'accorder dans sa grâce, si je m'étais laissé dominer par l'avarice, et si je m'étais montré impitoyable envers les pauvres » (*Feddersen*).

Paroles d'un mourant. - Saint Amédée, duc de Savoie, aimait tellement les pauvres, qu'au lit de la mort il les recommandait encore aux siens: « Exercez la justice et la miséricorde, leur disait-il; aimez les pauvres, et Dieu accordera la paix à ce pays. » Il mourut en l'année 1474, le 30 mars.

Saint Casimir.—Saint Casimir, fils du roi de Pologne, se plaisait à faire de sa propre main des largesses aux pauvres ; mais les seigneurs de la cour haussaient les épaules d'un air méditatif, et lui disaient : « En vérité, noble prince, il est indigne de la majesté royale que vous vous mettiez ainsi au service du peuple ! » Le prince leur demanda en souriant si Jésus-Christ, descendu du trône de son Père, n'était pas venu sur la terre pour nous transporter auprès de lui, misérables créatures que nous sommes, et nous guérir de nos infirmités ; s'il n'avait pas été pauvre lui-même, afin de nous enrichir. « Pourtant, ajoutait-il, Jésus était fils du Roi éternel,—et moi je ne suis que l'enfant mortel d'un roi mortel. »

Que suis-je de plus que vous ? — Les flots de l'Oder s'étaient tellement accrus, que le 27 avril 1785 ils franchirent leurs limites, rompirent les digues, emportèrent les ponts, renversèrent les maisons et forcèrent un grand nombre d'habitants à se réfugier sur les toits et sur les arbres, où les oiseaux eux-mêmes ne trouvaient plus un abri assuré. Les enfants criaient, les mères se lamentaient, les hommes étaient saisis d'effroi. Bientôt le duc Léopold de Braunschweig apparaît sur les bords du fleuve courroucé, et, semblable à un ange protecteur, se porte partout où la nécessité le réclame. De toutes parts on l'entoure pour implorer sa médiation et son dévouement. Les mères éplorées tombent à genoux, et le prient en grâce de sauver leurs enfants. Il offre de l'argent, mais per-

sonne ne se sent le courage de le gagner ; car terrible est le bruit des vagues qui vont sans cesse grandissant. Dans cette extrémité, le prince saute lui-même dans une barque, et se contente de répondre à ceux qui veulent l'en détourner : « Que suis-je de plus que vous ? Je suis un homme, et ici il y va de la vie de plusieurs hommes ! » Déjà il approche de la digue opposée ; il n'en est plus éloigné que de trois pas ; mais, hélas, la barque chavire, et les flots de l'Oder, de leur voix lugubre, chantent sur le tombeau du prince un hymne funèbre, auquel s'associe tout Frankfort, et dont les échos sont répétés par l'Europe entière. Ce prince venait de perdre la vie du corps ; mais il avait conduit son âme aux rivages de l'immortalité (*Bilder aus der Jugendwelt*).

Le vieux général.—Un vieux général vivait retiré au milieu de ses propriétés, aimé et honoré de tous ses voisins, et béni des pauvres, auxquels il faisait immensément de bien. Ce brave homme ayant perdu un fils, il adopta par compassion une pauvre fille de sa parenté. Malheureusement, cette enfant était orgueilleuse, n'aimait que les parures et dédaignait les pauvres. Le bon général en fut affligé ; comme il voulait la mettre à l'épreuve : « Ma fille, lui dit-il un jour, vous me causez de grands soucis ; vous n'aimez que la vanité, et n'avez que du mépris pour les pauvres. Je suis vieux et cassé ; je ne tarderai pas à mourir ; si donc vous voulez devenir mon héritière, il faut que vous vous corrigiez. Je vais faire une tournée dans le pays ; je vous remets la clef de ma cassette ; ne renvoyez aucun pauvre les mains vides. Quand il se présentera quelque vieux soldat, pauvre et infirme, donnez-lui un ducat. »

Le vieux général partit. Sur le soir arriva un vieux soldat, qui, appuyé sur deux béquilles, marchait avec peine : il demanda l'aumône. « Va-t'en bien vite, avec tes béquilles, vieux et infâme buveur, lui dit la fille, sinon je mets à tes trousses tous les chiens du château ! » — Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsque, le vieillard jetant tout à coup ses béquilles, son bonnet et son manteau, la jeune fille vit devant elle le général, dont les yeux étincelaient de colère ! — « C'est ainsi, s'écria le général, que vous exécutez mes ordres ! — J'ai voulu sonder

votre cœur, et me convaincre si vous étiez digne de devenir un jour mon héritière ; il n'en est rien. Les pauvres ne trouveraient pas en vous une mère, les malheureux n'auraient rien à espérer de vous ; c'est pourquoi sortez à l'instant de mon château ! » La jeune fille se confondit en larmes et en excuses ; mais tout fut inutile ; cette créature sans entrailles fut forcée de faire son paquet, et partit encore dans la même nuit (*Urban's Erzæhlungen*).

FAITS CONTEMPORAINS.

Faits de charité.—En 1845, la veille de Noël, une femme se présentait à la porte d'une maison de très-modeste apparence de la paroisse de Saint-Piat, à Tournai, pour implorer la charité des personnes qui l'habitaient en faveur d'un enfant né ce jour-là, et dont la mère se trouvait dans la plus grande misère. Sans doute une inspiration du ciel avait guidé la solliciteuse, car si elle venait présenter sa demande à une jeune fille ouvrière, et par conséquent dépourvue des biens de la fortune, elle la savait, en retour, douée d'un cœur généreux et charitable.

En effet, dès le lendemain, la jeune ouvrière revêtait l'enfant qu'on lui avait recommandé de quelques vêtements confectionnés à la hâte, et certes, ce n'était pas sans éprouver de douces émotions. Ne lui était-il pas bien permis de considérer dans cet enfant Celui qui veut que nous le voyions dans ses pauvres ?

La jeune fille, sous l'influence du bonheur qu'elle avait ressenti en accomplissant cette œuvre de miséricorde, raconta à ses compagnes, ouvrières comme elle, ce qui s'était passé, leur soumettant le projet qu'elle avait formé d'habiller chaque année un enfant le jour de Noël, pour honorer Jésus enfant.

Toutes se hâtèrent d'applaudir à cette idée généreuse, et toutes voulurent se cotiser pour participer activement à la bonne œuvre. Comme leurs ressources étaient fort restreintes, la mise hebdomadaire fut fixée à un centime qu'on recueillit soigneusement pour le *petit pauvre*.

Le projet eut son exécution, et, en 1846, un enfant recevait

un petit trousseau. L'année suivante, ce furent trois enfants, puis six, puis huit, enfin dix-sept enfants qui participèrent aux bienfaits de l'œuvre naissante. Le nombre des associées s'était accru.

L'association progressait dans le calme et l'humilité. M. le curé de la paroisse ayant un jour eu connaissance des fruits qu'elle produisait, il y vit une nouvelle occasion d'exercer son zèle et son amour pour les pauvres. Il la favorisa de sa protection et s'y associa généreusement. Depuis lors, accompagné de ses vicaires, il assiste à la distribution des petits trousseaux.

Avec le secours de quelques personnes aisées, l'œuvre se développa. Ce ne sont plus quelques enfants, mais cent enfants et plus qui reçoivent, le jour de Noël, les garçons : chemise, pantalon, blouse, cravate, casquette, bas et sabots ; les filles : chemise, robe, tablier, bonnet, bas et sabots ; de plus, afin que la fête soit complète, on leur donne à chacun un gâteau de circonstance, qu'à Tournai l'on nomme *coquille* du petit Jésus.

Il est à remarquer que tous les objets d'habillement sont confectionnés par les jeunes filles, qui consacrent à ce travail leurs moments de récréation. Jamais, et pour aucune raison, elles ne travaillent le dimanche ; mais le lundi, vers le soir, les jours de carnaval, de kermesse, de la Sainte-Catherine, du nouvel an, les lendemains des grandes fêtes, elles se réunissent, travaillent gaiement pour le *petit pauvre* (c'est ainsi qu'elles continuent à appeler leur œuvre). Contrairement à tant d'autres filles de leur âge, qui passent le même temps en plaisirs, hélas ! souvent bien funestes, et n'emportent avec elles que le remords, celles-ci se retirent, le soir, le cœur content et largement récompensées des sacrifices qu'elles ont pu faire, parce qu'elles ont entendu au fond de leur âme une voix qui leur a dit : « Ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi que vous le faites. »

Un ouvrier menuisier, nouvellement établi, avait promis, s'il réussissait, d'offrir un joli berceau à l'association du *petit pauvre*. Le bon Dieu a béni les efforts de ce brave ouvrier, qui a tenu parole ; et l'année dernière nos bonnes filles eurent la joie, le jour de la distribution, de coucher dans un joli berceau

bien garni un enfant de quelques semaines qui recevait la plus large part de leurs bienfaits.

La fête de Noël, qui est si grande et si touchante pour tous les fidèles, l'est davantage encore pour les jeunes filles de l'œuvre : c'est leur jour le plus impatiemment attendu. Elles font elles-mêmes les honneurs de la séance et reçoivent leurs nombreux invités, ce qui conserve à cette œuvre le cachet de simplicité qui caractérise son origine. On y fait la quête pour pouvoir se remettre au travail dès le lendemain, on chante un cantique de circonstance, et l'on se retire après avoir reçu les encouragements et la bénédiction du pasteur.

Nous avons pensé que ce récit pourrait intéresser et porter au bien. Quelle est la paroisse où l'on ne pourrait pas en faire autant ? Nous l'avons vu, la charité et la piété sont capables de grandes choses. La semence a produit au centuple ; le talent confié au bon serviteur n'a pas été enfoui.

Heureuses ces jeunes filles qui ont trouvé dans leur position si humble le secret d'exercer la charité et de s'entr'aider mutuellement dans la pratique des plus précieuses vertus !

C'était en 18.... Alors vivait à Paris, dans un hôtel du quartier latin, un enfant de la province, faisant son cours de médecine. Alors aussi, dans un réduit obscur du même hôtel, vivait un pauvre vieillard, tout infirme, nommé Vergier, dont les traits comme le langage annonçaient un homme déchu, un heureux du siècle, que l'inconduite ou de grandes infortunes avaient jeté là, sans aucune ressource, sur un misérable grabat.

La vue de ce vieillard préoccupait beaucoup notre jeune élève. Plusieurs fois il avait essayé d'en connaître les antécédents, de sonder la plaie de sa position, soit en s'adressant au portier de l'hôtel, soit en parlant au vieillard lui-même ; et toujours quelque chose de vague voilait le récit qu'on lui faisait.

Il avait remarqué que, lorsqu'il quittait sa chambre ou qu'il y remontait, le pauvre homme aimait à se trouver sur son passage. C'était sans doute pour en recevoir un mot, un sourire affectueux. Hélas ! il en faut si peu pour verser quelques gouttes de bonheur dans le sein des malheureux !

Depuis plusieurs jours, notre étudiant s'était aperçu que le

père Vergier ne venait pas au-devant de lui comme de coutume. Il interrogea la portière à ce sujet, et la bonne femme lui apprit qu'il était violemment atteint de dyssenterie, et qu'elle ne savait plus qu'en faire. Cette nouvelle émut le cœur du jeune homme. D'un saut, il vole au plus haut étage et s'approche doucement du cabinet qu'occupe le pauvre père Vergier. D'abord, il essaie de voir à travers le trou de la serrure, et il ne voit rien ; mais il sent une odeur infecte qui sort de ce réduit. Il prête ensuite l'oreille, et tout à coup, il entend une voix plaintive qui déclame ces vers d'Hamlet :

.... mourons ..... :
La mort est un sommeil... c'est un réveil, peut-être !

Et puis cette même voix emprunte les accents du plus affreux désespoir. On s'en prend à Dieu d'être sans pain, sans amis, sans asile... On vomit mille horreurs contre la sainte Providence.

L'élève en médecine avait un cœur bon, une âme compatissante, une sensibilité extrême, des sentiments religieux. Il ne put retenir ses larmes en entendant de telles plaintes et de tels propos. D'un bond, il redescend et dit à la portière d'attirer le père Vergier dans sa loge pour quelques instants, afin de lui donner lieu, du moins, de respirer un air plus pur. La bonne femme acquiesce à ses désirs ; elle monte auprès du pauvre infirme qui accepte avec joie ce qu'on lui propose ; et pendant qu'il descend péniblement, notre jeune homme, renfermé dans sa chambre, trace, d'une main tremblante, sur une feuille de papier ces lignes :

« Mon ami, plus de blasphèmes, plus de murmures contre
« Dieu..., courage, il ne vous abandonnera pas !... »

Dans ce papier il plie une petite somme, et vite et vite il monte et vole au réduit du pauvre vieillard. La clef s'y trouve, il ouvre. Quel spectacle, grand Dieu ! un grabat d'une saleté et d'une puanteur inouïes ; un peu d'eau dans un vase de terre, et quelques morceaux de pain, fruits de l'aumône !... . Et encore ces morceaux étaient trop durs pour les gencives de ce malheureux ! Il les amollissait en les tenant sous un linge humide.

L'étudiant dépose sur le grabat son offrande mystérieuse, et s'enfuit à toutes jambes, pour n'être pas aperçu.

C'était l'heure de son cours, il part pour l'école.

En rentrant, il trouve le portier tout ébahi, et le pauvre Vergier tout en larmes. On l'attendait ; on lui prend les mains, on les lui baise avec respect, avec tendresse ; et, à l'étonnement qu'il manifeste, on lui répond que l'on sait tout, que c'est bien lui et lui seul qui est l'ange consolateur du pauvre infirme ; et mille bénédictions se joignent à mille remercîments.

Le jeune homme, ainsi découvert, ne peut plus dissimuler. Il fait alors monter le père Vergier dans sa chambre, et là, avec toute la bonté de son cœur et toute l'autorité que la circonstance lui donne, il le conjure de ne lui rien cacher, pour qu'on puisse lui venir en aide dans la triste position où il est.

Après bien des hésitations, produites, comme il est facile de le deviner, par la fausse honte et par l'orgueil, l'infortuné vieillard ouvre enfin la bouche et déroule aux yeux de son jeune protecteur le tableau d'une vie de dissipation, de volupté, de débauche, d'une vie enfin qui devait le conduire là où il était.

L'élève écrivit de suite au célèbre baron Dubois, que le père Vergier avait eu autrefois pour ami, et le pauvre vieillard fut placé dans un hospice ; et il y est mort, entouré de soins et de tous les secours de la religion.

Tout cela a eu une grande influence sur la destinée de l'étudiant. Dans son jeune âge, rien à ses yeux n'était beau comme le sacerdoce. Le prêtre en chaire, le prêtre à l'autel, le prêtre auprès des pauvres, auprès des malades ! il y pensait sans cesse. Etre prêtre ! oh ! c'était son plus beau rêve, son plus doux souhait. Eh bien ! cette préoccupation de son enfance lui revint, mais à un tel degré, mais avec un tel empire, qu'elle a eu le dessus. Le premier vicaire de sa paroisse, mort tout récemment évêque, fut le confident de ses pensées, et l'étude de la médecine fut échangée pour celle de la théologie. Saint-Sulpice reçut un élève de plus ; et cet élève, devenu prêtre, consume depuis longtemps sa vie dans un lointain apostolat. Il est dans les missions étrangères !

C'est de lui que je tiens le naïf récit que je viens de faire.

(*L'abbé X....*)

i. Le commandement du Sauveur. — Un Sage voyageait en Orient sur une bête de somme qui portait en même temps ses provisions de voyage. Ayant rencontré un Hébreu qui allait à pied, il entama conversation avec lui et le questionna sur sa religion : « Ma religion, dit l'Hébreu, consiste à croire en Dieu, qui me récompense, moi et mes frères, quand nous dévalisons et tuons ceux ne croient pas au même Dieu que nous.—La mienne, dit à son tour le Sage, m'ordonne de faire du bien non-seulement aux miens, mais encore à tous les hommes, et de considérer comme fait à moi même le mal que l'on fait à l'un de mes semblables. — Pourquoi, au lieu d'agir conformément à cette doctrine, voyagez-vous bien rassassié, et fort à votre aise sur cet animal, tandis que moi je meurs de faim et vais à pied ? » Le Sage descendit, donna à boire et à manger à cet étranger, et lui céda sa bête ; mais à peine l'Hébreu était-il monté sur l'animal qu'il donna de l'éperon, et laissa en place son bienfaiteur destitué de tout secours. Le Sage se contenta de louer le Seigneur et continua sa route. Il marchait depuis peu de temps, lorsqu'il rencontra l'Hébreu tombé de cheval et étendu à terre gravement blessé. Il le releva, le transporta chez lui où il mourut dans ses bras. Le roi du pays fit de cet homme miséricordieux son premier conseiller (*Cantu*).

k. La charité est infatigable.— Autant saint Jean l'Aumônier était plein de charité envers les autres, autant il était sévère envers lui-même. Sa table, ses meubles, ses vêtements, tout chez lui offrait l'aspect le plus misérable. Un riche personnage d'Alexandrie, qui savait que le saint patriarche n'avait qu'une mauvaise couverture de lit, lui en envoya une d'un grand prix, le priant de vouloir bien s'en servir pour lui. La nuit suivante, le saint l'employa effectivement ; mais étant venu à comparer sa situation avec celle de tant de pauvres dépourvus du strict nécessaire, il ne put s'endormir. Dès le lendemain, il fit vendre la couverture et en distribua la valeur aux pauvres. Le donateur la racheta pour en faire une seconde fois cadeau au saint, qui, de son côté, la vendit une seconde fois, puis une troisième, en faisant cette remarque plaisante : « Nous verrons qui de nous deux se fatiguera le premier » (*V. S.*).

l. La charité expose sa vie.—Un incendie éclata en 1781 dans

la ville d'Auch, en France. L'archevêque du diocèse, Monseigneur d'Apchon, accourut sur le théâtre du sinistre, pour exciter par son exemple les personnes à porter secours. Une femme qui se trouvait à l'étage supérieur de la maison en feu criait au secours à travers la fumée et les flammes, tenant son petit enfant entre ses bras et le tendant par la fenêtre à la foule immense qui se trouvait présente : « Qui veut sauver cet enfant? » s'écria l'évêque; mais personne ne voulut s'exposer au danger; car déjà la maison menaçait de s'écrouler. « J'offre trois mille francs à celui qui le sauvera, reprit l'évêque de toutes ses forces. — Douze mille francs de rente, ajouta le noble prélat, à qui secourra cette mère infortunée! » Tout fut inutile; personne ne voulut entreprendre cette tentative où il y allait de la vie. « Eh bien, je serai moi-même son libérateur, » s'écria Monseigneur d'Apchon; et, se débarrassant de son costume épiscopal, il se précipite au milieu de l'édifice embrasé. Au bout de quelques instants, il reparaît au milieu des nuages de fumée, portant l'enfant dans ses bras, et de l'autre main traînant la mère à moitié évanouie. Peu de temps après, la maison s'écroula. Le magnanime archevêque déposa l'enfant entre les bras de sa mère ivre de joie, et lui remit en même temps la somme qu'il avait vainement offerte pour le sauver.

m. Comment il faut exercer les œuvres de charité.— Pendant que sainte Mélanie était occupée à rendre visite aux ermites d'Egypte, elle alla aussi au couvent de Nitria pour y voir saint Pambon. Elle le trouva assis et travaillant à faire des nattes. La pieuse pèlerine lui offrit trois cents livres d'argent pour le soutien des pauvres religieux. L'abbé la remercia sans interrompre son travail et sans même la regarder, lui disant que Dieu récompenserait sa charité; puis il ordonna aussitôt à l'un de ses disciples, Origène, de faire distribuer cet argent aux religieux qui se trouveraient en Lybie et dans les îles, parce que leurs couvents étaient très-pauvres. Mélanie, qui était restée debout devant lui, lui demanda s'il savait qu'il y avait trois cents livres d'argent. « Celui à qui vous avez fait ce don, répondit le saint abbé, n'a pas besoin de savoir combien pèse ce que vous lui avez donné; si c'est à Dieu que vous l'avez offert, comme il ne méprisa pas les deux de-

niers de la veuve et qu'il en fit au contraire plus de cas que des magnifiques présents des riches, n'en parlez pas davantage » (*V. S.*).

n. Service rendu en temps opportun.—Barthołomée Holzhauser, pieux fondateur d'un institut en faveur des prêtres peu fortunés, lorsqu'il étudiait à Ingolstadt, se distinguait déjà par la plus tendre charité envers le prochain. Il reçut un jour d'un bienfaiteur une somme d'environ 150 francs pour subvenir à ses besoins. Apprenant qu'un citoyen honorable de la ville, qui était en même temps père de famille, se trouvait dans une situation embarrassante, et que personne ne voulait lui prêter de l'argent, parce qu'il n'y avait nul espoir de le recouvrer, Holzhauser, sans réfléchir longtemps, prit sa somme et la porta à cet infortuné (*Werfer*).

o. Jésus-Christ mort pour tous les hommes. — Du temps de la Saint-Barthélemy, à Paris, Jean Hennuyer, évêque de Lisieux, accueillait les huguenots dans son palais et leur offrait une généreuse hospitalité: « Je suis un pasteur, disait-il, je ne veux pas laisser étrangler mes brebis; il est vrai qu'elles se sont égarées, mais je ne doute pas qu'un jour je pourrai, par l'instruction et la douceur, les ramener au vrai bercail de Jésus-Christ. Je ne lis nulle part dans l'Evangile que le pasteur puisse permettre de répandre le sang de ses brebis; j'y trouve, au contraire, qu'il est obligé de répandre son sang et de sacrifier sa vie pour elles. »—Les huguenots ainsi secourus furent tellement touchés de la magnanimité de l'évêque, qu'ils embrassèrent presque tous la religion catholique (*Fleury*).

p. Ne soyez pas impitoyable envers ceux qui manquent.—Quelques ermites reprochaient, en présence de saint Antoine, une faute à l'un de leurs camarades que ce dernier protestait n'avoir pas commise. Saint Paphnuce blâma leur conduite en se servant de la comparaison suivante : « J'ai vu un homme enfoncé dans un marais jusqu'aux genoux; quelques-uns qui lui tendaient la main pour l'en retirer, l'y enfoncèrent jusqu'au cou. » Saint Antoine approuva cette comparaison, et amena les accusateurs à reconnaître leur conduite peu bienveillante, et à se corriger.

q. La charité conduit à la foi.—Un protestant visita un jour l'Hôtel-Dieu de Paris. Parmi les milliers d'infortunés qui habitent constamment cet hôpital se trouvait alors un malade dont la misère était sans bornes. Idiot et souffrant presque depuis sa naissance, une maladie de langueur l'avait privé de ses bras et de ses jambes. Ce malheureux, plus semblable à un ver qu'à un homme, et la figure décomposée, était placé dans un seau, car il ne pouvait supporter la chaleur du lit. L'absence de raison, jointe à la douleur, avait développé dans son âme la passion de la colère, et à la moindre occasion, il poussait des cris affreux. Ce spectacle mit l'étranger hors de lui-même; mais son étonnement fit place à l'admiration, lorsqu'il aperçut à genoux à côté de ce malheureux une sœur de la miséricorde qui servait le malade avec l'attention la plus ingénieuse.

« Sœur, demanda l'étranger, comment pouvez-vous rester si calme et si séreine à côté de tant de misères, dont l'aspect effraie et épouvante?—C'est l'enfant gâté de toute la maison, répondit la sœur ; car cet homme étant si malheureux, nous l'aimons tous plus que les autres; nous calmons sa douleur par des chants et des prières, et nous sommes même déjà parvenus à lui apprendre à prier; nous ne le laissons pas une seule minute seul, ni le jour ni la nuit. » — Après avoir prononcé ces paroles, la sœur s'agenouilla de nouveau à côté du berceau de bois du malheureux, dont la figure s'épanouit de joie lorsque la sœur jeta sur lui un regard de douceur et de tendresse.

Etonné de cet excès de charité, l'étranger rentra en lui-même, et devint peu après un enfant de cette Eglise, qui seule a la puissance d'inspirer au cœur tant d'abnégation et de dévouement.

r. La charité gagne les égarés.—Lorsque Michel Rhangale fut monté sur le trône impérial de la Grèce, il suscita une persécution sanglante aux pauliciens, secte manichéenne. Ils furent décapités en plusieurs endroits. Nicéphore s'opposa sur-le-champ à cette cruelle persécution. Il déclara au monarque qu'il fallait laisser aux égarés le temps de faire pénitence, les arracher à leurs erreurs en les instruisant et en les traitant avec ménagement, et les ramener ainsi dans la bonne voie. Le caractère

plein de douceur de l'empereur se plia facilement à cette règle de conduite. La persécution cessa aussitôt, et aucun paulicien ne fut plus exécuté.

s. *La pauvreté n'est pas un obstacle à la pratique du bien.*— En 1841, deux pieuses servantes se réunirent et louèrent à Saint-Servan, en France, une chambre pour y vivre en commun de leurs modestes épargnes. Comme elles dépensèrent très-peu, il leur fut bientôt possible de prendre avec elles une personne malade et de la nourrir. D'autres ne tardèrent pas à implorer aussi leur compassion, et furent encore accueillies. Mais comme les ressources des deux servantes devinrent insuffisantes, elles se transformèrent en mendiantes, parcoururent la ville, un panier au bras, demandant dans les cuisines des riches les restes de nourriture, et dans les maisons publiques le marc de café pour en nourrir leurs protégées. D'autres femmes charitables ne tardèrent pas à se joindre à cette petite association. Elles louèrent une habitation plus vaste, et c'est ainsi que s'établit une sorte d'hôpital dont la fondation ne coûta pas un seul centime. La réunion de ces humbles filles fut approuvée par l'Eglise; elles reçurent le nom de petites sœurs, et prirent bientôt un développement prodigieux. Il en existe maintenant non-seulement à Paris, mais dans toutes les grandes villes de France, en Belgique, en Angleterre, bien qu'elles ne possèdent pas un centime de fortune. C'est ainsi que la vraie charité chrétienne sait, sans aucune ressource, opérer le bien.

t. *Charité d'un saint envers le prochain.*—Parmi la foule de héros qu'a enfantés la charité chrétienne, et dont l'histoire du christianisme a consigné les faits glorieux, saint François de Sales est l'un des plus remarquables. Le cœur de ce grand homme était tout embrasé d'amour du prochain, et se répandait à l'extérieur en flammes brûlantes. Toute sa préoccupation était de travailler au bien temporel et spirituel de ses semblables.

Les pauvres et les nécessiteux de toute espèce ressentaient les effets de sa bienfaisance et de sa bonté ineffables; mais surtout les pauvres honteux, auxquels il faisait parvenir des secours de toute nature, en observant la plus stricte prudence. Dans les années stériles, il faisait de grandes provisions,

qu'il distribuait à bas prix à ceux qui jouissaient de quelque aisance, et gratuitement aux indigents. Il visitait souvent les hôpitaux et les prisons, ainsi que les malades pauvres dans leurs maisons, veillait à ce qu'ils eussent la nourriture, les remèdes et autres choses nécessaires. Quand il n'avait plus de quoi donner, il vendait ses meubles et ses habits, et n'épargnait pas même sa chapelle. Ainsi, un jour que ses ressources étaient épuisées, il donna ses burettes à un pauvre voyageur, et les chandeliers qui étaient sur l'autel de la chapelle à une pauvre église non meublée. En un mot, tout ce qu'il avait, il le considérait comme le bien des pauvres, et le consacrait, à mesure que les circonstances l'exigeaient, au soulagement des misères humaines.

Plus étonnants encore étaient les actes de sa charité, lorsqu'ils avaient pour but le salut de ses semblables. A peine ordonné prêtre, il commença l'œuvre pénible et dangereuse des missions du Chabelais, qu'il parvint, à force de travaux et de patience, à conduire à un bon résultat, puisque 72,000 hérétiques furent amenés à la connaissance de la vérité et entrèrent dans le giron de l'Eglise. Devenu évêque, il étendit encore le cercle de son activité. Il travailla sans relâche à instruire les ignorants dans les vérités de la religion, à convertir les hérétiques et les pécheurs, à protéger l'innocence en danger, et à diriger tout le monde dans les voies du salut. A Annecy, où il avait établi sa résidence épiscopale, comme aussi dans toutes les autres parties de son diocèse, qu'il parcourut plusieurs fois, il produisit un bien incalculable, tant en chaire, qu'au confessionnal, et au milieu des enfants qu'il initiait aux premiers éléments de la science divine; partout son zèle était infatigable. Une chose qui faisait surtout prospérer ses efforts et lui attirait les cœurs de tous, c'était l'aménité toujours égale de son caractère, sa bonté et sa douceur. Bien qu'il fût, de sa nature, emporté et susceptible, grâce à la violence continuelle qu'il s'était faite, il était parvenu à se dominer si complétement, que ni ses paroles, ni son visage n'indiquaient jamais qu'il fût agité de quelque passion; non-seulement il supportait les plus graves injures avec patience, mais il les pardonnait de bon cœur, et rendait le bien pour le mal. Quelques exemples serviront à le prouver.

Un gentilhomme qui, sur de faux soupçons, s'était fortement aigri contre le pieux évêque, s'en alla pendant plusieurs nuits, avec un train de chasse complet, crier et vociférer les plus basses injures devant la demeure de l'évêque, et jeta une grêle de pierres à travers les fenêtres du palais épiscopal. Tout le monde pressa le saint d'aller porter ses plaintes au sénat ou au duc de Savoie. « Je ne le ferai pas, répondit-il, je ne veux pas perdre ce gentilhomme, mais le gagner. » Et il le fit. L'ayant rencontré quelques jours après, il lui parla avec autant de bonté que s'il n'en eût reçu que du bien. Le gentilhomme, vaincu par la douceur de l'évêque, lui demanda pardon, et fut, depuis cette époque, l'un de ses plus fervents admirateurs.

u. Conséquences funestes du défaut de charité.—Si saint Paulin de Nole avait reçu du ciel de grandes richesses, il faut dire aussi qu'il était l'un des plus grands amis des pauvres. Telle était sa bienfaisance, que les nécessités du prochain lui faisaient souvent oublier ses propres besoins. Un jour qu'il n'avait plus qu'un seul pain, il ordonna aussitôt de le donner à un mendiant qui venait d'arriver. Sa femme Thérèse crut, dans la situation pressante où l'on se trouvait, ne devoir pas lui obéir, et le mendiant s'en alla sans avoir été satisfait. Le soir même, des messagers vinrent annoncer à Paulin que des vaisseaux chargés de vin et de blé étant arrivés pour lui dans un des ports de la Campanie, l'un d'eux venait de couler à fond avec les marchandises qu'il contenait. « Vous le voyez, dit Paulin à sa femme; c'est le morceau de pain que vous avez volé à ce pauvre ! Vous avez enlevé un morceau de pain à la pauvreté, et pour cela Dieu a fait aller un vaisseau au fond de la mer (*Kerz*).

v. Servez les pauvres —Saint Basile, évêque de Césarée, réunissait tous les jours, aussi longtemps que dura la famine en Cappadoce, des multitudes innombrables de pauvres autour de lui, et muni d'une serviette, comme un domestique qui sert à table, il leur partageait la nourriture qu'il avait fait préparer dans d'immenses chaudières.

L'impératrice Flaccille, épouse du grand Théodose, allait souvent sans escorte et comme une simple personne du peuple, visiter les pauvres dans les hôpitaux et les chaumières,

procurer du soulagement aux infirmes retenus dans leur lit, les consoler, goûter elle-même le bouillon qu'on leur offrait, et remplir toutes les fonctions de garde-malade.

x. Saint Jean l'Aumônier. — Saint Jean, patriarche de Constantinople, surnommé l'Aumônier, vit un jour à côté de lui, pendant qu'il était en prière, une vierge admirable de beauté qui portait sur la tête une couronne d'olivier. Surpris de cette apparition, le patriarche demanda ce que c'était : « Je suis la miséricorde, répondit la vierge : c'est moi qui ai fait descendre du ciel le Fils de Dieu ; choisissez-moi pour votre épouse, vous ne vous en repentirez pas. » Depuis ce moment, le patriarche se montra si miséricordieux qu'il reçut le nom d'Aumônier. Les sommes qu'il consacrait au soulagement de l'humanité souffrante étaient si considérables, qu'elles donnèrent lieu à ce proverbe : que plusieurs tonneaux remplis de miel s'étaient changés, d'une manière miraculeuse, en autant de tonneaux remplis d'or. Tandis que des torrents de richesses s'échappaient des mains du patriarche et allaient partout tarir les larmes et guérir les plaies de la misère, lui-même vivait dans la plus grande simplicité. Son habillement, sa table, en un mot toute l'ordonnance de sa maison épiscopale, avaient un extérieur misérable ; la couverture de coton sous laquelle il dormait était tellement usée, que l'un de ses amis, homme riche, lui en donna une magnifique, toute tissue d'or. Saint Jean l'accepta par amour pour le donateur ; mais celui-ci était loin de soupçonner ce qui arriverait. Il fut impossible au patriarche de dormir sous un objet si précieux ; il était sans cesse tourmenté par cette pensée qu'on pourrait habiller trois cents pauvres avec la valeur de cette étoffe. Dès que le jour fut venu, il fit vendre cette couverture et en distribua l'argent aux pauvres. Lorsque le donateur apprit que le patriarche avait vendu la couverture, il la racheta et la lui donna une seconde fois. Le patriarche l'ayant encore revendue, il dit en souriant au donateur : « Je suis curieux de voir qui de nous deux se fatiguera le premier. »

Néanmoins, ce grand saint ne se laissait point égarer par son inépuisable bienfaisance ; s'il donnait à tous indistinctement, aux ingrats comme à ceux qui se montraient reconnaissants,

il ne le faisait pas par faiblesse, mais par principe; il donnait par pure obéisssance au précepte du Seigneur, qui a dit : « Donnez à celui qui vous demande, et ne rejetez point celui qui veut emprunter de vous » (*Matth.*, v, 42). La foule des pauvres, qui augmentait chaque jour à une époque où régnaient la guerre et la famine, avait épuisé la caisse de l'évêque et vidé ses greniers. Le saint emprunta mille livres d'or à quelques riches citoyens d'Alexandrie; mais cette nouvelle somme eut bientôt disparu, et la misère devint telle, que même les familles aisées durent se préoccuper du soin de leur existence; aussi le patriarche ne trouva plus personne qui voulût lui prêter. Un riche habitant d'Alexandrie, qui depuis longtemps aspirait à la dignité de diacre, mais qui en avait été éloigné à cause d'un empêchement canonique, lui remit un écrit par lequel il lui offrait quatre-vingts livres d'or et deux cents boisseaux de blé à la condition qu'il le consacrerait diacre. Le patriarche fit appeler cet homme et lui dit : « Vos offres sont belles et séduisantes; dans la situation où je me trouve, elles seraient pour moi un puissant soulagement; mais l'offrande n'étant pas pure, je ne puis l'accepter. les intentions criminelles souillent les mains de ceux qui déposent leurs offrandes sur l'autel. Dieu a pris soin des malheureux avant que vous et moi fussions au monde, et il le fera encore dans la suite. Si nous sommes fidèles à ses saintes lois, il pourra aussi aisément augmenter les dix boisseaux de blé qui se trouvent encore dans les greniers de mon église, que sa miséricorde infinie multiplia jadis les dix pains. » L'étranger abandonna tout confus la maison épiscopale. L'histoire ne dit pas s'il expia par un don volontaire et désintéressé la bassesse de ses sentiments, qu'il venait de mettre dans un jour si éclatant (*Masz.*).

Mais, si renvoyer un pauvre non-seulement sans le secourir, mais encore en l'accablant d'injures et de mépris, serait la marque d'un cœur insensible, corrompu et cruel, il ne serait pas moins contraire à l'esprit de charité chrétienne de tourner en dérision les aveugles, les sourds, les paralytiques, les idiots, les

estropiés, et, en général, tous ceux qui sont affectés de quelque difformité physique, et de chercher à les tourmenter. Combien n'est pas misérable celui qui est dépourvu de l'un de ces cinq sens, qu'on nomme à juste titre les plus grands biens de la terre! Ces malheureux-là sont aussi nos frères et sœurs. Nous devons donc compatir à leurs infirmités, leur pardonner leurs fautes, et nous montrer pleins de prévenances et de douceur à leur égard.

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques.—Déjà Moïse s'intéressait tout particulièrement à ces sortes de personnes qui souffrent de la privation de quelque sens, et donnait au peuple israélite cet avertissement : « Vous ne parlerez point mal du sourd, et vous ne mettrez rien devant l'aveugle qui puisse le faire tomber [1]. » — David accueillit chez lui le fils de Jonathas, Miphiboseth, qui était paralytique des deux pieds ; tous les jours il le faisait asseoir à la table royale, et il lui rendit les possessions de ses pères qui avaient été annexées à la couronne royale.

—Mais le plus bel exemple en ce genre est celui que nous a laissé le divin Sauveur. Comme il montrait d'empressement à rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques, à guérir de leurs infirmités tant de malheureux qui étaient depuis si longtemps tourmentés ! — Pour nous, si nous n'avons pas le don de guérir si merveilleusement tant d'infortunés, efforçons-nous du moins d'adoucir leur sort par nos procédés délicats et obligeants, et de le leur rendre plus supportable.

AUTRES EXEMPLES.

aa. Saint Valentin. — Saint Valentin étendit ses mains sur les yeux de la fille du juge Astérius, aveugle depuis deux ans, en prononçant ces paroles : « Seigneur Jésus-Christ, éclairez votre

[1] *Lévitique*, XIX, 14.

servante, vous qui êtes le vrai Dieu et la vraie lumière ! » Et aussitôt cette fille recouvra la vue. — C'est ainsi que nous pouvons du moins prier pour de tels malheureux ; et si Dieu ne les guérit pas d'une manière si miraculeuse, en mettant instantanément fin à leurs souffrances, il leur enverra certainement la force et le courage de les supporter en patience.

bb. Associations de dames. — Au commencement de ce siècle, lorsque le refus de payer l'impôt eut fait éclater une guerre longue et terrible dans l'empire d'Autriche, et que le trésor public se trouva à peu près épuisé, cent soixante dames formèrent dans la ville impériale de Vienne une association par laquelle elles se proposaient de se vouer à des œuvres utiles et salutaires. Les membres de cette association se partageaient en *coopérateurs* et en *actifs*. Chaque coopérateur s'obligeait à donner tous les ans une offrande, et les membres actifs se chargeaient de recueillir dans un cercle d'amis déterminé, partagé par rues et par maisons, les dons destinés à cette entreprise de bienfaisance. Et c'est ainsi que, dès la première année, la somme s'élevait à 144,000 florins 54 kreutzers. Ces offrandes furent distribuées la même année avec une grande sagesse et une prudente discrétion. Les associés s'occupèrent d'abord des sourds-muets. Cet admirable institut, dont la fondation est due à la pieuse munificence de l'empereur Joseph II, et qui restera comme un monument impérissable de sa charité sans bornes, institut auquel l'empereur François I[er] donna un plus grand développement, était, par suite des tristes événements de la guerre, tombé dans une telle décadence, que pour diminuer le chiffre des dépenses on avait été obligé de restreindre considérablement le nombre des élèves. Plus de cent sourds-muets sollicitaient leur admission dans l'établissement. Or, l'association de ces pieuses dames se chargea de faire élever à ses frais un grand nombre de ces malheureux, en même temps qu'elles s'intéressèrent à l'établissement des enfants aveugles. Cet institut, qui doit son origine à la tendre charité de son excellent directeur Guillaume Klein, non moins qu'à la piété du précepteur du prince de Lichtenstein, l'abbé Werner, s'était également ressenti des conséquences de la guerre, et menaçait de tomber. Ces nobles dames ne purent supporter de voir cet établisse-

ment dans une situation si lamentable. Non-seulement elles se chargèrent de la pension de quelques enfants, mais elles leur procurèrent des vêtements, du linge, des pianos, des instruments à vent, et veillèrent à tous leurs autres besoins. D'autres bienfaiteurs vinrent encore prêter leur appui à cet établissement ; ainsi dès le début de cette œuvre, le duc Albert de Sachseteschen , vieillard remarquable par sa douceur et son activité charitable, donna une somme de 50,000 guldens.

Le touchant exemple donné par les dames de Vienne fut imité à Linz, où se forma une société de personnes pieuses et charitables qui se proposèrent pour but de travailler, autant qu'il était en elles, au bien-être des malheureux. Un digne ecclésiastique, qui avait nom Michel Reiter, s'intéressa au triste sort des sourds-muets, dénués de tout secours. La société de ces nobles dames lui fournit les ressources nécessaires pour apprendre à Vienne l'art de les enseigner, et c'est ainsi qu'il devint à la fois l'instituteur et le bienfaiteur de ces infortunées créatures. Ce début, si insignifiant dans le principe, donna naissance à une institution de charité, qui, si elle ne compta d'abord que vingt-deux élèves, mit une foule de malheureux en état de se garantir des rigueurs de la pauvreté, et d'améliorer leur position en les aidant à gagner leur vie.

cc. *Le pauvre joueur de harpe et son collègue.* — Dans une ville se trouvait réunie à l'hôtel de la poste une société nombreuse de messieurs et de dames. Parmi ces différentes personnes figurait entre autres le vénérable curé de Lustenau, remarquable par son esprit inépuisable en saillies piquantes et spirituelles.

Tout à coup on voit apparaître un vieillard, pauvre et aveugle, qui entre dans la salle, conduit par son neveu, et commence à chanter et à jouer de la harpe. La société trouvant le jeu discordant de l'instrument et la voix grêle du vieillard fort peu agréables, plusieurs se chuchotèrent à l'oreille toutes sortes de plaisanteries sur la maladresse du vieillard, et on convint de se défaire de lui en lui donnant quelques kreutzers.

En ce moment, M. le curé Ruf s'approchant du musicien aveugle : « Vous êtes bien essoufflé, bon vieillard, lui dit-il avec l'accent d'une tendre sympathie ; permettez que je vous

remplace, et donnez-moi un peu votre harpe. » — Le curé s'assit sur le siége du vieillard, accorda l'instrument, et commença à chanter un de ses plus beaux airs, en s'accompagnant de la harpe. Les assistants, principalement ceux qui ne l'avaient pas encore entendu, étaient étonnés et ravis d'admiration. Le talent de l'instrumentiste était encore relevé par le jeu désagréable que venait de faire entendre le pauvre aveugle; aussi tout le monde applaudit en battant des mains, et le curé fut prié de commencer un air nouveau.

« Volontiers, répondit-il; de votre côté, ajouta-t-il en s'adressant au vieillard, allez pendant ce temps recueillir votre aumône. »

L'aveugle, conduit pour son neveu, fit le tour de la salle son chapeau à la main. On y jeta de grosses pièces d'argent. L'aveugle, en les entendant sonner, pleurait de joie. « Oh, grand-papa, s'écriait le neveu, nous n'avons pas pendant toute l'année trouvé autant qu'aujourd'hui ! » Tous deux, neveu et grand-père, ne purent assez remercier pour les riches offrandes qu'on venait de leur faire, et baisèrent respectueusement les mains du bon curé.

Quant aux assistants, ils donnèrent des éloges au beau talent artistique de M. Ruf, et plus encore au noble usage qu'il savait en faire (*Souvenirs du chanoine Schmid*, 1er vol. [1]).

dd. Trait touchant de dévouement. — Voici une des histoires les plus touchantes qu'on ait jamais entendues. Il s'agit de la veuve d'un huissier. Elle est aveugle, elle est sourde et elle est paralytique; cela dure depuis seize ans : on la nomme Marthe Lambert : elle habite à Castres (Tarn) une petite chambre d'une vieille maison de la rue du Temple.

Il y a seize ans que cette pauvre veuve gît, vivante, sur son lit de douleur. Vous rendez-vous bon compte de cette situation? Elle ne voit rien, elle n'entend rien, absolument rien. — Quel commerce cette malheureuse pourra-t-elle donc avoir avec les humains? Par quel moyen communiquera-t-on avec elle? Lui parler? Inutile, elle n'entend pas. Faire des signes? Peine perdue, elle ne peut les voir.

[1] Traduction française, 2 volum. In-18. — Paris, Louis Vivès, 1859. (*Note du Traducteur.*)

Elle était donc condamnée, cette pauvre âme, à rester ensevelie dans cette matière inerte, comme Dufavel au fond de son puits. Elle était condamnée à un cachot viager, à une nuit sans fin, à un *vade in pace* moral, à une solitude éternelle et incurable comme ses infirmités ; c'était une séquestration à perpétuité, garantie par trois geôliers impitoyables : la cécité, la surdité et la paralysie. N'avoir tout juste que la parole pour la plainte, que le cri pour la douleur ; rien au-delà, et ignorer encore si cette plainte et ce cri parviennent à des oreilles compatissantes. Mourir à petit feu dans l'isolement de la souffrance et du désespoir, sans pouvoir entendre une parole de consolation, sans même voir la pitié que votre malheur inspire.

N'est-il pas vrai que vous ne concevez rien de plus affreux qu'une pareille situation? Telle était pourtant la destinée de la veuve Lambert.

Mettez-la dans un hospice, autant dire mettez-la au tombeau. Encore si ce tombeau doit la dévorer en peu de temps, que béni soit-il ! Mais non, elle s'y enfouira lentement dans cette double nuit que fait sa maladie autour d'elle, dans cet isolement, dans ces ténèbres, dans ce silence. La flamme divine de l'intelligence survivra seule en elle pour mieux lui faire mesurer l'horreur de son état ; et cette lueur ne s'éteindra que bien tard, au milieu des cris de rage de la victime, qui sera réduite à désirer comme un bienfait l'idiotisme ou la folie.

Telle était la destinée de la veuve Lambert, disions-nous : mais hâtons-nous d'ajouter que Dieu n'a pas permis que cette affreuse destinée s'accomplît. Il s'est trouvé, à côté de l'infirme, un cœur vaillant, une ardente charité. Mademoiselle Joséphine Vidalès s'est dévouée tout entière au soulagement de sa sœur. Pour ne pas quitter ce lit d'un pas ou d'une minute, pour n'être distraite par aucun autre soin de ceux qu'elle prodigue depuis seize ans à cette âme vivante dans un corps mort, Joséphine Vidalès a renoncé au mariage. Elle s'est retranchée de la société pour s'enfermer, prisonnière volontaire, dans le devoir qui la rivait au lit de sa sœur. C'est ici que sa charité a été aussi ingénieuse que persévérante.

Cette garde-malade officieuse a compris que ce n'était pas assez de veiller jour et nuit sur ce corps, qu'il fallait aussi surtout occuper et visiter cette âme ensevelie et délaissée au

fond de son cachot. Elle a voulu faire parvenir à cette infortunée, à défaut de la parole qu'elle ne peut entendre, une pensée, et une pensée de sympathie et de commisération. Alors, sans autre guide que son cœur, sans autre inspiration que sa bonté, sans autre auxiliaire que sa patience, Joséphine Vidalès a entrepris ce prodige : elle a mieux fait, elle l'a accompli.

La paralysie a laissé à l'infirme l'usage et la sensibilité de ses deux mains; c'est sur de si faibles moyens que Joséphine Vidalès établit son système. Au moyen de l'entrelacement de ses doigts et de pressions variées sur les mains de sa sœur, elle lui communique toutes ses pensées et répond à toutes les questions de l'infirme

Rien n'est plus attendrissant que de *voir* cette conversation; car c'est une conversation muette d'une part. La sœur infirme parle seule; la sœur valide ne fait que des signes, que l'aveugle traduit à haute voix. Quelquefois le signe n'est pas compris du premier coup. Marthe tâtonne, ce qui est rare. Une pression de main de Joséphine l'arrête quand elle fait fausse route, ou l'approuve quand elle est dans le bon chemin.

Comment, dans cette sorte d'enseignement mutuel, les deux sœurs ont-elles pu trouver tant de signes, découvrir tant de conventions : c'est ce qu'on ne peut expliquer que par le stimulant de la nécessité, développé par la plus tendre affection. Tout sert de point de ralliement aux deux sœurs, leurs souvenirs, les détails de leur existence, des corrélations d'idées, des représentations tangibles de la pensée qu'on veut exprimer : tous les moyens sont employés dans cette traduction matérielle.

Un exemple qui nous frappa : il fallait parler de Paris, de Toulouse et d'une petite ville appelée Lautrec Pour Paris, Joséphine simula avec la main une couronne sur la tête de sa sœur. Celle-ci comprit aussitôt la cité-reine, la capitale, Paris enfin. A Toulouse, l'infirme fut dans sa jeunesse traitée d'un mal d'oreilles. Cela suffit, et un attouchement fait à l'oreille de la malade lui fait aussitôt nommer la ville qu'on voulait lui désigner.

La petite ville de Lautrec était plus difficile à caractériser. Mais à Castres, les habitants de Lautrec passent pour des cerveaux légers, que le vent du midi pousse volontiers à des extravagances. Il n'en fallait pas davantage, et Joséphine, en

soufflant sur les doigts de Marthe, la met aussitôt sur la voie. — Ainsi chaque objet a son signe, et il n'est pas de pensée que l'interprète ne puisse faire comprendre

Ce qui plaît et ce qui touche dans ce perpétuel qui-vive de la charité, dans cette incessante faction du dévouement au lit de la douleur, c'est la manière dont cette assistance s'accomplit. Joséphine rend ses soins tout uniment, comme si c'était la chose la plus simple du monde, et sans soupçonner qu'il y aît aucun mérite à cela. C'est mieux encore, c'est le dévouement qui rit. Le croirait-on, cette excellente fille parvient à apporter l'enjouement dans le martyre de sa sœur; elle fait pénétrer la lumière au fond de cette nuit, elle égaie et elle éclaire; quelquefois elle force la pauvre infirme à sourire.

Quand la malade, tourmentée par le mal, demande à Dieu de l'appeler à lui, Joséphine, tournant le désespoir en enjouement, fait entendre à sa sœur que le bon Dieu n'a que faire d'un si triste cadeau. Ou bien, si Marthe se désole d'avoir été si cruellement affligée, et reproche à la Providence de lui avoir enlevé toutes ses facultés, Joséphine lui répond par un signe qu'il lui reste encore la parole. « Ah ! oui, dit l'infirme, il ne manquerait plus que cela. Je n'ai que la parole; tu trouves donc que c'est trop ? » Pâr exemple, ce qu'on a jamais pu faire entendre à notre paralytique, c'est le renchérissement des denrées. Elle est convaincue que le vin n'a jamais augmenté, et que sa sœur n'en exagère le prix qu'afin de lui en donner moins. « Je vois ce que c'est, dit-elle ; c'est pour cacher que tu regrettes le peu que je mange ! »

Car c'est encore là quelque chose qui ajoute au mérite de ce perpétuel sacrifice; celle qui en est l'objet n'en sait pas gré à celle qui l'accomplit.

Ces deux sœurs avaient, pour subvenir à leurs besoins, un frère employé dans l'administration des Omnibus de Paris. Ce frère est mort il y a deux ans. Quel coup lorsqu'il fallut que Joséphine éplorée, sanglotante, annonçât à Marthe la funeste nouvelle; lorsque la seule personne que l'infirme pût comprendre dut lui révéler que ce frère bien-aimé, que ce soutien unique, que cette suprême ressource venait à leur manquer à toutes deux! Quelque temps la sœur voulut cacher à sa sœur cet affreux événement; mais la douleur fut plus forte : il fut

impossible de dissimuler un tel malheur. Et la paralytique devina cette perte avant de l'apprendre. Ce fut évidemment là une des scènes les plus navrantes qu'on puisse imaginer.

Qu'ajouter de plus? Depuis ce temps, les deux sœurs ont vécu, si l'on peut appeler vivre ne pas mourir [1] (*Extrait des journaux français*).

ee. Générosité d'une fille. — Robert, ouvrier laborieux, parvenait à force de travail à fournir à sa subsistance et à celle de sa famille. Malheureusement ses forces diminuèrent à mesure que l'âge avançait, et bientôt il fut dans l'impossibilité de continuer son travail. Ses deux fils, il est vrai, ayant appris un métier, se chargèrent avec une piété toute filiale de l'entretien de leur vieux père; mais ce bonheur fut de courte durée, car une maladie contagieuse les lui enleva tous deux d'un seul jour; et quant à sa femme, elle était morte depuis longtemps.

Voilà donc ce pauvre vieillard abandonné de sa femme et de ses enfants. Comme il s'entendait à réparer des filets de pêche, ce travail lui apporta quelque argent; mais peu à peu, et la vieillesse aidant, le vieux Robert perdit la lumière des yeux et finit par devenir complétement aveugle. Il n'eut plus alors d'autre ressource que d'aller s'asseoir sur le chemin de l'église et de prier les passants de prendre compassion de son malheureux sort. Le public eut effectivement pitié de lui, et chacun lui donna volontiers.

Barbe, jeune fille du voisinage, aurait, elle aussi, donné de grand cœur quelque petite aumône; mais elle était elle-même dans le besoin. Pour y suppléer, elle conduisit tous les jours le vieillard à la place qu'il avait coutume d'occuper, et venait ensuite le reprendre pour l'emmener à la maison. Un honnête et pieux habitant de la campagne fut tellement ému de la misère du pauvre aveugle, qu'il le fit entrer chez lui, et le traita avec la tendre sollicitude d'un fils pour l'auteur de ses jours.

Un aveugle est un homme malheureux;
Pensez-y, et, remerciant Dieu,

[1] *Citation du Traducteur.*

Contribuez partout où vous le pouvez,
A diminuer l'amertume de ses jours.

(*J. Mandl's Erzœhlungen.*)

ff. Le sourd-muet.— Martin était un jeune homme aux habitudes rudes et grossières, qui aimait surtout à agacer les sourds-muets. Comme il se livrait un jour à sa mauvaise habitude, le malheureux qu'il tourmentait devint tellement furieux, que ramassant une pierre, il la jeta à la tête de Martin avec tant de violence, que celui-ci mourut de cette blessure quelques jours après (*Idem*).

gg. Les fils muets.—Simon, laboureur riche et aisé, avait trois fils déjà parvenus à l'âge adulte, qui tous trois étaient privés du don de la parole. Grande était la désolation du père. « Hélas ! s'écriait la mère à son tour, en pleurant et en se lamentant, qu'allons-nous faire de ces trois enfants ? »

Thomas, jardinier qui joussait d'une assez belle fortune, et qui avait fréquenté l'école avec Simon, entra un jour dans la maison de cet infortuné père. Simon se plaignit du malheur qui le frappait si cruellement, disant entre autres qu'il ne pouvait se rendre compte comment il avait pu mériter une si terrible épreuve. « Volontiers, lui dit Thomas, je vous en donnerais une raison, si vous ne vouliez point m'en savoir mauvais gré. Voyez-vous, mon cher Simon, quand nous allions ensemble à l'école, vous aimiez à vous moquer des sourds, des idiots et des boiteux ; et quand nous en rencontrions quelqu'un, vous lui jetiez de la boue et des pierres , en vomissant les paroles les plus injurieuses. La douleur que ces mauvais traitements occasionnaient à ces pauvres créatures a crié vengeance au ciel. »

Gardons-nous donc de tourner le prochain en ridicule parce qu'il est affligé de pareilles infirmités, mais efforçons-nous plutôt, par une tendre compassion et par une charité pleine de ménagements, de lui faire oublier les afflictions qu'il a plu à la divine Providence de lui envoyer (*Christliche Kinderzeitung*).

hh. Le boiteux.— Georges, fils d'un paysan, se moquait un jour dans la rue d'un boiteux en marchant derrière lui et en

contrefaisant sa démarche. Comme il craignait d'être remarqué du boiteux et qu'il faisait plus attention à lui qu'à la route sur laquelle il marchait, il tomba sur une pierre et se blessa au côté.

Les personnes présentes, croyant que la chute était peu grave, se moquèrent de ce mauvais plaisant, tandis que le boiteux, qui ne savait rien de ce qui se passait derrière son dos, faisait mille efforts pour tâcher de le relever. Georges était tout honteux, et dissimulait sa douleur du mieux qu'il pouvait. Peu à peu, au bout de quelques semaines, la douleur disparut. Mais, o malheur affreux pour lui et pour ses parents, on vit depuis cette époque une bosse se former sur la partie endommagée! On consulta le médecin, mais il n'y put rien. Georges devint dans l'espace de quelques années tellement difforme, qu'il lui fut impossible d'exécuter tout travail demandant quelques efforts. Par compassion pour lui, la commune le chargea des fonctions de guet de jour. Chaque fois qu'il chassait du village les mendiants qui rodaient de maison en maison, il était condamné à entendre de leur bouche les insultes les plus malicieuses sur son infirmité: « Hélas! se disait-il alors en lui-même, je l'ai mérité dans ma jeunesse en me moquant d'un pauvre estropié. »

ii. *Une fille aux yeux louches.*—Barbe, jeune fille laborieuse, avait ce défaut qu'elle louchait depuis sa naissance.

Anne, sa condisciple, avait coutume de la ricaner sur cette infirmité. « Es-tu fâchée contre moi, lui disait-elle souvent d'un air moqueur, pour me regarder ainsi d'un œil de travers? » Barbe ne disait mot. « Puisque je ne puis me défaire de ce défaut, se disait-elle en elle-même, je veux mettre d'autant plus de soins à éviter ceux qui sont en mon pouvoir. »

Quelques semaines après, Anne eut la petite vérole. Elle faillit perdre l'œil droit, et ses yeux restèrent chassieux. Lorsqu'elle retourna pour la première fois à l'école, elle osa à peine lever les yeux. Un jour, un malicieux enfant lui demanda d'un ton sarcastique ce qu'elle avait pour pleurer continuellement. A ces mots, reconnaissant sa faute, Anne pleura réellement, et déplora du fond de son âme de s'être si souvent moquée de la pauvre Barbe (*Ægidius Jais*).

jj *Un corps disgracieux renferme souvent une belle âme.* — D'après la législation militaire qui régit la Russie, jamais on ne peut enlever à une famille plus d'un de ses fils pour l'état militaire : et quand elle n'en a qu'un seul, il n'est point permis de le lui soustraire. Dans le Gouvernement de Twer, situé entre Saint-Pétersbourg et Moscou, il arriva qu'on enleva à une famille non-seulement le second, mais encore le troisième de ses fils, de telle sorte que ces infortunés parents se virent réduits à une fille aveugle et maladive, et à un quatrième fils qui était nain et estropié. On s'imagine aisément combien grande fut la détresse de cette pauvre famille.

Le spectacle journalier de son infortune finit par inspirer au cœur sensible de ce pauvre nain une de ces résolutions supérieures à une foule de faits éclatants et héroïques que les échos de la renommée se plaisent à propager comme des merveilles inouïes. Fermement résolu à tout essayer pour tirer ses parents et sa sœur de leur triste situation, il entreprit le voyage de Saint-Pétersbourg, pour aller demander protection à l'empereur. Que de privations et de peines ne dut-il pas endurer pendant ce long voyage ; car il n'eut pas moins de soixante lieues à faire ! Mais la pensée qu'il souffrait tout cela pour ses parents et pour sa sœur ranimait et soutenait son énergie.

Il faut dire pourtant que le courage lui manqua quand il vit la magnificence de la ville impériale. Il se demanda en tremblant comment il ferait, au milieu de ce tourbillon sans fin, pour trouver le prince, et surtout pour arriver à lui parler. Il pria donc une âme compatissante de rédiger sa demande et de dépeindre fidèlement l'état malheureux où il se trouvait. Muni de cet écrit, il se rendit journellement sur la place de parade, où souvent le prince se faisait voir.

Combien ce pauvre jeune homme sentit renaître son courage quand il découvrit enfin l'empereur, revêtu de son magnifique costume militaire et entouré d'une garde brillante ! Il resta quelque temps comme anéanti à ce spectacle, mais bientôt l'amour de ses parents et le devoir fraternel reprenant le dessus, il tombe à genoux devant le prince et lui tend sa supplique d'un air attendrissant. Le bon Alexandre la fit prendre sur-le-champ, et la lut lorsque la parade fut terminée.

Indigné de l'injustice révoltante dont cette famille avait été l'objet, Alexandre envoya la supplique de ce malheureux au ministre de la justice. Selon qu'il l'avait expressément ordonné, l'affaire fut examinée sur-le-champ. La plainte ayant été trouvée fondée, l'empereur Alexandre I[er] remit en liberté les deux frères du pauvre estropié, et donna à ce dernier cinq cents roubles [1], pour le dédommager de l'injustice qu'on lui avait fait subir, et récompenser son noble dévouement.

Il est impossible de dire quelle fut la joie du vieux père et de la sœur aveugle du boiteux — sa mère était déjà morte de chagrin,—lorsqu'il revint à la maison accompagné de ses deux autres frères et rapportant une grande somme d'argent. Il faut dire, du reste, qu'Alexandre ne laissait jamais impunies les violations de la loi dont ses employés se rendaient coupables (*Jugend zeitung von Dolz*).

C'est assurément un grand malheur d'être frappé de cécité ; mais c'en est encore un bien plus grand d'être affligé d'aveuglement spirituel, de méconnaître le vrai Dieu, de ne point rendre à ses saints l'honneur qui leur est dû, de blasphémer sa sainte Eglise et d'être encore enseveli dans les ténèbres de l'incrédulité et de la mort spirituelle. Bien que l'apôtre saint Paul nous avertisse de faire du bien principalement à nos coreligionnaires : « Faites du bien à tous, mais surtout aux domestiques de la foi » (*Galat.*, VI, 10), et quoique nous devions avoir pour eux une affection plus particulière, puisqu'ils font partie du même corps et de la même Eglise que nous, qu'ils sont nos cohéritiers de la vie éternelle, nos frères et nos sœurs dans un sens plus élevé, il ne nous est pas permis, pour autant, de refuser notre charité à ceux qui professent

[1] La valeur du rouble, de 1750 à 1762, était de 4 fr. 61 cent. ; depuis 1763, elle est de 4 fr. (*Note du Traducteur.*)

une autre croyance. Nous devons, dans nos relations avec eux, nous souvenir de ces paroles que nous adresse le prophète Malachie : « N'avons-nous pas tous le même Père, et n'est-ce pas le même Dieu qui nous a tous créés » (*Malach.*, II, 10) ?

Gardons-nous aussi de mépriser un homme à cause de son ignorance ou de ses erreurs en matière religieuse, et surtout de rien faire qui puisse l'offenser. Il n'est pas impossible de rencontrer des hommes de bien parmi ceux qui professent une religion différente de la nôtre, et nous ne savons point ce que Dieu opère dans le fond de leurs cœurs. C'est pourquoi saint Augustin dit à ce sujet : « Vous devez considérer chacun comme étant votre prochain, bien qu'il ne soit pas chrétien ; car vous ignorez ce qu'il est aux yeux du Seigneur, et les desseins que Dieu a sur lui. Tel aujourd'hui se trouve parmi les idolâtres et adore une pierre, qui demain se convertira, adorera le vrai Dieu, et sera peut-être plus pieux que vous, qui naguère vous moquiez de lui [1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemples bibliques. — Moïse enseignait aux Israélites à ne point se montrer hostiles envers les étrangers, qui étaient ordinairement des païens. « Vous n'attristerez et n'affligerez point l'étranger, parce que vous avez été étrangers vous-mêmes dans le pays d'Egypte [2]. » Et ailleurs il est dit de nouveau : « Si un étranger habite dans votre pays et demeure au milieu de vous, ne lui faites aucun reproche (c'est-à-dire, ne lui donnez point lieu de se plaindre de vous, par quelque injustice ou

[1] S. AUG., *in Ps.* XXV, *Enarr.* 2, n. 2.
[2] *Exode*, XXII, 23.

violence)[1]. »—Si Moïse avertissait les Israélites de ne point avoir de commerce avec les païens, il ne le faisait nullement par esprit d'inhumanité ou d'intolérance, mais uniquement pour les mettre à l'abri du danger de l'idolâtrie, pour laquelle ils avaient beaucoup d'inclination. C'est ainsi encore que les guerres terribles entreprises par les Israélites, d'après un ordre du Seigneur, pour exterminer les habitants du pays de Chanaan, n'étaient qu'un châtiment infligé à ces peuples coupables et corrompus; et, de leur côté, les Israélites n'étaient que des instruments dont Dieu se servait pour l'exécution de ses sages conseils. Si Dieu eût épargné les premiers habitants du pays de Chanaan, les Israélites auraient été exposés à se laisser empoisonner par leurs mœurs dissolues.—C'est dans le même sens que l'apôtre saint Paul écrivait aux habitants de Corinthe (II *Cor.*, VI, 14) : « Ne vous attachez point à un même joug avec les infidèles (en vous liant avec eux de quelque manière que ce soit); car quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité ? quel commerce entre la lumière et les ténèbres ? quel accord en Jésus-Christ et Bélial ? quelle société entre le fidèle et l'infidèle ? »

—Naaman, bien qu'il fût un étranger, et, qui plus est, un païen, fut néanmoins délivré de la lèpre par le prophète Élisée.

—Les habitants de Babylone étaient des idolâtres, et allaient jusqu'à adorer une bête sauvage : cependant Daniel les aimait à un tel point, qu'il voulut en faire des partisans du vrai Dieu et travailler à les rendre heureux. Volontiers il se serait résigné à être dévoré par la dent des lions sanguinaires, si par ce moyen il eût pu amener à la connaissance du vrai Dieu ce peuple superstitieux, et lui faire abandonner le culte insensé qu'il rendait à des objets privés de raison.

—Le divin Sauveur, non content de nous enseigner par la touchante parabole du samaritain miséricordieux, comment nous devons nous comporter envers ceux qui nous sont tout à fait étrangers, soit par leur pays, soit par leur religion, nous a encore donné, sur la charité envers les frères et sur l'indul-

[1] *Lévitique*, XX, 33, et seqq.

gence que nous leur devons, le plus éloquent exemple. Ainsi, avec quelle douceur ne s'entretint-il pas, auprès de la fontaine de Jacob, avec la Samaritaine qu'il désaltéra de l'eau de sa sainte doctrine ?—Il guérit le serviteur du centenier de Capharnaüm, qui était encore païen; il exauça la prière de la Chananéenne, et délivra sa fille du malin esprit qui la tourmentait horriblement. La réponse qu'il fit à cette tendre mère paraissait sans doute sévère et peu favorable ; mais il ne le faisait que dans une sage et charitable intention : il voulait éprouver la foi de cette femme païenne, et inculper aux Juifs, qui damnaient irrévocablement les païens, cette doctrine qui les confondait : « Vous voyez qu'il y a aussi de belles âmes parmi les païens, bien que vous les appeliez des chiens. » Comment exprimer plus clairement son infinie miséricorde, même à l'égard des païens, que par la comparaison du bon Pasteur, que le Sauveur termine en ces termes : « Et j'ai encore d'autres brebis (les païens), qui ne sont point de cette bergerie (le peuple israélite) ; et il faut que je les amène : elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur » (*Jean*, x, 16).

Enfin, quelle preuve ne donna-t-il pas de son amour infini envers les païens, quand, sur l'arbre de la croix, il répandit son sang non-seulement pour les Juifs, mais encore pour les Gentils ?—Avant de monter au ciel, il recommanda une dernière fois à ses disciples d'aller éclairer et instruire toutes les nations, c'est-à-dire de s'intéresser au bien spirituel de tous les païens ; et ses dernières paroles furent : « Allez par toute la terre, et prêchez l'Evangile à toute créature. Enseignez tous les peuples, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé » (*Matth.*, xxviii, 20). Les saints apôtres obéirent à ce commandement de leur divin Seigneur et Maître ; partout où ils allèrent, ils annoncèrent l'Evangile, disposés à subir joyeusement la mort, pourvu que leur désir unique, la conversion et le salut des peuples païens, fût réalisé.

— L'apôtre saint Pierre fut choisi par le Seigneur pour être l'instrument de la conversion à la foi chrétienne du noble centurion Corneille et de toute sa famille. Mais comme, à l'exemple

de tous les vrais Israélites, il repoussait comme impur et souillé tout ce qui aurait été de nature à inspirer des idées païennes, Dieu voulut préparer sa conversion par une apparition miraculeuse, et lui donner sur toutes ces questions des connaissances plus solides. Le lendemain, lorsque les trois hommes que Corneille lui avait envoyés étaient en chemin et qu'ils s'approchaient de la ville, Pierre monta sur le haut de la maison [1], vers l'heure de midi, pour prier. Ayant été surpris par la faim, il voulut manger; mais pendant qu'on lui apprêtait, il lui survint un ravissement d'esprit.

Et il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe liée par les quatre coins, qui descendait du ciel jusqu'à la terre. Dans cette nappe, il remarqua toutes sortes d'animaux à quatre pieds, des reptiles de la terre et des oiseaux du ciel, tous animaux dont il était défendu aux Israélites de manger. — Et il entendit une voix qui lui dit : « Levez-vous, Pierre, tuez et mangez! — Je n'ai garde de le faire, répondit Pierre avec énergie ; car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur et souillé. » Et la voix lui parlant encore une seconde fois, lui dit : « N'appelez pas impur ce que Dieu a purifié. » Cela s'étant répété par trois fois, la nappe fut retirée dans le ciel, ainsi que les animaux qu'elle contenait.

Tel est le moyen dont Dieu se servit pour faire comprendre à Pierre qu'il n'est pas permis de dire qu'aucun homme soit impur et souillé. Pierre accueillit avec joie les trois hommes que Corneille lui avait envoyés, partit aussitôt avec eux pour aller le trouver, lui annonça l'Evangile, à lui et à sa famille, et leur conféra à tous le sacrement de Baptême.

Lorsque saint Pierre fut de retour à Jérusalem et que les apôtres apprirent que les Gentils eux-mêmes avaient reçu la parole de Dieu, ils lui en firent des reproches en lui disant : « Comment! vous avez été chez des incirconcis, et vous avez même mangé avec eux? » Pierre leur ayant raconté en détail comment la chose s'était passée, ils cessèrent de lui faire des reproches et louèrent le Seigneur en lui disant : « Dieu a donc

[1] Cette partie supérieure de la maison, c'est le toit, qui, selon la coutume du pays, était aplati. (*Note du Traducteur.*)

aussi fait part aux Gentils du don de la pénitence, qui mène à la vie éternelle[1] ! »

Avec quel empressement Philippe, ce soutien des pauvres, courut vers le trésorier de la reine du Candace qui était assis sur son chariot et lisait dans Isaïe, pour lui demander s'il comprenait ce qu'il lisait, pour lui annoncer la joyeuse nouvelle de Jésus-Christ et pour le baptiser!

—L'apôtre saint Paul nous a aussi donné un bel exemple de la charité qu'il faut avoir envers les partisans d'une croyance qui n'est point la nôtre. A peine le Seigneur l'eut-il choisi, par cette merveilleuse apparition dont il est parlé dans l'Evangile, pour être au nombre de ses apôtres, qu'il commença à travailler avec une ardeur infatigable à propager l'Evangile non-seulement à Jérusalem et dans toutes les contrées de la Judée, mais encore dans les régions habitées par les païens, afin qu'ils eussent part au salut qui n'est accordé qu'aux vrais partisans de la foi chrétienne. Grâce à son généreux dévouement, le christianisme devint véritablement la religion universelle; aussi est-ce avec raison qu'on l'appelle « l'Apôtre des Gentils. » L'Arabie et la Syrie, la Grèce et les îles de la mer Méditerranée furent successivement le théâtre de son zèle inépuisable pour le salut éternel de ceux qui ne connaissent pas encore Jésus-Christ. Partout où il arrivait dans ses voyages, il travaillait à fonder des communautés chrétiennes. Il préféra passer le reste de sa vie dans des souffrances continuelles et se voir sans cesse exposé à perdre la vie, plutôt que d'abandonner ses frères les païens à leur malheureux sort. Quelle touchante charité !

Telle fut aussi pour nos ancêtres païens la commisération de ces hommes saints et éclairées d'en haut, que nous nommons les apôtres de l'Allemagne. Ils vinrent de lointaines régions, pauvres et persécutés, dans les contrées que nous habitons, et qui ressemblaient encore à d'immenses forêts, pour annoncer l'Evangile à nos pères, dissiper les ténèbres de leur intelligence, adoucir leurs mœurs sauvages, et ils y réussirent après des peines et des difficultés sans nombre. Grâce aux sueurs de ces hommes actifs, les antiques forêts de la Germa-

[1] *Actes des Apôtres*, ch. x, vers. 34-36.

nie furent extirpées, les marais desséchés, et on y transplanta les fruits qui croissent dans les autres parties du monde. On voit, de nos jours encore, des hommes animés d'un semblable dévouement, s'efforcer, au milieu de traverses et de privations sans nombre, de transporter la précieuse semence de l'Evangile dans les parties les plus éloignées du monde, où vivent des populations encore sauvages ; conduite inconnue aux philosophes du paganisme qui n'ont jamais tenté rien de semblable pour propager les doctrines qu'ils avaient inventées.

Il n'y a pas jusqu'aux contrées malsaines de Chartum, en Afrique, contrées où jamais voix humaine n'avait retenti précédemment, à travers lesquelles la charité chrétienne ne se soit frayé un passage, afin de procurer aussi au pauvre nègre les consolations et le salut qu'offre la doctrine de Jésus-Christ.

AUTRES EXEMPLES.

a. Saint Ambroise. — Vers la fin du quatrième siècle, alors que saint Ambroise était à la tête de la communauté chrétienne de Milan, les ariens se soulevèrent contre les catholiques, à l'instigation de l'impératrice Justine, femme impie. Justine ordonna à saint Ambroise de céder aux ariens la basilique Portia, hors des murs de Milan.

L'évêque refusa. L'impératrice irritée envoya des officiers pour s'emparer d'une des églises de la ville ; mais Ambroise, dans la ferveur de son zèle, répondit que « jamais le temple ne pouvait être livré par le prêtre. »

Le peuple, attaché à la communion de son évêque, se souleva de toutes parts. Des soldats furent envoyés à la basilique Portia pour s'en emparer, et y tendre des voiles qui furent déchirés par le peuple. Dans ce désordre, un prête arien, Castulus de nom, rencontré par les catholiques, allait être impitoyablement massacré ; Ambroise, en ce moment à l'autel, les yeux en pleurs, demanda, par une fervente prière, que le sang d'aucun homme ne fût versé. « Ne permettez pas, Seigneur, que le sang soit versé à cause d'un édifice ; mais si cela est nécessaire, faites du moins que mon sang seul coule pour le bien de ma communauté et pour le salut des hérétiques ! » Puis

il envoya quelques-uns de ses domestiques pour faire délivrer les prisonniers, ce qui eut lieu après quelque résistance.

b. Un bienveillant accueil. – Dans le désert de l'Egypte, qui a été habité par une foule d'ermites orthodoxes, vivait aussi dans une cellule, quoique éloigné d'eux, un hérétique appartenant à la secte des manichéens, lesquels avaient aussi leurs prêtres et leurs ermites.

Le manichéen, ayant voulu entreprendre un voyage, s'égara dans le désert, fut surpris par la nuit, et arriva enfin auprès de la cellule de l'un des ermites qui professaient la pure doctrine catholique.

Il resta longtemps arrêté devant la porte, indécis s'il oserait demander l'hospitalité. Mais la rigueur de la température, jointe à la crainte des bêtes sauvages, dont il entendait les cris féroces, ne lui permirent pas d'hésiter. Il se hasarda de frapper tout doucement et en tremblant à la porte de l'ermite.

L'ermite orthodoxe ayant ouvert, reconnut aussi cet hérétique, car il jouissait d'une certaine célébrité. Cependant il le reçut avec bienveillance, le conduisit dans sa cellule, lui offrit abondamment de tous les vivres dont il pouvait disposer, récita avec lui la prière des repas, et lui prépara une couche commode pour qu'il pût reposer pendant la nuit.

Pendant qu'il était couché, le manichéen se dit en lui-même : « Il est certain que cet homme me connaît, et qu'il me prend pour un homme qui ne professe pas la même croyance que lui,—et malgré cela, il est si charitable envers moi ! Chez nous autres, il est manifeste qu'on ne l'eût pas si bien traité. Cet homme est vraiment un serviteur de Dieu ; il le prouve par ses actions. La charité est bien le signe le plus sûr auquel on puisse reconnaître le vrai disciple de Jésus-Christ, puisqu'il a dit lui-même que c'est à cette marque qu'on le distinguerait. »

Le lendemain, l'hérétique manichéen tomba aux pieds de son hôte et lui tint ce langage : « Dès ce moment, je veux professer la même foi que vous : soyons amis ! » Ils le devinrent, se rendirent l'un à l'autre de fréquentes visites, et goûtaient chaque fois ces douces jouissances qu'on ne rencontre que dans le commerce avec Dieu.—C'est ainsi que fut gagnée par la charité

une âme que des procédés rudes et grossiers n'auraient fait que fortifier dans ses égarements (*Blumen der Wüste*).

c. Un chrétien confondu par un Turc.—Un empereur d'Orient, qui avait nom Romanus Diogènes, fut fait prisonnier dans une bataille par le sultan Olub-Arseba. Le sultan ordonna qu'on amenât devant lui ce prisonnier, et lorsqu'il fut seul avec lui, il se jeta à ses pieds, l'embrassa, eut pour lui tous les égards possibles, le retint pendant huit jours auprès de lui et le fit manger à sa table.

« Comment m'auriez-vous traité, demanda un jour le sultan à son auguste prisonnier, si j'étais tombé moi-même entre vos mains ?— Je vous aurais tué sur-le-champ, répondit avec franchise Diogènes. — Eh bien, reprit le sultan, je n'imiterai pas votre cruauté ; car je sais que votre Christ vous a commandé la paix et le pardon des offenses. » Il conclut effectivement avec Diogènes un paix honorable, le remit en liberté et le rétablit sur le trône de ses ancêtres (*Mettenleiter's Thautropfen*).

d. Pierre Canisius. — Le célèbre Pierre Canisius, qui, par la composition de son Catéchisme, a élevé à sa science et à sa piété un monument impérissable, arrivant un jour dans une ville protestante, apprit que deux femmes avaient été condamnées à mort, parce qu'elles avaient été accusées et convaincues de crimes affreux, produits par la magie et de secrets maléfices. Le saint eut grande compassion de ces deux femmes malheureuses. La pensée qu'elles allaient passer du feu de la terre dans des flammes éternelles transperça son cœur sensible, comme un glaive à deux tranchants ; car, ajouta-t-il aussitôt, on se préoccupait peu de la conversion des deux condamnées, qui elle-mêmes voyaient approcher l'heure de la mort avec indifférence. Toute la ville était infectée de l'hérésie nouvelle (le protestantisme) ; or, comment pourrait-on se sentir du zèle pour le salut des autres quand avec la vraie foi on a perdu la vraie charité ?

Touché de l'état affreux de ces deux infortunées femmes, il se sentit violemment entraîné à demander à Dieu leur conversion. Il le fit, et animé d'une sainte confiance, il chercha l'occasion de s'entretenir avec elles. Dès qu'il l'eut trouvée, il leur parla

avec tant de force et d'éloquence, qu'elles finirent par se laisser ébranler et changèrent de dispositions. Converties par la vertu miraculeuse de la charité de Jésus, qui a su se choisir des élus parmi les plus grands pécheurs, ces deux femmes, dont le blasphème et l'hérésie avaient déjà endurci le cœur, cédèrent aux inspirations de la grâce. Elles firent pénitence, acceptèrent leur châtiment avec un cœur brisé de douleur, et le subirent en témoignant d'une grande fermeté (*D'après sa biographie*).

PINÉHAS ET SIMÉON.

Celui qui hait les hommes et qui les trompe
Se glorifie vainement de sa foi ;
L'amour envers les hommes
Ne se reconnaît qu'à l'amour envers Dieu.

En Judée était un tel homme ;
Il était pauvre, mais loyal.
Son non était Pinéhas :
Il était fils du pauvre Jaïr.

Un jour deux étrangers
Lui ayant confié deux mesures de froment,
Ils les oublièrent et partirent.

Pinéhas, le temps des semailles venu,
Sema leur blé sur son champ ;
Et la moisson arrivée,
Il récolta les épis murs.

Déjà pour la troisième fois
Il avait semé ce blé,
Quand un jour revinrent les étrangers.
Reconnaissant aussitôt leur visage :
« Venez, leur dit Pinéhas, venez et voyez
Comme le Seigneur vous a bénis !
Tout cela est à vous ! Prenez-le ! »

Un tel homme était encore Siméon,
Fils du vertueux Schetach.
Un jour il avait acheté un mulet

D'un neveu d'Ismaël.
Déjà l'animal était en sa possession,
Quand, par aventure, son fils
Vit briller quelque chose au cou du mulet :
C'était un pierre précieuse.

« Oh ! mon père ! oh ! mon père ! s'écriait-il,
Combien le Seigneur nous a faits riches !

—Il n'en est pas ainsi, à Dieu ne plaise,
Mon fils, répondit Siméon ;
C'est l'animal et non la pierre que j'ai acheté. »
Et cela dit, il la renvoya au neveu d'Ismaël.

(*Practische Sittenlehre.*)

La réconciliation.—A l'époque de la Saint-Barthélemy, le matin du 24 août 1572, au premier signal de la cloche matinale, vingt-cinq mille huguenots, c'est le nom qu'on donne en France aux protestants, furent tués à Paris, par l'effet d'un zèle religieux mal inspiré. Deux ennemis irréconciliables vivaient dans cette ville ; l'un était un gentilhomme protestant nommé Régnier, l'autre un catholique, du nom de Vezzius, maire de Guerci. Vezzius fut informé que son ennemi Régnier était en danger de mort, et que sa demeure était envahie par des assassins. Il n'eut pas plutôt appris cette nouvelle qu'il résolut de sauver son irréconciliable ennemi. Il accourut aussitôt accompagné de deux cavaliers, chassa la populace ameutée, enfonça les portes et entra avec deux hommes armés dans la chambre de Régnier. Celui-ci, reconnaissant aussitôt son ennemi. « Tue-moi ! lui cria-t-il ; tu auras ma vie à bon marché. » Vezzius jeta sur lui un sombre regard, et d'une voix impérieuse lui commanda de le suivre. Quatre chevaux se trouvaient devant la maison. Régnier fut obligé de monter sur l'un d'eux, et fut conduit à Guerci sans que Vezzius lui adressât une seule parole. « Maintenant, dit celui-ci à Régnier, vous voilà en sureté ; nous pouvons vider notre querelle à armes égales, comme il sied à des gentilshommes. » Mais Régnier, ému de reconnaissance, se jeta entre les bras de son libérarateur, et leur inimitié fut à jamais oubliée (*Nach Anneyarn*).

g. Une noble demande.— En 1849, à l'époque de la révolution de Hongrie, le comte Schlick, général autrichien, entra avec ses valeureux guerriers dans la ville d'Arad. Comme les Juifs qui y séjournaient avaient pris part à l'insurrection, il exigea d'eux, en punition, qu'ils paieraient une forte somme d'argent.

A cette nouvelle, ceux d'entre les habitants de la ville qui professaient le christianisme déclarèrent qu'ayant toujours vécu en paix et en bonne intelligence avec les Juifs, ils étaient disposés à partager le sort terrible qui les frappait. En conséquence, ils prièrent le général de leur permettre de se charger de la plus grande partie de cette somme, afin de pouvoir ainsi venir au secours de leurs frères. Touchés de cette belle conduite des chrétiens, une foule de Juifs de cette ville se firent baptiser, avec leurs femmes et leurs enfants (*Saltzburger constitution. Zeitung*).

h. Bienfaisance d'un enfant. — La Société dite « de la Sainte Enfance de Jésus, » dont la fondation, due au noble évêque de Nancy, Mgr. Forbin Janson, a été racontée dans le CATÉCHISME HISTORIQUE (1er vol., pag. 413-416), s'est propagée en peu de temps dans tous les pays chrétiens, et a donné lieu à une foule de traits charmants qui rempliront d'une joie sainte toute âme pure et honnête.

Ainsi, à Aix-la-Chapelle, il arriva un jour que six enfants pauvres prièrent leurs parents de les faire admettre dans cette société. Leur père leur représenta qu'étant pauvre il lui serait trop pénible de payer pour eux tous. Mais ses observations furent sans résultat ; les enfants le supplièrent avec tant d'instances, que le père fit admettre les quatre aînés. Quant au plus jeune, qui n'avait que cinq ans, il se contenta de lui dire qu'il ne savait pas ce que c'était.—Dans l'après-midi, l'enfant disparut sans que ses parents, inquiets, sussent ce qu'il était devenu. Rentrant au bout de quelques heures, son tablier plein d'os, sa mère lui demanda ce qu'il portait. Le pauvre enfant, ouvrant son tablier, répondit : « Je viens de parcourir la ville pour chercher des os, afin de pouvoir payer mes cinq centimes pour les petits chinois » (*Vereinsbüchlein*).

i. L'aumône.—Un Franciscain qui quêtait s'adressa un jour dans un hôtel à un monsieur étranger : « Mon ami, lui dit celui-ci en

secouant la tête, si vous saviez qui je suis vous ne vous adresseriez pas à moi ; je ne crois ni à vos saints, ni à votre Sauveur, et votre Ordre n'a pour moi aucune valeur. Je suis un Israélite. » —Le pauvre frère jetant sur lui un regard de compassion répondit sans se déconcerter : « Les aumônes que je recueille ne sont pas seulement pour nous, mais encore pour tous les pauvres et les nécessiteux qui viennent frapper à notre porte. Nous ne leur demandons pas : « Etes-vous chrétien, juif, catholique ou protestant? » — L'étranger, visiblement ému en entendant cette réponse, glissa quelques thalers dans l'ouverture de la bourse, et dit au religieux: «Brave frère, revenez journellement me demander une aumône ; je resterai facilement encore une quinzaine de jours ici. » Le religieux le fit, et l'étranger se montra constamment généreux envers lui. Cet étranger était l'un des MM. Rothschild, qui, comme on le sait, comptent parmi les plus riches Israélites de notre temps (*Salzb. Kirchenbl.*).

j. On trouve des cœurs compatissants même parmi les sauvages.—Les Anglais ont livré bien des guerres sanglantes et meurtrières aux Indiens, ces premiers habitants de l'Amérique.

Un jour, les Anglais subirent une immense défaite. La plupart d'entre eux furent faits prisonniers, et mis à mort de la façon la plus cruelle. Déjà un vieux Indien avait levé sa hache contre un jeune Anglais, lorsqu'il se sentit tout à coup ému à la vue de la figure si douce et si aimable du jeune homme. Il laissa tomber sa hache, sauva, au grand danger de sa propre vie, le jeune Anglais des mains des autres sauvages, et le conduisit dans sa cabane, où il le soigna avec la tendresse d'un père. Il protesta que jamais il ne le délaisserait, l'examina avec la plus grande attention, puis se remit à pleurer à grands cris. « As-tu encore un père? demanda un jour le sauvage au jeune homme. — Oui, répondit celui-ci ; il vivait encore quand j'ai quitté le foyer natal. — Oh ! combien il doit être malheureux de t'avoir perdu, continua l'Indien, en exhalant de profonds sanglots. Moi aussi, j'avais un fils ; il mourut un jour à côté de moi, couvert de blessures. »

Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, le soleil apparut à l'horizon, et dora de son magnifique éclat les arbres et les buissons verdoyants d'alentour. « Aimes-tu l'aurore matinale et les

fleurs du printemps ? reprit l'Indien. —Oui, répondit le jeune homme; ce magique spectacle me transporte et me ravit.— Pour moi, dit le bon sauvage en fondant en larmes, depuis que j'ai perdu mon fils, ces sortes de plaisirs se sont évanouis. » Puis, prenant la main de l'Anglais : « Retournez dans votre patrie, lui dit-il, afin que votre père puisse de nouveau savourer les douceurs de l'aurore matinale et les suaves parfums des fleurs du printemps. »

Williams, ainsi s'appelait le jeune Anglais, retourna effectivement dans sa patrie, où son bon père et ses sœurs lui firent le plus joyeux accueil. Il se rappelait presque tous les jours la manière inattendue dont il avait été sauvé : « Hélas ! disait-il, lorsque, jadis, je marchais au combat plein de fureur contre les sauvages, je me figurais que ces hommes n'avaient aucune pensée raisonnable, et n'étaient susceptibles d'aucun sentiment de compassion. Je ne croyais pas qu'ils fussent meilleurs que des animaux féroces et indomptables. Maintenant je vois combien je m'étais trompé. Partout on trouve des hommes de bonne volonté, et qui pour cette raison méritent toute notre estime. »

Il n'y a point de peuple sur ce vaste univers
Qui soit tout à fait dépourvu d'hommes de bien.

Bien qu'il y ait pour nous obligation de nous montrer charitables même envers les hérétiques, notre charité et notre tolérance ne doivent pas néanmoins dépasser leurs bornes. Notre charité ne doit pas être pour nous un piége qui nous expose à prêter l'oreille aux discours séduisants par lesquels ils chercheraient à nous faire apostasier la vraie foi, et nous ne devons pas, par une fausse complaisance, devenir infidèles envers Dieu. Nous sommes en effet à une époque où il est nécessaire de prononcer en face de ces sortes d'adversaires de notre foi ce mot énergique des saints Apôtres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » (*Act.*, v, 29).

TRAITS HISTORIQUES.

a. Jean de Britto.—Le bienheureux Jean de Britto, qui dans l'espace de dix ans a converti douze mille païens au christianisme, et qui, en 1853, a été béatifié par le souverain Pontife Pie IX, fut pressé, lui et ses compagnons, ou d'adorer les idoles de Madura, ou de choisir la mort. Il répondit au nom de tous qu'ils étaient chrétiens et disposés à souffrir plutôt mille morts que de renier leur croyance. Le jour suivant, ce généreux confesseur fut séparé de ses compagnons et conduit à Oriur, où l'on essaya encore une fois de le faire apostasier, après quoi on le condamna à la mort. Portant son bréviaire sous le bras et quelques reliques au cou, Britto marcha vers le théâtre du supplice d'un pas ferme et avec un visage gai et serein. Arrivé là, il se jeta à genoux et resta en prière jusqu'au moment où le bourreau lui donna un premier coup sur les épaules, et d'un second lui abattit la tête. Ce glorieux triomphe de la foi chrétienne eut lieu le 4 février 1693. Le Père Jean de Britto avait atteint sa quarante-sixième année : il était depuis trente et un ans dans la Compagnie de Jésus, et en avait passé treize dans la mission de Madura. Lorsque la nouvelle arriva en Europe que le bienheureux avait subi la mort du martyre, sa mère était encore en vie. Cette noble femme, loin de s'en affliger, en fut au contraire hautement réjouie ; elle orna sa maison comme aux plus beaux jours de fêtes, mit ses plus riches vêtements, et remercia Dieu du fond de son cœur de lui avoir accordé le bonheur de devenir la mère d'un martyr (*Sa Biographie*).

b. L'enfant et la pièce d'or.—Un enfant trouva une pièce d'or fort ancienne, mais qui avait conservé tout son prix. Comme l'inscription était devenue illisible sous l'action du temps, il ne put en apprécier la valeur. Pendant qu'il était occupé à l'examiner avec beaucoup d'attention, survint un juif. Celui-ci parvint à la rendre si méprisable à ses yeux, en lui persuadant qu'elle était fausse, que l'enfant la jeta sur la rue.

Quelle ne fut pas la désolation de cet enfant quand il apprit qu'il avait été trompé ! « Voilà, mon fils, lui dit son père, ce qui arrive à tous ceux qui ajoutent foi aux imposteurs. Ils per-

dent le plus précieux des biens, la grâce sanctifiante, ce bien qui est préférable à tous les trésors de la terre. »

c. *L'animal importun*—Un jeune monsieur, qui selon l'habitude d'une foule de gens vaniteux, se dirigeait non d'après les principes de la vraie religion, mais selon l'esprit du siècle, émettait en présence de son oncle, homme sage et droit, toutes sortes de propositions, qui, si elles avaient un certain vernis de science, étaient inconciliables avec l'éternelle vérité. L'oncle le laissa parler un instant, puis il lui dit : « Il existe une sorte d'animal, appelé œstre, qui dépose ses œufs dans la cavité du front d'une espèce particulière d'animal, tel que le bœuf, le cheval, le chameau, l'âne, le mouton et le lièvre. Or, il paraît que l'esprit du temps a, lui aussi, déposé ses œufs dans votre front et dans votre cervelle. Quand vous autres, jeunes novateurs, avez la tête remplie de ces œufs d'œstre, alors vous vous croyez savants. Oh, insensés, qui rejetez la vraie doctrine de Jésus-Christ, la seule qui puisse procurer le bonheur, et qui voulez rendre les gens bons, sages et heureux avec vos œufs d'œstre. »

Quand nous apercevons un homme affligé d'un chancre qui lui cause d'affreuses douleurs, nous éprouvons pour lui une immense compassion, bien que ce spectacle nous inspire du dégoût. Tel est notre devoir par rapport au vice. Nous devons le détester, sans cesser pour cela de plaindre celui qui en est atteint, et qui se prive ainsi non-seulement de son bonheur temporel, mais encore de sa félicité dans l'autre monde. Le plus grand criminel est lui-même notre frère. Si le bon Dieu supporte les hommes méchants et pervers, lui à qui il suffirait d'un éclair pour les anéantir, puisqu'il dispose d'une puissance infinie, et s'il ne laisse pas de les combler encore de bienfaits multipliés, pourquoi, nous, tout en fuyant leur commerce, afin de n'être pas séduits par eux, ne les aime-

rions-nous pas et ne respecterions-nous pas dans leur personne la nature et la dignité humaines? Ne sommes-nous pas obligés de marcher sur les traces de Celui qui est venu dans le monde pour y chercher ce qui était perdu, et qui, dans la comparaison de la brebis égarée, manifeste d'une manière si touchante son infinie bonté envers les pécheurs? Pourquoi ne nous efforcerions-nous pas de les corriger par nos leçons, nos conseils et nos bons exemples? Prenons pour règle de conduite ces paroles d'un illustre docteur de l'Église? « Aimez dans votre prochain, non la faute, mais la personne; car celle-ci est l'ouvrage de Dieu, tandis que la faute est l'œuvre de l'homme. Aimez ce que Dieu a fait, et non pas ce qui est le produit de l'homme[1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Les larmes de l'ermite. — Un vieux et saint ermite se mettait à pleurer amèrement chaque fois qu'il apprenait que quelqu'un avait commis un péché. « Hélas! avait-il coutume de s'écrier, aujourd'hui c'est votre tour, demain ce sera le mien! Aujourd'hui vous êtes tombé dans un péché, Dieu veuille que demain je ne sois pas frappé par le même malheur! »

b. Prophétie de saint Martin.—Saint Martin, évêque de Tours, avait un disciple doué d'une vaste intelligence et d'un excellent cœur, mais bientôt il dégénéra à un tel point que ses condisciples furent scandalisés de la frivolité de sa conduite et conseillèrent à leur maître de bannir à jamais de leur société ce jeune débauché, qui avait nom Britius. Mais ce tendre maître, qui n'avait pas encore renoncé à l'espoir de voir le jeune disciple revenir de ses égarements, leur répondit : « Jésus Christ ne chassa pas encore plus avant dans la forêt obscure la bre-

[1] S. Aug., *Tract. 6 in I Epist. Joann.*, n. 11.

bis qui s'était égarée, mais il la chercha et la rapporta au bercail. Bien qu'il connût la malice de Judas, il le toléra néanmoins parmi ses disciples. Il laissa debout le figuier stérile, afin de s'assurer si, soigneusement cultivé, il ne porterait plus de fruit. Faites de même, supportez Britius, dit le saint à ses disciples; cherchez à l'encourager par vos exemples, priez pour lui. Je prévois que nos peines ne seront pas inutiles ; Britius finira encore par devenir un digne évêque. » Cette prophétie se réalisa plus tard, et Britius succéda à saint Martin sur le siége épiscopal.

c. *Le pécheur repentant.*—Saint Corbinien fut invité à se rendre à la cour, par Pépin, grand maître de cour de la maison impériale de Paris. Déjà il approchait de la ville, lorsqu'il vit emmener un homme qui avait été condamné à être pendu pour cause de vol. Saint Corbinien se sentit ému de la plus vive compassion envers cet infortuné. Ayant prié les exécuteurs de la justice et le peuple de s'éloigner, il s'approcha de ce malheureux pécheur et l'exhorta à se confesser. Cet homme, qu'on nommait Adalbert, conçut pour le doux et charitable évêque la plus grande confiance, et lui confessa tous ses péchés en pleurant à chaudes larmes. Corbinien, convaincu de la sincérité de son repentir, lui donna l'absolution de ses péchés, et pria les exécuteurs de la justice de différer son supplice, parce qu'il espérait obtenir grâce pour ce pauvre pécheur. Sa demande lui fut accordée sans peine. Corbinien se rendit alors à Paris, se jeta aux pieds de Pépin, implora le pardon du criminel repentant, et l'obtint. Accompagné d'un fonctionnaire de la cour, il repartit en toute hâte pour le lieu où devait se faire l'exécution. Malheureusement, les exécuteurs avaient seulement fait semblant d'accéder aux vœux de Corbinien, et déjà l'infortuné Adalbert avait reçu le coup de la mort. Corbinien ordonna sur-le-champ de le descendre de l'arbre où il était suspendu, et il le rendit à la vie. Tout le peuple prit cet événement pour un miracle manifeste. Quant à Adalbert, il tomba à genoux aux pieds du saint homme, lui promit qu'il le servirait toute sa vie, et mènerait sous sa direction une conduite vertueuse. Il tint parole ; depuis ce moment, sa vie fut celle d'un homme craignant Dieu, et on n'eut plus le moin-

dre délit à lui reprocher (*Christ. von Schmid's Apostel Deutschland's*).

d. Les petits voleurs de fruits. — Saint Fridolin, abbé de Seckingen, dans la Souabe, reprenait ceux qui avaient manqué avec la plus grande douceur, et parvenait ainsi à les corriger.

Un jour, deux petits garçons se glissèrent dans le jardin du couvent, et montèrent sur un arbre pour voler des fruits. Mais quelle ne fut pas leur frayeur lorsqu'il virent arriver un religieux, et surtout quand ils s'aperçurent que c'était l'abbé, saint Fridolin lui-même. Ils voulurent descendre sur-le-champ et prendre la fuite pour échapper à la punition qu'ils redoutaient. Mais le saint homme leur cria de ne point trop se presser, afin de ne pas tomber et de ne point se faire de mal. Puis il leur fit comprendre quel détestable péché c'est que le vol. « Si vous voulez des fruits, leur dit-il entre autres, venez en demander, on vous en donnera certainement. » — Les enfants accédèrent volontiers à son invitation et revinrent souvent au jardin. Le saint abbé leur distribuait des fruits, et leur racontait mille choses intéressantes concernant le bon Dieu, Les enfants cessèrent de voler et devinrent plus tard des hommes probes et honnêtes.

e. Une tradition orientale. — Plusieurs personnes entouraient un jour un chien mort, étendu sur le chemin. Chacun avait une plaisenterie à dire sur cet animal. « Fi ! disait l'un, en se bouchant le nez, comme cette charogne sent mauvais ! Comme il est sale et dégoûtant, disait un autre en crachant dessus ! Il n'a presque plus de poils, ajoutait un troisième ! Quelle horreur ! reprenait un quatrième, en lui donnant un coup de pied. »

Le divin Sauveur venant aussi à passer. « Voyez, dit-il avec douceur, comme ses dents sont belles, elles sont aussi éclatantes que l'ivoire ! »

Les critiques, confus de n'avoir aperçu que les défauts de cet animal, rougirent de honte et se turent.

Nous aussi, quand nous nous permettons de juger nos semblables, nous ne devons voir que leurs belles

qualités et fermer les yeux sur leurs défauts. Cette conduite sera pour nous une source de joie, nous nous épargnerons ainsi bien des désagréments, et nous deviendrons meilleurs. Quand, au contraire, on ne fait attention qu'aux défauts d'autrui, on n'en éprouve aucune satisfaction, ou du moins aucune satisfaction innocente, on est disposé à lui nuire, on perd la charité et on devient orgueilleux.

Enfin, bien que nous devions principalement aimer, secourir et honorer ceux qui nous sont unis par les liens de la nature, du devoir et de la reconnaissance, comme les parents, les maîtres, les supérieurs, les bienfaiteurs, etc., nous ne sommes pas pourtant dispensés de souhaiter et de faire du bien à nos ennemis et à ceux qui nous ont offensés, de les aimer, de leur témoigner de la douceur et de la bienveillance, et de prier pour eux. « Car, disait le divin Sauveur, si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous à espérer? Les publicains eux-mêmes ne le font-ils pas? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous en cela de plus que les autres? Les païens ne le font-ils pas aussi » (*Matth.*, v, 46-48)? « Bénissez donc, continue l'apôtre saint Paul, ceux qui vous persécutent; bénissez-les, et ne vomissez point d'imprécations contre eux. Ne rendez à personne le mal pour le mal; au contraire, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire: car, agissant de la sorte, vous amasserez des charbons sur sa tête (qui feront fondre la glace de la haine qu'il a contre vous, et le forceront de reconnaître que vous êtes plus digne de son amour que de son aver-

sion)[1]. « Celui-là, dit à son tour saint Grégoire-le-Grand, a la vraie, la parfaite charité, qui aime son ennemi en Dieu et à cause de Dieu[2]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. *Saint Louis.*—Une femme croyant avoir été lésée dans une affaire de justice, alla, dans l'excès de sa colère, jusqu'à accuser saint Louis, roi de France, de n'être pas digne de porter la couronne royale et de vivre en France.

« Vous avez raison, bonne femme, lui répondit le roi, je n'en suis pas digne : et si l'on me traitait comme je le mérite, on me chasserait non-seulement de la France, mais encore du monde entier. »

Là dessus, le roi lui fit donner une aumône considérable. Cette pauvre femme en eut plus de confusion que si on lui avait infligé le plus sévère châtiment.

b. *Saint François de Régis.*—Saint François de Régis rencontra un jour un jeune homme qui voulut l'assassiner. Déjà ce malheureux tirait une épée de dessous son manteau pour l'enfoncer dans la poitrine du saint homme, lorsque ce bon serviteur de Dieu lui adressa ces paroles pleines de douceur : « Pourquoi, mon cher frère, êtes-vous si mal intentionné envers un homme qui ne vous veut que du bien, et qui sacrifierait volontiers son propre sang pour obtenir votre salut éternel ? »

A ces mots, le jeune homme saisi de frayeur laissa tomber son épée, se jeta aux pieds du saint, qui lui pardonna et le ramena à de meilleurs sentiments.

c. *L'ermite saint Abraames.* — L'ermite saint Abraames, qui annonçait la foi chrétienne en Phénicie, arrivant un jour dans un petit village solitaire pour prêcher l'Evangile aux habitants de ce lieu, fut saisi par quelques hommes, qui le conduisirent au milieu du village en poussant des cris affreux et en l'ac-

[1] Comparez : *Rom.*, XII, 14, 17, et 6, 20.
[2] S. GREG. MAX., *Hom.* XVII.

cablant de coups. Arrivés là, leur intention était de le frapper jusqu'à ce qu'il rendît l'âme ; mais le saint homme endura tous ces mauvais traitements avec tant de patience, il pria le ciel avec tant de ferveur de pardonner à ses bourreaux, qu'ils finirent par s'attendrir, et allèrent jusqu'à lui permettre de séjourner quelque temps dans leur village.

d. L'esclave chrétien. — Un esclave d'Alger, dont la charité chrétienne n'avait point réchauffé le cœur, disait un jour à son camarade pendant qu'ils travaillaient ensemble : « Frère, le temps est venu de nous venger. Vois-tu comme notre surveillant, qui nous traite si cruellement, égaré par le vin, dort profondément sous cet arbre ! A chaque instant, il approche davantage de l'abîme. Cours vite lui donner une secousse ; il suffira d'un coup léger pour le précipiter dans l'abîme, où en se fracassant les membres il ne manquera pas de trouver la mort. Par ce moyen, tu seras délivré de ce bourreau qui met son plus grand plaisir à te maltraiter jonrnellement, et, qui plus est, à rire de tes maux. Va, venge-toi, personne ne te verra ! »

L'esclave chrétien, qui était un prêtre catholique, et qui, voyageant pour prêcher la vraie foi, était tombé entre les mains des pirates, jeta sur le camarade qui lui donnait un si mauvais conseil un regard désapprobateur, et lui dit : « Cessez ces discours inspirés par la vengeance. Je suis un chrétien ; ma foi m'enseigne à aimer même mes ennemis ; je veux suivre cette doctrine et étouffer tout sentiment de vengeance. Il n'y a que le pardon qui soit digne d'un chrétien. »

Il courut ensuite auprès du surveillant, qui lui avait fait tant de maux pendant sa captivité, vit un serpent qui était sur le point de lui faire une morsure mortelle, le tua, puis retourna à son travail, heureux d'avoir agi si noblement envers son ennemi (*Chimani*).

e. Saint André Avellin. — Saint André Avellin nous a laissé un touchant exemple de son esprit doux et conciliant. Son neveu, jeune homme plein d'espérance et qu'il aimait tendrement à cause de sa conduite vertueuse, avait été assassiné par un homme qui avait voulu se venger. Saint André Avellin connaissait cet assassin, et rien ne l'empêchait de l'accuser en

justice. Mais il ne voulut pas même laisser supposer qu'il avait l'intention de tirer vengeance de cet homme impie, aussi ne prononça-t-il pas son nom.

Cependant cet assassin ayant été connu dans la suite, le frère du saint voulut se venger de lui ; mais saint André l'en empêcha, parvint à obtenir de lui qu'il laisserait à la justice le soin de le punir, et alla même jusqu'à supplier le juge de traiter ce criminel avec le moins de rigueur possible (*Idem*).

f. Grandeur d'âme. — Un soldat fait prisonnier à la guerre trouva l'occasion de s'évader. Il s'enfuit à travers les forêts afin de n'être point découvert ; mais la faim ne tarda pas à le forcer de chercher quelque maison habitée, afin de trouver un peu de nourriture.

Il arriva auprès d'une cabane solitaire, située sur la lisière d'une forêt. Il s'en approche en tremblant, frappe à la porte et demande un morceau de pain. L'habitant de la cabane, un bûcheron, arriva avec une lumière. Grande fut la frayeur du soldat quand il s'aperçut qu'il était arrivé chez des gens connus, où il avait logé quelque temps auparavant et s'était montré passablement exigeant et tracassier, selon la coutume des soldats en temps de guerre. Le bûcheron le reconnut également sur-le-champ ; mais au lieu de se venger, il ne vit en lui qu'un prisonnier malheureux et sans défense, qui cherchait à se sauver. Après lui avoir donné une demi-miche de pain et un morceau de fromage, il lui dit : « Hâtez-vous de vous retirer dans la forêt et d'y chercher un gîte pour la nuit, afin que vous ne soyez point découvert. Des sentinelles ennemies rôdent sans cesse aux alentours. »

Le soldat le remercia avec effusion et profondément ému de voir avec quel noble désintéressement il lui rendait le bien pour le mal. Le fugitif suivit le conseil du bûcheron, et arriva heureusement dans sa famille (*Erzæhlung'sbuch der Grossmutter*).

g. Disposition de Louis XII à pardonner les injures. — Louis XII, roi de France, connu d'abord sous le nom de duc d'Orléans, avait, avant de monter sur le trône, une multitude d'ennemis. L'un d'eux, nommé La Trémoille, était un personnage considéré et influent, dont on se servait comme d'ins-

trument pour opprimer le duc d'Orléans. Lorsque Louis fut monté sur le trône royal, La Trémoille devint son captif dans la bataille de Saint-Aubin. Plusieurs personnes ayant conseillé au roi de se venger de lui, le prince leur répondit : « Le roi de France ne se venge pas des injures faites au duc d'Orléans. Si La Trémoille a servi fidèlement mes ennemis, gagné par ma générosité, il me servira aussi fidèlement dans la suite » (*Chimani*).

h. Exemple de patience. — Le célèbre et brave Raleigh reçut un jour une grave offense de la part d'un jeune homme vif et passionné, qui s'oublia jusqu'à lui cracher à la figure. Sans s'émouvoir, Raleigh se contenta de tirer son mouchoir de sa poche, et de dire avec le plus grand calme : « Pauvre malheureux, si je pouvais aussi facilement ôter ton sang de dessus ma conscience que ce crachat de dessus ma figure, à l'instant même c'en serait fait de ta vie » (*Magazin moral. Erzæhlungen*).

i. Alphonse V.—Alphonse V, roi d'Arragon, passait un jour à travers une épaisse forêt, lorsqu'un page qui courait à cheval devant lui ayant plié une branche qui barrait le chemin, eut l'imprudence de la lâcher trop tôt, et la branche alla frapper violemment dans l'œil du roi. Toute la suite du prince accourut effrayée pour s'enquérir du dommage et demander au roi s'il en éprouvait de vives douleurs. Le roi, qui souffrait certainement de cet accident, comprima sa douleur, et répondit d'un air calme et souriant : « Je pense moins à moi qu'à ce pauvre page à qui la branche est échappée des mains, et qui se trouve sûrement dans un grand embarras. »

Et en achevant ces paroles, il tendit la main au page, qui tremblait de tous ses membres, et tout fut oublié.

j. Radetzky.—Lorsque le 6 août 1848, Radetzki, général des Autrichiens, que chaque soldat se plaisait à appeler du doux nom de « père, » entra couvert de lauriers dans Milan, capitale de la Lombardie, qu'il venait de reconquérir ; il exhorta tous ses guerriers à pardonner aux ennemis les maux qu'ils en avaient reçus pendant le cours de la guerre.

k. Grandeur d'âme du Tasse. — On rapporta un jour au poëte

Le Tasse qu'un de ses ennemis disait tous le mal possible sur son compte à quiconque voulait l'entendre: « Laissez-le faire, répondit tranquillement le poëte ; il vaut mieux qu'il dise à tous du mal de moi, que tous parlent de moi en mauvaise part » (*Jugendzeitung von Dolz*).

l. Les voisins réconciliés.—Lorsque, au commencement de ce siècle, les armées françaises pénétrèrent dans la province de Salzbourg, toutes les maisons d'un village furent dévastées, ce qui jeta plusieurs familles dans une grande pauvreté. Il ne restait plus à un grand nombre de ces infortunés que quelques pièces de vêtements; le pain leur faisait complétement défaut. Un seul habitant de ce lieu, nommé Pierre Muller, conservait encore une certaine aisance. Il avait su de bonne heure mettre en lieu sûr ce qu'il avait de plus précieux, et les armées françaises ne l'avaient point découvert.

Pierre Muller avait un voisin auquel il ne restait absolument rien pour vivre. Depuis deux jours sa femme et ses enfants étaient en proie aux horreurs et aux angoisses de la faim. Déjà, avant l'arrivée des Français, ce dernier vivait avec Pierre Muller dans la plus grande inimitié. Cependant dès que Muller apprit la triste situation de son voisin, il s'empressa d'accourir auprès de lui, de lui porter des vivres et de le consoler.

Touché de tant de générosité, le voisin se jeta dans les bras de son bienfaiteur pour le remercier et lui demander pardon de s'être si mal comporté à son égard. « Nous ne pensons plus à cela, cher voisin, répondit Pierre Muller ; nous voulons désormais nous aimer avec d'autant plus de sincérité. Prenez ma main ! — Soyons dès ce jour amis jusqu'à la mort » (*Pureberl*).

m. Magnanimité.—Munnich, général illustre qui jouissait en Russie d'une grande considération, tomba plus tard dans la disgrâce de l'empereur, et fut banni en Sibérie. Le commandant du lieu où il séjournait tâcha d'adoucir son sort en lui fournissant des matériaux pour écrire et des instruments pour s'exercer dans les mathématiques, et en lui permettant de sortir seul et d'aller où il voudrait. Comme ce lieu d'exil était très-éloigné de la résidence impériale, il n'était pas à craindre que le commandant fût accusé auprès de l'empereur de cette

faculté qu'il accordait au général par pure bienveillance et sans en avoir demandé la permission. Mais il se rencontra un officier à qui Munnich avait fait beaucoup de bien, et à la prospérité duquel il avait contribué, qui, ayant fait un voyage dans ce pays, fut témoin de ces ménagements, et eut la bassesse d'en informer la cour. Le commandant fut destitué, et Munnich soumis à une discipline plus rigoureuse. Au bout de quelques années, celui-ci fut rappelé et réintégré dans ses fonctions. Une circonstance particulière amena un jour devant lui l'officier qui l'avait trahi. Celui-ci s'étant jeté à ses pieds tremblant de frayeur : « Levez-vous, lui dit le vieillard; si mon cœur ressemblait au vôtre, alors peut-être la pensée me viendrait de me venger ; mais comme je sais maintenant que vous ne pouvez plus nuire à personne, soyez parfaitement tranquille, il ne vous arrivera rien de fâcheux » (*Jugendzeitung von Dolz*).

n. Un miroir pour les parents et les enfants. — Il existe une foule de parents assez insensés pour travailler, tant par leurs paroles que par leurs exemples, à étouffer dans leurs enfants, sous l'ivraie de la haine et de la méchanceté, la plante céleste de l'amour des ennemis. Que de fois n'arrive-t-il pas, quand un enfant vocifère de colère, frappe la terre de ses pieds, ou bat ses frères et sœurs, de voir un père inintelligent, au lieu de le punir, en témoigner la plus grande joie, et dire à l'enfant d'un air satisfait : « Tu finiras encore par devenir un mauvais sujet ! » Que de fois n'a-t-on pas vu une mère déraisonnable frapper la pierre, le banc ou la table contre laquelle son enfant s'était heurté et fait mal, et d'une voix courroucée, adresser des reproches à cet objet insensible ! Que de fois n'entend-on pas des parents dire à leurs enfants lorsqu'ils se plaignent à eux de quelque injure reçue : « Tu n'aurais pas dû souffrir cela, il fallait frapper ! »

Le beau trait que nous allons citer, et que l'auteur des *OEufs de Pâques* a rapporté dans les magnifiques *Souvenirs de sa vie* [1], où il raconte les faits les plus remarquables dont il a été témoin pendant sa longue et laborieuse carrière, peut être proposé comme modèle aux parents et aux enfants.

[1] Voir le premier volume de cet ouvrage, traduction française. — Paris, Louis Vivès, 1859.

« Un enfant, raconte le vénérable Schmid, probablement par mégarde, jeta une pierre à la tête de mon frère ; le sang coula. Nous n'eûmes rien de plus pressé, lui et moi, que de courir auprès de notre père pour le prier d'accuser ce méchant garnement, afin qu'il fût puni. Notre père nous répondit : « J'ai appris que ces gens-là sont pauvres, qu'ils ont beaucoup d'enfants, et qu'en outre leur mère est malade. Nous voulons donc pardonner à cet enfant malicieux. Nous sommes obligés, d'après l'Evangile, de rendre pour le mal, non pas le mal, mais le bien. » Et il nous donna une pièce d'argent pour la porter à ces pauvres gens, tout en nous défendant de parler du coup de pierre. Les parents, déjà informés du méchant tour de leur enfant, en avaient été extrêmement affligés. Aussi, quel ne fut pas leur étonnement quand nous leur apportâmes cet argent et racontâmes ce que notre père avait dit. Ils vantèrent la bonté de son cœur, furent toujours animés envers nous des meilleures dispositions, et aucun de leurs enfants ne nous fit plus jamais la moindre offense. Il y a plus : l'enfant voulant compenser en quelque manière le méfait dont il s'était rendu coupable, apporta à mon frère une magnifique couronne tressée avec des fleurs cueillies dans les champs. Un châtiment sévère infligé au coupable, au lieu de produire ce résultat, aurait eu des effets tout opposés. »

Mais pour que notre charité envers le prochain ait de la valeur aux yeux de Dieu, il faut non-seulement qu'elle soit générale, mais encore

B. *Désintéressée.*—L'amour du prochain doit avoir pour mobile, non pas nos propres avantages, le désir de l'honneur, de la considération, du gain temporel, mais le bien des autres. Ce n'est point agir par désintéressement que de se demander, chaque fois qu'on fait une bonne œuvre, comme si c'était le but principal que nous nous proposions : « Que recevrai-je en retour ? » Nous ne devons pas être disposés à donner

à notre prochain des marques de charité, alors seulement que nous croyons que nous serons vus, loués et récompensés. Ce n'est pas avoir une charité désintéressée que de ne donner quelque chose aux pauvres que parce qu'on ne peut se débarrasser d'eux, ou par la raison que ce que nous donnons nous est à peu près inutile. Sans désintéressement, l'œuvre de charité la plus parfaite n'a aucune valeur. Voilà pourquoi le divin Sauveur nous avertit de nous mettre en garde contre l'ostentation. « Lorsque vous faites l'aumône, dit-il, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues pour être honorés des hommes ; je vous le dis, en vérité, ils ont déjà reçu leur récompense » (*Matth.*, VI, 2). Dans la magnifique peinture qu'il fait de la charité, l apôtre saint Paul s'exprime ainsi : « La charité n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts » (I *Cor.*, XIII, 5). Saint Ambroise tient le même langage : « En matière de générosité, dit-il, on ne demande pas combien, mais avec quelles dispositions on donne ; car votre générosité n'est pas parfaite si vous donnez plutôt par ambition que par miséricorde [1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques.—Lorsque le roi de Sodome, en récompense du secours qu'Abraham lui avait envoyé pour faire la guerre, voulut lui donner tout le butin qu'il avait fait, celui-ci s'écria : « Je lève la main et je jure par le Seigneur, le Dieu très-haut, possesseur du ciel et de la terre, que je ne rece-

[1] S. AMBR., *in Epist. ad Cor.*

vrai rien de tout ce qui est à vous, depuis le moindre fil jusqu'à un cordon de soulier » (*Genes.*, XIV, 22).

Nous savons, par l'exemple de Loth, avec quelle sévérité Dieu punit les hommes avares et cupides. Loth aurait dû avoir plus de respect pour Abraham, qui était le frère de son père; mais comme il ne s'inspirait que de son intérêt, il crut faire un très-heureux choix en choisissant la plus belle partie du pays. Malheureusement, il éprouva ce qui arrive presque toujours aux hommes intéressés, qui, finalement, sont souvent trompés dans leurs espérances: il n'avait choisi que son malheur. Le roi d'Elam lui enleva sa fortune et le conduisit en captivité, lui, sa femme et ses deux filles. Et il est probable qu'il y serait péri lors de la ruine de Sodome, si le Seigneur ne l'eût sauvé miraculeusement en lui envoyant un ange.

Rebecca se montra aussi complaisante envers le serviteur d'Abraham que si elle avait su d'avance les riches présents qu'elle en recevrait; tandis que son frère Laban n'eut pas plutôt aperçu ses pendants d'oreilles et ses bracelets d'or, qu'il courut en toute hâte vers l'étranger, qui se trouvait près de la fontaine, et lui dit: « Entrez, vous qui êtes béni du Seigneur, pourquoi demeurez-vous dehors; j'ai préparé la maison, et un lieu pour vos chameaux » (*Genes.*, XXIV, 31).

Moïse n'espérait sans doute aucune récompense quand il protégea les filles de Jéthro contre l'insolence des bergers.

Le roi David, en récompense de la fidélité que Berzellai lui avait témoignée pendant sa fuite, l'invita à finir tranquillement ses jours auprès de lui; mais ce généreux vieillard, dont le désintéressement égalait la bonté, n'accepta point ses offres

Non moins remarquables étaient la bonté et le désintéressement d'Elisée. Le présent que lui offrait Naaman, qu'il avait guéri de la lèpre, aurait suffi pour l'enrichir; mais il préféra vivre content de peu, faire beaucoup de bien et ne rien recevoir en retour.—Eliézer, son serviteur, peut, au contraire, servir d'exemple et de leçon à tous ceux qui lui ressemblent sous le rapport de la cupidité et de la bassesse.

Le roi Balthazar aurait volontiers récompensé largement le

service que lui rendit Daniel en lui expliquant l'écriture mystérieuse tracée sur la muraille ; il aurait été disposé à le revêtir de la pourpre, à orner son cou d'une chaîne d'or et à lui donner la seconde place après la sienne ; mais Daniel lui répondit : « Gardez pour vous vos dons et donnez à un autre vos présents royaux. Cependant, je vais vous expliquer cette écriture et vous en dévoiler la signification. »

Le plus beau modèle de désintéressement dans l'amour du prochain, c'est celui que nous a offert le divin Sauveur. S'il faisait des miracles, c'était par pur amour pour les hommes, et c'est aux intentions charitables avec lesquelles il les opérait qu'ils empruntaient toute leur valeur. Il ne s'agissait point pour lui d'exciter l'admiration, de satisfaire la curiosité de spectateurs vains et dissipés, de recueillir leurs louanges et leur approbation. Ses miracles ne devaient servir dans sa pensée qu'à faire du bien aux malheureux, à frayer dans leurs cœurs un accès à sa doctrine, à les réveiller de leur insensibilité pour la vérité et la vertu, et à annoncer solennellement la délivrance au genre humain enseveli tout entier dans la corruption.

Il lui eût été facile, à lui qui pendant sa vie opéra tant de miracles, de faire servir sa puissance à mettre fin aux douleurs atroces qu'il endurait ; mais il ne voulut point le faire. Sa vertu d'opérer des miracles, il voulait la faire servir non à son propre avantage, mais au bonheur des autres. Il voulut donner aux hommes l'exemple du renoncement aux honneurs, souffrir les plus basses humiliations, être compté parmi les malfaiteurs, et mieux encore passer pour leur chef. Tous les honneurs de la terre n'étaient rien à ses yeux quand il s'agissait de sauver les hommes. Il sacrifia pour eux tous les plaisirs, et même jusqu'à son sang et à sa vie. Il supporta les souffrances du couronnement d'épines, de la flagellation, du crucifiement et de la mort la plus horrible, en vue du salut des hommes.

Non moins sublime fut le désintéressement des saints Apôtres, qui, pour rendre heureux les hommes en leur annonçant la joyeuse nouvelle de l'Evangile, s'exposèrent aux plus rudes persécutions et subirent la mort la plus ignominieuse.

AUTRES EXEMPLES.

a. L'arête de poisson. — Saint Pierre Damien avait coutume, lorsqu'il vivait encore dans son monastère, de faire manger journellement un pauvre aveugle à sa table. Or, il arriva un jour qu'il n'y avait plus dans toute la maison qu'une miche de pain blanc. Les domestiques crurent que le saint devait prendre le pain blanc, et qu'un morceau de pain noir avec le reste de la nourriture suffirait pour l'aveugle.

Lorsque le saint se mit à table avec le pauvre, il voulut lui donner le pain le plus succulent : car le but qu'il se proposait dans cette bonne œuvre était de nourrir Jésus-Christ dans la personne de ce malheureux. Mais la mauvaise passion, qui est toujours sur le qui-vive et profite de toutes les occasions pour s'insurger contre l'esprit, suscita toutes sortes de prétextes : « Que diront les gens de votre couvent? Avez-vous accueilli ce pauvre dans votre maison pour qu'il mange les meilleurs morceaux, et pour que vous vous contentiez des plus mauvais? N'est-ce pas assez que ce malheureux, qui d'ailleurs mourrait de faim, mange à votre table? Il serait déjà plus que satisfait si vous le faisiez manger avec les domestiques. » Et il arrivait, car quel est le saint qui n'ait pas ses moments de faiblesse, il arrivait que Pierre Damien se laissait tellement gagner par l'amour-propre, qu'il commençait à manger le pain blanc et laissait le pain ordinaire à l'aveugle. Mais la conscience du saint était loin d'être satisfaite, et il lui semblait toujours qu'il entendait comme une voix qui lui disait : « Dieu ne manquera pas certainement de vous punir de votre coupable égoïsme. »

Peu de temps après, on apporta du poisson. Pendant que Pierre Damien en mangeait, une grosse arête lui resta au cou; malgré tous les efforts qu'il fit, il ne put l'enlever, et déjà il craignait que cet accident ne lui coûtât la vie. La mort, dans une autre circonstance, ne lui eût point paru si affreuse; mais la pensée qu'il venait de se rendre coupable d'un péché d'égoïsme lui était intolérable. Afin de réparer sa faute, il changea de pain avec le pauvre aveugle, lui donna le bon et garda le mauvais. Et voyez ! dès la première bouchée qu'il avala,

l'arête de poisson descendit sans lui occasionner la moindre douleur. Il reconnut alors que cet accident était une punition que Dieu lui avait infligée pour avoir cédé avec trop de complaisance à un mouvement d'amour-propre.

b. L'incendie.

Dans une ville que les flammes
Avaient presque entièrement réduite en cendres,
Arriva naguère ce tragique événement :
Un enfant était étendu au milieu de ce brâsier,
Prêt à succomber à la mort la plus terrible.
Un noble prince, père de la patrie,
Voyant la nécessité de l'enfant,
Convoqua le peuple, et offrit mille écus
A celui qui voudrait le sauver.
Personne n'ayant voulu se hasarder,
Tout à coup un malheureux se précipite
Au milieu des flammes ardentes.
Grâce à son héroïsme, il arracha l'enfant à la mort
Et le déposa aux pieds du prince.
« Mon ami, lui dit le prince, vous êtes vraiment digne de
Recevez plus encore que vous ne demandez. [louange.]
— Non, répondit le pauvre, Dieu le Seigneur
M'a suffisamment récompensé. C'est tout ce que je sou-
Je ne voudrais pas vendre ma vie [haite.]
Pour une bourse pleine d'or !
Donnez cette somme aux pauvres ;
Ce que j'ai fait était mon devoir. »

(*Prackliche Sittenlehre.*)

c. La rave. — Un pauvre ouvrier ayant extrait de son jardin une rave d'une grosseur extraordinaire, que tout le monde admirait : « Je veux, dit-il, en faire un cadeau à notre gracieux seigneur ; car il aime que les champs et les jardins soient bien cultivés. »

Et il porta la rave au château. Le seigneur loua l'amour du travail et la bonne volonté de cet homme, et lui donna trois ducats.

Un paysan du village, aussi riche qu'il était avare, apprenant

ce fait : « Je vais sur-le-champ, dit-il, faire cadeau au généreux seigneur d'un veau énorme. » Celui-ci, qui n'ignorait pas le motif qui avait poussé ce paysan avare à se montrer si généreux, dit qu'il n'accepterait point le veau.

Cependant le paysan l'ayant prié en grâce de ne point dédaigner ce faible présent : « Eh bien, répondit le prudent seigneur, puisque vous m'y forcez, j'accepte votre cadeau. Mais, à la vue d'une telle générosité de votre part, je ne puis me montrer chiche à votre égard. Je veux en retour vous faire un cadeau qui me coûte certainement deux ou trois fois autant que votre veau a de valeur. » Et en achevant ces mots, il donna au paysan étonné et stupéfait la grosse rave que ce dernier connaissait parfaitement (*Souvenirs du chanoine Schmid*, 1er *vol.*).

d. Le bûcheron complaisant.—« Quel est le meilleur et le plus sûr chemin pour arriver dans la ville voisine en passant à travers cette forêt? » demandaient un jour trois ouvriers qui voyageaient, à un paysan qui taillait une haie sur la lisière du bois. Une énorme et épaisse forêt s'élevait devant eux, et tant de chemins s'y croisaient qu'il était fort difficile de choisir le véritable.

« Que me donnerez-vous, répondit le paysan, si je vous indique le bon chemin? Seuls, ajouta-t-il, vous le manquerez infailliblement, et il pourra fort bien vous arriver de courir tout le jour et même toute la nuit à travers cette forêt. » Les ouvriers s'offrirent volontiers à lui faire une petite reconnaissance, mais cet homme se montra très-exigeant, et les ouvriers n'avaient que peu d'argent en poche.

Heureusement ils aperçurent un bûcheron qui sortait de la forêt. « Peut être, pensèrent-ils, celui-ci sera-t-il plus complaisant, » et il laissèrent là le paysan. « Brave homme, où est le chemin qui conduit à la ville voisine? lui crièrent les ouvriers d'une voix unanime. — A la ville voisine ! repartit le bûcheron; mais c'est précisément le plus difficile à trouver ! Il vous servirait de peu que je vous l'indiquasse aussi exactement que possible. Venez, je veux vous y conduire ! »

Puis il accompagna nos voyageurs pendant au moins une heure, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent sur un chemin très-fré-

quenté. « Suivez ce chemin, dit le bûcheron, et quand vous serez arrivés auprès d'un chêne où il se partage en deux, vous suivrez à gauche ; impossible alors de vous égarer. Adieu, et bon voyage ! »

Les ouvriers remercièrent cordialement le bûcheron complaisant, et voulurent, suivant leurs ressources, le récompenser de sa peine ; mais quelques instances qu'ils fissent, il ne voulut rien accepter. « Conservez votre argent, leur dit ce brave homme, vous trouverez bien moyen de l'utiliser. »

Les voyageurs marchèrent dans la direction qui leur avait été indiquée ; déjà au bout de trois heures, ils aperçurent la ville dans le lointain, et ne tardèrent pas d'y arriver (*Schulfreund*).

e. Sacrifice de l'ambition.—M. Hill, homme riche, ne faisait de bien que lorsqu'il prévoyait que ses œuvres de bienfaisance pourraient être vues et louées des hommes.

Un jour M. Hill partit avec son cheval pour la promenade. C'était par une froide journée d'hiver, et déjà l'obscurité commençait à couvrir la terre. Il rencontra sur son chemin une femme et ses deux enfants, qui voulaient entrer dans la ville, mais qui, malgré toutes leurs supplications, étaient sans cesse repoussés par la garde ; car la misère allant tous les jours croissant, et l'affluence des pauvres devenant de plus en plus considérable, l'autorité avait jugé convenable de renvoyer tous ceux qui ne faisaient pas partie de la ville. « Ah ! cher monsieur, disait cette pauvre femme, en levant ses mains suppliantes, ayez donc la bonté de vous intéresser à moi, ainsi qu'à ces pauvres petits ; faites qu'après avoir été répoussée par la garde, je trouve en ville un joyeux accueil, et que nous ne soyons pas obligés, moi et mes enfants, de passer la nuit ici et de mourir de froid ! » Le spectacle de la misère de cette femme et de ses pauvres enfants qui tremblaient de froid toucha son cœur. Il lui eût été facile de les faire entrer dans le faubourg, mais il se dit en lui même : « Quelle récompense recevrais je pour avoir secouru ces malheureux ? On ne découvre pas, au loin et au large, une seule personne qui puisse reconnaître mon mérite et m'en récompenser. » Puis il jeta à la femme une pièce d'argent, et donnant un coup d'éperon

à son cheval, il partit sans plus s'inquiéter de ces pauvres gens.

Le lendemain matin, on trouva la mère et les enfants étendus morts sur le chemin. L'épuisement où ils s'étaient trouvés ne leur avait pas permis d'arriver jusqu'au village voisin ; la nuit les avait surpris, une neige abondante était survenue, et ils avaient succombé. On alla aux informations pour savoir qui était cette infortunée mère. Quelle ne fut pas la désolation de M. Hill lorsqu'il apprit que cette femme malheureuse, qu'il avait laissé mourir avec ses enfants d'une manière si cruelle, était sa propre sœur ! Mariée dans un pays lointain, elle avait de bonne heure perdu son mari, et s'était mise à la recherche de son frère pour implorer son assistance dans l'extrême nécessité où elle se trouvait. Cet événement fit sur M Hill une forte impression. Il s'accusa lui-même comme étant la cause de la mort de sa sœur et de ses enfants, maudit sa vanité excessive, et n'eut plus pendant toute sa vie un seul instant de satisfaction. Il déplorait encore au lit de la mort sa malheureuse passion, et ses dernières paroles furent : « Fallait-il que ma sœur et ses enfants fussent immolés à ma vaine gloire ! Que Dieu ait pitié de moi, pauvre pécheur » (*Lehre und Beispiel*) !

f. Les épis de blé. — (Une parabole). Le divin Sauveur passait un jour, accompagné de ses disciples, au milieu de la campagne couverte d'épis mûrs, dont ils arrachaient quelques-uns pour apaiser leur faim. Alors les épis dirent au Seigneur : « Volontiers nous vous rassasierons de nos sucs vivifiants, vous et vos disciples, puisque vous apportez à tous les hommes le pain de la vie éternelle. Mais combien d'indignes qui coupent nos tiges et se nourrissent de notre farine ! Défendez-leur cela, Seigneur ; faites que nous ne croissions que pour votre honneur, et que nous ne devenions la nourriture que des hommes honnêtes ! »

Le Maître de la vie répondit aux épis : « Continuez. chères semences, d'être une image de ma bonté et de ma miséricorde, qui se répandent sur les méchants aussi bien que sur les bons, excitant la reconnaissance de ceux-ci, et devenant pour ceux-là une source de grâces. Vous ne cesserez point pour autant de

fleurir en mon honneur, et d'être, par votre fruit sacré, une cause de bénédiction. Consolez-vous donc, chers épis, et continuez à vous élever majestueusement du sein de la terre. Semblables à votre Créateur, produisez au centuple, tant pour les injustes que pour les justes, pour les méchants comme pour les bons ! Vous ne resterez pas moins ce que vous êtes, bien qu'il n'y ait que les doux qui vous possèdent, et bien qu'il n'y ait que les cœurs reconnaissants qui trouvent en vous le pain de la vie éternelle. »

Ainsi parla le Seigneur. Les épis s'inclinèrent profondément, et se turent en entendant les sages paroles du plus saint des maîtres.

C'est ainsi, ô homme, que vous devez distribuer vos dons à vos semblables, sans vous inquiéter s'ils vous en seront reconnaissants ; car tout ce que vous possédez vient de Dieu.

g. Autre parabole. — Un dimanche le ciel envoya à la terre altérée une pluie douce et bienfaisante. Longtemps après, les petites gouttes d'eau, dorées par les reflets du soleil, brillaient encore sur les fleurs et les tiges rafraîchies, comme autant de larmes de reconnaissance. Mais sur le sable, où Théodore s'amusait avec son ami sur le bord du fleuve, il n'y eut bientôt plus aucune trace de pluie.

Théodore, qui avait fait en lui-même cette remarque, dit à son ami : « Ainsi s'effacent et disparaissent les bienfaits du cœur des hommes, quand ces cœurs, au lieu d'être une terre féconde, ne sont que du sable. On ne voit plus sur ce sable aucune trace de la pluie ; le seul avantage qui nous en reste, c'est qu'il n'est plus si brûlant pour nos pieds.

« Il en faut dire autant des bienfaits que nous rendons aux ingrats. Ils ont au moins cet avantage que les méchants, en considération de ces bienfaits, calment pour un instant la flamme de la passion qu'ils nourrissent contre nous. Au reste, en fût-il autrement, la pensée que nous ressemblons au Père céleste doit nous suffire quand nous sommes généreux. »

SENTENCES ET COMPARAISONS.

Celui qui se livre à la pratique des bonnes œuvres pour en être loué des hommes ressemble à un homme qui vendrait des pierres précieuses pour quelques oboles.

Il y a bien des siècles déjà que le soleil prête sa lumière à la lune, et pourtant jamais il ne lui est arrivé de dire : « Quel intérêt en retirerai-je ? » C'est ainsi que nous devons être prêts à secourir notre prochain, sans demander d'avance : « Que recevrai-je en retour ? »

L'homme intéressé est capable de mettre le feu à la maison de son voisin, pour pouvoir se cuire une paire d'œufs au feu.

Chaque bonne œuvre faite par intérêt est une fausse monnaie ; elle n'a aucune valeur.

Toute bonne action qui se fait elle-même connaître pour être louée des hommes, est rayée du Livre de vie.

La main gauche doit ignorer ce que fait la main droite (*Evangile*).

Nous enlevons en quelque sorte la tête à nos bonnes œuvres quand nous les étalons aux regards des hommes pour nous attirer leurs louanges.

Rendez volontiers service aux cœurs reconnaissants ; mais ne comptez jamais sur la reconnaissance.

LA PETITE VIOLETTE.

Ce n'est pas sur les hauteurs que vous la trouverez ;
Elle fleurit silencieuse dans les obscurs vallons,
Contente de sa gracieuse parure,
De son pur éclat, des perles que la rosée
Dépose sur son œil bleu, du souffle du ciel,
De la verdure des prairies, et de l'haleine des zéphyrs.
Ainsi vous, semez en silence votre précieuse semence,
Faites en secret vos bonnes actions,
D'une main active et avec un zèle de feu.
Alors la tendre charité, qui habite dans les cieux,
Vous sourira déjà sur cette terre,
Et vous donnera là-haut la palme du triomphe.

De même que de bonnes semences produisent ordinairement des fruits excellents et en abondance, de même des sentiments généreux et désintéressés font souvent naître dans l'homme un vif désir de se rendre utile à ses semblables. Car celui qu'anime envers les autres une charité pure et exempte de vanité, celui qui leur veut réellement du bien, est aussi, communément, disposé à les aider dans leurs besoins.

Il suit de là que la charité envers le prochain doit encore

C. *Etre active.* — Or, celui-là seul a envers le prochain une charité active, qui témoigne par ses œuvres sa charité envers ses semblables. Bien que nous soyons aussi obligés d'observer dans nos discours tout ce que requiert la bienséance et tout ce qui peut nous rendre agréables aux autres, tout cela ne serait point suffisant, si notre amour envers le prochain ne consistait point dans des œuvres de miséricorde, mais seulement dans de vaines et stériles démonstrations de politesse, dans de pompeux compliments et de magnifiques paroles. A quoi nous servirait-il si, alors que nous nous trouverions dans une extrême necessité, au lieu de venir à notre secours, on nous adressait ces impuissantes paroles: « Je me fais un grand plaisir de vous assister. » Tel est le motif pour lequel le divin Sauveur a dit : « Faites aux autres tout ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-mêmes » (*Matth.*, VII, 12). Il ne disait pas : « Dites aux autres tout ce que vous voudriez qu'ils vous disent à vous-mêmes. » — « Mes petits enfants, écrivait à son tour

l'apôtre saint Jean (I *Jean*, III, 17-18), n'aimons pas de parole et de langue, mais par œuvre et en vérité ; » « car, ajoute un docteur de l'Eglise, Saint Grégoire-le-Grand, les œuvres sont une preuve de l'amour. Il faut que l'amour soit actif et opère de grandes choses ; autrement ce n'est pas de l'amour. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Saint Paul nous a donné un bel exemple de charité active envers le prochain. Il s'intéressait si vivement au bien des communautés qu'il avait fondées, qu'il pouvait dire de lui-même : « Je me suis fait tout à tous pour en gagner un plus grand nombre » (1 *Cor.*, IX, 22).

b. Saint Laurent, archevêque de Dublin.—La conduite de saint Laurent, archevêque de Dublin, nous montre comment nous devons témoigner par nos œuvres notre charité envers le prochain. Pendant l'exercice de sa charge épiscopale, une disette affreuse ayant éclaté parmi les fidèles confiés à ses soins, il donna des marques nombreuses de sa miséricorde paternelle envers les malheureux. Il mit tout en œuvre pour leur procurer des vêtements et de la nourriture. Pendant l'intervalle de trois années, il nourrit trois cents hommes, tant dans la ville de Dublin que dans les autres localités de son diocèse. Il accueillit une foule d'enfants, que leurs mères avaient déposés devant le palais archiépiscopal. Un jour qu'il était en voyage, lui et ses compagnons furent surpris par des brigands qui les dévalisèrent et tuèrent l'un d'eux. Le saint prit soin de la veuve de ce dernier, et fit donner à son fils une éducation conforme à sa condition.

c. Saint Dominique. — Saint Dominique était animé envers le prochain d'une charité si active, qu'il consentit avec joie à se faire esclave pour délivrer un malheureux jeune homme et le rendre à sa sœur éplorée. Un jour qu'il avait prêché avec une sainte animation, et enflammé les cœurs des pécheurs à la pénitence, ses confrères lui demandèrent dans quel livre il

avait puisé ce sermon. Le saint répondit : « L'ouvrage dont je me suis servi s'appelle : « Le livre de l'amour du prochain » (*Munch. Jugendbibl.*)

d. Economie inspirée par l'amour du prochain. — Le dernier abbé du monastère des bénédictins de Banz, situé dans la province de Wurzbourg, surnommé Galle, avait l'habitude de s'imposer une multitude de sacrifices, afin de pouvoir d'autant mieux secourir les pauvres.

Un jour, son domestique lui annonça que son Excellence avait besoin d'un chapeau et d'un habit neufs, attendu que ceux qu'elle mettait étaient trop usés pour un personnage aussi éminent. « Mon vieux chapeau est bon pour moi, répondit le religieux; moi aussi je suis vieux; au lieu d'acheter un habit neuf, il suffira de retourner celui-ci pour qu'il rende encore de bons services. »

Le même jour il envoya quarante guldens à une pauvre famille du voisinage pour l'achat d'une vache, et trois cents florins à une pauvre veuve pour faire le trousseau de sa fille (*Præmienbibliothek*).

e. Les trois jeunes nobles. — Trois fils, nés de parents riches, avaient épargné sur leur bourse privée la somme de trois cents thalers. Ils convinrent qu'ils feraient en commun un voyage d'agrément à la campagne, et ils en obtinrent la permission de leurs parents. Il partirent donc, se réjouissant d'avance des magnifiques paysages et des objets remarquables qu'ils allaient voir.

Ils avaient à peine voyagé pendant deux heures, lorsqu'ils aperçurent dans le lointain un feu immense. Ils accélérèrent le pas et trouvèrent les malheureux habitants de cette localité occupés à éteindre un incendie qui déjà avait dévoré quelques maisons. Ces nobles jeunes gens ne restèrent pas spectateurs oisifs de cette scène lamentable, mais ils déployèrent toute l'ardeur dont ils étaient capables, et on parvint à se rendre maître de la flamme. On remercia les trois jeunes hommes de leur bienveillant concours. Ceux-ci, après s'être regardés mutuellement en silence comme pour se consulter, se dirigèrent vers le presbytère, situé non loin de là, et remirent à M. le curé les trois cents thalers qu'ils avaient eu d'abord l'intention de con-

sacrer à leur voyage d'agrément : « Veuillez employer cette somme à subvenir aux besoins de ces pauvres incendiés, dirent-ils au pasteur ; le but de notre voyage est déjà atteint, et il ne nous reste plus qu'à retourner sur nos pas. Notre intention était de nous faire du bien avec cet argent ; nous y avons déjà réussi. »

En achevant ces mots, ils quittèrent l'ecclésiastique, tout ému de ce qu'il venait d'entendre, et retournèrent dans leur ville natale, où les accompagna la reconnaissance de ces pauvres laboureurs et de tous ceux qui entendirent parler de cette noble action (*J. H. Campe*).

f. Belle conduite d'un mourant. — Il existait dans la province de Salzbourg un homme qui s'est immortalisé par sa bienfaisance.

Un orage mêlé de grêle avait ravagé une partie du pays et détruit l'espoir du laboureur. Un village avait surtout été victime de ce fléau, et ses habitants se trouvaient réduits à la dernière extrémité.

Un habitant d'un bourg voisin, Jean Buchhamer, de Saalfelden, eut pitié de ces infortunés, et ordonna sur son lit de mort qu'on distribuerait sept cents florins aux personnes de ce village qui avaient éprouvé quelque dommage (*Pureberl*).

g. Bienfaisance d'une femme.—Catherine était une fille pieuse et amie de la solitude. Son père, marchand à Wels, et plus tard à Steier, avait perdu toute sa fortune par suite de nombreux revers qu'il avait éprouvés. Les malheureux parents de cette jeune fille tombèrent dans un tel dénûment, qu'ils auraient été condamnés à mourir de faim, si leur fille ne les avait point soutenus par le travail de ses mains. Quelques années après, ses parents étant morts du chagrin que leur causa ce délabrement de leur fortune, la femme d'un fonctionnaire public, leur parente, s'intéressa à cette orpheline délaissée, et la soigna avec toute la sollicitude et la tendresse d'une mère.

Or, le 25 juin de l'année 1850, Catherine se dirigeait, en compagnie de ses nouveaux parents, vers la vallée qu'on nomme le Guggenthal. Epuisés par la chaleur excessive du soleil, ils voulurent profiter d'une voiture de poste qui s'en retournait vide, afin d'arriver plus tôt à Fuschlsee, but de leur voyage.

Quant à la femme du fonctionnaire, son intention était qu'on allât encore à pied jusqu'à l'hôtel du Guggenthal et qu'on ne s'assît que lorsqu'on y serait arrivé. Cependant, la fille s'étant plainte de la fatigue, elles montèrent toutes deux dans la petite voiture, où se trouvait déjà un paysan. Peu de temps après, on arriva à l'hôtel du Guggenthal. Devant la maison se trouvaient deux voitures chargées de bagages. Une multitude de dames de condition, auxquelles appartenaient les voitures, se trouvaient sur la rue et admiraient le magnifique tableau que la nature déroulait devant elles dans la direction de Salzbourg. Nos deux voyageuses étaient sur le point de partir lorsque l'une des dames se mit à crier de toutes ses forces : « Descendez ! descendez ! le feu est à votre voiture ! » Aussitôt la dame du fonctionnaire sauta de voiture, tandis que sa parente s'enfuyait d'un autre côté. Au même instant les flammes jaillissant de la partie inférieure des vêtements de la fille, atteignirent le milieu du corps, puis la tête.

Bien que cette infortunée se roulât par terre, les flammes ne purent être éteintes que lorsque son chapeau et ses vêtements eurent été brûlés, et que cette pauvre fille eut été couverte de brûlures. Il n'y avait pas jusqu'au gazon sur lequel elle s'était roulée qui n'eût été consumé par les flammes.

La plus distinguée d'entre les dames qui se trouvaient présentes témoigna à cette pauvre orpheline la plus charitable compassion. Elle mit aussitôt à sa disposition l'une de ses deux voitures, la fit envelopper dans un drap énorme, et ordonna à l'un de ses domestiques de la reconduire dans la ville. Elle témoigna à la femme du fonctionnaire combien elle était affligée du malheur affreux qui venait d'avoir lieu, et dès qu'elle fut arrivée à Salzbourg, elle fit prendre des informations sur la situation de l'orpheline. Ayant appris le jour suivant que cette pauvre fille avait succombé à ses douleurs, elle ne voulut pas rester plus longtemps dans un pays où elle avait été témoin d'un accident si terrible. Après avoir pris congé de la femme du fonctionnaire, elle partit encore le jour même pour sa patrie.

Et quelle était cette dame au cœur si compatissant, et qui témoignait un si vif intérêt à une fille inconnue ?

Elle était inscrite au registre des étrangers sous le nom de

madame S. de Cartagi, épouse du boyard Cartagi, de Jassy, dans la Moldavie. Elle appartenait à l'une des plus nobles familles des boyards qui habitent la Moldavie. Elle venait de Jassy par Vienne et Isch, et se rendait avec ses deux filles et sa domesticité à Munich, pour ensuite se diriger sur la Suisse, où elle voulait aller visiter ses deux enfants placés dans un établissement d'éducation à Berne.

Ce fait ayant été rapporté par une feuille publique, et pouvant servir de modèle à la jeunesse, j'ai cru devoir le mentionner dans un ouvrage dont l'objet spécial est de développer dans le cœur des jeunes gens les sentiments qu'inspire le christianisme.

h. UNE MAIN VIDE PEUT ELLE-MÊME DONNER BEAUCOUP.

Dans un buisson obscur était agenouillé
Le disciple d'Abdallah, Aladin,
Qui priait le Père de tout bien
De lui envoyer des richesses.

« Que pensez-vous, mon fils !
S'écria son maître qui l'entendit,
Sont-ce là les leçons de sagesse
Que vous a données votre père ?

— Dieu sait, répondit Aladin,
Que ce n'est pas pour moi
Que mon cœur
Demande des trésors,
Je les voulais consacrer aux pauvres ;
Il est beau d'être leur consolation.

— Sans doute, mais pour cela il n'est pas besoin
D'avoir de l'or : la volonté et l'intelligence suffisent;
Une main vide, mon fils,
Peut elle-même beaucoup donner, » repartit Abdallah.

(*Pfeffel.*)

i. Celui qui se fait passer pour pauvre a-t-il réellement besoin de nos dons ? — Un homme riche faisait consister toute sa joie à faire du bien aux malheureux.

Parmi les pauvres auxquels il avait l'habitude de faire un don annuel le jour de la fête de la réconciliation, se trouvait un vénérable vieillard qui avait vécu précédemment dans une grande aisance, et que des malheurs avaient précipité au dernier échelon de la misère. Tous les ans il lui envoyait quatre cents thalers.

Ce bienfaiteur ayant un jour chargé son fils d'aller lui porter son offrande : « Mais, mon père, lui dit celui-ci, vous êtes par trop généreux. L'homme à qui vous envoyez un don si considérable en est tout à fait indigne. J'ai vu cet homme, que vous considérez pour pauvre : il rougit d'être obligé de vivre de vos bienfaits. Je l'ai trouvé, lui et sa famille, menant une vie joyeuse et buvant des vins délicats.

— Vous avez vu tout cela ? demanda le père d'un ton de bienveillance. Eh bien, laissez-moi vous dire que cet homme a coulé jadis des jours plus fortunés, et que je m'étonne qu'étant habitué à un existence plus large, nos faibles offrandes puissent lui suffire. Puis donc qu'il en est ainsi, ajoutez-y encore cet argent, et permettez que pour lui je double l'aumône. »

C'est ainsi que l'homme miséricordieux proportionne ses bienfaits aux diverses circonstances où se trouvent ceux qui ont besoin de son secours, sans rechercher minutieusement si le prochain a réellement besoin de son assistance. Il se dit :

Les étoiles brillent toutes les nuits,
Les sources coulent toute l'année,
Jamais la sciatère ne s'arrête,
Le sillon ne cesse de nous donner ses fruits.

Eh bien, chrétien, répondez !
Agissez-vous ainsi ?
Hélas ! vous êtes le seul
Qui ne vouliez point ressembler
Au champ, à la sciatère, à la source et à l'étoile.

Enfin notre charité doit être

D. *Fidèle et constante.* — Nous ne devons point, dès que nous avons donné à notre prochain quelque marque de complaisance, ou que nous lui avons fait quelque don, penser aussitôt que nous avons suffisamment fait pour lui. Notre principale sollicitude doit être de lui faire du bien en tout temps, dans toutes les conjonctures de la vie, et de lui témoigner notre charitable compassion dans la bonne fortune aussi bien que dans l'adversité. Voilà pourquoi, déjà dans l'Ancien Testament, l'amour de soi était offert aux Israélites comme devant être la mesure de leur charité envers les autres. De là ce précepte : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même » (*Lévit.*, XIX, 18). Or, avec quel empressement ne recherchons-nous pas tout ce qui peut contribuer à notre bien-être personnel! Comme les dangers et les inconvénients les plus graves nous paraissent de peu de valeur, quand il s'agit de sauver notre honneur, notre fortune, notre vie ! On peut dire en toute vérité que si les hommes s'habituaient à consacrer au bien-être de leurs semblables seulement la troisième partie de l'amour persévérant et du zèle opiniâtre qu'ils déploient quand il s'agit de leurs propres intérêts, notre existence sur la terre et les relations de la vie sociale seraient un véritable paradis anticipé.

Nous voulons donc nous appliquer de toutes nos forces à acquérir cet amour envers le prochain persévérant et durable, dont il est dit dans saint Bernard : « La charité ne succombe point dans les contradictions, parce qu'elle est patiente [1]. »

[1] S. BERNARD., *Tract. de Charitate.*

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemple biblique. — Jonathas, ce noble fils de roi, nous offre un bel exemple de dévouement et de charité persévérante. Lorsque David, son plus intime ami, eut prit la fuite devant Saül et se fut réfugié dans une caverne de rocher, son ami se mit à sa recherche. Il y a plus : lorsque David se fut réfugié dans les plus lointaines et les plus sauvages contrées du désert, Jonathas alla le trouver, mêla ses larmes aux siennes, et le consola dans les termes les plus affectueux : « Ne craignez point, lui dit-il, car Saül mon père ne vous trouvera point. Vous serez roi d'Israël [1]. »

AUTRES EXEMPLES.

b. Saint Isidore. — Saint Isidore songea encore au lit de la mort aux devoirs que lui prescrivait l'amour du prochain. Il exhorta toutes les personnes qui l'entouraient en priant et en pleurant en silence, à s'aimer les unes les autres, ordonna de déchirer tous les billets de ceux qui lui devaient encore quelque chose, et de distribuer aux pauvres l'argent qui lui restait (*Legende der Heiligen*).

c. En 1821, un affreux assassinat fut commis à Joucas sur la personne de la veuve Boyer. Un paysan de ce village, nommé Durand, fut accusé d'avoir commis le crime. Beaucoup de témoignages se réunirent contre lui : cependant il fut acquitté à une voix de majorité. Durand, pendant les débats, avait toujours protesté de son innocence. Quand le verdict du jury fut prononcé, « la femme de Durand, qui était convaincue que son mari n'était pas coupable, s'avança, dit le Mémoire qui nous a été adressé par le maire de Joucas, devant le siége des magistrats, et, la main levée, prenant le Christ à témoin, elle s'écria : « Mon pauvre mari est acquitté, mais il n'est pas lavé ; il est complétement étranger, je le jure, au crime affreux qu'on lui a imputé par suite de machinations infernales, et je prends

[1] *Rois*, livre Ier, chap. XXIII, vers. 16 et 17.

ici l'engagement solennel devant Dieu qui m'entend et devant vous, messieurs, qui êtes les représentants de la justice sur la terre, d'amener bientôt sur ce banc d'infamie les véritables auteurs de l'assassinat de madame Boyer. » L'assemblée tout entière fut saisie d'attendrissement en entendant ces paroles énergiquement prononcées.

Et nous aussi, en lisant pour la première fois ce Mémoire, nous avons été émus, et notre émotion n'a fait que s'accroître en voyant comment, pendant sept années entières, la femme Durand a partout épié et surveillé ceux qu'elle soupçonnait d'être les coupables, allant dans les foires, dans les marchés, causant, questionnant, interrogeant tout le monde, rassemblant patiemment tous les indices, et, chaque jour de marché, allant à Apt communiquer ses découvertes aux magistrats. Un jour enfin, en 1828, ayant surpris par hasard un signe d'intelligence entre les nommés Chou et Bourgue, qui plus tard furent condamnés comme étant les vrais assassins de la veuve Boyer, elle les vit s'acheminer vers une maison isolée, près du village de Joucas; ils y entrèrent et s'y renfermèrent. Madame Durand pensa que si elle pouvait les entendre causer ainsi tête à tête elle parviendrait à surprendre dans leur entretien le secret qu'elle poursuivait depuis si longtemps, le secret de l'innocence de son mari. La nuit arrivait : madame Durand se glisse près de la maison, gravit un mur, arrive près de la chambre où se tenaient les deux hommes, se suspend à un treillage en fer qui montait près d'une croisée, et comme les contrevents n'étaient qu'à demi fermés, elle voit et elle entend Chou et Bourgue qui avaient une de ces conversations qu'ont presque toujours entre eux les complices d'un crime. Bourgue accusait Chou d'être bavard et d'avoir trop parlé; Chou demandait à Bourgue de l'argent pour se taire, et Bourgue, qui était le plus riche des assassins et le gendre même de la victime, Bourgue payait cette fois encore le silence de son complice. Enfin madame Durand était maîtresse du secret des coupable, elle pouvait justifier l'innocence de son mari. Dès le lendemain, elle allait à Apt révéler tout au procureur du roi. Une nouvelle instruction avait lieu, onze accusés étaient traduits devant la Cour d'assises à Carpentras; deux de ces accusés, Chou et Bourgue, étaient condamnés à mort, et les autres à des peines plus ou

moins fortes ; enfin surtout l'innocence de Durand, l'ancien acquitté, était hautement proclamée par le magistrat qui portait la parole au nom de la société. L'acquittement de Durand était de 1822 ; la condamnation de Chou et de Bourgue était de 1829. Madame Durand avait mis sept ans à rechercher et à découvrir la vérité qui devait réhabiliter son mari ; sept ans de peines, de fatigues, de dangers, de soins, d'intelligence, de courage, de dévouement ; et au bout de sept ans un jour de joie et d'honneur !

« Pendant l'instruction de l'affaire en 1821, c'est la femme Durand, dit le procureur général de Nîmes, qui soutint le courage de son mari à la Cour d'assises, c'est elle qui l'assista pour ainsi dire, et qui fortifia de son accent et de son attitude les protestations d'innocence du pauvre Durand. » « La conduite de cette épouse dévouée, son attitude pendant les débats ne furent pas, dit-il encore, sans influence sur la décision du jury ; mais Durand acquitté, sa femme ne regarda pas sa tâche comme terminée. Quoique simple paysanne, le sentiment de l'honneur était chez elle si puissant, qu'elle résolut d'effacer à tout prix la tache dont une accusation aussi injuste que flétrissante avait souillé le nom de son mari, tache que l'acquittement de celui-ci ne faisait pas entièrement disparaître aux yeux de l'opinion publique. » L'honneur de son mari, la dignité du nom que portaient ses enfants, tous ces grands sentiments qui sont à l'usage de toutes les conditions, voilà ce qu'a compris la femme Durand. Elle n'a pas voulu avoir pour mari, pour père de ses enfants, un acquitté, mais un innocent. Elle a senti que l'honneur était plus exigeant que la loi : que si les tribunaux s'arrêtent où le doute commence, la conscience ne doit s'arrêter qu'à la vérité ; elle a senti enfin que c'est une triste innocence que celle qui n'a droit qu'à l'estime du Code Pénal. N'est-ce pas là la vertu qui soutient les familles et la société ? Que seraient en effet les familles et les sociétés qui, dans l'ordre des devoirs de l'homme ou du citoyen, se contenteraient toujours du nécessaire et n'iraient jamais jusqu'au superflu ? Je ne sais pas si en 1822, au tribunal, madame Durand a exprimé tout cela dans un engagement solennel ; je ne sais pas ce qu'elle a dit ; je sais ce qu'elle a fait pendant sept ans. Trouvez-moi une parole plus éloquente que sept ans employés

jour par jour à revendiquer l'honneur de son mari et de sa famille.

Le Mémoire du maire de Joucas nous parlait des courses et des fatigues de la femme Durand. La conversation et le rapport des magistrats ajoutent quelques traits nouveaux à ce récit, et ces traits ne sont pas les moins expressifs. Il fallait persuader les magistrats, il fallait les amener à transformer en instruction judiciaire cette enquête qu'elle faisait à sa manière. Quelle difficulté pour une simple paysanne ! Et combien cette difficulté a dû être plus pénible pour elle que ses courses et ses fatigues de jour et de nuit ! mais ne nous en plaignons point. Ah ! si le dévouement ici-bas rencontrait dès le premier moment le but qu'il veut atteindre, s'il n'y avait pas pour l'éprouver et l'affermir le doute et l'incrédulité, le dévouement ne serait plus une vertu, il ne serait qu'un bonheur. Dieu ne l'a pas voulu si facile et si doux. Il a voulu surtout qu'il fût persévérant : la femme Durand non-seulement a été persévérante, elle a fait plus, elle a trouvé dans le sentiment qui l'animait une intelligence toute nouvelle. « Par une sorte d'inspiration et avec une sagacité naturelle, aiguisée par l'immense intérêt qui la dominait », dit le rapport du procureur général de la Cour de Nîmes, elle avait entrevu la vérité en assistant aux débats de la Cour d'assises en 1822. L'attitude de certains témoins, les contradictions dans lesquelles ils étaient tombés, les signes de frayeur donnés par quelques-uns quand les questions du président prenaient une certaine direction, lui avaient fait croire que c'était parmi les principaux témoins à charge qu'il fallait chercher les coupables » Voilà donc le fil qui l'a conduite dans ses recherches : voilà ce qui a fait pendant sept ans d'une simple paysanne le plus habile des juges d'instruction Son courage et son intelligence viennent du même principe, ou plutôt du même sentiment. On sait déjà quel fut le résultat : les vrais coupables furent condamnés : la justice put s'applaudir que le meurtre de la veuve Boyer fût puni et que la société fût vengée ; mais ce n'est pas la révélatrice d'un grand crime et l'instrument d'une juste punition que l'Académie honore dans madame Durand. Elle prend part, comme tout le monde, à la vengeance des lois : mais c'est surtout le dévouement conjugal de madame Durand que nous signalons aux

hommages publics. Ces meurtriers enfin punis, cet assassinat enfin expié, tout cela, pour la femme Durand, et pour nous après elle, ne signifie que l'innocence de son mari enfin reconnue, que l'honneur d'une pauvre et honnête famille solennellement proclamé. Ce fut là le sentiment populaire ; ce fut aussi celui des magistrats, plus sensibles comme hommes à cette glorieuse revendication de la vertu que comme juges à cette punition du crime. « Ce grand acte de justice, dit le rapport du procureur général, que nous aimons à citer parce qu'il consacre l'authenticité d'une grande et belle action, fut accueilli avec bonheur par l'opinion publique, et les témoignages les plus éclatants de sympathie et d'admiration furent prodigués à la femme héroïque dont les efforts persévérants avaient amené ce résultat. » « Voilà, dit-il encore, le tableau fidèle de la conduite tenue par la femme Durand dans les circonstances douloureuses où l'odieux complot tramé contre son mari avait placé cette famille. Cette conduite, rehaussée par toute une vie consacrée au culte de la vertu et aux saintes affections de la famille, constitue-t-elle en faveur de la femme Durand un titre suffisant au prix de vertu? Il ne m'appartient pas d'examiner cette question, ajoute M. le procureur général, encore moins de la résoudre ; mais ce que je puis affirmer, c'est que le souvenir de l'héroïque dévouement de la femme Durand est encore vivant dans nos contrées, et que la haute récompense qui lui serait décernée aujourd'hui serait accueillie comme un grand acte de justice par l'opinion publique. »

L'Académie, une fois le fait avéré, n'a point hésité. Il y a là un grand et noble sentiment qui élève une âme simple au niveau du plus grand devoir, et qui lui donne la force non-seulement de supporter le malheur, mais de le vaincre. Jamais prix de vertu n'a été décerné d'une manière plus conforme aux intentions du fondateur.

Je n'ai plus qu'une réflexion à faire. Chaque fois que je lis les rapports que l'Académie fait sur les prix de vertu, je me souviens involontairement des paroles de Dieu au prophète : « Allez dans les rues de Jérusalem, cherchez, voyez si vous trouvez quelque part un homme qui fasse le bien et qui cherche la foi ; et si vous le trouvez, je serai favorable à cette ville

et je la défendrai. » Quelle puissance a donc l'intercession de la vertu ici-bas, puisqu'un seul homme de bien, un seul juste suffit à sauver toute une ville ? Et notez qu'il ne faut pas même que le juste oppose sa prière à la sévérité de Dieu pour que Dieu préfère sa miséricorde à sa justice. La présence du juste dans la ville est une intercession muette qui sauve les pécheurs sans qu'ils le sachent. S'ils le savaient en seraient-ils plus reconnaissants ? Viendraient-ils rendre hommage à ce juste obscur et le remercier du salut qu'il procure à la société ? Diraient-ils même le jour de ses funérailles, voyant passer son humble corbillard : Voilà le cercueil d'un de nos sauveurs ? Non ! Dieu seul sait dans sa miséricorde pourquoi et à cause de qui il sauve Jérusalem ; Jérusalem l'ignore et s'en soucie peu. Ne nous y trompons pas cependant, ce sont les vertus humbles et cachées, ce sont les vertus modestes et persévérantes qui sauvent les sociétés ici bas ; ce sont elles qui mettent dans le monde cette dose de bien nécessaire à l'équilibre moral du monde. Ces épouses dévouées jusqu'à l'héroïsme, ces frères qui soutiennent et consolent leurs frères et leurs sœurs, ces bons fils, ces bonnes mères, ces bons domestiques, ces consolatrices pauvres de plus pauvres et de plus infirmes qu'elles-mêmes, ces sauveurs qui sont toujours près du péril de leurs semblables, ces ouvriers compatissants, ces honnêtes gens de tous les degrés et de toutes les conditions qui font obscurément et patiemment le bien, qui le poussent parfois jusqu'au dévouement, sans en être plus fiers, et sans croire avoir plus mérité de Dieu et des hommes, voilà les véritables sauveurs de la société, parce qu'ils sont les véritables instruments du bien moral. Otez-les un instant du monde par la pensée ; que le mal prévale et l'emporte sur le bien, faites sortir de Jérusalem le juste unique que le Dieu miséricordieux de Jérémie lui disait de chercher dans Jérusalem pour qu'elle fût rachetée de la ruine : à l'instant même la société périt et disparaît dans l'abîme. Honorons donc les vertus qui se découvrent chaque année à nos yeux, honorons celles qui se cachent encore et celles qui se cacheront toujours ; vénérons ces servantes fidèles à la pauvreté de leurs maîtres, ces femmes qui s'épuisent de soins et de fatigues au lit des malades les

plus abandonnés, ces familles où tout le monde soutient et où tout le monde est soutenu, ces pauvres qui sont bons et compatissants, ces petits qui assistent les plus petits qu'eux, au lieu d'envier les plus grands, voilà, croyons-en la parole de Dieu et l'expérience de l'histoire, voilà les rédempteurs quotidiens de la société, voilà le sel de la terre et qui l'empêche de se gâter et de périr. Ne dédaignons même pas les plus petites bonnes pensées, les plus petites bonnes actions. Nous avons besoin de toutes les oboles pour notre rachat ; ne méprisons donc nulle part le bien, pas même en nous-mêmes, si peu que nous le fassions ; et quand nous avons une bonne pensée, un sentiment de commisération et d'assistance, ne craignons pas de nous y livrer ; laissons-nous aller avec confiance : ne disons pas : Qu'est-ce que ma pauvre aumône pour soulager tant de maux ? qu'est-ce que mon faible effort pour lutter contre tant de désordres ? C'est peu, vous avez raison, mais ne dédaignez pas ce peu. Car que savez-vous si ce peu de bien que vous allez faire ne sera pas le grain qui fera pencher la balance du côté de l'ordre moral ? Rien ne se fait en vain dans le monde, et Dieu, qui sait le compte des feuilles des arbres et des cheveux de notre tête, compte aussi le bien et le mal que nous faisons, non seulement pour savoir où va notre destinée individuelle, mais aussi pour savoir si l'appoint que nous allons donner au bien ou au mal poussera la destinée de notre société vers le salut ou vers la ruine, et si nous vivons, grands ou petits que nous sommes, pour la perte d'Israël (*Rapport de Saint-Marc Girardin sur les prix de vertu*).

d. Les sœurs de la Miséricorde en Russie.—Un exemple surtout remarquable d'amour du prochain ferme et persévérant, est celui qu'ont donné ces femmes magnanimes lors de la guerre d'Orient, vers la fin de l'année 1854. Appelées par l'impératrice et la grande duchesse Hélène, elles accoururent avec empressement sur le théâtre de la guerre pour consoler les soldats blessés et leur donner les soins que réclamait leur situation. Comme on se trouvait abondamment pourvu de tout ce qui était nécessaire, il s'agissait seulement de faire preuve de bonne volonté et de courage : or, sous ce rapport, l'ordre a dépassé toute

attente. Revêtues d'un costume simple, de couleur brun-foncé, portant autour du cou une large bande couleur bleu de ciel, à laquelle était suspendue une croix brillante avec l'image du Sauveur, ces dames étaient occupées à soigner les soldats blessés, non-seulement dans les hôpitaux de Baktschisarai, de Symphéropol et de Pérécop, mais encore à Sébastopol même. Après que cent trente-trois de ces nobles femmes eurent succombé, il en restait encore soixante-cinq, qui continuèrent leur mission avec un égal dévouement. Bien qu'elles fussent sorties des conditions les plus élevées de la société, elles ne reculèrent devant aucun danger. Tandis que la ville était bombardée et que les balles pleuvaient de toutes parts, elles accouraient dans toutes les parties de la ville pour porter secours aux blessés. Elles séjournaient des heures entières dans le petit hôpital assigné aux cholériques, et le spectacle d'une sœur succombant victime de son dévouement n'était nullement capable de ralentir leur généreuse ardeur (*Salzburger Kirchenbl.*).

e. Un ami élevé aux honneurs. — Sadi, célèbre poëte, avait un excellent ami qui se vit tout à coup élevé aux plus hautes dignités. Toutes ses connaissances, sans parler d'une foule d'autres personnes, allèrent le trouver pour lui adresser leurs félicitations et se recommander à ses bonnes grâces. Sadi seul resta chez lui.

L'un de ses serviteurs lui demanda pourquoi il n'allait pas aussi féliciter son ami élevé aux honneurs et lui faire ses compliments. « Je ne le ferai pas maintenant, répondit le poëte; mon ami, accablé des félicitations qui arrivent de tout côté, n'a pas besoin de ma visite ; quand un jour il sera malheureux et que tous les amis qu'il a maintenant l'auront abandonné, alors je courrai en toute hâte pour le consoler et venir à son aide. »

f. Un ami fidèle.—Les Anglais, sous la conduite du capitaine Cook, combattaient contre les habitants de l'île d'Owaihi, en Australie.

Les habitants de l'île essuyèrent une défaite complète, et prirent la fuite dans le plus grand désordre.

Tout à coup l'un des insulaires revient sur ses pas pour

prendre au milieu du feu des combattants son ami qui avait succombé pendant la lutte, et pour l'emporter ; mais ayant été atteint par une balle ennemie, il laissa le corps de son ami et s'en retourna.

Au bout de quelques minutes, il revint de nouveau pour emporter le cadavre de son ami, mais ayant été blessé une seconde fois, il laissa de rechef le cadavre, et se retira.

Le capitaine Clark arrivant en ce moment vit les trois blessures de l'insulaire qui s'enfuyait tout inondé de son sang. Lorsqu'on lui eut raconté ce qui venait de se passer, il défendit à ses soldats de combattre plus longtemps, et on laissa l'insulaire emporter tranquillement son camarade. Mais à peine s'était-il acquitté de ce touchant devoir, qu'il s'affaissa sur lui-même et rendit l'âme.

Remplir le saint devoir de l'amour fraternel,
Par un noble besoin, par un pur plaisir,
Et en le faisant, exposer sa propre vie,
Offrir sa poitrine aux coups de la mort,
Sont des vertus qui émeuvent tout cœur sensible,
Et lui arrachent des larmes d'admiration.

§ V.

MOYENS D'ACQUÉRIR LA VÉRITABLE CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

Nous savons, par ce qui précède, que notre amour envers le prochain, pour avoir quelque valeur devant Dieu et devant les hommes, doit être universel, désintéressé, actif et persévérant. Or quiconque a vivement à cœur ses éternelles destinées, ne manque pas de se poser à lui-même cette question : « Comment puis-je acquérir ce véritable et parfait amour du prochain ? »

Les moyens d'acquérir le véritable amour du prochain sont les suivants :

A. *Se figurer que la personne qui sollicite notre assistance est le divin Sauveur lui-même.* — Cette pensée a pour fondement cette parole divine : « Ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (*Matth.*, xxv, 40). De là ces paroles de saint Augustin : « Je veux vous montrer comment on peut trouver et connaître le Sauveur, si vous tenez à le voir. Voulez-vous voir le Seigneur, cherchez un nécessiteux, abaissez vos regards sur un pauvre, accueillez un étranger, visitez un malade, allez dans les prisons ; si vous voulez voir Dieu, délivrez les captifs de leurs fers...[1] » — Dans un autre passage, le même docteur ajoute : « Jésus-Christ vous dit par la bouche des pauvres : Donnez-moi de ce que je vous ai donné. Donnez, restituez ce que vous avez reçu. J'ai été votre bienfaiteur ; faites que je devienne votre débiteur ; je vous le rendrai avec de grands intérêts. Vous me donnerez quelque chose de temporel, et je vous donnerai en retour quelque chose d'éternel [2]. »

B. Le deuxième moyen d'arriver au véritable amour du prochain, c'est de *considérer nos semblables comme nos frères.* — Tel est, du reste, le conseil que nous donne saint Grégoire de Nazianze ; il dit à chacun de nous : « Vous qui êtes un serviteur de Dieu et de Jésus-Christ, ne méprisez pas votre frère, ne l'oubliez pas, ne vous détournez pas de lui, comme on se détourne

[1] S. AUG., *De Bona Disciplin.*, cap. 8.
[2] S. AUG., *De Verbo Domini.*

du mal et du vice, qu'il faut éviter ; il est votre membre, bien qu'il ait été brisé par le malheur [1]. »

C. Le troisième moyen, c'est de *se préserver de l'avarice.* « Car l'avare, dit saint Augustin, attire toujours à soi et n'est jamais rassasié. Il n'a ni crainte de Dieu, ni respect pour les hommes ; il n'épargne pas un père, et il ne connaît point sa mère ; il n'a point égard à un frère, et n'a point de fidélité pour un ami. Il opprime les veuves, s'attaque aux orphelins, asservit les enfants et rend de faux témoignages [2]. » Rien n'est plus vrai que cette courte parole de l'incomparable auteur des « Œufs de Pâques » : « C'est l'avarice qui fait les cœurs de pierre et de bronze. »

EXEMPLE.

Nous avons un terrible exemple de la haine aveugle et cruelle où l'avarice peut conduire les hommes, dans Judas, qui, pour une somme d'argent insignifiante, eut la cruauté insigne de trahir son Seigneur et son Maître.

D. Un autre moyen également salutaire, c'est de *fuir l'orgueil et l'arrogance.* — Plus nous voyons clairement que nous avons nous-mêmes suffisamment de défauts, et que nous avons assez à faire de travailler à notre perfection, plus nous devons être indulgents et charitables envers notre prochain. L'orgueilleux, au contraire, ne ressent jamais d'amour pour les autres, et à quelque condition qu'il appartienne, il est partout une cause de désastres et de malheurs. Combien de con-

[1] S. GREG. NAZIANZ., in Orat. *de Paupert. amor.*
[2] S. AUG., *De Verbo Domini.*

quérants, pour amasser à la guerre un peu d'honneur et de gloire, font marcher à la mort des milliers de jeunes hommes, et arrachent aux mères éplorées des larmes innombrables ! Il est vrai, et fort heureusement, que tous les orgueilleux ne produisent pas des effets si terribles ; mais il l'est aussi que tout homme qui ne préserve pas son cœur de cette passion redoutable est, dans le petit cercle où il vit, sans amour pour ses semblables, et cherche autant qu'il est en lui à leur nuire dans leur fortune et dans leur honneur. Saint Jean Chrysostôme avait donc bien raison de dire que « l'orgueil engendre le mépris des pauvres [1]. » « Les orgueilleux, dit à son tour saint Prosper, sont paresseux pour les bonnes œuvres, ils murmurent quand ils sont dans la société d'autres hommes, et toute œuvre de charité les trouve sans miséricorde [2]. »

E. Le cinquième moyen d'acquérir la charité envers le prochain, c'est d'*aspirer avec un ardent désir vers la patrie céleste.* — Tel est le motif pour lequel saint Jean Chrysostôme nous exhorte à nous rendre dignes des félicités de l'autre monde par la pratique des œuvres de charité. « Faisons tout, dit-il, pour ne point arriver là pauvres et les mains vides. Car quel avantage y a-t-il à laisser beaucoup de richesses dans un pays étranger, et à manquer du nécessaire dans sa patrie ? C'est pourquoi hâtons-nous, je vous en prie, pendant qu'il est encore temps. Ce que nous faisons

[1] S. CHRYSOST., *Hom.* 43, *ad popul. Antioch.*, post. med., col. 314. C. tom. 6.

[2] S. PROSP., *De Vita contemplativa*, lib. III, cap. 8, ante et post med., apud Biblioth. Patr., tom. 5, part. 3, pag. 72, col. 2 E. G. Edit. Col n. 1618.

porter d'avance dans cette patrie par la main des pauvres, y arrivera sûrement; car nous le déposons dans un trésor qui ne saurait nous être enlevé[1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Un portier du ciel.—Saint Odon, abbé de Cluny, avait coutume d'appeler les aveugles et les paralytiques « les portiers du ciel. » Apprenant un jour que l'un de ses domestiques avait congédié par des paroles grossières un mendiant paralytique, il rappela ce pauvre, et l'invita à se rendre auprès de lui. Le saint l'accueillit avec toutes les marques de bienveillance possibles, et le combla de riches présents. Quant au domestique qui s'était montré si impitoyable, il lui adressa de sévères reproches : « Un jour, lui dit-il, vous serez renvoyé de la porte du ciel avec la même rigueur que vous avez exercée envers ce pauvre en le renvoyant. » —Depuis cette époque, aucun des domestiques du saint n'osa plus se montrer cruel envers les pauvres, ni renvoyer aucun nécessiteux (*Hortensia von Nelck*).

b. L'apparition céleste. — Saint Jean, surnommé l'Aumônier à cause de l'abondance de ses bonnes œuvres, éprouvait déjà dès sa plus tendre enfance un plaisir tout particulier à exercer la charité. Un songe vint encore l'enflammer davantage aux œuvres de la bienfaisance.

A l'âge de quinze ans, il vit en songe une magnifique figure de femme, dont le front était couronné de lauriers et dont la main droite tenait un bâton d'or : « Qui es-tu, demanda l'enfant tout effrayé ? — Je suis, répondit en souriant la figure céleste, je suis la miséricorde, le premier né du Roi du ciel. Si tu veux t'associer à moi, je te ferai contempler sa magnificence. J'ai beaucoup de pouvoir auprès de lui. C'est moi qui l'ai déterminé à se faire homme pour sauver l'humanité. » — Après avoir prononcé ces mots, l'apparition s'évanouit. De cette vision céleste Jean conclut que la miséricorde et la compassion envers les hommes lui étaient recommandées comme

[1] S. JOAN. CHRYSOST., *Hom.* 49, *in Gen.* 24.

la plus excellente des vertus célestes, et il devint le père des pauvres et le soutien des affligés.

F. Un autre moyen également efficace, c'est *le commerce des hommes bons et aimants.* — Il n'y a rien dans le monde de plus salutaire que de pouvoir habiter avec des hommes vertueux, de les fréquenter, d'entendre leurs discours, de parler de leurs bonnes œuvres, et de prendre à cœur leurs exemples. Si une œuvre de charité envers le prochain est souvent suivie d'autres œuvres, de même qu'une bougie en allume une autre, à plus forte raison le commerce continuel de ces personnes, la méditation incessante de leur charité, de leur dévouement, seront-ils pour nous une école de charité chrétienne ! Avec quelle rapidité, au contraire, l'habitude de fréquenter des hommes méchants, vicieux, calomniateurs, ne nous rend-t-elle pas nous-mêmes cruels et sans entrailles ? Aussi le fils de Sirac a-t-il raison de dire que « quand le méchant s'unit au bon, c'est comme si l'agneau voulait s'associer avec le loup » (*Eccli.*, XIII, 21).

LES COMPAGNIES

Mon fils, l'amitié des méchants,
Des indifférents et des bons
Ne doit pas être pour vous une seule et même chose !

Une goutte d'eau descendue du ciel
Tomba sur un fer chaud,
Et elle disparut.

Une autre tomba sur une fleur,
Et elle brilla comme une perle,
Et elle resta goutte de rosée.

Une autre tomba dans une coquille
A l'heure propice,
Et elle devint une perle.

G. Si la société des hommes de bien est déjà à elle seule un moyen si propre à développer en nous l'amour du prochain, que sera-ce *si nous suivons l'exemple de Jésus-Christ et des saints ?* — C'est pourquoi nous voulons avoir constamment présent à la pensée Celui qui nous a aimés le premier. « Car, dit saint Prosper, si un pèlerin ne saurait, sans chemin, arriver au but de son voyage, sans l'amour de Jésus-Christ, les hommes, au lieu d'avancer — pendant le voyage de la vie — ne peuvent que s'égarer [1]. » « L'amour de Jésus-Christ, dit saint Augustin, n'existe pas dans les cœurs qui ne sont point touchés des souffrances de leurs semblables [2]. » Quant à l'obligation d'imiter aussi les saints dans l'amour qu'ils ont eu pour le prochain, voici ce que saint Basile écrit à ce sujet : « Semblable à un peintre qui, quand il veut faire le portrait de quelqu'un, regarde souvent l'original, afin de bien rendre tous les traits, celui qui veut mener une conduite vertueuse doit jeter les yeux sur la vie des saints, afin de les imiter dans leurs bonnes œuvres. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Le charbon ardent. — Un ancien ermite était un jour assis avec son disciple auprès du feu de la cheminée et s'entretenait avec lui du royaume de Dieu. Ce vénérable vieillard, qui avait toujours quelque chose d'utile et d'instructif à raconter,

[1] S. PROSP., *De Vita contemplat.*, lib. III, cap. 13, in fine, apud Biblioth. Patr., tom. 5, part. 3, pag. 75, col. 1. Edit. Colon. 1618.

[2] S. AUG., *Epist.* 137, apud Clerund., statim ab initio, pag. 423, A, tom. 2.

appela l'attention de son disciple sur les transformations successives que subit un morceau de bois que l'on jette au feu. Tout d'abord il commence par devenir noir et par fumer, et il ne se change en un charbon rouge, brillant et enflammé, que lorsque le feu a presque dévoré et anéanti toute l'humidité qui s'y trouve.

« Eh bien, mon fils, dit le saint homme à son disciple, comme l'humidité est anéantie par la flamme, ainsi il est nécessaire que l'amour de Dieu, qui ne se nourrit qu'à la méditation des miséricordes infinies du Seigneur, consume dans notre cœur toutes les inimitiés qu'il recèle, afin que cette flamme divine y règne seule et le possède tout entier. Aussi longtemps que notre cœur n'est pas entièrement pénétré de ce feu céleste, on peut le comparer à un bois qui fume ; car les bonnes actions qui en émanent n'ont d'autre source que les sentiments purement naturels qui y vivent encore. Ce n'est que lorsque l'amour de Jésus-Christ est entré en pleine possession de notre cœur, que ce cœur est tout amour, — c'est-à-dire tout illuminé de feux célestes, et qu'on n'y saurait plus trouver aucun vestige de sentiments contraires à la charité » (*Nach Bonaventura*).

b. Le baiser. — Saint Hugues, évêque de Lincoln, tirait si peu vanité de sa haute position, qu'il allait visiter les pauvres et les affligés dans leurs misérables cabanes, et les soulageait selon toute l'étendue de ses ressources. Telle était sa charité envers le prochain, que, à l'exemple de saint Martin, évêque de Tours, il embrassait et baisait leurs ulcères dégoûtants et contagieux. Quand on disait au saint : « Pourquoi faites-vous cela, à quoi cela sert-il ? les baisers de saint Martin avaient au moins l'avantage de guérir les lépreux, tandis que les vôtres n'ont point cette vertu, » le saint homme répondait : « Les baisers de saint Martin guérissaient le corps du malade, et les baisers que je donne aux malades guérissent mon âme. »

Le saint évêque voulait dire par là : « Si le corps du malade n'est pas guéri par mes œuvres de charité, comme il l'était par celles de saint Martin, ces œuvres ne laissent pas d'être fort utiles à mon âme, puisqu'elles servent à l'affermir dans les sentiments de l'amour du prochain. »

Mais puisque « tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières » (*Jacq.*, I, 17), et que « Dieu accorde sa grâce à celui qui la lui demande » (*Luc*, XI, 13), il s'ensuit que

H. *La prière* est aussi un excellent moyen de pratiquer la charité envers le prochain.

Tel est le motif pour lequel saint Epiphane, évêque, appelle la prière un frein de la colère, une médecine contre l'esprit de vengeance, une arme puissante contre l'envie, une sauvegarde de la peur [1]. » — « La prière, disait un docteur de l'Eglise, saint Ambroise, est un solide bouclier ; elle rend impuissantes toutes les flèches que nous lancent nos ennemis [2]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a Le Duel. — Un jurisconsulte avait reçu un soufflet de son neveu. Il en fut si vivement courroucé, et la violente contestation qui s'ensuivit alla si loin, qu'il était impossible de songer à les réconcilier. L'oncle ne voulait point pardonner, et l'orgueilleux neveu refusait de demander excuse. Un pieux ecclésiastique en ayant eu connaissance se donna beaucoup de peine pour faire cesser cette inimitié. Il proposa aux deux ennemis d'aller prier pendant quelques courts instants devant le Saint-Sacrement. Sa proposition fut acceptée.

Tandis que l'oncle et le neveu étaient en prières, ils se sentirent tout-à-coup des sentiments tout différents de ceux qui les avaient animés jusqu'alors ; le neveu demanda pardon à son oncle, et l'oncle assura au neveu que tout était oublié.

b. Paroles d'un homme de bien. — Constant, homme distingué par sa sagesse, avait un ennemi qui cherchait à le blesser par toutes sortes de procédés vexatoires ; mais ce brave homme

[1] EPIPHAN., *De Oratione*, ante med., pag. 14, E, tom. 1.

[2] S. AMBR., *De Obitu Valentiniani*, circa med., col. 448, A, tom. 3.

ne cessait point de se montrer constamment charitable et bienveillant envers son ennemi, et d'avoir pour lui toutes sortes de complaisances.

« Dites-moi donc une bonne fois, lui demanda un jour son voisin, comment vous vous y êtes pris pour acquérir la force d'être toujours bienveillant envers votre plus irréconciliable ennemi. Si un homme me causait autant de désagréments que vous êtes obligé d'en essuyer de la part de cet homme, je ne pourrais m'empêcher de dire du mal de lui et de le payer de retour.

— Je vais vous expliquer l'affaire, lui répondit Constant. Je suis, n'en doutez pas, aussi prompt à me mettre en colère que vous; heureusement je possède un excellent moyen de vaincre mon courroux : ce moyen, c'est la prière. Quand il m'arrive d'être sur le point de céder à ce mauvais penchant, et que la pensée me vient de me venger de mon ennemi, je fais aussitôt cette prière : « Hélas ! ô mon Dieu, vous qui me pardonnez tant de péchés, aidez-moi à pardonner aussi à mes semblables. Mon divin Sauveur n'a-t-il pas lui-même pardonné à ses plus terribles ennemis, sans excepter ceux qui l'ont haï et persécuté au point de le clouer sur une croix? N'a-t-il pas fait pour eux cette prière : « Mon père, pardonnez-« leur, car ils ne savent ce qu'ils font? » Ne nous a-t-il pas expressément commandé « d'aimer nos ennemis, de faire du bien « à ceux qui nous haïssent, de prier pour ceux qui nous offen-« sent et nous persécutent? »—Lors donc que je me représente vivement combien est grande la bonté de Dieu, quand je me rappelle qu'il fait lever son soleil sur ceux qui le haïssent comme sur ceux qui l'aiment, qu'il fait aussi tomber sa pluie sur les champs de ceux qui se détournent de la voie de ses commandements et se livrent au péché, ma colère se calme aussitôt, et je sens naître en moi l'ardent désir de faire tout le bien possible à mon ennemi. »

c. *Un sage conseil.* — Un jeune homme qui, malgré les efforts les plus sérieux, ne pouvait se défaire de sa passion pour la colère, fit part un jour de son embarras à un homme qui était en grande réputation de sainteté, et lui dit les larmes aux

yeux : « Veuillez, père spirituel, m'indiquer ce que je dois faire pour étouffer en moi cet emportement désordonné. »

Le saint personnage, prenant la main du jeune homme inquiet, lui dit d'un ton affectueux : « Cherchez un refuge dans la prière chaque fois que cette passion veut vous entraîner ; alors, libre de toute colère et de toute impatience, vous conserverez votre âme dans la charité. »

Puis il se mit à genoux avec le jeune homme, et ils prièrent longtemps avec ferveur, et peu à peu le jeune homme se débarrassa de son naturel vif et emporté. Chaque fois que, dans la suite, il remarquait qu'il allait succomber à son ancienne passion, il se réfugiait dans la prière et triomphait ainsi de sa colère. Il devint un homme doux et pacifique.

UNE COMPARAISON.

Lorsque Oswin, roi d'Angleterre, voulut se marier avec la princesse Cadfriede, qui habitait avec son frère, il envoya pour la chercher un vieux et respectable ecclésiastique, nommé Utta, qui jouissait auprès de tous les princes d'une grande réputation. Utta se proposait de s'en retourner à pied, et de faire conduire l'épouse royale sur un vaisseau. Avant de partir, il prit congé de ses amis et du saint évêque Aidan, qu'il pria de lui donner sa bénédiction. L'évêque le bénit, et lui dit, en lui remettant une fiole pleine d'huile consacrée : « Vous serez surpris pendant votre voyage sur mer, d'une affreuse tempête ; vous verserez alors un peu de cette huile dans la mer, et le calme se rétablira. » Ce que le saint évêque avait prédit ne manqua pas d'arriver. Une violente tempête éclata, et les vagues s'amoncelèrent comme des montagnes. Utta répandit de son huile dans la mer, et aussitôt elle s'apaisa. Tous ceux qui en furent témoins ou qui en entendirent parler regardèrent cet événement comme un miracle manifeste.

On peut dire aussi, ajoutait un pieux instituteur qui venait de raconter cette histoire à ses élèves, que notre âme ressemble à une mer agitée et bouleversée par des vents impétueux. Ces vents, ce sont les passions et les sentiments

hostiles qui se soulèvent dans notre intérieur, portent la perturbation dans notre cœur, et mettent notre charité à deux doigts de sa perte. Nous aussi, nous avons reçu de Dieu une huile sainte ; si nous l'utilisons bien, elle sera un obstacle au naufrage de la charité que nous devons au prochain ; cette huile, c'est la prière. Heureux si, au moment où des pensées hostiles et égoïstes s'apprêtent à bouleverser notre cœur, nous prions avec ferveur. Alors les soulèvements de la haine et des sentiments pervers cesseront d'agiter notre âme, et la véritable charité chrétienne sera le miroir sans tache de notre cœur.

Mais comme la piété, condition nécessaire pour que notre prière soit agréable à Dieu, n'a point d'autre source que le pur amour de Dieu, sans lequel l'amour du prochain ne saurait exister, un autre moyen efficace de l'acquérir, c'est

I *D'adorer tous les jours le Cœur sacré de Jésus-Christ, et de l'avoir en continuelle vénération.* — En effet, il nous est impossible d'être enflammés d'amour de Dieu, si nous ne méditons pas journellement sur la miséricorde infinie avec laquelle le divin Sauveur a sacrifié sa propre vie sur le bois infâme de la croix, après nous avoir laissé, dans l'institution du Très-Saint-Sacrement de l'Autel, un gage de son amour. Et comme les expressions « cœur » et « amour » ont pour nous la même signification, quel moyen plus propre de nous dépeindre sa tendre charité que d'exposer, comme le fait l'Eglise catholique, l'image de son cœur humain sur nos autels ? Et quand cette Église étale à nos yeux les blessures de Jésus-Christ, n'est-ce pas dans l'intention de nous rappeler l'amour infini avec lequel le Sauveur est mort et a souffert ponr

nous ? Si les images des saints, ou, en général, la représentation de quelque action remarquable accomplie par eux, contribue à exciter notre piété, à captiver notre admiration, et produit sur nous une impression telle, que nous nous sentons, à ce spectacle, disposés à imiter ces héros du christianisme, combien la vue du Cœur trois fois saint de Jésus, que nous considérons comme le centre de toutes les opérations de l'âme du Sauveur, ne nous excitera-t-elle pas davantage encore à l'amour de Dieu et à la charité envers le prochain ? S'il jaillissait du cœur de saint Colomban de Sienne, si enflammé d'amour de Dieu, une lumière tellement éclatante, que toute sa chambre en était illuminée, comment ne jaillirait-il pas pour nous, de l'adoration incessante du Sacré Cœur de Jésus, un rayon de la grâce divine pour nous donner la force de l'aimer par-dessus tout, et notre prochain comme nous-mêmes ?

Il ne faut donc point s'étonner si, dans les nombreuses révélations dont la vénérable mère Marguerite-Marie Alacoque fut favorisée de la part du divin Sauveur, elle l'entendit dire « qu'il répandrait toutes sortes de bénédictions partout où l'image de son Cœur sacré serait exposé à la vénération publique. » Voilà pourquoi l'adoration du Sacré Cœur de Jésus a été depuis longtemps recommandée par tous les hommes pieux et intelligents, qui se sont efforcés de venger cette pratique des nombreuses attaques dont elle a été l'objet.

Plusieurs évêques demandèrent avec instance à la Congrégation des Rites, l'office et la messe de cette fête. Le pape Clément XIII, comme l'avaient fait une foule d'autres papes, approuva formellement cette

dévotion, et accorda aux vrais adorateurs du Sacré Cœur de Jésus de nombreuses indulgences. Le souverain pontife Pie IX a introduit dans toute l'Église catholique la dévotion du Sacré Cœur de Jésus.

Et de fait, quel est le chrétien vraiment pieux qui ne serait convaincu de l'utilité de cette belle et sublime pratique, et qui ne souscrirait à ces paroles de l'humble et vertueuse femme citée précédemment : « Si l'on savait combien cette dévotion est chère à Jésus, il n'y aurait point de chrétien, quelque faible que fût son amour pour l'aimable Sauveur, qui refusât d'y prendre part ? »

REMARQUE.

Les adversaires de cette dévotion invoquent habituellement pour prétexte qu'en honorant ainsi le Cœur de Jésus, on admet ou rejette de préférence une partie du corps du Sauveur : objection dont les paroles de Pie VI suffisent à démontrer le peu de solidité. Dans la fameuse Bulle que ce pontife fulmina contre le synode de Pistoie, il est dit : « Les fidèles adorent le Cœur de Jésus comme il est en réalité, c'est-à-dire le cœur de la Personne du Verbe, qui lui est inséparablement uni, de la même manière que le corps inanimé de Jésus-Christ, pendant les trois jours qui suivirent sa mort et qu'il passa dans le tombeau, était adorable, sans séparation ni division d'avec la divinité [1]. »

DÉVELOPPEMENTS HISTORIQUES.

Les exemples de dévouement fournis par les pieuses dames du Sacré Cœur de Jésus, comme aussi les salutaires résultats qu'obtiennent leurs travaux nous apprennent combien cette pratique de dévotion est propre à développer et affermir l'amour du prochain.

[1] *Censura* 62, page 33.

Cet Ordre remarquable, qui reconnait pour principe fondamental cette touchante maxime de l'Ecriture : « Un cœur et une âme, dans le cœur de Jésus, » doit son origine à un pieux ecclésiastique français, nommé Léonard François Tournelly.

Ce prêtre zélé, suivi d'une foule d'autres confrères ecclésiastiques, s'était réfugié en Allemagne à la fin du siècle dernier, à l'époque où éclata la révolution française. Ils avaient fixé leur séjour à Augsbourg, où tous (au nombre de huit ou dix), réunis dans une même chambre qui leur servait à la fois de dortoire, de réfectoire et de lieu de prière, vivaient en commun et formaient, sous le nom de « Pères de la Foi, » une association monastique. Quoique fort jeune encore, le Père Tournelly fut néanmoins, à cause de sa piété éminente, reconnu comme supérieur par tous ses confrères.

Tandis que Tournelly vivait ainsi dans la retraite et le silence de la méditation, il lui semblait souvent entendre dans son cœur comme une voix qui l'invitait à fonder un nouvel Ordre de femmes qui auraient pour mission d'adorer spécialement le Sacré Cœur de Jésus et de se vouer à l'éducation des jeunes filles. Si nombreux que fussent les embarras et les doutes dont il fut assailli en méditant une telle entreprise, la pensée qui lui avait été inspirée d'en haut devint de plus en plus claire et lumineuse, et l'invitation intérieure de jour en jour plus pressante.

Il dévoila donc le mystère de son cœur à ses confrères, disposé à considérer leur réponse comme un ordre du ciel. Tous ayant déclaré unanimement que ce dessein leur paraissait inspiré d'en haut, Tournelly n'hésita pas à poursuivre l'exécution de son œuvre.

Une pieuse dame, d'une naissance illustre, qui avait l'intention d'entrer dans un ordre sévère, approuva ses vues, et lui promit de lui procurer quelques autres compagnes. On était convenu que l'Ordre commencerait à Augsbourg.

Sur ces entrefaites, l'armée française, pénétrant de plus en plus avant dans l'Allemagne, Tournelly, ainsi que ses compagnons ecclésiastiques, durent quitter Augsbourg en toute hâte, et se réfugier à Passau, où cette noble dame, accompagnée des personnes qu'elle s'était déjà associées, s'était retirée comme par une disposition de la Providence ; car cette dé-

marche n'avait pas été résolue avec les Pères. Hautement satisfaits d'une rencontre si heureuse, et encouragés dans leur beau projet, tous décidèrent à l'unanimité qu'on se rendrait de Passau à Vienne, où, sur le consentement de Sa Majesté l'empereur, les ecclésiastiques français furent accueillis dans le couvent des Augustins, et les dames dans celui des Salésiennes.

Déjà le Père Tournelly, qui avait fini par concevoir de meilleures espérances, s'apprêtait à transcrire quelques règles pour sa petite congrégation future, lorsque, quelques mois après, la personne dont il a été question déclara qu'elle voulait se retirer pour se vouer tout-à-fait à la vie contemplative. Voilà donc l'œuvre de Tournelly anéantie dès ses débuts par le coup qui venait de le frapper ! — Ce saint homme en fut vivement affligé. « Cher ami, disait-il un jour avec l'accent de la douleur, pendant une promenade qu'il faisait avec le Père Varin, son plus intime ami, je crois que cette œuvre vient de Dieu ; s'il en était autrement, j'avouerais que je ne suis plus capable de distinguer l'esprit d'erreur d'avec l'esprit de vérité. » Après avoir prononcé ces mots, il baissa la tête et garda un profond silence. Quelques instants après, il se tourna vers son ami, et, la figure enflammée, lui dit d'un ton prophétique : « C'est Dieu qui veut que la chose soit. Je puis, il est vrai, m'être trompé sur les moyens et sur les instruments, de même que sur l'époque ; mais ce nouvel Ordre existera. » Les paroles prophétiques de ce saint homme se réalisèrent effectivement dans la suite : à peine trois ans s'étaient-ils écoulés depuis la mort (1797) du pieux fondateur — car il l'était réellement et par ses espérances, et par ses intentions, — que déjà cette œuvre magnifique était debout. Dieu voulait achever l'édifice qui devait s'élever en son honneur, non par des moyens puissants, mais en se servant de faibles instruments.

Les Pères qui lui survécurent étaient à peine retournés dans leur patrie, après le rétablissement de la paix, lorsque le Père Varin, nommé supérieur après la mort de Tournelly, reçut la visite d'un prêtre qui exprima le désir d'être admis dans la pauvre Congrégation. Ce prêtre s'appelait Barat, et avait une jeune sœur qu'il avait élevée lui-même et instruite dans les sciences. Bien que cette demoiselle fût encore très-jeune et

ne possédât point de fortune, le Père Varin crut, après l'avoir examinée plus attentivement, avoir trouvé en elle la pierre fondamentale de l'édifice qu'il voulait élever en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus.

D'autres dames ne tardèrent pas à s'associer à cette jeune fille, dont l'une devint supérieure d'un établissement d'éducation à Amiens. Les dames du Sacré Cœur se propagèrent rapidement en France, érigèrent à Paris une maison superbe, et en établirent une dans chaque diocèse. Leur considération s'accrut encore lorsque, sur la demande de plusieurs évêques français, Léon XII, par un rescrit du 22 décembre 1826, approuva l'Ordre des Dames du Sacré Cœur, et leur assigna un cardinal pour protecteur. Outre les soixante maisons que cet Ordre possède actuellement en France, il s'est implanté en Belgique, dans les Etats de l'Eglise et dans d'autres contrées de l'Italie, et jusqu'en Amérique et en Afrique.

Partout les élèves des dames du Sacré Cœur sont l'ornement de la société, et, ce qui vaut mieux encore, le bonheur des familles. Ainsi, un évêque des Etats-Unis de l'Amérique écrivait, il y a quelques années : « Nos plus heureux, et en même temps nos plus estimables missionnaires sont les élèves du Sacré Cœur de Jésus. Nous nous estimons heureux d'en posséder déjà six maisons dans notre Amérique Septentrionale, naguère encore si froide sous le rapport catholique. » D'autres archevêques et évêques se félicitent également d'avoir un de ces établissements dans leurs diocèses, et ils proclament hautement que l'esprit de plusieurs villes s'est, depuis, totalement transformé.

Pour montrer avec quel dévouement et quelle charitable abnégation ces vertueuses dames travaillent au bien de toutes les classes de la société indistinctement, et combien elles s'efforcent de propager l'amour du Cœur sacré de Jésus, il suffit de rappeler les quatre moyens qu'elles emploient avec un zèle intarrissable pour atteindre leur but. Le premier de ces moyens sont « les pensionnats, ou établissements d'éducation destinés aux classes élevées et aisées de la société. » Dans la conviction où elles sont qu'à toutes les époques, comme c'était le cas en particulier lors de la révolution française, la corruption morale a toujours son point de départ dans les

hautes classes de la société, ces respectables dames pensent, avec raison, que c'est de là aussi que le bon exemple doit se propager dans les classes inférieures.

Le deuxième moyen, ce sont les « écoles des pauvres, » où les enfants des classes laborieuses, si horriblement négligés, sont instruits dans la religion, et initiés aux connaissances et aux travaux utiles à la vie.

Le troisième moyen, ce sont les « exercices spirituels » pour les personnes qui, occupées dans le monde, et se trouvant dans l'impossibilité de consacrer un temps considérable aux affaires de leur salut, sentent néanmoins le besoin de jeter de temps en temps un regard sévère sur elles-mêmes. Les personnes animées d'une bonne volonté peuvent être admises pendant huit ou neuf jours dans une des maisons de l'Ordre, et consacrer ce temps à se réconcilier avec elles-mêmes et avec le Seigneur. Bien des milliers d'âmes ont retrouvé, pendant ces jours de calme et de silence, des forces et une énergie nouvelles pour reprendre, conformément à l'esprit du christianisme, le fardeau des peines domestiques, supporter les misères de la vie journalière, et pour continuer à les porter avec une sainte confiance en Dieu.

Enfin, le quatrième de ces moyens consiste dans « les relations avec les personnes du dehors, notamment avec les familles. » Ces dames reconnaissent en cela un moyen de faire immensément de bien, tant par la parole que par l'exemple. Ajoutons que de tels établissements ont déjà contribué puissamment au bien-être matériel d'une foule de personnes. Plus d'un maître trouve dans ces établissements une existence assurée ; les divers besoins nés d'une telle agglomération de personnes sont pour l'industrie et les métiers un continuel aliment. Il est littéralement vrai, que plus d'une localité est redevable de l'accroissement de son bien-être à l'érection d'une de ces maisons, et que plus d'une commune environnante a pu se féliciter d'un semblable voisinage.

Telles sont les salutaires influences et les bénédictions multipliées que ces saintes femmes ont répandues depuis l'institution de leur Ordre, non-seulement dans

les familles particulières, mais encore dans les grandes villes et même dans des pays entiers. Nous pouvons donc avec raison appeler les établissements de cet Ordre « les asiles du vrai bonheur. »

Mais où ces femmes faibles et impuissantes ont-elles puisé la force et le courage d'opérer de si grandes choses en vue du bien-être de leurs semblables, sinon dans le culte permanent du Cœur sacré de Jésus, qui nous a aimés d'un amour sans bornes ; qui, percé d'une lance à cause de nos péchés, nous a ainsi ouvert une source abondante de grâces, et qui enfin a répandu son sang pour l'humanité déchue ? Soyons donc de fervents adorateurs de ce cœur aimable de Jésus, et honorons-le journellement. Bientôt alors nous sentirons avec une joie profonde nos dispositions hostiles et peu chrétiennes mourir insensiblement dans notre cœur, et le véritable amour du prochain se substituer à leur place ; alors seulement nous nous aimerons les uns les autres d'un amour sincère, et ne formerons plus qu'un cœur et qu'une âme [1].

§ VI.

DES DIX COMMANDEMENTS DE DIEU EN GÉNÉRAL.

« Il était autrefois, raconte Ægidius Jais [2], un père excellent qui avait de nombreux enfants. Ce père ne désirait que leur bien, et ne demandait rien autre chose sinon qu'ils devinssent des hommes bons et heureux.

[1] Nous n'entendons nullement ici rabaisser le mérite des autres Congrégations enseignantes par un éloge exclusif des Dames du Sacré Cœur. (*Note du Trad.*)

[2] D'après son ouvrage intitulé : « Belles histoires et récits instructifs, pour l'édification des adultes. » *Deuxième vol.*

Dans ce but, il ne disait jamais que ce qui pouvait contribuer à leur sagesse et à leur félicité. Il leur ordonnait de pratiquer la vertu, leur défendait ce qui était mal et ce qui les rendrait malheureux en ce monde et en l'autre. Il leur transcrivit de sa propre main un grand nombre des conseils qu'il leur donna, afin qu'ils leur servissent de règle de conduite dans toutes les conjonctures de la vie ; puis il en remit une copie à chacun de ses enfants, afin qu'ils sussent exactement ce qu'ils devaient faire et ce qu'ils devaient éviter.

Les enfants lurent et relurent souvent ces sages prescriptions ; mais souvent aussi, sentant en eux-mêmes une forte inclination au mal, ils oubliaient les préceptes de leur père, les expliquaient à leur manière, et cherchaient par différents prétextes à en excuser la violation. Souvent, quand tel commandement leur semblait trop difficile à remplir, ou qu'ils se sentaient attirés vers un objet défendu, ils disaient en murmurant : « Pourquoi a-t-on exigé de nous une obéissance aveugle ? » ou bien ils oubliaient totalement le précepte.

Ce bon père en fut vivement affligé, et songea aux moyens à prendre pour que ses enfants observassent mieux les règles de vie qu'il leur avait tracées.

Un jour il convoqua tous ses enfants. Il leur protesta avec toute la solennité possible qu'il était animé envers eux des meilleurs sentiments, et qu'il avait sur toutes choses des vues supérieures aux leurs. Puis il jeta sur eux tous un regard pensif, et se tut un peu de temps. Enfin, il leur expliqua de nouveau les lois qu'il leur avait prescrites, et leur dit ensuite d'une voix expressive : « Ecoutez, mes enfants ; c'est moi, votre père,

qui vous ai imposé ces règles de vie dont je viens de vous donner l'explication ; elles seront vos lois, vos commandements, votre devoir. Ma volonté bien arrêtée est que vous les observiez aussi fidèlement que possible ; car elles sont pour votre bien. »

Les enfants se regardèrent d'un air honteux et confus, et jetèrent sur leur père un regard respectueux. Reprenant d'un ton plus solennel encore : « Mais comme je sais, ajouta ce père, combien est grande la légèreté de quelques-uns d'entre vous, et combien vous trouvez quelquefois pénible de faire ma volonté, voici ce que je vous dis : Si vous violez l'un ou l'autre de mes commandements, je vous punirai selon ma justice ; comme aussi, si vous les observez tous exactement, je vous en récompenserai avec usure. »

Depuis ce moment, un changement notable se remarqua dans la conduite des enfants, et désormais les règles qui leur avaient été tracées furent observées avec beaucoup plus d'exactitude. Ils n'avaient plus aucune excuse à faire valoir. Il leur suffisait de savoir que telle était la volonté de leur père. « Il ne veut que notre bien, se disaient-ils ; il n'agit que dans nos intérêts. » Quand un commandement ou une défense leur paraissait trop rigoureux, ils se rappelaient le châtiment dont ils avaient été menacés, et plus souvent encore la récompense qui leur avait été promise.—Quant au père, il tint parole ; il punit chaque désobéissance et récompensa le bien selon qu'ils le méritaient. Et c'est ainsi que tout alla de mieux en mieux.

Ainsi a fait envers nous notre Père céleste. Ce Père, qui nous aime plus qu'aucun père ne peut aimer ses enfants, nous a aussi donné une règle de vie, une loi,

par laquelle nous pouvons apprendre à connaître ce qui est juste et injuste ; ou plutôt il l'a écrite dans notre cœur, afin qu'il nous fût impossible de l'ignorer, et qu'ainsi nous eussions moins de difficultés à l'observer. Nous l'appelons la loi naturelle, parce qu'elle nous est donnée en quelque sorte avec la nature, et que nous l'apportons avec nous en entrant dans la vie humaine. Cette loi naturelle, ce n'est autre chose qu'une sage disposition de la Providence moyennant laquelle nous sommes instruits par notre raison et notre conscience de ce que nous devons faire et éviter.

Cette voix divine dans notre intérieur nous dit que nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes. Elle nous rappelle les magnifiques récompenses que Dieu accorde à la vertu éprouvée, et nous met en garde contre les châtiments terribles qui éclateront sur nous, si nous passons notre vie dans l'oubli de Dieu et si nous souillons notre cœur par quelque crime affreux, tel que le meurtre, l'impureté, le vol, l'envie et la médisance.

Que de bien un seul regard jeté dans notre cœur pourrait nous enseigner ! Quand nous avons violé quelque prescription de la loi civile, cette circonstance que nous ignorions la défense que nous avons enfreinte pourra peut-être nous mettre à l'abri du châtiment ; mais quand il s'agit de la loi naturelle, une telle excuse n'est point admissible. « Car, dit l'apôtre saint Paul, il n'est personne qui ne sente que Dieu a écrit dans son cœur une loi qui lui permet de distinguer entre le bien et le mal, l'honnête et le déshonnête, le juste et l'injuste » (*Rom.*, II, 14). Tout homme doué de raison et de bonne volonté peut y lire cette loi. L'impie le plus en-

durci ne saurait lui-même fermer entièrement l'oreille de son cœur à cette voix intérieure de la conscience. Et combien l'accomplissement de cette loi n'est-il pas facile ! « Qu'est-ce que le Seigneur exige de vous, disait déjà Moïse au peuple d'Israël, sinon que vous écoutiez sa loi, que vous observiez ses préceptes, et que vous retourniez à lui de tout votre cœur et de toute votre âme ? Et ce commandement que je vous prescris, il n'est ni au-dessus de vous, ni loin de vous ; il n'est point au ciel, pour vous donner prétexte de dire : « Qui de nous peut monter au ciel pour nous apporter « ce commandement, afin que l'ayant entendu, nous « l'accomplissions par nos œuvres ? » Il n'est point davantage au-delà de la mer, pour vous donner lieu de vous excuser en disant : « Qui de nous pourra passer la « mer, pour l'apporter jusqu'à nous, afin que, l'ayant « entendu, nous puissions faire ce qu'on nous or- « donne ? » Ce commandement est tout proche de vous : il est dans votre bouche et dans votre cœur, afin que vous puissiez l'accomplir facilement [1]. »

TRAIT HISTORIQUE.

La voix d'un ami.—Théodore se trouvait presque toujours en compagnie d'un jeune homme très-vertueux, nommé Sophronime. Ce jeune homme devint son ami et son conseiller. Chaque fois que Théodore voulait, ne fût-ce que légèrement, se détourner du sentier du devoir, la voix de son ami se faisait entendre, et aussitôt il lui obéissait.

Quelquefois pourtant il lui arrivait de se laisser entraîner par quelque mauvais penchant, croyant pouvoir le cacher à son ami ; mais, dès qu'il allait succomber, Sophronime,

[1] *Deuteron.*, XXX, 11-14.

qui s'intéressait vivement à son bonheur, se trouvait présent. Un jour, cependant, quelques enfants pervers s'associèrent à Théodore et cherchèrent à le détourner de son vertueux ami, disant qu'il était temps de ne plus se laisser mener à la lisière par ce mentor importun, comme ils l'appelaient ironiquement, et qu'il savait bien lui-même ce qu'il avait à faire. Ces propos séduisants produisirent de pernicieux effets sur le cœur de Théodore.

Un jour qu'il était sur le point de commettre une faute, son ami, suivant sa coutume, voulut l'en empêcher; mais Théodore lui dit d'un ton sec et hautain : « Je suis fatigué d'être observé dans chacune de mes démarches. »

Sophronime chercha vainement à le persuader de ses bonnes intentions; l'insensé Théodore préféra suivre sa passion plutôt que d'obéir à son ami, et il tomba. Cette faute, il est vrai, était peu considérable. Le lendemain, son ami l'ayant averti avec plus d'insistance et de force au moment où il allait en commettre une plus grande, le jeune homme rougit et le quitta. Mais qu'arriva-t-il? Le poison que ses amis corrompus avaient versé dans son cœur agissant dans toute sa force, il repoussa bientôt complétement les conseils de Sophronime! — Pauvre Théodore!

Sophronime se retira l'âme attristée, et sa voix, tantôt timide, tantôt menaçante, ne se fit plus entendre que lorsque Théodore allait tomber dans quelque faute qui lui semblait par trop grave. Malheureusement, elle était étouffée par le tumulte de la passion, et Sophronime, dédaigné et repoussé, finit par se taire tout-à-fait.

Ce que Sophronime était pour Théodore, la conscience l'est pour tout homme non corrompu; la conduite de Théodore envers son ami est celle du pécheur avec le juge qu'il porte au fond de sa conscience; ce juge ne manque pas plus au mauvais sujet que son ami ne faisait défaut à Théodore; malheureusement ni l'un ni l'autre ne veulent écouter la voix qui veut les retenir sur le bord de l'abîme.

Une année après, Théodore, un instant ébloui, se réveilla de son sommeil et vit le précipice affreux qui menaçait de l'engloutir s'il persévérait dans sa criminelle conduite. Il prit la résolution de résister aux passions qui l'entraînaient. Le cœur brisé de douleur, il se jeta dans les bras du noble Sophronime, qui l'accueillit et le pressa avec tendresse sur son cœur.

Depuis ce moment, Théodore obéit aux moindres paroles que cet ami expérimenté lui adressa pour le porter à la vertu et lui inspirer l'horreur du vice. « Si vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez point vos cœurs » (*Ps.* xciv, xcv, 8).

LA CLOCHETTE.

Il est dans mon cœur une petite clochette
Dont le son a un éclat merveilleux;
Quand j'ai conscience d'avoir fait le mal,
Elle me tourmente nuit et jour;
Mais quand j'ai marché devant le Seigneur,
Je me réjouis de ses joyeux accents.

Néanmoins, bien que la voix de notre cœur nous indique ce que nous devons faire et éviter, notre intelligence ayant été affaiblie par le péché originel, et notre volonté étant davantage entraînée vers le mal, nous ne pouvons distinguer nettement et suivre en toute exactitude les prescriptions de cette voix intérieure. Aveuglés par la concupiscence, qui sans cesse nous porte vers ce qui est défendu, nous croyons volontiers que ce qui nous plaît est permis, et que ce qui nous semble difficile a cessé d'être pour nous un devoir. Nous prenons mille détours pour justifier le mal que nous avons commis, ou pour nous persuader que ce qui nous coûte quelque peine et quelques sacrifices ne nous oblige plus. D'autres fois, tout en voyant ce qui est

juste ou injuste, notre volonté est trop faible pour résister aux attraits du mal, pour lever les obstacles du bien, et il arrive assez souvent que nous agissons en opposition directe avec notre raison et notre conscience. Voilà pourquoi le Seigneur, dans son infinie bonté envers tous les hommes, a voulu nous enseigner la manière de l'aimer par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes. « Afin que les hommes n'eussent aucun sujet de se plaindre, dit un docteur de l'Eglise, saint Augustin, la loi qu'ils *ne voulaient pas lire dans leur cœur* a été écrite sur des *tables*, non que cette loi ne fût écrite dans leur intérieur ; mais ils refusaient de la lire. Alors ce qu'ils étaient déjà forcés de voir dans leur conscience fut présenté extérieurement à leurs regards, et tandis que la voix de Dieu venait de l'extérieur frapper son ouïe, l'homme était refoulé dans son intérieur [1]. »

Ainsi, l'intention du Seigneur en annonçant ses divins commandements aux Israélites du haut de la montagne de Sinaï, et en les faisant graver par Moïse sur des tables de pierre, était qu'ils pussent trouver écrit par le doigt de Dieu et confirmé sur des tables ce qu'ils ne voulaient plus lire dans leur conscience. — C'est ainsi qu'on se donne une peine infinie pour rafraîchir et rendre lisible l'inscription d'un monument précieux, quand les lettres en ont été altérées ou totalement effacées par le temps, par les injures de l'air ou par quelque autre accident.

Si le dessein du Seigneur, de graver sur des tables de pierre ses augustes préceptes et de les transmettre

[1] S. AUG., *Enarr. in Psalm.* LVII.

au peuple israélite par l'intermédiaire de Moïse, proclame la sagesse de ses conseils, il en est de même de chacune de ses saintes prescriptions prises en détail, et de tous les phénomènes merveilleux qui en ont signalé la promulgation. Le vêtement blanc et sans tache avec lequel chaque Israélite devait, le troisième jour, apparaître au pied de la montagne, était destiné à rappeler que l'accomplissement des commandements de Dieu ne consistait point dans la sainteté des œuvres extérieures et visibles, ou dans de pures cérémonies, mais dans la véritable pureté du cœur et dans la sincérité de la pénitence.

Cette disposition du Seigneur, selon laquelle il n'était permis qu'à Moïse d'aller auprès de lui sur la montagne, tandis que le peuple resterait au pied dans une attitude respectueuse, rendait Moïse vénérable aux yeux des enfants d'Israël, et servait à leur rappeler qu'ils devaient obéir à Moïse et le respecter comme étant leur médiateur auprès de Dieu. Tous ces prodiges terrifiants que Dieu faisait éclater dans la nature, le fracas du tonnerre, les éclairs, le bruit des trompettes, les nuages du sein desquels Dieu parlait à Moïse, les montagnes fumantes, les tremblements de terre, avaient pour but d'inspirer au peuple israélite, qui, étant grossier, avait besoin de signes expressifs, une crainte salutaire, de l'ébranler profondément et de le convaincre de la haute importance de ces commandements.

Pour nous, qui sommes chrétiens, le souvenir de la législation promulguée sur le mont Sinaï doit nous rappeler cette autre fête du nouveau Testament plus importante encore qu'on nomme la Pentecôte, pendant

laquelle une loi nouvelle—la loi de grâce—fut annoncée aux apôtres réunis, à la lueur des flammes et au bruit d'un vent impétueux. De plus, ces divins commandements de la loi nouvelle ne furent pas écrits sur une, sur trois ou sur quatre tables de pierre, mais sur deux seulement, pour indiquer que les dix commandements de Dieu reposent sur les deux grands préceptes de la charité, comme le sens naturel des mots le fait d'ailleurs suffisamment comprendre. — L'une de ces tables contenait les devoirs envers Dieu, et l'autre les obligations à l'égard du prochain.

Puissions-nous graver le sens de ces divins préceptes aussi profondément dans nos cœurs qu'ils l'ont été sur la pierre, et surtout les observer fidèlement!

Détacher son affection
De tout ce qu'ici-bas un cœur mondain adore,
Seigneur, j'ose le dire encore,
Qu'il y faut de perfection [1]!

§ VII.

SOMMES-NOUS OBLIGÉS D'OBSERVER LES DIX COMMANDEMENTS DE DIEU?

Bien que les dix commandements de Dieu aient été donnés aux Israélites sur le mont Sinaï, et par conséquent qu'ils s'adressent immédiatement à eux, on ne doit point pourtant s'imaginer qu'ils obligent seulement les Israélites et ne concernent pas les chrétiens. L'obligation où nous sommes de les observer aussi résulte des considérations suivantes:

[1] CORNEILLE, *Imit. de Jésus-Chr*, liv. III, ch. XVI, pag. 333. (*Cit. du Trad.*)

A. *La voix de notre conscience* nous dit que nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses, et le prochain comme nous-mêmes. Or, nous ne pouvons mieux témoigner notre amour à Dieu et à notre prochain qu'en observant les préceptes du Décalogue. Voilà pourquoi le divin Sauveur a dit : « Celui qui a reçu mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime » (*Jean*, XIV, 21). « Si nous aimons Dieu, dit à son tour l'apôtre saint Jean, observons ses commandements, car c'est en cela que se manifeste l'amour de Dieu » (*Jean*, V, 3-4). « S'il en est ainsi, demande le docteur de l'Eglise saint Ambroise, comment pouvez-vous dire que vous aimez Dieu, si vous méprisez ses commandements? Quel est celui qui pourrait dire avec vérité : « J'aime l'empereur, mais je méprise sa loi ? »

B. Les Juifs n'entendaient pas parfaitement le sens des dix commandements de Dieu ; et telle était la malice des Scribes et des Pharisiens, qu'ils les interprétaient selon leur bon plaisir, tout en faisaient preuve, dans cette altération de la parole divine, d'un zèle aussi ardent que s'ils eussent agi avec la plus grande sincérité. Quelques-uns allèrent même jusqu'à reprocher au divin Sauveur de vouloir abolir tout ce que Moïse et les prophètes avaient enseigné. Mais le divin Sauveur leur répondit : « Ne croyez pas que je sois venu pour détruire la loi ou les prophètes ; je ne suis point venu les détruire, mais les accomplir, — c'est-à-dire, pour indiquer la meilleure manière de les remplir ;—car, je vous le dis en vérité : Le ciel et la terre ne passeront point avant que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement, jusqu'à un seul iota

et à un seul point » (*Matth.*, v, 17-18). Puis, après avoir, par la multitude de ses bienfaits et de ses miracles, préparé leurs esprits à l'entendre, il leur expliqua avec bonté et douceur les dix commandements de Dieu, réfuta les erreurs des Pharisiens, et indiqua à ses auditeurs les moyens d'arriver à la parfaite observation des commandements.

Quant à la fidélité du Sauveur lui-même à observer les dix préceptes du Décalogue, il en donna des preuves non-seulement dans son enseignement, mais encore dans sa conduite. Il avait une confiance si ferme en son Père céleste, que tout ce que ses ennemis pouvaient dire de lui se réduisait à ceci : « Puisqu'il a mis sa confiance en Dieu, que Dieu vienne à son secours ! » Partout où il allait, il n'avait d'autre but que de travailler à la glorification de son Père céleste ; aussi pouvait-il se rendre à lui-même ce beau témoignage : « Mon Père, j'ai fait connaître votre nom à tous ceux que vous m'aviez donnés » (*Jean*, XVII, 4-6). Il solennisa le Sabbat de la manière la plus touchante, en enseignant dans la Synagogue et en guérissant un homme dont la main était paralysée. Il honora sa Mère, non-seulement pendant sa vie, mais encore à ses derniers moments, lorsque, suspendu à la croix et en proie à d'ineffables douleurs, il s'intéressa à elle en la recommandant aux soins de saint Jean, son disciple bien-aimé.

Il s'intéressait au bien-être corporel des hommes, puisqu'il ne se servait du don des miracles que pour rassasier avec quelques pains les multitudes qui le suivaient jusqu'au désert, pour guérir les malades et ressusciter les morts. Fils de la plus pure et de la plus

sainte des vierges, il aimait tellement la pureté de cœur, qu'il fit de saint Jean, dont la pureté égalait celle d'un ange, son plus intime ami. Il amena une foule de publicains, qui prenaient au peuple au-delà de ce qu'ils devaient, et ne se faisaient aucun scrupule de s'enrichir du bien d'autrui, à reconnaître leur injustice et à faire pénitence.

Comme il était venu pour rendre témoignage à la vérité, il blâmait sévèrement la duplicité des pharisiens. Quant à la puissance avec laquelle il maîtrisait sa propre volonté, elle nous est attestée par le refus qu'il fit d'accepter la couronne royale que voulut lui offrir le peuple, préférant sortir de ce monde la tète ornée d'une couronne d'épines, puisque le bien des hommes exigeait de lui ce sacrifice.

Si donc Jésus-Christ, notre divin Sauveur et Maître, observait avec tant de fidélité les préceptes de son Père céleste, pourquoi nous, qui pourtant sommes ses disciples et portons le nom de « Chrétiens, » hésiterions-nous à faire ce que Dieu nous prescrit par ses commandements, et à omettre ce qu'il nous défend ?

C. L'observation exacte et volontaire des commandements de Dieu n'est autre chose que « cette porte étroite » par laquelle seule nous pouvons entrer dans le royaume des cieux. En effet, lorsque ce jeune homme riche dont il est parlé dans l'Évangile demanda au divin Sauveur : « Bon Maître, quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle ? » Jésus lui répondit : « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les « commandements » (*Matth.*, XIX, 17). — Ailleurs, le Sauveur disait encore : « Ce que mon Père m'a ordonné

d'enseigner est ce qui conduit à la vie éternelle » (*Jean*, XII, 50). « Celui-là, ajoute saint Augustin, ne saurait acquérir les célestes promesses, qui n'a point voulu accomplir les commandements du ciel [1]. »

Et pourtant quel est celui qui ne désire après cette vie de peines passée sur la terre, entrer au séjour de l'éternelle félicité ? Nous voulons donc observer volontiers et fidèlement les préceptes du Seigneur, comme de vrais serviteurs de Dieu, afin qu'il puisse dire de nous ce que le centenier de Capharnaüm disait de son serviteur : « Il me suffit de lui dire : Faites cela, et il le fait » (*Matth.*, XII, 9). Alors aussi le Juge suprême nous rendra ce consolant témoignage : « Cela est bien, ô bon et fidèle serviteur : parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, je vous établirai sur de beaucoup plus grandes : entrez dans la joie de votre Seigneur » (*Matth.*, XXV, **21** et **23**).

§ VIII.

POURRAIT-ON OMETTRE L'UN OU L'AUTRE DE CES COMMANDEMENTS ?

Non ; car de même que l'oraison Dominicale se distingue par l'ordre et l'enchaînement qui en relient toutes les parties entre elles, ainsi les commandements de Dieu forment un tout complet et indivisible, un corps dont les dix préceptes constituent les divers

[1] S. AUG., *Serm.* 1 *fer. post Dom. Quadrages.*, et in ord. 76, in fin., tom. 10.

membres. « Les dix commandements n'en paraissent former qu'un, disait saint Jean Chrysostôme, parce qu'il y règne une connexion telle, que l'un ne saurait subsister sans l'autre [1]. »

Le premier de ces commandements nous impose l'obligation de croire en un seul Dieu ; car Dieu doit être le principe et la fin de toutes nos pensées et de tous nos sentiments. Ce que l'air est pour l'oiseau, l'eau pour le poisson, la vraie foi l'est pour la créature raisonnable. « Vous croirez en un seul Dieu ; » voilà à quoi nous oblige le premier précepte. Or, plus notre foi au Seigneur sera grande, plus nous ressentirons les effets de son amitié et de sa tendresse, et plus aussi nous nous attacherons à lui. En outre, si un serviteur s'efforce de plaire à son maître et de travailler en son honneur en proportion de l'amour qu'il a pour lui, évitant tout ce qui pourrait lui être préjudiciable, on peut dire aussi que, si nous aimons Dieu véritablement, nous nous sentirons entraînés à contribuer autant qu'il sera en nous à faire glorifier son nom auguste.

Au premier commandement se rattache le second, ainsi conçu : « Vous ne prononcerez pas en vain le nom de Dieu. » Quiconque s'efforce sincèrement de travailler à la glorification du nom de Dieu, salue chaque jour de fête comme une occasion favorable de le faire avec plus de piété et de recueillement ; de là le troisième commandement : « Vous devez sanctifier les jours de fêtes. »

Ces trois premiers préceptes nous enseignent donc

[1] S. JOANN. CHRYSOST., *Hom.* 42, *sup. Matth.*, oper. imp., post med., col. 104.

nos devoirs envers Dieu. Mais, après lui, qu'avons-nous de plus cher que nos bien-aimés parents, auxquels nous sommes tant redevables? Le Seigneur exige donc que nous soyons reconnaissants envers eux, et il promet d'abondantes bénédictions à tout enfant qui les honore, selon qu'il est dit au quatrième commandement : « Vous honorerez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps et que vous soyez heureux sur la terre. » Mais, outre nos parents, il y a sur la terre une foule innombrable d'hommes ; à eux aussi nous leur devons la charité. Or, Dieu nous ayant donné, pour accomplir notre destinée en ce monde, différentes sortes de biens qui nous sont tellement chers, que leur perte nous affligerait sensiblement, c'est pour nous un devoir de les protéger non-seulement pour nous, mais encore pour les autres. Le premier de ces biens, c'est la vie. La perdre, cette vie, être condamné à mourir, et peut-être de mort subite ou violente, c'est pour tous les hommes qui jouissent de la saine raison une pensée affreuse. Eh bien, oserions-nous préparer aux autres un sort qui nous paraît à nous-mêmes si redoutable? Non; gardons-nous donc de vouloir préjudicier à la vie d'autrui et de chercher de quelque manière que ce soit à l'abréger; car il est dit au cinquième commandement : « Vous ne tuerez point. »

Savez-vous quelle est la mort la plus terrible? C'est celle qui a pour cause *l'impureté*, ce péché terrible, qui depuis le commencement du monde a fait parmi les hommes plus de ravages que le poison et le glaive. Il ne faut donc pas s'étonner si Dieu, semblable à un père affectueux et intelligent qui dirait à son enfant : « Ne touchez point cette plante, car elle est empoisonnée, »

nous dit à chacun de nous, pour nous préserver de ce vice affreux : « Vous ne commettrez point le péché d'impureté. »

Pour conserver notre vie et celle de nos semblables, nous avons besoin de biens temporels. Ces biens aussi ont besoin d'être protégés. Et puisqu'il nous serait désagréable de nous voir enlever nos richesses par les autres, nous ne devons pas nous permettre envers eux ce que nous désapprouverions quand il serait fait à nous. Cette défense, le Seigneur l'a déjà faite du haut du Sinaï, lorsqu'il a dit : « Vous ne déroberez point. »

Un autre bien considérable, que possèdent encore la plupart de nos semblables, et que tout homme honnête et raisonnable met au-dessus des richesses de la terre, c'est l'honneur : cette perle veut aussi être conservée dans tout son éclat et sa pureté. C'est pour nous un devoir de protéger non-seulement notre honneur, mais encore celui des autres, comme l'indique le huitième commandement ainsi conçu : Vous ne porterez point de faux témoignage. » De plus, comme nous sommes ordinairement portés au mal quand nous désirons ce qui appartient à autrui, il est nécessaire que nous réprimions nos désirs ; de là cet autre précepte : « Vous ne convoiterez point la femme de votre prochain, » et : « Vous ne désirerez point le bien de votre prochain. »

Tel est le magnifique enchaînement qui existe entre les dix commandements de Dieu ; d'où nous pouvons conclure que, pour pouvoir les accomplir, nous devons aussi coordonner nos forces, aussi bien celles de notre corps que celles de notre esprit. Si, en effet, nos forces physiques sont placées sous l'empire de la raison, et si

notre raison est soumise à Dieu, il nous sera beaucoup plus facile d'accomplir les commandements du Seigneur.

Chaque commandement, comme il arrive pour la plupart des lois, renferme deux parties. La première comprend ce que nous devons « faire » pour remplir le précepte, la seconde ce que nous devons « omettre » pour ne le point transgresser. Que si nous comparons entre eux les divers commandements, nous trouverons que les uns contiennent surtout une prescription, tel que celui-ci : « Vous honorerez votre père et votre mère, » et les autres une défense, par exemple : « Vous ne tuerez point. » etc. Tel est le sens de ces paroles de saint Jérôme : « Il y a deux espèces de commandements ; les uns contiennent un *ordre*, les autres une *défense ;* ici c'est l'omission, là la pratique qui est commandée. Là l'esprit est retenu, ici il est stimulé ; ici c'est un péché d'avoir fait telle chose, là c'en est un de ne l'avoir pas faite. »

§ IX.

COMMENT DEVONS-NOUS OBSERVER LES COMMANDEMENTS DE DIEU ?

Nous connaissons, par ce qui précède, l'obligation où nous sommes d'observer les commandements de Dieu. Mais ici, comme c'est le cas pour toute œuvre que nous devons entreprendre, il s'agit de savoir non-seulement que nous devons accomplir les divins préceptes du Seigneur, mais aussi « comment » nous devons les accomplir.

Si donc nous voulons que le zèle que nous mettons à exécuter les commandements soit agréable à Dieu, il faut :

A. *Que nous les gardions tous sans distinction.* — Il existe, comme nous l'avons dit déjà, une liaison si étroite entre les dix commandements de Dieu, que celui qui viole un précepte est comme nécessairement entraîné à en violer un second, puis un troisième, et finalement à les transgresser tous. Celui-là, en effet, qui est assez dépourvu d'amour de Dieu pour ne point craindre d'enfreindre un de ses ordres, n'a déjà plus la crainte du Seigneur, et ne manquera pas, dès que l'occasion s'en offrira, de se montrer successivement infidèle à chacune de ses lois. Combien n'est-elle donc pas insensée cette excuse des chrétiens relâchés : « Il suffit d'être honnête homme, quelle que soit d'ailleurs la croyance à laquelle on appartienne ! » Comment, en effet, est-il possible d'être un « honnête homme », c'est-à-dire un homme qui remplit fidèlement tous ses devoirs, qui fait le bien et évite le mal, quand on n'est point un ami de Dieu, qui seul peut nous aider à vaincre toutes nos tentations et à lever les obstacles qui s'opposent à l'exact accomplissement de nos devoirs ? Ou bien, suffirait-il pour arriver au ciel de ne point tuer, voler ou piller, et en général de n'être pas assez méchant pour mériter la prison ou même les fers ?

Non moins erronée est l'opinion de ceux qui prétendent qu'il suffit de réciter quelques prières, d'entreprendre un pèlerinage, de se faire recevoir dans une confrérie, ou d'accomplir toute autre œuvre de piété,

pour n'être pas obligé de déposer ses vieilles rancunes, de quitter le péché et ses mauvaises habitudes. A ces sortes de chrétiens on peut leur appliquer les paroles suivantes que le prophète Jérémie adressait aux Juifs qui se contentaient de la sainteté des œuvres extérieures : « Ne mettez point votre confiance en des paroles de mensonge, en disant : Ce temple est au Seigneur, ce temple est au Seigneur, ce temple est au Seigneur ; car ce n'est qu'à condition que vous redresserez vos voies, corrigerez votre conduite, rendrez justice à ceux qui plaident ensemble, que vous n'opprimerez ni l'étranger, ni le pupille, ni la veuve, etc., que je demeurerai avec vous de siècle en siècle dans ce lieu et dans cette terre que j'ai donnée à vos pères. Mais pour le moment vous mettez votre confiance en des paroles de mensonges, où vous ne trouverez aucun secours. Vous volez, vous tuez, vous commettez des adultères, vous jurez faussement ; — et après cela vous venez vous présenter hardiment devant moi dans cette maison, et vous dites : « Nous nous sommes trouvés à couvert, quoique nous ayons commis toutes ces abominations. « Ma maison en laquelle mon nom a été invoqué est-elle donc devenue une caverne de voleurs ? » dit le Seigneur (*Jérém.*, XII, 4-12). On peut encore appliquer à ceux qui font valoir de tels prétextes cette comparaison du divin Sauveur : « Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieil habit, parce que le neuf emporterait une partie du vieux, et le déchirerait encore davantage » (*Matth.*, IX, 16).

Ainsi en est-il de la fidélité à observer les commandements. Quiconque se croit bon, parce qu'il a opéré quelque bien, qui, par exemple, observe aujourd'hui

un jeûne austère, et demain s'enivre, sa vertu n'est qu'un misérable rapiécetage. Notre conduite doit ressembler à un habit neuf, composé d'une seule pièce. « Celui, dit l'apôtre saint Jacques, qui ayant gardé toute la loi, la viole en un seul point, est coupable comme l'ayant toute violée. Car celui qui a dit : Ne commettez point d'adultère, a dit aussi : Ne tuez point. Si donc vous tuez, tout en ne commettant point d'adultère, vous êtes violateur de la loi » (*Jacq.*, II, 10-12).

COMPARAISONS.

Le pot de fleurs rempli de giroflées.—Eberhard avait planté dans un pot de fleurs une grande quantité de magnifiques giroflées. Comme elles ne voulaient point fleurir : « Il y en a trop, se dit-il, je veux essayer d'en enlever une, afin que les autres aient plus de place. » Il le fit ; mais aussitôt toutes les autres commencèrent à incliner tristement la tête, et finirent par se faner.

Comme il les considérait d'un air triste et méditatif, son père lui dit : « Vous m'avez demandé dernièrement quel sens il fallait donner à ces mots : « Celui qui transgresse l'un des « commandements les transgresse tous ; » eh bien, vous en voyez l'explication devant vos yeux. Les racines de ces fleurs étant crues les unes avec les autres, dès que vous avez arraché une fleur, vous avez endommagé les racines des autres et bouleversé le terrain sur lequel elles avaient grandi.

« Ainsi en est-il des commandements de Dieu ; non-seulement leurs racines sont crues ensemble et ne forment plus qu'un, mais ils ne sauraient prospérer et fleurir que sur le terrain d'un cœur qu'anime l'amour de Dieu. »

Quiconque ose violer un seul commandement,
A de tous dans son cœur ruiné le fondement.
(*Christ. von Schmid.*)

— Quand un membre est blessé, tout le corps en pâtit :

c'est ainsi que la loi tout entière est violée par la transgression d'un seul commandement.

— Qu'une goutte de poison tombe dans un gobelet rempli de vin, toute la masse du vin est empoisonnée. C'est ainsi qu'on fait preuve d'une volonté corrompue, quand on viole avec indifférence un seul des commandements.

— Dans l'exécution d'une pièce de musique, il suffit d'un instrument discordant pour troubler toute l'harmonie. On peut dire de même que toute harmonie cesse entre Dieu et l'homme, quand il se rencontre qu'un seul précepte n'est point observé.

—Quand on enlève une colonne sur laquelle repose un édifice, la maison tout entière peut s'écrouler. Voilà comment le mépris d'un seul commandement peut détruire tout l'édifice de notre vertu.

— Il est un proverbe qui dit : « Un seul clou enlevé peut être cause qu'un cheval perd son fer, qu'il se casse la jambe à cause de ce fer perdu, et qu'à cause de cette jambe rompue le cavalier tombe de cheval et se casse le cou.

SENTENCES.

« Celui qui observe un commandement et néglige l'autre, a fait une œuvre inutile » (*S. Joan. Chrysost.*).

— « Le démon s'inquiète peu que vous fermiez la porte à tous les autres péchés, si vous laissez l'entrée ouverte à un seul » (*S. Greg.*).

—« Ne croyez pas être en droit de dédaigner quelques commandements sous prétexte qu'ils sont moins importants ; car les plus importants comme les moins importants sont des commandements positifs, et la mésestime d'un seul, quel qu'il soit, est une offense faite au législateur » (S. Hieron., *in Epist.*).

—« Que ce soit Dieu, ou un homme, ou son représentant qui donne un commandement, il mérite d'être reçu avec respect et observé avec la même exactitude, quand le commandement

qui vient de l'homme n'est pas contraire au commandement de Dieu » (S. Bernard, *de Pres. et discip.*).

Mais il ne suffirait pas d'observer les dix commandements de Dieu dans quelques rares occasions ; il faut de plus

B. *Les observer complétement et à tous les instants de la vie.*—Le vieux Tobie ne se contentait pas de conseiller à son fils, d'une manière générale, d'observer les commandements ; mais il lui disait : « Ayez Dieu dans votre esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu » (*Tob.*, IV, 6). Et le fils de Sirac ajoutait : « Appliquez toute votre pensée à ce que Dieu vous ordonne, et méditez sans cesse ses commandements » (*Eccli.*, VI, 37). — Qu'au reste il ne suffise pas de savoir simplement par cœur les commandements de Dieu, sans les observer, c'est ce qu'enseigne saint Jérôme, lorsqu'il nous dit : « Ne croyez point qu'il vous suffise de conserver les commandements de Dieu dans votre mémoire, tout en les oubliant dans vos œuvres. Mais apprenez à les connaître, afin que vous puissiez faire ce que vous avez appris qu'il était nécessaire de faire [1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemples bibliques.—Un grand nombre de docteurs de la loi et de Pharisiens avaient l'habitude, du temps de Jésus-Christ, d'interpréter les commandements de Dieu et de les expliquer au peuple dans le sens qui leur semblait le plus com-

[1] S. HIERON., *Epist.* 14, *ad Celant.*, ante med., pag. 110, D. tom. I.

mode, et qui ne les obligeait pas de condamner leurs sentiments pervers et leurs idées erronées. Ils rejetaient tous les commandements qui leur semblaient moins importants. Ainsi ils enseignaient qu'il suffisait de ne point tuer ou de ne point commettre d'impureté ; que s'il était défendu de faire un faux serment en justice, il était permis, pour donner plus d'autorité à ses paroles, de jurer ou de prendre Dieu à témoin ; qu'il était toujours permis, quand on recevait une injure, de rendre la pareille à celui qui l'avait faite : qu'enfin, s'il était défendu de haïr son frère, il était permis en revanche de mépriser ses ennemis. Mais le divin Sauveur protestait contre ces fausses doctrines, et disait : « Je vous déclare que si votre justice n'est pas plus pleine (c'est-à-dire si vous n'êtes pas plus consciencieux dans l'observation des commandements), vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et que quiconque tuera méritera d'être condamné en justice. Mais moi, je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère (et serait disposé à le tuer s'il en avait l'occasion), méritera d'être condamné par le tribunal du jugement[1] ; mais que celui qui dira à son frère Raca (ou quelque autre parole injurieuse) méritera d'être condamné par le tribunal du conseil (c'est-à-dire, d'être lapidé) ; et que celui qui lui dira : Vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer — Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère ; mais moi je vous dis que quiconque regardera une femme avec un mauvais désir a déjà commis l'adultère dans son cœur. — Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne vous parjurerez point, mais vous vous acquitterez envers le Seigneur des serments que vous aurez faits. Et moi, je vous dis de ne

[1] Pour comprendre ces paroles de Jésus-Christ, il faut savoir que, suivant le témoignage de plusieurs théologiens éminents, les crimes, suivant leur plus ou moins d'énormité, étaient punis, chez les anciens Israélites, par trois sortes de châtiments. Les tribunaux de la campagne pouvaient condamner à mort, et le grand conseil avait le droit d'infliger la peine plus grande de la lapidation. La plus grande peine était celle du feu. Le criminel était brûlé dans l'affreuse vallée appelée « Gehenna, » où avait lieu d'ordinaire ce genre terrible d'exécution.

point jurer du tout (si ce n'est dans une juste nécessité), ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu ; ni par la terre, parce qu'elle sert d'escabeau à ses pieds ; ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du Roi. Vous ne jurerez pas non plus par votre tête, parce que vous ne pouvez en rendre un seul cheveu blanc ou noir. Mais que votre seul discours soit : Cela est ; cela n'est pas ; car ce qui se dit de plus vient du mal. Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent [1] ; et moi je vous dis de ne point résister à celui qui vous traite mal, mais au contraire, si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre. Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi ; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient [2]. »

C'est par de telles paroles et autres semblables que le divin Sauveur enseignait aux Israélites à ne point s'en tenir à une observation superficielle et incomplète des commandements de Dieu, et leur montrait la nécessité de les accomplir dans toute sa plénitude.

UNE PARABOLE.

b. Le commandement paternel. — Un seigneur riche et puissant avait un grand nombre d'enfants. Un jour, il partit pour une ville lointaine, beaucoup plus belle et plus grande encore que celle qu'il habitait. Avant d'entreprendre son voyage, il mit à la disposition de ses enfants une ville considérable, leur assigna à chacun une demeure, et leur donna tout ce dont ils avaient besoin pour mener une vie honnête et décente. « Mes enfants, leur dit-il en prenant congé d'eux, je n'ai qu'un seul comman-

[1] Il était dit dans la loi de Moïse que celui qui crèverait un œil à quelqu'un serait condamné en justice à perdre aussi un œil, que celui qui casserait une dent à un autre subirait le même sort ; et ainsi de toutes blessures ou dommage portés au corps. Dans la suite, les Juifs interprétèrent cette loi dans ce sens qu'il était permis de se venger soi-même quand on recevait une offense.

[2] Comparez : *Matth.*, V, 20-48.

dement à vous intimer, et le voici : « Aimez-vous les uns les autres ! » Si vous faites cela, je reviendrai encore une fois pour vous emmener dans la cité, beaucoup plus grande que celle-ci, où je fais mon séjour. Mais si vous vous avisiez de transgresser cet ordre, je vous ferais tous périr misérablement. »

Le père partit ensuite pour son voyage, et les enfants entrèrent chacun dans leurs demeures. Il s'en trouva quelques-uns qui, par amour pour leur père, lui furent tout dévoués et se montrèrent pleins d'amour envers leurs autres frères. « Notre père est si bon à notre égard, se disaient-ils, il prend de nous un soin si paternel, qu'il y aurait ingratitude à ne vouloir point lui obéir ; » et ils avaient constamment devant leurs yeux et dans leurs cœurs ce commandement de leur père.

Les autres ne laissaient pas non plus de parler souvent de l'amour qu'il faut avoir pour ses frères ; ils étaient même allés jusqu'à élever chez eux un monument de marbre sur lequel ils avaient fait graver en lettres énormes ce commandement de leur père. Mais quand des veuves et des orphelins allaient les trouver pour les prier, les larmes aux yeux, de venir à leur secours, ils se retiraient jusqu'au plus profond de leurs chambres, afin de n'être pas importunés par les cris lamentables de ces malheureux.

Il y eut quelques-uns de ces frères qui ne voulurent pas absolument entendre parler du commandement de leur père. Ils construisirent des tentes et se mirent à boire, à manger, à jouer et à se divertir à satiété. Quand ils rencontraient sur leur passage un voisin dans la détresse qui implorait leur commisération, ils répondaient : « Dieu vous aide, nous avons assez de nos propres affaires à soigner. »

Il y a plus : quelques-uns allèrent même jusqu'à rougir de leurs frères malheureux, et poussèrent leur fol orgueil au point de mettre une petite plaque d'or sur leur poitrine où l'on lisait ces mots : « Nous n'avons d'égaux nulle part. »

D'autres étaient pleins d'envie envers leurs frères, parce qu'ils surabondaient de richesses temporelles et qu'eux-mêmes ressentaient péniblement la pauvreté. « Quoi ! disaient-ils, ne sommes-nous pas tous nés du même père, et ce qui appartient à l'un des enfants n'appartient-il pas également à l'autre ? Pourquoi serions-nous obligés de mourir de faim ? » Et ils partaient,

pénétraient dans les maisons des riches et leur enlevaient leurs trésors. Parmi ces hommes régnaient le mécontentement, les querelles et les cris de malédiction.

Mais voilà que tout-à-coup, selon qu'il l'avait promis, le père revint. Il ordonna à ses serviteurs de placer à sa droite ceux de ses enfants qui s'étaient sagement comportés, et à sa gauche ceux qui avaient oublié ses avertissements.

Ensuite, le père appelant ceux qui étaient à sa droite, il les plaça dans un char superbe, et les conduisit, au milieu d'une pompe magnifique, dans la grande ville qu'il habitait. Quant à ceux qui étaient à sa gauche, ils furent obligés de rester. Et comme ils contemplaient d'un œil avide leurs frères dans la gloire, le père fit un signe, et la terre s'entr'ouvrant, elle les engloutit dans son sein (*Nach « Schwæbl's Hauslegende »*).

Le divin Sauveur a dit la même chose, et avec plus de simplicité encore, dans sa prophétie relative au dernier jugement.

c. *Une réprimande.* — « Quant à moi, je sais pour sûr que je serais en ordre s'il me fallait mourir, disait une vieille paysanne à monsieur le curé qui était allé la visiter pendant sa maladie. J'ai observé fidèlement les commandements de Dieu. Aussi longtemps que j'ai pu sortir, j'ai assisté exactement à tous les offices du dimanche ; jamais, à la maison, je n'ai omis mes prières, et même il m'est arrivé une fois, quand j'étais en bonne santé, d'aller en pèlerinage et de faire dire six messes. Nul pauvre ayant été devant ma porte ne peut dire que je l'ai renvoyé vide. D'ailleurs personne ne pourrait dire le moindre mal sur mon compte. Quelquefois, il est vrai, quand mon travail n'allait pas comme je le souhaitais, j'ai prononcé l'un ou l'autre jurement, et par conséquent j'ai péché contre le deuxième commandement, Mais pour les autres, tels que celui-ci : « Tu ne tueras point, » ainsi que tous les autres que vons connaissez, je ne crois pas y avoir manqué. Eh, grand Dieu ! je ne comprendrais pas qu'on pût se conduire autrement. »

— Combien vous vous faites illusion, bonne femme ! répondit M. le curé. Ne croyez pas qu'il suffise de quelques mots que l'on récite par cœur pour que tout soit en règle avec le bon Dieu, ni qu'il faille se contenter de jeter à ses frères quelques miettes de son superflu ponr s'acquitter de tous ses devoirs

envers le prochain. A quoi vous servent toutes vos pratiques extérieures de piété, si ce qui constitue précisément l'essentiel du christianisme, je veux dire l'amour de Dieu et du prochain, vous fait défaut? Comment votre fréquentation des églises, quelque sacré que soit le devoir d'assister à l'office divin, vous serait-elle méritoire, puisque vous n'en devenez pas meilleure? Quel profit vous reviendrait-il de votre prière, puisqu'elle part d'un cœur que ne réchauffe point la charité? Vous avez, il est vrai, pris chez vous vos vieux parents et vous leur avez fourni ce qui était nécessaire à leur entretien. Mais tandis qu'ils ont tant travaillé, tant épargné pour vous, vous avez compté chaque morceau qui entrait dans leur bouche, et l'amour sans bornes qu'ils ont eu pour vous, vous l'avez payé d'ingratitude et de dureté.

« Sans doute, vous n'avez préjudicié à personne dans son corps; mais, par votre avarice et votre caractère tracassier, vous avez causé de grandes inquiétudes à votre mari, et après lui avoir fait subir un long martyre vous l'avez précipité dans la tombe. Sans doute, vous n'avez pas manqué à la fidélité conjugale que vous deviez à votre époux; mais au lieu de l'aider par vos soins délicats à porter moins péniblement le fardeau de la vie, vous avez été son tourment, et le plus grand souci qu'il ait eu sur la terre.

« Sans doute, vous n'avez ni volé ni trompé; mais quel empressement n'avez-vous pas mis à profiter de la misère d'autrui en vendant votre blé à un prix exorbitant! Combien de fois, pour avoir donné une mauvaise nourriture à vos serviteurs, ne les avez-vous pas portés au vol, à l'infidélité ou autres actes répréhensibles! Combien de fois, tout en ayant suffisamment d'argent, n'avez-vous pas retenu plus ou moins longtemps leur salaire à vos ouvriers et domestiques, ou ne les avez-vous pas inquiétés de quelque autre manière! Tout cela n'est-ce pas aussi un vol?

« Sans doute, vous n'avez pas porté de faux témoignages en justice, et vous ne vous êtes pas parjurée; mais combien de fois, par votre bavardage indiscret, n'avez-vous pas enlevé aux autres leur bonne renommée! Il est probable que vous n'avez jamais convoité le bien d'autrui; mais combien de fois n'avez-vous pas éprouvé une joie maligne en voyant renchérir

le blé, par la raison que vous nourrissiez l'espoir certain de pouvoir vous enrichir, vous inquiétant fort peu que d'autres en devinssent pauvres et même en mourussent de faim.

« Il est vrai que vous n'avez renvoyé sans le satisfaire aucun pauvre qui s'est présenté devant votre porte; mais en lui donnant par la fenêtre un petit morceau de pain ou une poignée de farine prise sur vos immenses richesses, simplement pour vous débarrasser de lui, vous n'avez point pour autant rempli l'important devoir de la bienfaisance. Quand avez-vous porté dans sa maison, au pauvre qui en avait besoin pour sortir de la misère, une mesure de froment, vous qui pourtant en aviez tant dans vos greniers? Quand on faisait des collectes pour des incendiés ou autres malheureux, vos dons n'étaient-ils pas toujours les plus faibles?

« Vous le voyez donc, bonne femme, il ne suffit pas d'observer les commandements de Dieu dans quelques circonstances particulières. Réfléchissez-y vous-même une bonne fois: que diriez-vous si vous aviez une servante qui fît toutes choses, non pas d'après vos ordres, mais suivant sa volonté à elle? Ne la renverriez-vous pas de votre service? Eh bien, croyez-vous qu'il puisse être agréable à Dieu que vous accomplissiez ses divins commandements en ne considérant que vos propres caprices, sans vous préoccuper de sa sainte volonté » (*Nach Christophe von Schmid*).

COMPARAISONS.

Il ne suffit pas à un malade de prendre quand et comme il lui plaît la médecine qu'on lui a présentée; il faut encore, s'il veut recouvrer la santé, qu'il la prenne absolument comme le médecin le lui a indiqué. Or, les commandements de Dieu sont aussi des médecines: car elles guérissent nos âmes de leurs maladies, c'est-à-dire du péché, et les fortifient dans le bien. Il ne suffit donc pas de les observer au gré de sa propre volonté; il faut encore se conformer aux vues du Seigneur.

Un bon tireur ne se préoccupe pas seulement de ne point manquer la cible; il cherche encore à atteindre le point noir qui se trouve au milieu. C'est ainsi que le chrétien, loin de se contenter des apparences extérieures de la vertu, vise à attein-

dre au point de la véritable perfection intérieure, ce point qui paraît insignifiant à la foule, et qui pour cette raison est si rarement atteint.

A quelle pénible contrainte ne nous soumettons-nous pas pour observer dans les moindres choses toutes les règles de la bienséance et de la politesse, quand nous nous trouvons dans la société de personnes bien élevées ! Or, bien que Dieu soit le Roi des rois, combien de personnes qui font aussi peu de cas de ses commandements que s'il leur était loisible de les remplir ou de les négliger à leur gré !

Soyez chrétien dans vos sentiments, vos paroles et vos [actions !
Dieu connaît ce qui en est de vous ;
Devant les hommes on peut « paraître ; »
Mais Dieu connaît ceux qui lui appartiennent.

Pour que notre exactitude consciencieuse à observer les dix commandements du Seigneur puisse lui être agréable, il faut

C. *Que nous les accomplissions avec un cœur joyeux.*— Ce n'est pas assez d'accomplir exactement tous les commandements de Dieu, il faut, de plus, les accomplir volontiers. La plus belle œuvre de charité, quand nous la faisons à contre-cœur et en murmurant, n'a aucune valeur. « Le Seigneur, dit saint Paul, aime celui qui donne avec joie » (*Cor.*, IX, 7). Et saint Prosper ajoute : « Quand vous faites quelque chose de bon, faites-le volontiers ; car quand vous faites quelque bien malgré vous, vous êtes plutôt l'instrument aveugle que l'auteur de ce bien [1]. »

[1] *Sentent.* 115, *apud D. Aug.*, in fine, tom. I, pag. 745.

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemples bibliques. — Combien le divin Sauveur détestait la tristesse affectée, les airs chagrins et les attitudes fausses et composées que prennent certaines personnes dans la prière, c'est ce que montrent déjà les paroles suivantes, par lesquelles il mettait ses auditeurs en garde contre l'entêtement et l'hypocrisie des Pharisiens : « Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites qui affectent de paraître avec un visage défiguré, pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent. Je vous dis en vérité qu'ils ont déjà reçu leur récompense. Mais pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête, et lavez-vous le visage (c'est-à-dire prenez un air de gaieté), afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez, mais seulement à votre Père céleste, qui est présent à ce qu'il y a de plus caché : et votre père, qui voit dans le secret, vous en rendra la récompense » (*Matth.*, VI, 16-19). La conclusion à tirer de ces paroles, c'est que le Seigneur veut une vertu joyeuse et sereine. Celui-là donc qui s'imagine qu'il faut, pour être vertueux et saint, prendre un extérieur triste et maussade, se trompe singulièrement.

AUTRES EXEMPLES.

b. Le festin. — Cléon était un homme au cœur noble et généreux, dont tous les efforts tendaient à faire du bien à son prochain, à remplir fidèlement tous ses devoirs et à contribuer par sa conduite désintéressée à la glorification du nom de Dieu. Il n'avait qu'un seul, mais grand défaut : chaque fois qu'il accomplissait une bonne œuvre, il le faisait comme malgré lui et avec force mauvaise humeur. Presque toujours on l'entendait se plaindre des inconvénients qu'offre la vie humaine, aussi était-il à charge à tout le monde.

Son ami, qui avait nom Sophronime, cherchait souvent à l'égayer et à le guérir de sa noire mélancolie : mais toutes ses paroles affectueuses demeuraient sans résultat. Un jour, Cléon fut invité à dîner par son ami. Tous les mets étaient parfaitement préparés, mais ils avaient un goût si amer et si aigre, qu'il

était presque impossible d'en manger. Cléon ne put s'empêcher d'en faire de sévères reproches à son ami. « Dites-moi donc, de grâce, ce qu'ont fait vos domestiques, lui demanda-t-il. D'où vient que ces mets sont si peu savoureux ? il est presque impossible d'en manger !

—Eh bien, sachez-le, mon cher ami, lui répondit Sophronime, il en est ainsi de toutes vos plus belles actions. De même qu'une nourriture, bien qu'elle ait été préparée avec tous les soins possibles, ne nous paraît point agréable quand on y a mêlé des ingrédients amers, ainsi les plus nobles actions ne sauraient plaire au Seigneur quand elles sont accomplies avec un cœur plein de tristesse et d'amertume. Les œuvres les plus remarquables, quand on les fait avec répugnance, ne produisent que l'horreur et le dégoût, tandis que les œuvres de charité les plus humbles, quand elles sont faites avec un cœur joyeux, ressemblent à une nourriture précieuse qui, non-seulement soutient et fortifie le corps, mais encore inspire à tous les convives des sentiments de gaieté.

c. *Le kaléidoscope.*—« Eh ! mon père, s'écria Edouard, la figure rayonnante de joie ; voyez donc ce qu'on m'a donné ! une lanterne magique avec toutes sortes de figures, dont chacune a la couleur de l'arc-en-ciel ! Venez donc aussi regarder ; les couleurs se succèdent sans fin, et toujours de plus en plus belles ! »

Le père examina le cadeau, et vit que c'était un kaléidoscope. « Sais-tu, lui dit son père, que ces images qui te causent un si grand plaisir peuvent être considérablement agrandies ?

— Comment cela mon père ? » s'écria l'enfant étonné. Le père s'en alla, et revint presque aussitôt, rapportant quelques débris de verre et une foule de petites pierres.

L'enfant le regardait avec stupéfaction. Cependant il suivit son conseil, et voilà que ces petites pierres se transformèrent dans ce merveilleux instrument en de belles et éclatantes images. « Comme c'est admirable ! s'écria l'enfant en trépignant de joie ; ici les choses les plus insignifiantes s'arrangent de manière à former les plus délicieuses images ; car ce verre mystérieux reflète tout avec un éclat varié.

— C'est là l'image d'une âme sereine, dit le père. Semblable à cet instrument, elle communique à chacune de ses bonnes œuvres un charme particulier et qu'elle seule peut produire, et elle sait donner une forme gracieuse aux choses les plus insignifiantes » (*Agnès Franz*).

La vertu et la joie
Sont sœurs de toute éternité ;
Un lien céleste
Les rattache l'une à l'autre.

Enfin, notre fidélité consciencieuse à observer les dix commandements de Dieu ne saurait être agréable au Seigneur qu'autant qu'elle est inspirée

D. *Par des motifs purs et bons.* — Gardons-nous, quand nous observons les commandements de Dieu, de n'avoir en vue que notre utilité particulière, ou de n'être excités que par la crainte du châtiment que nous nous attirerions en les transgressant. Le but que nous devons nous proposer dans toutes nos pensées, nos paroles et nos actions, consiste principalement à *honorer* Dieu et à *faire du bien à nos semblables*. Rappelons-nous sans cesse ces paroles qu'écrit le vénérable Thomas Kempis : « Tout ce que vous faites, faites-le pour la gloire de Dieu [1] ; » ou bien ce passage de saint Jean Chrysostôme : « Faire toutes choses en vue du prochain est l'œuvre des anges, et plus encore de Jésus-Christ [2]. » « Par contre, ajoute saint Augustin, quand un commandement n'est rempli que par crainte du châtiment, et non par amour de la justice, c'est une

[1] THOM. A KEMP., *in Hortul. ros.* 16, in fine.

[2] S. JOANN. CHRYSOST., *Epist. ad Hebr.*, post med., col. 1678, litt. A, tom. 4.

œuvre servile et non volontaire, qui, par conséquent, n'a aucune valeur ; car il y manque le bon fruit qui ne germe que de la racine de la charité [1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemple biblique. — Le divin Sauveur, placé un jour en face du trésor du temple, regardait la foule déposer son offrande. Plusieurs riches y versèrent de grandes sommes d'argent. Arriva aussi une pauvre veuve qui offrit deux pièces, ayant ensemble la valeur d'un liard. Jésus-Christ appelant alors ses disciples, leur dit : « Je vous dis que cette pauvre veuve a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le tronc ; car tous les autres ont donné de leur superflu ; mais celle-ci a donné de son indigence même tout ce qu'elle avait, — tout ce qui lui restait pour vivre » (*Marc*, XII, 41-44). — C'est ainsi que le Seigneur ne laisse passer inaperçue aucune de nos moindres bonnes œuvres ; car il considère, non pas le don, mais le cœur de celui qui donne. La bonne volonté, l'humilité, la confiance, la charité avec laquelle on donne la valeur d'un liard, ont plus de prix aux yeux de Dieu que les plus riches offrandes en or qui sont données par la vanité, l'amour des louanges, et sortent d'un cœur vide de charité. C'est là tout à la fois une pensée consolante pour les pauvres, un avertissement pour les riches, et un encouragement pour tous.

AUTRES EXEMPLES.

b. Trois motifs de pratiquer la vertu. — Il était autrefois trois ermites qui enduraient avec une remarquable patience les injures et les offenses les plus graves ; mais cette vertu était loin d'avoir pour tous la même valeur.

L'un d'eux, pendant un voyage, passa devant la demeure d'un païen qui était un ennemi mortel de tous les ermites chrétiens. Dès qu'il l'aperçut, le païen vomit contre lui tous

[1] S. AUG., *De Spiritu et littera*, cap. 14, sub finem, pag. 581, A, tom. 3.

les sarcasmes et toutes les railleries imaginables, et le poursuivit en lui jetant des pierres. L'ermite sentit la colère lui monter au cerveau et fut vivement tenté de se venger de cet homme tant en parole qu'en action. Mais se rappelant le commandement du Seigneur qui défend de se venger, et craignant que Dieu ne le punît s'il le faisait, il se contint, et passa son chemin sans répliquer.

L'autre ermite venant à passer quelque temps après par le même endroit, fut également poursuivi et injurié ; mais cette offense, loin de l'affliger, lui causa une grande satisfaction ; car il se ressouvint de la belle récompense réservée dans le ciel à ceux qui auront supporté patiemment les injures.

Lorsque le troisième ermite arriva, il ne fut pas mieux traité ; aussi se mit-il à pleurer, non point à cause de l'offense qu'il recevait, mais parce que la sainte volonté de Dieu était si audacieusement transgressée par cet homme impie, et parce que son ennemi nuisait encore plus à lui-même qu'à l'ermite et s'attirerait de sévères châtiments. Il conjura le Seigneur de tout son cœur de vouloir bien lui pardonner et lui inspirer de meilleurs sentiments

— Ce que nous venons de dire de la patience peut s'appliquer à toutes les autres vertus. Quand un homme fait le bien et s'abstient du mal par crainte des châtiments de la vie future, sa conduite est louable, assurément, quoiqu'il vaille mieux encore être excité par l'espérance du ciel. Mais la perfection consiste à s'efforcer, par amour de Dieu et des hommes, à vivre selon la doctrine que Jésus-Christ nous a enseignée par ses paroles et par ses actions (*Blumen der Wüste*).

c. *Noble conduite d'un journalier.* — Abulfeda, prince arabe, célèbre comme historien, rentrant un soir à Sichar, au retour d'un voyage qu'il avait entrepris, rencontra dans une des rues les plus animées un manœuvre qui, fatigué déjà de son travail de la journée, se donnait une peine infinie pour déplacer une lourde pierre. « Que faites-vous là, lui demanda Abulfeda ; à quoi travaillez vous encore à une heure si avancée ? » — Le journalier répondit : « Il y avait ici, sur ce chemin, une énorme pierre contre laquelle je me suis heurté. L'obscurité devenant de plus en plus profonde, quelque passant pourrait bien

tomber dessus et se faire mal ; j'ai donc voulu la pousser de côté. »

Abulfeda, élevant vers le ciel des yeux remplis de larmes : « Oh ! Dieu, s'écria-t-il, que de choses grandes aux yeux du monde qui sont petites à vos yeux, et que de choses méprisées par le monde, qui ont une immense valeur devant vous ! Une multitude de grandes choses ont sans doute été accomplies aujourd'hui sur cette terre qui vous appartient ; mais combien il y en a peu qui aient à vos yeux la valeur de l'action de ce pauvre journalier, qui, accablé sous la chaleur et le poids du jour, s'efforce encore, au moment où il retourne dans sa chaumière, d'éloigner des autres un mal qui pourrait les atteindre, et cela sans pouvoir en espérer aucune récompense, aucune marque de reconnaissance, et sans y avoir été forcé autrement que par son propre cœur ! »

§ X.

POUVONS-NOUS RÉELLEMENT OBSERVER LES COMMAMDEMENTS DE DIEU ?

Si nous étions abandonnés à nos propres forces, il est certain qu'il nous serait impossible d'observer les commandements de Dieu. Car le divin Sauveur a dit lui-même : « Comme la branche de la vigne ne saurait porter de fruit d'elle-même, mais qu'il faut qu'elle demeure unie au cep, ainsi vous ne pouvez porter aucun fruit si vous ne demeurez en moi. Je suis le cep de la vigne, et vous en êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits ; car sans moi vous ne pouvez rien faire » (*Jean*, XV, 4-6). Chacun de nous peut s'appliquer ces paroles de l'apôtre saint Paul : « Nous savons que la loi est spirituelle ; mais pour moi je suis charnel, vendu

pour être assujetti au péché : car je n'approuve pas ce que je fais, parce que je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je hais » (*Rom.*, VII, 14-18).—Quelle vérité dans ces paroles du cardinal Hugo: « Qu'est-ce que l'homme ? Une créature faible dans la chair, de peu de durée, corrompue par sa propre dépravation intérieure, abattue par le péché, faible à se relever, vaine dans l'action, plus vaine encore dans les paroles, mais tout-à-fait vaine dans ses pensées, et devenue par le péché esclave du démon [1]. »

Néanmoins, quelque limitées que soient nos propres forces, nous ne devons pas perdre courage et croire que l'observation des commandements de Dieu nous soit impossible. Dieu, en effet, est là pour soutenir nos efforts par sa grâce toute-puissante et pour les faire réussir. Semblable à une tendre mère qui conduit son enfant par la main, de peur qu'il ne tombe, le Père céleste nous fournit tous les moyens propres à nous faciliter l'accomplissement de sa sainte volonté. Tel est le motif pour lequel il a déposé dans notre cœur les plus nobles aspirations et les sentiments les plus élevés : c'est afin de nous inspirer l'horreur du mal et le goût de la vertu. Voilà pourquoi Dieu a organisé l'homme de telle sorte que, à moins qu'il ne soit tout-à-fait dépravé par l'absence d'éducation ou par les passions mauvaises, et qu'il ne soit tombé plus bas que les animaux privés de raison, il se sent porté par un instinct naturel à croire en Dieu et à manifester sa croyance par ses actes extérieurs. Voilà pourquoi Dieu a voulu que tout homme, quelque sauvage qu'il fût, éprouvât

[1] HUGO, *sup. Psalm.* 6. Moraliter, fol. 16, col. 4, tom. 2.

pour ses parents un amour tel, qu'il prît pour ce qu'il y a de plus parfait tout ce qu'il entendrait et verrait d'eux. Voilà pourquoi il a déposé dans le cœur des parents une étincelle de son amour paternel et infini ; voilà pourquoi il nous a donné cet instinct particulier qui nous fait veiller sur notre existence avec tant de sollicitude. Voilà pourquoi Dieu a voulu que nous eussions une horreur naturelle pour les assassins, les voluptueux, les voleurs et les faux accusateurs. Voilà pourquoi il a donné à l'innocence le rouge de la pudeur pour lui servir en quelque sorte d'ange tutélaire ; voilà pourquoi, enfin, il fait souvent éclater dès ce monde les conséquences terribles des mauvaises actions, de même qu'il y récompense largement les fruits de la vertu.

Tels sont les moyens dont Dieu se sert pour inspirer aux hommes l'horreur du mal et faciliter leurs progrès dans le bien. Il nous aide par sa grâce toute-puissante à triompher de nos mauvais désirs et de nos passions désordonnées. « De même, dit excellemment saint Thomas d'Aquin, que le soleil répand sa lumière sur tous, et n'en prive que ceux qui s'aveuglent volontairement, ainsi Dieu accorde à tous la grâce nécessaire pour accomplir ses commandements ; cette grâce, on ne la perd qu'à proportion de ce qu'on refuse de la mettre à profit [1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques.—Que l'observation des commandements de Dieu ne nous soit pas impossible, c'est ce que nous voyons

[1] S. Thom., *in Epist. ad Hebr.*, xii.

par l'immense multitude de personnages pieux et saints qui, comme l'enseigne l'Ecriture, les ont observés avec une scrupuleuse fidélité.

Ainsi, non-seulement Tobie observait ponctuellement tous les commandements du Seigneur, mais il donnait encore à son fils le conseil suivant : « Ayez Dieu dans votre esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu » (*Tob.*, IV, 6).—Daniel, déjà dès sa plus tendre jeunesse, faisait consister toute sa joie à obéir à la voix de Dieu. Assis à la table du roi avec une multitude d'enfants israélites d'origine royale et princière, il dédaignait les mets délicats qu'on leur offrait ; car il se disait en lui-même : « Il y a sur la table du roi quantité de viandes dont la loi de Moïse nous défend de manger ; je préfère me contenter de pain et d'eau, plutôt que de m'exposer au danger de violer, même dans les moindres choses, la loi du Seigneur » (*Daniel*, II).—Néhémias était sans cesse préoccupé de l'observation des commandements de Dieu, et insistait à ce que les autres les observassent.—Eléazar disait à ceux qui voulaient lui faire violer la loi du Seigneur, et qui allaient même jusqu'à le menacer de la mort en cas de résistance : « Il n'est pas digne de l'âge où je suis d'user de tromperie, car, encore que je me délivrasse présentement des supplices des hommes, je ne pourrais néanmoins fuir la main du Tout-Puissant, ni pendant ma vie, ni après ma mort. C'est pourquoi, mourant courageusement, je paraîtrai digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté en souffrant avec constance une mort honorable pour le sacré culte de nos lois très-saintes [1]. » Telles étaient également les dispositions des sept frères Machabées. L'aîné d'entre eux disait au roi : « Je n'obéis qu'à la loi de Dieu qui nous a été donnée par Moïse. » — Le prêtre Mathathias disait aux envoyés du roi Antiochus, qui voulaient l'engager à apostasier le vrai Dieu : « Dussent toutes les nations obéir au roi Antiochus, et tous ceux d'Israël abandonner la loi de leurs pères pour se soumettre à ses ordonnances,

[1] *Machab.*, livre II, chap. VI, vers. 24-28.

nous obéirons toujours, mes enfants, mes frères et moi, à la loi de nos pères. A Dieu ne plaise que nous en usions autrement! Il ne nous est pas utile d'abandonner la loi et les ordonnances de Dieu [1]. » — Il est dit de même de Zacharie et d'Elisabeth, les premières personnes distinguées par leur piété dont il soit parlé dans le Nouveau Testament, ce qui d'ailleurs peut s'appliquer à toutes les autres: « Ils étaient tous deux justes devant Dieu, et ils marchaient dans la voie de tous les commandements et de toutes les ordonnances du Seigneur, d'une manière irrépréhensible » (*Luc*, I, 6).

Nous avons déjà vu ailleurs avec quel soin le divin Sauveur, lorsqu'il était sur la terre, exécutait les ordres de son Père céleste.

Telle fut, en général, la conduite de tous les saints. Ils préféraient endurer tous les tourments, plutôt que de violer, même dans les choses les plus légères, les préceptes du Seigneur.

Si donc tant de saints et illustres personnages, qui, comme nous, avaient à lutter contre des tentations de toute nature, étaient agités par les troubles de leur conscience et exposés à tous les genres de faiblesses dont nous nous plaignons, pouvaient néanmoins observer les commandements de Dieu, pourquoi nous, ne le pourrions-nous pas également?

SENTENCES.

« Non-seulement les commandements de Dieu ne sont pas impossibles, mais ils ne sont pas même difficiles » (S. Aug., *de Perfect. justit.*, part. init.).

« Dieu ne voudrait pas commander ce qu'il saurait être impossible aux hommes » (Id., *de Gratia et libero arbitrio*).

« Le chemin des commandements de Dieu est large pour

[1] *Machab.*, livre I, chap. II, vers. 19-21.

ceux qui l'aiment, et étroit pour ceux qui ne l'aiment pas » (S. Bonav., *serm. 2, De decem Præceptis*).

« Plus les commandements de Dieu sont faciles, plus sera grand le châtiment infligé à ceux qui ne les auront pas suivis » (*Id.*, lib. II, cap. XLIV, in princip.).

« Vous direz peut-être : « C'est une œuvre difficile ! » — Jetez vos regard sur ce qui vous est promis. Tout travail devient ordinairement facile quand on se rappelle la récompense qui y est attachée » (S. Hieron., *Epist. I, ad Demetr.*).

« Mon joug est doux, dit le Seigneur, et mon fardeau est léger ; doux pour ceux qui veulent, léger pour ceux qui ne veulent pas » (S. Hieron., *sup. Psalm.* XVI, vers. 5).

« Qu'y a-t-il ici d'onéreux et de difficile ? Vous n'avez pas besoin de traverser des mers infranchissables, de vous exposer aux tempêtes et à la fureur des flots ; vous n'avez pas besoin de gravir des sentiers rudes et impraticables ; vous n'avez pas besoin d'entreprendre de voyage où vous auriez à craindre les bêtes sauvages et les brigands ; vous n'avez besoin de monter la garde en plein air, ni de vous exposer aux attaques des ennemis ; non, il suffit que votre volonté consente, et aussitôt tout vous deviendra facile » (Phil. Jud., *de Victimis*, lib. I, prope med.).

« Dieu ne demande pas de vous des choses pénibles et ardues, mais seulement des choses faciles. » (*Ibid.*, prope med.)

Si je voulais ce que je devrais,
Je pourrais tout ce que je voudrais.

TRAITS HISTORIQUES.

a. Dieu adoucit toutes les peines auxquelles on se soumet par amour de lui. — Un pieux ecclésiastique de la Compagnie de Jésus donnait un jour une mission. Il sut parler aux cœurs de ses auditeurs en des termes si touchants, que plusieurs éclatèrent en larmes et promirent de se corriger. Parmi ses auditeurs se trouvait entre autres un jeune homme qui jusqu'alors avait vécu dans les voluptés et les réjouissances mondaines, mais qui, ébranlé par les paroles du zélé missionnaire,

voulait retourner à Dieu. Il déplora les égarements de sa jeunesse, se sépara du monde, et se rendit dans un couvent pour ne plus s'occuper que de Dieu et de l'éternité.

Quelques années après, le missionnaire passant pendant un voyage dans le monastère où se trouvait le jeune homme converti, il exprima le désir de revoir son ancien disciple. Lorsque le religieux lui eut témoigné la joie qu'il éprouvait de le revoir : « Êtes-vous content, demanda-t-il à son disciple? Comment vous trouvez-vous de ce nouveau genre de vie? Le joug du Seigneur ne vous paraît-il pas agréable?

— Ah! mon père, répondit le jeune homme, il m'arrive souvent de passer des heures bien tristes! Le silence, le jeûne, les veilles nocturnes, tout cela m'est aussi étrange et aussi pénible qu'au premier jour de mon noviciat ; mais quand je viens à réfléchir que par ces peines et ces afflictions j'échappe aux tourments de l'enfer, et que dans sa miséricorde infinie Dieu m'en récompensera un jour par une félicité ineffable, tout cela me devient doux et facile ; aussi tous les jours je remercie le Seigneur du bonheur qu'il me fait goûter. »

b. L'araignée.—Robert Bruce, roi d'Ecosse, fut fait prisonnier par ses ennemis, les Anglais, privé de son trône et condamné à une longue captivité. Déjà il avait essayé d'une foule de moyens pour tâcher de recouvrer son trône ; mais tous ses efforts ayant été en pure perte, il avait renoncé à tout espoir de pouvoir jamais réussir.

Un jour, il aperçut sur le mur de sa prison une araignée, qui depuis longtemps s'efforçait d'affermir à l'un des côtés de la muraille un long fil qui tombait du haut du plafond de sa prison, et dont elle voulait faire le support du tissu qu'elle devait filer. Bien des fois déjà elle avait essayé de s'élancer vers la muraille, mais elle n'avait pas encore pu l'atteindre. Le roi examina avec beaucoup d'attention le travail opiniâtre de ce petit animal, compta les essais qu'il avait vainement tentés, puis il se dit en lui-même : « Je suis semblable à cette araignée qui a fait six essais inutiles ; moi aussi j'ai vainement tenté de recouvrer ma couronne ; nous avons tous deux le même sort.

Au moment où il était absorbé dans cette réflexion, l'araignée fit un effort désespéré, et atteignit la muraille. « Bon Dieu ! s'écria le roi, voilà la septième fois qu'elle essaie, et elle a réussi ! Ne pourrait-il pas m'arriver la même chose ? Au lieu de perdre courage, je veux faire une dernière tentative. »

Il le fit. Bruce recouvra la liberté, remporta sur ses ennemis une brillante victoire, et monta de nouveau sur le trône d'Ecosse.

A Dieu ne plaise que la persévérance de ce petit animal soit pour nous un objet de confusion, et que nous soyons détournés de la pratique des commandements de Dieu par de prétendus obstacles ! Notre fermeté invincible sera récompensée par une couronne plus brillante encore que celle de ce roi, puisqu'elle nous méritera la couronne de la vie éternelle, selon ces promesses que l'esprit de vérité a lui-même déposées dans les livres saints : « Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie » (*Apocal.*, II, 20).

TRAITS HISTORIQUES.

c. *Le libéré.* — Un homme qui avait été fait prisonnier par ses ennemis et jeté dans une obscure prison, eut enfin la joie d'apprendre qu'il allait être délivré de sa captivité. Déjà son généreux libérateur lui avait enlevé ses fers, et lui montrait la porte ouverte, dont personne que lui ne pouvait d'ailleurs ouvrir la serrure : « Levez-vous, cher ami, lui dit-il, paraissez de nouveau à la lumière du jour ; vous serez partout bien accueilli jusqu'à ce que vous soyez arrivé dans votre chère patrie. »

Cependant, il vint au captif toutes sortes de réflexions, et la conversation suivante s'engagea entre lui et son libérateur :

Le prisonnier.—Hélas ! mon cher maître, combien vous êtes bon envers moi ! C'est vous qui avez risqué votre vie, et qui avez marché à travers les ténèbres, les épines et les glaives pour venir me délivrer. De quelle immense reconnaissance ne

vous suis-je pas redevable ! Personne d'autre que vous n'aurait pu me rendre à la liberté. Oui, je veux me lever et partir sur-le-champ !

Le libérateur. — Oui, ô le meilleur des amis, levez-vous et sortez de ce lieu ténébreux ! Comme je ne saurais rester toujours auprès de vous, sous une forme visible, pour vous encourager et vous servir de guide, je dois vous avertir avant de vous quitter que la porte ne restera pas toujours ouverte ; elle se fermera de nouveau à une heure qui vous est inconnue, et ne s'ouvrira plus pendant toute l'éternité. J'ajoute que vous n'aurez point ici-bas de demeure fixe, lors même que vous serez sorti de ce lieu. Accordez-moi donc la satisfaction de faire en sorte de profiter le plus tôt possible de la délivrance que je vous accorde.

Le prisonnier. — Assurément, seigneur, je sortirai bientôt ; cependant je ne crois pas que la porte doive se fermer si tôt ; ce que je crois à n'en pas douter, c'est que c'est vous-même qui me l'avez ouverte ; il me semble que je suis déjà dehors.

Le libérateur. — Ne vous faites point illusion, mon ami ; un grand nombre qui pensaient comme vous sont restés enfermés là ; prenez garde qu'il ne vous arrive comme à eux.

Le prisonnier. — Mais, seigneur ! si vous saviez combien je trouve pénible de sortir de cette prison ; car, voyez ! les chaînes que vous apercevez à mes pieds m'ont causé de telles blessures et m'ont rendu si faible, que je puis à peine aller jusqu'à la porte ; d'ailleurs, pendant ma longue captivité, je me suis habitué à être assis et couché ; puis, je crains que l'air frais ne me soit trop rude, que je ne puisse de longtemps m'accoutumer à la nourriture que je recevrai étant dehors, et enfin j'appréhende de ne pouvoir suivre les gens avec lesquels je serai obligé de voyager.

Le libérateur.—Eh quoi, insensé que vous êtes, vous hésitez ! Mais je veux vous aider à sortir ! Plus vous resterez dans votre prison, plus vous deviendrez faible. Jamais, ici, votre sort ne deviendra meilleur ; tandis que si vous allez dans ce beau et florissant pays, des forces et une vie nouvelles se répandront sur votre âme, vos compagnons vous aideront charitablement

et feront tous leurs efforts pour vous alléger les fatigues de votre voyage. Quelle joie alors inondera votre cœur quand vous découvrirez de loin votre chère patrie, les magnifiques jardins qui l'entourent, les vignes, les champs et les prairies qui s'étendent dans le lointain! Comme ce ravissant spectacle vous attirera puissamment ! Et puis, croyez-vous donc qu'après vous avoir ouvert les portes de cette prison et vous avoir remis en liberté, je ne saurai pas encore prendre les mesures nécessaires pour vous protéger à l'avenir ? C'est de vous uniquement que dépend votre heureux retour dans votre patrie. C'est pourquoi hâtez-vous de sortir d'ici, quelque douloureux que cela vous puisse paraître : il le faut absolument ! Vous avez encore devant vous un long chemin à parcourir !

Le prisonnier. — Hé ! votre bonté envers moi me confond. Mais, de grâce, ne vous donnez pas tant de peine à cause de moi ! Sans doute, il me faudra bien faire quelques efforts, et insensiblement l'affaire marchera. Hélas! si seulement j'étais déjà habitué à ce changement !

En ce moment, le libérateur s'éloigna. La porte était encore ouverte, mais le prisonnier ne sortit pas de sa prison. Il se consulta longtemps pour savoir s'il devait entreprendre ce voyage, ou bien s'il ne conviendrait pas mieux d'attendre jusqu'à la semaine suivante pour s'associer à une autre compagnie, qu'il pourrait voir partir depuis sa fenêtre.

Son libérateur lui envoyait journellement tout ce dont il avait besoin pour son voyage; il lui faisait dire par ses amis et ses serviteurs d'être sans inquiétude, qu'il trouverait dans chaque hôtellerie tout ce qu'il lui faudrait ; mais que pour le moment cette nourriture là serait encore trop forte pour lui.

Malheureusement, les serviteurs revinrent sans avoir rien obtenu, et dirent à leur maître : « Seigneur, votre prisonnier est un homme qu'on ne saurait ni conseiller, ni aider. Tantôt il pleure sur sa faiblesse, tantôt, se levant, il se traîne vers la porte, pour ensuite retourner sur ses pas ; tantôt il dort, tantôt il chante des hymnes à la louange de son libérateur. Puis il recommence par demander sa délivrance, et se comporte comme s'il n'en avait jamais entendu parler. Cessez de vous donner tant de peine pour ce malheureux ; car, en vérité, il n'est pas digne de votre bonté et de votre miséricorde. »

Voilà comment ce prisonnier refusa de prêter l'oreille à la voix amicale de son généreux bienfaiteur et de tant d'amis qui s'intéressaient à lui. Il resta longtemps encore dans sa prison, vaste, il est vrai, mais obscure et dégoûtante. Il alla jusqu'à s'imaginer qu'il n'était pas nécessaire qu'il fît ce voyage, mais qu'il lui suffirait, quand la porte viendrait à s'ouvrir, de sortir aussitôt, et qu'enlevé dans les airs il serait transporté dans sa belle patrie. La porte s'ouvrit effectivement l'une ou l'autre fois, mais seulement à demi ; quand le captif, tout effrayé, essayait de ramasser ses forces pour se précipiter dehors, elle s'ouvrait de nouveau. « Puisque la porte s'ouvre encore de temps en temps, se dit-il, il n'y a du moins pas grand danger à attendre encore. » Mais il arriva « qu'elle se ferma » pour ne plus s'ouvrir dans toute l'éternité (*Matth.*, xxv, 10).

Puissions-nous, aussi longtemps que la porte des grâces divines nous est encore ouverte, ne point perdre le temps qui nous est accordé pour suivre le divin Sauveur, pour accomplir ses commandements et travailler avec ardeur à notre salut ! Car combien il serait triste si nous devions éprouver le sort de cet homme insensé qui fut condamné à périr dans sa prison, pour n'avoir point voulu obéir à la voix de son gracieux libérateur.

Faites que vos divins commandements
Soient toujours présents à ma pensée.
Faites que, pour ne les point violer,
Je vous craigne toujours, vous le Tout-Puissant.
Votre joug est doux ; léger est le fardeau
Que vous m'avez imposé.

§ XI.

QUELS SONT LES AVANTAGES QUE NOUS PROCURE L'OBSERVATION DES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Un excellent moyen, outre l'imitation de Jésus-Christ et de ses saints, pour nous exciter à l'observation des commandements de Dieu, c'est la considération des avantages que nous en retirons.

Les avantages que nous procure l'observation consciencieuse des commandements de Dieu, consistent dans la « sainteté » et le « bonheur. »

L'accomplissement des commandements de Dieu est le chemin qui conduit à la « sainteté, » comme on peut déjà le voir par les enfants. Un enfant qui est animé envers le Seigneur du plus profond respect et du plus ardent amour, qui obéit volontiers à ses parents, qui ne cause volontairement de dommage à personne, qui ne pense, ne dit et ne fait rien de déshonnête, qui ne dérobe point, qui dit volontiers la vérité et ne désire rien de ce qui est mal, celui-là est sur la voie de la véritable vertu, et deviendra agréable à Dieu et à tous les hommes de bien.

Il en est de même des adultes. Aussi longtemps qu'un homme n'a pas pris la sérieuse résolution d'aimer Dieu de tout son cœur, d'être soumis à ses parents et à ses supérieurs, de ne nuire à personne, soit dans sa personne, soit dans ses biens, de vivre dans la pureté et l'honnêteté, d'éviter le mensonge, de respecter la propriété d'autrui, et même de se mettre en garde contre

les pensées et les désirs impurs, on ne saurait le considérer comme véritablement vertueux. Si donc nous voulons devenir, non pas des hommes corrompus et indignes, mais des chrétiens bons et parfaits, nous devons commencer par observer les commandements de Dieu. « Car, dit un respectable auteur ecclésiastique, Lactance, les commandements de Dieu, quoique peu nombreux, opèrent dans l'homme une transformation complète, et font du vieil homme un homme tellement nouveau, qu'il est impossible de reconnaître que c'est le même [1]. » Saint Léon Ier, pape, disait de même : « La miséricorde ingénieuse du Seigneur nous a offert dans ses commandements un excellent miroir, où l'homme peut chercher et trouver l'image de son âme, et voir jusqu'à quel point elle est conforme et semblable à l'image du Seigneur [2]. » Aussi saint Augustin appelle-t-il les dix commandements de Dieu « un court abrégé de toutes les lois et de tous les préceptes du Seigneur [3]. » En effet, bien que les prescriptions émanées de la bouche du Seigneur dépassent de beaucoup ce qui est renfermé dans les dix commandements, Moïse ne reçut néanmoins que deux tables de pierre, qui furent appelées les « tables du témoignage futur dans l'arche. » La raison en est que toutes les autres ordonnances du Seigneur se rattachent aux dix préceptes écrits sur ces deux tables, comme il est aisé de s'en convaincre quand on les médite et les comprend bien. Tous, en effet, se résument dans les deux com-

[1] LACTANT., *Institut. divin.*, lib. III, cap. XXVI, in fine.
[2] LEO I, *Serm. II Quadrag.*, post. med.
[3] S. AUG., *Super Exod.*, lib. II, quæst. 130.

mandements de l'amour de Dieu et du prochain, lesquels constituent toute la loi et les prophètes.

C'est ainsi, pareillement, que toutes les autres lois portées par l'autorité civile et religieuse, telles que : la véritable piété, le respect des parents et des supérieurs, les mesures prises en vue de garantir la vie des individus, la morale et l'honnêteté publiques, la propriété, l'esprit de foi et de sacrifice, se rapportent aux dix commandements de Dieu, dont elles ne sont que des commentaires et des amplifications, et elles se concentrent toutes dans ce grand et unique précepte : « Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, et le prochain comme vous-même. »

TRAITS HISTORIQUES.

Saint Macaire.—Un jeune religieux demandait un jour à l'abbé Macaire en quoi consistait la perfection.

Le vieillard répondit : « L'homme est encore éloigné de la perfection, aussi longtemps qu'il manque d'humilité intérieure et extérieure, aussi longtemps qu'il a encore sa personne en grande estime, et qu'il n'a pas assez d'humilité pour se rabaisser au dessous de toutes les créatures. Il est encore éloigné de la perfection aussi longtemps qu'il se permet de juger d'autres personnes que lui-même, aussi longtemps qu'il ne peut supporter les injures, et qu'il ne cherche pas à bannir toute malice de son cœur. Il est encore éloigné de la perfection aussi longtemps qu'il ne se fait point violence pour être fidèle aux commandements de Dieu, pour devenir patient, doux, charitable, pur et tempérant : car il est écrit : « Il n'y a que les violents qui ravissent le royaume des cieux » (*D'après un manuscrit encore inédit du chanoine Christophe Schmid*).

L'observation des commandements de Dieu est, de plus, le chemin de la félicité.

C'est là ce que nous apprend notre propre cœur. La fidélité à suivre les commandements du Seigneur est récompensée par le témoignage de la bonne conscience et par la paix intérieure ; elle verse dans notre âme la sérénité et la joie. Au contraire, dès que nous avons fait quelque action opposée aux commandements de Dieu, nous sommes agités par les troubles et les reproches de notre conscience. « Celui, dit avec raison un docteur de l'Eglise, saint Hilaire, qui met tous ses soins à observer les commandements du Seigneur, est heureux ; car il réprime les désirs de la chair, empèche les égarements de l'esprit, triomphe des insatiables désirs de l'avarice, et évite la poursuite des honneurs terrestres [1]. »

Comme il ferait bon vivre dans un pays où tous les hommes s'efforceraient d'accomplir les commandements de Dieu ! Quelle félicité de tels hommes ne goûteraient-ils pas dans le Seigneur ! Quelle source de bonheur et de joie les enfants ne seraient-ils pas pour leurs parents ! Comme les jeunes hommes et les jeunes filles fleuriraient magnifiquement dans la pureté et l'innocence, et combien les mariages seraient heureux ! Qu'il serait à envier le sort des habitants d'un pays où l'on ne saurait pas ce que c'est que le meurtre, la haine des frères, l'impureté, le vol, la supercherie et la déloyauté ! Quel contentement régnerait sur la terre, si les hommes s'habituaient jusqu'à bannir de leur cœur toute inclination mauvaise ! Un tel pays serait évidemment le plus heureux qui fût sous le soleil. Si les commandements de Dieu devenaient la règle de

[1] S. HILAR., *in Explanat. super Psalm.* CXVIII.

notre vie, la terre serait un paradis anticipé. « Car, dit saint Laurent Justinien, la loi de Dieu est pleine de joie et surabonde de douceur [1]. » Et saint Prosper ajoute : « Ce que Dieu commande est utile non pas à lui, mais à celui à qui il le commande [2]. »

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques. — Peu de temps avant sa mort, Moïse voulant une dernière fois inculquer à son peuple les dix commandements de Dieu, lui disait : « Observez et exécutez ce que le Seigneur votre Dieu vous a commandé. Vous ne vous détournerez ni à droite ni à gauche ; afin que vous viviez et soyez heureux. Ces commandements que je vous donne aujourd'hui seront gravés dans votre cœur. Vous en instruirez vos enfants ; vous les méditerez assis dans votre maison, et en marchant dans le chemin, la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil. Vous les lierez comme une marque dans votre main ; vous les porterez entre vos yeux [3]. » — « Reconnaissez donc en ce jour, continue-t-il, et que cette pensée soit toujours gravée dans votre cœur, que le Seigneur est le Dieu unique, depuis le haut du ciel jusqu'au plus profond de la terre, et qu'il n'y en a point d'autre que lui. — Sachez que le Seigneur votre Dieu est lui-même le Dieu fort et fidèle, qui garde son alliance et sa miséricorde jusqu'à mille générations envers ceux qui l'aiment et qui gardent ses préceptes, et qui, au contraire, punit promptement ceux qui le haïssent [4]. » — « Je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre que je vous ai proposé la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisissez donc la vie, afin que vous viviez, vous et votre postérité. Aimez le Seigneur votre Dieu, obéissez à sa voix, et demeurez attachés à lui. Alors vous habiterez dans le pays que

[1] S. LAURENT JUSTIN., *in Fasciculo amoris*, cap. III, in princip.
[2] *Apud div. Aug.*, in fine, tom. 3, sentent. XXXIX.
[3] *Deuteronom.*, V, 32-33 ; — V, 6-8.
[4] *Deuteronom.*, IV, 39 ; — VII, 9-10.

le Seigneur avait juré de donner à vos pères Abraham, Isaac et Jacob [1]. »

Ce que Moïse avait promis s'accomplit effectivement. Aussi longtemps que, dans la terre promise, les Israélites observèrent les commandements de Dieu, tout leur réussit; la prospérité et la bénédiction, la paix et l'abondance leur furent accordées dans une large mesure. Mais dès qu'ils les violèrent, tout se tourna contre eux; ils furent successivement visités par la guerre, la peste, la faim et les plus grandes calamités. Leurs maux ne cessaient que lorsqu'ils rentraient dans la droite voie. Il en fut ainsi du temps de Gédéon, d'Héli, de Samuel, du temps où le peuple d'Israël fut emmené en captivité et reconduit dans le pays de ses pères, et en général à toutes les époques. Dans un pays l'amour des hommes, la loyauté, la foi et les bonnes mœurs décroissent à proportion que diminuent le respect et l'obéissance dus au Seigneur. Mais là où fleurissent la crainte de Dieu et la vertu, là la paix et le bien-être sont dans leur plus magnifique floraison; car où est la véritable vertu, là est aussi le vrai bonheur.

b. La petite rose d'or.—M. Heinhold, pauvre dans sa jennesse, était devenu un homme fort riche. Maintenant c'est un vieillard heureux et respectable. Maintes personnes se figuraient qu'il s'était servi de quelque moyen spécial et inconnu pour arriver à un tel état de prospérité.

La plus jeune de ses petites nièces, qui avait entendu ces sortes de discours, dit un jour à son grand-père : « Enseignez-moi aussi, grand-papa, quelque moyen de devenir heureuse. »

— Très-volontiers, mon enfant, répondit Reinhold. Tu vois cette petite rose que j'ai ici : les pétales et les feuilles qui l'entourent sont de l'or le plus fin. Si tu la portes constamment sur ta poitrine et que tu n'oublies rien de ce qui te sera prescrit, tu deviendras certainement heureuse.

— Hé bien ! s'écria Aline toute joyeuse, que faudra-t-il donc faire ? Je ne l'oublierai certainement jamais. »

Le grand-père repondit : « Premièrement, tu ne porteras point la petite rose avant d'avoir fait ta prière du matin, et tu

[1] *Deuteronom.*, XXX, 19-20.

ne la déposeras point avant de t'être acquittée dévotement de ta prière du soir.

Deuxièmement, tu ne devras pas rester oisive aussi longtemps que tu porteras cette petite fleur sur ta poitrine.

Troisièmement, les magnifiques vêtements, les bijoux, les rubans, les parures éclatantes ne vont point avec cette petite fleur.

Quatrièmement, jamais le soir tu ne déposeras la petite rose avant d'avoir rendu quelque service ou du moins témoigné quelques complaisances à l'un de tes semblables; et ce que tu auras omis, il te faudra le faire encore le soir même, ou le lendemain au plus tard.

Cinquièmement, tu ne nourriras dans ton cœur, sur lequel tu porteras cette rose délicate, aucune pensée que tu n'oserais, sans rougir, avouer à ton grand-père.

Répète journellement ces cinq choses sur tes cinq doigts, observe-les, et la petite rose fera ton bonheur. »

Aline suivit ce conseil, et devint la plus heureuse des femmes. Son grand-père assista encore à son mariage. « Ce n'est pas, lui dit-il, cette petite rose d'or, mais votre piété, votre amour du travail, votre modestie, votre bienfaisance, la pureté de vos mœurs, qui ont fait votre bonheur. La petite rose n'avait pour objet que de vous rappeler votre devoir. »

L'homme a besoin, en effet, de ces sortes de moyens extérieurs pour le faire se ressouvenir de ce qui est dans l'ordre de son salut; autrement il risquerait fort de le perdre de vue.

Rien ici-bas ne conduit au bonheur
Que la piété, l'innocence du cœur.

(*Weihnachtsblüthen*, 13 *Jahrgang*.)

L'observation des commandements de Dieu nous rend heureux non-seulement sur cette terre, mais encore dans l'autre monde. Elle est comme un indicateur placé sur notre route, qui nous montre où nous devons aller pour arriver au ciel. De là ces paroles que le divin Sauveur adressait à ce jeune homme riche dont il est

parlé dans notre Evangile : « Voulez-vous arriver à la vie éternelle, observez les commandements » (*Matth.*, XIX, 17). « D'abondantes récompenses non-seulement temporelles, mais encore éternelles, disait saint Laurent Justinien, sont assurées à l'observation des commandements de Dieu [1]. »

ALLÉGORIE.

La course. — Un roi établit jadis un jeu de course pour ses sujets. Tous y furent appelés et chacun reçut un bâton pour se reposer. Le prince fixa le but de même que le temps auquel il faudrait y arriver, et fit publier dans tout le pays les magnifiques récompenses qui seraient distribuées à ceux qui remporteraient le prix. Et afin que personne n'oubliât ces récompenses, il les fit afficher dans toutes les villes et dans tous les bourgs du pays.

« Celui qui arrivera au but, était-il dit, sera admis dans la résidence royale à côté du roi et du prince de la couronne ; il mangera à leur table, et il participera éternellement aux plaisirs de la cour. »

Ce prix était séduisant. La course commença ; mais le but ne fut atteint que par un petit nombre.

Ceux qui couraient rencontrèrent sur leur chemin une foule d'endroits agréables qui les retinrent.

D'un côté, ils aperçurent une place qui de loin projetait sur eux une lumière éblouissante, et lorsqu'ils s'en approchèrent, des trésors s'offrirent à eux en abondance. Comme plusieurs étaient déjà fatigués, ils se dirigèrent vers ce lieu et s'y reposèrent : « Il fait bon ici, se dirent-ils, restons-y quelques instants et prenons de ces provisions ; nous n'arriverons pas moins au but. Cet éclat éblouissant les attirant toujours davantage, ils perdirent de plus en plus de vue leur course, et finirent par oublier totalement et le prince, et sa résidence, et le prix qui les attendait.

[1] S. LAURENT. JUSTIN., *in Fasciculo amoris*, cap. III, in principio.

De l'autre côté de l'arène se trouvait un jardin de plaisance. Des flûtes et des guitares retentissaient dans le lointain et attiraient des multitudes de personnes. Il y avait là du vin et différentes sortes de mets, des hommes et des femmes en costumes magnifiques: « Venez, chers amis, s'écriaient-ils d'un ton joyeux, venez et reposez-vous! Asseyez-vous sur ces siéges, et rassasiez-vous à votre aise; vous arriverez également à votre but. »

Plusieurs accueillirent cette invitation avec empressement, restèrent là et s'abandonnèrent tout entiers à la joie. Mais plus ils y restaient, moins ils songeaient à reprendre leur course. Au milieu de l'enivrement des plaisirs, ils oublièrent et le roi, et sa résidence, et la récompense promise.

Plus loin, ils aperçurent sur une élévation une multitude innombrable de personnes qui marchaient fièrement et se faisaient servir par des esclaves. D'autres se faisaient porter sur des siéges, faisaient fumer l'encens autour d'eux, jouer de la trompette et proclamer publiquement leurs noms et leurs titres. Un grand nombre, captivés par ce spectacle, s'arrêtèrent et ne purent se lasser d'admirer tant de magnificence. « Montez vers nous, leur criait-on, et demeurez ici; venez prendre la place qui vous attend; nous publierons vos noms au son des trompettes et au milieu des cris de joie. » Plusieurs acceptèrent l'invitation, jetèrent loin d'eux leur bourdon de pèlerin, oublièrent de plus en plus de continuer leur course, et finirent par ne plus se soucier ni du roi, ni de sa résidence, ni de ses promesses.

Cependant, si un grand nombre s'arrêtaient dans leur course, d'autres continuaient à courir avec ardeur, sans se laisser distraire par les plaisirs qui s'offraient à eux de toutes parts; soutenus par l'espoir de la récompense, ils atteignirent heureusement le but.

Ils y étaient attendus par le prince de la couronne et par les amis du roi, qui leur offrirent gracieusement la main et les conduisirent dans le palais du roi. Le prince, comme un tendre père, vint à leur rencontre, les embrassa, les revêtit d'habits royaux, les plaça à côté de lui sur son trône, et les traita comme ses propres enfants.

L'heure où le but devait être atteint était sonnée. Les sujets restés en arrière sans plus songer au but, accoururent au palais du roi pour demander leur récompense. Mais le prince ayant déjà fermé la porte, leur répondit : « Retirez-vous de moi, hommes indignes. Celui qui ne me cherche pas ne doit pas non plus me trouver. Partez, et allez demander votre récompense à ceux que vous avez plus recherchés que moi. »

Malheur à celui qui, semblable à ces athlètes insouciants, retenus par les plaisirs des yeux, par les sensualités de la chair et par l'orgueil, s'attardent sur le chemin que Dieu nous a montré dans les divins commandements, et perdent ainsi la couronne de la vie !

Si je m'exerce dans l'obéissance,
Et accomplis fidèlement votre volonté,
Je reste, ô mon Dieu, dans votre amour
Et dans le repos de ma conscience.
Le ciel m'est assuré ici-bas,
Et plus encore dans l'éternité.

§ XII.

Premier Commandement.

VOUS CROIREZ EN UN SEUL DIEU.

DEVOIRS ENVERS DIEU.

Un homme riche et considéré adopta pour son enfant un pauvre orphelin, délaissé de tout le monde, et l'éleva avec un soin et une tendresse remarquables. Comme cet enfant, depuis l'âge de trois ans, ne con-

naissait que le besoin et la misère, il est aisé de comprendre combien il sut apprécier cette sollicitude paternelle. Il prit donc la résolution de se rendre agréable à son père nourricier et de remplir tous ses devoirs avec une inviolable fidélité. Tout ce que son bienfaiteur lui disait, de même que tout ce que ses maîtres lui racontaient de ses excellentes qualités, était sacré à ses yeux, et il l'admettait comme étant la pure vérité. Il avait une si grande confiance en sa sagesse et en sa bonté, que chaque fois qu'il avait besoin de quelque chose, il allait le trouver pour le lui demander. Il nourrissait la ferme espérance que son bienfaiteur viendrait à son aide. Il avait pour ce brave homme un amour sincère et profond; aussi, dans la crainte de lui déplaire et de l'affliger, évitait-il tout ce qui avait l'apparence du mal. Il éprouvait une joie cordiale quand il entendait raconter aux habitants du lieu combien son maître était intelligent, juste et charitable, et les nombreux services qu'il avait rendus. C'est de cela qu'il entendait le plus volontiers parler et sur quoi lui-même s'entretenait de préférence. Il témoignait un vif respect à tous les amis de son bienfaiteur; mais rien n'égalait celui qu'il rendait à son bienfaiteur lui-même. « Je lui suis redevable de tout ce que je suis et de tout ce que je possède, se disait-il souvent en lui-même dans le sentiment de sa reconnaissance; sans lui, probablement que je ne serais plus en vie depuis longtemps. »

Quand il considérait la maison que son bienfaiteur lui avait donnée avant de partir pour un pays étranger, ainsi que les campagnes et les prairies, il se disait: « Tout cela je ne l'aurais point, s'il n'avait pas été

mon bienfaiteur. » Il aimait également les deux enfants que ce dernier avait laissés sur ses propriétés, et faisait tout ce qui dépendait de lui pour leur être agréable. « Puisque, pensait-il, je ne saurais rendre à mon bienfaiteur lui-même le bien qu'il m'a fait, je veux au moins témoigner de la bonté à ses enfants ; il le considérera comme fait à lui-même. »

Enfin, son obéissance était toujours exemplaire, et il se montrait constamment le premier et le plus zélé à accomplir les ordres que son bienfaiteur avait donnés à ses sujets avant de partir. Il exhortait les autres à exécuter ponctuellement les volontés de leur maître. « Oh ! disait-il, c'est notre maître qui sait le mieux ce qui nous est utile et nous convient ; il ne veut certainement rien que ce qui nous rendra véritablement heureux. »

Voilà comment ce digne fils adoptif s'efforçait de plaire à son généreux bienfaiteur, et de remplir tous ses devoirs envers lui.

Nous ferons de même par rapport à Dieu, si :

A. Nous croyons fermement ce qu'il nous a révélé et ce qu'il nous propose à croire par ses ministres ;

B. Si nous mettons en lui notre confiance et notre espérance ;

C. Si nous l'aimons par-dessus toutes choses, et par conséquent aussi si nous craignons de l'offenser par quelque péché ;

D. Si nous lui témoignons notre plus profond respect, et si nous l'adorons ;

E. Si nous lui témoignons, par nos paroles et nos

actions, notre reconnaissance pour les bienfaits que nous dispense sa main paternelle ;

F. Et enfin si nous accomplissons, par une obéissance prompte et généreuse, sa sainte volonté.

Nous voulons dire un mot de chacun de ces devoirs que nous devons à Dieu, et examiner quelles abondantes bénédictions procure leur exact accomplissement.

§ XIII.

NOUS DEVONS CROIRE EN DIEU.

Le premier de nos devoirs envers Dieu, consiste :

A. A croire tout ce qu'il nous a révélé, et tout ce qu'il nous propose à croire par notre sainte mère l'Eglise catholique. Nous jugeons qu'un homme est digne de foi non-seulement quand il a connaissance de la chose dont il nous parle, mais encore quand il a assez de loyauté pour être toujours disposé à nous dire la vérité. Or, à qui pourrions-nous en toutes choses avoir plus de confiance qu'au bon Dieu, alors même que nous ne comprenons pas complétement tout ce qu'il nous annonce? Car sachant tout, il peut nous dire la vérité ; étant la sainteté même, il déteste tout mensonge ; et étant la bonté par excellence, il ne veut que notre bien. Dieu donc est toujours disposé à nous dire la vérité, et par conséquent notre devoir le plus sacré est de croire, d'une foi indubitable, tout ce qu'il nous a révélé, bien que nous ne le comprenions pas parfaitement.

La nécessité de la foi nous est enseignée par ces pa-

roles du divin Sauveur : « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas (par sa propre faute) sera condamné » (*Marc*, XVI, 16). Quant aux fruits magnifiques que produit la foi, voici en quels termes s'exprime saint Augustin : « Il n'est point de plus grande richesse, de plus grand trésor, de plus grand honneur, de plus grande fortune dans le monde, que la foi catholique. Elle sauve les pécheurs, éclaire les aveugles, guérit les faibles, justifie les croyants, convertit les impies, multiplie les justes, couronne les martyrs, maintient les vierges, les veuves et les époux dans une chaste pudeur, consacre les prêtres, et nous fait entrer avec les anges en possession de l'héritage éternel [1]. »

Saint Eusèbe disait de même : « La foi est la lumière de l'âme, la porte de la vie, le fondement du salut éternel. Notre Seigneur Jésus-Christ, voulant nous montrer notre chemin au milieu du dédale de cette vie, l'a en quelque sorte suspendue comme une grande lampe, afin que par elle nous apprissions à connaître le Dieu inconnu, et qu'après l'avoir connu nous crussions en lui et pussions le trouver par la foi [2]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemples bibliques. — Outre les exemples bibliques cités dans le CATÉCHISME HISTORIQUE (voir le 1er volume, pag. 21-45), ainsi que dans le présent ouvrage (voir 1er vol., p. 57 et suiv.), nous pouvons indiquer encore :

Noë, qui au milieu d'hommes impies menait une vie agréable à Dieu, et conservait sa foi dans toute sa pureté ;—Joseph, qui

[1] S. AUG., *de Verbo Dom.*

[2] S. EUSEB., *Emiss.*, *hom.* 2, *de Symbol.*

depuis son enfance témoigna sa foi par ses paroles et par sa conduite, jusqu'au moment où, consolé par les promesses du Seigneur, il s'endormit dans le contentement et la paix ; — Moïse, dont la foi au Seigneur était si inébranlable, qu'il préféra les injures qu'il dut endurer à cause de sa foi aux promesses du Seigneur, à tous les trésors de l'Egypte ; — Josué, qui au lit de la mort exhortait encore le peuple d'Israël à conserver la foi et la crainte de Dieu ;—Gédéon, qui afin d'être d'autant assuré de recevoir de Dieu la force de triompher des Madianites, et d'opérer la délivrance du peuple d'Israël, détruisit l'autel de Baal, et tâcha de déterminer ses compatriotes à recevoir la vraie foi ;—Samuel, qui dès sa jeunesse se montra un fidèle serviteur du Seigneur ; — le saint roi David, dont la dernière préoccupation avant de mourir était que la foi fût conservée intacte et Dieu adoré d'une manière digne de lui ;— Elie, dont le cœur était tout brûlant de zèle pour le maintien de la vraie foi ;—Tobie, qui tombé dans la plus extrême pauvreté, aveugle et méprisé, resta néanmoins aussi fidèle à sa foi qu'aux jours de sa plus grande prospérité ;—Daniel, qui ne craignit point d'exposer sa vie pour détourner les habitants de Babylone du culte insensé des idoles, et les amener à la vraie foi. —Aux propositions séduisantes que les délégués du roi Antiochus firent à Mathatias, celui-ci répondit d'une voix énergique : « Quand toutes les nations obéiraient au roi Antiochus, et que tous ceux d'Israël abandonneraient la loi de leurs ancêtres, nous obéirons toujours, mes enfants, mes frères et moi, à la loi de nos pères. A Dieu ne plaise que nous en usions autrement ! il ne nous est pas utile d'abandonner la loi de Dieu [1]. »

AUTRES EXEMPLES.

b. Les saints martyrs d'Otrante.—Lorsque ces courageux confesseurs furent conduits à la mort sur l'ordre du sultan turc, Mahomet II, un musulman leur présenta un tableau sur lequel se trouvait une inscription turque dont un truchement leur fit lecture, puis il leur dit : « Celui qui croira ce qui est écrit

[1] I MACHAB., livre Ier, chap. II, vers. 19-22.

ici sera délivré ; mais celui qui refusera d'y croire sera mis à mort. »

Il n'y en eut pas un seul qui chancelât ; mais quelques-uns trouvèrent l'occasion de prendre la fuite et de sauver leur vie. Quant aux autres, ils reçurent joyeusement le coup de la mort. Le premier qui fut exécuté s'appelait Grimaldus, vieillard respectable, qui jusqu'à son dernier soupir ne cessa d'encourager ses compagnons (*Nach Mœtzler*).

c. *Le saint enfant Sirice.* — Un petit enfant de trois ans, qui avait nom Sirice, nous a laissé un touchant exemple de fidélité dans la foi. Conformément aux exhortations de sa mère, sainte Julitte, il endura en patience tous les tourments auxquels on le soumit. Le juge lui ayant promis de l'adopter pour son enfant s'il se faisait païen : « J'ai un père beaucoup plus riche que toi, lui répondit Sirice ; Jésus, l'ami des enfants, voilà celui qui est mon père. » — Furieux d'une telle réponse, le juge cruel saisit l'enfant par un pied et le lança à terre du haut de son siége élevé, avec une telle violence, que la cervelle de l'enfant se répandit sur le siége du juge, et son sang coula avec abondance. L'enfant rendit aussitôt l'âme.—Ce fait se passa durant la persécution de Dioclétien, en l'année 305 après Jésus-Christ (*Nach ebendenselb.*).

c. *Saint Pierre, martyr.* — Saint Pierre, religieux de l'ordre des Prêcheurs, ne négligeait jamais, quand il offrait le saint sacrifice de la Messe, de demander la grâce de pouvoir immoler sa vie pour la foi chrétienne. Le désir de ce saint homme fut accompli ; car avant même d'avoir achevé sa profession de foi, il tomba sous le glaive des hérétiques, le 6 avril de l'année 1252.

d. *Saint André de Bobola.* — Saint André de Bobola, béatifié le 30 octobre 1853, par le Souverain Pontife actuel, le pape Pie IX, était issu d'une ancienne famille noble de Pologne, réputée de temps immémorial pour sa valeur dans les combats. Il reçut la lumière du jour dans une résidence située aux environs de Sandomir, en 1592.

Formé par les leçons et les exemples de ses excellents parents, surtout de sa pieuse mère, il fit concevoir à tous, dès son

enfance, l'espoir de devenir un jour l'honneur de sa famille. Après avoir terminé le cours de ses études à Sandomir, où il s'était distingué par son innocence et la pureté de ses mœurs, il forma le dessein de se consacrer entièrement au Seigneur et d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

Ses pieux parents, quelque regret qu'ils eussent de perdre ce fils bien-aimé, n'y mirent point d'obstacle, et à l'âge de dix-neuf ans ce noble jeune homme entra au noviciat des Jésuites de Wilna. Là, non-seulement il fut pour les autres novices un confrère chéri, mais son exemple fut pour eux un stimulant qui les fit avancer avec courage dans la science des Saints. Après avoir fait ses vœux en 1630, et après avoir été ordonné prêtre, il fut pendant quelque temps occupé à instruire la jeunesse dans la religion chrétienne et dans les diverses branches de la science profane. Nommé prédicateur de l'église de Saint-Casimir, à Wilna, il annonça la parole de Dieu avec une si sainte ardeur et avec de tels succès, qu'il amena un grand nombre de pécheurs à embrasser un nouveau genre de vie.

Non moins grands furent les fruits de bénédiction qu'il produisit après avoir été transféré au collége de Pinsk, où il travailla avec ardeur dans les missions qu'on donnait au peuple. Il opérait également au lit des mourants un bien immense. La peste ayant passé à travers l'Europe entière, à trois reprises différentes, dans les années 1625, 1630 et 1633, accompagné de quelques confrères, il courait sans crainte et avec un joyeux empressement sur le théâtre où l'épidémie exerçait ses ravages, et se dévouait sans réserve au secours des malheureux infectés de la peste. Huit de ses confrères succombèrent victimes de leur dévouement. — André Bobola, qui se serait estimé heureux de pouvoir mourir martyr de sa charité envers le prochain, fut néanmoins épargné par le fléau. Dieu lui destinait la couronne d'un martyre encore plus élevé, car il devait sacrifier son sang et sa vie pour la foi catholique.

On était alors à une époque des plus orageuses pour ce pays. Les Cosaques, qui s'étaient séparés de l'Eglise catholique, pénétrèrent dans le royaume de Pologne, jadis si florissant, et oppressèrent les catholiques. Les Pères de la Compagnie de Jésus étaient principalement l'objet de leur haine. Plusieurs de leurs maisons furent détruites, et quarante religieux mis à mort.

Les ennemis pénétrèrent aussi dans la province où se trouvait Bobola. Mais ce digne ecclésiastique marcha courageusement au-devant du danger, il combattit contre l'envahissement de l'hérésie avec un zèle infatigable, et supporta avec joie les plus grandes contradictions.

Témoins d'une telle ardeur, les ennemis conspirèrent sa mort, et afin de mettre à exécution leur affreux dessein, ils épièrent le séjour de Bobola. Deux officiers, accompagnés d'une multitude de Cosaques, se mirent à sa recherche et le trouvèrent sur la route qui conduit de Janow au village de Perelynda. Ils le chargèrent de chaînes au moment où, tombant à genoux et élevant les mains et les yeux au ciel, il offrait à Dieu, en prononçant ces paroles : « O mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! » le sacrifice de sa vie.

Ces hommes barbares l'entouraient en grinçant des dents de fureur. L'un d'eux lui appliqua sur le bras deux coups tellement violents, que ce noble serviteur de Dieu tomba à terre. Ils le relevèrent, le traînèrent près d'un arbre situé non loin de là, l'y attachèrent solidement, puis se mirent à le flageller avec une fureur égale à celle qui animait jadis les ennemis du Sauveur, espérant ainsi se rendre agréables à leur chef inhumain.

Bobola offrit, par sa patience toute céleste, un spectacle digne de ravir le ciel d'admiration ; il ne cessait de renouveler le sacrifice de sa vie et de l'unir à celui que le Sauveur avait offert sur la croix.

Ses bourreaux le détachèrent ensuite de l'arbre, lui passèrent une corde autour du cou, montèrent sur leurs chevaux, et forcèrent le saint à se traîner au milieu d'eux, entre deux chevaux. Cette voie douloureuse dura une demi-heure, jusqu'au moment où, arrivés à Janow, les barbares remirent le prisonnier à leur chef.

Celui-ci, d'une voix impérieuse, enjoignit au saint de renoncer à la foi catholique. Furieux de la résistance du généreux martyr, d'un premier coup de sabre il lui abattit presque la main, et d'un second le blessa au pied. Un soldat lui creva un œil, puis ils le traînèrent dans la boutique d'un boucher et le brûlèrent avec des torches allumées, afin de le rôtir partout également, jusqu'à ce que sa chair devînt liquide. Ils lui enlevèrent la peau de la tête et des mains, jusqu'au mépris de sa

dignité sacerdotale. Ils firent de même pour le dos, agrandirent ses blessures, lui enfoncèrent des roseaux entre les ongles et la chair, lui coupèrent la partie inférieure du nez et les lèvres, lui firent derrière la tête une immense blessure, et lui enlevèrent la langue. Ensuite ils le laissèrent étendu dans la boue.

Le chef s'étant aperçu au bout de quelques heures qu'il n'était pas encore mort, mit fin à sa vie en lui appliquant un coup de sabre (*D'après les journaux religieux*).

e. Un miroir pour les gens de la campagne — Un magnifique exemple à offrir aux habitants de la campagne, c'est la conduite de ces paysans russes si remarquables par leur attachement à la foi catholique, qui, en 1836, répondirent aux commissaires impériaux, dont ils avaient reçu la promesse qu'ils seraient exemptés de payer l'impôt s'ils voulaient se séparer de l'Eglise catholique : « Nous préférons mourir plutôt que d'abandonner la vraie foi. »

Un grand nombre fut maltraité et tué par les soldats inhumains ; d'autres s'étant réfugiés sur un étang gelé, la glace se rompit sous leurs pieds et ils périrent tous misérablement. — Voilà comment ces héroïques paysans préférèrent choisir une mort douloureuse plutôt que d'apostasier lâchement la foi chrétienne.

Puissent les habitants de nos campagnes imiter ce noble exemple et ne point préférer, comme il arrive souvent, ajouter foi à un imposteur qui tourne les cartes, interprète les signes et prophétise l'avenir, moyennant bonne rétribution, bien entendu, plutôt que de croire à ce que nous enseignent Jésus-Christ et son Eglise.

f. Les sauterelles. — Parmi les prêtres apostoliques qui, au dix-septième siècle, travaillaient en Chine à l'extension de la gloire de Dieu, se trouvait, entre autres, un respectable ecclésiastique du nom de Faber. Il appartenait à la Compagnie de Jésus.

Ce saint homme eut un jour le désir de se rendre dans la province de Chensi, éloignée de Péking, la capitale de l'Empire, de douze jours de marche, pour y annoncer l'Evangile.

Partout déjà on parlait des hautes vertus de cet homme de

Dieu ; mais, comme il arrive d'ordinaire, on s'en tenait aux louanges, sans s'inquiéter de l'imiter.

Dieu, en ce même moment, frappa d'une plaie terrible l'une des grandes villes de ce pays. On vit apparaître une multitude de sauterelles qui tombèrent par nuées et occupèrent toute la surface du sol. L'herbe et les fruits des champs furent rongés jusqu'à la racine, et les arbres furent entièrement dépouillés de leurs feuilles. Tous les moyens qu'on employait pour s'opposer à ce fléau demeuraient sans résultat.

Dans une telle détresse, les habitants se décidèrent à aller demander conseil au Père Faber. Le saint homme promit de venir à leur aide s'ils étaient disposés à embrasser la foi chrétienne. Cette condition ayant été acceptée, Faber, revêtu de ses ornements sacerdotaux, parcourut les champs, y répandit de l'eau bénite et récita différentes prières prescrites par l'Eglise catholique pour ces sortes de circonstances. Le lendemain, cette affreuse calamité avait complétement disparu. Mais qui ne sait combien est grande la légèreté des hommes ! Les habitants de ce pays oublièrent leurs promesses solennelles, et refusèrent d'embrasser la foi chrétienne qui les avait délivrés de cette plaie horrible. Mais voilà que les sauterelles reparurent et causèrent plus de ravages que jamais.

Ces malheureux se mirent alors à s'accuser mutuellement et à se reprocher d'avoir manqué à la parole qu'ils avaient donnée à Dieu. Ils accoururent de nouveau auprès du digne missionnaire par troupes nombreuses, se jetèrent à ses pieds, reconnurent leur faute et promirent de croire en Jésus-Christ s'il voulait bien les secourir une seconde fois. L'homme de Dieu, voulant éprouver leur foi, les laissa prier longtemps, et lorsque enfin il fut convaincu de la sincérité de leur conversion, il partit derechef pour aller bénir les campagnes. Dès le lendemain, il était impossible d'apercevoir encore une seule sauterelle. Frappés de ce miracle, tous les habitants embrassèrent le christianisme, et en peu de temps cette communauté chrétienne se distingua entre toutes les autres par sa piété et son attachement à la religion de Jésus-Christ.

g. Le roi Frédéric II et le général Ziethen.—Le vaillant général Ziethen était un des grands partisans et amis du roi de Prusse,

Frédéric II. Un jour, c'était un Vendredi-Saint, le prince ayant invité le général à sa table, Ziethen s'excusa en disant qu'ayant l'intention en ce saint jour de s'approcher de la sainte Cène — selon la coutume des pieux protestants, — il désirait de n'être pas troublé dans sa dévotion.

Peu de temps après, Ziethen parut de nouveau à la table royale : « Eh bien ! Ziethen, lui demanda le prince d'un ton ironique, comment, le Vendredi-Saint, avez-vous trouvé la Cène ? Avez-vous bien digéré le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ ? » — Les hôtes, pour plaire au roi, partirent tous d'un bruyant éclat de rire. Quant au pieux général, il secoua sa tête couverte de cheveux blancs, et, après s'être incliné devant le roi, répondit d'un ton élevé et énergique :

« Sa Majesté royale sait qu'à la guerre je n'ai reculé devant aucun danger, et que partout, quand l'occasion s'en est présentée, j'ai exposé ma vie pour sa personne. Telles sont encore les dispositions qui m'animent en ce jour. S'il le faut et si vous l'ordonnez, je suis prêt à déposer humblement ma tête à vos pieds. Mais il est un Être au-dessus de nous, qui est plus que vous et moi, plus que tous les hommes ensemble. C'est le Sauveur, le Rédempteur du monde, mort pour vous et pour nous tous, et qui nous a tous rachetés au prix de son sang. Je ne permettrai pas qu'on attaque et tourne en ridicule ce Dieu infiniment saint ; car c'est sur lui que repose ma foi, et il est ma consolation pendant la vie et à la mort. C'est par la vertu de cette foi que notre brave armée a combattu et triomphé. Votre Majesté, en détruisant cet appui, ruinerait en même temps la prospérité de l'Etat ; cela est d'une vérité incontestable. Tenez-y la main, Sire, je vous en prie. »

A ces paroles, il se fit dans la société un silence profond. Le roi, visiblement ému, offrit sa main droite au vaillant général, et, plaçant sa gauche sur son épaule, lui dit avec émotion :

« Heureux Ziethen ! plût à Dieu que je pusse vous croire ! Quoi qu'il en soit, je respecte profondément votre croyance ! Restez-y fidèlement attaché, et oublions ce qui vient de se passer » (*Stern Kalender für* 1852.).

h. Napoléon avant sa mort. — Aussi longtemps que Napoléon fut ébloui par l'éclat de ses triomphes, enivré de sa gloire et

de ses succès, il se soucia peu de la foi chrétienne et de l'Eglise catholique. Et pourtant il considérait le jour de sa première communion comme le plus beau de la vie [1].

Arrivé à la fin de sa carrière, et alors que son étoile commençait à pâlir, il fit preuve des sentiments les plus religieux. « Je suis chrétien catholique, disait-il; mon fils l'est comme moi, et je serais bien affligé qu'il n'en fût pas ainsi de mon neveu. »

Il réfléchit encore plus profondément sur la religion lorsqu'il eut été transféré dans l'île de Sainte-Hélène, et qu'assis dans cette prison formidable construite par la nature au milieu de rochers sauvages contre lesquels allaient se briser les flots de l'Océan, il élevait ses regards vers le ciel. Considérant alors toute la différence qu'il y avait entre Dieu et les hommes, il affirmait hautement la divinité de Jésus-Christ. « Je connais les hommes, disait-il, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme [2].

Il demanda à Rome un prêtre catholique, pour recevoir ses dernières confidences et sanctifier ses derniers instants sur le rocher de Sainte-Hélène. Depuis ce moment il ne s'occupa plus que de ses devoirs de piété, et le prêtre Vignali ne dut plus s'éloigner de lui un seul instant. « Je suis né dans la religion catholique, lui dit-il à plusieurs reprises; je veux remplir tous les devoirs qu'elle impose et recevoir toutes les consolations, tous les secours que je dois en attendre. »

Un de ses compagnons de captivité, le comte de Montholon, ajoute : « Le 29 avril, j'avais déjà passé trente-neuf nuits au chevet de l'empereur, sans qu'il eût permis de me remplacer dans ce pieux service, lorsque, la nuit du 29 au 30, il affecta d'être effrayé de ma fatigue, et m'engagea à faire venir à ma place l'abbé Vignali. J'osai lui dire que je comprenais; il me répondit sans hésiter : « Oui, c'est le prêtre que je demande; veillez à ce qu'on me laisse seul avec lui, et ne dites rien. »

Introduit auprès de Napoléon et resté seul avec lui, le prêtre y remplit tous les devoirs de son ministère. Après s'être hum-

[1] Voir le CATÉCHISME HISTORIQUE, 3e vol., pag. 92.

[2] *Conversations religieuses de Napoléon*, par le chevalier de Beauterne, pag 116.

blement confessé, cet homme, naguère si superbe, reçut le saint viatique et l'extrême-onction, et passa la nuit en prières. Le lendemain, dès le matin, quand le général Montholon parut, Napoléon lui dit d'une voix affectueuse et pleine de satisfaction : « Général, je suis heureux ; j'ai rempli tous mes devoirs ; je vous souhaite, à votre mort, le même bonheur. J'en avais besoin, voyez-vous ; je suis Italien, enfant de classe de la Corse. Le son des cloches m'émeut, la vue d'un prêtre me fait plaisir. Je voulais faire un mystère de tout ceci ; mais cela ne me convient pas ; je dois, je veux rendre gloire à Dieu. Je doute qu'il lui plaise de me rendre la santé. N'importe ; donnez vos ordres, général ; faites dresser un autel dans la chambre voisine ; qu'on y expose le Saint-Sacrement et qu'on dise les prières de quarante heures.—Mais non, continua-t-il, vous avez assez d'ennemis ; comme noble, on vous imputerait d'avoir arrangé tout cela d'après votre tête, et la mienne étant perdue, je vais donner les ordres moi-même. »

Le 3 mai, il reçut un seconde fois le saint viatique, et après avoir dit adieu à ses généraux, il prononça ces mots : « *Je suis en paix avec le genre humain ;* » et il joignit les mains en disant : « *Mon Dieu* » (*Salzburger Correspondent*) !

i. Le grenadier mort.

Là-bas, près de Custozza, pleuvaient
Les balles de toutes parts ;
Plus d'un héros succombait
Dans la vapeur des nuages de poudre.

Une balle, rapide comme le vent,
Vint frapper un grenadier ;
Elle l'abattit à terre,
Et le laissa comme mort.

Sur cette montagne de cadavres,
La lune versant sa pâle lueur
Le réveilla de son sommeil
Vers la douzième heure de la nuit.

Il se soulève, faible et sanglant,
Et veut s'éloigner de ce lieu funèbre,

Souriant comme quelqu'un
Qui a triomphé de la mort.

Mais dans son cœur le plomb fatal
Commence à le brûler de nouveau,
Et il comprend que de sa vie
L'heure dernière vient de sonner.

« Oh ! si j'avais un prêtre,
S'écrie-t-il dans sa détresse,
Pour m'offrir ses consolations
Et me présenter le pain de vie ! »

Cependant, partout autour de lui
Règne un silence de mort ;
Aucun de ses camarades
Ne donne plus signe de vie.

Soudain la lune, douce et sereine,
Brille à travers les nuages,
Et éclaire de sa lumière
Une croix placée sur le chemin.

Il crut entendre le Sauveur
Lui dire : « Venez à moi,
Dans vos angoisses mortelles,
Pauvre grenadier ! »

Et se traînant vers la croix,
Le grenadier la presse dans ses bras ;
Et le matin, aux premiers feux de l'aurore,
Ses camarades le trouvèrent
Entourant la croix de son bras,
Et la tête doucement inclinée,
Et ils le montrèrent à leur général.

Avant de mourir ici,
Brave grenadier,
Vous aurez sans doute prié
Pour vous et pour votre empereur.

(*Albert Werfer.*)

k. Aveu d'un malfaiteur condamné à mort. — Le 18 mars de l'année 1815, en Suisse, un criminel fut condamné à la peine de mort. Comme cet homme avait beaucoup de lecture, il se faisait de hautes idées de son savoir, bien qu'il fût sans doute très limité. Il ne faut donc pas s'étonner s'il fut abandonné de la grâce divine; car « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles » (1 *Petr.*, v, 5). La lumière de la foi s'éteignit peu à peu en lui, comme il l'avoua lui-même; et la crainte de Dieu ayant disparu de son cœur, et avec elle la vertu, il tomba dans toutes sortes de vices et de crimes, et alla si loin que, accusé de meurtre et livré à la justice humaine, il fut condamné à mort.

Lorsqu'on eut prononcé sa sentence, et qu'il fut entré dans la chambre commune des malfaiteurs, ou, comme on l'appelait, des « pauvres pécheurs, » il commença à s'entretenir, avec l'ecclésiastique qui devait le préparer à la mort, des événements politiques du temps, de Socrate dans sa prison, et autres questions savantes, au lieu de se préoccuper de Dieu et de l'éternité. Il se figurait qu'il était impossible qu'on le mît à mort, et qu'il fallait absolument qu'on lui fît grâce; car il se croyait le plus important personnage de tout le pays. Tant était grande l'opinion qu'il avait de sa prétendue science, et faible la confiance qu'il mettait dans le Seigneur.

Le prêtre qui l'assistait s'efforça de lui faire comprendre qu'il n'y avait plus pour lui de grâce à espérer, attendu que dans l'intervalle des deux jours qui allaient s'écouler, le conseil ne se réunirait plus à cause de lui; par conséquent qu'il était sûr de mourir le troisième jour. En entendant ces paroles, ce malfaiteur s'évanouit de frayeur. Lorsqu'il fut revenu à lui-même, l'ecclésiastique lui dit : « Je le vois, ce n'est pas le juge, mais moi qui vous fais mourir. Puis donc qu'il est certain que vous perdez la vie présente, moi je vous promets au nom de Jésus-Christ, qui vous a racheté au prix de son sang, une autre vie, celle de l'éternité. Ecoutez mes paroles et croyez ! »

L'ecclésiastique lui annonça pendant plusieurs heures la parole de Dieu, telle qu'elle est consignée dans les prophètes et les apôtres; et pour lui faciliter son examen de conscience lui expliqua les dix commandements de Dieu. La force de la parole divine, jointe à l'influence de la grâce d'en haut, brisèrent de douleur le cœur du criminel, et la lumière se fit dans son inté-

rieur. La plus remarquable parole qu'il prononça lorsque le prêtre eut achevé de l'instruire, et qui est tout à fait à sa place, est celle-ci : « Maintenant je vois clairement que si je n'avais pas transgressé le premier commandement, je n'en aurais transgresssé aucun » (*Nach H. Haid's Katechesen*).

SENTENCES ET COMPARAISONS.

« Ce ne fut pas en vain que Moïse monta sur un rocher pour y contempler la face du Seigneur. Celui qui ne monte pas sur le rocher de la foi ne connaîtra pas le Très-Haut » (S. Aug., *Serm. de symbol.*)

« De même qu'un vaisseau dépourvu d'une ancre sera ballotté çà et là sur la haute mer ; de même notre intelligence, si elle n'est pas conduite et fortifiée par la foi, sera le jouet des vagues soulevées par les fausses doctrines » (S. Chrysostom., *Hom.* II).

« Comme les plantes prospèrent mieux quand elles sont arrosées, ainsi notre foi fleurit plus magnifique quand elle est en butte aux persécutions » (S. Chrysost., *Serm. in jus et Max.*).

« Il est une foule de médecines qui sont utiles et salutaires pour un grand nombre de maladies. Ainsi en est-il de la foi : elle offre pour toutes les infirmités de l'âme un remède précieux et efficace » (S. Hilar., *de Trinit.*, lib. II.).

« La foi unie à la charité est la foi du chrétien catholique ; la foi sans la charité est la foi du démon » (S. Aug., *de Charit.*).

« L'éloignement de la charité est la mort de la foi. Si vous croyez en Jésus-Christ, pratiquez les œuvres de Jésus-Christ, afin que votre foi soit vivante. Il faut que votre foi soit vivifiée par la charité et attestée par vos œuvres » (S. Bernard., *Super Cantic.*).

On raconte d'un pieux ecclésiastique du diocèse d'Augsbourg, nommé Tosso, qui vivait du temps de saint Magnus, qu'il avait une lumière qui l'éclairait, même de nuit, dans les endroits les plus obscurs, et que ni le vent ni la pluie ne pouvaient l'éteindre.—Tout pieux chrétien possède dans la foi une semblable lumière. La foi illumine de sa vive clarté les sentiers

les plus obscurs de notre vie, et toutes les tempêtes du monde sont impuissantes à l'éteindre.

NATURE ET FOI.

Demander pourquoi le chrétien
Est si aimant, si pieux et si dévoué,
C'est demander pourquoi
L'agneau n'est point un tigre (*Angelus Silesius*).

L'ART DE FAIRE DE L'OR.

On a rêvé qu'il y avait une pierre
Qui faisait de l'or avec du bronze.
Eh bien ! tout se change en or
Pour le cœur qui aime Dieu (*Idem*).

Les bergers allument souvent de grands feux au milieu des campagnes pour épouvanter les bêtes féroces qui séjournent dans les montagnes environnantes ; comme elles redoutent le feu, ils n'ont plus à craindre qu'elles ravagent les troupeaux. La foi chrétienne est, elle aussi, un feu immense. Nous devons l'allumer dans nos cœurs, pour éloigner de nous les passions qui, semblables à des bêtes sauvages, veulent porter la désolation dans notre intérieur.

On peut aussi comparer la foi chrétienne à un phare. Quand le nautonnier voyage sur une mer orageuse, le regard fixé sur lui, il dirige tranquillement son vaisseau ; et quand les coups de la tempête lui font prendre une fausse direction, cette lumière le ramène aussitôt sur la bonne voie.

La foi chrétienne, au milieu de l'aride désert de la vie, est une source éternellement fraiche.—La foi est la voie royale de la vertu et de la félicité.—La foi chrétienne est le calice des grâces du Seigneur, rempli d'une charité infinie !

O vous, le Dieu invisible,
Inspirez-moi une foi égale
A celle que procure votre vue.
Puisse mon cœur se réjouir à toute heure
Dans le sentiment de votre présence !

Oh ! mon Père, donnez-moi la vraie foi,
De préférence à tous vos autres dons.
Celui à qui elle manque vous déplait ;
Celui qui l'a ne fait qu'un avec vous.

Qu'elle soit la vie de toutes mes actions,
Qu'elle soit mon bouclier, et le mobile de ma charité,
Et que, semblable à un héros,
Elle triomphe en moi de Satan, de la chair et du monde !

Mais, de même qu'il est nécessaire, pour que notre lampe ne s'éteigne point, d'y verser de temps en temps de l'huile, ainsi nous devons veiller sans cesse à l'entretien de la lumière de la foi qui luit dans nos cœurs. Le moyen à employer pour cela, c'est la *prière* faite avec ferveur et persévérance. Les paroles suivantes, que le divin Sauveur adressait à saint Pierre, suffisent déjà pour montrer que c'est le moyen le plus efficace d'augmenter notre foi : « J'ai prié pour vous, disait le Sauveur, afin que votre foi ne défaille point » (*Luc*, XXII, 32). Saint Jean Chrysostôme disait de son côté : « La foi est produite par la parole de Dieu, conservée par la paix et nourrie par l'amour de Dieu » (par conséquent aussi par la prière) [1].—« Voici, disait le bienheureux Ægidius d'Assise, quels sont les fruits de la prière intérieure. Elle éclaire notre intelligence, nous fortifie dans la foi et dans l'amour du bien. »

C'est également dans la prière fervente que les saints martyrs puisaient cette solidité et cette force de foi chrétienne qui les faisaient marcher joyeusement à la mort pour la doctrine de Jésus-Christ ; et c'est ainsi que non-

[1] S. JOANN. CHRYSOSTOM., *Hom.* 22, *super Matth.*, Oper. imperf., in princip.

seulement ils attestaient pendant leur vie la vérité de leur croyance, mais la scellaient encore de leur sang en mourant pour elle. Telle fut, par exemple, la prière des saints Cantius, Cantien et Cantianilla, frères et sœurs: « Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, s'écriaient-ils avant de recevoir le coup de la mort, envoyez votre saint ange à notre secours, afin que soient confondus tous ceux qui adorent les idoles. Nous vous conjurons, Seigneur, de nous conserver inébranlables dans notre foi, à la louange et à la glorification de votre nom, et pour fortifier tous ceux qui croient en vous, afin que les idolâtres reconnaissent que vous êtes le seul vrai Dieu, servi par les anges eux-mêmes. »

De nos jours, sans doute, les persécutions contre les chrétiens ayant à peu près cessé partout, notre foi semble n'être plus exposée à tant de dangers, et n'avoir pas besoin d'une augmentation de grâces, comme c'était le cas à l'époque des persécutions des chrétiens. Cependant, quoique ces persécutions aient à peu près cessé partout, il n'est pas moins vrai de dire que notre foi est encore exposée à une multitude de dangers qui dureront jusqu'à la fin du monde, et qui souvent sont plus préjudiciables que le feu et le glaive. Tels sont, notamment, les habitudes du monde contraires aux principes de la vraie foi, les mauvais exemples, les railleries, tantôt fines, tantôt grossières, les séductions, etc., des hommes pervers qui veulent à toute force nous ravir le don précieux de la foi : autant de persécutions d'un nouveau genre contre lesquelles nous devons combattre, ou du moins auxquelles nous devons résister.

Mais comment s'opposer à un ennemi domestique, qui

souvent ne cesse pendant toute notre vie de nous allécher par les plaisirs sensuels, et, au lieu de stimuler nos forces pour la résistance, les affaiblit par des moyens adroits, et cherche à nous attirer dans ses piéges? Nous ne pouvons mieux faire que de nous rappeler journellement que Dieu sait tout et qu'il est la vérité souveraine, penser aux magnifiques récompenses dont il couronnera notre fidélité, lui demander avec un abandon tout filial de nous éclairer de la lumière de la foi, de réveiller et de fortifier en nous la confiance au Seigneur.

Voici de quelle manière nous pouvons le faire.

« Je crois en vous, vrai Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, qui conservez et gouvernez toutes choses, qui récompensez le bien et punissez le mal. Je crois que le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous racheter en mourant sur la croix, et que le Saint-Esprit nous sanctifie par sa grâce. Je crois et j'admets, ô mon Dieu, tout ce que vous nous avez révélé, tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné, tout ce que les apôtres ont prêché, et tout ce que la sainte Eglise catholique et romaine nous propose à croire. Tout cela je le crois, parce que vous êtes, ô mon Dieu, la vérité et la sagesse éternelle, et que vous ne pouvez ni tromper, ni être trompé. O Dieu, augmentez ma foi ! »

UNE COMPARAISON.

Une secte nouvelle se répandit un jour dans un village et y produisit de terribles ravages. Plus d'un jeune homme qui faisait concevoir de magnifiques espérances se laissa aveugler par de séduisants discours et perdit la vie de la foi. Un pieux vieillard âgé de quatre-vingts ans, qui vivait là au milieu des

incrédules comme un second Noé, fut consulté par son neveu, qui s'occupait beaucoup du salut de son âme, pour savoir comment il devait se mettre en garde contre cette nouvelle hérésie. Son grand-père lui raconta l'histoire suivante :

« Pendant mon enfance, j'avais alors douze ans, une maladie mortelle éclata dans notre village. Une foule de personnes furent enlevées dans l'espace de quelques heures. Survint en ce moment dans le village un personnage étranger qui fit rassembler toute la commune, et lui offrant une médecine jusqu'alors inconnue, ajouta ces mots : « Vous ne recouvrerez la santé qu'autant que vous emploierez fidèlement ce remède. Approchez donc, braves gens, et usez bien de cette médecine : elle a été préparée avec les herbes les plus excellentes et les plus énergiques. »

Ce qu'il avait promis se réalisa. Quiconque employa son remède revint à la santé ; mais ceux qui négligèrent de le faire, moururent.

C'est ainsi qu'il existe contre cette maladie de l'âme qui se propage partout, et qui fait encore infiniment plus de mal, un moyen dont la valeur est prouvée par l'expérience. Ce moyen consiste à entretenir et à ranimer constamment l'esprit de foi ; car celui-là seul qui aime Dieu sincèrement et qui ne cesse de lui demander ses lumières, restera, au milieu des plus violentes tempêtes qui pourront fondre sur lui, ferme et inébranlable dans la foi chrétienne. Aussi, quoi de plus propre à nous protéger dans la pressante détresse où nous nous trouvons, que de réciter continuellement et avec piété cette prière fortifiante : « O Dieu, augmentez en nous la foi ! »

§ XIV.

ESPOIR ET CONFIANCE EN DIEU.

On sait depuis longtemps par expérience que ce sont précisément ceux qui, en considération de leur influence et de leurs richesses, auraient toutes les res-

sources désirables pour assister les malheureux, qui refusent de le faire. L'expérience nous apprend également qu'il existe un grand nombre d'âmes compatissantes qui souhaiteraient de tout leur cœur de venir au secours de leurs semblables, si le triste état de leur fortune le leur permettait.

Ces divers obstacles ne se rencontrent point dans le Seigneur ; car la Toute-Puissance s'unit en lui avec une bonté sans bornes. *Tout-puissant,* il peut nous aider en tout temps ; *infiniment bon,* il veut nous accorder tout le bien nécessaire ; *sachant tout*, et *étant partout présent,* il connaît par là même toutes nos nécessités et nous assiste partout.

B. Nous devons donc en tout temps, et dans toutes nos nécessités et nos besoins, *espérer* en Dieu, *mettre* en lui *une confiance* inébranlable, et attendre de lui tout le bien qui nous est nécessaire.

« Heureux l'homme, disait le prophète Jérémie, qui met sa confiance au Seigneur, et dont le Seigneur est l'espérance » (*Jérém.*, XVII, 7). Plein d'espoir et de confiance au Dieu tout-puissant, l'Apôtre des nations s'écriait : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous » (*Rom.*, VIII, 31) ? Saint Augustin nous donne le même conseil lorsqu'il nous dit : « Mettez en tout temps votre espérance au Seigneur, et dans tout ce qui pourra vous arriver, dans le bonheur comme dans l'adversité, dites toujours, du fond de votre cœur et en toute sincérité, afin que vous fassiez ce qui est bien et supportiez ce qui est mal : « Seigneur, soyez attentif à mon secours, hâtez-vous de me secourir [1] ! »

[1] S. AUG., *de Jejun. quadrages.*, serm. I.

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemples bibliques.—Nous avons un bel exemple de confiance inébranlable, dans cet aveugle né auquel le Seigneur accorda la vue, et qui, selon ce que le Seigneur lui avait dit, s'en alla sans manifester le moindre doute à la fontaine de Siloé, se lava et fut aussitôt guéri.

AUTRES EXEMPLES.

b. Sainte Vérène. — Jetée en prison à cause de son attachement à la foi chrétienne, cette pieuse vierge demanda à Dieu la force de souffrir et de mourir pour lui. Pendant un songe qu'elle eut, son oncle, saint Maurice, qui naguère, ainsi que ses compagnons, avait répandu son sang pour Jésus-Christ, lui apparut sous une forme transfigurée. Revêtu d'un habit blanc et d'un manteau de pourpre, il flottait sur des nuages d'or, et une multitude de jeunes hommes transfigurés comme lui, vêtus d'ornements blancs et portant dans leurs mains des branches de palmier, l'accompagnaient. « Ne craignez point, Vérène, lui dit saint Maurice; mettez plutôt votre confiance au Seigneur, il sera avec vous. »

Ces paroles eurent leur accomplisssement; car peu de temps après que le juge impie eut jeté en prison cette vierge innocente, il fut frappé de cécité. — Vérène ayant fait des prières pour lui, il recouvra la vue. Touché de ce miracle, il accorda la liberté à la sainte, et lui permit de vivre partout dans le pays conformément à sa croyance (*Nach Christ. von Schmid's Apostel Deustchlands*).

c. Saint Colomban.—Lorsque saint Colomban séjournait dans les environs de Bregenz, il tomba, lui et ses compagnons, dans le plus grand besoin. On était dans une année de disette, et une cherté affreuse avait éclaté. Ces saints hommes étaient dépourvus de tout, il ne leur restait qu'une ferme confiance au Seigneur, qui jamais n'abandonna les siens.

Comme ils étaient sur le point de mourir de faim, ils virent tomber tout à coup une nuée d'oiseaux qui s'abattirent sur

les buissons et les arbres d'alentour. Colomban reconnut que c'était par une disposition spéciale de la Providence que ces oiseaux avaient dirigé leur vol précisément de ce côté-là, et les avaient ainsi préservés de mourir de faim. La figure rayonnante de joie, il alla trouver ses religieux pour les exhorter à remercier Dieu de cette nourriture qui venait de leur arriver, et pour les avertir de prendre autant d'oiseaux qu'ils en pourraient attraper.

Ils purent effectivement, avant que les oiseaux ne partissent, en prendre de quoi se nourrir pendant trois jours. Le quatrième jour, ils reçurent du blé que des personnes charitables leur envoyaient d'un pays éloigné. Cette nouvelle circonstance fortifia encore davantage la confiance que les religieux avaient au Seigneur ; car si les oiseaux avaient servi à leur entretien jusqu'au moment où le blé était arrivé, ce blé dura jusqu'à ce que celui qu'ils avaient sur leurs champs fût mûr et qu'ils purent le faire servir à leur subsistance (*Nach ebendenselb.*).

d. L'arbre qui tombe.—Saint Martin, évêque de Tours, travaillait avec un zèle infatigable à extirper les derniers restes du paganisme qui existaient encore dans son diocèse ; ce qui lui était d'autant plus facile qu'il était soutenu par le don des miracles. Il ordonna qu'on détruisît les temples des idoles, et fit abattre une grand nombre d'arbres que les païens avaient dédiés à leurs divinités.

Un jour qu'il avait aboli l'un de ces temples, il voulut également couper un arbre qui s'élevait devant cet édifice religieux. Les païens, après avoir fait quelques difficultés pour le lui permettre, finirent par lui dire : « Puisque vous avez en votre Dieu une confiance si grande, nous voulons nous-mêmes l'abattre, mais à condition que vous resterez dessous quand il tombera. »

Martin y consentit ; il se laissa attacher par les païens, et placer à l'endroit où l'arbre devait tomber. Une grande multitude de personnes se trouvaient présentes. Les disciples de saint Martin et tous les chrétiens qui l'entouraient, tremblaient pour la vie du pieux évêque. L'arbre tombe, et se dirige contre Martin, qui s'écrie plein de confiance : « Oh Dieu ! faites écla-

ter votre puissance, non point à cause de moi, mais à cause de ces égarés ! »

Au même instant, l'arbre, poussé comme par un vent impétueux, tomba de l'autre côté, de telle sorte que les païens eurent à peine le temps de se sauver. Etonnés d'un miracle si manifeste, ils se jetèrent aux pieds du saint évêque, demandèrent à être instruits dans la religion chrétienne et à recevoir le baptême (*Nach Mœtzler*).

e. Secours au moment de la nécessité. — Saint Boniface transporta un jour sa tente sur le bord du Weser, dans un lieu désert. Quand midi fut passé, il sortit de sa cellule et ordonna à son domestique de mettre la table.

Celui-ci, embarrassé, répondit en se lamentant qu'il n'avait pas la moindre chose à lui offrir. — « Eh quoi ! reprit saint Boniface, celui qui pendant quarante années a nourri miraculeusement des milliers d'hommes avec un pain tombé du ciel, ne pourrait pas, pour un seul jour, procurer de la nourriture à son indigne serviteur, et l'empêcher de mourir de faim dans cette solitude ? »

Pendant que le saint achevait ces paroles, un aigle d'eau arriva du fleuve voisin, portant dans son bec un poisson énorme qu'il laissa tomber sur la table de Boniface.

Le saint homme, élevant ses mains au ciel, fit préparer le poisson, qui suffit pendant un jour à son entretien et à celui de son domestique, et le mit ainsi hors de danger de mourir de faim (*Christoph. von Schmid's « Apostel Deutschland's »*).

f. Un allié. — En 1761, le roi de Prusse, Frédéric II, ayant subi à la guerre un multitude d'échecs, et ayant renoncé à l'espoir de voir ses espérances se réaliser et ses entreprises suivies d'heureux succès, communiquait à ses confidents les tristes sentiments qui l'affectaient.

Le fameux général Ziethen chercha à le consoler, et lui dit que tout ne laisserait de prendre une fin heureuse. A ces mots, le roi lui demanda en souriant d'un air de tristesse si peut-être il lui aurait procuré un nouvel allié :

« Non, répondit Ziethen ; mais celui que nous avons eu jusqu'ici, en montrant le ciel, ne nous abandonnera certainement pas. — Hélas ! s'écria Frédéric, il ne fait plus de mira-

cles. — Ils ne sont pas non plus nécessaires, repartit Ziethen, et Dieu n'en a pas besoin pour prendre notre défense et nous empêcher de périr. »

Deux ans s'étaient à peine écoulés que les affaires de la Prusse et de Frédéric prirent une toute autre tournure. Aussi, un jour que Frédéric s'entretenait avec Ziethen : « Notre allié, lui dit-il, a pourtant tenu parole » (*Gold. Kinderbuch*).

g. L'impératrice Marie-Thérèse. — Peu d'hommes, sans doute, ont été aussi durement éprouvés que Marie-Thérèse, cette noble impératrice d'Allemagne, qu'un grand nombre de seigneurs refusaient de reconnaître pour leur souveraine.

Opprimée de toutes parts, mais pleine de confiance en Dieu, elle alla se réfugier en Hongrie. Portant sur ses bras son jeune enfant, qui fut plus tard empereur sous le nom de Joseph II, cette infortunée impératrice se présenta à l'assemblée générale des Hongrois, et en appela à leur fidélité bien connue pour aider son fils à revendiquer les possessions de son père. Les Hongrois furent profondément émus du triste sort de la noble princesse. « Mourons pour notre reine Marie-Thérèse, s'écrièrent-ils en brandissant leurs sabres ; consacrons-lui notre vie et notre sang ! » Ils tinrent parole : tout le peuple s'arma pour la guerre, et en peu de temps l'impératrice put disposer d'une puissante armée. Ses ennemis furent humiliés, et Marie-Thérèse sortit glorieuse du champ de bataille.

h. Et pourtant ! — Un enfant lisant dans un livre y vit ces paroles : « Dieu nourrit aussi les oiseaux du ciel. » Jetant aussitôt les yeux sur les campagnes déjà dépouillées de leurs moissons : « Non ! s'écria-t-il, Dieu a oublié les oiseaux ! »

Sa mère, entendant ces paroles, lui en fit des reproches. Mais l'enfant lui montrant les champs couverts de neige : « Où voulez-vous, lui demanda-t-il, que les oiseaux trouvent de quoi se nourrir ? — Eh bien, voyons, reprit la mère ; ouvre donc la fenêtre ? » Aussitôt arriva un moineau, puis un second, et enfin un grand nombre. « Oh ! donnez-moi un peu de pain, s'écria l'enfant ! ces pauvres oiseaux meurent de faim. » — Sa mère lui en ayant donné : « Soutiendrez-vous encore, mon enfant, lui dit-elle, que Dieu ne nourrit pas les oiseaux qui sont sous le ciel ? La raison pour laquelle il a mis dans votre cœur le sen-

timent de la compassion, c'est afin de pouvoir se servir de vous pour faire le bien. »

i. Consolation au moment de la mort.—A l'époque de la révolution française, un représentant du peuple, du nom de Salle, disait à la fin de la lettre qu'il écrivait à sa femme peu de temps avant d'être exécuté : « J'espère en celui qui peut tout. Il est ma consolation en cet instant suprême. Il est tout-puissant, souverainement juste et bon, le Dieu au tribunal duquel je vais comparaître ; je lui porte un cœur qui, s'il n'est pas exempt de fautes et de faiblesses, est au moins vide de crimes et animé des plus pures intentions. Or, comme Rousseau l'a dit excellemment : « Celui qui s'endort dans le sein de son père n'a point à s'inquiéter de son réveil » (*Prüfung'sGeschichte*, *von A. Link.*).

—Voir, pour d'autres exemples, le premier volume du présent ouvrage, pag. 190-194 ; le troisième vol., pag. 10-37, pag. 120-123, et enfin pag. 246-247.)

SENTENCES ET COMPARAISONS.

« L'espérance est une chaîne d'or solide, qui descend du ciel et au moyen de laquelle nous pouvons y élever nos âmes. Cette chaîne enlève jusqu'au ciel ceux qui la tiennent fermement dans leurs mains, et les porte ainsi au dessus des vagues souverainement dangereuses de la vie présente. Mais quiconque est indifférent, ou perd par négligence cette ancre céleste, tombe aussitôt et va s'abîmer dans les profondeurs de l'iniquité, où il trouve la mort » (S. Chrysostom., *ad Theod. laps. parœn.*).

« Ne renoncez point à votre espérance, ne perdez pas la charité. Pourquoi vous effrayer quand des royaumes terrestres s'écroulent. Un royaume vous a été promis au ciel, afin que vous ne périssiez point avec les royaumes de la terre. Il ne manquera pas de venir Celui dont il est dit : « Son royaume n'a point de fin » (S. Aug., *Serm.* 29, *de verbo Dom.*).

« S'il convient de n'adorer personne d'autre que Dieu, nous ne devons pas non plus espérer et mettre notre confiance en personne, sinon en Dieu, le Seigneur de toutes choses » (S. Basil. M., *De Virtut. et Vitio*, artic. 20).

« L'espérance est une ancre, avec cette différence que l'ancre ordinaire a son point d'arrêt dans les profondeurs, tandis que l'espérance a le sien dans les hauteurs. Il n'y a que Dieu à qui elle puisse s'attacher ; car sur la terre il n'y a rien de solide ni de durable » (S. Thom., *In cap.* 6 *ad Hebr.*).

« Le pèlerin supporte volontiers ses fatigues, parce qu'il espère. Otez-lui l'espérance d'atteindre son but, aussitôt il perdra le plaisir de continuer sa route » (il en est de même du chrétien) (S. Aug., *Serm.* 27, *de Verbo Apost.*).

« Ceux qui mettent leur confiance dans les biens de cette terre ressemblent à des malheureux qui, ayant fait naufrage, saisissent tous les objets qui leur tombent sous la main, par exemple, de faibles arbustes, des racines, etc. : mais comme tout cela ne leur fournit aucun appui solide, ils finissent par périr » (S. Bernard., *Serm.* 1, *de Advent.*).

« L'espérance seule trouve accès auprès de la miséricorde de Dieu, et l'huile de la miséricorde ne se conserve que dans le vase de la confiance » (S. Bernard., *Serm.* 3, *de Anno Dom.*).

« Un chrétien qui met sa confiance et son espoir en Dieu peut bien être attaqué, mais non vaincu ; car, en quelque lieu qu'il se trouve, il n'est jamais sans Dieu, jamais sans force, jamais sans lumière, jamais sans consolation, jamais sans assistance divine » (S Cyprian., *Epist.* 6, *ad Tob.*, libr. IV).

« Tout est gouverné par la Providence divine, et il arrive souvent que ce qu'on croit être un châtiment est une médecine salutaire » (S. Hieron., *in Comment. in Eccl.*).

Mais pour que la confiance que nous avons en Dieu lui soit agréable et obtienne son effet, il faut qu'elle soit revêtue des qualités suivantes :

A. La première et principale condition, c'est que notre confiance soit *active*, c'est-à-dire que nous devons travailler et coopérer de toutes nos forces pour que nous obtenions de Dieu le bien qui nous est nécessaire. « Car, dit saint Laurent Justinien, il n'y a d'espérance certaine que celle qui est accompagnée de

bonnes œuvres; pour celle qui est seule, il faut l'appeler une prétention[1]. » — « Et, ajoute saint Jean Chrysostôme, celui qui ne fait pas ce que Dieu a commandé espère vainement obtenir ce qu'il a promis. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemples bibliques.—Lorsque les Israélites arrivèrent dans la terre promise et purent cultiver la terre, Dieu ne leur envoya plus de nourriture du ciel. La multiplication miraculeuse de la mesure de farine de la veuve ne dura que jusqu'au moment où le Seigneur envoya la pluie à la terre, et que la famine eut cessé. Tous ces faits nous prouvent que nous ne devons pas exiger que Dieu vienne à toute occasion nous secourir de quelque manière extraordinaire ; car Dieu ne fait point de miracles pour entretenir notre faiblesse, mais seulement quand, malgré notre active coopération à sa grâce, les moyens naturels ne sont plus suffisants.

b. Un simple signe aurait suffi au Seigneur pour guérir l'aveugle-né, ou plutôt sa simple volonté ; cependant, il ne laissa pas de lui dire : « Allez vous purifier à la fontaine de Siloé. » Par là, il voulait donner à entendre à ce jeune homme qu'il devait faire lui-même ce qui dépendait de lui pour recouvrer la vue. L'aveugle partit, se lava, et revint bien portant.

AUTRES EXEMPLES.

c. Priez et travaillez.—Un paysan conduisait du bois à la ville Il avait tellement chargé sa petite voiture que, s'étant engagé dans un marais, il fut impossible à son cheval d'en sortir. Déjà le soleil avait parcouru une partie de sa course, et la voiture était encore à la même place, sans que le paysan sût quel parti prendre pour se tirer de là. Désolé de voir qu'il allait manquer la foire, il s'assit sur le bord de la route, et se

[1] S. LAURENT. JUSTIN., *de Casto Connubio*, cap. XIV, post med., pag. 176, col. 2, part. I.

mit à conjurer le ciel de vouloir bien sortir de là sa voiture de bois. Comme il était assis et priait, un vieillard vint à passer et remarqua l'embarras du paysan.

« A quoi vous sert-il de prier, insensé que vous êtes, lui dit le vieillard; prenez une pioche, enlevez la boue des roues, puis poussez au char et fouettez vertement votre cheval ; joignez-y une courte prière, et soyez sûr que Dieu vous aidera. »

Ainsi parla le vieillard. Le paysan suivit son conseil, et arriva heureusement en ville avec son bois, qu'il vendit à un bon prix. Lorsqu'il fut de retour à la maison, il se dit en lui-même :

Le travail uni à la prière
Nous fait trouver la bénédiction de Dieu.

d. L'alouette.—Le père Simon, vieillard septuagénaire, avait vieilli dans la crainte de Dieu et l'amour du travail. Ses cheveux d'argent étaient devenus pour lui une couronne d'honneur; car il les avait trouvés sur le chemin de la justice, et pour cette raison, non moins que pour sa sagesse et sa haute expériance, il était aimé et estimé de tous.

Par une magnifique matinée de printemps, quand déjà les fleurs et les plantes tapissaient les vertes campagnes, et que l'alouette faisait retentir l'air de ses joyeuses chansons, Simon préparait son champ pour la future moisson. Il était encore aussi gai et ausi frais qu'aux plus belles années de sa jeunesse, et gracieux comme la nature rajeunie.

A côté de lui marchait Etienne, jeune homme franc et loyal, qui peu de temps auparavant s'était chargé de l'économie de la maison, car il venait de perdre ses parents.

« Père Simon, s'écria le jeune homme, mon cœur vous a toujours eu en grande vénération ; car vous savez donner de bons conseils et trouver de sages décisions dans une foule de cas embarrassants. De plus, vous avez pendant de nombreuses années porté le fardeau de la vie, et travaillé avec succès ; aussi le Seigneur vous a-t-il visiblement accompagné. Pour moi, je suis jeune encore, et j'ai encore grandement besoin des sages conseils de la vieillesse. Dites-moi donc ce que je dois faire pour que ma vie ressemble à la vôtre, et afin que la bénédiction de Dieu entre dans ma maison. »

Le père Simon, lui montrant le ciel, lui répondit :

« Aimable enfant de mon bienheureux voisin ! regardez là haut les joyeuses alouettes qui voltigent dans les espaces libres ! Elles vous disent ce que vous désirez savoir. Voyez, elles cherchent leur nourriture dans les champs, elles vivent et travaillent entre les sillons de la terre ; mais elles ne laissent pas pour cela de prendre en chantant leur essor vers le ciel. Après avoir rempli l'air de leurs hymnes au Tout-Puissant, elles redescendent sur la terre. Ainsi, mon fils, doit-il en être de tout homme, qu'il soit citoyen ou cultivateur ; il faut que chacun accomplisse à sa manière son œuvre modeste, en travaillant la terre et en s'élevant au-dessus d'elle. Chacun doit mettre courageusement la main au travail, sans se laisser abattre par les fatigues ; car il est écrit : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Mais l'homme ne doit pas oublier d'élever, plein de confiance, son cœur vers le ciel, et de prier avec dévotion ; alors la force et la bénédiction qui descendront sur lui, lui permettront de continuer son ouvrage avec une énergie nouvelle. Au milieu du travail et de la prière votre vie s'écoulera dans le contentement et la prospérité ; car il restera éternellement vrai le proverbe qui dit :

La félicité de la vie
Est dans l'occupation et la prière ;
Celui qui ne connaît pas ces deux sœurs
N'a pas encore commencé.

Le père Simon saisit de nouveau sa charrue, et Etienne, ému de reconnaissance, le remercia des sages paroles qu'il venait de lui dire, et les conserva précieusement dans son cœur (*Nach Fr. Xav. Schwœbl.*).

PROVERBES.

Confiez-vous en Dieu, travaillez avec ardeur et vivez sagement.—Que votre corps soit au travail, et votre cœur à Dieu.—Priez et travaillez, et Dieu sera avec vous.—Aide-toi toi-même, et le ciel t'aidera. — La prière et le travail sont la meilleure manière de servir Dieu.—Mettez la main à la charrue, mais ne regardez pas en arrière.—La piété sans le travail est un corps sans vie.—Dieu ne vient en aide qu'à ceux qui travaillent avec zèle.—Ce que vous aurez semé, vous le moissonnerez.

Mais il existe une foule de personnes qui, tout en ayant en Dieu une confiance illimitée, et en travaillant de toutes leurs forces pour en obtenir les secours nécessaires, perdent courage dès qu'elles ne reçoivent pas de suite ce qu'elles ont demandé, et disent : « Dieu ne m'aidera pas; je l'ai déjà prié souvent, et ma prière n'a pas été exaucée. »

Il ne suffit donc pas d'espérer en Dieu à certains moments; il faut encore que notre confiance soit :

B. *Ferme et inébranlable.* — Si le bon Dieu ne nous envoie pas sur-le-champ l'assistance que nous demandons, nous devons nous consoler par cette pensée : « Celui qui sème dans les larmes moissonnera dans la joie, » et . « C'est quand le besoin est le plus pressant, que le Seigneur est le plus proche de nous. » De là ce conseil que saint Augustin adresse à chacun de nous : « Mettez en tout temps votre espérance au Seigneur, et quelque chose qui vous arrive, qu'elle soit bonne ou mauvaise, répétez sans cesse, du fond de votre cœur et dans une intention sincère, afin que vous fassiez ce qui est bon et supportiez ce qui est mal : « Seigneur, soyez attentif à mon secours, hâtez-vous de me secourir[1] ! » — Le même Père de l'Eglise dit encore, dans son explication du psaume quatre-vingt-onzième : « Que notre espérance soit « immuable, » et qu'elle ait en Dieu son point d'arrêt; qu'elle ne faiblisse point, et qu'elle ne chancelle point de çà et de là; mais qu'elle soit constante, et que, semblable à Dieu sur qui elle s'appuie, elle ne vacille jamais. »

[1] S. AUG., *de Jejun. Quadrages.*, serm. I.

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemples bibliques.—La confiance que David avait au Seigneur était si inébranlable, qu'au milieu même des plus grandes souffrances il ne laissait pas de dire avec une soumission filiale : « Nous ne craignons pas quand est bouleversée la terre et que chancellent les montagnes, que frémissent, que bouillonnent ses ondes ; que tremblent les montagnes devant son orgueil. Dieu la secourt (la cité de Dieu) dès la pointe du matin[1]. »

b. Non moins inébranlable était la confiance que l'apôtre saint Paul avait au Seigneur, lorsqu'il disait : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous » (*Rom.*, VIII) ?

AUTRE EXEMPLE.

c. Saint Sévérin. — Lorsque saint Sévérin arriva à Vienne, appelée alors du nom de Fabiana, et qui était déjà une ville considérable, bien qu'elle fût loin d'égaler la magnificence de la ville impériale de nos jours, les habitants de cette ville, auxquels il se proposait de prêcher l'Evangile, étaient en proie à une disette affreuse. Comme la rigueur de l'hiver avait couvert tous les fleuves d'une glace épaisse, et que la neige qui encombrait les chemins à plusieurs pieds de hauteur les rendait impraticables, les relations avec d'autres provinces, tant par eau que par terre, étaient interrompues. Et comme, à cette époque, ce pays était encore couvert de forêts et de marécages, il ne produisait pas encore le froment nécessaire à la subsistance de tous.

Les habitants, ne sachant plus quel parti prendre, envoyèrent auprès du saint homme quelques-uns de leurs concitoyens, pour le prier de se rendre au milieu d'eux et de venir à leur secours.

[1] *Psaume XXVI*, d'après l'ouvrage intitulé : LES PSAUMES, *traduits littéralement sur le texte hébreu, avec un commentaire*, par l'abbé CRELIER, tom. 1er. (*Note du Trad.*)

Saint Sévérin ne voyait pas trop lui-même quel moyen il fallait prendre pour secourir ces malheureux. Il médita dans la solitude et en présence de Dieu sur ce qu'il devait faire, et il entendit comme une voix intérieure qui l'avertit de se rendre à leur prière.

Il arriva à Vienne, exhorta les habitants à faire pénitence et à se livrer sans relâche à la prière, afin que le Seigneur eût pitié d'eux et vînt à leur aide. Lui-même unit ses prières aux ardentes supplications de cette communauté chrétienne si cruellement éprouvée. Les paroles apostoliques du saint allèrent tellement au cœur d'une veuve riche qui, tout en ayant de grandes provisions de blé dans ses greniers, en gardait le secret, afin de pouvoir les vendre à un prix très-élevé, que depuis ce moment elle distribua aux pauvres affamés, avec la plus grande joie, ses immenses provisions. La ville tout entière était dans l'allégresse : mais rien n'égalait la joie de cette femme bienfaisante, qui pour la première fois sentait quel plaisir c'est que de donner. Elle aussi éprouva la vérité de cette parole du divin Sauveur : « Mieux vaut donner que recevoir. »

Cependant le blé de cette riche veuve finit par disparaître, et la ville se vit de nouveau menacée de la famine. Saint Sévérin continua à exhorter le peuple à persévérer dans la prière, ajoutant que si sa confiance au Seigneur demeurait inébranlable, Dieu ne manquerait pas de le secourir.

Tout à coup survint une pluie douce et chaude, et la ville fut sauvée. La Donau, débarrassée de sa couche de glace, amena de la Bavière une foule de bâtiments chargés de froment. Ces bateaux, arrêtés par la glace qui les avait surpris sur le fleuve de l'Inn, étaient partis pour Vienne dès que le dégel était survenu. Impossible de décrire la joie des habitants et l'allégresse du peuple rassemblé, quand les bateaux arrivèrent au port. Dès lors il ne fut plus question de famine. Tous entonnèrent des cantiques à la louange du Seigneur, et le remercièrent de les avoir préservés de mourir de faim. Ils restèrent convaincus que, grâce à la prière de son serviteur saint Sévérin, la pluie était survenue plus tôt que de coutume, afin que les vaisseaux pussent arriver assez à temps (*Schmid's, Apostel Deutschland's*).

d. Les trois grains de semence.—Un homme de bien fut un

jour visité par de grandes souffrances. A peine une épreuve était-elle passée qu'une autre survenait. Tous ces maux, il les avait endurés en patience ; mais lorsque, à son retour de la guerre, on lui apprit la terrible nouvelle que son fils avait été tué par les ennemis, et sa femme mise à mort, il fut tellement maîtrisé par la violence de la douleur qu'il en ressentit, qu'il commença à murmurer hautement contre le ciel.

« Mon Dieu ! s'écriait-il, pourquoi donc m'avez-vous enlevé tout ce qui m'était cher, et pourquoi suis-je le seul que les épées et les balles de l'ennemi aient épargné ? Pourquoi me traitez-vous avec tant de rigueur, et m'avez-vous réservé une existence si triste et presque insupportable ? »

A l'exemple de Jonas, il désirait mourir, ou plutôt il voulait lui-même se donner la mort.

Le Seigneur le consola en lui envoyant un rêve délicieux. Il lui sembla voir un ange s'approcher de lui avec trois graines de semence d'une certaine grosseur, et les répandre sur la campagne. Deux d'entre elles grandirent plus magnifiques que les tulipes et les lis, et plus odorantes que les roses et les jacinthes. — Ayant demandé à l'ange pourquoi la troisième graine ne devenait pas comme les autres une fleur superbe, il lui fut répondu : « Elle n'est pas encore mûre. »

Lorsque cet homme se réveilla, il fit une prière au Seigneur, dans laquelle il lui disait : « Vous êtes un Père infiniment sage ; tout ce que vous faites est bien fait. Vous me laissez encore ce peu de temps, afin que je me perfectionne dans la vertu et que notre entrevue dans le ciel en soit plus consolante. — Pardonnez-moi d'avoir murmuré contre vous. »

Dès ce moment, il fut tout à fait consolé, et toutes les afflictions qui lui arrivèrent, il les supporta avec une pleine résignation à la volonté divine. On l'entendait souvent répéter : « Une confiance au Seigneur, ferme et inébranlable, jointe à la disposition d'accepter joyeusement tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer, est le plus grand bonheur de l'homme. »

Puissiez-vous aussi, mère chrétienne, trouver dans cette histoire un sujet de consolations quand la mort vous enlève subitement les uns après les autres, vos

enfants chéris, et que vous arrosez de vos larmes brûlantes les fleurs que vous avez semées sur leurs petits tombeaux !

Vous aussi, peut-être, vous invoquez la mort à votre secours ; mais le Seigneur, sourd à votre prière indiscrète, veut vous accorder encore quelque temps pour mûrir davantage votre vertu et votre piété, et pour vous mieux préparer aux joies qu'il destine à votre cœur maternel. C'est pourquoi séchez vos larmes et consolez-vous !

TRAITS HISTORIQUES.

a. L'inondation de Neckarhausen.—Lors de la grande inondation qui eut lieu au mois de février de l'année 1764, et qui exerça partout d'immenses ravages, une localité, du nom de Neckarhausen, à proximité de la ville de Heidelberg, fut presque complétement détruite.

Lorsque, le jour où ce tragique événement surprit Neckarhausen, l'eau qui charriait d'immenses glaçons, arriva dans ce village avec ses vagues impétueuses, les glaçons allèrent se heurter contre les édifices avec tant de force, que la consternation et l'effroi se répandirent aussitôt dans toutes les familles.

Parmi les personnes qui, dans cette circonstance, furent sauvées d'un danger de mort imminente, se trouvait entre autres une femme qui était en service à Neckarhausen. Cette femme, à la vue des glaçons que les flots lançaient contre la maison où elle était en service, alla avec le fils de son maître, qui était encore un jeune homme, se réfugier dans la maison d'un voisin. Bientôt chassée de là par le danger qu'elle courait, elle se retira dans une grange avec son jeune compagnon. Ils grimpèrent sur le fenil, puis de là sur le pignon, d'où ils virent avec une horrible frayeur six maisons voisines s'écrouler. D'affreux pressentiments agitèrent en ce moment leur âme inquiète, et ils se dirent d'une voix émue que peut-être il en serait bientôt de même de la maison où ils étaient réfugiés.

Ce qu'ils avaient tant redouté arriva : peu de temps après la maison s'écroula, et tous deux tombèrent du haut de la grange au milieu des décombres et de la glace. Cependant ils parvinrent à sortir de là et à se réfugier sur un vaisseau de Heidelberg, qu'on avait peu auparavant retiré de la glace avec des chevaux, et amené près du village; mais ce vaisseau lui-même ne tarda pas à périr. Le jeune homme eut le courage de l'abandonner et de se réfugier sur la glace; mais la pauvre servante tomba sur un glaçon et fut ballottée en tous sens, suivant le caprice des flots. Deux fois ce faible appui lui ayant échappé, elle tomba dans l'eau jusqu'au cou, et deux fois elle parvint à s'y replacer.

Elle fut longtemps jetée çà et là sur son glaçon, et déjà elle avait passé vingt heures dans cette position horrible. Son unique consolation, en ce moment suprême, fut le divin Sauveur. Se souvenant qu'il n'avait pas permis que son fidèle disciple saint Pierre pérît au milieu de la mer, mais qu'il lui avait tendu une main secourable, elle espéra que peut-être il voudrait bien aussi la sauver de la même manière.

Sa confiance fut récompensée; car au même moment le noble Beruff, capitaine de vaisseau, accompagné de quelques matelots, arriva sur un pont de bateau pour s'enquérir si personne n'avait besoin de son secours. Dès qu'il aperçut cette pauvre femme assise sur un glaçon, il résolut de la sauver, et il y réussit après bien des efforts.

Le premier soin de cette bonne femme, après une délivrance si inattendue, fut de rendre grâces au Seigneur (*Nach Mauerer*).

UNE COMPARAISON.

b. Le roi Cyrus avait deux fils, dont l'un était bon et l'autre méchant. Cyrus se montrait constamment sévère envers le premier, et plein d'égards et de bonté envers le second.

Son ami intime, qui avait nom Chrysippe, lui demanda un jour pourquoi il usait envers ses deux fils de traitements si différents, témoignant une tendresse aveugle à celui qui était mauvais, et sévissant avec une dureté de parâtre envers celui qui était bon.

Le roi lui fit cette réponse : « Sachez, mon cher Chrysippe,

que celui de mes fils que je néglige de punir ne recevra jamais de moi aucun héritage, tandis que celui à qui je fais sentir si cruellement la verge portera un jour le sceptre. Comme il est destiné au trône, je l'en veux rendre digne par une discipline sévère.

C'est ainsi que le bon Dieu veut, par les souffrances et les épreuves qu'il nous envoie, nous préparer pour les jouissances qu'il nous réserve dans le ciel ; car, dit saint Jean Chrysostôme, ce sont les croix et les tribulations qui nous instruisent le mieux. Quel est donc celui qui, au milieu des rudes souffrances auxquelles il est en butte, et qui croit impossible que ses afflictions puissent, ici-bas encore, se changer en joie, n'aurait une confiance sans bornes en la sainte Providence du Seigneur ?

DES UTILITÉS DE L'ADVERSITÉ.

Il est bon quelquefois de sentir des traverses
Et d'en éprouver la rigueur ;
Elles rappellent l'homme au milieu de son cœur,
Et peignent à ses yeux ses misères diverses ;
Elles lui font clairement voir
Qu'il n'est qu'en exil en ce monde,
Et par un prompt dégoût empêchent qu'il n'y fonde
Ou son amour ou son espoir.

Il est avantageux qu'on blâme, qu'on censure
Nos plus sincères actions,
Qu'on prête des couleurs à nos intentions
Pour en faire une fausse et honteuse peinture.
Le coup de cette indignité
Rabat en nous la vaine gloire,
Dissipe les vapeurs et rend à la mémoire
Le souci de l'humilité [1].

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre Ier, chap. XII, tom. 4, édit. Lahure, pag. 1·2 (*Cit. du Trad.*).

Mais comme il existe une foule de personnes qui perdent tout courage et qui désespèrent d'être secourues de Dieu quand les épreuves leur arrivent coup sur coup, il est nécessaire de renouveler et d'exciter souvent en nous les sentiments de l'espérance et de la résignation. « De même, en effet, dit saint Bernard, que la flamme ne saurait durer longtemps sans la mèche, car enlevez celle-ci, elle s'éteindra; rapprochez-la, elle recevra une vie nouvelle; pareillement notre espérance ne saurait subsister sans la pierre fondamentale qui lui sert de base; sans nourriture, elle meurt, sans excitation, elle s'éteint, et, sa racine coupée, elle se dessèche [1]. »

Nous devons donc demander à Dieu de nous accorder une confiance toute filiale en sa toute-puissance, en sa bonté, en sa véracité et en ses divines promesses, et d'affermir en nous ces salutaires dispositions. Nous pouvons le faire de la manière suivante :

« J'espère, ô mon Dieu, et j'attends de votre infinie bonté et miséricorde, que, par les mérites infinis de votre Fils unique Jésus-Christ, vous m'apprendrez à vous connaître en ce monde, que vous m'accorderez le sincère repentir et la rémission de mes péchés, et après ma mort le bonheur éternel; j'espère que vous me ferez la grâce de vous voir un jour face à face, de vous aimer et de vous posséder pour jamais. Je l'espère, parce que vous me l'avez promis, vous qui êtes tout-puissant, fidèle, infiniment bon et miséricordieux. Seigneur, fortifiez mon espérance! »

[1] S. Bernard., *super Salve Regina*, serm. I, ante fin., fol. 363, col. 4. M.

TRAIT HISTORIQUE.

Un cantique consolant. — Un ouvrier fut visité par des revers si accablants, qu'il ne savait quel parti prendre ni où chercher du secours. Parvenu au comble du désespoir, l'affreuse pensée lui vint de se suicider. Dans ce but, il partit pour se rendre auprès du fleuve, afin de finir sa vie au milieu des flots. Déjà cet homme égaré marchait le long de l'eau, cherchant un endroit assez profond où il pût réaliser son détestable dessein. Pendant qu'il se préparait à accomplir son crime, il entendit tout à coup un brave homme qui, pendant qu'il suivait sa charrue, chantait le cantique suivant :

La bonne et saine conscience
A toujours Dieu pour sa défense,
De qui le ferme appui l'empêche de trembler,
Et reçoit de son bras une si forte garde,
Quand son œil la regarde,
Qu'il n'est point de méchant qui la puisse accabler.

Quoi qu'il t'arrive de contraire,
Apprends à souffrir, à te taire,
Et tu verras sur toi le secours du Seigneur.
Il a pour t'affranchir mille routes diverses,
Et sait dans ces traverses
Quand et comme il en faut adoucir la rigueur [1].

Ce malheureux désespéré resta immobile, et prêta l'oreille au chant du paysan. Les larmes coulèrent de ses yeux, il renonça à son mauvais dessein, retourna chez lui, se réconcilia avec le Seigneur, et ne tarda pas à être entièrement débarrassé de toutes ses inquiétudes.

Or, si quelques pieux versets suffisent, comme le prouve l'exemple que nous venons de citer, pour retirer un malheureux pécheur de l'abîme du déses-

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre II, chapitre II, éd. Lahure, tom. 4, p. 232 (*Cit. du Trad.*).

poir, et ranimer son espérance en Dieu, combien plus ne nous sentirons-nous pas animés envers le Seigneur d'une confiance toute filiale, et remplis de forces nouvelles pour opérer toute espèce de bien, si nous prenons pour règle journalière de prononcer non-seulement de bouche, mais encore de cœur, cette courte prière : « Oh Dieu, fortifiez mon espérance ! »

Laisse-moi te traiter ainsi que je l'entends;
Je sais ce qui t'est nécessaire;
Je juge mieux que toi de ce que tu prétends;
Encore un coup, laisse-moi faire.
Tu vois tout comme un homme, et sur tous les objets
Les sentiments humains conduisent tes projets;
Souvent ta passion elle seule y préside;
Tu lui remets souvent le choix de tes désirs,
Et, recevant ainsi cette aveugle pour guide,
Tu rencontre des maux où tu crois des plaisirs [1].

Néanmoins, bien que nous puissions et devions mettre en Dieu toute notre confiance, il est en nous un sentiment naturel qui nous dit, qu'étant de misérables pécheurs, nous n'avons à attendre de Dieu aucune miséricorde. Aussi, quelle consolation n'est-ce pas pour nous de posséder dans notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, un médiateur souverainement bon, qui ne cesse d'intercéder pour nous auprès de son Père céleste ! En vérité, sans cette pensée consolante, l'espérance que nous avons en Dieu ne tarderait pas à s'évanouir. Ainsi donc, pour que notre confiance en Dieu soit ferme et inébranlable, il faut de toute nécessité :

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre III, chapitre XVII, tom. 4, pag. 308 (*Cit. du Trad.*).

C. *Qu'elle soit appuyée sur les mérites de Jésus-Christ.*—Que nos prières doivent, en effet, être faites au nom de Jésus-Christ, afin qu'elles soient plus facilement exaucées, c'est ce que le divin Sauveur lui-même nous a enseigné lorsqu'il a dit : « Tout ce que vous demanderez au Père, en mon nom, vous sera accordé » (*Jean*, XVI, 23). — Saint Ephrem ajoute de son côté : « Jésus-Christ est « tout en tout ; » il est : le paradis, l'arbre de vie, une perle, une couronne, un architecte, un laboureur. Jésus-Christ étant le Roi des rois, il donne à tous un royaume ; étant le grand-prêtre, il fait arriver le pardon à tous. — Parmi les malades, il est un médecin ; parmi les héros qui combattent, il est le distributeur des récompenses ; parmi les contentieux, il est le juge ; parmi les mauvais sujets, il est le vengeur ; parmi les sages, le protecteur ; parmi les veuves, le soutien. Envers les princes orgueilleux, il se comporte en roi, et il s'approche des humbles comme un frère. Aux étrangers il va à leur rencontre comme une ancienne connaissance, et parmi les orphelins il apparaît comme un père. »

TRAITS HISTORIQUES.

a Au nom du Crucifié. — Au moment où un général romain, nommé André, qui professait déja en secret la religion de Jésus-Christ, lisait avec beaucoup d'attention dans les livres saints, arriva un messager qui s'écria : « Une armée puissante vient de faire invasion en Syrie ! Le nombre des ennemis s'accroît d'heure en heure : on dirait une nuée de sauterelles qui vient de s'abattre sur le pays. Malheur à nous ! Malheur à nous ! si nous perdons la Syrie, nous perdrons les bonnes grâces de l'empereur. André, l'empereur compte sur votre vaillance. Levez-vous ! prenez les plus braves d'entre les Romains, et hâ-

tez-vous de marcher au-devant de l'ennemi, avant qu'il se soit affermi dans le pays. »

André suivit aussitôt ce conseil ; et, selon que l'empereur le lui avait permis, il choisit parmi les troupes les soldats qui lui semblaient mériter davantage sa confiance. Lorsqu'il eut réuni ceux dont il avait fait choix, il n'eut à son service qu'une cohorte de chrétiens et de frères éprouvés. Plein de confiance en Dieu, et animé d'un joyeux courage, il les conduisit à l'ennemi. Lorsqu'ils furent en sa présence, leur chef prit la parole et les exhorta, dans cette situation périlleuse, à mettre toute leur confiance au Seigneur, et, soit qu'il y allât de la mort ou de la victoire, à ne point cesser d'espérer en Jésus crucifié. Puis il se mit à genoux sur une élévation, et tous suivirent l'exemple de leur chef, pour lequel ils avaient une grande affection. Ils maudirent énergiquement et publiquement le culte des faux dieux, proclamèrent d'une voix unanime le nom de Jésus au moment où déjà l'ennemi approchait, et marchèrent courageusement au combat.

La lutte fut terrible ; mais les soldats romains, s'encourageant les uns les autres par ce cri de ralliement : « Au nom du Crucifié ! » pénétrèrent dans les rangs des ennemis et les taillèrent en pièces. La confusion s'établit dans l'armée des Perses, et le général chrétien emmena ses troupes victorieuses du champ de bataille (*Nach Bauberger's heilige Sage*).

b. Saint Valentin. — Lorsque l'empereur romain Claudius, touché des paroles de saint Valentin, se tourna vers les seigneurs de sa cour et leur dit : « En vérité, cet homme parle fort raisonnablement, et il est impossible de contredire à sa doctrine ; » l'un d'eux, qui s'appelait Calpurnius, s'écria d'une voix énergique : « Voyez comme il a tourné la tête à l'empereur ! eh quoi ! nous abandonnerions la croyance de nos ancêtres pour nous attacher à une secte inconnue et dont la doctrine est inintelligible ! »

Ces paroles effrayèrent l'empereur, et le firent renoncer au projet d'embrasser le christianisme. Il abandonna à Calpurnius, qui remplissait les fonctions de gouverneur de la ville, le soin de juger selon les lois alors existantes, et Valentin fut aussitôt enchaîné et conduit au juge Astérius.

A peine le saint homme eut-il franchi le seuil de la maison du juge, qu'élevant les yeux au ciel, il le pria d'avoir pitié des habitants de cette demeure et de les éclairer de la lumière de la vraie foi, afin qu'ils abandonnassent les ténèbres de leurs erreurs, et reconnussent le Sauveur, qui est la vraie lumière du monde.

Astérius, entendant ces paroles, dit à saint Valentin : « Je ne puis assez m'étonner que toi, qui te crois un homme si sage, tu puisses considérer Jésus-Christ pour la vraie lumière. Tu es dans l'erreur, et pour ce motif tu mérites plus de compassion que de haine.

— O mon cher Astérius, répondit le saint homme, je ne connais point de vérité plus certaine que celle qui affirme que Jésus-Christ est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

—Je veux croire à tes paroles, reprit Astérius, si tu en prouves la vérité par un miracle. J'ai une fille qui depuis plusieurs années est privée de la lumière des yeux; si, par ton Jésus-Christ, tu peux lui rendre la vue, je me ferai chrétien, et toute ma famille suivra mon exemple. »

Plein de confiance en Dieu, saint Valentin se fit amener la fille, marqua ses yeux du signe de la croix, et levant ses regards au ciel, prononça ces paroles : « Mon Seigneur et mon Dieu, Jésus-Christ, qui avez ouvert les yeux à l'aveugle né, et qui voulez que tous les hommes soient sauvés, montrez-vous favorable, et exaucez la prière de votre indigne serviteur en rendant la vue à cette fille ! » — Valentin avait à peine achevé de parler que sa prière fut exaucée ; la fille d'Astérius était guérie.

Astérius se jeta ainsi que toute sa famille aux pieds du saint homme, demanda le baptême, qu'il obtint après avoir été suffisamment instruit, et reçut, peu de temps après, la couronne du martyre (*Al. Mair's Legende*).

c. Restauration d'une coupe brisée. — Lorsque saint Fridolin, accompagné de l'évêque de Poitiers, arriva à la cour royale de Clovis, le roi donna en son honneur un splendide festin auquel il invita les principaux personnages du royaume. Quelques-uns d'entre eux ne croyant pas encore en Jésus-Christ, ce que saint Fridolin leur raconta de la désobéissance de

l'homme, de la détérioration que la chute avait produite dans toutes ses facultés, et de la restauration opérée par un Rédempteur envoyé du ciel, leur semblait autant de choses inacceptables. Ils se mirent à sourire quand le saint homme leur parla des miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres.

A la fin du repas, le roi fit apporter une magnifique coupe en cristal, et après y avoir versé du vin, but à la santé du vénérable abbé. Lorsque le prince voulut la passer à ce dernier, il la laissa tomber par mégarde, et elle fut brisée en mille morceaux. Le roi en fut épouvanté. Un serviteur accourut, ramassa les débris, les déposa sur la table et essaya de les rejoindre ensemble. Les seigneurs incrédules assurèrent que si le prétendu apôtre, saint Fridolin, parvenait à rétablir la coupe, ils croiraient à ses paroles.

Fridolin, élevant les yeux au ciel et s'inclinant, fit une prière sur la coupe rompue, et aussitôt elle se trouva si parfaitement rétablie, qu'il fut impossible d'y apercevoir la moindre trace de rupture.

Par ce miracle, le saint se proposait non-seulement de faire plaisir au prince, en lui rendant intacte une coupe si précieuse et dont la perte l'avait tant affligé ; il voulait encore, par ce fait miraculeux, rendre sensible cette importante vérité, que « l'âme humaine a été créée de Dieu lumineuse et pure comme du cristal ; mais que par la chute du premier homme non-seulement son intelligence a été troublée, non-seulement son cœur a perdu sa pureté, mais encore que son âme est devenue impuissante à réaliser le but que lui avait assigné le Créateur, et que, semblable à un vase brisé, elle n'est plus propre à remplir sa noble destinée. Qui eût été capable de restaurer ce vase rompu en se contentant d'en rapprocher les débris ? Il fallait nécessairement un secours supérieur. Eh bien, il en est de même de la nature humaine après sa chute. C'est au

divin Sauveur seul que nous devons d'avoir été délivrés, et rendus de nouveau propres à remplir notre destination. Qui donc mériterait plus notre confiance que ce divin Rédempteur ?

L'HOMME N'A RIEN DE BON DE SOI-MÊME, ET NE SE PEUT GLORIFIER D'AUCUNE CHOSE.

C'est de toi, mon Sauveur, c'est de toi, source vive,
Que se répand sur moi tout le bien qui m'arrive !
Je ne suis qu'un néant bouffi de vanité,
Je ne suis qu'inconstance et qu'imbécillité ;
Et quand je me demande un titre légitime
D'où prendre quelque gloire et chercher quelque estime,
Je vois pour tout appui de mes plus hauts efforts,
Le néant que je suis, et le rien d'où je sors,
Et que fonder sa gloire ainsi sur le rien même,
C'est une vanité qui va jusqu'à l'extrême [1].

§ XV.

AMOUR DE DIEU.

Comme Dieu est le plus parfait de tous les êtres, et qu'il est envers nous d'une bonté infinie, nous sommes obligés :

C. *De l'aimer par-dessus toutes choses.* — Nous devons nous réjouir en lui, et nous efforcer de lui plaire de préférence à tout le reste. Voilà pourquoi la nature a gravé ce précepte dans notre cœur : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre III, chapitre XL, pag. 362, tom. 4, éd. Lahure (*Cit. du Trad.*).

votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. » — C'est là le premier et le principal commandement, a dit le divin Sauveur, lorsque l'un des docteurs de la loi lui demandait ce qu'il fallait faire pour arriver à la vie éternelle (*Matth.*, XXII, 38). Aussi l'apôtre saint Paul écrivait-il aux habitants de Corinthe : « Que celui qui n'aime pas notre Seigneur Jésus-Christ soit séparé de nous » (*Cor.*, XVI) ! « Car, continue saint Augustin, on peut avoir tous les sacrements, et être néanmoins méchant ; mais celui qui a l'amour (de Dieu) ne saurait être méchant [1]. » Le vénérable Thomas a Kempis disait dans son livre d'or, *de l'Imitation de Jésus-Christ :* « Tout est vanité, excepté aimer Dieu et le servir lui seul [2]. »

TRAITS HISTORIQUES.

Voir pour les exemples bibliques sur l'amour de Dieu, le CATÉCHISME HISTORIQUE, 2e vol., p. 10-20, ainsi que le présent ouvrage, 4e vol., p. 17-22.

AUTRES EXEMPLES.

a Juste et Pastor.—Nous avons un touchant exemple d'amour de Dieu dans les deux enfants Juste et Pastor, qui se laissèrent maltraiter et tuer avec la plus grande résignation, en vue de Jésus-Christ. Combien elles durent être touchantes pour les cœurs sensibles et chrétiens les paroles que Juste, l'aîné des deux, adressa à son petit frère pour l'exhorter à ne point redouter le bourreau, mais à tout supporter en patience pour le nom de Jésus-Christ, afin d'acquérir ainsi la couronne de la vie éternelle !

[1] S. AUG., *de Laude charitat.*

[2] THOM. A KEMP., *de Imitatione Christi*, lib. I, cap. I, vers. 3.

b. Le parfait amour de Dieu est la première de toutes les vertus. — On raconte que pendant une nuit le démon apparut sous la forme lumineuse d'un ange, à un ancien ermite du désert.

« Je suis envoyé de Dieu, lui dit le démon, pour vous révéler un mystère. Le voici : votre jeune novice, que vous considérez comme pieux, est un enfant de damnation Toutes ses prières et ses méditations, ses veilles et ses jeûnes sont en pure perte ; il appartient au nombre des damnés. »

Le pieux vieillard, qui ne s'aperçut pas de l'imposture, fut très-affligé. Chaque fois qu'il rencontrait le religieux en question, il éclatait en sanglots et répandait des larmes amères. Le jeune frère lui demanda à plusieurs reprises la cause d'une si profonde tristesse, et ne cessa de le prier jusqu'à ce qu'enfin le vieillard, les larmes aux yeux, lui eût raconté la désolante apparition qu'il avait eue.

Le disciple, loin de s'affliger de cette réponse, lui répondit d'un ton calme : « Que Dieu dispose de moi selon son bon plaisir. Si je le sers, ce n'est point pour devenir participant de la gloire et du bonheur céleste, mais à cause de l'immense charité avec laquelle il a sacrifié pour nous son Fils bien-aimé, et à cause de l'amour avec lequel Jésus-Christ le Fils de Dieu, après avoir tant souffert pour nous, a immolé sa vie sur la croix. Si le bon Dieu veut m'admettre un jour auprès de lui dans le ciel, qu'il en soit à jamais loué et béni ! s'il devait au contraire me précipiter en enfer, son jugement n'en serait pas moins juste, et je ne cesserais point pour autant de l'aimer. »

La nuit suivante, un ange, mais qui, cette fois, était véritablement un ange de lumière, apparut au vieillard, et lui découvrit l'imposture de Satan : « L'amour, lui dit-il, qui ressemble à celui de ce jeune homme, est celui qui est le plus agréable et le plus méritoire aux yeux de Dieu Tout ce que vous feriez encore de bon dans ce désert pendant toute votre vie, ou tout ce que ce jeune homme pourrait encore faire, ne serait rien sans la charité. La charité seule donne de la valeur à chaque bonne œuvre ; la charité seule est l'âme et la vie de toute vertu. »

(*Blumen der Wüste.*)

c. DE L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST PAR-DESSUS TOUTES CHOSES.

Oh ! qu'heureux est celui qui de cœur et d'esprit
Sait goûter ce que c'est que d'aimer Jésus-Christ,
Et joindre à cet amour le mépris de soi-même !
Oh ! qu'heureux est celui qui se laisse charmer
Aux célestes attraits de la beauté suprême
Jusqu'à quitter tout ce qu'il aime
Pour un Dieu qu'il faut seul aimer !

Ce doux et saint tyran de notre affection
A de la jalousie et de l'ambition ;
Il veut régner lui seul, et ne saurait souffrir
Qu'autre amour que le sien puisse entrer en partage
Ni du cœur qu'il prend en otage,
Ni des vœux qu'on lui doit offrir.

Aime-le donc, chrétien, comme le seul ami
Qui puisse enfin te faire un bonheur affermi,
Et sans cesse à ta perte opposer son mérite ;
Attends de tout le reste un entier abandon,
Puisque c'est une loi dans le ciel même écrite,
Qu'il faut un jour que tout te quitte,
Soit que tu le veuilles ou non [1]. »

d. Amputation d'un pied. Le vénérable curé de Séeg, Jean-Michel Feneberg, prêchait un jour, à la fête de saint Wolfgang, sur la patience des saints. Comme il retournait à la maison, son cheval tomba et lui cassa le pied, ce qui lui occasionna d'atroces douleurs, au point qu'il faillit en mourir. On fut obligé de lui faire l'amputation du pied. Impossible de dire ce que cet homme dut souffrir pendant cette opération. Une sueur froide inondait son visage, et tous ses traits indiquaient les tourments affreux qu'il endurait. Cependant nulle plainte ne s'échappa de sa bouche.

« On peut aimer Dieu sans pied, » disait-il. Au milieu de ses souffrances, et pendant qu'on lui enlevait ce pied, il pré-

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre II, chap. VII, éd. Lahure, tom. 4, pag. 242 (*Cit. du Trad.*).

chait encore ce qu'il avait enseigné par ses paroles : — l'amour de Dieu et la patience (*Jean Michel Sailer et Rosenlœcher*).

e. La petite maison du Très-Saint-Sacrement dans la cathédrale d'Ulm.—Dans la cathédrale d'Ulm, sur la Donau, se trouve une charmante petite construction appelée la petite maison du Très-Saint Sacrement, que l'on montre à la foule étonnée, et dont l'existence est due au dévouement d'une pauvre veuve.

A l'époque où les habitants de cette ville formèrent le dessein de construire le gigantesque monument de la cathédrale, au moyen de leurs seules ressources et par leurs propres efforts [1], il arriva qu'une pauvre veuve d'Ulm, témoin du zèle immense dont faisaient preuve ses concitoyens, sentit naître en elle le désir de contribuer aussi pour quelque chose à la gloire de Dieu.

Elle commença donc à faire quelques épargnes sur les modiques salaires qu'elle gagnait avec des peines infinies, et au bout d'un certain nombre d'années, elle parvint à réaliser la somme de trois cents guldens, qu'elle offrit aux administrateurs de l'église et à Messieurs les conseillers, avec prière de faire construire dans l'église un joli petit coffre, ou « maisonnette du Sacrement, » où l'on conserverait la sainte Eucharistie. Les administrateurs objectèrent à la pauvre veuve que son offrande était trop faible pour qu'il fût possible de faire quelque chose de convenable. Cependant ils lui promirent qu'on construirait la petite maison qu'elle avait en vue, en souvenir de sa pieuse économie, et comme un monument qui perpétuerait la mémoire de sa noble intention. Ils acceptèrent donc les trois cents guldens, les placèrent dans leur commerce, achetèrent des marchandises, et les embarquèrent sur la Donau pour l'Orient. Le capital revint de l'Orient accru presque du double. Comme ils l'employèrent ainsi pendant plusieurs années et l'administrèrent avec soin, entassant intérêts sur intérêts, et le bon Dieu aidant de son côté, la somme finit par devenir si grosse, qu'on put inviter le très-célèbre artiste Georges Saerlin à sculpter la « petite maison du Très-Saint-Sacrement, de la cathédrale

[1] Il était expressément défendu de recueillir des offrandes auprès des étrangers et des princes, ou en allant quêter dans les villes.

d'Ulm. » Ce chef-d'œuvre de sculpture, artistement taillé dans la pierre, est encore admiré comme une merveille par la postérité.

Tel fut l'amour d'une pauvre veuve pour son divin Sauveur, véritablement, réellement et substantiellement présent dans le Très-Saint-Sacrement de l'autel, où, selon ses promesses, il restera jusqu'à la consommation des siècles (*Nach Hungari*).

f. La garde.—Il y a quelques années, un brave soldat français arriva à Orléans avec son régiment.

Depuis l'arrivée de ces nouvelles troupes, le curé de la cathédrale de cette ville aperçut tous les jours, non sans étonnement, un militaire qui restait souvent pendant une heure et même pendant trois heures au milieu de l'église, debout et immobile comme une statue devant la grille du chœur.

Un officier alla un jour, accompagné de sa femme, visiter l'église. M. le curé le fit entrer à la sacristie. Après lui avoir raconté l'histoire : « Attendez encore un instant, lui dit-il, il ne tardera pas à paraître. » Une heure sonne, et voici le militaire qui arrive à son poste. « Mais c'est mon homme de confiance, s'écria l'officier en le voyant, un excellent guerrier et un brave garçon ! »

On le fait venir. « Que faites-vous là, » lui demanda son supérieur ? « Mon officier, je monte pendant deux heures la garde pour le bon Dieu, répondit le soldat ; croyez bien qu'il n'y a pas pour moi de plus grand plaisir que celui-là ; cela me réchauffe le sang. Il y a partout des sentinelles. A Paris il y en a quatre pour le président, et ici le général en a deux. Or, le bon Dieu, qui pourtant est plus que tous ces gens-là, n'ayant point de sentinelle, je veux, moi, quand j'aurai le temps, lui monter la garde, et je vous assure que je ne trouverai point le temps long ; car je l'aime autant que vous l'aimez vous-même, monsieur l'officier. »

L'officier resta muet d'étonnement et se contenta de louer intérieurement la piété de ce soldat. Cet exemple lui fut salutaire ; car il eut le bonheur dans la suite de mener une vie toute chrétienne (*Muncher Jugendfreund*).

g. Rien que l'amour. — Le bienheureux Raimond de Lulle était profondément pénétré de ce précepte de la sainte Ecri-

ture : « Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur. » Quand on lui demandait : « D'où êtes-vous ? » Il répondait : « De l'amour.—A qui appartenez-vous? A l'amour.—Qui vous a conduit ici? L'amour. — Où allez-vous? A l'amour. — Que voulez-vous ? L'amour.—Pour quoi vivez-vous et mourrez-vous? Pour l'amour » (*Nach Hungari*).

Connais-tu bien l'amour, toi qui parles d'aimer ?
L'amour est un trésor qu'on ne peut estimer;
Il n'est rien de plus grand, rien de plus admirable;
Il est seul à soi-même ici-bas comparable ;
Il sait rendre légers les plus pesants fardeaux;
Les jours les plus obscurs, il sait les rendre beaux;
Et l'inégalité des rencontres fatales
Ne trouve point en lui des forces inégales ;
Charmé qu'il est partout des beautés de son choix,
Quelque charge qu'il porte il n'en sent point le poids,
Et son attachement au digne objet qu'il aime
Donne mille douceurs à l'amertume même [1].

SENTENCES.

« De même que plusieurs branches sortent d'une racine de l'arbre, ainsi une foule de vertus naissent de la charité. Mais comme les branches perdent leur vie et leur fraîcheur quand on coupe la racine, ainsi toutes les vertus cessent de fleurir et de verdir quand on enlève à la charité sa racine » (S. Gregor., *hom. in Evang.*).

« Avec l'amour le pauvre est riche, et sans l'amour le riche est pauvre. L'amour est patient dans toutes les contradictions, modéré dans le bonheur, fort au milieu des violentes passions, joyeux dans les bonnes œuvres, heureux dans les choses temporelles, gai au milieu des frères, et précautionné au milieu des fourbes » (S. Aug., *de Laude charit.*).

« La charité est cette eau de laquelle le Seigneur a dit : « Celui qui boira de cette eau que je lui donnerai n'aura jamais

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre III, chap. V, éd. Lahure, tom. 4, pag. 277 (*Cit. du Trad.*).

soif » (S. Aug., *Et habetur, part. II, de Puerit.*, *distinct.*, 2 *charitas*, fol. 390, col. 1).

« De même que les vaisseaux sont tirés au port au moyen d'une corde, ainsi les hommes sont entraînés au rivage du salut éternel par le lien de l'amour » (S. Bonavent., *Serm. Pentecost.*, post med., page 127, col. 2, tom. 2).

Chez les Israélites, un feu, qui devait être entretenu par les fils d'Aaron, brûlait constamment devant le Saint des saints. — Puissions-nous aussi, dans un sens spirituel, travailler à conserver en nous la flamme d'un amour de Dieu pur et saint ! Or, comment y réussir mieux que par la prière continuelle et fervente ? « De même, en effet, dit saint Jean Climaque, que l'or est purifié au feu, ainsi l'amour de Dieu ne devient véritablement pur que par la prière faite avec ferveur et dévotion [1]. » Notre principal soin consiste donc à demander souvent à Dieu avec une confiance filiale le feu de son amour, à penser souvent à ses perfections infinies, à sa bonté envers nous, afin de réveiller et d'affermir ainsi dans notre cœur les sentiments et les dispositions que doit produire cet amour. Nous devons surtout le faire quand le péché veut par ses charmes et ses joies apparentes, nous éloigner du seul vrai bien, de Dieu. Voici de quelle manière nous pouvons exciter en nous ces sentiments d'amour de Dieu :

« O mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur par-dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment parfait, et digne de tout notre amour. Je vous aime aussi à cause des témoignages de bonté que vous me donnez, ainsi qu'à toutes les créa-

[1] S. Joann. Clim., *Grad.* 18, in calce, apud Bibl. Patr., tom. 6, part. 2, pag. 272, col. 1. D.

tures. Je désire de tout mon cœur d'avoir pour vous le même amour que celui qu'ont eu de tout temps vos plus fidèles serviteurs. J'unis mon amour imparfait au leur ; daignez, Seigneur, l'augmenter de plus en plus. Comme je désire vous aimer désormais sincèrement et de tout mon cœur, et que je m'efforcerai sérieusement de le faire, je regrette de tout mon cœur de vous avoir offensé, vous le souverain bien, que j'aime par-dessus tout, vous mon Créateur, mon Rédempteur et mon Sanctificateur. Je prends la ferme résolution d'éviter tous les péchés et toutes les occasions du péché, de regretter de plus en plus les fautes que j'ai commises, et de n'agir jamais contrairement à votre sainte volonté. Recevez-moi de nouveau au nombre de vos enfants, et accordez-moi la grâce d'être fidèle à ma résolution. Je vous en prie par les mérites infinis de votre divin Fils, notre Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ. O Dieu ! allumez en moi le feu de votre amour ! »

DU FERVENT AMENDEMENT DE TOUTE LA VIE.

Un jour, un grand dévot dont l'âme, encor que sainte.
Flottait dans une longue et triste anxiété,
Et tournait sans repos son instabilité
Tantôt vers l'espérance, et tantôt vers la crainte.
Accablé sous le poids de cet ennui mortel,
Prosterné dans l'église au-devant d'un autel,
Roulait cette inquiète et timide pensée :
« O Dieu ! si je savais, disait-il en son cœur,
Qu'enfin ma lâcheté, par mes pleurs effacée,
De bien persévérer me laissât la vigueur ! »

Une céleste voix de lui seul entendue
A sa douleur secrète aussitôt répondit,
Et par un doux oracle à l'instant lui rendit

Le calme qui manquait à son âme éperdue :
« Eh bien ! que ferais-tu ? dit cette aimable voix.
Montre la même ardeur que si tu le savais,
Et fais dès maintenant ce que tu voudrais faire ;
Commence, continue, et ne perds point de temps ;
Applique tous tes soins à m'aimer, à me plaire,
Et demeure assuré de ce que tu prétends[1]. »

Le véritable amour est, en outre, accompagné d'une sainte horreur de tout ce qui est mal. Car de même qu'un enfant bien né et qui aime véritablement son père tâche d'éviter tout ce qu'il sait qui pourrait l'affliger, de même, si l'amour que nous avons pour Dieu est vraiment sincère, nous éviterons certainement toute pensée, toute parole et toute action qui déplaît à Dieu, le Saint des saints. Cette sainte horreur que le respect et l'amour de Dieu nous inspirent pour tout ce qui est mal, on l'appelle « la crainte de Dieu, » ou « la crainte filiale » du Seigneur. C'est là, disait le prophète Daniel (*Ps.* CX, 9), « le commencement de la sagesse. » Voilà pourquoi il est dit dans l'Ecclésiaste : « Craignez Dieu et observez ses commandements; car c'est là tout l'homme » (*Eccle.*, XV, 13). Et le divin Sauveur ajoutait : » Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent tuer l'âme : mais craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer et le corps et l'âme » (*Matth.*, X, 28). « Craignez Dieu, continue l'apôtre saint Pierre, et honorez le roi » (I *Pierre*, II, 17). Enfin, saint Augustin dit à chacun de nous : « Craignez Dieu par-dessus tout, et vous n'aurez rien à craindre d'aucun homme [2]. »

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre Ier, chap. XXV, tom. 4, éd. Lahure, pag. 22. (*Cit. du Trad.*)

[2] S. AUG., *super Ps.*

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques. — Déjà Abraham fut averti de Dieu de le craindre. « Marchez devant moi, lui dit le Seigneur, et soyez parfait » (*Gen.*, XVII, 1).

Lorsque Joseph fut tenté par la femme de Putiphar, au lieu de consentir à ses propositions, il répondit : « Comment pourrais-je commettre un si grand mal et pécher contre mon Dieu ? » — Il pouvait, en toute justice, dire à ses frères : « Faites comme je vous ai dit, afin que vous viviez ; car je crains Dieu, et ne nuis à personne. »

Lorsque Moïse, parvenu à un âge avancé, sentit sa mort approcher, il rassembla encore une fois tout le peuple d'Israël, comme un père qui réunit ses enfants pour prendre congé d'eux. Il leur parla d'un ton paternel, leur rappela combien le Seigneur avait été bon envers eux, et ajouta encore ces paroles : « Pensez en vous-mêmes que le Seigneur s'est appliqué à vous instruire, comme un père s'applique à instruire son fils, afin que vous observiez ses commandements, que vous marchiez dans ses voies et que vous soyez pénétrés de sa crainte » (*Deuteron.*, VIII, 5. 6).

—Lorsque Josué eut fait passer le Jourdain au peuple israélite, il érigea douze pierres comme un monument destiné à en perpétuer le souvenir, puis il dit au peuple : « Quand à l'avenir les enfants demanderont à leur pères : Que veulent dire ces pierres ? vous leur répondrez : Les eaux du Jourdain se sont séchées devant l'arche d'alliance du Seigneur, lorsqu'elle passait au travers de ce fleuve ; c'est pourquoi ces pierres ont été mises en ce lieu pour servir aux enfants d'Israël de monument éternel *qui leur rappelle le souvenir de cette merveille que Dieu a faite en leur faveur* » (*Josué*, IV, 6-8).

—Samuel croissait dans la crainte de Dieu : aussi, tout en vivant au milieu des jeunes gens pervertis, il conserva sa piété et sa foi. Lorsque, plusieurs annéees après, le Seigneur l'eut choisi pour son prophète, ce zélé serviteur de Dieu s'appliqua à graver dans le cœur de son peuple cette doctrine salutaire : « Ne craignez que le Seigneur, et servez-le en vérité et de tout votre cœur. »

—Les gens sur les vaisseaux desquels Jonas s'était réfugié pour échapper au Seigneur témoignèrent à Dieu un profond respect, en ne voulant point jeter Jonas dans la mer. Mais comme les flots étaient tellement agités que les vagues s'élevaient au dessus du vaisseau, et que les nautonniers comprirent que toutes leurs peines étaient inutiles, ils résolurent de suivre le conseil du prophète. Cependant avant de jeter Jonas dans la mer, ils invoquèrent une dernière fois le Seigneur et lui dirent : « Hélas ! Seigneur, nous vous en conjurons, ne nous laissez point périr à cause de cet homme. Ne nous imputez point sa mort à péché. »

—Tobie, lorsqu'il ensevelissait les morts, s'exposait à être mis à mort par ordre du roi Sennachérib ; mais comme il craignait plus le Seigneur que ce prince, il enlevait les cadavres de ceux qui avaient succombé, les emportait dans sa maison, et les ensevelissait pendant la nuit.

—Daniel, par crainte de Dieu, préféra, ainsi que ses trois jeunes compagnons, se contenter de pain et d'eau plutôt que de s'exposer, à la table du roi, au danger d'offenser Dieu par un péché.

—Susanne aussi craignait le Seigneur ; car elle répondit aux deux juges qui voulaient la faire succomber : « J'aime mieux tomber innocente entre les mains des hommes que de pécher en présence du Seigneur. »

— L'évangéliste saint Luc, dans les *Actes des Apôtres*, dit expressément en parlant du centurion Corneille : « Il était religieux et craignant Dieu, lui et toute sa famille » (*Act. Apost.*, x, 1).

AUTRES EXEMPLES.

a. Saint Paschal Baylon. — Ce saint jeune homme gardait les troupeaux d'un riche bourgeois, nommé Martin Garsia. Il était enchanté de la vie innocente et paisible que cette condition lui permettait de mener. Tout ce qu'il voyait contribuait à développer sa foi et sa piété, et il lisait constamment dans le grand livre de la nature.

Tous les amusements si ordinaires aux jeunes gens de son âge lui étaient inconnus. Il ne s'occupait que du soin de son

troupeau, de la lecture des livres de piété et de la prière. Tandis que ses brebis paissaient aux alentours, on le voyait passer des heures entières agenouillé devant un chêne, sur le tronc duquel il avait gravé une croix ou sur lequel il attachait une image de la sainte Vierge. L'Esprit-Saint répandait dans son âme des lumières si abondantes, et embrasait tellement son cœur d'amour, que les personnes les plus éclairées et les plus avancées dans la vie spirituelle étaient étonnées de l'entendre parler des plus saintes maximes de l'Evangile avec autant d'énergie, d'intelligence et de pénétration que les plus habiles maîtres de la perfection chrétienne.

Son maître se réjouissait hautement de la vie édifiante de son serviteur, et était touché jusqu'aux larmes quand Paschal, enflammé d'amour de Dieu, parlait du bonheur futur qui nous a été mérité par Jésus-Christ, et quand il exhortait tous ceux qui l'entouraient au parfait accomplissement de tous les devoirs d'un chrétien. Mais ce qui le lui attacha plus intimement encore, ce fut de le voir envoyer à ses parents pauvres les modiques salaires qu'il recevait, et partager fraternellement avec les bergers les plus indigents la nourriture qu'on lui envoyait au pâturage.

Volontiers son maître l'aurait institué héritier de tous ses biens et de tous ses troupeaux, si Paschal, par amour pour Jésus-Christ, n'eût préféré rester pauvre. Ses compagnons s'étant aperçus combien il était cher à son maître, lui devinrent hostiles et résolurent de se venger de lui. Ils chassèrent leurs troupeaux sur des propriétés étrangères, et quand ils revinrent à la maison, ils en jetèrent la faute sur le cher Paschal. Quand ils le voyaient agenouillé au pied d'un chêne, occupé à prier ou à chanter quelque pieux cantique, ils se rassemblaient autour de lui, et comme ils savaient que c'était ce qui lui était le plus insupportable, ils vomissaient les plus horribles jurements.

Quand on rentrait à la maison, et que le maître apprenait cette conduite inconvenante, ils s'efforçaient, par mille mensonges habiles, à lui faire croire que Paschal les y avait excités par ses malices et son entêtement. Paschal supporta longtemps ces accusations en gardant le silence. Mais cette réflexion lui étant venue « qu'il pourrait perdre l'amour du bon

Dieu au milieu de ces mauvais camarades, » il résolut de quitter ses proches et son pays. Après avoir consulté le Seigneur sur le genre de vie qu'il devait embrasser, il prit congé de son maître, qui le vit partir avec regret, et se rendit au couvent des religieux déchaussés de l'ordre de Saint-François, nommé Notre-Dame-de-Lorette, bâti dans une solitude, près de Mont-Fort, au royaume de Valence (*Nach Bauberger*).

b. Un père de famille au lit de la mort. — Un père de famille, atteint d'une maladie sérieuse s'aperçut que l'heure de sa mort approchait. Il fit venir tous ses enfants, les exhorta à s'acquitter fidèlement de tous leurs devoirs, puis leur donna sa bénédiction. « Mais, cher père, demanda l'aîné des enfants, vous avez beaucoup souffert dans ce monde et soutenu de bien rudes combats. Dites-moi donc ce qui a pu vous donner tant de courage au milieu d'une existence si pénible. »

Le père répondit : « Je me suis toujours efforcé de suivre aussi fidèlement que possible ce mot qu'encore enfant j'entendis de la bouche de mon maître : « Ayez le Seigneur constamment devant les yeux, et marchez dans la crainte de son saint nom. » Ce mot a été pour moi, dans les jours d'infortune, comme une forteresse inexpugnable, une lumière qui a éclairé l'obscurité de ma route, et une arme qui m'a défendu au moment du danger. Maintenant il me précède sur le chemin où j'entre pour arriver à la patrie céleste, que le Seigneur nous a préparée. »

c. Exhortation paternelle. — Le petit Guillaume se plaisait à contempler le soleil, la lune et les étoiles du ciel. Un jour, par un temps magnifique, il fit un voyage avec son père : « C'est une chose singulière, disait Guillaume chemin faisant, partout où nous allons, le soleil s'y trouve. S'il avait des yeux, il pourrait voir tous les hommes et observer tout ce qu'ils font.

— Le soleil n'a point d'yeux, répondit le père ; mais il est quelqu'un bien au-dessus du soleil, bien loin au-delà des étoiles, qui voit et entend tout ce que font les hommes. Il les voit et les entend alors même qu'il fait nuit ou qu'ils sont dans les endroits les plus sombres. Ce quelqu'un, c'est Dieu. C'est lui qui a créé et le soleil, et la lune, et toutes les étoiles, et tous les

hommes, et toute la terre, et c'est encore lui qui nous conserve. Tout ce que vous faites, il le voit ; toutes les paroles que vous prononcez, il les entend.

Guillaume. — Cela est-il possible ? Ah ! je voudrais bien le voir, le bon Dieu !

Le père. — Aucun homme n'a vu Dieu, mais Dieu voit tous les hommes. C'est ainsi que nous ne pouvons pas voir le vent, bien qu'il soit là et que nous le sentions passer. Vous comprendrez encore mieux cela quand vous serez plus grand, et que votre intelligence se sera développée. En attendant, contentez vous de retenir ceci : « Dieu voit tout ce que vous faites, il entend tout ce que vous dites ; souvenez-vous-en quand vous voudrez faire ou dire quelque chose de mal. »

Le petit Guillaume retint ce conseil, et s'en rappella en temps convenable.

Un jour, pendant une magnifique après-dîner, il alla se promener hors de la ville avec quelques enfants. Leur chemin les conduisit devant un jardin où ils virent pendre aux arbres les poires et les prunes les plus magnifiques : « Eh, s'écria l'un des enfants, voyez donc ces magnifiques poires, ces prunes jaunes comme de l'or et plus grosses que des œufs de poule ! Venez, mes camarades, voici un trou dans la haie ; glissons-nous au travers ; nous remplirons vite nos poches, puis nous prendrons la fuite. »

Aussitôt fait que dit ; ils traversèrent la haie en rampant sur leur ventre et se mirent à l'assaut. Déjà Guillaume se disposait à les imiter, lorsqu'il se rappela ces paroles de son père : « Dieu voit tout et entend tout. » Par conséquent, se dit en lui-même Guillaume, il voit aussi que j'ai l'intention de voler ; et il s'enfuit à toutes jambes.

Peu de temps après, un cri plaintif vint frapper ses oreilles, et il entendit une voix rude proférer de sanglants reproches. Il regarde à travers le feuillage de la haie et aperçoit un homme qui, armé d'un bâton, frappait impitoyablement sur l'un de ses camarades, tandis qu'un robuste garçon, courant après l'autre, l'atteignit, et, le saisissant par son habit au moment où il allait franchir la haie, le ramena dans le jardin et le frappa avec non moins de violence.

Guillaume rentra à la maison tout effrayé, et raconta à son père ce qui venait d'arriver. « Tu es heureux, mon fils, lui dit son père, de t'être ressouvenu de mes paroles ; n'oublie jamais que Dieu voit tout et entend tout ; tu éviteras ainsi une foule de fautes et tu échapperas à maintes punitions. »

La flamme est l'épreuve du fer,
La tentation l'est des hommes ;
Par elle seule on voit ce que nous sommes,
Et si nous pouvons triompher [1].

d. La pieuse sœur. — Jacques et Anna se trouvaient un jour seuls à la maison. « Viens, dit Jacques à sa sœur, nous voulons chercher quelque chose de bon à manger et nous en donner tout à notre aise. »

Anna répondit : « Si tu veux me conduire dans un endroit où personne ne nous verra, je te suivrai.

—Eh bien, viens avec moi dans la petite chambre où est le lait, dit Jacques ; nous allons manger une écuelle de crême douce. »

Anna répondit : « Le voisin, qui fend du bois sur la rue, pourrait nous voir.

— Alors, viens à la cuisine, reprit Jacques ; il y a dans l'armoire un pot rempli de miel ; nous y tremperons notre pain !

—La voisine, qui file assise près de la fenêtre, pourrait nous apercevoir.

—Dans ce cas, descendons à la cave pour manger des pommes, continua Jacques ; il fait là une obscurité telle, qu'il est impossible qu'on nous voie.

—Eh quoi ! s'écria Anna, tu penses réellement, mon cher Jacques, que personne ne nous verra? N'as-tu jamais entendu parler de cet œil qui, là haut, perce à travers les murailles et voit dans l'obscurité? »

A ces mots, Jacques fut effrayé. « Tu as raison, ma chère sœur, dit-il, Dieu nous voit encore là même où nous sommes invisibles à tout œil humain. Nous ne voulons donc faire le mal nulle part. »

[1] CORNEILLE, *Imitat. de Jésus-Christ*, livre Ier, chap. XIII, éd. Lahure, tom. 4, pag. 185. (*Cit. du Trad.*)

Anna, heureuse de voir que ses paroles étaient allées au cœur de Jacques, lui donna une belle image, sur laquelle on voyait représenté l'œil de Dieu entouré de rayons, avec ces mots au bas :

N'oubliez pas, mon cher enfant,
Qu'en tous les lieux Dieu est présent.

(*Christophe von Schmid.*)

e. Les tulipes.

Alberta, debout près du mur de l'enclos,
Examine les tulipes de son voisin.
Quelles flammes éblouissantes
Leurs couleurs blanches et rouges comme de l'or,
Répandent au loin !
Je n'en voudrais cueillir qu'une seule,
Dit-elle en soupirant, une seule !
Personne, certainement, ne me verra.

Aussitôt dit, aussitôt fait. N'écoutant que sa passion,
Alberta franchit la porte du jardin.
Ici elle s'arrête. — Qu'est-ce donc que cela ?
Elle aperçoit une tulipe, blanche et pure,
Dont l'éclat est semblable à celui de l'étoile du matin.
Ce spectacle élève sa pensée vers le ciel.

Elle incline la tête, et elle est troublée
Comme si elle eût vu la face du Seigneur.
« Non, belles tulipes, s écria-t-elle,
« Je ne veux point vous toucher.
« Comment pourrais-je me réjouir de votre beauté,
« S'il me fallait reculer devant le Seigneur ? »

(*Agnès Franz.*)

f. L'héritage paternel. — Albert, comte de Habsbourg, qui habitait dans les provinces qui avoisinent la Suisse, se rendit un jour, accompagné de son fils, dans le couvent des Bénédictins de Muri, situé non loin de là et placé sous sa protection.

Il entra avec respect dans le lieu saint, ouvrit une porte latérale pratiquée au fond de l'église, et au milieu d'un profond silence conduisit son fils le long d'un sombre corridor. Bien-

tôt après ils arrivèrent dans le caveau des morts, séjour obscur, dans lequel une lucarne, placée au sommet, n'envoyait qu'une pâle lumière. Les parois de ce caveau étaient ornées d'antiques monuments funèbres, sur lesquels on apercevait gravée sur le marbre, et entourée de boucliers et de casques, l'image sacrée de la croix, cette croix qui est la consolation de tous les mourants et le symbole de la victoire remportée sur la mort.

Partout, autour de ces tombeaux, on lisait cette inscription écrite en lettres antiques : « Ne craignez que le Seigneur, et méprisez le monde. »

Albert considérait ces vieux monuments d'un air sérieux et pensif et en versant des larmes abondantes. S'adressant à son fils Rudolphe, il lui dit d'une voix paternelle et émue :

« Voilà, mon cher fils, le lieu où reposent nos ancêtres; leurs âmes, qui goûtent déjà la félicité céleste en récompense de leurs vertus, planent aujourd'hui autour de nous d'une manière invisible. C'est en leur auguste présence que je veux vous inculquer dans le cœur mes derniers enseignements paternels, que je vous laisse comme un saint héritage.

« Mon front est couvert de cheveux blancs : j'ai vécu au milieu de bien des dangers et des traverses ; mais je n'ai point redouté les bravades des hommes impies et pervers. Ma jeunesse a été consacrée à l'innocence, et Jésus-Christ a été ma joie au printemps de ma vie. Voilà pourquoi je suis, aujourd'hui encore, plein de gaieté et de courage, et que le feu de la jeunesse coule encore dans mes membres de vieillard. Confiant en Dieu, je n'ai point reculé devant la lance des ennemis, et les glaives tirés contre moi ne m'ont point fait tressaillir. Aussi, sur le point de rendre ma poussière à la terre, je répète avec une ardeur nouvelle : Vive Jésus-Christ le crucifié !

« Voilà, mon cher fils, l'héritage que vous laisse votre père. Craignez Dieu par-dessus tout, mais ne reculez devant aucune force humaine ! Alors votre maison prospérera, et deviendra puissante en face de vos ennemis. Vos fils, grandissant dans l'innocence et les nobles sentiments, vous entoureront comme les rejetons de l'olivier, et vous acquerront aux yeux de vos voisins le triomphe et la gloire. Dieu lui-même étendra sur vous son bouclier protecteur et brisera l'orgueil

des ennemis qui voudront vous nuire. Et maintenant portez-vous bien jusqu'à cette joyeuse entrevue que je vous donne dans la céleste patrie.

« Demain, pour la dernière fois, je me revêtirai de mon armure, et, suivi de mes vaillants compagnons d'armes, je partirai pour la terre sainte, afin d'arracher aux mains de hordes incrédules la ville de Jérusalem. Celui-là finit bien qui quitte la vie pour Jésus-Christ. Je veux, avec les dernières forces qui me restent, combattre pour le berceau du Sauveur; je veux répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour la crèche du Rédempteur; et quand, sur un sol inhospitalier, au milieu d'un sanglant trépas, mon œil se fermera, je m'écrierai encore en rendant le dernier soupir : « Vive Jésus le crucifié ! »

Rudolphe suivit fidèlement ces touchants conseils de son père, et les considéra comme son plus précieux héritage. Il signala sa piété aussi bien comme simple comte que comme empereur romain; il fut le restaurateur de la paix et de l'ordre dans l'empire germanique, et aujourd'hui encore l'Allemagne se rappelle avec bonheur l'illustre fondateur de la maison impériale.

Heureux celui qui, à la fin de ses jours, peut tenir un tel langage. Heureux père! plût à Dieu que tous les pères vous égalassent! Noble fils, qu'il serait à souhaiter que tous les fils fussent semblables à vous! O précieux héritage! Combien il serait à désirer que vous fussiez dans toutes les mains et dans tous les cœurs (*Nach Mettenleiters Thautropfen*)!

SENTENCES ET COMPARAISONS.

« Le chrétien est semblable à un homme qui, descendu d'une hauteur prodigieuse, se tient suspendu à une corde et crie sans relâche vers le Seigneur, convaincu qu'il est qu'il tomberait nécessairement dans le précipice et périrait misérablement, si la corde n'était affermie à la partie supérieure, ou bien s'il perdait les forces et l'usage de ses deux mains » (S. Ephrem).

« Là où règne la crainte (de Dieu), on n'est tourmenté ni par l'amour de l'argent, ni par la colère, ni par les mauvais désirs ou passions; car, de même que dans une maison où se trouve

un soldat armé il n'ose se glisser ni voleur, ni brigand, ni tout autre ennemi ; ainsi, quand la crainte (de Dieu) habite dans notre cœur, aucun ennemi n'ose s'y insinuer » (S. Chrysostom., *Hom.* xv).

« La charité est la maîtresse, la crainte (de Dieu) est sa servante. Celle-ci doit précéder la charité, crainte que le malin esprit ne s'empare de l'âme, et elle doit préparer à la charité une place dans le cœur de l'homme » (S. Aug., *Serm. de Verb. apost.*).

« Craignez Dieu, et observez ses commandements ; car c'est là ce qui constitue toute la valeur de l'homme » (S. Bernard., *Super cant.*, serm. 20).

« La crainte des hommes a de l'amertume ; mais la crainte de Dieu est pleine de douceur. L'une nous force à servir, l'autre nous rend libres ; celle-là redoute la prison, celle-ci nous ouvre le royaume des cieux » (*Cassiodor.*).

« Observez bien ceci : le plus énergique et peut-être l'unique moyen de conserver l'innocence des enfants et de les mettre en garde contre la séduction malheureusement si universelle, consiste à les habituer à la crainte filiale de ce Dieu qui voit tout et entend tout. Plût au ciel que cette vérité fût prise à cœur autant qu'elle le mérite ; plût à Dieu que les enfants fussent de bonne heure habitués et maintenus dans la crainte du Seigneur » (*Ægidius Jais*) !

« Quand j'étais enfant, disait un jour un pieux vieillard, j'entendais toujours répéter ces paroles : « Cela est un péché ; » et chaque fois que je les entendais, je fuyais avec horreur telle parole ou telle action, parce que je portais le Seigneur dans mon cœur. Maintenant on a changé de langage, on dit : « Cela est inconvenant, cela est grossier ; » et l'expérience prouve suffisamment quels beaux fruits de telles paroles produisent dans les jeunes gens qui ont reçu une éducation raffinée. Souvent aussi on entend des parents dire à leurs enfants : « Qu'est-ce que pensera le monde ? » mais il est extrêmement rare d'entendre une mère dire à son fils : « Qu'est-ce que pensera de vous le bon Dieu ? » De là vient qu'une multitude d'hommes se préoccupent beaucoup plus de paraître bons que de l'être réellement. » — Cette pensée continuelle : « Craignez Dieu et ob-

servez ses commandements » est la meilleure sauvegarde de l'innocence.

Il y a trois choses auxquelles il vous faut toujours penser, et vous ne pécherez jamais : la première, c'est un *œil* qui voit tout ; la seconde, une *oreille* qui entend tout ; la troisième, un *livre* où sont écrites toutes les actions des hommes.

Avoir pour vous, mon Dieu, une sainte frayeur,
C'est là notre devoir et tout notre bonheur.
Aucun homme ici-bas ne vous est agréable,
S'il ne respecte en tout votre nom adorable ;
C'est pourquoi donnez-nous cette vénération.

§ XVI.

L'ADORATION.

Quand nous approchons d'un personnage illustre, nous lui témoignons tout le respect dont nous sommes capables ; nous ôtons notre chapeau, nous inclinons la tête, nous lui baisons la main et lui témoignons de mille autres manières la vénération que nous avons pour lui. — Or, Dieu est le Roi des rois, le Souverain du ciel et de la terre. Il est l'Être le plus parfait, le souverain bien. Nous lui devons donc :

D. Le plus profond respect — *l'adoration.* — Déjà le Chantre royal disait : « Que toute la terre vous adore, Seigneur, et qu'elle chante des cantiques à la gloire de votre nom ! Que tous les peuples, ô Dieu, publient vos louanges, que tous les peuples vous louent » (*Ps.* LXV, LXVI, 4 et 8) ! Le divin Sauveur disait de même : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul » (*Matth.*, IV, 10). L'apôtre exprimait la même pensée, lorsqu'il écrivait dans son Épître à Timothée :

« Au roi des siècles immortel, invisible, à l'unique Dieu, soit honneur et gloire dans les siècles des siècles » (I *Tim.*, I, 17)! Saint Jean Chrysostôme assure que Dieu mérite le plus grand respect, parce qu'il est au-dessus de tout, qu'il a tout créé, et qu'il est la source de tout bien [1]. « Car, disait un respectable écrivain ecclésiastique, toute la sagesse de l'homme consiste uniquement à connaître Dieu et à l'adorer [2]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemples bibliques. — Lorsque le roi de Perse, Assuérus, eut ordonné que tous les serviteurs de la cour fléchiraient le genou devant Aman, son favori, Mardochée refusa de le faire, bien qu'il sût que cet homme méchant et ambitieux se vengerait de lui. « Seigneur, disait Mardochée, dans une prière qu'il faisait en cette occasion, tout vous est connu ; et vous savez que quand je n'ai point fléchi le genou devant le superbe Aman, ce n'a été ni par orgueil, ni par mépris, ni par un secret désir de gloire ; car j'aurais été disposé à baiser avec joie les traces même de ses pieds pour le salut d'Israël. Mais j'ai eu peur de transférer à un homme l'honneur qui n'est dû qu'à mon Dieu, et d'adorer un autre que mon Seigneur » (*Esther*, XIII, 12-15).

Les trois jeunes hommes dont il est parlé dans l'Ecriture préférèrent souffrir la mort au milieu d'une fournaise ardente, plutôt que de transgresser le premier commandement du Seigneur et de rendre à une statue d'or l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu.

Lorsque l'apôtre saint Paul eut guéri à Lystra le paralytique de naissance par cette seule parole : « Levez-vous ! tenez-vous droit sur vos pieds ! » les habitants de cette ville, saisis d'admiration à la vue d'une guérison si miraculeuse, voulurent l'adorer, ainsi que son compagnon Barnabé. Le sacrificateur de la ville amena des taureaux et apporta des couronnes devant

[1] S. JOANN. CHRYSOSTOM., *Hom.* XXXVI, *super Genes.*, paulo ante med.

[2] LACTANT., *de Falsa Sapient.*, lib. III, cap. XXVII, in fine.

la porte de leur maison pour leur offrir des sacrifices. Mais Paul et Barnabé l'ayant appris déchirèrent leurs vêtements, et, s'avançant au milieu de la foule, ils s'écrièrent : « Mes amis, que voulez-vous faire ? nous ne sommes que des hommes mortels comme vous, qui vous annonçons de quitter ces vaines idoles, pour vous convertir au Dieu vivant, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent » (*Act.*, XIV, 7-15).

L'apôtre saint Jean, selon ce qu'il a écrit dans son Apocalypse (*Apoc.*, VII, 10-13), vit dans une apparition tous les anges debout devant le trône de Dieu. Prosternés la face contre terre, ils chantaient à haute voix : « Bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans tous les siècles. Amen. »

Lorsque le même apôtre, croyant que l'ange qui lui annonçait la ruine du paganisme romain était Dieu lui-même, voulut l'adorer, l'ange le lui défendit. « Gardez-vous bien de le faire, lui dit-il ; je suis serviteur de Dieu comme vous et comme vos frères qui demeurent fermes dans la confession de Jésus-Christ. Adorez le Seigneur » (*Apoc.*, XIX, 10) !

AUTRES EXEMPLES.

a. Les saints martyrs de Szillity. — Lorsque les saints martyrs de Szillity, en Afrique, reçurent du juge païen l'ordre d'honorer l'empereur et d'adorer les idoles, ils répondirent : « Nous rendrons à l'empereur l'honneur qui lui revient ; mais c'est à Dieu que nous rendrons le principal honneur et l'adoration »

b. Saint Philippe, évêque d'Héraclée. — Justin, juge impie et cruel, essaya de tous les moyens imaginables pour forcer ce saint évêque de renier la vraie foi et d'adorer les idoles. Il le fit attacher à un pieu et battre de verges jusqu'à ce que tout son corps fût en sang : mais cet héroïque vieillard ne laissa pas apercevoir le moindre signe de faiblesse. « Tu peux me faire tourmenter, disait-il, mais tu ne saurais me vaincre. Personne ne me forcera d'adorer les idoles. Néanmoins, ce que je fais ici n'est nullement de l'entêtement ; j'agis ainsi par pur amour de Dieu, qui a créé tout ce qui existe, qui jugera les vivants et les morts, et dont il ne m'est point permis de transgresser les

commandements. J'ai toujours rendu aux princes l'honneur qui leur revenait, et je m'efforcerai constamment de faire tout ce qui est permis et juste ; car nos saintes Ecritures nous ordonnent expressément de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (*Mœlzler*).

c. Les trois sœurs en prière.—Les trois sœurs de Leustetten, situé à l'endroit où le Warna sort du lac qui porte ce nom, sont encore célèbres dans les traditions populaires. Elles se nomment Ainpett, Gberpett et Firpelt. Venues des contrées du Nord, où les troubles qui y avaient éclaté ne leur avaient plus permis de trouver de refuge, elles se construisirent, avec le secours de quelques pieux chrétiens, une petite habitation en face de Saint-Pétersbrunnen. Chacune d'elles avait une cellule et une entrée à part, car chacune travaillait pour soi.

Elles consacraient leur vie à la prière, annonçaient avec zèle la parole de Dieu, guérissaient des multitudes de malades, et pour toute nourriture se contentaient de quelques racines, de quelques herbes et d'un peu de pain que leur donnaient des personnes charitables. Elles vécurent ainsi pendant longtemps, faisant le bien en silence, jusqu'à ce que l'une d'elles ayant été maltraitée par des soldats qui erraient dans le pays, elles prirent la fuite. Elles ne laissèrent absolument aucune trace de leur séjour, excepté le pieux souvenir de la bienfaisance remarquable qu'elles avaient exercée parmi le peuple, où leur mémoire est encore en bénédiction.

La chapelle élevée pour perpétuer leur souvenir, à l'endroit où se trouvait leur cellule, n'existe plus depuis dix ans : il n'en reste plus que le tableau qu'on voit dans l'église paroissiale de Leustetten (*Muncher Jugendfreund*).

d. L'impératrice Marie-Thérèse. — L'impératrice Marie-Thérèse, l'aïeule du prince qui règne actuellement en Autriche, se distinguait tout particulièrement par le zèle et la piété avec lesquels elle servait le Seigneur. Elle édifiait par sa dévotion quiconque la voyait assister à l'office divin, et souvent elle s'enfermait dans ses appartements, afin de pouvoir, sans être troublée, y élever son cœur vers Dieu. Le jour de la mort de son incomparable époux, l'empereur François, cette noble impératrice le passa en prières auprès de son cercueil. Elle ne

souffrait point parmi les personnes de son entourage quiconque n'avait pas le sentiment et le goût de la piété (*Chimani*).

e. Extrait du Journal d'un voyageur. — En 1851, au moment où la paroisse de Kollmann, dans le Tyrol, faisait une procession dans les champs avec le Très-Saint Sacrement, un illustre voyageur vint à passer avec sa voiture.

Dès qu'il aperçut la procession, il fit arrêter son cheval, descendit de voiture et offrit à genoux ses hommages à celui devant lequel tout fléchit dans le ciel et sur la terre. Cette pieuse conduite toucha tous les cœurs et les remplit d'une sainte joie. Et quel était ce voyageur illustre ? C'était le roi Louis de Bavière, qui avait aussi peu oublié les pieux usages des habitants de Wittelsbach, que les nobles descendants de Rudolphe de Habsbourg. — Combien, au contraire, doivent nous paraître misérables ces prétendus esprits forts de notre époque, qui croient faire preuve de bon ton et montrer qu'ils sont des hommes de progrès, quand ils parlent avec dédain de la religion et de l'Eglise, et qui profitent de toutes les occasions pour les bafouer et les tourner en ridicule (*Salzburg. Constitution. Zeitung*) !

f. Un lieutenant russe. — Lorsqu'en 1815, raconte un ami de la jeunesse à ses jeunes lecteurs, Paris fut occupé pour la seconde fois par les puissances alliées, et tandis que les troupes étrangères retournaient dans leurs foyers, un lieutenant russe vint me trouver dans mon quartier. C'était un homme doux et affable : sa poitrine était toute étincelante de médailles ; mais rien n'égalait la beauté des deux yeux dont son véritable Monarque, le souverain qui règne dans les cieux, lui avait fait don. Ses deux yeux parlaient une langue plus intelligible que sa bouche, car il entendait fort peu la langue allemande.

Le second jour, après que nous eûmes dîné et qu'il eut fait une courte prière, ce qui se voit d'ailleurs rarement chez un soldat, il m'appela dans sa chambre. Là, il ouvrit une malle et en extraya une magnifique cassette. Elle renfermait un livre, relié en chagrin, de couleur bleue, et orné de figures d'argent. Il l'ouvrit, et me le montra en disant : « Ceci est la Bible, j'y fais tous les jours une lecture. » — Je regardai et vis que c'était une Bible russe. Il voulut m'en parler ; mais il ne trouva point les mots allemands ; seulement je remarquai dans ses

yeux qu'il voulait me parler de la magnificence de l'Evangile.

Le soir, nous nous asseyons de temps en temps l'un à côté de l'autre, et comme la musique est un langage compris du russe, de l'allemand et de quiconque porte un cœur humain dans sa poitrine, je me mets au clavecin, et je lui joue le premier morceau qui me passe par la tête. Après avoir écouté quelques instants : « Vous, jouer, me dit-il, *sic*, ainsi que font les gens comme ils sont dans l'église. » — Je compris qu'il voulait parler de chant choral, et j'en commençai un. Le lieutenant se lève tout doucement, va dans la chambre voisine et laisse la porte entr'ouverte, afin de pouvoir tout entendre. Je continue mon plain-chant.

Quand j'eus terminé et que tout fut silencieux dans la chambre, j'aperçus le vieux lieutenant à genoux, la figure cachée dans ses deux mains et priant. Je retournai au clavecin et entonnai ce cantique :

Seigneur, habitez-en nous avec votre grâce.

Quand j'eus fini, le lieutenant rentra dans la chambre, et me serrant la main : « Merci, merci, me dit-il, Dieu vous bénisse ! »

Nous nous souhaitâmes une bonne nuit ; mais je ne pus dormir. — Quels vifs sentiments de piété que ceux qui animaient ce vieux soldat (*Illustr. Zeitung fur die Jugend*) !

g. La prière des Mahométans. — Les Mahométans témoignent à Dieu dans la prière un respect et une vénération tels, que ce spectacle aurait de quoi faire rougir bien des chrétiens froids et dissipés.

Quand ils arrivent dans leurs églises, ou, comme on dit, dans leurs mosquées, ils observent l'ordre le plus parfait et restent complétement immobiles; on les dirait plutôt des arbres que des hommes. Ils écoutent avec la plus grande dévotion les prières que le prêtre leur récite à haute voix. Aucun d'eux n'ose ni tousser, ni cracher, ni se mouvoir, ni agiter la tête, ni regarder son voisin. Seulement quand le prêtre prononce le nom de leurs prophètes, ils inclinent la tête jusqu'aux genoux, et quand le nom de Dieu se présente dans leurs prières,

ils s'inclinent jusqu'à terre, qu'ils baisent respectueusement. Ils s'imaginent que s'il leur arrivait pendant la prière de se gratter légèrement avec le doigt n'importe quelle partie du corps, ils perdraient tout le fruit et tout le mérite de leur prière. « Car, disent-ils, si vous trouvant en présence d'un pacha vous vous comportez avec tant de modestie et de respect, avec combien plus de raison ne devez-vous pas le faire quand vous êtes en présence de Dieu, dont la majesté surpasse infiniment toute grandeur humaine » (*Forsch. und Denkw.*) !

h. Piété profonde d'un jeune sauvage. — Rien de plus naturel et en même temps de plus touchant que l'expression de la piété du jeune prince de Winnebagœr, qui accompagna le capitaine Carver à la cascade de Saint-Antoine.

Arrivés à une distance de quinze milles anglais, raconte M. Carver, nous pouvions déjà entendre distinctement le bruit de l'eau; et plus nous approchions de ce chef-d'œuvre de Dieu, plus mon plaisir et mon admiration croissaient. Cependant je ne pus m'abandonner longtemps à ces émotions; car la conduite de mon camarade captiva toute mon attention.

Dès que le prince fut arrivé auprès de la montagne et qu'il put contempler cette admirable cascade, il commença à prier le Grand Esprit; car il croyait que ce lieu était un de ceux qu'il avait choisis pour son séjour.

Il dit à ce Grand Esprit qu'il avait entrepris un long voyage pour l'adorer en ce lieu, et qu'il voulait lui offrir le meilleur sacrifice qui fût en son pouvoir. Et il commença par jeter deux flèches dans le torrent, qui furent successivement suivies de l'étui où il conservait son tabac, de ses bretelles, de sa cravate, composée de fils de fer et de couronnes de roses, et enfin de ses pendants d'oreilles; c'est-à-dire qu'il offrit à son Dieu tout ce qui dans son costume avait quelque valeur.

Pendant ce temps, il se frappait souvent la poitrine, ses bras étaient étendus, et sa tête paraissait surtout très-agitée. Il termina sa prière par ces paroles :

« Grand Esprit, assistez-moi, ainsi que cet homme vertueux, pendant notre voyage, et donnez-nous un soleil éclatant, un ciel bleu et une température riante et sereine. »

Il ne voulut point sortir de ce lieu avant que nous eussions

fumé ensemble une pipe en l'honneur du Grand Esprit. Je fus extraordinairement surpris de voir dans un jeune Indien un exemple de piété si élevée : aussi, loin de me moquer de ses cérémonies, comme fit mon domestique, ces marques d'une dévotion si sincère lui attirèrent tout mon respect, et je ne doute pas que son sacrifice et sa prière n'aient été aussi agréables au Père commun du genre humain, que s'il les eût faits avec une grande pompe et dans un lieu sacré (*Vierthaler's philosoph. Geschichte*).

ORAISON POUR OBTENIR DE DIEU LA GRACE DE LA DÉVOTION [1].

Quelles grâces, Seigneur, ne te dois-je point rendre,
A toi, ma seule gloire et mon unique bien ?
Mais qui suis-je pour entreprendre
D'élever mon esprit jusqu'à ton entretien ?

Je suis un ver de terre, un chétif misérable,
Sur qui jamais tes yeux ne devraient s'abaisser,
Plus pauvre encor, plus misérable
Qu'il n'est en mon pouvoir de dire ou de penser.

§ XVII.

RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

Mais Dieu n'est pas seulement tout-puissant, il est aussi souverainement bon. Tout le bien que nous possédons nous vient de lui, soit médiatement, soit immédiatement. Chacun des instants de notre vie est un témoignage qui atteste les bienfaits innombrables que nous avons reçus de sa main paternelle. Il suit de là que :

E. *Nous lui sommes redevables de la plus grande re-*

[1] CORNEILLE, *Imitat. de Jésus-Christ*, livre III, chap. III, tom. 5, pag. 272, éd. Lahure (*Cit. du Trad.*).

connaissance. — Nous devons penser souvent aux bienfaits multipliés que nous recevons de la main de Dieu, lui exprimer nos sentiments de reconnaissance par les prières que nous lui adresserons, et faire de ses dons un usage conforme à sa sainte volonté. « Rendez grâces à Dieu en toutes choses, disait l'apôtre saint Paul ; car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jésus-Christ » (I *Thess.*, v, 18). Saint Jean Chrysostôme, insistant sur la même idée, disait également : « Je vous exhorte à rendre à Dieu de continuelles actions de grâces, aussi bien dans le malheur que dans la prospérité. Dans les choses mauvaises, afin de les rendre bonnes ; dans les choses bonnes, afin qu'elles demeurent ce qu'elles sont [1]. »

DE LA RECONNAISSANCE POUR LES GRACES DE DIEU [2].

Qu'une sainte reconnaissance
Rende donc à Dieu tout le sien ;
Et n'impute qu'à toi, qu'à ta propre impuissance,
Tout ce qui s'y mêle du tien :
Je m'explique, et je te veux dire
Que des grâces que Dieu t'inspire
Tu pousses jusqu'à lui d'humbles remercîments,
Et que, te chargeant seul de toutes tes faiblesses,
Tu te prosternes, tu confesses
Qu'il ne te peut devoir que de longs châtiments.

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemple biblique. — Nous avons un beau modèle de reconnaissance filiale envers Dieu dans le vieillard Tobie, qui remerciait le Seigneur avec une profonde émotion pour les

[1] S. CHRYSOSTOM., *in Tractat. de Symb.*

[2] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre II, chapitre x, pag. 254, tom. 4, éd. Lahure (*Cit. du Trad.*).

miracles de bonté et de miséricorde qu'il avait fait éclater en lui. « Je veux, disait-il, me réjouir de toute mon âme dans le Seigneur. Vous tous qui êtes ses élus, réjouissez-vous en lui tous les jours, et rendez-lui des actions de grâces » (*Tob.*, XIII, 10).

AUTRES EXEMPLES.

a. La prière du roi Alphonse. — Alphonse, roi d'Aragon et de Sicile, avait coutume de faire la prière suivante : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, dans le sentiment de mon indignité, de ce que, au lieu de m'avoir placé au rang des animaux privés de raison, vous avez fait de moi non-seulement un homme, non-seulement un chrétien, mais encore le souverain d'un royaume où je puis être l'instrument de votre bonté » (*Jugendzeitung von Dolz*).

b. Sentiments religieux du régent d'Autriche. — L'empereur Léopold Ier, prince remarquable par sa piété, en reconnaissance de ce que la ville de Vienne avait échappé aux mains des Turcs qui l'assiégeaient, fit ériger sur le Kahlenberg l'église dite de Léopold, ainsi qu'une statue dite de la Trinité sur le rempart.—L'empereur Charles VI, voulant témoigner sa reconnaissance au Seigneur, fit construire la belle église qui porte son nom.

c. C'est ainsi encore que, tout récemment, on fit une quête dans tout l'empire d'Autriche, dans le but d'ériger à Vienne une église pour remercier Dieu d'avoir éloigné le danger qui, le 18 février 1853, menaçait les jours de l'empereur François Joseph Ier. La première pierre en a été posée le 24 avril de l'année dernière (en 1857).

d. La source et l'enfant. — Un enfant qui marchait à travers la campagne par un soleil brûlant, soupirait ardemment après une source d'eau pour apaiser sa soif. Il regarda partout, mais il ne trouva nulle part ni source ni ruisseau.

Déjà il se croyait sur le point de succomber à la soif qui le tourmentait, lorsqu'il entendit le doux murmure d'un ruisseau. Il serait impossible de décrire la joie qu'éprouva notre petit voyageur. Il s'empressa de courir, en élevant vers le ciel des

regards pleins de reconnaissance. Il trouva l'eau la plus pure qu'il fût possible de souhaiter. Cependant, il ne se hâta point de satisfaire son désir ; mais il attendit patiemment jusqu'à ce qu'il se fût un peu rafraîchi, mangea quelques bouchées de pain, puis il but à la source et rafraîchit sa langue desséchée.

Volontiers il serait encore resté quelque temps en ce lieu charmant ; mais comme ses affaires l'appelaient ailleurs, il s'éloigna joyeux de la source, en se disant en lui-même : « Chaque faveur que je reçois de la main de Dieu doit m'encourager à faire le bien avec une joie nouvelle, et à me rendre agréable au Seigneur. »

Agissez de même, mon enfant, habituez-vous à remercier le Seigneur pour tous les bienfaits que vous en recevez ; faites un bon emploi de ses faveurs, afin que vous obteniez de nouvelles forces pour faire le bien et achever votre œuvre (*Muncher Jugendbiblotheck*).

e. Le lézard.—Une pauvre mère s'en allait avec ses deux enfants vers le Schlossberg, non loin du village, afin d'y recueillir des herbes pour les pharmaciens.

« Regardez donc, dit la mère à ses enfants, lorsqu'ils furent arrivés au sommet de la montagne, tout est rouge de fraises autour des rochers ! cueillez et mangez-en à votre appétit, tandis que j'irai chercher des herbes dans les crevasses de ces vieux murs. »

Elle partit. Mais à peine avait elle cueilli quelques plantes, qu'elle entendit la petite Louise pousser des cris perçants. La mère accourut tout effrayée.

« O ma mère, s'écria la petite fille les larmes aux yeux, une méchante bête a voulu me mordre ! »—Mais le jeune garçon se mit à rire en disant que ce n'était autre chose qu'un lézard.

S'il en est ainsi, dit la mère, tu n'aurais pas dû avoir peur ; cette belle petite bête, jaune comme de l'or, ne fait de mal à personne. »

Tandis que la mère parlait, un bruit terrible, semblable à celui du tonnerre, retentit tout à coup : la montagne en fut ébranlée comme si un tremblement de terre fût survenu. Effrayés, la mère et les enfants regardèrent autour d'eux, et vi-

rent que la vieille masure au pied de laquelle la mère avait ramassé des herbes venait de s'écrouler.

« O mes enfants ! s'écria la mère, adorons la divine Providence et remercions-la de tout notre cœur. C'est par un lézard —qui le croirait ?—que le bon Dieu m'a sauvé la vie. Si en ce même moment ce petit animal n'avait pas effrayé Louise, et que je ne fusse point accourue à ses cris, je serais maintenant ensevelie sous ce monceau de pierres » (*Le chanoine Christophe de Schmid*).

f. Sacrifice d'actions de grâces d'un sauvage. - Sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, un anthropophage de cette île s'empara d'un domestique appartenant au roi d'autres sauvages, l'entraîna avec force dans sa barque et partit avec lui.

Cependant Tajeto, c'était le nom du captif, eut le bonheur d'échapper aux mains de son sanguinaire ennemi ; il se jeta à l'eau, et se dirigea à la nage vers un vaisseau anglais, d'où l'on s'empressa de venir à son secours.

Dès qu'il se fut un peu remis de son épuisement, il offrit un sacrifice au Seigneur, en rendant la liberté à un poisson qu'il avait pris précédemment, et en le jetant dans la mer (*Vierthaler's philosoph. Geschichte*).

g. Piété d'un paysan.—Un pieux cultivateur contemplant un jour, avec des yeux satisfaits, les champs de blés dont les magnifiques apparences faisaient espérer une riche moisson, il ôta son chapeau, malgré l'excessive chaleur du soleil, et dit en le tenant dans ses mains : « Quand on passe à travers ces champs bénis, on devrait avoir la tête constamment découverte,—par reconnaissance pour le bon Dieu » (*Souvenir de ma vie, par le chanoine Christophe de Schmid,* 2e volume, traduction française).

h. La bénédiction des épines.— Dans les environs de Bayonne, pays qui, dans un espace de quarante lieues, ressemble à un désert d'Afrique, on célèbre une fête d'un genre particulier. Tous les habitants du village s'en vont à l'église avec de longues branches d'épines, fraîchement fleuries, que le prêtre bénit. Cette coutume, qui a déjà en soi une signification profonde, est surtout très-touchante dans ce pays, où il croît tant d'épines et si peu de roses.

Cette piété et cette foi de la part d'un peuple pauvre révèlent

un grand esprit de sacrifice. Loin de murmurer à la vue des faibles présents que lui envoie le ciel, il veut le remercier de ses moindres faveurs, en leur donnant une consécration particulière. Cette cérémonie rappelle à ces braves populations combien il est nécessaire que les peines et les plaisirs se succèdent ici-bas, et montre qu'il est en la puissance de l'homme de rendre supportables, par les principes de la religion, jusqu'aux épines elles-mêmes.

Nous voulons, nous aussi, quand les épines commenceront à embarrasser le chemin de notre vie, accepter avec reconnaissance les souffrances que la main de Dieu nous enverra, et nous consoler en répétant ces paroles d'un poëte incomparable :

Homme, apprends qu'il te faut renoncer à toi-même,
Que pour suivre Jésus il faut porter sa croix;
Pour beaucoup de mortels ce sont de rudes lois;
Ce sont de fâcheux mots pour un esprit qui s'aime,
Mais il sera plus rude encore et plus fâcheux
Pour qui n'aura suivi ce chemin épineux,
D'entendre au dernier jour ces dernières paroles :
« Loin de moi, malheureux, loin, maudits criminels,
Qui des biens passagers avez fait vos idoles,
Trébuchez loin de moi dans les feux éternels [1]. »

—Voir d'autres exemples sur la reconnaissance envers Dieu, à l'occasion de la prière d'actions de grâces, dans le 3e vol. du présent ouvrage, pag. 52-60.

§ XVIII.

DE L'OBÉISSANCE.

Le Seigneur ne se propose en toutes choses que notre plus grand bien. Il sait toujours ce qui peut nous

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre II, chap. XII, *du Chemin royal de la Sainte-Croix*, tom. 4, pag. 258, édition Lahure (*Cit. du Trad.*).

rendre véritablement riches et heureux. Il est notre souverain Maître, et nous tous nous sommes ses serviteurs. Or, à quoi le serviteur est-il destiné, sinon à faire la volonté de son maître? Dieu est pour nous le meilleur des pères; ce qu'il nous commande est dans l'ordre de notre salut. Nous devons donc lui témoigner :

F. *L'obéissance la plus absolue.* — « Vous serez mes amis, disait le divin Sauveur, si vous faites ce que je vous commande » (*Jean*, XV, 14). Les paroles suivantes de saint Augustin s'adressent à chacun de nous indistinctement : « Voyez ! l'ange obéit à Dieu en toutes choses ; et vous, qui êtes poussière et la nourriture des vers, vous ne lui obéissez point ! Les animaux dépourvus de raison obéissent à Dieu ; et vous, qui êtes doués de raison, vous vous mettez en contradiction avec lui [1] ? » Mais non-seulement l'obligation de servir Dieu fidèlement est un devoir indispensable ; elle est, de plus :

a. Souverainement utile. — A combien de fatigues, de travaux pénibles un grand nombre d'hommes ne se soumettent-ils pas, dans l'espoir de gagner quelque argent ? A quels services avilissants, à quelles démarches indignes et rampantes ne se prête-t-on pas pour s'attirer les bonnes grâces d'un homme puissant, bien que souvent cette faveur disparaisse aussi vite que la fumée ?—Mais il n'en est pas de même des récompenses que Dieu accorde à ceux qui le servent fidèlement. Déjà sur cette terre on est recompensé par le témoignage d'une bonne conscience, sans parler des consolations ineffables qu'un fidèle serviteur de Dieu se prépare

[1] S. AUG., *Serm.* 7, in princip.

pour l'autre monde, comme on le voit par cette réponse que le divin Sauveur fit à un jeune homme qui lui demandait ce qu'il fallait faire pour devenir heureux : « Voulez-vous entrer dans la vie éternelle, observez les commandements » (*Matth.*, XIX, 16 19). La vie éternelle, le bonheur de voir Dieu face à face, ne sont-ils pas préférables à tous les trésors de ce monde ?

b. Le devoir de servir Dieu est, en outre, *facile*. — Le divin Sauveur disait : « Mon joug est doux, et mon fardeau est léger » (*Matth.*, IX, 16-19). — Saint Jean Chrysostôme se fait à lui-même les questions suivantes : « Pourquoi fuyez-vous ? pourquoi tremblez-vous ? pourquoi craignez-vous ? Serait-ce que le Seigneur vous commande des choses impossibles [1] ? » — Qu'il soit beaucoup plus facile d'obéir à Dieu qu'à un homme, c'est ce que nous enseigne notre propre expérience. Combien ne nous est-il pas facile de faire la volonté d'un homme affable et bienveillant, qui nous a comblés de toutes sortes de bienfaits ? Nous prévenons en quelque sorte ses moindres désirs. Or, puisque Dieu ne cesse de nous combler de bienfaits, pourquoi trouverions-nous pénible de faire ce qui est agréable à ce Maître généreux ? Il arrive souvent qu'un grand nombre de personnes, vu leur intelligence étroite, la corruption de leur volonté et les diverses passions qui les agitent, poussent trop loin leurs exigences et nous commandent une foule de choses qui surpassent la mesure de nos forces. Mais il n'en est pas de même du Seigneur ; il ne nous commande rien d'impossible ;

[1] S. JOANN. CHRYSOST., *Homil.* 33 *super Act. Apost.*, in morali, post init.

« il ne nous tente point au-delà de nos forces » (I *Cor.*, x, 13).

Ajoutez à cela que les hommes sont très-inconstants dans leurs désirs et dans leurs sentiments, comme nous l'apprend également notre propre expérience. Ainsi, que de fois n'arrive-t-il pas qu'un vieux domestique, qui a déjà servi son maître pendant de nombreuses années, et qui d'ailleurs connaît tous ses désirs, se voit à un moment donné dans l'impossibilité de deviner ce que, dans son caprice et sa mauvaise humeur, ce maître exige de lui ! Que de fois n'entend-on pas dire à une servante : « Hélas ! il est impossible de rien faire au gré de madame ; aujourd'hui elle veut telle chose, demain telle autre ! » Souvent il nous arrive de n'être pas même d'accord avec nous-même pendant une seule journée. Il suffit de la moindre circonstance pour nous jeter hors de nous-même, et pour que nous ne sachions plus ce que nous voulons.

Rien de pareil ne se rencontre dans les desseins et les vues du Seigneur. Il reste constamment le même, et ses lois ne varient point. Combien il est donc facile de lui obéir ! Pour servir Dieu, il n'est pas nécessaire de produire des actes qui excitent la surprise et l'admiration, de gagner des batailles, de conquérir des pays, de construire des villes, de passer les mers. Non ; on peut parfaitement le servir dans la solitude de sa petite chambre, au milieu des champs, dans son échoppe ou dans son cabinet d'études, au milieu des travaux de sa vocation.

Enfin, le bon Dieu ne considère pas, comme les enfants de ce monde, la magnificence des paroles, ou les effusions de sentiments qui ne sont propres qu'aux

cœurs mous et sensibles. « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux, » disait le Sauveur (*Matth.*, VII, 21). La piété, l'amour du prochain, la fidélité dans l'accomplissement des devoirs de son état, ont plus de valeur à ses yeux que les airs de politesse et les vains compliments. Les manières délicates, sans la noblesse et la bonté du cœur, ne sont à ses yeux qu'un écrin d'or renfermant une fausse pierre précieuse. Si donc il en est ainsi, qui oserait dire qu'il soit pénible de servir le Seigneur ?

c. Enfin, l'obligation de servir Dieu est souverainement *honorable.* — Tout homme bien pensant se ferait un titre de gloire de pouvoir rendre quelque service à un roi puissant. Or, Dieu étant le Roi du ciel et de la terre, et élevé de beaucoup au-dessus de tous les rois et de tous les princes du monde, combien ne devons-nous pas nous estimer heureux d'être du nombre de ces fervents chrétiens auxquels s'adressent ces paroles de l'apôtre saint Pierre : « Quant à vous, vous êtes la race choisie, l'ordre des prêtres-rois, la nation sainte, le peuple conquis, afin que vous publiiez les louanges de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière » (I *Pierre,* II, 9) ? « Nous nous appelons chrétiens, dit à son tour saint Jean Chrysostôme, enfants de Dieu, amis de Dieu, le corps de Jésus-Christ; ce nom est à lui seul plus puissant que tous les autres noms pour nous exciter à la vertu et à la probité. C'est pourquoi ne profanons pas ce titre honorable par des actions dégradantes, n'oublions pas la haute dignité d'un chrétien. Nous sommes chrétiens ! Méditons sur la sublimité de ce nom, et tenons-le en hon-

neur [1]. » — « Etre un serviteur de Dieu, disait également saint Jérôme, est le plus insigne honneur, et c'est pour l'homme une source des plus grands mérites. »

TRAITS HISTORIQUES.

Exemple biblique. — Lorsque David fut obligé de fuir devant son fils, l'impie Absalon, il aperçut au nombre des serviteurs qui lui étaient restés fidèles Éthaï, qui n'était à son service que depuis le jour précédent. David en fut extrêmement touché, et lui conseilla de se retirer, en lui disant qu'il pourrait faire sa fortune sous le nouveau roi Absalon. Mais ce serviteur dévoué lui répondit : « Vive le Seigneur, et vive le roi mon maître ! En quelque état que vous puissiez être, mon seigneur et mon roi, votre serviteur y sera, soit à la mort, soit à la vie » (*Rois*, livre II, ch. xv, 21). Tel doit être notre empressement à servir Dieu, notre roi et notre Seigneur. Que dans toutes nos paroles et nos actions, notre première et dernière pensée soit celle-ci : « O doux Jésus ! je veux vivre pour vous ; je veux mourir pour vous, ô Jésus ; je suis à vous à la mort comme à la vie ! »

AUTRES EXEMPLES.

a. Service de Dieu et service du prince temporel. — Un courtisan lisant un jour la vie de saint Antoine, fut tellement touché de son amour pour Dieu, qu'il dit à un autre courtisan, son ami, qui était venu lui rendre visite : « Dites-moi donc une bonne fois, mon cher ami, ce que nous cherchons par toutes les peines que nous nous donnons pour faire la cour à l'empereur ? Tout ce que nous pouvons espérer, c'est qu'il voudra bien nous compter au nombre de ses amis. Mais, hélas ! la faveur de l'empereur ne ressemble-t-elle pas à ce beau vase de cristal que vous voyez sur cette table, vase qui est assurément très-précieux, mais non moins fragile ? Nous marchons, à travers de grands dangers, vers des dangers plus

[1] S. Joann. Chrysostom., *Hom.* 18 (19), *in Joann.*

grands encore. Plus nous nous élèverons, plus notre chute pourra être profonde.

« Quelle différence avec le service de Dieu ! Dès que nous le voudrons sérieusement, nous pourrons être comptés parmi ses plus chers amis ; pour cela, il suffit que nous l'aimions et que nous accomplissions sa volonté. C'est là ce que je prends la ferme résolution de faire à l'avenir. »

Son ami partagea ses sentiments, et tous deux quittèrent la cour de l'empereur, bien qu'ils eussent pu y servir Dieu, pour se rendre dans le désert, afin de s'y consacrer sans réserve au culte du souverain Seigneur et du Roi des rois (*Blumen der Wüste*).

b. Le modele d'écriture.—Un père regardait un jour son enfant auquel on donnait des leçons de calligraphie. L'enfant montrait beaucoup d'ardeur. Dans le commencement il avait toujours les yeux sur son modèle, et s'efforçait d'en reproduire chacun des traits aussi parfaitement que possible. « Voyez, disait le père aux autres enfants qui se trouvaient dans la chambre, voilà comme la perfection naît de l'imperfection même, et comment les fautes que l'on commet apprennent à en éviter d'autres. On n'exige pas de cet enfant que son écriture ressemble de tous points au modèle ; on se contente de sa bonne volonté, dans l'espoir que cela ira toujours de mieux en mieux, jusqu'à ce qu'il sache parfaitement écrire.

« Nous aussi nous avons un modèle, et, qui plus est, le plus beau qui puisse exister—c'est l'exemple de notre Seigneur Jésus-Christ. Puissions-nous, comme cette enfant en face de son modèle, nous donner toute la peine possible pour lui ressembler ! Si, quand il nous arrive de faire une faute, nous recommençons sans nous décourager, nous ne manquerons pas de réussir.

« Dieu supporte nos fautes en patience, et il nous donne la force et la grâce de nous en corriger. Les années d'études d'un chrétien durent autant que sa vie. Les meilleurs élèves du Seigneur sont ceux qui restent toujours élèves, ceux qui, tout en ayant journellement devant les yeux l'exemple de leur maître, et en s'efforçant d'en approcher de plus en plus, sont néanmoins toujours mécontents d'eux-mêmes et de leurs progrès.

« Ces disciples-là se préservent surtout de deux fautes, l'une est la paresse, et l'autre le découragement. Heureux celui qui ne se montre ni trop indifférent, ni trop inquiet au sujet de ses fautes, mais qui, aidé de la grâce du ciel, travaille avec ardeur à observer fidèlement ses devoirs » (*Nach Skriver*) !

c. Une épreuve.—Lorsque l'empereur Constantin était encore païen, il fit faire dans sa cour la publication suivante : « Quiconque a déserté nos dieux et s'est converti au christianisme, sera renvoyé de mon service. »

Il y avait alors à la cour impériale deux jeunes hommes qui, quoique chrétiens tous deux, étaient cependant animés de dispositions bien différentes. Jean était craignant Dieu, modeste, fidèle et bon; tandis que Domitien était négligent dans le service de Dieu, vain et trompeur.

Domitien, considérant le service et la faveur de son souverain pour un plus grand bien que le repos de sa conscience, alla trouver l'empereur et lui dit : « Gracieux maître et empereur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé ; j'ai renoncé au christianisme et je suis résolu à sacrifier dans les temples de vos divinités. Accordez-moi, je vous prie, pour cette soumission absolue que je vous témoigne, vos faveurs et votre bienveillance paternelle. »

Bien différentes étaient les dispositions de Jean ; il préféra tout sacrifier, même sa vie, plutôt que d'abandonner la salutaire doctrine de Jésus-Christ. « Aussi longtemps que je vivrai, dit-il à l'empereur, je conserverai le souvenir des bontés que vous avez eues pour moi. Je vous obéirai volontiers dans toutes les choses permises, me souvenant de ce qui est écrit dans la sainte Ecriture : « Serviteurs, obéissez en tout à ceux qui sont vos maitres selon la chair, ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur et crainte de Dieu [1]; » sans oublier toutefois ce qui est dit dans le même livre : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes [2]. »

« Je préfère donc, quelque pénible que cela me paraisse, sortir de votre service et même sacrifier ma vie au milieu des

[1] *Coloss.*, III, 22.
[2] *Act. Apost.*, V, 29.

plus cruels tourments, plutôt que d'être infidèle à mon divin Sauveur et Maître, et de renoncer à lui. »

L'empereur lui répondit : « L'épreuve par laquelle vous venez de passer me suffit. J'applaudis à votre fermeté, vertueux jeune homme ! Dès ce jour vous serez non-seulement mon serviteur, mais encore mon ami. La constance avec laquelle, malgré mes menaces, vous avez persévéré dans votre foi, a encore augmenté l'estime que j'avais pour vous.

« Quant à vous, homme pervers, continua l'empereur, en s'adressant à Domitien, soyez à jamais banni de ma présence ; je donnerai ordre à mes serviteurs de vous mettre à mort si à l'avenir ils vous aperçoivent encore dans ma cour ; car je suis convaincu que je ne puis avoir une confiance absolue qu'en ceux de mes serviteurs qui, au milieu même des plus terribles menaces, ne chancellent point dans leur obéissance envers Dieu. Quiconque accomplit fidèlement ses devoirs envers le Seigneur sera également soumis aux puissances de la terre. Mais que puis-je attendre d'un homme qui ose refuser à Dieu l'obéissance qu'il lui doit, sinon l'infidélité et l'insubordination ? »

Les autres serviteurs de l'empereur, qui, malgré les menaces, étaient demeurés inébranlables, furent également conservés et ne firent que croître en faveur auprès du prince ; tandis que ceux qui, séduits par une basse cupidité, avaient apostasié la doctrine de Jésus-Christ et sacrifié aux idoles, furent honteusement congédiés (*Nach Chimani*).

d. Le vénérable Pierre Canisius.—Ce saint homme avait pour habitude de ne jamais rien entreprendre qui ne fût pas strictement conforme à la loi d'obéissance.

Les expressions dont il avait coutume de se servir en pareille circonstance prouvaient que sa bouche ne parlait que de la plénitude de son cœur.

« J'accepterai avec plaisir, disait-il, tout ce que la sainte obéissance me prescrira ; elle transformera en un paradis tout lieu, quel qu'il soit, où il lui plaira de m'envoyer. Jamais je ne m'éloignerai, même dans les moindres choses, de ce qu'elle me prescrira. Je ferai constamment tout ce que le Seigneur voudra. Il mettra le couronnement à nos travaux, et j'espère mourir enfant de l'obéissance » (*Seine Biographie*).

e. Un mourant. — Un seigneur fort honoré à la cour d'un prince, se trouvant au lit de la mort, paraissait au comble du désespoir. « Moi qui ai servi mon prince pendant toute ma vie avec tant de fidelité et de dévouement, se disait-il, que peut-il faire pour moi maintenant que je vais mourir ? Quant à Dieu, le Maître des armées, je l'ai complétement oublié ; je ne l'ai pas même servi pendant un mois, pendant un jour, pendant le plus court instant ! Quel sera mon sort quand il me faudra comparaître devant lui » (*Mehler's Hausbuch*) ?

f. Le nouveau fils de la maison. — Une famille à laquelle on avait donné le surnom de « Fraternelle » avait fini peu à peu par être connue dans tous les pays.

Le chef de la famille était le père de toutes les personnes de la maison, et chacun le servait avec l'amour d'un fils. L'aîné des enfants était le frère de tous, et chacun le considérait comme tel.

Un étranger qui avait entendu parler de cette famille conçut le désir de s'y faire recevoir, et dans ce but alla lui rendre visite. « Je suis pauvre et malade, dit-il à l'aîné des enfants, et je voudrais être guéri par vos soins ; car je suis sûr qu'alors je recouvrerais la santé. Volontiers je serai le dernier dans votre maison, pourvu qu'il me soit permis d'oser vous appeler mon maître. »

Le fils le conduisit auprès du chef de la famille, qui lui fit le plus bienveillant accueil et devint son propre médecin. — Lorsque cet hôte étranger eut recouvré la santé et put de nouveau marcher, il courut auprès du fils, se jeta à ses pieds et lui dit : « Je vous remercie d'avoir été cause de ma guérison ; je veux dès ce jour consacrer toute ma vie à vous servir ; je vous appartiens tout entier, disposez de moi selon votre bon plaisir. Vous obéir sera ma reconnaissance, vous appartenir sera ma gloire ! »

Le fils l'embrassa, l'appela son frère, lui assigna une tâche journalière et lui dit : « Soyez fidèle dans les petites choses, alors je vous en confierai de plus grandes. »

L'hôte se rendit à son travail, et montra autant de zèle que si le fils de la maison eût été constamment à côté de lui. Il agissait, du reste, fort sagement ; car l'esprit de ce fils était non-seulement auprès de lui, mais encore en lui-même, et de sa

chambre ce fils pouvait voir dans toutes celles où l'on travaillait. — Ce nouvel ouvrier se sentit plus heureux qu'il ne l'avait jamais été au milieu de ce qu'on a coutume d'appeler plaisirs et réjouissances ; car c'était à ses yeux un bonheur inestimable d'être devenu membre de cette famille.

Souvent le fils de la maison allait lui rendre visite, et lui adressait quelque aimable parole. « Courage, mon cher ami, lui disait-il, vous êtes mon frère, et un jour vous serez mon cohéritier ! »

L'étranger conserva fidèlement ces paroles dans son cœur, et il en éprouva une joie profonde. Le même bonheur brillait dans les regards de tous ses compagnons. « Notre père nous aime, se disaient-ils entre eux, nous sommes ses enfants et ses héritiers. Son fils premier-né nous aime également ; nous sommes ses frères et nous serons ses cohéritiers. Si nous ne possédons pas encore cet héritage, nous en avons du moins un gage certain dans notre piété filiale et dans l'esprit qui anime ce premier-né. »

Tel est le résumé des conversations dont ils assaisonnaient leurs travaux. C'est dans ces dispositions que le nouvel hôte s'acquitta de ses fonctions. De temps en temps, le maître de la maison l'appelait chez lui, lui confiait quelque important travail, qu'il exécutait toujours avec la plus scrupuleuse exactitude.

Enfin, il fut choisi pour entrer avec son fils en partage de ses biens.

Ce maître était non-seulement le chef de sa maison, mais encore le souverain d'un empire immense, qui n'est autre que le royaume des cieux (*Nach Sailer*).

UNE PARABOLE.

Les quatre éléments. — Théophron, jeune homme dans la fleur de l'âge, eut un jour un rêve singulier. Il lui sembla que par un beau jour d'été il allait se promener sur le bord de la mer pour y entendre les quatre éléments parler de leurs avantages.

Le soleil, qui est le luminaire le plus remarquable, s'exprima ainsi : « Pour moi, j'éclaire et je réchauffe la terre afin de me

rendre agréable à Dieu; mais toi, que fais-tu pour lui? » dit-il en s'adressant à l'eau.

L'eau répondit : « J'humecte la terre pour être agréable à Dieu; mais toi, que fais-tu pour lui plaire? » dit-elle à la terre.

« Je produis des fruits en abondance, pour être agréable à Dieu; mais toi, dit-elle à l'air, que fais-tu pour lui plaire ? »

« Ce que je fais ! répondit l'air, je contribue pour une grande part au perfectionnement de la terre, et je conserve toutes les créatures en vue d'être agréable à Dieu. Mais toi, que fais-tu pour lui plaire ? » demanda la terre au jeune homme.

« Eh ! que faut-il que je fasse pour plaire à Dieu ? » demanda le jeune homme.

Le soleil lui répondit: « Fais brûler ton cœur d'une flamme ardente pour Dieu et pour le prochain.

—Pleure avec ceux qui pleurent, ajouta l'eau, et ris avec ceux qui rient.

— Sois fertile en bonnes œuvres, » continua la terre.

Et le jeune homme suivit ce conseil, et il marcha devant le Seigneur, et il trouva en lui le contentement et la félicité.

La terre et l'eau, l'air et le feu
Remplissent chacun leurs fonctions,
Faites de même, ô hommes, n'ayez rien de plus cher
Que de faire ce que commande le Seigneur.

SENTENCES.

« Celui qui sert le Seigneur dans des vues d'intérêt temporel est un mercenaire » (S. Aug., *de Verbo Dom.*, serm. 28, in fine).

« Voulez-vous régner heureusement, servez le doux Jésus, et vous régnerez ; parce que le servir, c'est régner aussi (S. Bern., *de Pas., Dom.*, cap. XXX).

« Celui-là est un serviteur de Dieu qui n'est point un esclave du péché » (S. Hieron., *Super Epist. ad Rom.*, cap. I).

« Servir Dieu s'appelle aimer Dieu ; celui qui ne le sert point ne l'aime point, et celui qui l'aime le sert. Celui qui l'aime peu le sert peu ; celui qui l'aime beaucoup le sert beaucoup, et celui qui l'aime parfaitement le sert aussi parfaitement.

(Hugo a S. Victor., *de Allegor. super Exod.*, lib. III, cap. IV, circa med.).

« Que votre unique désir soit celui-ci : « Puissé-je voir Dieu ! » Votre unique crainte : « Hélas ! puissé-je ne le perdre point ! » Votre unique douleur ! « Hélas ! Je suis encore privé de sa possession ! » Et enfin votre unique joie ! « Il me conduira à lui ; tout chemin par lequel j'y puis arriver m'est agréable (*Sainte Thérèse*).

DE L'OBÉISSANCE ET DE LA SUJÉTION.

On va d'un pas plus ferme à suivre qu'à conduire ;
L'avis est plus facile à prendre qu'à donner :
On peut mal obéir comme mal ordonner ;
Mais il est bien plus sûr d'écouter que d'instruire.
Je sais que l'homme est libre, et que sa volonté,
Entre deux sentiments d'une égale bonté,
Peut avec fruit égal embrasser l'un ou l'autre ;
Mais ne point déférer à celui du prochain
Quand l'ordre ou la raison parle comme le nôtre,
C'est montrer un esprit opiniâtre ou vain [1].

Cependant il ne suffirait pas de rendre à Dieu l'obéissance que nous lui devons si, avec cela, nous nous abandonnions à tous nos mauvais désirs ; « car, dit le divin Sauveur, personne ne peut servir deux maîtres ; en effet, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez tout ensemble servir Dieu et l'argent » (*Matth.*, VI, 24).

Or, ce que Jésus-Christ dit de l'avarice, qu'il considère comme une véritable idolâtrie, s'applique également à l'ambition, à l'amour des plaisirs, en un mot, à toutes les mauvaises passions. De là ces justes paroles de saint Grégoire-le-Grand : « Nous ne saurions nous

[1] CORNEILLE, *Imitat. de Jésus-Christ*, livre I[er], chap. VIII, tom. 4, p. 178 (*Citat. du Trad.*).

attacher à l'auteur de tout bien autrement qu'en nous débarrassant de la convoitise, qui est la racine de tout mal [1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemple biblique.—Lorsque Josué s'aperçut que la fin de sa vie approchait, il convoqua une dernière fois le peuple et les anciens, et les exhorta avec un accent vraiment paternel à conserver fidèlement l'alliance que le Seigneur avait faite avec eux. Après avoir parcouru toute leur histoire pour leur rappeler combien le Seigneur avait été bon envers Israël, il ajouta :

« Craignez donc le Seigneur, et servez-le avec un cœur parfait et sincère. Que si vous croyez que ce soit un malheur pour vous de servir le Seigneur, vous êtes dans la liberté de prendre tel parti qu'il vous plaira. Vous pouvez choisir aujourd'hui, si vous voulez, d'adorer, ou les dieux qu'ont servis vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens, au pays desquels vous habitez; mais pour ce qui est de moi et de ma maison, nous servirons le Seigneur. » Tout le peuple s'écria : « A Dieu ne plaise que nous abandonnions le Seigneur, et que nous servions des dieux étrangers! » Et Josué répondit au peuple : « Vous ne pourrez servir le Seigneur, si vous ne lui êtes très-fidèles (c'est-à-dire si vous vous adonnez en même temps au culte des idoles), parce que c'est un Dieu fort et jaloux, et il ne vous pardonnera point vos crimes et vos péchés. Si vous abandonnez le Seigneur et si vous servez des dieux étrangers, il vous affligera et vous ruinera après tous les biens qu'il vous a faits » (*Josué*, XXIV, 14-21).

Ce que Josué disait aux Israélites peut aussi s'adresser à nous ; car, si de nos jours, les hommes ne sont pas assez déraisonnables pour adorer des idoles, il n'est pas moins vrai de dire que, celui qui affectionne immodérément les vains honneurs, les richesses et les jouissances de ce monde, n'est rien moins qu'un idolâtre. Celui qui se laisse dominer par l'ambition, la cupidité et les voluptés sensuelles, celui-là sert encore

[1] S. GREGOR., *in Homil.*

les idoles ; il ne saurait servir le Seigneur avec un cœur sincère, parfait et entier ; il n'a ni salut, ni bénédiction à attendre.

Telle ne sera pas notre conduite, et nous répéterons avec les anciens Israélites :

« Non, non, il n'en sera pas ainsi ; ces maux dont vous nous menacez n'arriveront point ; car nous servirons le Seigneur » (*Josué*, XXIV, 21).

AUTRE EXEMPLE.

b. Un serviteur négligent (parabole). — Un riche et puissant seigneur voulut faire construire une maison sur une place qui lui appartenait.

Il fit venir son domestique, et lui confia la surveillance de cette construction.

« Prenez ces plans que voilà, lui dit-il, ainsi que l'argent nécessaire pour couvrir les frais. Quant au temps où vous devrez rentrer chez moi, je ne vous le fixerai point ; mais soyez prêt à tout moment, et remplissez fidèlement la tâche que je vous ai assignée ; car, sachez-le, quand j'aurai lieu de croire en toute certitude que vous devez avoir achevé votre travail, je vous rappellerai subitement. Malheur à vous si alors vous n'avez pas exécuté ma volonté ! »

Le serviteur promit à son maître de faire ce qu'il lui avait commandé ; mais à peine fut-il arrivé au lieu de sa destination, qu'il oublia complétement son devoir. Il porta son attention sur les curiosités, les coutumes et les mœurs de ce pays, prit part à toutes les fêtes qu'on y donnait, se lia d'amitié avec quelques-uns des habitants, et fit une foule d'autres choses inutiles.

De temps en temps, il est vrai, il lui arrivait de s'entretenir avec l'architecte de l'ouvrage qu'on lui avait confié ; mais il s'en tenait là. Tantôt c'était une partie de promenade, tantôt une affaire, tantôt un voyage, tantôt l'une ou l'autre cause qui empêchait notre homme de mettre la main à son travail.

Tout à coup arrive un messager : « Hâtez-vous bien vite de partir, lui dit-il, notre maître vous appelle auprès de lui ; il veut savoir où en est la construction du nouveau bâtiment. » On se figure aisément l'embarras où se trouva ce pauvre homme.

Il fut forcé d'avouer que l'édifice en question n'était pas même commencé. Il voulut s'excuser en énumérant les nombreux travaux utiles et honorables qui l'avaient empêché de remplir sa tâche ; mais son maître jetant sur lui des regards terribles : « Malheureux serviteur, lui dit-il, était-ce pour cela que je vous avais envoyé? Que m'importe tout ce que vous avez pu entreprendre, si l'unique chose que je vous avais confiée, vous l'avez négligée? Approchez, vous mes serviteurs, garrottez cet homme et le jetez en prison ! »

Le riche et puissant seigneur dont il est parlé dans cette parabole, c'est Dieu lui-même ; le serviteur qu'il a envoyé dans cette lointaine contrée, c'est chacun de nous. En nous donnant la vie, Dieu nous envoie sur cette terre, où nous vivons éloignés du ciel, notre véritable patrie. L'édifice dont la construction nous est confiée, c'est l'œuvre du salut éternel auquel nous sommes tous destinés. Le plan qu'il a mis entre nos mains pour nous diriger dans l'exécution de notre travail, c'est l'Evangile, qui nous fournit les moyens nécessaires pour arriver à la béatitude éternelle. La somme d'argent qui nous est donnée pour couvrir les frais, ce sont les grâces multipliées que Dieu envoie à chacun suivant ses besoins.

Puissions-nous ne point ressembler à ce serviteur infidèle dont nous avons parlé dans la parabole que nous venons de citer, afin de n'être point jetés comme lui dans les affreuses prisons de l'enfer [1] !

TRAITS HISTORIQUES.

c. *Les joies du monde.* — Un empereur romain ayant appris que plusieurs citoyens avaient organisé une conjuration contre

[1] *Nach Bonaventura.*

lui, il ne fit pas semblant d'en rien savoir, mais il invita, comme par hasard, tous les conjurés à sa table, et les traita avec la plus grande magnificence.

Le repas touchant à sa fin, l'empereur se leva tout à coup, quitta la salle et la fit fermer. Peu de temps après, le plafond s'ouvrit, et on vit tomber une pluie de roses sur la table. Les hôtes ne virent en cela qu'une agréable surprise; mais la pluie de roses devenant de plus en plus violente, la plaisanterie finit par tourner au sérieux; la salle fut bientôt toute remplie, et les hôtes se virent condamnés à la mort la plus amère au milieu des roses les plus douces.

Ainsi fait le bon Dieu avec ses enfants sur la terre. Il fait pleuvoir sur nous les roses du bonheur; mais, hélas, à quoi aboutit cette surabondance de parfums (*Philothea*) ?

d. Damoclès. — Damoclès, flatteur du plus bas étage, se donnait une peine infinie pour s'attirer les bonnes grâces du roi Denys, qu'il élevait au-dessus de tous les princes de la terre. Il ne cessait de lui répéter qu'il l'emportait sur tous les autres monarques de l'univers par ses mérites, ses richesses, sa gloire, et même par sa puissance.

Mais le roi, qui craignait toujours qu'on attentât à sa vie, donnait peu de créance à ces flatteries. Il ne sentait que trop qu'il n'était pas le prince le plus heureux de la terre, et il voulait le faire comprendre à ses flatteurs. Dans ce but, il ordonna un jour qu'on revêtît Damoclès de pourpre et de tous les insignes de la dignité royale. Il le fit asseoir à sa table et ordonna qu'on le traitât de la même manière que s'il eût été réellement le maître d'un puissant empire.

Le festin fut d'une rare magnificence, et tandis que les liqueurs les plus précieuses chatouillaient agréablement le palais de Damoclès, une musique enivrante charmait ses oreilles. Damoclès paraissait au comble de la joie en se voyant ainsi honoré.

Mais, tandis qu'il savourait les délices de cette fête d'honneur, l'un des hôtes s'écria tout à coup : « Levez donc vos yeux, et voyez ce qui vous attend encore! » Damoclès leva les yeux; mais quelle ne fut pas sa frayeur quand il aperçut une épée nue au-dessus de sa tête, suspendue au plafond par un crin de

cheval ! Il pâlit, un frisson parcourut ses membres, et il voulut quitter la place ; mais le roi le lui défendit.

On continua à lui servir tout ce qui pouvait exciter son appétit ; les musiciens redoublèrent d'ardeur et déployèrent toutes les ressources de leur talent. Mais Damoclès ne goûta plus rien, n'entendit plus rien ; il ne songeait plus qu'à ce glaive fatal qui à chaque instant pouvait se détacher et lui donner la mort. Ses yeux étaient sans cesse fixés sur lui. Le reste du temps qu'il passa à table lui parut avoir duré un siècle. Il ne commença à respirer de nouveau que lorsqu'on lui eut permis de quitter cette affreuse position.

Cette position critique de Damoclès est aussi la nôtre. La mort tient constamment sa faux suspendue au-dessus de nos têtes ; il n'y a pas un seul moment où elle ne puisse nous donner le coup fatal. S'il en est ainsi, comment pouvons-nous nous livrer tranquillement aux richesses, aux honneurs et aux joies du monde ? Combien n'est-il pas insensé de vouloir servir le monde pour quelques courtes satisfactions qu'il nous offre ? Attachons-nous plutôt au Seigneur, qui accordera à ses fidèles serviteurs une vie de bonheur sans fin [1].

TRAITS HISTORIQUES.

e. Le captif. — Timur, prince des Mogols, fit enfermer dans une cage de fer l'empereur turc Bajazet, qu'il avait fait prisonnier dans la bataille d'Angora, en l'année 1402, et conduire à la suite de son armée. Afin de l'humilier encore davantage, Timur voulut que ce malheureux captif assistât, dans sa cage, aux festins somptueux de son orgueilleux vainqueur, et qu'il se contentât pour toute nourriture des os que l'on jetait aux chiens.

C'est ainsi, ô pécheur infortuné, que sont traités ceux qui demeurent les sujets, les esclaves et les captifs du démon. Toutes

[1] *Nach Bonaventura.*

vos mauvaises passions ressemblent en quelque sorte à autant de cages de fer où elles vous retiennent prisonnier; et les joies de ce monde, quelque attrayantes qu'elles vous paraissent, ne sont que des ossements que l'on vous jette en pâture. — Quelle honte pour vous, qui pourtant étiez destiné pour le ciel, qui aviez en perspective une couronne éternelle, et qui étiez appelé à devenir le cohéritier de Jésus-Christ!

f. Une courte chanson.—Un homme qui désirait sincèrement d'arriver à la perfection chrétienne adressa un jour au vénérable frère Ægidius, qui a été béatifié tout récemment, et qui fut l'un des premiers disciples de saint François d'Assise, la question suivante :

« Que faut-il que je fasse pour être agréable à Dieu? » — Le saint homme, voulant le rendre plus attentif à sa réponse, lui chanta les paroles suivantes :

« Une à un seul!
« Une à un seul! »

Et il lui expliqua les paroles de ce chant, en lui disant: «Donnez entièrement votre seule ame à un seul Dieu [1]. »

g. En haut!—L'une des connaissances du célèbre chanoine Christophe de Schmid lui ayant dit un jour, à l'occasion des troubles qui éclatèrent en Europe, en 1848 : « Les uns veulent toujours avancer, et les autres toujours reculer, » le bon Schmid répondit en souriant : « Il y a encore un troisième parti : c'est celui de ceux qui veulent toujours monter ; je pense que nous voulons être de ce dernier » (*Souvenirs du chanoine Schmid*, 2e volume, traduct. franç.).

Vanité d'entasser richesses sur richesses ;
Vanité de languir dans la soif des honneurs ;
Vanité de choisir pour souverains bonheurs
De la chair et des sens les damnables caresses ;
Vanité d'aspirer à voir durer nos jours
Sans nous mettre en souci d'en mieux régler le cours;

[1] WEILCH, *Galerie*.

D'aimer la longue vie et négliger la bonne,
D'embrasser le présent sans soin de l'avenir,
Et de plus estimer un moment qu'il nous donne
Que l'attente des biens qui ne sauraient finir [1].

§ XIX.

QU'EST-CE QUI NOUS EST DÉFENDU PAR LE PREMIER COMMANDEMENT DE DIEU ?

Celui qui sert Dieu avec un zèle pieux et sincère s'abstiendra certainement aussi de tout ce qui contredit les devoirs que nous devons à Dieu, c'est-à-dire la foi, l'espérance, la charité, l'adoration, la reconnaissance et la soumission.

On pèche contre la foi que l'on doit à Dieu, par *l'incrédulité, l'hérésie, l'inconstance* ou la légèreté, par la *superstition*, la *curiosité présomptueuse*, par *l'indifférence*, par *l'apostasie* et par *l'idolâtrie*.

A. Par incrédulité nous entendons cette sorte d'aveuglement par lequel l'homme nie, ou l'existence de Dieu, ou celle de ses souveraines perfections, ou celle des vérités qu'il a révélées. — Les paroles suivantes de Jésus-Christ nous font comprendre quel grand péché c'est que l'incrédulité, quand elle est volontaire : « Celui qui ne croit point sera condamné » (*Matth.*, XVI, 16). D'autre part, saint Augustin nous dit à chacun de nous : « Croyez, et, fussiez-vous déjà mort, vous vivrez. Que si, au contraire, vous refusez de croire, tout en vivant encore, vous êtes déjà mort [2]. » Saint

[1] CORNEILLE, *Imitat. de Jésus-Christ*, livre I[er], chap. 1[er], tom. [illegible], pag. 165 (*Citat. du Trad.*).

[2] S. AUG., *tract.* 19, *in Joann.*

Clément d'Alexandrie disait de même : « Qui pourrait être assez vicieux, assez impie pour ne pas croire en Dieu et pour exiger de lui des preuves, comme on ferait avec un homme [1] ? »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemple biblique.—Nous avons un exemple des châtiments terribles que Dieu inflige à l'incrédulité, dans ces Juifs opiniâtres qui, ayant refusé de prêter l'oreille aux paroles de saint Etienne, en reçurent ce juste reproche : « Têtes dures et inflexibles, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit, et vous êtes tels que vos pères ont été » (*Act.*, VII, 51) !

AUTRES EXEMPLES.

b. Le jésuite Oudin et l'athée. — Un jeune monsieur qui mettait sa gloire à se moquer de la religion, s'était rendu à Dijon pour s'entretenir avec le jésuite Oudin, célèbre par l'étendue de son savoir. Le jeune homme voulut aussitôt amener la conversation sur des matières religieuses ; mais le jésuite l'interrompit en lui faisant observer qu'il n'aimait pas à disputer sur les vérités de la foi, et en le priant de lui faire grâce d'un tel entretien.

« Quoi qu'il en soit, mon père, lui dit le jeune homme en se tournant sur un pied, j'ai l'honneur de vous assurer que je suis un athée. »

Le père Oudin, profondément étonné, toisa le jeune homme des pieds à la tête.

« Pourquoi me regardez-vous d'un air si curieux ? demanda le jeune monsieur.

— J'examine, répondit le père, l'animal qu'on appelle athée, je n'en avais pas encore vu de cette espèce. »

Le jeune homme ne sut que répliquer, et s'éloigna tout confus (*Philothea*).

c. Le roi et le général. — Pendant la guerre de sept ans, et

[1] S. CLEM. ALEXANDR., *Stromat.* I, 5.

tandis que les troupes marchaient à travers les montagnes, Frédéric, roi de Prusse, impatient de voir que l'artillerie avançait si lentement, s'en allait par un sentier étroit de la montagne. Le comte Schmettau, vaillant général, l'accompagnait. Le roi, voulant tuer le temps, se mit à plaisanter le général, qui était un homme fort pieux. « Comment se porte votre confesseur de Berlin ? » lui demanda le roi. Et sans lui laisser le temps de répondre, il donna un libre cours au torrent de ses railleries et de ses sarcasmes.

Lorsque le général put enfin prendre la parole, il répondit : « Votre Majesté est assurément beaucoup plus savante et plus spirituelle que moi ; j'ajoute, de plus, que je suis son sujet. La lutte intellectuelle entre nous deux est donc impossible. Cependant, je puis vous assurer d'une chose, c'est que jamais vous ne m'enlèverez ma foi. Pussiez-vous d'ailleurs y réussir, votre succès ne vous serait pas moins préjudiciable qu'à moi-même. »

Le roi demeura immobile, et jetant sur le général des regards courroucés : « Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur Schmettau ? s'écria Frédéric. Je me nuirais à moi-même si je vous enlevais votre foi ? Comment entendez-vous cela ? »

Le général répondit d'un ton plein de calme : « Votre Majesté croit maintenant posséder en moi un bon général, et j'espère qu'elle ne sera pas trompée dans son attente. Mais si vous pouviez m'enlever ma foi, vous auriez en moi un misérable instrument, un roseau agité par tous les vents, sur lequel vous ne pourriez vous appuyer ni dans les délibérations, ni à la bataille. »

Le roi continua de marcher et se tut quelque temps, absorbé par de graves réflexions. Reprenant ensuite d'une voix aimable : « Dites-moi donc, demanda le roi à M. Schmettau, en quoi elle consiste, votre foi. »

Le général lui répondit avec douceur : « Je crois à la divine Providence, qui a compté chacun des cheveux de ma tête ; je crois à la rédemption opérée par Jésus-Christ ; je crois à une vie éternelle après cette mort. — Le croyez-vous réellement en toute confiance ? repartit le roi. — Oui, sire, je le crois sincèrement, » répondit le général. Le roi, ému d'un tel langage, pressa la main de ce digne homme et lui dit : « Vous êtes un homme vraiment heureux ! »

Le roi se mit de nouveau à marcher d'un air méditatif, et depuis ce jour il ne se moqua plus jamais de la piété du courageux général (*Nelk, Aurikel*).

d. Un singulier avertissement.— Un ecclésiastique fut un jour prié d'aller voir un malade. Lorsque ce dernier fut seul avec le prêtre, il lui donna en quelques mots l'explication suivante :

« J'ai fait venir le prêtre afin de ne point scandaliser le monde : car ne croyant pas à l'éternité, je n'ai pas besoin de vos consolations. Ne vous donnez donc pas une peine inutile, mais parlez-moi plutôt de choses indifférentes. »

Le prêtre, qui était un homme de Dieu tel que l'entend l'Écriture sainte, fut sans doute surpris de ces paroles ; mais il ne perdit pas la présence d'esprit. Après cette explication du malade, il se tut quelque temps pour demander dans la prière les lumières et les forces qui lui étaient nécessaires. Puis, continuant à garder le silence, il tira sa montre de sa poche, la plaça devant les yeux du malade, et lui dit d'une voix grave et solennelle :

« Voyez-vous ! il est maintenant dix heures ; quand l'aiguille sera sur midi, vous saurez s'il y a, oui ou non, une éternité. »

En achevant ces paroles, l'ecclésiastique sortit de la chambre du malade. — Qui le croirait ? A peine un quart d'heure s'était écoulé que l'ecclésiastique fut de nouveau appelé chez le même malade, et le trouva tout converti. L'incrédule se confessa, reçut les sacrements des mourants, et fit une mort qui édifia toutes les personnes qui l'entouraient (*Mettenleiters Thautropfer*).

e. Un ci-devant athée au lit de la mort. — Un ami, disait la *Gazette Universelle* de 1850, alla, pendant l'automne de l'année dernière, rendre visite à un athée malade, à Heine, généralement connu dans le monde littéraire, et qui séjournait à Paris. Or, voici ce qu'il écrit à ce sujet :

« Je le trouvai dans une chambre étroite, mais fort propre, étendu tout de son long sur plusieurs matelas entassés les uns sur les autres sur le plancher. Bien qu'il fût complétement aveugle et en proie aux plus poignantes souffrances, c'était toujours le même Heine que précédemment, la même finesse dans les traits de sa figure si spirituelle. Des cheveux

longs, d'un brun de châtaigne magnifique, entouraient la partie supérieure de son visage amaigri, tandis qu'une barbe soigneusement entretenue, qui s'étendait depuis la lèvre supérieure jusqu'au menton, et se terminait en pointe à la partie inférieure, établissait un contraste frappant entre la partie inférieure du visage et la blancheur du reste de la figure. Ses mains et ses bras amaigris étaient étendus immobiles à ses deux côtés. C'était un spectacle lamentable, mais intéressant au plus haut degré. Je fus profondément saisi, lorsque Heine, dans cette position immobile, et tandis qu'on n'apercevait qu'un léger mouvement de bouche, me dit d'une voix claire et ferme : « Croyez-moi, mon cher ami, car c'est Henri Heine qui vous le dit sur son lit de mort, après y avoir longtemps et mûrement réfléchi, après avoir pesé tout ce qui a été dit et écrit sur ce sujet par tous les peuples, j'ai acquis la certitude « qu'il existe un Dieu, juge de toutes nos actions, que notre âme est immortelle, et qu'il y a une vie future où le bien sera récompensé et le mal puni ; — oui, voilà ce que vous dit Henri Heine ; et si vous avez jamais eu quelques doutes là-dessus, faites-les disparaître, et voyez ici comment, avec la ferme croyance en l'existence d'un Dieu, on peut, sans murmure, supporter les plus horribles tourments. Si je n'avais point cette foi, comme je suis convaincu que ma situation est irremédiable, j'aurais depuis longtemps mis un terme à cette misérable vie. »

« Debout à côté de lui et profondément ému, je saisis avec douleur sa main glacée, qui ne put me rendre la pression que je lui fis pour lui témoigner la joie que me causait sa conversion.

« Il y a des insensés, continua-t-il, qui, après avoir été pendant toute une vie humaine le jouet de l'erreur, et après avoir manifesté par leurs paroles et par leurs actions leurs opinions erronées, n'ont plus le courage de reconnaître qu'ils ont pu longtemps être dupes de quelque erreur. Pour moi, je le déclare avec franchise, j'ai été séduit par de funestes égarements ; mais maintenant je suis désabusé, et quiconque me verra dira que ce n'est point le trouble qui me fait parler ainsi, puisque je fais cet aveu à un moment où les facultés de mon intelligence sont aussi saines, aussi claires que jamais. »

Un incrédule, alors même qu'il est favorisé des biens de la terre, ressemble à une belle fleur placée dans un verre d'eau ; comme elle est sans racine, elle sera sans durée (*Spiegel von Jansa*).

f. L'aveugle. — Un homme, outre qu'il avait une intelligence faible, eut encore le malheur de perdre peu à peu la lumière des yeux. « Je ne sais, dit-il alors dans sa simplicité, ce qu'il en est du soleil, mais il devient de jour en jour plus trouble, ses rayons sont d'un rouge affreux, et tout ce que j'aperçois autour de moi, chaque feuille d'arbre, chaque fleur, a perdu sa belle et naturelle couleur, et paraît aussi brun que de la cendre, ou plutôt aussi noir que du charbon. »

Lorsque cet homme fut devenu tout à fait aveugle, il s'écria : « Maintenant le soleil s'est éteint complétement, et n'a même plus, comme autrefois, la pâleur matte de la lune ; il fait aussi sombre en plein midi qu'à l'heure la plus avancée de la nuit. »

Les gens avaient beau l'assurer que le soleil luisait sur leur petit village aussi magnifique et aussi gai que précédemment, il ne cessait de répéter qu'il n'y avait plus de soleil et qu'une nuit épaisse couvrait la terre. — Il ne voulait point en démordre, et la pensée ne lui venait même pas d'en attribuer la faute à son œil troublé.

« Les méchants, disait un homme sage et pieux, agissent par rapport à la foi et aux choses divines, comme cet aveugle au sujet de son œil. Le sens moral s'étant obscurci dans ces hommes, ils n'aperçoivent plus rien de divin en eux, et la foi ne leur offre plus aucune consolation » (*Christophe von Schmid*).

g. La barbe du Turc. — Un individu qui avait entrepris un voyage en Orient racontait à un pieux vieillard qu'il avait connu un Turc dont le respect pour sa barbe était si grand, qu'il se figurait qu'elle était habitée par les anges.

« Cette opinion, répondit le noble vieillard en souriant, ne me paraît pas de beaucoup aussi insensée que celle d'une foule de savants qui se figurent que la souveraine sagesse trône dans leur cervelle, et qu'on doit ajouter plus de foi aux hallucinations de leur esprit qu'aux révélations de la Providence. »

Celui qui, pour paraître plus savant, ne croit plus à Dieu et à sa doctrine, ressemble à un aliéné qui se crèverait les yeux afin de mieux voir.

h. Une preuve contre les athées. — Il arrive assez souvent que des ecclésiastiques trouvent en chemin de fer l'occasion de convertir des incrédules. Habituellement, c'est la classe honorable des commis-voyageurs qui aime à se divertir sur le compte des ecclésiastiques.

L'un d'eux, convaincu de sa supériorité, voulut entamer une discussion religieuse avec un Franciscain. Pendant cette conversation, il lui dit entre autres « qu'il ne croyait pas que Dieu existât, par la raison qu'il ne l'avait jamais vu. » — Le Franciscain lui répondit : « Je ne crois pas non plus que vous ayez une intelligence, parce que je n'en ai jamais rien aperçu » (*Geistlich. Kurzeveile*).

i. Pourquoi un grand nombre ne croient pas à l'enfer. — On demandait un jour à quelqu'un pourquoi il ne croyait pas à l'enfer. « Si j'y croyais, répondit-il, je serais obligé d'y entrer moi-même ; je préfère donc n'y pas croire. » Combien y en a-t-il qui se consolent par cette pensée (*Idem*) !

§ XX.

L'HÉRÉSIE.

B. Sous le nom d'hérésie, nous entendons le rejet opiniâtre et volontaire de l'une ou l'autre des vérités que Dieu a révélées, ou l'adoption d'une doctrine contraire à la révélation.

L'hérésie, quand on s'y trouve engagé de sa propre faute, et que, malgré tous les avertissements du ciel, on persévère dans une fausse doctrine, est non-seulement un péché, mais un péché très-grave, puisque Jésus-Christ a dit qu'il ne pouvait se remettre ni dans ce monde, ni dans l'autre [1]. Déjà Job appelait les héré-

[1] Les expressions Ketzer, Ketzerei, en allemand, dérivent du mot Cathare, dénomination donnée à une classe d'hérétiques, les Cathares, qui, au douzième siècle, répandaient leurs fausses doctrines en Allemagne, en France, en Italie et en Angleterre.

tiques « des fabricateurs de mensonges et des défenseurs d'une doctrine corrompue » (*Job*, XIII, 4). Qu'il faille se mettre en garde contre les hérétiques, contre ceux-là surtout qui, par d'habiles détours, veulent propager leurs principes, sonores il est vrai, mais corrupteurs, c'est à quoi nous engage le divin Sauveur lorsqu'il nous dit : « Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous la peau de brebis, mais qui au dedans sont des loups ravisseurs. C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez » (*Matth.*, VII, 15). Saint Paul lui-même donnait cet avertissement à son disciple Timothée : « Si quelqu'un enseigne une doctrine différente de la nôtre, et n'embrasse pas les saintes instructions de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la doctrine qui est selon la piété, il est enflé d'orgueil, il ne sait rien ; mais il est possédé d'une maladie d'esprit qui l'emporte en des questions et des combats de paroles, d'où naissent l'envie, les contestations, les médisances, les mauvais soupçons, les disputes pernicieuses de personnes qui ont l'esprit corrompu, qui sont privées de la vérité, et qui s'imaginent que la piété doit leur servir de moyen pour s'enrichir. Evitez de telles personnes » (*Tim.*, VI, 3-5). Le même apôtre écrivait à Tite : « Fuyez celui qui est hérétique, après l'avoir repris une ou deux fois, sachant que quiconque est en cet état, est perverti et qu'il pèche, étant condamné par son propre jugement » (*Tit.*, III, 10-12).

Saint Ignace le martyr écrivait aux chrétiens de Smyrne : « Fuyez-les hérésies corruptrices comme étant la source du mal [1] ; » « car, écrivait le même saint

[1] S. IGNAT., *Epist.* 10 *ad Smyrnenses*, circa med.

à Philladias, tous les hérétiques sont autant de colonnes sur les tombeaux et les monuments des morts, où sont écrits les noms des personnes défuntes [1]. » « Le démon, dit saint Augustin, ne pouvant pas créer pour les chrétiens un grand nombre de dieux, a augmenté les divisions, semé les fausses doctrines, fomenté les hérésies [2]. »

Autrefois les hérétiques, notamment les Albigeois et les Vaudois en France, les Hussites en Bohême, etc., ayant voulu propager leurs fausses doctrines par le feu et le glaive, l'Eglise et l'Etat se virent forcés de déployer toute leur puissance et de recourir aux moyens les plus énergiques pour s'opposer autant que possible à la propagation de leurs erreurs. C'est ainsi que, de nos jours encore, afin d'inspirer aux membres de l'Eglise catholique l'horreur de l'hérésie, on refuse aux hérétiques la sépulture ecclésiastique.

TRAITS HISTORIQUES.

a. L'arbre desséché. — Lorsque, en 1626, l'hérésie de Martin Luther commença à se répandre insensiblement dans la Bohême, le prédicateur protestant Jean Ernest Hoffmann fut chassé de Kamnitz. Voulant prendre congé de ses parents et de ses partisans, Kamnitz leur donna un festin dans le voisinage d'une brasserie.

Lorsque le repas fut achevé, il but une dernière fois à la santé des assistants, puis jetant son verre contre un arbre, il prononça ces paroles : « Si ma foi est fausse, je veux que Dieu fasse un miracle et que cet arbre se dessèche. »

Il se leva ensuite et se mit en route avec sa femme et ses enfants. Peu de temps après, l'arbre commença à perdre ses fleurs et à se dessécher, outre qu'il fut frappé par la foudre,

[1] S. Ignat., *Epist.* 9, *ad Philad.*, post med.
[2] S. Aug., *de Utilitat. Jejun.*, cap. 8, post. med.

et mis en pièces. Lorsque le prédicateur en fut informé par ses connaissances, il retourna à Kamnitz avec sa femme et ses enfants, et entra dans le giron de l'Eglise catholique (*J. Gebhart's heilig. Sagen in OEstreich*).

b. Moqueries punies. — En 1730, le Vendredi-Saint, les Pères Minorites de Vasarhély, dans le Siebenburgen, donnèrent, selon l'usage d'alors, une pieuse représentation populaire, dont le sujet était la passion et la mort de notre divin Sauveur.

Les partisans de Calvin, désireux de se venger à leur manière, donnèrent quelques jours après une autre représentation : c'était la ruine et l'incendie de la ville de Troie, pendant laquelle on se moqua passablement des catholiques et de leur représentation de la Passion.

Dieu ne laissa pas cette insulte impunie. Le vendredi suivant éclata un incendie si terrible, que la ville tout entière, ainsi que toutes les marchandises qu'on avait amenées à la foire, furent réduites en cendres. Il ne resta debout que la petite église des Minorites et quelques autres maisons, bien qu'elles fussent construites en bois : mais il faut dire qu'elles avaient été bénies par le Saint-Sacrement (*Idem*).

c. La source.—Il y avait, dans un vaste royaume, une fontaine d'où jaillissait sans discontinuer l'eau la plus pure, et allait se répandre dans une foule de tubes. Tous ces tubes étaient soudés entre eux d'une manière invisible et avaient un grand nombre d'ouvertures, de telle sorte que les gens y arrivaient de toutes les contrées pour y puiser de l'eau. Une multitude de sujets du roi s'en vinrent avec leurs vases auprès du tube le plus rapproché, les remplirent d'eau, apaisèrent leur soif, et fortifiés par cette boisson s'en retournèrent à leurs travaux. Ils revenaient ainsi tous les jours puiser de l'eau, et ne manquaient jamais de se répandre en éloges sur le roi et sur la source merveilleuse.

Cependant, quelque salutaire que fût l'eau de la source, il y avait des gens, qui non-seulement n'usaient pas ou abusaient de cette faveur, mais encore qui cherchaient à détourner les autres d'y aller puiser.

D'autres étaient non-seulement paresseux, mais encore méchants. Tout en voyant combien leurs semblables devenaient

malheureux en buvant de l'eau corrompue, ils disaient à ceux qui voulaient aller puiser à la bonne source : « Ne buvez pas de cette eau ; car elle renferme l'un des plus dangereux poisons. »

Il se mirent donc à se creuser des citernes particulières, mais qui ne pouvaient point contenir d'eau saine, parce qu'elles étaient à proximité de cloaques et de marais. Ils plantèrent autour des peupliers élevés, les entourèrent de vastes murailles et de superbes grillages, écrivirent sur une plaque incrustée dans le marbre ces mots en lettres d'or : « C'est ici la meilleure source d'eau, » et ils crurent réellement qu'ils trouveraient dans leurs nouvelles citernes la vie éternelle. Et afin qu'on montrât plus d'empressement pour leur citerne que pour la véritable source, ces méchantes gens obstruèrent les canaux de celle-ci, jetèrent dans son eau de la boue et des pierres, brisèrent les vases qu'on y apportait, et en rejetèrent la faute sur la source, disant que « c'était une source misérable, impure, et que ses premiers partisans avaient été condamnés à périr de soif dans les sables brûlants du désert. »

Arrivèrent alors des hommes prétendus habiles qui se mirent à faire des études sur la source au lieu de boire de son eau, écrivirent sur ce sujet des volumes énormes, et en vantèrent les avantages par de magnifiques éloges. Ils firent peindre cette source dans leurs cabinets d'études, ou la portèrent à leur cou, sur leur poitrine ou dans leur poche, représentée sur un tableau. Par ce moyen ils crurent qu'ils n'avaient plus à craindre de mourir de soif quand arriveraient les jours de sécheresse, et ils regardèrent avec mépris ceux qui s'approchaient de la source pour boire.

Enfin, arrivèrent quelques individus portant dans leurs mains des rouleaux de papiers ; ces nouveaux venus s'efforcèrent de prouver que cette fameuse source dont on parlait tant n'existait nulle part dans tout le royaume ; par conséquent, que tout ce qu'on disait de la vertu de cette eau n'était que pure invention et fanatisme.

En vain quelques hommes parurent pour prouver l'existence et le prix de la source ; ils ne tardèrent pas à être assaillis de tous les blasphèmes et de toutes les injures qu'on avait débitées précédemment contre la source.

Maintenant que signifie l'histoire de cette source ?

Cette source, avec sa multitude de canaux et d'ouvertures, est une image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui offre à ses serviteurs fidèles les inépuisables trésors de sa sagesse et de sa grâce; car lui-même disait à la Samaritaine, auprès de la fontaine de Jacob : « Quiconque boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif. Mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle » (*Jean*, IV, 13-15). Ce qu'une source d'eau est pour le voyageur altéré par les ardeurs du soleil de midi, la doctrine et l'esprit de Jésus-Christ le sont pour l'ignorant, pour le pénitent et pour l'âme abattue. Jésus-Christ veut nous ouvrir dans notre propre cœur une source à jamais inépuisable de vérité, de sainteté et de bonheur. Que pourrions-nous souhaiter de mieux ?

Ceux d'entre les habitants de ce pays, qui, animés de bonnes intentions, arrivaient à la source pour remplir leurs vases d'eau et pour apaiser leur soif, ce sont les chrétiens qui désirent devenir sages, bons et heureux, suivant la doctrine de Jésus-Christ.

Ces hommes paresseux qui, au lieu d'aller à la source, achetaient de l'eau corrompue, ce sont les chrétiens indifférents pour la vertu, qui, au lieu d'entendre la parole de Dieu, de puiser dans les trésors de grâces que leur offre notre sainte religion, et de profiter des autres moyens d'acquérir la vertu, vont chercher leur salut éternel dans les livres impies et hérétiques.

Ces hommes méchants qui voulaient faire passer pour empoisonnée cette source salutaire, et qui se creu-

saient des citernes particulières, espérant y trouver la vie éternelle, ce sont les hérétiques. Eux aussi prétendent, dans leur aveuglement, que la doctrine de l'Église catholique est défectueuse, donnent leur enseignement pour parfait, et établissent des communautés séparées. Et afin de s'attirer un plus grand nombre de partisans, plusieurs d'entre eux mettent en œuvre toutes les ressources de la méchanceté et de la violence, afin d'intimider les âmes faibles et de leur imposer leur fausse croyance.

Quant à ces hommes qui se contentent de donner dans leurs savants ouvrages des éloges à la vraie source, au lieu de s'y désaltérer, qui la font peindre dans leurs chambres, ou qui en portent l'image sur eux-mêmes, ce sont ces personnes qui s'imaginent que la doctrine et l'esprit de Jésus-Christ consistent simplement dans de savantes subtilités ou dans les œuvres extérieures, et qu'ils peuvent continuer à vivre dans leurs vices et dans leurs péchés d'habitude. Enfin, ceux qui s'efforcent de nier l'existence de cette source bienfaisante sont l'image fidèle de ces incrédules qui veulent prouver qu'il n'y a point de Dieu, nier l'existence des miracles opérés par sa sagesse, sa puissance et sa bonté, ou qui n'y veulent voir que le résultat des forces de la nature. Pour nous, nous voulons être du nombre des meilleurs sujets dont il est parlé dans cette parabole, et aller nous désaltérer à la source vivifiante du vrai christianisme ; car c'est là seulement que nous trouverons la vie éternelle [1].

[1] *Nach Sailer.*

TRAIT HISTORIQUE.

d. La fausse lumière.—Un homme entreprit un jour un voyage pour un lointain, mais magnifique pays. Sa route le conduisit à travers une épaisse forêt. Déjà l'obscurité commençait à couvrir la terre, et c'est à peine si notre voyageur pouvait encore distinguer les uns des autres les objets qui s'offraient à sa vue. Il était très-fatigué du long voyage qu'il avait fait, et désirait ardemment de trouver un gîte pour y passer la nuit.

Tout à coup, à sa grande satisfaction, il aperçut une lumière dans le lointain.

« C'est sans doute une cabane, se dit en lui-même le voyageur, je veux presser le pas pour y arriver le plus tôt possible ; peut-être y trouverai-je de bonnes gens qui me feront un aimable accueil et voudront bien me garder pendant la nuit. »

Malheureusement cette lumière ne venait point d'une cabane; c'était un feu follet, comme on avait coutume d'en apercevoir fréquemment dans cette contrée marécageuse. Le pauvre voyageur, qui avait suivi cette fausse lumière, s'égara de son chemin, arriva sur le bord d'un marais, et ce ne fut que le lendemain matin qu'il parvint à se tirer de là et à regagner la bonne voie; après quoi il arriva heureusement au but de son voyage.

C'est ainsi que plus d'un homme s'est éloigné de Dieu en se laissant séduire par l'éclat trompeur de quelque fausse doctrine. C'est pourquoi, en de telles circonstances, nous devons nous rappeler ce conseil que nous donne l'Apôtre : « Eprouvez si les esprits sont de Dieu » (I *Jean*, IV, 1).

Pour tranquilliser un grand nombre de chrétiens qui, même parmi les plus fervents, seraient tentés, à certaines époques périlleuses, d'abandonner la vraie foi pour s'attacher à quelque hérésie en vogue, et de perdre la crainte du Seigneur, nous allons leur raconter la parabole suivante :

UNE PARABOLE.

e. La vigne.—Un jardinier avait planté au pied de sa maison une vigne qui couvrait de ses feuilles toute la muraille et portait d'excellents raisins.

Son voisin en devint envieux, et pendant une nuit lui coupa plusieurs de ses plus beaux ceps.

Le lendemain, lorsque le jardinier examina sa vigne, il en fut très-affligé; car on ignorait encore à cette époque combien il est avantageux à la vigne qu'elle soit taillée de temps en temps.

« En voyant cette vigne qui semble pleurer d'avoir été ainsi maltraitée, je serais tenté de pleurer moi-même, » disait le jardinier.—Mais il fut bien étonné quand il vit sa vigne porter cette année-là plus de fruits que jamais. [1] »

Semblable à ce jardinier affligé de la mutilation de sa vigne, le cœur de plus d'un fervent chrétien aura sans doute saigné de douleur en voyant quelque hérésie nouvelle se propager sur la terre, et en étant témoin des ravages terribles que le malin esprit, le père du mensonge et de l'erreur, exerce dans la vigne du Seigneur, l'Eglise catholique. Plus d'une âme pieuse s'est imaginée alors que c'en était fait pour toujours de la vraie religion. Heureusement, il n'en a point été ainsi ; Dieu a toujours fait en sorte que les persécutions que la sainte Eglise a endurées tournassent à son avantage. Et de même que cette vigne, après avoir été mutilée, porta encore de plus beaux raisins que précédemment, ainsi l'Eglise catholique, cette magnifique vigne du Seigneur, est toujours sortie de l'oppression qu'on a fait peser sur elle, plus puissante et plus radieuse. Les moyens que le malin esprit a employés

[1] CRISTOPHE DE SCHMID, *Courtes histoires* (en allemand).

pour lui nuire n'ont fait que de lui donner une vie nouvelle. Les grandes hérésies elles-mêmes, quelque pernicieuses qu'elles aient été, Dieu n'a pas voulu qu'elles fussent sans quelque avantage pour son Eglise. Comme les tempêtes purifient l'air de ses miasmes corrupteurs et favorisent l'accroissement des plantes, ainsi les orages qui ont éclaté sur l'Eglise catholique l'ont en quelque sorte débarrassée de ses éléments hétérogènes, c'est-à-dire privée de quelques membres qui depuis longtemps ne servaient plus le Seigneur qu'avec une grande indifférence, tandis que ces mêmes orages ont inspiré aux bons l'horreur des méchants et ranimé leur zèle pour la vertu.

Qui ne sait d'ailleurs combien grande est la miséricorde divine envers un fils égaré, qui quitte les sentiers de l'erreur et retourne à sa mère l'Eglise catholique ? — Un tel miracle de la bonté divine n'est-il pas déjà une riche compensation aux autres pertes que fait l'Eglise ?

Ajoutez à cela qu'en protégeant leur foi contre les attaques du dehors, les chrétiens apprennent à estimer davantage ce don précieux ; car l'homme a cela de particulier qu'il apprécie un bien en proportion des dangers et des combats qu'il est obligé de soutenir pour l'acquérir ou pour le conserver. Les plus belles vertus d'un chrétien, la fermeté dans la foi, la douceur et la charité envers ceux qui professent une autre croyance, fleuriraient difficilement s'il ne survenait de temps en temps quelques scissions dans la foi. Dans ces temps périlleux, les communautés chrétiennes apprennent à comprendre, par l'exemple de leurs frères égarés, combien elles ont besoin d'être dirigées en

matière spirituelle, et elles s'attachent d'autant plus étroitement à leurs pasteurs. Ceux-ci, à leur tour, les édifient par le courage inébranlable avec lequel ils défendent contre les injustes attaques de leurs ennemis le bien de la foi qui leur a été confié. A ces époques calamiteuses, les souverains pasteurs redoublent de zèle pour protéger leur troupeau contre les envahissements de la contagion.

Les décisions des conciles, auxquelles les hérésies ont presque toujours fourni la première occasion, contiennent un riche trésor des plus excellentes lois ecclésiastiques, où sont expliquées avec plus de précision les vérités dogmatiques et morales, et où les coutumes de l'Eglise reçoivent une nouvelle confirmation.

C'est ainsi que tous les efforts des hérétiques, malgré lss ravages qu'ils ont exercés, ont toujours eu pour l'Eglise d'immenses avantages. Comme les persécutions des chrétiens, elles ont été une sorte de fournaise d'où la chrétienté est sortie plus pure et plus forte ; une pierre de touche qui a servi à distinguer l'or pur de la piété vraie et sincère d'avec le métal grossier d'une hypocrisie raffinée et d'une indifférence amie du doute. De là ces paroles que l'apôtre saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Il faut qu'il y ait des hérésies, afin qu'on découvre par là ceux d'entre vous qui ont une vertu éprouvée » (1 *Cor.*, XI, 19).

Il faut dire, du reste, que le profit que l'Eglise retire des hérésies, par un dessein particulier de la Providence, n'est pas plus dans les vues de leurs auteurs qu'il n'était dans les vues des frères de Joseph de contribuer à sa gloire en le maltraitant, ni dans les vues de Judas de sauver le monde en trahissant son divin

Maître. L'honneur en revient uniquement à celui qui, étant la bonté même, fait tourner les fautes mêmes des hommes à l'avantage de ceux-ci, et les change en autant de moyens de salut. Honneur et gloire lui en soient rendus dans toute l'éternité!

Cependant, bien que nous devions fuir et détester toute doctrine hérétique, ce n'est pas moins un devoir pour nous de ne point juger défavorablement ceux qui professent une doctrine erronée, et qui, par conséquent, n'appartiennent pas à l'Eglise catholique. Nous devons, au contraire, leur témoigner de l'amour, les amener par nos sages leçons et par nos bons exemples à la connaissance et à l'adoption de la vérité, et prier pour eux. — Comment pourrions-nous nous irriter contre un aveugle que nous verrions boire à une source impure? N'est-il pas aussi insensé que cruel de mépriser un homme par la raison qu'il n'a pas encore le bonheur de connaître Dieu, la source de tout bien? Les paroles suivantes de saint Jacques touchant les pécheurs ne peuvent-elles pas aussi s'appliquer aux hérétiques: « Celui qui convertira un pécheur, et le retirera de son égarement, sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés » (*Jacq.*, v, 20)? Puissions-nous avoir sans cesse présentes à l'esprit ces paroles de saint Ambroise: « Rien de plus lamentable que l'état d'un homme fourvoyé et tellement abandonné, qu'il ne sait plus lui-même comment se retrouver [1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. *Saint Jean Chrysostôme.*—Lorsque saint Jean Chrysostôme était archevêque de Constantinople, une femme opulente, qui

[1] S. AMBROS., *De Cain. et Abel.*

avait été aveuglée par les hérétiques et s'était séparée de l'Église catholique, tomba gravement malade. Tous les ressources de l'art furent inutiles. Elle se fit transporter devant la porte de l'église, et adressa à saint Chrysostôme la prière suivante : « Père spirituel, daignez donc venir à mon secours ; si vous le faites, je vous promets de renoncer à mon erreur et d'embrasser la foi catholique. »

Le saint homme se fit apporter de l'eau sainte, et la bénit en disant : « Levez-vous, et au nom de Jésus, marchez ! » Ayant été guérie au même instant, cette femme embrassa la foi catholique, ainsi que son mari et ses enfants.

b. Pierre Canisius. — Nous avons montré, par le touchant exemple rapporté plus haut, avec quelle ardeur cet homme vénérable travaillait à amener les hérétiques à la connaissance de la vérité. Citons-en encore un exemple.

Une dame du plus haut parage, Sibella d'Eberstein, épouse du comte Marcus Fugger, qui avait été élevée et avait grandi dans l'hérésie, ne pouvait ni voir les jésuites, ni surtout en entendre parler, tant était odieuse la peinture qu'on lui avait faite de ces religieux. Cependant ce fut un jésuite dont notre Seigneur voulut se servir pour la ramener dans la bonne voie, et ce jésuite, c'était le Père Canisius.

Une nuit, pendant qu'elle dormait d'un sommeil paisible, elle crut voir en songe cet homme si redouté, qui l'avertissait sérieusement de penser au salut de son âme, et de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique, comme étant l'unique chemin qui la pût conduire au salut. Une transformation soudaine opérée dans son cœur au moment de son réveil la convainquit que ce n'était point là un jeu de son imagination, mais que le ciel, qui s'explique quelquefois par le moyen des songes, comme on le lit dans la sainte Ecriture, ne lui avait pas mis sans quelque intention cette image devant les yeux.

Préoccupée de cette pensée, elle ordonna le lendemain qu'on lui amenât le père Canisius. On exposa au religieux la prière de la dame, et il arriva sans délai.

Canisius ayant été retenu quelques instants par le comte Marcus, et s'étant fait un peu attendre, son compagnon était arrivé sur ces entrefaites jusqu'à la comtesse. « Ce n'est point là

l'homme qui m'est apparu, s'écria la dame en le voyant. C'est au père Canisius que je désire parler. »

Au même instant le père Canisius entra. La comtesse l'eut à peine aperçu qu'elle le reconnut aussitôt. » Oui, dit-elle, c'est bien lui que j'ai vu en songe. » Puis, lui adressant la parole : « C'est vous, mon père, que notre Seigneur m'a ordonné d'écouter ; il faut que vous m'initiiez à la connaissance de la véritable doctrine chrétienne. »

Le père Canisius accéda d'autant plus volontiers à sa prière, que le préjugé, qui jusqu'alors avait voilé ses yeux comme un épais nuage, venait de s'évanouir. Les protestants, prévoyant que la conversion de cette dame, qui leur avait fait tant d'honneur, serait pour eux un coup terrible, employèrent tour à tour pour l'en empêcher, les prières, les menaces et les promesses; mais tout fut inutile. La comtesse abjura ses erreurs avec la plus grande joie. « Je ne puis assez remercier Dieu, disait-elle ; car ayant refusé jusqu'à cette heure, malgré les prières et les représentations de mon gendre et de mon époux, qui ne cessaient de m'y presser, d'embrasser la religion catholique et romaine, personne ne pourra dire que j'ai été éblouie par l'éclat de l'or et des pierres précieuses, ni que la chair et le sang m'aient déterminée à renoncer à ma croyance par un vil intérêt. Avec la grâce de Dieu, j'aurai la force de mépriser de semblables reproches. »

Voulant réparer les irrévérences dont elle s'était rendue coupable envers le Très-Saint-Sacrement de l'Eucharistie, elle offrit ses plus précieux vêtements pour la décoration des autels, et, animée du désir de procurer de dignes ministres à la religion, elle vint en aide à un grand nombre d'étudiants pauvres, qu'elle fit instruire dans cette intention (*Lebensgeschichte des ehrwurd. Petr. Canisius*).

c. *Le père Joas et le pasteur de Brem.* — Dans une petite ville de la Souabe vivait, dans un couvent de capucins, un homme au cœur excellent; il se nommait le père Joas. Il n'y avait personne dans le couvent qui n'aimât le bon père Joas, car à un cœur noble et généreux il joignait une grande intelligence et des sentiments élevés.

Souvent le supérieur du monastère lui confiait le soin de faire les quêtes.

Joas arriva dans une contrée où il rendit plus de dix fois l'aumône qu'on lui avait donnée ; ici, il répandait des consolations parmi les malheureux, là il réconciliait des ennemis, plus loin il rétablissait la paix parmi des époux divisés, recueillant ainsi plus de trésors pour son âme que d'aumônes pour son pauvre couvent.

Joas s'appliquait tout particulièrement à inspirer aux hommes l'amour du prochain et la patience. « Voyez-vous, bonnes gens, disait-il, vous vivez au milieu d'hommes qui ont une religion différente de la vôtre : je vous en prie, restez en paix avec eux, considérez-les comme vos frères et priez pour leurs âmes. Ne discutez jamais quand vous vous rencontrez : car dans les discussions chacun veut avoir raison ; cela aigrit les esprits et ne les corrige point. La charité seule a une vertu attractive. Il faut, avant tout, que les Luthériens apprennent à vous estimer à cause de votre piété et de votre charité envers le prochain ; alors ils vous aimeront et se laisseront persuader par la sainteté de votre foi, cette foi qui aura fait de vous des hommes si remarquables. »

Ainsi pensait et parlait Joas ; mais le pasteur Brem, qui vivait dans une contrée voisine, au milieu d'un village protestant, était d'un avis tout opposé. Cet homme, comme il s'en rencontre malheureusement dans toutes les religions, était extraordinairement intolérant. Il ne pouvait supporter aucun catholique. Dans une foule de ses sermons, au lieu d'inspirer à ses paroissiens l'amour du prochain, il les excitait à la haine contre les catholiques. Le pape, il le dépeignait aux enfants comme un monstre qui avait des dents de tigre, et qui voulait manger tous les enfants protestants.

« Quant aux capucins, ajoutait-il, ce sont des hommes sauvages qui tirent aux enfants la peau sur les oreilles. » Il épouvantait tellement le peuple par ces sortes de discours, que la coutume s'était établie dans ce village, quand on voulait faire peur aux enfants insoumis, de leur dire : « Prenez garde, enfants, sinon nous ferons venir le pape, ou le père quêteur. »

Le père Joas connaissait le préjugé de cet homme, et en était profondément affligé. Souvent il priait intérieurement le ciel

de lui fournir un jour l'occasion d'amener ce pasteur à de meilleurs sentiments.

Le pasteur Brem avait adopté chez lui un petit cousin orphelin, qui était la joie de sa vie; il se nommait Thoms.—Un jour donc que Thoms jouait dans le village avec plusieurs autres enfants, le bon père Joas vint à passer à côté d'eux. Dès qu'il l'aperçurent, les enfants se mirent à courir après lui en poussant ce cri universel : « Voilà l'homme sauvage, voilà l'homme sauvage ! » et en jetant des pierres et de la boue à ce pauvre homme.

Joas continua tranquillement son chemin, déplorant la méchanceté de ces enfants, mais sans se fâcher contre eux. Il arriva à un endroit où il lui fallait passer sur un pont. Les enfants continuaient à le poursuivre. Le religieux était couvert de boue et d'ordures, sa figure était ensanglantée, et des larmes brûlantes inondaient ses joues. Au moment où les enfants passaient sur le pont, Thoms fit un faux pas et tomba dans la rivière. Joas le vit, et sans réfléchir longtemps, il sauta dans l'eau par-dessus le pont, et sauva l'enfant de la mort.

Le père Joas le ramena à son oncle Brem, qui était tombé en faiblesse dans son fauteuil, en apprenant le malheur survenu à son petit Thoms. Confus de la générosité d'âme du religieux, le pasteur Brem reconnut combien il avait été injuste à son égard. Il lui demanda pardon, et le pria de rester quelques jours chez lui, invitation que le père accepta de grand cœur.

Depuis cette époque, le pasteur Brem fut complétement débarrassé des préjugés qu'il avait jusqu'alors nourris contre l'Église catholique, et il s'efforça dès lors de recommander à ses paroissiens la paix et la tolérance envers les catholiques : « Aimez comme vos frères, leur répétait-il souvent, ceux-là même qui n'ont pas la même religion que vous, et ne les haïssez point parce qu'on leur a appris à penser autrement que vous. »

Quelques jours après, le père Joas rentra dans son couvent et fut accueilli avec une grande joie par le père gardien. L'histoire qui était arrivée au bon père Joas était déjà connue au couvent. Quelques pères murmurèrent de la conduite qu'il avait tenue en cette occasion, et ne l'approuvèrent pas

d'avoir séjourné si longtemps chez le pasteur. « C'est évidemment un scandale, disaient-ils dans leur zèle inconsidéré ; il est impossible de se figurer qu'un religieux de l'ordre de Saint-François puisse se lier d'amitié avec un pasteur luthérien. » L'un des principaux mécontents était le père Valentin, qui ne cessait de murmurer, et qui exigeait que le père gardien le désapprouvât et lui infligeât une punition.

Au bout de quatre jours, le père Valentin entra dans la cellule du bon Joas, en versant des larmes amères de repentir. « Pardonnez-moi, cher frère, lui dit-il, je comprends maintenant combien j'ai mal agi envers vous. Ce même pasteur chez lequel vous avez séjourné a sauvé mes parents la nuit dernière. Il a eu le courage de pénétrer, au péril de sa vie, dans leur maison en feu, et il a sauvé la meilleure partie de leur fortune. Grâce à ses efforts, la flamme a été éteinte, et c'est ainsi qu'on a échappé à un grand malheur; lisez cette lettre. Combien je suis peiné d'avoir été si intolérant. » Joas l'embrassa, et lui assura qu'il lui avait depuis longtemps pardonné.

Tous les religieux du couvent furent profondément réjouis de cette noble conduite. A un jour déterminé, le père gardien fit venir le pasteur Brem, et on célébra une magnifique fête de charité fraternelle. Un vénérable vieillard, l'aîné du couvent, versa des larmes d'attendrissement, et assura que ce jour-là était le plus beau de sa vie.

d. L'empereur Charles-Quint au couvent. — Lorsque l'empereur Charles-Quint eut abdiqué l'empire et se fut retiré dans le couvent des religieux de Saint-Jérôme, à Saint-Just, en Espagne, il se voua, en dehors de ses exercices de piété, à la culture des arts et des sciences. Il aimait surtout à s'occuper de mécanique, qu'il étudiait sous la direction du mathématicien et mécanicien Turriano.

Un jour il eut la pensée de faire marcher deux horloges dans l'accord le plus parfait ; mais quoiqu'il y eût réfléchi pendant des semaines entières, il n'y réussit point. « Eh quoi ! s'écria-t-il enfin, je ne puis pas même mettre deux aiguilles sous un même joug, et l'on s'étonnerait, on se laisserait aller à l'impatience de ce que d'autres, malgré tous nos efforts, pensent en matière de foi autrement que nous » (*Nach Pfeffel.*) !

Puissions-nous, dans nos relations avec les partisans d'autres croyances, ne jamais oublier que ce n'est pas par le choc des sentiments contraires, mais par l'union des vues communes, qu'on parvient à réconcilier les esprits; et rappelons-nous sans cesse ces paroles de saint Augustin: *In necessariis sit unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.* « L'unité dans les choses nécessaires, la liberté dans les choses douteuses, et la charité en toutes choses. »

COMME IL FAUT SUPPORTER AUTRUI [1].

Porte avec patience en tout autre, en toi-même,
Ce que tu n'y peux corriger,
Jusqu'à ce que de Dieu la puissance suprême
En ordonne autrement, et daigne le changer.

§ XXI.

DE LA CRÉDULITÉ OU DE L'INCONSTANCE.

Il est, en outre, une foule de personnes qui, sans être assez perverses pour rejeter opiniâtrément les vérités révélées de Dieu, sont néanmoins si chancelantes dans la foi, que la moindre attaque suffit pour les ébranler, et leur faire ajouter foi aux pernicieuses doctrines des hérétiques. — Ces sortes de chrétiens, semblables aux girouettes placées sur les maisons ou à des roseaux qui s'agitent au moindre souffle de l'air, se laissent emporter à tout vent de doctrine, comme dit l'apôtre saint Paul (*Ephes.*, IV, 14). Cet esprit de crédulité et

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre I[er], chapitre XVI, tom. 4, pag. 189 (*Cit. du Trad.*).

d'inconstance ne saurait, lui non plus, être agréable au Seigneur; car si un vrai serviteur de Dieu lui témoigne le respect et l'amour qu'il a pour lui en croyant tout ce qu'il a révélé et tout ce qu'il propose à croire par son Eglise, le même devoir exige qu'il refuse sa croyance aux fausses doctrines propagées par des séducteurs et des ennemis de Dieu.

Le chrétien crédule et léger n'a plus qu'un pas à faire pour arriver à l'incrédulité, et qu'un demi-pas pour devenir complétement infidèle à son Dieu et le renier. De là cet avertissement que l'apôtre saint Paul donnait à son cher disciple : « O Timothée, gardez le dépôt qui vous a été confié, fuyant les profanes nouveautés de paroles et tout ce qu'oppose une doctrine qui porte faussement le nom de science » (I *Tim.*, VI, 20). — « Celui-là seul, ajoutait saint Vincent de Lérins, est un vrai et fidèle catholique, qui ne préfère rien à la religion divine, à la foi catholique, mais qui y persévère avec fermeté et constance [1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemple biblique.—Aussi longtemps que Pierre fut plein de foi et de confiance dans le Seigneur, il put marcher tranquillement sur les flots de la mer ; mais dès que sa foi et sa confiance commencèrent à chanceler, l'eau refusa de le porter. Or, de même que, sur le point d'être englouti, il s'écria : « Seigneur, sauvez moi ! » ainsi nous, quand notre foi s'affaiblit et que nous sommes exposés à périr dans les tempêtes de la vie et dans les eaux de la tribulation, nous devons élever nos regards vers Jésus et lui dire : « Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons ! »

[1] VINCENT. LYRIN., *in suo Commonitor.*, cap. XXV, in princip.

AUTRES EXEMPLES.

b. Le temple de neige. — Un mal affreux se répandit autrefois dans plusieurs villages de la Bavière. Il se rencontra, parmi le peuple des campagnes, des gens assez corrompus pour répandre le bruit qu'on s'était complétement éloigné du vrai christianisme, et qu'il fallait se mettre à la recherche de l'ancien.

Dans le principe, cette erreur se propagea en secret ; mais elle finit par devenir publique, et il y eut une foule de personnes qui prêtèrent l'oreille à ces discours insensés et criminels, entre autres Veit, riche paysan d'Eden, charmant petit village. Cet homme, qui jusqu'alors avait rempli fidèlement tous les devoirs d'un bon chrétien, mais qui d'ailleurs avait l'esprit troublé dès sa naissance, ajouta foi aux faux principes de ses séducteurs.—Il cessa d'assister à la sainte messe, ne s'approcha plus des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, sous prétexte, comme il le disait, que le vrai christianisme étant perdu, il ne se faisait plus rien de valide dans nos églises.

Il était devenu envers sa femme, ses enfants et ceux de ses voisins mieux intentionnés que lui, d'une intolérance extrême, et c'est ainsi qu'il fut un fardeau pour les bons et un objet de dérision pour les méchants. On ne l'entendait plus jamais parler que de la corruption du monde et de la dégénérescence du christianisme. De plus, le désordre se mit dans ses affaires, et la bénédiction du ciel parut s'être enfuie de sa maison.

Cette triste maladie intellectuelle fut pour son épouse, qui avait nom Sabine, une épreuve bien sensible. Souvent, pendant les nombreuses nuits qu'elle passa sans sommeil, elle versa des larmes amères et pria le ciel d'éclairer son époux. « Voyez, cher Veit, lui répétait-elle souvent, vous êtes obligé d'avouer vous-même que les affaires de votre âme et de votre famille ne vont pas mieux depuis que vous vous êtes mis du parti de ceux qui méprisent la sainte Eglise. Vous pouvez juger de l'arbre par ses fruits. Depuis que vous n'allez plus à confesse, et que vous n'aimez plus nos offices divins, vous n'avez plus de consolations dans vos croix et vos souffrances, et vous ne mettez plus, comme autrefois, votre plaisir à faire le bien. Oh ! je vous en conjure, ne laissez pas votre bon cœur se corrompre ainsi ! »

Telles étaient les paroles que Sabine adressait à son époux, avec cette douceur qui distingue les âmes bonnes, aimantes et charitables.

Mais tous ces conseils et toutes ces représentations furent sans résultat. Son mari, il est vrai, semblait rougir, et regardait à terre avec des yeux immobiles; mais dès qu'il retournait auprès de ses faux amis, toutes les exhortations de sa femme s'evanouissaient sur-le-champ.

Sabine avait un cousin, nommé Gaspard, qui était un homme bon et aux sentiments chrétiens. Il était aimé de tous pour la générosité de son cœur, et Veit lui-même ne l'avait pas en aversion. Gaspard, qui déplorait vivement les erreurs où il était tombé, résolut de le guérir de son infirmité intellectuelle. Il n'attendait pour cela qu'une occasion favorable, qui ne tarda pas à se présenter.

L'hiver survint, et la terre fut bientôt couverte d'une épaisse couche de neige.

Vers dix heures de la nuit, alors que tout reposait dans le petit village, Gaspard, comme on en était convenu, se réunit avec quelques braves jeunes gens et pères de familles sur une magnifique place qui se trouvait devant la maison de Veit. Arrivés là, ils s'entretinrent une dernière fois de la manière dont ils voulaient exécuter leur louable dessein. Puis ils roulèrent ensemble de grandes masses de neige, et, avec des pelles, leur donnèrent une forme élégante, semblables à de grands carrés; ils entassèrent, des deux côtés, de hautes murailles de neige et construisirent ainsi un temple passablement spacieux! Le toit devant également être fait de neige, demandait plus de peine; cependant, après bien des efforts, ils réussirent à le placer. Ils élevèrent également un petit autel et une chaire magnifique avec des escaliers. On se figure aisément combien ils durent souffrir du froid en maniant cette neige avec leurs mains, à la lueur de deux lanternes.

Ce temple de neige, éloigné d'environ cinquante pas de la maison, et éclairé par les reflets de la lune, offrait un coup d'œil ravissant. Ils allèrent ensuite réveiller Veit, et le conduisirent auprès de leur temple. Gaspard, prenant alors la parole. « Tout ceci, mon cher cousin, n'est nullement une vaine plaisanterie. Ecoutez les explications que je vais vous donner.

Vous n'êtes plus content de notre Église, parce que vous vous êtes attaché à quelques personnes qui se conduisent d'une façon vraiment surprenante, et vous dites que l'Eglise catholique ne possède plus le vrai christianisme. Cela étant, nous avons voulu, cette nuit, construire pour vous et pour ceux de vos amis animés des mêmes sentiments que vous, un temple à part. Ce temple, il est vrai, n'est que de neige et ne tardera pas à se fondre à la chaleur du soleil; mais non moins passagère et vaine est l'erreur à laquelle vous êtes attaché; car tout ce qui est contraire à la doctrine et à l'unité de l'Eglise catholique passera, de même que la neige se fond aux rayons du soleil, et sera anéanti par Dieu, qui est la vérité éternelle. »

Ainsi parla Gaspard. En ce moment le soleil de la grâce divine vint illuminer le cœur de Veit; il renonça à ses faux principes et à ses sentiments égoïstes, et redevint un homme vertueux et chrétien. Sabine s'estima la plus heureuse des femmes, et la bénédiction du ciel rentra dans sa maison (*Nach Th. Nelk*).

c. *Le pic*.—Un homme sage et vénérable vivait à une époque très-dangereuse pour la foi; un grand nombre désertaient l'Église catholique et se jetaient dans le parti de l'hérésie. Quant à lui, malgré toutes les tentations qu'on lui suscita, il demeura inébranlable dans sa croyance.

Un pieux jeune homme, qui avait grandement à cœur le salut de son âme, lui adressa un jour la question suivante : « Dites-moi donc, ô vous le meilleur des hommes, comment vous vous y prenez pour rester fidèle à votre foi au milieu de toutes les attaques qu'on lui suscite. »

Le bon vieillard répondit : « Habituez-vous, mon cher fils, à suivre toujours fidèlement les leçons que Dieu vous donne dans le spectacle des œuvres de la création, et jamais, même dans les conjonctures les plus difficiles de la vie, vous ne serez sans conseil et sans secours. Voyez les pics, ces oiseaux au plumage noir, que l'on reconnaît à la tache rouge qu'ils ont sur la tête, ils ne volent d'ordinaire que sur les arbres malades et stériles, afin de les percer avec leur bec droit et carré, et d'extraire de leur écorce desséchée et pourrie les vers qui y séjournent, semblables à ces hérétiques qui ne cherchent à

gagner que ceux à qui ils savent déjà d'avance que leurs mauvaises doctrines seront agréables. La foi de ces sortes de gens est déjà faible et maladive, et les vers de leurs passions corruptrices leur causent d'affreuses douleurs.

« Éloignez-les donc de votre cœur; efforcez-vous, par la réception fréquente des sacrements, par la prière et autres moyens que suggère la piété, de procurer à votre âme les sucs nutritifs dont elle a besoin, et malgré tous les dangers qui menaceront votre salut éternel, vous resterez l'un des plus beaux et des plus fertiles arbres du jardin du Seigneur, c'est-à-dire de l'Eglise catholique. »

Qui cherche la perfection,
Loin de tout croire en téméraire,
Pèse avec mûre attention
Tout ce qu'il entend dire et tout ce qu'il voit faire [1].

§ XXII.

SUPERSTITION.

D. Quand quelqu'un a le malheur de perdre le don précieux de la seule religion qui rende heureux, et de se laisser entraîner à l'incrédulité, il tombe ordinairement dans une seconde faute, qui est la superstition, erreur qui fait que l'on attribue à certains objets une vertu extraordinaire qu'ils ne possèdent point, parce que Dieu ne la leur a point accordée.

Tout homme sentant en lui-même le besoin d'avoir une croyance, quand il a refusé de croire à Dieu et à la Providence, il se croit forcé d'y suppléer par cette fausse opinion qui attribue aux choses créées une va-

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre Ier, chapitre IV, tom. 4, pag. 171 (*Cit. du Trad.*).

leur surnaturelle. C'est ainsi que Saül, après avoir abandonné le culte du vrai Dieu, et lorsque le sentiment de la foi et de la piété se fut obscurci en lui, eut la pensée superstitieuse de faire invoquer la magicienne d'Endor, afin qu'elle prophétisât sur l'issue de la guerre avec les Philistins. Et c'est ainsi que, de nos jours encore, comme nous l'apprend l'expérience, plus d'un incrédule croit pouvoir remplacer sa croyance religieuse par quelques pratiques de superstition.

C'est dans le même sens que s'exprimait un prêtre de la Compagnie de Jésus, M. Wilsmers, le célèbre continuateur du catéchisme de Joseph Deharbe [1], en parlant des esprits frappeurs, dont il a été si souvent question pendant ces dernières années.

« L'incrédulité, disait-il, qui refuse de reconnaître la présence du Sauveur dans son sacrement auguste, et qui conteste à Dieu la souveraineté sur le monde extérieur, a fini par comprendre ce que sa passion offrait de fâcheux, et, effrayée du vide immense qui se faisait autour d'elle, elle a voulu en quelque sorte installer dans le monde une divinité nouvelle. Chaque erreur, chaque faux principe se constitue lui-même son propre bourreau. Dieu ayant voulu, dans le Saint-Sacrement de l'autel, habiter au milieu des enfants des hommes, et, par sa présence sensible, apaiser leur soif de la divinité, il a été dédaigné et méconnu. Mais, comme l'homme ne saurait jamais répudier complétement sa propre nature, il s'est vu en quelque sorte forcé de remplacer la présence de son Dieu par les pratiques les plus horribles et les plus aventureuses. N'ayant pas

[1] *Populærisches Lehrbuch der Religion.*

voulu croire, il a exagéré sa croyance en devenant superstitieux. »

Quant aux protestants, qui nous accusent souvent de superstition, il est aisé de leur renvoyer cette accusation ; car l'infirmité qu'ils nous attribuent se rencontre chez eux au plus haut degré.

Les paroles suivantes de Sénèque nous montrent que la superstition est aussi condamnable que l'incrédulité : « Dieu est honoré par la religion, disait-il, et il est profané par la superstition [1]. » — Saint Augustin disait de même : « Celui qui se livre à des pratiques superstitieuses tombe dans une misérable servitude [2]. » Et le vénérable abbé de Spanheim, Jean Trithemius, ajoutait : « Celui qui se fait l'esclave de la superstition nie la grâce de Dieu [3]. »

N'écoute pas tout ce qu'on dit,
Et souviens-toi qu'une âme forte
Donne malaisément crédit
ces bruits indiscrets où la foule s'emporte.
Il faut examiner avec sincérité,
Selon l'esprit de Dieu, qui n'est que charité [4].

La superstition se révèle dans une foule d'actions anti-chrétiennes. Telles sont en autres :

A. Croire qu'il existe *un art par lequel on apprend à connaître l'avenir.* — L'explication des songes, l'inspection des lignes de la main [5], le renversement d'une

[1] SENEC., *de Clement. ad Neronem*, lib. II, cap. V, in princip.

[2] S. AUG., *de Vera Religione*, cap. XXXVIII.

[3] JOANN. TRITHEM., *Epistol. ad Nicol. presbyt. Mercinens.*, ante finem.

[4] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre I[er], chapitre IV, tom. 4, pag. 171 (*Cit. du Trad.*).

[5] La *Chiromancie.*

salière, certains travaux entrepris de préférence un jour de vendredi, l'observation du cri de certains animaux, ainsi qu'une foule d'autres pratiques qui ont pour but la divination, sont des œuvres superstitieuses qui n'offensent pas moins Dieu que la saine raison.

La divination était déjà sévèrement défendue dans l'ancien Testament, comme on le voit par ces paroles que le Seigneur adressait aux Israélites par la bouche de Moïse : « Ne vous détournez point de votre Dieu pour aller chercher des magiciens, et ne consultez point les devins, de peur de vous souiller en vous adressant à eux. C'est moi qui suis le Seigneur votre Dieu » (*Levit.*, XIX, 31). Voici les paroles que saint Bernard adresse à ceux qui s'adonnent à la divination : « Homme misérable que vous êtes, comment êtes-vous assez téméraire pour oser arrêter que telle chose vous arrivera sûrement dans l'avenir? comme si Dieu, le Seigneur, avait abandonné le temps en votre pouvoir, et qu'il lui fût désormais impossible de disposer de rien ? »

Dans un autre endroit de l'Ecriture sainte, le Seigneur fait dire aux Israélites, par le ministère de Moïse : « Si un homme se détourne de moi pour aller chercher les magiciens et les devins, et s'abandonne à eux par une sorte de fornication, il attirera sur lui l'œil de ma colère, et je l'exterminerai du milieu de mon peuple » (*Levit.*, XX, 6).

Si donc la divination est un si grand péché, il s'ensuit nécessairement que quiconque cherche par ces moyens condamnables à connaître ses destinées futures, s'attire de graves inconvénients. « Savez-vous, demandait saint Basile, quels maux vous vous attirez

par la divination? Celui qui s'y livre et y met son espérance, se prive de la Providence et de la sollicitude du Seigneur [1]. »

Ajoutons à cela que la divination est une pratique insensée et ridicule. « Comment, en effet, dit saint Ambroise, pouvez-vous ajouter foi aux devins? Ignorant eux-mêmes le sort qui les attend, comment pourraient-ils connaître celui des autres? Il est ridicule de croire une pareille chose, parce qu'ils useraient certainement de cette prévoyance pour eux, s'ils avaient réellement ce pouvoir [2]. »

Remarque. — Il faut avouer, cependant, que le bon Dieu se sert souvent de songes pour instruire les hommes, pour leur communiquer des vérités consolantes et salutaires, ou pour les mettre en garde contre certains dangers. L'Ecriture nous offre un grand nombre d'exemples de ces sortes de songes mystérieux et prophétiques; il suffit de rappeler les noms de Jacob, Joseph, Pharaon, Daniel, des sages d'Orient. Ainsi Alexandre le Grand vit en songe un serpent monstrueux et effrayant, qui portait une racine dans sa gueule. Cette racine devait, au dire d'Alexandre, si l'on en trouvait une pareille, ce qui eut lieu, guérir l'un de ses généraux, Ptolémée, d'une blessure qu'il avait reçue d'une flèche empoisonnée. Cette plante fut également utile à plusieurs autres qui avaient été blessés de la même manière [3].

Que les saints aient eu aussi de pareils songes, c'est

[1] S. BASIL., *in cap. II Isaiæ.*
[2] S. AMBROS., *in Hexameron.*, lib. IV, cap. IV.
[3] Voir un rêve de cette espèce dans le CATÉCHISME HISTORIQUE, 2e vol., pag. 187, 4e édition.

ce que prouvent les nombreux exemples déjà cités dans le présent ouvrage, ainsi que les expériences d'une foule de personnes. C'est ainsi qu'un père de famille apparut en songe à son fils, et lui montra une cassette cachée qui renfermait les quittances de dettes payées depuis longtemps, mais que des créanciers de mauvaise foi lui réclamaient encore. — C'est ainsi qu'une mère apparut à sa fille qui menait une vie licencieuse et débauchée, et parvint par ses ardentes supplications à la convertir. — C'est ainsi encore qu'un père de famille en voyage fut averti en songe que sa maison était en feu, et qu'il devait se hâter d'aller sauver ses enfants ; ce qu'il fit. A l'occasion de ces songes merveilleux, nous rappellerons un mot de Protagoras, philosophe païen : « Il est utile à la vie humaine, disait-il, de ne les point laisser passer sans y faire attention. » — Cependant, quelque sage et salutaire qu'il puisse être de ne les point dédaigner, il serait superstitieux et indigne d'un chrétien d'ajouter foi à tous indistinctement ; car il ne faut point oublier ce conseil de l'Ecriture sainte : « Vous n'observerez point les songes » (*Levit.*, XIX, 26). Parmi ces songes, c'est le très-petit nombre qui ait une signification et une suite. La plupart ne sont que des images partielles d'événements déjà passés, réveillées dans le cerveau par les vapeurs qui y montent de l'estomac ; elles n'ont pas plus de sens que les nuages formés par les vapeurs de la mer, et qui représentent des vaisseaux, des rochers, des palais ou des chevaux.

TRAITS HISTORIQUES.

a Les songes chez les Iroquois. — Le Français Lebeau, qui a vécu longtemps parmi les Iroquois, raconte que ce peuple

croit tellement à la réalité des songes, que quand un de ces sauvages a été offensé ou frappé en songe par quelqu'un, il éprouve pour cette personne une haine aussi cordiale, et la considère pour son ennemi au même titre que s'il en avait été réellement offensé; de telle sorte qu'il serait dans le cas de chercher à ôter la vie à celui qui en songe aurait voulu lui nuire (*Jugendzeitung von Dolz*).

b. Le coucou. — Par une belle journée du mois de mai, Georges et Michel s'en allèrent à la forêt, où le coucou se fit entendre pour la première fois.

« C'est un oiseau de bon augure, s'écria le superstitieux Georges; son chant m'annonce le bonheur; je recevrai pour le moins une poche pleine d'argent.

— Pourquoi toi plutôt que moi? dit Michel, qui n'était pas moins superstitieux. Je ne vois pas pourquoi tu serais plus en faveur que moi auprès du coucou. Je suis certainement meilleur que toi, et je soutiens que c'est à moi qu'il annonce le bonheur. »

Au lieu de se réjouir de cette belle journée, les deux enfants commencèrent à se quereller; des disputes on en vint aux coups, et tous deux couverts de blessures se séparèrent en colère l'un contre l'autre.

La première fois que les deux enfants se rencontrèrent, ce fut chez le chirurgien. Tandis qu'il pansait leurs blessures, ils lui racontèrent comment la dispute avait commencé, et lui demandèrent quel était, selon lui, celui d'entre eux dont le coucou avait prophétisé le bonheur.

Le chirurgien leur répondit en souriant: « O insensés que vous êtes! ce n'est ni l'un ni l'autre de vous d'eux, mais moi. Car le coucou vous a renvoyés tous deux à la maison la tête ensanglantée; et quant à moi, il a mis de l'argent dans ma poche » (*Christophe von Schmid*).

c. Une autre histoire sur le coucou. — Un ermite tant soit peu simple, qui habitait une forêt, entendit un soir le coucou chanter vingt-deux fois. » Eh! s'écria l'ermite, ce coucou est pour moi un oiseau de bonheur; il a crié coucou vingt-deux fois: je vivrai donc encore vingt-deux ans. Or, s'il en est ainsi, que ferais-je pendant tout ce temps dans cette cellule? Pour-

quoi m'enterrerais-je tout vivant avant que le temps en soit venu? Ah! ah! je serais bien fou d'agir ainsi; je veux retourner dans le monde, me donner du plaisir pendant vingt ans, et prendre ma part des voluptés auxquelles se livrent les autres enfants de la terre. Les deux dernières années, je serai libre de les consacrer à une pénitence austère, et de réparer tout le mal que j'aurai fait précédemment. »

Ce discours achevé, l'ermite quitta sa solitude, rentra dans le monde, où il mena une vie licencieuse et criminelle. Mais combien croyez-vous qu'elle dura? vingt ans? Oh non! Le coucou, ou plutôt sa crédulité superstitieuse l'avait indignement trompé. Après avoir vécu deux ans dans le tumulte du monde, il tomba, par suite de ses honteuses débauches, dans une maladie affreuse, et mourut, en impénitent, de la mort la plus misérable.

d. Un oiseau servant d'indicateur. — Deux jeunes païens, raconte Flavius Josèphe, voyageaient en compagnie d'un juif. Arrivés à un endroit où deux routes se croisaient, ils furent embarrassés de savoir laquelle ils devaient prendre. Ils aperçurent un oiseau perché sur un arbre. Comme les païens ont généralement une grande confiance en cette espèce d'animal, ils se crurent heureux de cette rencontre.

« Voyez, s'écria l'un d'eux, cet oiseau nous pronostique un avenir heureux. Ne voulons-nous pas un peu attendre, jusqu'à ce qu'il soit parti? Nous irons du côté où il prendra son vol, et alors nous serons sûrs d'être heureux. » Sur ces entrefaites, le juif tira son arc qui reposait derrière un buisson, et abattit l'oiseau.

« Malheureux! s'écrièrent ses compagnons de voyage, qu'avez-vous fait là? Vous avez mis obstacle à notre bonheur! — Insensés que vous êtes, répondit le juif, si l'oiseau avait pu prévoir votre bonheur ou votre malheur, pourquoi n'aurait-il pas prévu son propre sort à lui, et pris la fuite pour éviter le coup qui l'attendait? »

e. Le paysan superstitieux. — Un paysan, assis sur son char, s'en allait avec son domestique chercher du bois à la forêt. « Voyez-vous, s'écria le domestique qui était assis sur le cheval,

ce lièvre qui court le long du chemin ? » Dès que le paysan l'eut aperçu, il fit aussitôt retourner sa voiture. « C'est un mauvais signe, dit-il, de voir un lièvre courir le long de son chemin : d'ailleurs, nous avons encore à faire aujourd'hui à la maison des travaux importants. »

Le jour suivant, ils retournèrent à la forêt. Ayant vu cette fois passer un loup : « C'est un bon signe, dit le paysan ; il annonce un grand bonheur. »

Ils entrèrent dans la forêt, dételèrent le cheval, qu'ils laissèrent paître çà et là, et se mirent à fendre du bois.—Mais quelle ne fut pas la surprise du domestique lorsque, le travail achevé, et voulant aller reprendre le cheval et la voiture, il vit que le loup avait étranglé le cheval et était en train de le dévorer ! « Hélas ! s'écria le paysan dans sa douleur, ce n'est pas le lièvre, mais bien le loup qui a été cause de mon malheur. Si aujourd'hui, comme hier, nous avions rencontré un lièvre au lieu d'un loup, je n'aurais pas eu le malheur de perdre ce cheval qui m'était si utile ! »

f. L'horloge de la mort.—« Je mourrai dans l'intervalle de huit heures, » disait la vieille Catherine à M. le curé ; car j'ai entendu aujourd'hui dans ma chambre sonner l'horloge des morts, ce qui est un signe de mort. » M. le curé s'efforça de l'amener à des idées plus saines, puis il lui dit : « Consolez-vous ; ce bruit léger que vous entendez et qui ressemble au tic-tic d'une montre, provient d'un petit hanneton de couleur brune qui est assis dans le trou d'un ver et qui ronge après du bois pourri. »

Catherine fut mécontente de ce que M. le curé refusait de croire à l'horloge des morts. Elle s'en retourna à la maison sans dire mot, et vécut encore plusieurs années fraîche et bien portante (***Heilingbrunner***).

g. La tourneuse de cartes. —Agathe était réputée dans tout le pays pour son habileté à tourner les cartes. Elle assurait que Dieu lui faisait connaître dans le mélange des cartes le sort de chaque individu. Elle prophétisait à celui-ci une longue existence, à celui-là un riche héritage, et elle révélait à tous les plus secrètes pensées de leurs cœurs. L'autorité ayant fini par en être informée, cette malheureuse fut, en punition, attachée

publiquement à un poteau, circonstance que les cartes ne lui avaient probablement pas fait connaître (*Le même*).

h. Le plomb fondu.—Dans une foule d'endroits, les jeunes filles ont coutume, pendant la nuit du nouvel an, de fondre du plómb, et, soit plaisanterie, soit qu'elles prennent la chose au sérieux, de prédire leur sort futur. On sait, en effet, que quand on fait fondre du plomb au feu, dans une cuillère d'étain, et qu'ensuite on le verse promptement dans l'eau, il se forme toutes sortes de figures, que chacun interprète alors à son gré. Ainsi, une fille voyant une figure qui, selon elle, représente une balance, est convaincue qu'elle sera mariée à un marchand.

M. Salzmann jugeait ces sortes de pratiques superstitieuses indignes d'un homme intelligent, et trouvait une pareille curiosité inconvenante pour une fille honnête. « Dieu, disait-il, accordera à chacune ce qu'il lui a destiné. Quant aux fondeuses de plomb, elles ne méritent pas d'avoir un brave homme pour époux. » Aussi défendait-il sévèrement à sa fille de s'adonner à de pareilles folies.

Mais comme Ernestine avait déjà donné le mot pour le soir, qu'elle avait convoqué quelques amies pour fondre le plomb, et que les parents de ces dernières devaient passer chez elle la soirée de la Saint-Sylvestre, la fille du marchand ne répondit rien aux représentations de son père, se disant que ce n'était là qu'un petit amusement, et que d'ailleurs personne n'en saurait rien.

Vers minuit, lorsque la compagnie se fut adressé ses félicitations de bonne année, et que les verres de punch eurent été vidés à plusieurs reprises, les trois jeunes amies se glissèrent secrètement dans la chambre à coucher d'Ernestine, où se trouvait déjà une marmite pleine de charbon, et tout ce dont elles avaient besoin pour l'opération.

Le plomb fut aussitôt mis au feu. Les jeunes filles soufflaient de toutes leurs forces sur le charbon ; mais la masse épaisse et solide du métal refusait d'entrer en fusion.

Sur ces entrefaites, Ernestine fut appelée par son père. Dans la crainte qu'il ne s'aperçût de cette action qu'il avait défendue, elle cacha sous son lit la marmite de braise, ainsi que tous les accessoires. Comme Ernestine avait une peur terrible qu'on

ne découvrit les charbons placés sous son lit, dès qu'elle fut libre, elle prit une lumière et courut aussitôt dans sa chambre à coucher. Elle arrivait trop tard. Lorsqu'elle ouvrit la porte, un épais nuage de fumée s'abattit sur elle, et le feu n'étant plus contenu par le manque d'air, les flammes jaillirent avec force de dessous le lit. Ernestine, sur le point d'étouffer, voulut s'élancer dehors : mais elle laissa tomber son chandelier, et s'affaissa sur le plancher en poussant un cri perçant.

Les personnes de la maison accoururent ; mais déjà toute la chambre était enflammée, le feu était aux habits d'Ernestine, et ses cheveux étaient entièrement consumés. Après avoir été en danger pendant trois semaines, et expié au milieu de tourments atroces sa conduite superstitieuse, Ernestine finit par recouvrer la santé.

Une grande partie de la maison devint la proie des flammes ; ce qui causa un dommage considérable aux parents d'Ernestine (*Nach « Palamedes, » oder Erzœhlungen von Dr Fel. Sternau*).

i. Unè tante superstitieuse. — Madeleine fut élevée dans son enfance par une vieille tante qui prédisait toutes sortes de choses superstitieuses. Un jour Madeleine lui entendit dire que l'on trouvait de l'argent quand on allait trois vendredis de suite au cimetière, et que l'on prononçait certains mots sur les tombes les plus récentes.

Comme Madeleine n'était pas fâchée de trouver de l'argent, elle voulut faire l'essai. Le premier et le second vendredi, son père, qui ne savait pas où elle était, s'informa du motif de son absence. Madeleine lui ayant expliqué le but qu'elle se proposait, il se mit à rire de sa simplicité, et lui dit : « Es-tu certaine que quelqu'un ait déjà trouvé de l'argent de cette manière ? — Non, répondit Madeleine. — Eh bien, il est certain que tu n'en trouveras point non plus, ajouta le père. Reste plutôt à la maison, et travaille assidûment ; alors tu apprendras, non pas à trouver l'argent, mais à le gagner honorablement. » (*K. Thieme's sæchs. Kinderfreund*).

k. Une victime de la superstition. — Guillaume, fils d'un tisserand de Goerlitz, se trouvait un jour présent lorsque quelques personnes se faisaient prédire l'avenir par une vieille femme. Comme il considérait la divination pour une sottise ou une im-

posture, il se mit à rire de la crédulité de ces bonnes gens ; ce qui fâcha fort la vieille femme. Voulant se venger de lui, elle lui prédit qu'il mourrait cette même année, et, qui plus est, au mois de septembre.

Quoique Guillaume eût beaucoup ri précédemment de la prétention de la vieille, comme la prédiction le touchait personnellement, il en fut frappé et raconta la chose à ses parents.

Ceux-ci jugèrent très-sainement l'affaire. « Cher fils, lui dirent-ils, ne vous inquiétez nullement de ce qu'a dit cette méchante femme : nul homme ne peut connaître l'heure à laquelle vous mourrez, et la personne qui prétend le savoir, moins que tout autre. Il est aisé de voir que cette vieille devineresse a voulu se moquer de vous. Il est probable que si vous n'aviez pas ri de son art, elle vous aurait prophétisé quelque chose d'agréable. »

Guillaume sentit que ses parents avaient raison ; cependant il n'eut pas assez de force pour surmonter la crainte que cette prophétie avait produite en lui. Il n'avait plus de goût ni pour le boire ni pour le manger ; et pendant plusieurs nuits la frayeur l'empêcha de dormir. Tout ce qui lui avait fait plaisir jusqu'alors lui était devenu indifférent, et il lui était impossible de se livrer au travail. La frayeur continuelle où il était dans l'attente du jour de sa mort le rendit tellement chétif, qu'il fut pris d'une fièvre chaude. Il en mourut, même avant le jour qu'il redoutait, dans les plus belles années de sa vie (*Nach ebendens*).

l. La roue de fortune.—La vieille Gertrude faisait de la divination et autres pratiques secrètes et superstitieuses sa principale occupation. Elle possédait entre autres ce qu'on nomme une roue de fortune, que plusieurs personnes, désireuses de connaître leur avenir, lui faisaient tourner pour deux sous. Cette roue de fortune, sur la circonférence de laquelle étaient écrits des chiffres, se mouvait autour d'un axe, dans le sens horizontal ; elle était unie à l'une de ses extrémités à une boîte recouverte d'un drap noir, et à l'autre extrémité elle était pourvue d'une aiguille de cuivre. Sur la petite boîte, du côté gauche de la roue, se trouvait ce qu'on appelle une baguette magique,

et du côté droit on voyait un livre noir renfermant des chiffres et des signes de toute espèce.

Quand quelqu'un voulait une consultation, la vieille femme saisissait sa baguette, frappait sur la petite boîte, et aussitôt la roue se mettait en mouvement. A un second coup de baguette donné sur la petite boîte, elle s'arrêtait de nouveau. On cherchait ensuite dans le livre le chiffre sur lequel l'aiguille s'était arrêtée, et la vieille expliquait alors les signes et les figures qui s'y trouvaient, et que, naturellement, personne d'autre qu'elle ne pouvait comprendre.

L'histoire de la roue de fortune resta longtemps une énigme, jusqu'à ce qu'enfin le gouvernement envoya des commissaires pour faire une enquête. Tout en entrant dans la chambre de la vieille, ils leur sembla entendre comme un bruit étouffé, semblable à celui d'une personne qui tousse, sortir de la petite boîte couverte d'un drap noir. Ils s'en approchèrent, ouvrirent la porte de la petite boîte, et aperçurent une jeune fille blottie sur un tabouret. Cette pauvre enfant, dépourvue d'air, respirait à peine et était sur le point de s'évanouir. Elle expliqua, non sans éprouver beaucoup de difficulté, qu'à l'exception de la nuit et de l'heure de midi, elle était obligée de rester constamment dans cette petite maison, assise sur un tabouret, afin de mettre en mouvement ou d'arrêter, suivant les coups de la baguette magique, la roue de fortune.

Cette pauvre enfant fut confiée pour être élevée à une veuve pieuse et aisée, et quant à la vieille, elle fut condamnée, pour cause de supercherie et de pratiques superstitieuses, à dix années de travaux forcés (*Nach C. A. Staudenmaier's Erzæhlung: « Die Klopfgeister »*).

m. La comète.—Déjà dans les temps les plus reculés l'apparition d'une comète jetait l'effroi et la consternation parmi des nations tout entières.

Ce phénomène était généralement considéré comme l'avant-coureur d'une calamité inévitable. « Car, disait un écrivain de l'antiquité :

« Jamais les nautonniers,
Jamais les peuples ne la voient impunément ; mais sa queue
[menaçante

Annonce aux vaisseaux la tempête, et
Aux villes l'approche des ennemis [1]. »

Ainsi chantaient les poëtes, et ce qu'ils chantaient, le peuple le croyait. Plusieurs Romains, quand ils apercevaient une comète au ciel, se figuraient qu'on était menacé de quelque révolution terrible ou de l'invasion d'une armée puissante. Un grand nombre d'autres peuples s'imaginaient qu'une comète pronostiquait la guerre ou la mort de quelque grand potentat.

Quand le roi de Corée apprend qu'une comète va paraître, il fait doubler sa garde, met toute son armée en mouvement et fortifie ses villes. Car dans ce royaume, ainsi que dans quelques îles de la mer du Sud, on considère la comète comme un avant-coureur de la guerre. Les sauvages de l'Amérique redoutent, eux aussi, l'étoile fumante, comme ils appellent la comète, et s'efforcent de la chasser par leurs cris et leurs clameurs.

En Europe, pays d'ailleurs si civilisé, on a eu de tout temps l'habitude de regarder l'apparition d'une comète comme un messager de la colère divine, comme un héraut de la guerre, et comme l'annonce de la famine ou de quelque autre calamité.

C'est ainsi qu'une comète ayant paru avant le siége de Constantinople par les Turcs, il fut ordonné que dans toutes les églises de la chrétienté on sonnerait journellement toutes les cloches, le jour et la nuit, et ferait des prières publiques ; ceux qui négligeaient ce devoir étaient menacés d'une peine sévère. On prétend que c'est à l'occasion de la comète de 1556 que Charles-Quint abdiqua la dignité impériale, et se retira au monastère de Saint-Just.

En Danemark, une médaille commémorative fut frappée à l'occasion de la comète de 1618. On y voyait une grande multitude de peuple prosterné à terre et priant les bras levés vers la comète si redoutée. Autour de la médaille on lisait cette inscription : « Fasse le ciel que cette comète nous apprenne à corriger notre genre de vie ! »

[1] . . . . . Non illum navita tuo,
Non impune vident populi, sed crine minaci
Nuntiat aut ratibus ventos, aut urbibus hostes.
CLAUDIAN., *de Raptu*, t. I, 2.

De nos jours encore, bien que nous vivions à une époque où l'on parle tant de progrès, on voit une foule de personnes qui craignent qu'une comète venant à se rencontrer avec la terre, celle-ci ne soit entraînée dans les espaces incommensurables et ne soit pulvérisée. Nous en avons une preuve dans l'histoire de nos jours. Lorsqu'il eut plu à quelque esprit oisif de propager le bruit insensé que le 13 juin 1858 la terre se rencontrerait avec la comète et serait réduite en poudre, plusieurs habitants de la campagne furent pris d'une telle frayeur, qu'ils négligèrent la culture de leurs champs et vécurent au jour le jour. En vain leur disait-on qu'on avait eu souvent de semblables terreurs, qu'on n'avait rien à craindre de la comète, puisque cette sorte de corps célestes ne se compose pas de masses compactes, mais simplement d'agglomérations de parcelles fines et diaphanes, et qu'ils ne peuvent se rapprocher de notre terre que de 300,000 lieues allemandes, au plus; qu'une telle rencontre de la terre avec une comète ne pouvait jamais être annoncée d'avance d'une manière infaillible, et que, cette occurrence eût-elle lieu, la terre serait traversée par la masse de la comète comme par un simple nuage et n'en éprouverait aucun dommage; que les comètes, de même que les étoiles fixes, fournissaient une preuve éclatante de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu, et nous invitaient à glorifier son saint nom. En vain leur rappelait-on sous toutes les formes ces paroles du prophète Jérémie: « Voici ce que dit le Seigneur: Ne vous rendez point disciples des erreurs des nations, et ne craignez point les signes du ciel comme ces nations les craignent [1]. » Le peuple, hélas, aime mieux ajouter foi aux folles prédictions des faux prophètes qu'aux divines Ecritures et à la saine raison.

Il faut que les prophéties terrifiantes offrent un charme tout particulier, puisque le plus sage d'entre les sages n'a pu lui-même résister à la tentation de jouer le rôle de prophète. On sait, en effet, que Newton s'est efforcé d'établir que le monde ne subsisterait plus au-delà de cinq cents ans, et que la plus grande des comètes que nous connaissions donnerait au soleil

[1] JÉRÉM., chap. X, 2.

une secousse si violente qu'il serait mis pour toujours hors d'état d'éclairer les habitants de la terre.

n. L'extinction de la lumière le soir de Noël. — Le petit Antoine disait un jour à son père : « Hier, notre vieille tante racontait que quand on laissait la lumière s'éteindre pendant la veillée de Noël, il mourait à coup sûr quelque personne de la maison. Cela est-il vrai ? »

Son père lui répondit : « Ce n'est pas seulement une personne de la maison, mais toutes qui devront mourir un jour, que la lumière s'éteigne, ou non ; car nous sommes tous des créatures mortelles. Mais il existe une autre lumière douée de cette propriété merveilleuse, que celui-là est obligé de mourir, qui l'éteint dans son intérieur. Cette lumière, c'est le divin Sauveur, qui a dit de lui-même : « Je suis la lumière du monde. » La raison pour laquelle le soir de Noël nous allumons tant de lumières, c'est pour indiquer qu'après la venue de Jésus-Christ sur la terre, les peuples ne doivent plus être ensevelis dans les ténèbres spirituelles, mais que cette lumière divine doit remplir nos cœurs de sa splendeur ; car qu'est-ce que l'homme sans la lumière ? »

o. La chiromancie. — Un savant du seizième siècle était grand partisan de la chiromancie, cet art qui consiste à prédire les destinées futures d'une personne, d'après l'inspection des linéaments de la paume de la main.

Un jour, il alla rendre visite à un bourgeois, père d'une nombreuse famille. Tous les petits enfants présentèrent successivement leurs mains pour que le savant les examinât. Après les avoir toutes inspectées avec une grande satisfaction : « Voilà un petit garçon, dit le savant au père, qui un jour deviendra immanquablement un grand docteur. » Vous vous trompez, monsieur, répondit le père en souriant, cet enfant n'est point un garçon, mais une fille » (*Jugendzeitung von Dolz*).

p. La famine produite par la superstition.—Suivant une lettre écrite du pays des Cafres, le 20 août 1857, cette contrée fut, pendant le cours de cette même année, en proie à toutes les horreurs de la famine.

Un faux prophète, originaire de ce pays, était parvenu par ses sermons à persuader le peuple de tuer tous ses troupeaux, et de laisser ses campagnes incultes. Son but secret était de l'amener, par la famine qui devait nécessairement survenir, à un combat désespéré contre la colonie anglaise.

La famine arriva, et les Cafres déplorèrent amèrement leur crédulité. Des centaines mouraient journellement de faim, et l'administration employait quatre mille de ces infortunés à des travaux publics.

q. Le prophète de la température. — Louis XI, roi de France, voulant un jour aller à la chasse. demanda à son astronome si le beau temps se maintiendrait. L'astronome lui répondit affirmativement. Lorsque le roi arriva avec sa suite dans le voisinage d'une forêt, où la chasse devait avoir lieu, il rencontra un charbonnier avec un âne qui portait un sac de charbon sur son dos. « Hâtez-vous de vous en retourner, gracieux maître et seigneur, dit le charbonnier au prince; car il va survenir une forte pluie de tonnerre. » Le roi sourit de la simplicité de cet homme noir et continua son chemin.

A peine la chasse fut-elle commencée qu'un orage terrible éclata; l'eau tomba en si grande abondance que le roi eut mille difficultés de s'en retourner.

Le lendemain, le prince fit venir le charbonnier et lui demanda où il avait étudié l'art de prédire la température. « Je n'ai jamais été à l'école, répondit le charbonnier, et je ne sais ni lire ni écrire; mais j'ai un prophète du temps à qui il arrive bien rarement de se tromper.

— Et quel est-il, ce prophète, poursuivit le roi ? — C'est mon âne, répondit le charbonnier; quand il laisse tomber ses oreilles et qu'il se frotte contre un mur ou contre un arbre, on est sûr d'avoir du tonnerre. »

Cette explication divertit fort le roi; il fit traiter royalement le charbonnier et son prophète du temps, heureux d'avoir appris que c'est à l'aide des signes avant-coureurs qu'on aperçoit dans la nature, qu'on peut le mieux prévoir la température.

Les signes de température fondés sur les lois du

monde physique sont, en effet, les seuls qui offrent quelque garantie ; tous les autres sont incertains et douteux.

Parmi ces signes, il faut classer ceux qui sont fournis par l'observation du soleil et de la lune, des vents, des nuages, de certaines espèces d'animaux, d'un certain nombre d'oiseaux, de la grenouille, du misgurne, de la sangsue, etc. Quant aux indications prétentieuses que les fabricants d'almanachs donnent de la température, on peut dire d'elles ce qu'un ancien faiseur d'almanachs disait à son ami : « C'est moi qui fais le calendrier, mais c'est Dieu qui fait le temps. »

Il faut également qualifier de superstitieuse

B. L'opinion de ceux qui prétendent qu'on peut arbitrairement, moyennant le secours du démon, causer du dommage à son ennemi, *enchanter* son corps, sa famille, ses domestiques, et ensorceler son bétail et ses propriétés. « Il ne faut rien appréhender, ni rien espérer des artifices du démon, disait saint Augustin ; le démon n'a de puissance sur nous qu'autant que Dieu lui en accorde. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Les œufs enchantés.—Le maire d'un village entra un soir dans la salle d'une auberge, et se fit apporter une cruche de bière et une paire d'œufs cuits à la coque. Lorsqu'il ouvrit le premier, il y trouva un long cheveu noir ; il ouvrit le second, et trouva également un long cheveu noir.

Les paysans qui se trouvaient dans la salle en furent effrayés, assurant qu'il y avait là quelque chose de surnaturel.

Quant au maire, il se contenta d'en rire, et demanda à la femme de l'aubergiste de qui on avait acheté ces œufs. « Ils

viennent du petit Lucas, marchand de balais, » répondit-elle. Le maire le fit aussitôt amener par l'agent de police Lorsque l'enfant entra dans la salle, le maire lui dit : « Tu es un voleur ! Depuis longtemps ma voisine se plaignait qu'on lui prît des œufs dans les nids de ses poules, et jamais jusqu'ici elle n'avait pu parvenir à découvrir le voleur. Voyant cela, je lui ai conseillé de percer chaque œuf avec une fine aiguille, d'y faire entrer un long crin de cheval et de les remettre dans le nid. C'et ce qu'elle a fait ; et voilà comment un cheveu vient de faire connaître que tu es un voleur d'œufs. — Agent de police, enfermez-moi dans la tour ce mauvais garnement, et qu'il y passe la nuit » (*Christophe von Schmid*).

b. Le bétail ensorcelé.—Thérèse courut, les larmes aux yeux, chez M. le curé, et lui raconta que sa vache était ensorcelée, attendu qu'elle donnait du sang au lieu de lait. « Bonne femme, lui répondit M. le curé, ce que vous me dites de la couleur de votre lait ne signifie pas grand'chose. Quand le bétail mange de certains herbes, il donne un lait dont la couleur ressemble parfaitement à celle du sang. »

Sur le conseil de M. le curé, Thérèse garda pendant quelques jours sa vache à la maison, et lui donna une nourriture pure et saine. Sa vache ne tarda pas à donner un lait aussi beau et aussi blanc que précédemment (*Heilingbrunner*).

c. Pression d'un fantôme. — Veit, après avoir bu le soir une grande quantité de bière, alla se mettre au lit et s'endormit couché sur le dos. Quelques heures après, il se sentit violemment pressé autour de la poitrine, au point que la respiration faillit lui manquer. Il voulut crier au secours, mais il ne le put, tant son malaise était grand. — Le lendemain, il raconta qu'il avait été pressé par un fantôme (*Le même*).

d. La sorcière. La femme Barbe ne pouvait réussir à faire du beurre, et quand elle y parvenait, personne ne voulait le lui acheter. « Si seulement je connaissais la sorcière qui occasionne ce malheur à notre famille, disait-elle un jour à M. le curé.

—Cette sorcière, c'est vous-même, lui répondit M. le curé. Vous êtes de toutes les femmes de ménage de l'endroit la plus

malpropre ; votre corps et vos habits sont recouverts d'une couche d'ordures, et quant à vos écuelles à lait, elles sont d'une saleté remarquable. Telle est la cause pour laquelle personne ne veut acheter de votre lait et de votre beurre » (*Le même*).

Une autre superstition non moins ridicule, c'est

C. *La peur des revenants.* — La croyance aux revenants vient presque toujours de ce qu'on n'a pas bien vu, ou de ce qu'on ne connaît pas la cause d'une multitude de faits extérieurs. Ajoutons que si nous nous tenions fermement attachés à Dieu, si nous l'aimions par-dessus tout, et si nous observions volontiers et fidèlement sa volonté, nous ne craindrions pas les mauvais esprits. « Car, dit la sainte Ecriture, Dieu n'a point pardonné aux mauvais anges, mais il les a précipités dans l'abîme, où les ténèbres sont leurs chaînes, et où ils sont tenus en réserve jusqu'au jugement » (II *Pierre*, II, 4). Ils ne sauraient donc nous nuire, et par conséquent il est inutile de craindre les mauvais esprits et les fantômes, ces derniers n'étant autre chose que des images trompeuses de notre imagination. « Il n'y a que les méchants, dit le vénérable François Titelman, qui craignent alors qu'il n'y a rien à craindre [1]. » — « Celui qui a une bonne conscience, disait un autre écrivain ecclésiastique, ne doit jamais avoir peur [2]. »

La crainte des revenants est, en outre, éminemment préjudiciable. Celui qui s'y laisse entraîner empoisonne sa vie, nuit à sa santé et devient le jouet des hommes méchants et corrompus.

[1] FRANCISC., *in Annotat. super Psalm.* XIII, ante finem.
[2] *Gloss.*, *Int. sup.*, Ps. XXXVII.

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemple biblique.—Les apôtres furent, eux aussi, saisis de crainte lorsque le divin Sauveur leur apparut après sa résurrection. La pensée leur vint que ce pourrait bien être son esprit séparé de son corps. Mais Jésus leur montra ses pieds et ses mains, et leur dit : « Regardez mes mains et mes pieds ; c'est moi-même. Touchez, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai » (*Luc*, XXIV, 39). Cependant, comme ils ne croyaient point encore que ce fût lui-même, il leur dit : « Avez-vous quelque chose à manger ? » Et ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Et il mangea devant leurs yeux, pour leur prouver que ce n'était point un pur esprit, mais leur divin Seigneur et Maître, qu'ils avaient devant eux.

Il faut dire, du reste, que cette crainte des apôtres n'avait point sa source dans la superstition, mais dans leur amour pour Jésus-Christ. La joie qu'ils éprouvèrent en apprenant qu'il vivait, et qu'il était réellement devant eux sous sa véritable forme, était trop grande pour la plupart, pour qu'ils osassent tout d'abord en croire leurs propres yeux.

AUTRES EXEMPLES.

b. Saint Germain, évêque d'Auxerre. —Surius raconte que ce saint évêque entreprit un jour un voyage par l'hiver le plus rigoureux, et arriva le soir dans une localité où, fatigué des incommodités de la route, il chercha un gîte pour y passer la nuit.

Il trouva une maison qui offrait le plus misérable aspect ; elle était à moitié écroulée, le toit avait disparu, et depuis longtemps elle n'était plus habitée par aucun être humain. Les ronces, les broussailles et les épines y croissaient en foule, comme cela arrive d'ordinaire dans les ruines sauvages et désertes.

« Vénérable évêque, lui dirent quelques gens de l'endroit, nous vous conseillons de passer la nuit en plein air, plutôt que d'aller vous réfugier dans ce malheureux asile ; car on y est inquiété par des revenants. » Mais le saint évêque ne se

laissa point dissuader par leurs discours, et il passa la nuit dans cette masure décriée.

Il se rendit avec son serviteur dans une chambre à part, et laissa dans d'autres chambres le reste de ses domestiques qui y firent un modeste repas. Pour l'évêque, il ne toucha point de nourriture, mais il se fit faire une lecture dans l'Ecriture sainte par son domestique, et quelque temps après, comme il était fatigué, il s'endormit.

Pendant qu'il reposait, une figure affreuse apparut dans la chambre, et on entendit un bruit terrible, semblable à celui que feraient les pierres d'un édifice en tombant les unes sur les autres. Le domestique poussa un cri lamentable, et appela le saint à son secours. L'évêque, qui était demeuré impassible, interpella la figure dans les termes suivants :

« Je te conjure, au nom de Jésus-Christ, de me dire qui tu es et ce que tu veux ! » La figure terrible répondit d'une voix suppliante : « Je suis l'âme d'un défunt, dont le cadavre, de même que celui de mon compagnon, repose sans sépulture dans cette maison ; si nous troublons les autres, c'est parce que nous-mêmes n'avons point de repos. Je vous en conjure donc, saint homme, venez à notre secours par votre prière et par l'intercession de l'Eglise. »

Touché de la nécessité de cette âme, le saint évêque prit une bougie allumée, et suivit l'apparition jusqu'à l'endroit où reposaient les ossements des deux défunts. Le lendemain, il fit enlever les décombres qui les couvraient, et trouva, outre les cadavres, les chaînes auxquelles ils étaient liés. Il les fit enterrer dans le cimetière. Dès qu'on eut offert pour ces âmes le saint sacrifice de la messe, et récité les prières ordinaires de l'Eglise, ce lieu devint tranquille et jamais on y entendit plus le moindre bruit (*Nach Forschung und Denkwürd*).

C'est ainsi, comme le rapporte la légende, qu'une foule d'autres saints eurent de semblables apparitions. Les défunts, pleins de confiance en leurs pieuses prières, les conjuraient de les secourir par leur intercession auprès de Dieu.

Pour nous, quand nous rêvons à quelque personne défunte, la première chose que nous devons faire, c'est de prier pour elle et de venir à son secours. Si elle n'a pas besoin de notre prière, elle se réjouira du moins du pieux souvenir que nous lui aurons conservé, et notre prière profitera à d'autres âmes.

Au reste, les exemples suivants serviront à montrer que nous ne devons point nous laisser effrayer par ces sortes de faits qui, ayant une apparence de rareté et même de magie, produisent sur nous, par suite de notre crédulité, une horreur naturelle et invincible ; car tous ces phénomènes s'expliquent par une erreur de nos sens ou par quelque motif analogue.

TRAITS HISTORIQUES.

c. *Une figure blanche.*— Le vieil évêque de Chichester fut un jour réveillé vers quatre heures du matin par un bruit qui se produisit dans son château, et pendant lequel la porte de sa chambre s'ouvrit. Il vit entrer une personne du sexe tout habillée de blanc, qui s'assit près de son lit, tira un paquet de lettres de sa poche et se mit à lire.

« Qui es-tu ? » demanda l'évêque tout effrayé. — Pour toute réponse, la personne exhala un profond soupir. L'évêque tira le cordon de sa clochette, mais ses domestiques dormaient si profondément que personne ne l'entendit. L'évêque sonna sans discontinuer, mais personne ne vint. Les domestique n'arrivèrent que lorsque l'apparition se fut retirée. L'évêque leur ayant demandé s'ils n'avaient pas vu cette figure de femme, ils répondirent négativement, et s'efforcèrent de persuader à l'évêque que ce n'était qu'un rêve.

D'autres personnes qui avaient aussi entendu parler de cette affaire prétendirent de même que ce n'était qu'une imagination ou un songe.

Cependant, on finit par apprendre du surveillant d'une maison d'aliénés qu'un fille était échappée au gardien, et qu'ayant

trouvé ouvertes les portes du château de l'évêque, elle y était entrée. Il ajouta qu'une de ses manies était de lire continuellement dans un petit paquet de lettres.

d. Une autre figure blanche.— Jean, obligé de passer un jour sur un cimetière, vit un spectre blanc. Il eut peur et raconta à qui voulut l'entendre qu'il avait vu une figure blanche ayant la forme d'un spectre.

Cette histoire de spectre s'éclaircit plus tard. Au cimetière était annexé un jardin qui renfermait une grande quantité d'arbres fruitiers. Quelques mauvais garnements avaient l'habitude de s'y rendre de nuit pour voler des fruits. Afin de n'être point troublés dans leur mauvaise action, il était entendu que l'un d'eux mettrait une chemise blanche, et se promènerait autour du cimetière.

Mais leur imposture ne tarda pas à être découverte. Un jour qu'un chasseur revenait de la campagne un peu tard dans la soirée et passait sur le cimetière, la figure blanche reparut comme de coutume et se dirigea vers le chasseur. « Halte-là, s'écria ce dernier, et dis-moi qui tu es, autrement ton affaire n'ira pas bien ! » Comme le revenant ne répondit rien, le chasseur lui déchargea dans les jambes son fusil plein de dragées. Le prétendu spectre tomba sur le sol, et fut en proie à d'affreuses douleurs ; cependant il finit par se guérir totalement (*Rochow's Kinderfreund*).

e. Le prétendu mort. — Un malfaiteur convaincu de meurtre fut pendu à une potence. Le domestique d'un négociant, qui l'ignorait et qui se rendait à la foire, arriva bien avant dans la nuit devant la porte de la ville où se trouvait érigée la potence. Comme il trouva la porte fermée, il passa la nuit dans un buisson près de la potence. Peu de temps après arrivèrent d'autres marchands qui allaient aussi à la foire. Sachant que le malfaiteur avait été pendu, ils levèrent les yeux vers la potence, et s'écrièrent : « Descends de là, et viens avec nous à la foire ! »

Ces paroles réveillèrent l'individu qui dormait dans le buisson, et il répondit à haute voix : « Attendez, attendez un peu, camarades, je viendrai tout à l'heure. » A cette réponse inattendue, les marchands furent saisis d'une frayeur mortelle ; c

ils crurent que le pendu venait de renaître à la vie. Ils ne dirent plus mot et se hâtèrent de prendre la fuite. L'autre leur courant après : « Attendez-moi donc, leur criait-il, puisque j'arrive ! »

Les marchands arrivèrent en ville épuisés, pâles comme la mort et tout trempés de sueur; ils annoncèrent que le pendu venait de recouvrer la vie, et qu'il ne tarderait pas à entrer en ville (*Jugendzeitung von Dolz*).

f. Le crâne sonore. — Maître Conrad, menuisier habile, revenant le soir de chez un riche gentilhomme qui lui avait comcommandé un travail, rentrait en ville. L'obscurité était déjà complète lorsqu'il passa sur une place où, quelques jours auparavant, trois brigands avaient été passés au fil de l'épée. Tout à coup il entendit un sifflement dont les sons tantôt faibles, tantôt plus forts, ressemblaient à ceux d'un instrument.

Conrad s'arrêta et prêta l'oreille. Il fut longtemps sans pouvoir se rendre compte d'où venaient ces sons entrecoupés. Enfin il découvrit qu'ils étaient produits par les crânes des trois malfaiteurs qui, après que leurs cadavres eurent été enfouis dans le sol, avaient été suspendus à des pieux, non loin du chemin. Un frisson glacial parcourut les membres de l'ouvrier. Il rentra en ville aussi vite qu'il put, et le lendemain il raconta partout cette apparition de spectre. D'autres personnes, voulant se convaincre du fait, sortirent de ville le soir et entendirent également cette étrange musique.

La chose fut examinée, et on trouva que, par une maladresse du bourreau, l'un des malfaiteurs n'avait pas été frappé à la véritable place, mais qu'au premier coup de sabre il avait été atteint dans la joue et dans le menton. Ce coup mal appliqué avait produit une grande ouverture, qui, en séchant en plein air, s'était encore agrandie. Le vent du soir venant s'engouffrer dans cette vaste ouverture et s'échappant avec peine par l'ouverture plus étroite produite par la bouche et par les dents, était la cause de cette singulière harmonie. Il était en outre facile de s'expliquer pourquoi ce bruit se faisait entendre principalement le soir, attendu que le vent qui venait dans cette direction soufflait rarement de jour.

g. Une résurrection apparente.—Une vieille femme de cham-

bre qui vivait à la cour du duc Louis de Sforzia, de Milan, venait de mourir.

Quelques jours après, et alors qu'elle était déjà enterrée depuis longtemps, on la trouva de nouveau vivante dans son lit, et bientôt on entendit répéter partout que la femme que l'on avait enterrée dernièrement était ressuscitée. »

Tout le monde fut saisi de crainte et d'effroi. Cependant quelques personnes moins peureuses ayant voulu s'assurer de ce qu'il en était, elles pénétrèrent dans la chambre de la femme ressuscitée et trouvèrent dans son lit un singe qui avait mis sur sa tête le bonnet de la défunte (*Nach den Papieren meines selig. Vaters*).

h. Puissance de l'imagination.—M. Coint, personnage illustre que la grande révolution française avait forcé, à la fin du siècle dernier, de prendre la fuite, avait adopté sa nièce, qu'il aimait comme sa vie.

Plus tard, cette pauvre fille tomba à l'état de démence par suite du chagrin que lui causa la mort prématurée de ses chers parents, et un jour, dans un accès de fureur, elle sauta par la fenêtre.

Qu'on se figure la frayeur qui s'empara de M. Coint lorsque, rentrant dans sa patrie après plusieurs années d'absence, il crut rencontrer la défunte dans son cabinet d'études, étendue sur le plancher. Mais après un examen plus attentif, il se trouva que ce que son imagination lui avait représenté comme étant la figure de cette chère fille, était simplement du linge qui avait été suspendu là après une lessive (*Le même*).

i. Le cordon de la clochette. — Un riche négociant mourut à Marseille en l'année 1776. Il était étendu mort dans son lit, et personne ne se trouvait auprès de lui. Tout à coup, on entendit sonner à plusieurs reprises la clochette dont le cordon aboutisssait dans la chambre du défunt, et dont il avait coutume de se servir pour appeler les domestiques. Comme on savait qu'il n'y avait personne dans la chambre, on trouva le fait étrange et magique, et personne n'osa plus pénétrer dans la chambre.

Cependant, la dame de la maison s'armant de courage, voulut tenter cette héroïque démarche. Après être restée immo-

bile pendant quelques instants dans la chambre, elle aperçut un petit chat qui jouait avec le cordon, et dès lors il fut aisé d'expliquer d'où venaient les coups de sonnette (*Le même*).

k. Enlèvement d'un bonnet.— Le prédicateur Herzlieb, au village de Zeit, alla, lorsqu'il était encore enfant, visiter l'hospice de Halle.

Quand il passa dans la cour, on lui enleva son bonnet à plusieurs reprises. Ce fait lui parut inexplicable, car il ne vit personne dans la cour. Cependant il finit par en trouver la cause, qui n'était autre qu'une corde de lessive. Les enfants vifs pouvant à peine rester un moment tranquilles, à chaque mouvement qu'il faisait, la corde passait sur sa tête et lui enlevait son bonnet. Comme il avait beau saisir autour de lui, et qu'il ne rencontrait rien, il lui semblait qu'on le prenait par les cheveux et lui enlevait son bonnet (*Le même*).

l. Le manteau d'un Croate. — C'était à l'époque de la guerre. Un juge de village fut appelé de nuit à se rendre auprès d'un personnage noble, pour régler avec lui une affaire importante.

Surpris, chemin faisant, par une pluie violente, il tira sur sa tête un vieux manteau rouge, qu'un officier prussien avait rapporté d'une guerre contre les Croates et lui avait vendu, glissa ses bras dans les deux manches, et mit sa lanterne sous son bras. Quelques personnes qu'il rencontra furent tellement effrayées de ce costume bizarre, qu'elles coururent en toute hâte dans l'auberge voisine et racontèrent en tremblant qu'elles avaient rencontré un homme sans tête, tout inondé de sang et assis sur un cheval à trois pieds. « Quant à sa tête, ajoutèrent-elles, qui était tout enflammée, il la portait sous son bras. »

Tous les paysans qui se trouvaient dans l'auberge, et qui entendirent cette ridicule histoire, ouvraient la bouche de stupéfaction et de frayeur ; ils n'auraient pas manqué d'y ajouter foi, si le juge du village, qui entrait en ce moment dans la salle, ne leur eût expliqué qui était cet homme couvert de sang et portant sous son bras sa tête enflammée (*Nach Weisse*).

m. Présence d'esprit.—Hubert Rasch était un guerrier réputé pour sa vaillance ; il avait fait, quelques années auparavant,

l'expédition de Hongrie et avait combattu glorieusement pour sa patrie.

Un jour, il alla loger dans un village éloigné de trois lieues de Grosswardein. Le bourgeois l'accueillit avec politesse, et ne le laissa manquer ni de vin ni de nourriture Aussi le militaire parut-il fort surpris quand le bourgeois lui déclara qu'il lui était impossible de le loger pendant la nuit. « Pourquoi non ? » demanda le soldat.

—Il en est ainsi, mon cher ami, répondit le bourgeois ; avec la meilleure volonté du monde, je ne puis vous héberger cette nuit : il ne me reste qu'une chambre à l'étage supérieur ; or chaque fois qu'un soldat y passe la nuit, il est inquiété par un revenant, aucun n'y peut tenir, et il est sûr que vous y passeriez une mauvaise nuit.

—Mais, demanda le militaire, comment vous-même pouvez-vous y tenir puisque vous habitez la maison ? — C'est là ce que je ne puis m'expliquer moi-même, répondit le bourgeois, le revenant ne fait point de mal aux gens de la maison, et les voyageurs qui n'appartiennent pas à l'état militaire n'ont également rien à craindre ; c'est aux soldats seuls que l'esprit en veut »

Malgré les prières et les conseils du bourgeois, le courageux soldat persista à vouloir passer la nuit dans la chambre du revenant.

En attendant, il dit qu'il allait se rendre à l'auberge pour y causer et boire avec ses camarades, mais qu'il ne tarderait pas à revenir. En effet, il ne tarda pas à rentrer, et, malgré les nouvelles supplications du bourgeois, il monta dans la chambre du revenant. Arrivé là, au lieu de la petite bougie que le bourgeois lui avait donnée, il en alluma deux grandes qu'il avait rapportées de l'auberge et qu'il avait soustraites aux regards des gens de la maison. Il plaça l'une dans un chandelier, devant lui, et l'autre dans un coin de la chambre ; puis, allumant sa pipe, il attendit ainsi pendant quelques heures.

Tout à coup un vacarme infernal se fit entendre dans l'escalier. Le bruit des chaînes, les sons étouffés et plaintifs approchaient de plus en plus. Le soldat resta impassible Déjà le spectre était à la porte et allait pénétrer dans la chambre, lorsque le soldat ouvrit subitement la porte d'un air décidé.

« Qu'est-ce que cela signifie, demanda-il, d'un ton impérieux, et que veut dire cette inconvenance ? »

Le spectre avait une figure élevée et forte, il était couvert d'un masque et chargé de lourdes chaînes. Quelque peu effrayé, il recula d'abord de quelques pas; mais se ravisant bientôt, il jeta ses chaînes autour de la tête du soldat avec tant de force et de vitesse, que celui-ci faillit perdre sa présence d'esprit. Le spectre souffla en même temps la plus rapprochée des deux chandelles et aurait probablement fait de même avec la seconde, si le courageux guerrier ne l'eût retenu de toutes ses forces, et ne fût parvenu à le terrasser. Plaçant ensuite sa bayonnette sur la poitrine du prétendu revenant, le soldat le somma avec tout le sérieux possible de se faire connaître : ce spectre n'était autre que le bourgeois, qui tremblait de tous ses membres.

Il fut obligé de passer toute la nuit, sans faire un seul mouvement, en face du soldat armé de son fusil et prêt à recevoir les autres visites qui pourraient se présenter. Le lendemain le bourgeois fut accusé en justice.

Quant au valeureux soldat, il reçut dix ducats en récompense du courage dont il avait fait preuve, et au lieu d'un soldat, le bourgeois fut condamné à en loger dix. Inutile de dire que depuis ce moment aucun spectre ne parut plus dans la maison.

n. L'empereur Charlemagne.—Lorsque l'empereur Charlemagne, après avoir battu les Saxons, les exhorta à se faire baptiser, quelques-uns, malgré la peine de mort dont ils étaient menacés, se retirèrent dans les montagnes pour y offrir leurs sacrifices païens, autour desquels ils avaient coutume de danser. On voulut en fermer les issues ; mais comme ils avaient une parfaite connaissance des chemins, toute tentative fut inutile.—Ils effrayèrent les gardes superstitieux en mettant des masques, et ils se tinrent prêts à combattre non-seulement contre les hommes, mais contre les animaux. Parmi eux se trouvaient aussi des femmes, munies de balais, probablement pour nettoyer la place où devaient être offerts les sacrifices.

De là est venue cette fable, que les sorcières, mécontentes de Wittikind, qui s'était converti, et de toutes le nouveautés dont elles étaient témoins, allaient à la danse du diable, à travers les airs, assises sur des balais.

C'était surtout le premier jour de mai que, suivant un dicton populaire, les sorcières faisaient leurs expéditions. C'était probablement la plus grande des fêtes païennes; de là vient sans doute, dans quelques pays, l'habitude d'allumer ce jour-là de grands feux sur les montagnes et de danser autour (*Idem*).

REMARQUE.

La croyance aux sorciers date de la plus haute antiquité; elle a régné chez tous les peuples sous différents noms. Pendant le moyen âge, les malheureux qu'on qualifiait de sorciers étaient brûlés vifs. Parmi les victimes les plus déplorables de ces accusations, qui souvent n'étaient que des prétextes pour perdre ceux dont on avait juré la mort, on cite Jeanne-d'Arc, Urbain Grandier et le maréchal d'Acre.

Quelquefois les accusés, dupes de leur imagination, se prenaient eux-mêmes pour sorciers et avouaient avoir assisté au sabbat. — Ce n'est qu'au dix-septième siècle, en 1672, que les accusations de sorcellerie cessèrent d'être admises par les tribunaux de France.

Quant à la magie, on en distinguait de deux sortes: l'une, qui avait pour but de mettre l'homme en rapport avec les bons esprits, l'autre, dont l'objet était l'évocation des mauvais esprits ou démons. La première était la « magie blanche, » l'autre la « magie noire, » ou la magie proprement dite.

—Dans les temps modernes, on a donné le nom de magie blanche à l'art de produire des effets merveilleux par des moyens naturels empruntés à la physique, à la chimie, à l'art du prestidigitateur : c'est ce qu'on nomme aussi « magie naturelle [1]. »

Les histoires qu'on a l'habitude de raconter sur l'esprit ou sur la dame de tel château en ruine et inhabité n'ont probablement été imaginées que pour épouvanter les enfants indociles et les gens simples et crédules, et

[1] *Note du Traduct.*

pour les empêcher d'approcher de trop près de ces vieilles murailles, crainte qu'une pierre venant à s'en détacher, ils ne soient frappés de mort.

C'est ainsi encore que les prétendus revenants qu'on dit habiter dans les greniers, et qui doivent s'y faire entendre vers minuit, ont sans doute été inventés autrefois pour détourner les gens du vol; car il existe malheureusement une foule de personnes sur lesquelles la peur des revenants fait plus d'impression que tous les motifs puisés dans la religion et dans le bon sens. Ajoutons qu'en général il vaudrait beaucoup mieux s'en tenir toujours à la pure vérité.

Dans une foule de contrées montagneuses de la province de Salzbourg, le peuple croit généralement que, sitôt que les servantes qui gardent le bétail dans les montagnes abandonnent leur chalet, le démon y pénètre, lave les casseroles, les chaudrons et les marmites, et y fait bonne chère avec les siens. Ce conte superstitieux doit probablement son origine à la ruse de quelque maître à qui il importait, pour la bonne administration de ses affaires, d'avoir des servantes laborieuses, amies de la propreté et qui aimassent à rester chez elles.

Quant à la crainte des morts, elle paraît avoir sa source dans l'horreur que leur propre mort inspire à tous les hommes; on la rencontre chez presque tous les peuples de la terre. Cette horreur de la mort, les Indiens de la Guinée la poussent si loin que, quand quelqu'un est mort, un grand nombre s'enfuient à plusieurs lieues de distance, abandonnant leurs villages et leurs moissons. Ils se représentent la mort comme un être réellement existant, une personne distincte,

et croient que lorsque la mort a une fois pénétré dans un endroit, nul n'y saurait plus être en sûreté.

On voit chez nous des hommes assez superstitieux pour avoir peur d'une personne défunte, et pour n'oser même pas dormir dans une maison où se trouve un corps mort.

Mais s'il est insensé de craindre les défunts, c'est faire preuve de sentiments grossiers et inhumains que de ne point respecter leurs restes mortels. Malheur à ceux qui se rendent coupables envers eux de quelque irrévérence! « Quel grand malheur, s'écrie saint Jean Chrysostôme, le mépris d'un seul n'attire-t-il pas[1] ! »

TRAITS HISTORIQUES.

a. La gageure. — Bernhardi, étudiant de Vienne, descendit dans le caveau, par suite d'une gageure, et pour prouver qu'il y était réellement, enfonça une fourchette dans un des cercueil. Mais il arriva qu'en faisant cette opération il saisit le pan de son habit et le fixa sur le cercueil avec la fourchette.

Comme, par suite de cet accident, il éprouva de la résistance lorsqu'il voulut sortir du caveau, la pensée superstitieuse lui vint qu'il était retenu par l'esprit d'un défunt. La crainte et la frayeur s'emparèrent de son âme, et lorsque le lendemain on alla à sa recherche, on le trouva étendu dans le caveau à moitié mort (*Nach den Papieren meines selig. Vaters*).

b. Ne bravez point ! — Une grande multitude de soldats étant arrivés en garnison dans une ville de France, on se trouva dans la nécessité d'agrandir la caserne. Lorsqu'on en creusa les fondations on rencontra une foule de crânes et d'ossements, car ce lieu avait été autrefois un cimetière. Les ossements que l'on extrayait étaient jetés dans une fosse qui avait été creusée dans ce but, et que l'on couvrait chaque soir avec des planches.

1 S. Joann. Chrysostom., *Hom.* LIX, *super Genes.*, post med.

Non loin de là se trouvait une auberge, dans laquelle eut lieu, un soir, une grande réunion de soldats. Les uns jouaient, les autres chantaient ou se racontaient mutuellement leurs tours de jeunesse et leurs avantures ; d'autres s'entretenaient de la construction de la caserne, et des crânes qu'on avait déterrés.

Un brigadier et un trompette prenaient surtout une part active à la conversation, dont l'objet principal était de se moquer de la crainte des morts ou de la justifier.

Comme le brigadier se faisait fort de dormir tout à fait tranquille à côté d'un mort : « Tu n'oserais pourtant pas, lui dit le trompette, aller chercher, à l'heure où se font entendre les revenants, un crâne dans la fosse. — J'irai avec plaisir, répondit le brigadier, s'il y a là quelque chose à gagner ; que gageons-nous ? — Autant de bière que nous en pourrons boire jusqu'à demain matin, » répondit le trompette. Le brigadier y consentit, et l'affaire fut entendue.

Lorsque l'horloge de la tour, de sa voix morne et lugubre, eut sonné l'heure de minuit, le brigadier se leva pour exécuter son dessein. Il prit une échelle et se dirigea tranquillement vers la fosse. Le vent, de son souffle strident et plaintif, semblable à la voix d'un revenant, mugissait à travers les feuilles des arbres, qui s'inclinaient profondément. De sombres nuages voyageaient dans le ciel et voilaient d'un gris foncé les étoiles étincelantes. Une obscurité impénétrable enveloppait la terre, et la nuit était tout à fait propre à faire naître la crainte des revenants dans l'âme la moins superstitieuse.

Cependant le brigadier, sans s'inquiéter de ce qui l'entourait, arriva auprès de la fosse que les ouvriers avaient oublié de couvrir ; car les planches se trouvaient à côté comme pendant le jour. Il plaça son échelle dans l'obscure profondeur, essaya si elle était solide, et y descendit sans hésiter. Arrivé au fond, il ne chercha pas longtemps avant de trouver ce qu'il voulait. Ses mains étant tombées sur un crâne énorme, il étendit ses doigts dans les cavités des yeux, et remonta au sommet.

Tout à coup un bruit se fit entendre dans le caveau ; il entendit quelqu'un s'agiter dans un coin, et une voix caverneuse et funèbre fit entendre ces mots : « Rends-moi mon crâne, ou je t'enlève le tien ! »

Le brigadier fut pris d'une frayeur mortelle. Convaincu qu'il faisait une action répréhensible, il se hâta de quitter ce royaume de la mort ; mais au même instant il sentit qu'on secouait l'échelle, et cela avec une telle violence, qu'elle menaça de se renverser. La voix terrifiante se faisant entendre une deuxième fois : « Maudit brigand, cria-t-elle, pourquoi troubles-tu mon éternel repos et m'enlèves-tu mon crâne ? Rends-le-moi, sinon je t'enlève le tien ? — Eh bien, puisque tu en as si grand besoin, tiens, le voilà ! » s'écria le brigadier d'un ton furieux, et en lançant de toutes ses forces le crâne dans le noir abîme. Un cri perçant vint frapper ses oreilles ; mais bientôt un silence profond se rétablit, comme si cette action eût contenté le mort.

Le brigadier se hâta de retourner à l'auberge, où son récit glaça tout le monde d'effroi. Comme on s'aperçut de l'absence du trompette, tous supposèrent qu'il s'était échappé à la sourdine afin de n'être point obligé de payer l'écot. On resta encore assis quelque temps et on continua à parler de ce qui venait d'arriver. On ne présumait rien. Tous, sans dire mot, sortirent successivement de l'auberge.

Le lendemain arriva, et les ouvriers retournèrent à leur travail. Ils jetèrent les yeux dans la fosse qu'ils trouvèrent ouverte, et, ô spectacle affreux ! ils aperçurent au milieu des ossements le cadavre du trompette, qui avait la cervelle fracassée.

Une autre pratique superstitieuse, c'est

D. *La magie.* — [1] On entend par magie l'opinion fausse et coupable de ceux qui prétendent qu'on peut opérer des choses merveilleuses en invoquant le secours du démon. — Non moins criminelle est la conduite de ceux qui, persuadés que le démon viendra à leur aide, emploient les moyens les plus ridicules et les plus insensés pour trouver des trésors.

[1] Voir la note de la page 406.

Enfin, ceux-là sont coupables qui, dans leurs maladies et autres nécessités, n'emploient pas les remèdes prescrits par des hommes habiles et intelligents, ou qui, en s'en servant, n'invoquent pas le secours de Dieu, mais qui ont recours à des moyens extraordinaires et à des remèdes surnaturels, par conséquent superstitieux, et ont plus de confiance aux imposteurs et aux charlatans qu'au souverain Maître du ciel. Déjà dans l'ancien Testament Dieu, par l'organe de Moïse, avait dit aux Israélites : « Ne consultez point les devins » (*Levit.*, XIX, 31). Et saint Jean Chrysostôme ajoutait : « Comment pouvez-vous espérer la guérison, si dans vos maladies vous abandonnez Dieu, pour vous réfugier auprès du démon ? »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemple biblique.—Lorsque Ochozias, devenu malade par suite d'une chute qu'il avait faite en tombant de la fenêtre d'une chambre haute, au lieu d'implorer le vrai Dieu, envoya consulter Béelzébuth, le dieu d'Accaron, pour savoir s'il relèverait de cette maladie, l'ange du Seigneur dit à Elie : « Allez au devant des gens du roi de Samarie, et dites-leur : « Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu dans Israël, que vous consultez ainsi Béelzébuth, le faux dieu d'Accaron? Pour cette raison, vous ne relèverez point du lit où vous êtes ; mais vous mourrez très-certainement. »

La prophétie se réalisa ; Ochozias ne tarda pas à mourir, en punition de sa croyance superstitieuse.

AUTRE EXEMPLE.

b. Saint Charles Borromée.—En l'année 1576, alors que saint Charles Borromée était à la tête de l'Église de Milan, la peste éclata dans la ville. Cette affreuse épidémie y sévit avec tant de

violence, que cette cité populeuse perdit la plus grande partie de ses habitants.

Le saint évêque n'épargna aucun soin pour porter des secours et des consolations partout où le besoin s'en faisait sentir. Cependant si saint Charles Borromée voyait son zèle infatigable produire les fruits les plus salutaires, si son ineffable charité envers le prochain, les sages mesures qu'il prit, les prières qu'il institua, et surtout les jours de pénitence qu'il établit, obtinrent d'heureux résultats, son cœur ne laissa pas d'être troublé par une immense douleur, en apprenant que les pratiques de piété qu'il avait introduites étaient profanées par l'imposture et la superstition. En effet, dès que les jours de pénitence furent écoulés, on vit devant les portes des églises une foule de gens qui vendaient des billets sur lesquels étaient écrits des signes et des paroles inintelligibles et énigmatiques. Ces marchands trompeurs assuraient que leurs billets avaient la vertu de préserver de la peste les personnes qui les portaient sur elles.

Les billets, quoique vendus à un prix élevé, disparaissaient rapidement, et les personnes superstitieuses qui s'en servaient s'exposaient aux plus grands dangers ; car comme elles avaient dans la prétendue vertu de ces billets une confiance illimitée, elles négligeaient toutes les précautions commandées par la prudence.

Dès que saint Charles Borromée en fut informé, il fit convoquer le peuple dans toutes les rues de Milan, et chargea les prêtres de publier que quiconque vendrait ou achèterait de ces sortes de billets, serait excommunié. De son côté, Aymonte, gouverneur de Milan, sur la demande de l'évêque, fit incarcérer tous ceux qui vendaient aux portes des églises. Et c'est ainsi que dans quelques jours cette vente frauduleuse fut supprimée et qu'on échappa aux dangereuses conséquences de cette pratique superstitieuse (*Mailand's Bedrængnisse im. Jah.* 1576).

c. *La bande de bohémiens.* — Pendant l'automne de l'année 1856, arriva à Mittersill une compagnie de danseurs de cordes.

Parmi ces personnages à la figure noire et livide se trouvaient aussi deux femmes. Danser sur des cordes, prédire l'avenir et mendier, telle était l'occupation de la compagnie.

Les deux femmes demandèrent un jour l'aumône à Jacques Schaller, qui se trouvait alors à l'auberge du paysan de Rainhof Celui-ci leur donna un billet représentant une somme assez considérable. Les femmes, étonnées d'une telle aumône, car jamais elles n'en avaient reçu une pareille : « Nous voulons, dirent-elles, récompenser votre générosité en vous rendant un autre service : il consistera en ce que chaque centaine de guldens que vous aurez sera changée en un millier. »

Le paysan disposait déjà de cent trente florins, qu'il porta à cinq cents en faisant un emprunt. Les bohémiennes revinrent le trouver, mirent dans un sac entouré d'étouppes l'argent qui devait être multiplié, et le placèrent dans une écuelle pleine de terre, afin que le trésor germât. « Maintenant il ne reste plus qu'à apporter du sel, dirent les femmes, afin que les cinq cents guldens semés en puissent rapporter cinq mille, car le sel est le préservateur de la terre, et il augmente dans les mines les veines d'or et d'argent. »

Le paysan rentre dans sa chambre et apporte du sel ; on en parsème abondamment la terre, et les bohémiennes déposent l'écuelle dans une armoire dont elles emportent la clef. Avant de partir, elles recommandèrent instamment au paysan de ne pas ouvrir l'armoire, afin que l'argent ne fût pas troublé dans sa croissance. « Il faut qu'il reste au moins huit jours dans la terre, ajoutèrent les femmes ; quand ils seront écoulés, nous reviendrons nous-mêmes, et nous tirerons du sac cinq mille guldens au lieu de cinq cents.

Les huit jours s'étant écoulés, et personne ne revenant, le paysan, curieux et impatient de posséder ses cinq mille guldens, enfonça la porte de l'armoire. Il trouva le sac et vit, non sans étonnement, que la terre humide et le sel avaient réellement produit, non pas, il est vrai, un accroissement d'argent, mais des germes de pois. Il chargea le curé de l'endroit d'en informer l'autorité. L'une des femmes fut saisie à Bregenz et ramenée à Mittersill. Le paysan lui fut présenté en justice, et on lui demanda si c'était bien l'une des femmes qui l'avaient trompé. Mais le paysan n'osa rien affirmer, « crainte, disait-il, qu'elle ne l'ensorcelât » (*Salzburg. Sonntag'sblatt*).

La magie, de même que la divination et la consulta-

tion des devins et des magiciens, est un péché si énorme qu'un grand nombre d'évêques, dans le but d'en inspirer l'horreur aux fidèles, s'en sont réservé l'absolution.

Enfin, l'une des pratiques les plus criminelles de la superstition consiste à

E. *Abuser de choses saintes et de pieux usages, ou à s'en servir dans des circonstances et des lieux où il ne convient point de le faire.* — Si le démon, selon les paroles de l'apôtre saint Paul (II *Cor.*, XI, 14), sait se transformer en ange de lumière, il sait aussi de nos jours, en prenant de faux airs de sainteté, tromper même des hommes pieux et craignant Dieu, et, par des exercices de piété, par de saints usages et même par le signe de la croix, qu'on emploie d'ailleurs pour le chasser, les précipiter dans la superstition ; afin de faire en sorte, puisque le culte des fausses divinités a disparu, que du moins l'homme ne rende plus à Dieu l'honneur et l'adoration de la manière qu'il les réclame.

Ce genre de superstition est un péché d'autant plus grand, qu'un tel abus rend suspectes aux yeux des pieux chrétiens les plus saintes pratiques de la piété, et devient pour les ennemis du Christianisme une cause de raillerie. C'est pourquoi, tout chrétien qui s'intéresse à l'affaire de son salut doit, de toute nécessité, savoir à quel signe on peut distinguer les vrais exercices de piété des pratiques fausses et superstitieuses.

Il existe deux marques auxquelles on peut reconnaître « si les esprits sont de Dieu » (I *Jean*, IV, 1). La première peut se formuler ainsi : Quand une personne se croit obligée de faire tel exercice de piété, à tel mo-

ment ou à telle heure précise, à tel endroit, de telle manière et pendant tant de temps, et cela de manière à croire que son œuvre est nulle quand le moindre changement survient dans un détail accessoire, c'est là l'un des signes infaillibles d'une pratique superstitieuse. C'est également une opinion superstitieuse de croire qu'une prière sera bonne parce qu'elle aura été faite à un jour déterminé, au lever du soleil, devant tel autel, dans une église, à genoux sur telle pierre, et accompagnée de tant de signes de croix.

Ainsi encore ce fut une rumeur qui avait sa source dans la superstition, celle que deux imposteurs répandirent en Allemagne, en 1846, à savoir, qu'une voix céleste avait annoncé dans l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, que le monde entier allait périr, et qu'il n'y avait que la prière qu'ils distribuaient partout qui pouvait conjurer un tel malheur. « Cette prière, ajoutaient-ils, il faut non-seulement la réciter soi-même, mais encore la communiquer à neuf autres personnes; lesquelles devront faire de même, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le monde en soit pourvu. »

Or, nous le demandons, est-il possible que toute la perfection d'un chrétien puisse consister uniquement dans la récitation d'une prière faite le plus souvent sans attention ? Est-il possible que l'efficacité de cette prière dépende précisément du chiffre neuf ?

Il en est tout différemment des exercices publics de dévotion institués ou approuvés par l'Eglise catholique, tels que les six dimanches de confessions et de communions établis en mémoire des six années que saint Louis de Gonzague, le protecteur de l'innocence du

jeune âge, passa dans la compagnie de Jésus, ou les dix vendredis de confessions et de communions en commemoraison des dix années que saint François Xavier, apôtre des Indes, consacra à la conversion des païens. Ces exercices de piété sont, en effet, très-utiles et méritoires. Car se confesser et communier en l'honneur d'un saint a toujours été une œuvre bonne et salutaire, quand on l'a fait avec la préparation et le recueillement qui conviennent. Toutefois, si l'on croyait que le mérite et la vertu de ces œuvres de piété viennent, non pas des saintes dispositions dans lesquelles on les remplit, mais de l'observation exacte du nombre des jours, ce serait là, certainement, une opinion superstitieuse. Se confesser et communier un dimanche en l'honneur d'un saint est aussi méritoire que si on le faisait un vendredi ou un samedi.

Une deuxième marque à laquelle on peut distinguer une pratique superstitieuse d'une pratique agréable au Seigneur, c'est celle-ci : « Croire qu'une chose sainte ou une prière, si nous la portons constamment sur nous, ou si nous récitons journellement cette prière, aura une efficacité certaine et infaillible, c'est une opinion superstitieuse. »

Ainsi, il est une foule de personnes qui ont l'habitude de porter constamment sur elles l'évangile de l'apôtre saint Jean, et d'y ajouter une foule d'autres paroles saintes et de signes de croix, croyant ainsi se protéger contre toute attaque extérieure. C'est ainsi encore que les médailles dites de saint Benoît ont, il est vrai, la vertu de nous faire ressouvenir des beaux exemples de ce saint dont elles portent le nom, de nous exciter à les imiter, et par là de nous protéger contre les assauts du

démon ; mais c'est une opinion superstitieuse de croire que ces médailles préserveront le corps humain et le bétail de tout ensorcellement et de tout dommage que pourrait porter le démon, et de se figurer qu'il suffit, pour éloigner le magicien, de clouer une de ces médailles sur sa porte ou de l'enfouir sous le seuil.

On trouve quelquefois parmi le peuple quantité de petits livres, de billets écrits à la main ou imprimés, contenant toutes sortes de lettres étrangères, des signes de croix, les noms les plus sacrés de Dieu et des anges, ainsi que des formules pour conjurer le démon. Dans ces livres, on lit ordinairement que « quiconque portera cette chose sainte, ou récitera cette prière, sera, sur terre et sur mer, préservé de tout accident, à l'abri des cas d'incendies, des méchantes gens, des brigands, des voleurs de grands chemins, et ne manquera pas de faire une bonne mort.

Pour tromper d'autant plus facilement les personnes pieuses et craignant Dieu, on a inséré dans ces petits livres le nom du pape, qu'on dit avoir accordé de nombreuses indulgences aux partisans de ces pratiques superstitieuses ; le nom de l'évêque et celui de la ville où ils ont été imprimés sont également indiqués.

C'est aussi une opinion superstitieuse de croire, comme il est dit dans certains livres, que quiconque récitera sept *Pater* et sept *Ave Maria*, et continuera à le faire jusqu'à ce que le nombre des *Pater* et des *Ave Maria* ait égalé celui des gouttes de sang que le Sauveur répandit pendant sa flagellation, arrivera infailliblement au ciel.

Tout chrétien digne de ce nom et qui aime réellement son prochain, mais principalement les supérieurs,

les maîtres et les pères de famille, doivent se faire un devoir de livrer aux flammes de tels livres, s'il s'en trouvait dans leurs maisons, afin de s'opposer ainsi à ce qu'ils se répandent davantage.

Les exemples précédemment cités prouvent que la superstition est pour l'homme une source de malheurs ; car :

F. Le superstitieux se fait sur Dieu et sur sa manière de gouverner le monde des idées fausses et indignes, il n'use pas des bienfaits de Dieu avec la reconnaissance qu'il devrait, et il perd ainsi un bien infiniment précieux, puisque c'est le seul qui, dans les contradictions de la vie, puisse lui procurer les consolations dont il a besoin, je veux dire la confiance au Seigneur, dont la Providence s'étend à toutes les créatures.

TRAIT HISTORIQUE.

L'orage.—Lorsque, en été, un orage mêlé de tonnerre éclatait, la femme Cunigonde tressaillait de frayeur à chaque éclair et à chaque coup de tonnerre qui survenaient, et elle disait à ses enfants : « Ecoutez, écoutez, comme le bon Dieu est fâché contre nous; priez bien, crainte qu'il ne vous écrasse ! »

La femme Cunigonde fit tant tant par de semblables discours, que ses enfants se représentèrent le bon Dieu sous l'image d'un homme méchant et colérique (*Nach Heilingbrunner*).

G. Le superstitieux

Se rend lui-même malheureux. — Car il voit presque toujours du mal ou du danger là où l'homme raisonnable n'aperçoit rien de semblable, et il se tourmente par de vaines terreurs. Ainsi quand une maladie, accompagnée de phénomènes rares et surprenants, éclate

dans une maison, la superstition attribue ces phénomènes aux influences de quelque esprit mauvais. Le superstitieux dédaigne le travail et la réflexion, et dans les accidents qui affectent son corps ou ses biens, il est rare qu'il prenne les vrais moyens de les détourner; et c'est ainsi que lui-même s'attire, par sa conduite déraisonnable, une foule de désagréments et de conséquences fâcheuses.

TRAIT HISTORIQUE.

Le paysan réprimandé. — Un paysan superstitieux alla trouver un jour le curé de son village, et lui raconta d'une voix émue qu'il avait vu un revenant.

« Où l'avez-vous vu ? lui demanda M. le curé.

— Il a passé au moment même où je me trouvais à l'église ; je l'ai vu se glisser le long du mur.

— Et quelle tournure avait-il ?

— Quelle tournure ? Voyons !..... Eh !... il était comme un grand âne.

— Retournez-vous-en bien tranquille, ajouta M. le curé, et n'en dites mot à personne. Vous êtes un peureux qui avez été épouvanté par l'ombre de votre corps » (*Jugend-Album vom Jahr.* 1854).

Nous avons déjà dit précédemment, en parlant de la crainte des revenants, à quelles vaines terreurs la superstition expose ceux qui en sont victimes.

H. Enfin, le superstitieux est

Pour ses semblables une source de grands malheurs. — Aveuglé par sa folle passion, le superstitieux, ne comprenant point les motifs qui dirigent ses semblables dans une foule de leurs actions, donne à leurs paroles et à leurs actes un sens tout différent de celui

qu'ils ont en réalité, et s'imagine que les autres travaillent contre ses intérêts. Ces faux soupçons blessent souvent le prochain de la manière la plus sensible ; de là les inimitiés et les querelles qui troublent la paix domestique.

TRAITS HISTORIQUES.

a. L'art malheureux de prendre des souris.— Dans un village de l'Allemagne vivait un paysan que l'on avait surnommé la joyeux Veith, à cause de son humeur enjouée. Toutes les sociétés aimaient à le posséder au milieu d'elles. Il savait entretenir son monde par toutes sortes de tours d'adresse, et faisait croire aux gens que sa science ne se bornait pas uniquement à manger du pain, selon son expression.

Comme il était doué d'une force physique telle, qu'il remportait la victoire dans toutes les luttes qui avaient lieu dans le pays, le bruit se répandit bientôt qu'il savait ensorceler. On alla même jusqu'à lui donner le titre honorable de « maître sorcier. » Malheureusement, le pauvre Veith ne soupçonnait guère où ce nom devait le conduire.

On lui demanda un jour s'il pourrait aussi faire des souris. Veith eut l'imprudence de répondre affirmativement, et il fixa le jour de la Dédicace pour l'opération de cette merveille. Le jour marqué arriva, et avec lui le joyeux Veith, portant autour de son cou un sac énorme. Le prétendu fabricant de souris se plaça sur une table, et montra que le sac était vide.

Il avait eu soin de le coudre par le milieu, et avait adroitement caché l'une des parties sous son habit.

« Apportez-moi vingt-quatre cailloux, s'écria-t-il ;..... que gageons-nous que je les change en autant de souris ? » — Et c'est ce qui eut lieu, après une multitude de tours de passe. « C'est là une opération diabolique, » s'écria toute l'assistance ! —Le pauvre Veith fut obligé de se sauver au péril de sa vie et de quitter le village. Quant au sac, qui aurait pu prouver son innocence, il eut le malheur de le perdre pendant sa fuite, et l'infortuné Veith fut condamné à être brûlé.

Depuis cette époque, tous les malheurs qui survenaient dans

le village, ruptures de jambes, paralysies de vieilles femmes, lait rouge de vaches, grêle, inondations, tout était produit par le « maître sorcier. »

Veith fut poursuivi, saisi et suspendu en croix de telle sorte qu'aucun de ses pieds ne pouvait toucher terre ; on l'enferma dans une espèce de boîte à sorciers, et on le mit dans une chaudière de cuivre, les mains enchaînées. Peu de temps après, on fit, en présence de deux médecins, l'inspection de tout son corps, afin de s'assurer s'il n'y aurait point quelques signes diaboliques. On trouva effectivement sous le bras droit une tache de couleur brun foncé. L'un des médecins déclara que c'était une *envie*, et prétendit en outre indiquer à quelles marques on reconnaissait qu'un signe était diabolique.

L'autre médecin, se croyant plus habile, assura que la marque en question était bien réellement un signe diabolique. « Un signe diabolique, dit-il, c'est un *signe* qui a été fait sur un corps humain par le démon, d'une manière surnaturelle. »

L'explication suivante qu'il donna fut unanimement approuvée :

L'envie de Veith est : 1° un signe : c'est ce qu'atteste l'expérience. 2° C'est un signe sur un corps humain ; car Veit est un homme. 3° C'est un signe qui provient du démon ; car il est d'un brun noir, et le diable aime cette couleur. 4° C'est un signe surnaturel, parce que le sang n'est sorti qu'à la troisième piqûre, et que d'ailleurs le corps humain renferme du sang. De toutes ces considérations, il résulte que cette *envie* est un signe diabolique et que Veith est un magicien. »

On produisit ensuite les témoins à décharge. Son voisin fut interrogé ; ce fut lui qui rendit le meilleur témoignage. Il expliqua dit-on, quelle était la forme des souris produites par Veith. Il assura qu'elles « ressemblaient à des souris. »

On insista. « N'y a-t-il pas de souris surnaturelles ? » demanda-t-on. Le voisin répondit « qu'il n'avait jamais vu de souris surnaturelles. »

Une vieille femme protesta que les souris en question ressemblaient à des diables vivants, que c'étaient de véritables souris du diable. Elle ajouta que la peur terrible qu'elle avait éprouvée alors l'avait empêchée de les bien regarder : mais

qu'elle croyait pour sûr que Veith était un maître sorcier, qu'autrement il n'aurait point fait de souris.

Il ne restait donc plus à Veith que d'avouer sa faute, puisque le fait était prouvé. Mais l'accusé protesta de son innocence, et nia qu'il eût fait lui-même les souris. Le tortures commencèrent, et on lui comprima le corps au moyen de quelques vis. Impossible de dire tout ce qu'endura ce malheureux, qui continuait à protester énergiquement de son innocence.

Le juge ordonna d'augmenter la torture de quelques degrés, et le malheureureux souffrit encore plus que précédemment. Cependant il resta inébranlable.

Le lendemain, on le ramena dans la salle des tourments, et les supplices devinrent plus terribles encore. Porté au désespoir par les douleurs atroces qu'il endurait, Veith finit par s'écrier : « Puisque vous le voulez ainsi, je déclare que je suis un magicien, que mon *envie* est un signe du diable, et que mes souris sont des souris diaboliques. » Cette déclaration rendant superflue toute information ultérieure, la sentence de mort fut prononcée. Veith fut heureux de voir la fin de ses tourments; il demanda pour unique grâce qu'on lui permît de voir encore une fois ses enfants avant de mourir. Non-seulement cette dernière faveur lui fut refusée, mais il apprit du gardien de la prison que ses enfants étaient emprisonnés, et qu'on leur avait tiré du sang jusqu'à les faire mourir, attendu qu'autrement ils auraient ressemblé à leur père et seraient tombés sous la puissance de l'esprit malin. A cette nouvelle, cet infortuné père fut pris d'un accès de démence, mais on ne vit en cela qu'une opération du diable.

Il fut encore une fois battu violemment, puis on le conduisit sur le théâtre de l'exécution, où il fut couvert de boue, conspué, maudit et exécré; après quoi on le plaça sur le bûcher, où il fut brûlé vif (*Nach der Jugendzeitung von Dolz*).

b. Triste sort d'un savant. — Au dix-septième siècle vivait un savant qui affectionnait tout particulièrement l'étude des sciences naturelles.

Un jour, après de nombreux essais, il découvrit que lorsqu'un instrument musical était d'accord avec un autre, il résonnait tout seul, quand on jouait sur le premier.

Il profita de cette découverte pour amuser une grande société.

Il accorda deux guitares, plaça l'une dans les bras d'un squelette humain, et joua de l'autre en se plaçant en face du squelette.

Au grand étonnement des assistants, l'autre guitare répéta très-distinctement tous les sons qu'il produisait avec la sienne.

Mais au lieu de donner des éloges à l'artiste, les assistants le prirent pour un magicien qui était de connivence avec l'esprit malin.

Le pauvre artiste fut accusé en justice, et brûlé pour s'être adonné à la magie noire.

Rendons grâces au Seigneur de ne nous avoir point fait naître à cette époque de ténèbres et de superstition, où l'on considérait les arts utiles, l'écriture, par exemple, pour de la sorcellerie et de la magie noire, et où, par conséquent, on se complaisait tant dans sa chère ignorance [1] !

RECETTES CONTRE LA SUPERSTITION.

A. Fuyez le commerce des gens superstitieux.

B. Semblable à ces nouveaux convertis d'Ephèse, jetez au feu, sans les lire, les livres qui contiennent des choses superstitieuses.

C. Efforcez-vous d'acquérir une connaissance solide de notre sainte religion. La superstition est une mauvaise herbe qui prospère de préférence dans les âmes ignorantes.

D. Méditez souvent sur la magnificence des œuvres

[1] Voir d'autres exemples, entre autres sur les procès de sorcières, dans le CATÉCHISME HISTORIQUE, deuxième volume, pag. 66-67.

de la création, et cherchez à vous rendre un compte exact des phénomènes de la nature. Plus les hommes apprennent à se bien rendre compte des causes qui produisent certains faits extérieurs, plus l'erreur, les vaines inquiétudes et la superstition disparaissent promptement.

E. Dites souvent à Dieu, dans toute la ferveur de votre cœur : « Seigneur, augmentez ma foi ! »

Remarque. — Il est une foule de personnes qui, tout en se flattant d'être exemptes de superstitions, ne se font aucun scrupule de mener une vie de péchés et de crimes. Or, l'exemple suivant servira à prouver qu'il ne suffit pas d'avoir une intelligence éclairée et un esprit libre de préjugés, mais qu'il faut encore s'abstenir du mal.

Il y a un siècle, c'était encore l'usage dans une grande paroisse de ne point recevoir d'hôtes étrangers dans les auberges pendant la soirée de Noël.

Pendant cette sainte nuit, les hommes préféraient rester chez eux et entretenir avec les leurs quelques conversations innocentes et pieuses, en attendant que la voix solennelle de la grande cloche les appelât au touchant office de minuit.

Malheureusement, cette louable coutume n'était pas fondée sur la piété, mais sur une opinion superstitieuse. On disait que, le soir de Noël, de temps immémorial, il se glissait dans cette seule paroisse un esprit portant avec lui un gobelet duquel il versait une liqueur mystérieuse dans le verre de ceux qui buvaient, chez eux ou à l'auberge, du vin ou de la bière, et que cette liqueur avait la propriété redoutable de se changer en flammes dès qu'elle était arrivée dans l'estomac, de consumer et de tuer ceux qui en avaient bu. Tous les habitants, agissant sous l'influence de cette fable ridicule, ne voulaient boire, le soir de Noël, que de l'eau et du lait.

Maître Jost, un menuisier, voulant passer pour plus éclairé que tous les autres, alla à l'auberge malgré les représentations sérieuses de sa digne épouse. On fit d'abord quelque difficulté de lui donner de l'eau-de-vie, et on lui rappela ce que le prétendu esprit ferait de lui s'il en buvait ce soir là. « De pareilles fables, répondit le menuisier, ne sont crues que par des fous, et non par des hommes éclairés, tel que moi. Je suis un homme exempt de superstition ; si vous voulez continuer à vous remplir la cervelle de ces contes de vieilles femmes, cela vous regarde ; pour moi, je veux être libre de ces croyances ténébreuses. »

Ces paroles furent débitées d'un seul trait, et les verres d'eau-de-vie se succédaient sans interruption. — Tout à coup, l'ouvrier déclara qu'il était indisposé. Il sentit dans son estomac une chaleur qui allait toujours croissant, et bientôt des flammes bleuâtres jaillirent de sa bouche. Les personnes présentes se mirent à l'arroser avec de l'eau ; mais la flamme qui le dévorait intérieurement, loin de s'éteindre, semblait augmenter à mesure qu'on humectait le corps de l'ouvrier.

Ce malheureux s'agitait violemment et poussait des cris lamentables.

L'aubergiste sortit pour aller chercher M. le curé et le médecin, mais cet infortuné mourut avant qu'ils eussent eu le temps d'arriver.

Dans le discours funèbre qu'il prononça en cette circonstance, M. le curé disait : « Cet homme qui a voulu être exempt de superstition, aurait dû vouloir aussi être exempt de passions et de désordre. Prétendre de n'être pas superstitieux est chose louable, ou plutôt c'est un devoir. Cependant si nous ne devons rien faire ni rien omettre par superstition, il vaut mieux omettre le mal par superstition que de faire le mal sans superstition. A quoi sert-il d'avoir une raison éclairée, si le cœur est sous l'empire du péché » (*Nach einer længeren Erzæhlung von Th. Nelk*.)

§ XXIII.

CURIOSITÉ TÉMÉRAIRE.

Dieu est souverainement vrai, et toutes ses paroles sont la plus pure vérité. Bien que, comme déjà nous l'avons dit précédemment, la religion renferme une foule de mystères et de doctrines qui sont hors de la portée de notre intelligence bornée, nous ne sommes pas moins obligés de croire d'une foi solide et inébranlable tout ce qu'elle nous enseigne.

C'est donc une preuve de manque de confiance que de subtiliser sur les vérités que la souveraine sagesse nous a communiquées pour notre consolation et notre repos, et peut être même de les révoquer en doute. « Gardez-vous donc, disait saint Cyrille d'Alexandrie, de rechercher curieusement ce qui passe la portée de votre intelligence [1]. » Quant aux conséquences fâcheuses que cette recherche présomptueuse entraîne pour l'homme, le pape saint Grégoire nous l'enseigne par les paroles suivantes : « Un grand nombre, en voulant tirer de leurs méditations plus qu'ils ne peuvent comprendre, tombent dans des doctrines erronées, et tandis qu'ils cessent d'être d'humbles disciples de la vérité, ils deviennent des maîtres de l'erreur [2]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemples bibliques.—Les Bethsamites ayant regardé témérairement dans l'arche d'alliance qui avait été restituée par

[1] S. CYRILL. ALEXANDR., *Hom.* XII, in festo Paschal., circa med.
[2] S. GREGOR., *in Moral.*

les Philistins, un grand nombre d'entre eux périrent de la main de ces derniers.

—Lorsqu'on interrogeait le Sauveur sur des matières qui pouvaient être utiles à la vertu et au bonheur des hommes, il se montrait toujours disposé à répondre. Ainsi l'un de ses disciples lui ayant demandé ce qu'il fallait faire pour arriver à la vie éternelle, il répondit aussitôt : « Observez les commandements. »

— Lorsque les Apôtres lui demandèrent pourquoi eux ne pouvaient point chasser les démons, il leur répondit que les démons dont ils lui parlaient ne pouvaient être mis en fuite que par la prière et le jeûne.

— Pierre lui ayant demandé si ce n'était pas assez de pardonner sept fois à son ennemi, Jésus lui répondit : « Vous ne pardonnerez pas sept fois seulement, mais septante fois sept fois, » c'est-à-dire chaque fois que vous recevrez une offense.

— Si le Sauveur était toujours disposé à répondre quand on lui faisait des questions qui pouvaient être utiles au salut de l'âme, il ne donnait aucune réponse quand les questions n'avaient pour but que de satisfaire une vaine curiosité. Ainsi, les disciples lui ayant demandé quand il rétablirait le royaume d'Israël, il leur dit : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps et les moments que le Père a mis en son pouvoir » (*Act.*, I, 7).

AUTRES EXEMPLES.

b. Science et sagesse.— Un jeune ermite qui venait d'un lointain désert, et qui se croyait très-savant, alla un jour trouver le saint abbé Pamon. L'abbé lui fit un agréable accueil, lui offrit un siége et s'assit à côté de lui.

Le jeune ermite entama des questions fort élevées et s'étendit au long sur les passages les plus obscurs de la sainte écriture et sur certains mystères tellement profonds que même les plus savants théologiens ne s'entendaient point à les expliquer.

Comme l'abbé Pamon baissait les yeux et gardait le silence, le jeune ermite quitta sa cellule fort mécontent, et dit au disciple de Pamon qui l'avait écouté parler : « J'aurais pu m'é-

pargner ce lointain voyage ; car, ou votre abbé n'a point la sagesse qu'on lui attribue, ou bien il ne me juge pas même digne d'une réponse.

— Cher frère, lui répondit le disciple, notre abbé n'est point un partisan de ces grandes opinions qu'on se fait sur les choses divines, et qu'avec notre intelligence bornée nous sommes incapables de comprendre. Il est d'avis qu'il ne faut point se rompre la tête pour tâcher de pénétrer les mystères de la religion ; la religion, dit-il, nous a été donnée pour guérir nos cœurs blessés.

« Au lieu de se perdre dans les nuages de ses pensées personnelles, il veut qu'on s'efforce de s'affermir ici-bas dans la piété et la vertu. »

Ces paroles firent réfléchir le jeune homme ; il retourna auprès de l'abbé dans sa cellule, et lui dit : « Dites-moi, mon cher père, comment faut-il que je fasse pour mener une vie pieuse et sainte ? »

L'abbé, fort réjoui d'entendre cette demande : « C'est maintenant seulement, lui dit-il, que vous commencez à me plaire et que je puis vous parler. »

Puis il entra en conversation avec lui, parla de l'amour que Dieu avait eu pour les hommes en leur envoyant son Fils bien aimé, de la vie éternelle, des souffrances et de la mort du Sauveur, de l'imitation de Jésus-Christ, et comment nous devons journellement nous charger de notre croix, surmonter les tentations, et endurer patiemment les souffrances qui nous arrivent.

Le jeune ermite, profondément ému, répondit : « En vérité, c'est vous qui me ramenez sur le droit chemin, le chemin qui conduit à la vie. »

Il remercia l'abbé en versant des larmes, retourna dans sa cellule, et dès ce moment il trouva dans la religion chrétienne, sur laquelle il s'était tant tourmenté l'esprit, le repos et la consolation de son cœur (*Fleurs du désert*).

c. Saint François d'Assise et la savante école.—Saint François d'Assise passant un jour devant une école qui était réputée pour savante, il entendit qu'on discutait sur l'existence de Dieu. « Qu'est-ce à dire ? s'écria le saint, tandis que les igno-

rants et les simples marchent avec Dieu, les savants en sont encore à se disputer pour savoir s'il existe [1]. »

d. Le soleil.— Agénor, noble jeune homme, était disciple du sage Cléon. Ce vénérable vieillard parlait souvent avec une animation toute céleste du Dieu qui a créé le ciel, et qui gouverne toutes choses par sa souveraine sagesse.

L'intelligent jeune homme écoutait avec la plus grande attention les sages paroles de son digne maître, et chaque fois il sentait son cœur pénétré d'une chaleur inaccoutumée. Cependant, quelque excellent que fût l'enseignement de ce saint vieillard, la curiosité du jeune homme n'y trouvait point un aliment suffisant. Il réfléchit de plus en plus sur les perfections divines, et parut attristé de ce que son intelligence était incapable de comprendre la nature de Dieu. Dans sa désolation, il alla se plaindre à son maître.

« Venez, lui dit ce dernier, nous allons faire une promenade au dehors, et admirer la magnifique création du Seigneur.

« Voyez-vous, mon fils, comme le soleil brille radieux au-dessus de nos têtes ?

—Comment ne verrais-je pas cela? répondit le jeune homme en regardant le vieillard d'un air d'étonnement.

— Eh bien, reprit le vieillard, essayez donc de le contempler dans toute sa magnificence !

—Que me demandez-vous là, cher maître, s'exclama Agénor ; son éclat n'est-il pas trop lumineux pour mon faible regard, et pourrais-je le contempler sans que mes yeux en fussent éblouis ?

— Eh quoi ! s'écria le vieillard, et vous voulez contempler la vérité , vous qui ne pouvez même pas supporter l'éclat d'un de ses ouvrages? Sachez-le donc, jeune homme, Dieu habite dans une lumière inaccessible à l'œil de notre intelligence. »

Nos spéculations ne sont jamais si pures
Qu'on ne sente un peu d'ombre y régner à son tour ;
Nos plus vives clartés ont des couleurs obscures ;

[1] Voir l'ouvrage intitulé : *Eigenschaften Gottes in Erzæhlungen*, Regensbourg, Fr. Pustet, 1846.

Et cent fausses peintures
Naissent d'un seul faux jour [1].

e. Le bois de la croix. — Deux hommes instruits, mais qui avaient le défaut de perdre un temps précieux à discuter sur des questions oiseuses, agitaient un jour la question de savoir de quel bois avait été faite la croix sur laquelle mourut le Sauveur. Chacun apportait différentes raisons, peu convaincantes il est vrai, pour appuyer son sentiment.

Un homme du peuple, nommé Chrétien, d'une intelligence saine et droite, entendant de loin la discussion des deux savants, se dit en lui-même : « Qu'est-il besoin de savoir de quel bois était faite la croix de Jésus-Christ ? Ce qui rend la chose respectable, ce n'est point l'espèce de bois, mais le genre de mort. »

L'essentiel pour nous, c'est de penser souvent à la passion et à la mort douloureuse du Sauveur, et dans nos plus grandes souffrances de chercher à l'imiter dans sa patience » (*Nach Th. Nelk*).

LA SCIENCE DU MONDE.

Les savants d'ordinaire aiment qu'on les regarde.
Qu'on murmure autour d'eux : « Voilà ces grands esprits ; »
Et. s'ils ne font du cœur une soigneuse garde,
De cet orgueil secret ils sont toujours surpris.

Qu'on ne s'y trompe point, s'il est quelques sciences
Qui puissent d'un savant faire un homme de bien,
Il en est beaucoup plus de qui les connaissances
Ne servent guère à l'âme, ou ne servent de rien.

Par là tu peux juger à quels périls s'expose
Celui qui du savoir fait son unique but,
Et combien se méprend qui songe à quelque chose
Qu'à ce qui peut conduire au chemin du salut.

Le plus profond savoir n'assouvit point une âme :
Mais un bonne conscience a de quoi la calmer,

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre Ier, chapitre III, tom. 4, pag. 169 (*Cit. du Trad.*).

Et jette dans le cœur qu'un saint désir enflamme
La pleine confiance au Dieu qu'il doit aimer.

Au reste, plus tu sais, et plus a de lumière
Le jour qui se répand sur ton entendement,
Plus tu seras coupable à ton heure dernière
Si tu n'en as vécu d'autant plus saintement.

Quand, pour quelques clartés dont ton esprit abonde,
Ton orgueil à quelque autre ose se préférer,
Vois qu'il en est encore de plus savants au monde,
Qu'il en est que le ciel daigne mieux éclairer.

Fuis la haute science, et cours après la bonne;
Apprends celle de vivre ici-bas sans éclat;
Aime à n'être connu, s'il se peut, de personne,
Ou du moins aime à voir qu'aucun n'en fasse état [1].

f. Consolation au sujet d'un accident de mort. — Lorsque le prophète Jahia eut été tué innocemment, les anges pleurèrent en s'écriant : « O Dieu ! quel péché Jahia le juste a-t-il commis contre vous, pour qu'il lui ait fallu mourir ?

—Il n'a point péché contre moi, répondit le Seigneur ; il n'a fait que m'aimer. Mais moi aussi, je l'aimais, et voilà pourquoi il a dû mourir.

« Car l'amour que l'on a pour moi marche à travers la mort, et ce n'est que par elle que l'amour arrive à moi » (*Schatzkæstchen der Jugend*).

g. Le trône de la gloire. — Un homme pieux se vouait avec tant de zèle à la méditation de Dieu et des choses célestes, qu'il négligeait complétement les affaires de son état.

Un jour qu'assis devant sa lampe il était plongé dans de profondes réflexions, il s'endormit. Il eut un songe pendant lequel il crut voir la porte du ciel ouverte devant lui. Il vit entre autres le trône du Tout-Puissant qu'il désirait voir depuis longtemps. Ce trône était entouré de flammes de toutes parts, et il flottait sur des nuages sombres du sein desquels jaillissaient

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre 1er, chap. II, tom. 4, pag. 166-167 (*Cit. du Trad.*).

des éclairs, et dans lesquels on entendait retentir le tonnerre. Devant et derrière le trône, il faisait une nuit profonde.

Il se réveilla, effrayé de ce spectacle; mais pourtant cette apparition ne lui suffit pas. Il voulait voir les anges qui entourent le trône de l'Eternel, et il retomba une seconde fois dans son sommeil. Il vit quatre anges qui portaient le trône ; leurs regards étaient fixés sur Dieu, et de leurs ailes rapides ils s'envolaient vers toutes les contrées de la terre pour exécuter les ordres du Très-Haut. Au moment où l'un des anges voulut s'approcher de lui, son rêve s'évanouit, et il fut encore plus mécontent qu'auparavant.

Il aurait désiré voir les anges de plus près, et il s'endormit une troisième fois. Les anges se trouvaient à côté d'un trône de feu, mais leurs visages ainsi que leurs pieds étaient voilés, et il lui était impossible d'entendre leurs chants.

Enfin, l'un d'eux s'approchant de lui : « Comment, mortel, lui dit-il, osez-vous regarder ce que nous-mêmes ne pouvons contempler ? Contentez-vous du rêve que le Seigneur vous a envoyé pour votre instruction. » Ainsi parla l'ange, et le dormeur se réveilla.

Au même instant une mouche vint à voltiger devant sa lampe, et comme elle s'approcha de trop près de la flamme, aussitôt elle tomba morte à ses pieds. « N'étais-je pas un insensé, se dit-il en lui-même, pour qu'un ange ait été obligé de m'apprendre ce que cette mouche brûlée par la flamme pouvait m'enseigner ? »

Il renonça dès lors à ses vaines recherches, et choisit pour unique règle de vie cet ancien et excellent proverbe : « Priez et travaillez ! »

On pourrait encore citer la légende de saint Augustin, qui avait voulu comprendre avec son intelligence l'incompréhensible mystère de la sainte Trinité [1].

COMPARAISONS.

a. Moïse, lorsqu'il entendit la voix de Dieu retentir dans le buisson ardent, se voila la face, en signe de son profond res-

[1] Cf. CATÉCHISME HISTORIQUE, 1er vol., pag. 154.

peci. — C'est ainsi que le respect que nous devons à Dieu, le souverain Maître du ciel et de la terre, exige que nous nous abstenions de scruter avec le regard de notre esprit ce qui, dans les choses divines, surpasse la portée de notre intelligence.

b. Ozias fut frappé de la lèpre pour avoir osé pénétrer dans l'intérieur du sanctuaire, dont l'entrée lui était interdite. — Malheur à nous aussi, si nous osions, par une coupable curiosité, pénétrer en quelque sorte dans les mystères de notre sainte religion, et par une prétention ridicule en faire de quelque manière le jouet des caprices et des subtilités de notre intelligence !

c. Ce serait, de la part d'un serviteur de roi, une audace extrêmement répréhensible que d'ouvrir et de lire une lettre que son souverain viendrait de recevoir. — C'est de même une grande présomption que de vouloir, avec notre intelligence bornée, approfondir ce que Dieu, dans ses sages et impénétrables conseils, a voulu recouvrir d'un sceau mystérieux.

d. Lorsque, suivant la théologie des Grecs et des Romains, Pandore ouvrit par curiosité la boîte mystérieuse qui lui avait été confiée, la misère et les maux de toute nature inondèrent la terre. — C'est ainsi que les hommes perdent toujours la foi quand, par curiosité, ils veulent scruter les doctrines mystérieuses de notre sainte religion, que notre raison ne saurait pénétrer.

e. Le lierre grimpe autour de l'ormeau et s'élève vers le ciel, soutenu par cet appui. — C'est ainsi que la raison doit rester inséparablement unie à la foi, afin qu'elle puisse s'élever vers le ciel sans craindre de tomber, et sans redouter les orages du temps.

Le divin Sauveur ne nous a point communiqué sa doctrine pour satisfaire notre curiosité, mais afin de nous donner sur Dieu, sur sa volonté et sur la vie future, toutes les connaissances nécessaires pour que nous

fussions sans inquiétude par rapport aux intérêts de notre âme.

De quoi sert une longue et subtile dispute
Sur des obscurités où l'esprit est déçu ?
De quoi sert qu'à l'envi chacun s'en persécute,
Si Dieu jamais n'impute
De n'en avoir rien su [1] ?

Remarque. — Bien que nous ne devions pas porter dans les vérités de notre sainte religion une curiosité inutile et présomptueuse, et que, suivant l'expression de saint Augustin, l'ignorance qu'accompagne la foi soit préférable à la science unie à l'orgueil, nous sommes néanmoins obligés de méditer sur les vérités de l'ordre surnaturel, d'examiner les motifs sur lesquels repose notre croyance, de rechercher comment nous pourrons, dans notre conduite, faire l'application de ces vérités, dans quelles circonstances nous pouvons et devons les utiliser ; de nous rendre compte des raisons qui doivent nous déterminer à les mettre en pratique, et enfin d'observer les conséquences qui en résultent, tant pour le temps que pour l'éternité.

Cette étude des vérités de la religion, faite avec maturité et attention, se nomme *méditation*. Par cet exercice, nous nous élevons du monde des sens au monde surnaturel, notre raison se forme et se développe davantage, nous acquérons sur les vérités religieuses et morales une conviction ferme et arrêtée, et nous nous familiarisons de plus en plus avec ces salutaires doctrines. Notre foi acquiert cette vive lumière dont il

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre I[er], chap. III, pag. 167, tom. 4 (*Cit. du Trad.*).

est dit dans la sainte Ecriture : « Soyez prêts à rendre compte à chacun des motifs de votre foi. » Grâce à cette méditation sérieuse, les vérités de la religion deviennent pour nous une affaire de cœur, et se combinent en quelque sorte avec notre vie journalière, qu'elles soutiennent et vivifient.

Si les plus augustes vérités de notre sainte religion sont restées inefficaces pour un grand nombre de savants, c'est qu'ils ont négligé de réfléchir mûrement sur les avantages qu'elles procurent, et se sont contentés d'en avoir une connaissance superficielle. Ces vérités n'ont été pour eux qu'une affaire de l'intelligence, où le sentiment et le cœur n'avaient aucune part.

§ XXIV.

DE L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION (INDIFFÉRENTISME).

Il est une foule de personnes qui prétendent justifier leur incrédulité en disant que « toutes les religions sont bonnes, » et que, pourvu qu'on vive en honnête homme, il importe peu qu'on soit païen, juif, turc, chrétien, catholique ou protestant. Nous avons montré précédemment combien cette opinion est fausse [1], l'Église catholique étant la seule qui dispose des moyens de salut et de sanctification.

De même, en effet, qu'il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, il ne saurait y avoir qu'une

[1] Voir le deuxième vol., pag. 196.

seule vérité, par conséquent, qu'une seule Église véritable. Voilà pourquoi saint Cyprien disait que « celui-là ne saurait avoir Dieu pour père qui n'a pas l'Eglise (catholique) pour mère [1]. »

Si c'était chose indifférente de professer n'importe quelle religion, pourquoi Dieu aurait-il envoyé dans le monde les prophètes, les patriarches, et enfin son Fils unique Jésus-Christ, pour faire luire devant les peuples encore assis à l'ombre de la mort la lumière de la révélation ? Une mission sans but, superflue, ne serait-elle pas en contradiction avec la sagesse infinie de Dieu ? Les saints apôtres et les martyrs n'auraient-ils pas été des insensés, de répandre inutilement leur sang ? — C'est donc évidemment une indifférence coupable que de ne point se soucier de ce qui intéresse son salut éternel, qui doit être l'objet de nos plus sérieuses préoccupations.

TRAIT HISTORIQUE.

Toutes les religions sont bonnes. — Le père Gottfried, artisan pieux et honnête, avait un ouvrier qui avait acquis à l'étranger une grande habileté dans son métier, mais qui, dans ses relations avec des hommes corrompus, avait puisé une foule de mauvais principes religieux. Son digne maître essayait souvent de corriger par ses leçons les influences qu'il avait reçues, et par des paroles amicales, de le ramener dans le chemin de la vertu. Mais Edouard, qui était un esprit léger, se contentait de lui répondre : « Eh ! grand Dieu, à quoi bon tant vous tourmenter ? Est-ce que le protestant, le juif, le turc et même le païen, ne servent pas Dieu aussi bien que le catholique ? Pourvu que chacun soit honnête homme, le reste importe peu ; toutes les religions sont bonnes. »

[1] S. CYPRIAN., *de Unitat. Eccles.*, n° 24.

Un samedi, le père Gottfried paya à ses ouvriers le salaire qu'il leur devait ; Edouard reçut sa part ; mais il fut très-étonné lorsqu'au lieu de recevoir le paiement du mois qui venait de s'écouler, paiement qui consistait en un certain nombre de guldens, il ne reçut que quelques pièces de monnaie ! Il se plaignit à son maître de lui avoir retenu une somme si forte ; car il en avait besoin pour se procurer des vêtements et satisfaire à ses autres besoins.

« Je ne suis pas assez injuste, lui répondit son maître, pour vous retenir la plus faible partie du salaire qui vous revient. Mais puisque vous répétez si souvent que « toutes les religions sont bonnes, » et qu'il importe peu qu'on ait telle religion plutôt que telle autre, j'ai cru pouvoir vous tenir le même langage en ce qui concerne votre paiement. Toutes les pièces d'argent ne sont-elles pas bonnes ; et selon vos principes, la monnaie que je vous ai donnée ne suffit-elle pas pour votre solde ? Que si, au contraire, la retenue que je vous fais sur ce qui vous revient ne saurait vous être agréable, croyez-vous qu'il soit possible de plaire à Dieu en ne lui rendant pas l'adoration et l'obéissance de la manière qu'il l'exige ? »

A ces hommes qui sont indifférents aux vérités de notre sainte religion, et qui préfèrent embrasser la voie de l'erreur, on peut à juste titre leur appliquer ces paroles de l'apôtre saint Paul : « Comme ils (les incrédules et les juifs) ne savent pas quel est le vrai moyen d'obtenir la justice qui vient de Dieu, et qu'ils s'efforcent d'établir leur propre justice, ils ne se soumettent point à la justice de Dieu, car la fin de la loi, c'est Jésus-Christ, qui justifie quiconque croit en lui » (*Rom.*, x, 3).

§ XXV.

DÉSERTION DE LA FOI, OU APOSTASIE.

Quand un guerrier déserte ses drapeaux et abandonne lâchement sa patrie, on le juge coupable d'infraction à la fidélité du serment, et on le punit comme un parjure et un homme qui a forfait à ses devoirs. Or, combien n'est pas plus coupable celui qui abandonne le Seigneur, ce souverain monarque du ciel et de la terre, à qui il avait juré dans le baptême une fidélité inviolable, et qui ose en quelque sorte lever contre lui l'étendard de la révolte? Aussi le Sauveur disait : « Quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon père qui est dans le ciel » (*Matth.*, x, 33). Et saint Grégoire ajoutait : « Songez donc à ce qui vous arrivera au tribunal de Dieu si vous vous éloignez du Tout-Puissant, à qui vous avez juré fidélité[1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemple biblique. — Déjà dans l'ancien Testament Dieu disait aux Israélites : « Si vous m'abandonnez, je vous abandonnerai à mon tour. » Or, l'histoire postérieure de ce peuple nous montre l'accomplissement manifeste de cette parole du Seigneur; car chaque fois qu'il abandonnait la foi, Dieu le livrait aux mains de ses ennemis.

AUTRES EXEMPLES.

b. Pourquoi Novatien déserta l'Eglise catholique. — Novatien,

[1] S. GREG. MAX., *lib. I, in Regist., ind.* IX, *cap.* 33, *ad Venant. Cancell. Ital.*, post med.

homme savant, mais d'une vanité excessive, atteint d'une maladie grave, se fit baptiser par la crainte de la mort ; mais lorsqu'il eut recouvré la santé, il négligea, conformément à ce qu'il avait promis, de se faire imposer les mains.

Quelque temps après, saint Fabien mourut héroïquement pour la défense de la foi catholique, et l'Eglise romaine dut procéder à l'élection d'un successeur de ce saint. Comme Novatien ne pouvait pas prétendre à être nommé, il en éprouva un tel chagrin qu'il se sépara de la véritable Eglise, et se fit l'auteur d'une secte qui produisit dans l'Eglise des maux incalculables. La principale erreur de ces hérétiques consistait à nier que l'Eglise eût le pouvoir de remettre les péchés de ceux qui étaient tombés, bien qu'ils fissent pénitence et revinssent tout à fait de leurs égarements. Au sixième siècle, il y avait encore des partisans de cette hérésie, et ils avaient leur évêque propre.

c. Punition d'une apostasie. — En 249, ou au commencement de l'année 250, Dèce, empereur romain, fit intimer aux autorités de toutes les provinces de son empire l'ordre de faire en sorte, par tous les moyens possibles, que les chrétiens sacrifiassent aux idoles, et même de les menacer des plus sévères châtiments, s'ils refusaient de se conformer à cette injonction.

Les autorités rivalisérent d'ardeur pour faire exécuter cet ordre. Il serait difficile d'imaginer un genre de tourments dont ils n'eussent point essayé sur les confesseurs de la foi. Un grand nombre témoignèrent de leur attachement à Jésus-Christ soit en marchant à la mort, soit en subissant tous les genres de tourments et de privations, soit en se laissant jeter dans les chaînes ou dans l'exil ; d'autres, au contraire, dans le cœur desquels les vérités chrétiennes n'avaient pas jeté de profondes racines, furent tellement déconcertés, que, sans attendre qu'on les invitât de renoncer à la foi, ils se pressèrent sur les places publiques pour sacrifier aux idoles, ou bien allèrent, par troupes nombreuses, trouver les autorités païennes pour renier Jésus-Christ.

Cet exemple fut principalement donné à Carthage ; ce dont saint Cyprien se plaignait amèrement, déplorant que les chré-

tiens s'excitassent mutuellement à l'apostasie, et que même des parents entraînassent avec eux leurs petits enfants pour les faire renoncer à leur croyance. Il assure que la cause de cette chute profonde était, pour la plupart, l'attachement aux biens de la terre ; car ils savaient que s'ils cherchaient leur salut dans la fuite, ils seraient saisis.

Le même saint Père atteste, dans son livre intitulé *de Ceux qui sont tombés* (*de Lapsis*), que le crime d'apostasie est souvent puni d'un châtiment prompt et terrible. Ainsi, un jeune homme devint muet au moment même où il reniait Jésus-Christ. — Une jeune fille qui avait apostasié la vraie foi, s'étant de nouveau introduite dans les assemblées des chrétiens, et ayant reçu la sainte Eucharistie, fut prise tout à coup d'un tremblement violent, et tomba morte sur place.

Ces exemples de la justice divine en détournèrent un grand nombre de l'apostasie (*Mœtzler*).

d. La perte de la couronne céleste. — Un exemple des récompenses que Dieu accorde à la fermeté de la foi, comme aussi des châtiments qu'il inflige à ceux qui désertent la sainte religion, nous est fourni par la légende des quarante martyrs de Sébaste.

Arrivés sur le bord de l'étang où ils devaient passer la nuit, ils se dépouillèrent eux-mêmes de leurs habits et coururent au supplice avec une joie et un contentement qui étonnèrent tous les assistants.

La rigueur du froid avait déjà fait fendre les corps de tous les martyrs.

Le geôlier, qui passait la nuit auprès d'eux, fut fort étonné de voir vers minuit tout l'espace qu'ils occupaient illuminé comme en plein jour. Levant les yeux, il aperçut une troupe d'anges, au nombre de trente-neuf, portant chacun une couronne. Il comprit que c'était le Dieu des chrétiens qui les envoyait pour couronner la constance de ses généreux serviteurs. « Mais, se dit-il, puisqu'ils sont quarante, pourquoi n'y-a-t-il que trente-neuf couronnes ? » Tandis qu'il raisonnait ainsi, il vit un apostat qui, vaincu par le froid, avait renié la foi, et qui, se traînant sur la glace, indiqua par un signe qu'il voulait adorer les idoles.

Le geôlier lui donna la main; mais à peine ce malheureux se fut-il approché du bain, qu'il expira. Le geôlier, converti à ce spectacle, se hâta de prendre sa place, et eut le bonheur de recevoir, même visiblement, la couronne du martyre. La foi vive et magnanime de ce nouveau confrère consola les martyrs de la lâcheté du malheureux apostat (*Vie des saints*).

e. L'empereur Julien l'Apostat. — Un exemple terrible d'infidélité envers Dieu, c'est celui de l'empereur romain Julien, qui abjura la religion chrétienne, et qui, pour cette raison, mérita le surnom de Julien l'Apostat.

Après son apostasie, il exclut tous les chrétiens des emplois civils, les priva de tous leurs droits, et ne leur accorda pas même celui de se défendre devant les tribunaux. Il interdit aux chrétiens l'étude des sciences, dans le but de favoriser l'erreur, l'ignorance et la barbarie, et par ce moyen d'amener la ruine de la religion chrétienne. Pour justifier cette mesure oppressive, il allégua dérisoirement la loi qui défendait aux chrétiens l'étude des sciences, leur ordonnait la simplicité et la pauvreté, et leur interdisait de défendre leurs droits.

Dans sa haine pour Jésus-Christ, il voulut montrer que la prophétie selon laquelle la ville et le temple de Jérusalem ne seraient jamais rebâtis, ne se réaliserait pas, et il invita tous les Juifs à faire leur possible pour rétablir la ville et le temple; dans ce but, il leur distribua une quantité prodigieuse d'or et d'argent.

Les Juifs accoururent de toutes les contrées de l'univers, déblayèrent le terrain où s'élevait jadis le temple, creusèrent la terre et déployèrent un zèle infatigable pour enlever les anciens fondements. Mais à peine avaient-ils achevé, que des globes de feu sortant de terre relancèrent en arrière les pierres que les ouvriers y voulaient mettre, consumèrent leurs instruments de travail, tuèrent ou blessèrent un grand nombre d'ouvriers.

Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, qui vivait à cette même époque, disait que le temps était précisément venu où, conformément à la prophétie du Sauveur, il ne resterait pas pierre sur pierre. Bien que Julien fût effrayé de ces paroles, il persévéra néanmoins dans son endurcissement, continuant de

donner à Jésus-Christ, par dérision, le nom de « fils du charpentier, » de « Galiléen. » Voulant un jour se moquer d'un chrétien : « Dites-moi, lui demanda-t-il, ce que fait aujourd'hui le fils du charpentier? — Un cercueil pour vous, » lui répondit le chrétien. La justesse de ces paroles ne tarda pas à se vérifier. La même année (en 368), Julien ayant fait une expédition contre les Perses, il fut poursuivi, et un dard lancé par un cavalier lui perça les côtes et lui entra dans le foie. Sentant qu'il était mortellement blessé, ajoute Théodoret, il emplit sa main de son sang et le jeta en l'air en s'écriant : « Tu as vaincu, Galiléen, tu as vaincu ! » Il expira dans les plus belles années de sa vie et la seconde année de son règne.

f. Nouvelle conversion de Stettin.—(Une légende). Saint Othon, évêque de Bamberg, fut invité par Boleslas, duc de Pologne, à prêcher l'Evangile. Le zélé évêque reconnut dans cet appel la voix de Dieu, et rendit grâce au ciel de l'avoir jugé digne d'une œuvre si sainte. Cet homme apostolique, aidé de ses fidèles disciples, commença donc à travailler à la conversion des peuples, et sa prédication, quoique accompagnée de bien des fatigues, obtint les plus heureux résultats.

Le saint homme se rendit aussi à Stettin, dont une foule d'habitants embrassèrent l'Evangile. Ces hommes, naguère encore sauvages et indisciplinés, devinrent des chrétiens remarquables par la douceur de leur caractère et la pureté de leurs mœurs.

Quelques années plus tard, une maladie dangereuse éclata à Stettin, et il mourut en peu de temps une grande multitude de personnes. Profitant de cette circonstance : « Savez-vous, dirent au peuple les prêtres des idoles, d'où vient cette maladie effrayante? Elle vient uniquement de ce que vous avez abandonné vos anciens dieux et en avez accepté un nouveau. Si vous ne retournez pas sur-le-champ à vos premières divinités, vous mourrez tous de cette mort terrible. »

Le peuple eut la faiblesse d'embrasser de nouveau le culte des faux dieux ; un grand nombre abandonnèrent la foi chrétienne, dévastèrent l'église de Saint-Adalbert, fondée par saint Othon, et construisirent un temple à leur idole Triglaff.

Lorsque saint Othon apprit qu'après toutes les peines qu'il s'é-

tait données pour répandre la foi chrétienne dans la Poméranie, ce peuple était exposé à perdre le fruit de ses travaux, il entreprit un second voyage dans ce pays.

La population le reçut, lui et ses compagnons, de la façon la moins rassurante, aussi éprouva-t-il tout d'abord de grandes difficultés; mais, aidé de la grâce de Dieu, ses efforts finirent par être couronnés d'un heureux succès.

A cette même époque, un citoyen de Stettin, nommé Witsak, qui s'était rendu coupable sur mer d'une foule de brigandages et de meurtres, fut pris dans le Danemark, chargé de lourdes chaînes et jeté dans une tour. Comme il était assis dans sa prison méditant sur sa vie passée, déplorant ses péchés et priant le vrai Dieu qu'il avait déjà appris à connaître en recevant le baptême, saint Othon lui apparut en songe, le consola, releva son courage en considération de ses sentiments de pénitence, et lui ordonna d'annoncer aux habitants de Stettin que Dieu leur enverrait de rudes châtiments s'ils hésitaient encore à se convertir.

Le lendemain, lorsque le captif se réveilla, il se sentit miraculeusement délivré de ses chaînes. Il se leva, sortit de sa prison et se dirigea vers la mer. Il chercha longtemps un vaisseau, mais il ne put en trouver.

Dans son embarras, il invoqua saint Othon, et tout à coup il aperçut au milieu de la mer un messager qui venait à lui. Aidé de secours divin, il arriva jusqu'à Stettin, entra dans la ville et fit ce que le saint lui avait commandé.

Les habitants de Stettin se convertirent une seconde fois, prêtèrent volontiers l'oreille aux paroles du saint, et restèrent depuis lors de fervents chrétiens (*Nach Hungari*).

g. Triomphe de l'amour de Jésus-Christ dans un apostat. — Pierre Bourgin, né sur l'île Majorque, était, en 1650, esclave en Algérie sous un maître qui se détermina à l'envoyer à Constantinople pour le service des galères.

Arrivé dans cette ville, comme il avait peu d'espérance de recouvrer jamais la liberté, Bourgin alla trouver le gouverneur, ou le dey, comme on l'appelle, et le pria de venir à son secours.

Le dey l'exhorta à renoncer à sa foi et à se soumettre aux

lois de Mahomet, ajoutant qu'à cette condition il recouvrerait aussitôt sa liberté. Comme cette promesse était impuissante à ébranler Bourgin et à le faire renoncer à sa croyance, le dey en vint aux menaces et continua ainsi jusqu'à ce que l'esclave, séduit par l'appât de la liberté et effrayé par la crainte d'une mort douloureuse, se décida à renier Jésus-Christ. Le dey tint parole et le récompensa magnifiquement.

Cependant Bourgin ne tarda pas à se convaincre qu'il n'avait acheté la liberté extérieure qu'au prix de la liberté de sa conscience. Tourmenté par les remords de sa conscience et ne pouvant plus goûter un seul instant de repos, plusieurs fois la pensée lui vint de désavouer sa conduite antérieure, mais l'idée des tourments qui lui étaient réservés l'en détournait sans cesse. Cependant il lui arriva souvent, en présence de mahométans, de laisser échapper des paroles contraires à leur doctrine, afin qu'ils l'accusassent eux-mêmes de ce qu'il n'avait pas encore la force de professer ouvertement. S'armant enfin de courage, confiant en l'assistance de Celui qu'il avait eu la faiblesse de renier et qui voyait l'affreux état de son âme, et content de mourir pour Celui qui lui-même était mort pour lui, il alla trouver le dey, et lui dit :

« Vous m'avez séduit ; mais sachez que je renonce à Mahomet : je suis chrétien, et prêt à souffrir tous les tourments pour mon Sauveur Jésus-Christ. »

Etonné et bouillant de rage, le dey le fit aussitôt attacher à un pieu.

Entouré d'incrédules, d'apostats et de pieux chrétiens, Bourgin renouvela sa profession de foi et mourut au milieu des flammes (*Nach der Philothea*).

Il ne faudrait pas croire, cependant, que la grâce d'une si belle renaissance et d'une mort si consolante soit accordée à tous les apostats. L'expérience enseigne, au contraire, que ces malheureux tombent d'ordinaire jusque dans les dernières abîmes du péché et du vice, et qu'enfin, tourmentés par les remords de leur conscience, abandonnés de Dieu et des hommes, privés de

toute grâce et de toute consolation céleste, furieux et désespérés, ils finissent par la mort la plus misérable.

TRAIT HISTORIQUE.

h. Jarosmir et Szerna. — Jarosmir, l'enfant d'un pauvre pêcheur, était assis devant la cabane de son père, et raccommodait un filet. C'était pendant une belle soirée d'été ; son âme débordait de sentiments d'amour et de reconnaissance envers le Seigneur.

Tout à coup il entend un cri lamentable. Un enfant venait de tomber dans le ruisseau voisin et était sur le point de se noyer. Le jeune pêcheur n'eût pas plutôt entendu ce cri de détresse, qu'il s'empressa de courir, se jeta dans l'eau, et parvint après bien des efforts à sauver l'enfant.

Depuis ce moment, la jeune fille, nommée Szerna, qui venait d'être sauvée, et dont les parents étaient riches, éprouva pour le brave Jarosmir de vifs sentiments de reconnaissance. Presque tous les jours elle allait le trouver pour jouer avec lui. Mais ce qui plut surtout au jeune Jarosmir, car il était avide d'instruction, ce fut de pouvoir assister aux leçons que des maîtres habiles donnaient à la jeune fille. Les deux enfants s'aimaient comme le frère et la sœur, et se communiquaient réciproquement toutes leurs joies. Leurs parents assistaient souvent à leurs jeux enfantins, et en les voyant ils se rappelaient avec bonheur les jours délicieux de leur enfance où, libres de soucis et de préoccupations, ils savouraient les innocents plaisirs du jeune âge.

Cependant, il plut au Seigneur d'éprouver les deux familles dans leur croyance, et de les visiter par des tribulations.

Les Mogols, peuple cruel et féroce, firent irruption dans leur pays, incendièrent une multitude de villes et de villages, et exercèrent dans ce pays les plus grands ravages. Ni les biens de la fortune, ni la vie elle-même n'étaient en sûreté devant eux. Ces barbares nourrissaient, de plus, le projet de détruire la religion chrétienne, et d'y substituer le culte désolant du paganisme. Chaque jour ils faisaient subir aux chrétiens tous les genres de mauvais traitements qu'ils pouvaient

imaginer. Une multitude de chrétiens souffrirent avec joie le mépris et la persécution pour le nom de Jésus ; mais aussi la crainte en fit apostasier un grand nombre.

Parmi ces malheureux se trouvaient entre autres les parents de Szerna. Mais la jeune fille, parvenue déjà à la fleur de l'âge, n'en resta pas moins fidèle à son divin Sauveur. Son père incrédule essaya d'abord par les promesses et les flatteries, puis par les menaces et les mauvais traitements, de lui faire embrasser le paganisme ; mais tous ses efforts demeurèrent impuissants.

« Dussent tous les orages éclater sur ma tête, disait cette vierge héroïque, je n'abandonnerai point mon Dieu ; car si le Seigneur est pour moi, qui sera contre moi ? Comme la poule rassemble ses jeunes poussins sous ses ailes caressantes, ainsi le Seigneur protége ceux qui l'invoquent et il ne permet pas qu'ils soient confondus. »

Repoussée de la façon la plus cruelle par son propre père, la pauvre jeune fille s'en alla, pleurant et se lamentant, trouver son vieil ami d'enfance Jarosmir, et ses parents, qui avaient persévéré dans le christianisme.

Ces braves pêcheurs accueillirent avec joie cette pauvre délaissée, et tachèrent autant qu'ils purent de la consoler et de lui faire oublier son malheureux sort. Szerna passa dans la compagnie de ces braves et honnêtes gens des heures délicieuses. Mais, hélas ! cet heureux temps ne fut pas de longue durée. Quelque temps après qu'on eut célébré la fête nuptiale de Jarosmir et de Szerna, leur paisible cabane fut envahie par une horde de sauvages, et devint la proie des flammes.

Les deux vieux pêcheurs succombèrent sous le glaive de ces hommes sanguinaires ; et quant à Jarosmir et à Szerna, ils parvinrent non sans peine à se sauver. Déjà ils marchaient depuis longtemps, lorsqu'ils arrivèrent dans une contrée sauvage où il ne croissait que quelques herbes, et où ils ne trouvèrent plus aucun chemin pour sortir. Nulle part ils n'apercevaient aucune cabane ; nulle part ils n'entendaient une voix humaine : les cris sauvages des corbeaux et les hurlements des loups interrompaient seuls ce silence effrayant.

Après avoir erré longtemps, ils trouvèrent une petite caverne et résolurent d'y fixer leur demeure. « Pour le reste, dit

Szerna, le bon Dieu saura déjà y pourvoir. Lui qui nourrit les jeunes lions et donne leur nourriture aux corbeaux, ne voudra point nous oublier. » Ils passèrent deux jours dans la caverne en se consolant ainsi mutuellement. Tout à coup, le troisième jour, ils entendirent un bruit semblable à celui que font des chevaux en marchant. Pour cette fois ils se crurent perdus ; car ils aperçurent un brigand qui entrait dans la caverne. Ce dernier voyant que sa demeure était habitée par des étrangers, en devint furieux et appela à lui ses sauvages compagnons.

Jarosmir et Szerna furent faits prisonniers et emmenés sur-le-champ par ces hommes cruels qui les vendirent comme esclaves. Tous d'eux entrèrent au service d'un Turc riche et considéré. Celui-ci leur promit la vie la plus agréable, les vêtements les plus magnifiques, s'ils voulaient renoncer au christianisme et embrasser la doctrine de Mahomet. Mais comme ils repoussèrent avec mépris ces infâmes propositions, ils furent condamnés aux travaux les plus pénibles et durent endurer tous les genres de privations.

Malgré cette situation déplorable, ils servirent leur maître avec une admirable fidélité. Celui-ci étant un jour tombé dangereusement malade, et n'ayant dû la conservation de sa vie qu'au seul Jarosmir, depuis cette époque le sort des deux captifs s'améliora considérablement.

Bientôt après une nouvelle bande de brigands amena d'autres prisonniers. Mais qui pourrait décrire la surprise de Szerna lorsqu'elle aperçut parmi eux ses propres parents ! Dès que Jarosmir les eut reconnus, il s'empressa d'aller trouver son maître et le pria, en récompense de ce qu'il lui avait sauvé la vie, de rendre la liberté aux parents de Szerna. « Ils seront libres, répondit le Turc, mais à la condition que vous embrasserez la doctrine de Mahomet. » L'épreuve était rude ; Jarosmir se sentait le cœur défaillir, et déjà il était sur le point d'apostasier la foi chrétienne.

Cependant comme sa bouche n'avait pas encore commis cet affreux péché, la divine Providence permit qu'un officier russe arrivât sur ces entrefaites, reconnût Szerna, et leur rendît à tous la liberté.

On était alors dans les plus magnifiques journées de printemps. Après bien des souffrances et des traverses, Jarosmir,

Szerna, ainsi que leurs parents, furent reconduits dans leur cabane par leur libérateur.

Le saint jour de Pâques, cette heureuse famille célébra la résurrection du bonheur qu'elle venait de recouvrer, avec le consolant espoir d'en célébrer encore une autre dans la joyeuse patrie du ciel.

SENTENCES.

« Les apostats sont comparables à la femme de Loth, qui mourut pour avoir regardé derrière elle » (S. Thom. Aquin., *Opusc. de Perfect vit. spirit.*, cap. XXV, tom. IV, in princip.).

« Judas Iscariote abandonna les apôtres et s'unit à la secte des Pharisiens: mais comme il s'était séparé de l'unité, au lieu d'y trouver une ressource, il n'y trouva que l'abîme du désespoir (S. Aug., *de Vera et falsa pœnit.*).

§ XXVI.

DE L'IDOLATRIE.

Par ce qui précède, nous voyons que notre premier et principal devoir est d'être animés d'une foi vive et inébranlable, d'avoir en Dieu une confiance sans bornes et de l'aimer sans partage. Voilà pourquoi, sur la montagne du Sinaï, le Seigneur disait au peuple israélite : « Je suis le Seigneur votre Dieu ! » Dieu voulait, par ces paroles, leur inspirer à tous un respect profond pour sa majesté souveraine, et par conséquent faire en sorte qu'ils fussent plus disposés à lui obéir en toute circonstance.

Mais comme déjà à cette époque il y avait parmi les Israélites une multitude d'hommes qui avaient l'esprit assez aveuglé pour prétendre honorer le vrai Dieu tout

en marchant dans des voies corrompues (IV *Rois*, XVII, 21 et suiv.), et en servant une multitude de fausses divinités, au premier commandement Dieu ajouta ces paroles : « Vous n'aurez point, en dehors de moi, de dieux étrangers. » — L'histoire du peuple d'Israël nous prouve combien Dieu déteste et punit l'idolâtrie. Ainsi Abraham dut quitter la maison de son père, parce que le polythéisme s'y était glissé. Ainsi des châtiments terribles, quoique inutiles, fondirent sur les Egyptiens, que Dieu voulait ramener par là du culte des faux dieux à la foi en un seul et unique Seigneur. Ainsi des milliers d'Israélites périrent par le glaive, pour n'avoir pas voulu renoncer à l'adoration du veau d'or. C'est ainsi que, sur un ordre de Dieu, Elie fut obligé de faire mourir les prêtres de Baal, qui avaient déterminé le peuple à adorer des images. C'est ainsi que Dieu, par l'exemple des trois jeunes hommes conservés intacts dans la fournaise, apprit au roi Nabuchodonosor, qui jusqu'alors s'était prosterné avec tout son peuple devant des statues inanimées, qu'il devait l'adorer lui seul, comme étant le seul vrai Dieu. C'est ainsi que les prêtres impies qui servaient l'idole de Baal furent punis de mort, tandis que Daniel, ce zélé serviteur du vrai Dieu, demeura sain et sauf dans la fosse aux lions.

On le voit, toutes les dispositions de la Providence, dont l'histoire sainte nous a conservé le récit, n'avaient pour objet que d'inspirer aux hommes l'horreur de l'idolâtrie, et de leur inculquer de plus en plus profondément ce premier précepte : « Vous adorerez Dieu, et vous le servirez lui seul. » Au reste, si Dieu défendait et punissait l'idolâtrie de la manière la plus expresse,

tout ce qu'il y a eu d'âmes pieuses et saintes, dans l'un et l'autre sexe, se sont toujours efforcées, tant par leurs paroles que par leurs actions, de rendre au seul et unique vrai Dieu l'adoration qui lui est due, et de détourner les hommes des pratiques abominables de l'idolâtrie.

TRAITS HISTORIQUES.

Exemples bibliques.—*a*. David faisait de l'idolâtrie l'excellente peinture que voici : « Les idoles des nations sont de l'argent et de l'or, et les ouvrages des mains des hommes. Elles ont une bouche, et elles ne parleront point; elles ont des yeux, et elles ne verront point; elles ont des oreilles, et elles n'entendront point; elles ont des narines, et elles ne sentiront point; elles ont des mains, sans pouvoir toucher; elles ont des pieds, sans pouvoir marcher; et ayant une gorge, elles ne pourront crier. Que ceux qui les font leur deviennent semblables, avec tous ceux qui mettent en elles leur confiance. Pour nous, nous louons le Seigneur, maintenant, toujours et dans toute l'éternité » (*Ps*. CXIII, 12 et suiv.).

b. Elie cherchait également à faire comprendre aux prêtres de Baal et au peuple combien était insensé le culte qu'ils rendaient aux idoles. « Jusqu'à quand, leur disait-il, serez-vous comme un homme qui boite des deux côtés. Si le Seigneur est Dieu, suivez-le; et si Baal est Dieu, suivez-le de même. Je suis demeuré tout seul d'entre les prophètes du Seigneur, au lieu que les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante. Qu'on nous donne deux bœufs, qu'ils en choisissent un pour eux; et que, l'ayant coupé par morceaux, ils le mettent sur du bois, sans mettre de feu par dessous ; et moi, je prendrai l'autre bœuf, et, le mettant aussi sur du bois, je ne mettrai point non plus de feu au-dessous. Vous invoquerez alors le nom de vos dieux, et moi j'invoquerai le nom de mon Seigneur; et que le Dieu qui déclarera par le feu qu'il aura exaucé les vœux qu'on lui a faits, soit reconnu pour Dieu. » La proposition parut très-juste à tout le peuple. Les prophètes de Baal ayant donc pris un bœuf, ils préparèrent leur sacrifice et invo-

quèrent le nom de Baal depuis le matin jusqu'au midi. « Baal, s'écriaient-ils, exaucez-nous ! » Mais comme il était déjà midi, et que le dieu ne disait mot : « Criez plus haut, leur disait Elie en se moquant d'eux ; il est en chemin, ou dans quelque hôtellerie, ou bien il dort peut-être ; il faut le réveiller ! »—Ils se mirent donc à crier plus haut ; et, selon leur coutume, ils se firent des incisions avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sang. Mais les prophètes eurent beau crier et invoquer, midi se passa, et leur dieu Baal resta sourd.

Elie dit alors au peuple de le suivre. Il prit douze pierres, selon le nombre des tribus des enfants de Jacob, et rétablit l'autel du Seigneur. Il prépara le bois, coupa le bœuf par morceaux, et le mit dessus. Et après avoir invoqué le nom du Seigneur, le feu tomba du ciel, et dévora l'haulocauste, le bois et les pierres, et jusqu'à la poussière et l'eau qui était dans une rigole autour de l'autel. A cette vue, le peuple se prosterna le visage contre terre, et s'écria : « C'est le Seigneur qui est le vrai Dieu ! C'est le Seigneur qui est le vrai Dieu » (*Rois*, livre III, chap. XVIII, vers. 21-40).

c. L'apôtre saint Paul a dit des choses excellentes sur l'adoration du seul vrai Dieu et sur le culte absurde des idoles. Lorsque ce saint homme arriva à Athènes, il y trouva non-seulement une multitude de temples et d'autels pleins de statues des faux dieux, mais encore un autel sur lequel on lisait ces mots : « Au Dieu inconnu ! » Saint Paul se sentit ému dans son cœur et comme irrité, en voyant que cette ville était si attachée à l'idolâtrie. Il s'adressa donc dans les synagogues aux Juifs et à ceux d'entre les gentils qui craignaient Dieu, afin de les convertir. Puis, leur montrant l'autel qu'ils avaient dédié au Dieu inconnu :

« Ce Dieu, leur dit-il, que vous adorez sans le connaître, est celui-là même que je vous annonce. C'est lui qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde ; Seigneur du ciel et de la terre, il n'habite point dans des temples bâtis par la main des hommes, et il n'est point honoré par les ouvrages de leurs mains, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses. » — Quelques-uns des

auditeurs se moquèrent de l'apôtre, mais d'autres s'attachèrent à lui et ajoutèrent foi à ses paroles » (*Act.*, XVII, 16-34).

AUTRES EXEMPLES.

d. Les saints martyrs.—De même que l'apôtre saint Paul s'élevait, sur la place publique d'Athènes, contre le polythéisme des païens, ainsi les saints martyrs s'efforçaient de convaincre les juges, les bourreaux et le peuple qui les environnaient, de la folie du culte des idoles.

Ainsi, lorsque saint Valentin fut conduit en présence de l'empereur romain Claudius II (en 279), et interrogé par l'un des assistants sur ce qu'il pensait des deux divinités païennes Jupiter et Mercure, il répondit : « J'en pense ce que vous-mêmes et vous tous qui êtes ici présents en pensez, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas eu sur la terre d'hommes plus impies que ceux à qui vous avez donné le nom de dieux.

« Interrogez vos poëtes, lisez vos historiens, et il est probable que vous n'aurez jamais entendu parler d'une vie plus débauchée que l'était celle de ces dieux. »

« Vos divinités, disaient à leur tour les frères saints Cosme et Damien, sont sans puissance et sans vie; ce sont des idoles que nous méprisons et que nous maudissons. Il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. »

e. Leçon faite à un païen. — Un pieux enfant qui vivait dans la maison d'un idolâtre disait souvent à ce dernier : « Il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. C'est lui qui fait luire le soleil et tomber la pluie. Il voit nos actions et nos omissions, et il entend nos prières. Lui, le Dieu vivant, peut nous punir ou nous récompenser, nous sauver ou nous perdre. Quant à ces idoles que voilà, elles ne sont faites que de terre; elles ne voient ni n'entendent, elles ne peuvent faire ni le bien ni le mal. » Cependant le maître de l'enfant dédaignait de prêter l'oreille à ces paroles de vérité.

Un jour cet homme alla se promener dans les champs. Lorsqu'il fut parti, l'enfant, armé d'un bâton, abattit toutes les statues des faux dieux et n'épargna que la plus grande, à laquelle il mit son bâton à la main.

« Qui est-ce qui a fait cela? » demanda son maître d'un ton furieux, lorsqu'il fut de retour à la maison. L'enfant lui répondit : « Ne pensez-vous pas que ce soit cette grande idole qui ait frappé ses plus petits frères?

— Non, s'écria le païen, je ne le crois point, car jamais elle n'a fait de mouvement avec la main. C'est toi qui as fait cela, méchant garçon, et pour te punir de ce mauvais tour, je veux te tuer avec ce bâton. »

Sans s'émouvoir, l'enfant se contenta de lui dire avec douceur : « Il n'y a pas là de quoi se fâcher ! Si vous-même ne croyez pas que votre dieu puisse faire ce que moi j'ai pu faire avec ma faible main d'enfant, est-il possible que ce soit là le Dieu qui a créé le ciel et la terre ? »

Ces paroles firent réfléchir le païen ; il brisa l'une après l'autre toutes ses statues, tomba à genoux, et pour la première fois adora le vrai Dieu (*Christophe von Schmid*).

f. L'idolâtrie au dix-neuvième siècle et dans l'Europe chrétienne. — De même que cet ouvrier d'Ephèse dont il est parlé dans l'Evangile ne s'intéressait au culte idolâtre de Diane, déesse païenne, que dans des vues de basse cupidité ; ainsi de nos jours il est une multitude d'ouvriers et d'artistes qui n'abusent de leurs talents d'une manière si révoltante que pour favoriser l'impiété et l'abrutissement des esprits.

Ainsi, en Angleterre, il existe des fabriques où l'on confectionne avec la plus grande grande habileté des masses de statues d'idoles, que l'on expédie ensuite pour être vendues. Voici ce que raconte à ce sujet une feuille protestante [1] :

« L'Angleterre, soit dit entre nous, est la terre classique des contradictions. Tandis qu'on y fait d'immenses sacrifices pour porter la lumière dans les ténèbres du paganisme, il est probable qu'il n'y a point ailleurs de pays où l'on trouverait une fabrique d'idoles à l'usage des païens. Celle dont je veux parler se trouve à Birmingham et fait, dit-on, d'excellentes affaires. Voici un extrait de son catalogue :

« Yamen, *dieu de la mort*, en cuivre fin, travaillé avec beaucoup de goût.

[1] Les *Archives du Christianisme*.

« Niroadi, *roi des malins esprits*, d'après différents dessins. Son cheval est d'une exécution des plus audacieuses, et son sabre est selon le goût le plus récent.

« Yaronnin, *dieu du soleil*. Plein de vie. Son crocodile est de cuivre, et son fouet d'argent.

« Couberen, *dieu des richesses*. Ce dieu est d'un travail admirable. L'artiste y a déployé tout son talent.

« On trouve aussi, à la même fabrique, des demi-dieux d'un ordre inférieur.—Une remise est faite aux personnes qui paient comptant. »

Les mêmes vaisseaux sur lesquels on expédie des bibles pour propager le christianisme, servent à l'Angleterre pour envoyer aux idolâtres, dans ses possessions indiennes, les idoles qu'elle fabrique.

En vérité, c'est là un mercantilisme si impie et si révoltant, qu'une bouche chrétienne ne trouve pas d'expressions assez énergiques pour le flétrir.

En présence de semblables faits, faut-il s'étonner des humiliations que la Providence semble préparer à ce peuple dégradé, et des afflictions qu'il lui envoie de temps à autre (*Salzburg. Kirchenblatt*) ?

g. Le philosophe païen et le maître de religion juive.—« Votre Dieu se nomme dans son livre un Dieu jaloux, qui ne peut point supporter d'autres divinités à côté de lui, et qui, en toute circonstance, manifeste son horreur pour le polythéisme. Mais comment se fait-il qu'il ait plus de menaces pour les adorateurs des faux dieux que pour ces dieux eux-mêmes ? » —Telle était la question qu'un sage, ou philosophe païen, adressait à un rabbin. Ce dernier lui répondit :

« Il était un roi qui avait un fils désobéissant. Ce fils, remarquable par ses extravagances et ses folies, était assez pervers pour donner aux chiens le nom et le titre de son père. Eh bien, demanda le juif, était-ce contre son fils ou contre les chiens, que le roi devait être fâché ?

—Voilà qui est fort bien, s'écria le philosophe ; mais si Dieu anéantissait les objets que l'on adore, l'idolâtrie ne disparaitrait-elle pas de soi ?

— Vous auriez raison, observa le rabbin, si les insensés n'a-

doraient que des objets qui n'ont aucun emploi autre que celui qu'ils en font dans leur déraison.

« Mais comme ces insensés adorent le soleil, la lune, les fleuves, la mer, le feu, l'air et une foule d'autres choses, voudriez-vous qu'à cause de ces abus Dieu détruisît toutes ses œuvres et bouleversât toutes les lois qu'il a imposées à la création universelle ? Si quelqu'un volait du blé, et qu'il l'ensemençât, voudriez-vous que cette semence ne germât point sous prétexte qu'elle a été volée ? Il n'en saurait être ainsi. Le Seigneur a trop de sagesse pour arrêter le monde dans sa course, puisque c'est lui qui lui a imposé sa marche. Qu'importe que les enfants de la folie en fassent un mauvais usage ; le jour des rétributions n'est pas éloigné. Les hommes apprendront alors que les conséquences de leurs actions arrivent aussi certainement qu'il est sûr que des feuilles vertes naîtront du grain de semence enfoui dans la terre » (*Talmud*).

SENTENCES.

« Le premier et le dernier de tous les maux, c'est l'adoration des idoles » (S. Greg. Nazianz., *Orat. de Nativit. Christi*, post init.).

« Celui qui adore la créature nie le Créateur » (Hugo Cardinal., *sup. Job*, cap. III).

« Il n'y a point de plus énorme péché que l'idolâtrie ; car c'est la plus grande scélératesse que l'on puisse commettre contre Dieu » (S. Clem. pap., *lib. II Const.*, cap. 27).

« L'idolâtrie irrite tellement le Seigneur, qu'il ordonna de tuer ceux qui étaient tombés dans ce crime » (S. Cyprian., *de Exhort. mart.*).

« Qu'y a-t-il de plus misérable que ceux qui adorent les idoles » (S. Theod., *Sect.* IX *super Ezech.*, ante finem) ?

Si, de nos jours, il ne saurait venir à l'esprit d'aucun homme intelligent de fléchir le genou devant une idole et de l'adorer, il n'existe pas moins une autre idolâtrie, d'un genre plus raffiné, et qui est encore un plus grand péché que celui dont nous venons de

parler. Quiconque éprouve plus d'attachement pour les richesses, les honneurs et les plaisirs, que pour Dieu, n'est pas au fond moins idolâtre que les païens. Celui-là s'éloigne de Dieu et courbe, en quelque sorte, le genou devant le démon. Aussi saint Bernardin de Sienne disait avec raison : « Il serait ridicule de considérer pour un idolâtre celui qui offrirait à la créature deux petits grains d'encens qu'il aurait dû offrir au Créateur, et de ne point considérer comme tel celui qui consacrerait toute sa vie au service du monde, et qui n'offrirait rien au Seigneur [1]. »

Les idoles qu'un grand nombre d'hommes servent encore de nos jours sont la richesse, l'honneur et les plaisirs criminels. « Car, dit l'apôtre saint Jean, tout ce qui est dans le monde est, ou concupissence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; toutes choses qui ne viennent point du Père céleste, mais du monde. Or le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (I *Jean*, II, 16-18).

A. C'est ainsi que vous-même, chrétien, vous êtes peut-être trop attaché aux biens de la terre, vous estimez peut-être votre or et votre argent, vos nombreux troupeaux et vos riches campagnes, plus que Dieu ; vous avez peut-être en eux plus de confiance qu'au Dieu vivant ; vous faites peut-être plus d'efforts pour acquérir de l'argent et de la fortune que pour vous enrichir en vertus. Eh bien, ces richesses que vous servez

[1] S. BERNARD. SENENS., *Serm.* XLIII. *fer.* II *post Dom. Pass.*, art. 2, cap. 2.

de préférence à tout, elles sont aussi une idole, et en agissant ainsi vous ne valez pas un cheveu de plus que ces Israélites qui adoraient le veau d'or. Ce que vous adorez, ce n'est pas, il est vrai, des statues d'or et d'argent, mais c'est l'or et l'argent même.

Plus vous vous sentez attiré vers eux, moins vous éprouvez de plaisir à servir Dieu et à lui plaire. « Car, disait le divin Sauveur, vous ne sauriez servir en même temps Dieu et Mammon, » — le dieu de la richesse — (*Matth.*, VI, 24). Et l'apôtre saint Paul ajoutait : « Faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous, la fornication, l'impureté, les abominations, les mauvais désirs, et l'avarice, qui est une idolâtrie » (*Coloss.*, III, 5) ; paroles que saint Anselme explique ainsi : « De même, dit-il, que l'idolâtre rend à une statue l'honneur souverain qu'il doit au Créateur, ainsi l'avare, qui devrait rendre l'honneur à Dieu seul, honore davantage son argent. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Saint Sévérin et une femme avare. — Lorsque saint Sévérin arriva à Vienne, appelée alors du nom de Fabiana, une grande famine venait d'éclater dans cette ville. Le saint homme exhorta les habitants de la ville, qui l'avaient appelé à leur secours, à mettre leur confiance en Dieu et à faire pénitence.

Au milieu de la foule inquiète et livide qui se rendit à l'église figurait une veuve riche qui, tout en s'associant aux fidèles par ses démonstrations extérieures de piété, n'éprouvait dans son cœur aucun sentiment de charité chrétienne ; car, bien qu'elle eût de grandes provisions de blé, elle les cachait avec soin afin de les vendre à un prix supérieur.

Sévérin, à qui Dieu avait fait connaître cette circonstance par une révélation intérieure, lui ordonna, d'un ton plein de dignité

et de force, de s'avancer au milieu de la foule, puis il lui tint ce langage : « Comment, femme d'une haute et noble extraction, osez-vous vous abaisser jusqu'à vous faire la servante d'une basse cupidité et l'esclave de l'avarice, cette passion qui, selon l'expression de saint Paul, est une véritable idolâtrie ? Le bon Dieu saura bien, dans sa miséricorde, trouver un autre moyen de secourir ce peuple ; mais pour vous, vos richesses mal acquises ne vous rapporteront aucune bénédiction. Hâtez-vous donc de distribuer aux affamés ces monceaux de blé que vous tenez inutilement enfermés, tandis que Jésus-Christ souffre dans ses pauvres ; alors vous travaillerez plus encore dans vos intérêts que dans ceux de ces malheureux, et vous sauverez votre âme. »

La veuve fut tellement effrayée de ces paroles, qu'elle trembla de tous ses membres. Elle rentra en elle-même, et dès ce jour elle n'eut pas de plus grand plaisir que de distribuer aux pauvres ses riches provisions de blé (*Apostel Deutschland's*).

b. Le dieu des Européens.—Un Indien qui avait nom Hatury, raconte Las Casas, voulant éviter les traitements barbares des Espagnols, avait quitté l'île Hispaniola et s'était enfui à Cuba. Lorsqu'il s'aperçut qu'ils le poursuivraient encore dans ce dernier endroit, il convoqua ses gens, et leur tint ce langage :

« L'or étant le dieu des étrangers, je viens d'en remplir cette petite cassette que voici dans ma main, et nous allons établir des danses en son honneur. Peut-être parviendrons-nous à l'apaiser et à lui faire ordonner à ses serviteurs, les blancs, de nous laisser en repos. »

On sauta donc autour de la cassette qui était censée renfermer le dieu des Espagnols, jusqu'à ce que la respiration faillit manquer aux danseurs.

Cependant, comme ils craignaient qu'il n'y eût quelque danger à conserver chez soi une pareille divinité, ils finirent par jeter la cassette dans le ruisseau voisin.

Ces Indiens avaient-ils tout à fait tort, et n'est-il pas vrai de dire qu'il existe une foule de chrétiens qui sont plus attachés à l'or qu'à leur Dieu, et qui ont plus de confiance en leur argent qu'en leur souverain Seigneur (*Nach Skriver*) ?

c. L'homme et l'idole. — Un paysan avait dans sa maison

une idole qu'il honorait tous les jours avec le plus grand respect, et à laquelle il offrait de nombreux sacrifices. Il agissait ainsi dans l'espoir d'en obtenir de grandes richesses, et de passer ensuite des jours heureux.

Cependant comme le prétendu dieu se montrait inexorable et ne lui envoyait pas la moindre obole, notre homme devint de jour en jour plus pauvre.

Furieux d'avoir été trompé dans son attente, d'un coup de bâton il renversa son idole et la brisa en mille morceaux. Au moment où la statue s'écroula, il en jaillit une multitude de pièces d'or et d'argent qui avaient été cachées dans ses cavités. « Tu es un dieu extrêmement avare et méchant, dit le paysan ; pendant tout le temps que je t'ai honoré, tu n'as pas voulu me faire le moindre bien ; il n'y a que les mauvais traitements qui aient pu te forcer d'abandonner tes trésors entre mes mains. »

Cette idole est l'image de l'avare qui, aussi longtemps qu'il est en vie, ne fait de bien à personne. Ce paysan représente les héritiers de l'avare, auxquels ce dernier n'a été utile que lorsqu'il n'a plus existé (W. Fr. Wüst).

d. Mort terrible d'un avare — Dans un bourg de la Bavière vivait un homme qui ne songeait qu'aux moyens d'agrandir ses monceaux d'argent. Quand des pauvres allaient le trouver et le priaient de leur faire une légère aumône, il leur montrait la porte en les traitant fort rudement et en leur adressant d'amers reproches ; ou bien il leur donnait tout au plus la valeur d'un centime.

Cet avare voulant un jour se rendre compte de l'argent qu'il avait amassé depuis quelques semaines, il ferma la porte derrière lui, ouvrit le coffre énorme où se trouvait son argent, tendit la tête dans ce coffre-fort et se mit à compter son argent. Mais, hélas ! tandis qu'il se livrait à cette douce occupation, le couvercle du coffre, qui était en fer, lui tomba sur le cou, et tua ce ministre des idoles à l'autel même de sa divinité !

B. Une autre idole devant laquelle des chrétiens eux-mêmes fléchissent le genou, c'est *l'honneur et la gloire humaine.* — Celui qui compte trop sur la bonne opinion que les autres ont de lui, celui qui ne fait le bien que dans le vain désir d'en être loué des autres, celui-là oublie que tous les dons du corps et de l'âme sont des bienfaits de Dieu. Celui qui s'attribue à lui-même ses bonnes qualités, qui ravit à Dieu l'honneur et la reconnaissance qui lui sont dus, et qui méprise les autres, celui-là se constitue sa propre idole et se divinise lui-même.

Voici en quels termes Job dépeignait l'arrogante fierté de l'orgueilleux, qui s'insurge en quelque sorte contre la puissance de Dieu : « L'orgueilleux porte sa main contre Dieu, et il se croit assez fort pour combattre le Tout-Puissant. Il court contre lui la tête levée, il s'arme d'un orgueil inflexible » (*Job*, XV, 26). « L'orgueilleux, dit saint Augustin, oublie son Dieu, et sert le démon, auteur de toute idolâtrie ; il méprise la parole de Dieu, met sa joie dans des choses vaines et inutiles, aime les fausses insinuations, et repousse les inspirations divines [1]. »

TRAITS HISTORIQUES.

a. Exemples bibliques.—Déjà les anges déchus refusaient de reconnaître qu'ils eussent reçu de Dieu les grandes et magnifiques prérogatives qui les distinguaient. Au lieu d'être sous sa dépendance, ils voulurent se constituer ses égaux. Et telle fut la cause pour laquelle ils furent transformés en malins esprits, en démons pleins de mécontentement et de haine, et précipités dans l'abîme de l'enfer.

[1] S. AUG., *Serm.* LXII, *Ad fratres in eremo*, in med.

b. Il en faut dire autant des premiers hommes; séduits par le prestige d'une fausse ambition et trompés par le serpent, ils voulurent s'égaler à Dieu; mais le Seigneur rappelant à Adam son origine : « Tu es poussière, lui dit-il, et tu retourneras en poussière. »

c. Saül, premier roi d'Israël, attribua la victoire qu'il avait remportée sur les Amalécites, non pas à Dieu, mais à lui-même; aussi, au lieu d'élever un autel au Seigneur, en signe d'actions de grâces, il s'érigea à lui-même un arc de triomphe.

Voilà pourquoi il fut rejeté, perdit la vie et son trône.

d. Le roi Hérode ayant prononcé un discours du haut de son trône : « Ce n'est point là le langage d'un homme, lui crièrent ses flatteurs; il n'y a que Dieu pour parler ainsi. » S'étant complu dans ces paroles louangeuses, et n'ayant point rendu à Dieu l'honneur qui lui revient, ce prince en fut aussitôt puni par un ange du Seigneur, et dévoré tout vivant par les vers.

AUTRES EXEMPLES.

e. Humiliation du médecin Ménécrate. — Le médecin Ménécrate, célèbre par son orgueil et sa vanité, était tellement enflé de ses talents, qu'il finit par se mettre en tête l'idée étrange qu'il était Jupiter, le premier de tous les dieux. Ayant écrit à Philippe, roi de Macédoine, une lettre qui commençait par ces mots : « Ménécrate Jupiter à Philippe, salut, » Philippe lui répondit : « Philippe à Ménécrate, santé et bon sens ! »

Quelque temps après, le roi Philippe donna un brillant festin, et Ménécrate fut du nombre des invités. Mais tandis que les autres convives étaient assis à table et faisaient la meilleure chère, lui fut placé sur un trône magnifique, tout étincelant d'or, qu'on lui avait érigé comme s'il eût été un dieu, et on ne lui servit que de l'encens. Les serviteurs du roi s'avançaient devant lui, fléchissaient le genou, l'encensaient, en un mot, lui rendaient tous les honneurs de la royauté.

Comme Ménécrate s'étonnait de tout cela, et que, pressé par une faim dévorante, il demandait de la nourriture, le roi lui dit : « Pour nous, qui sommes des hommes ordinaires, nous avons besoin d'une nourriture corporelle; mais quant à vous,

qui vous croyez un dieu, vous devez pouvoir vous en passer. »

Ménécrate comprit le ridicule de ses prétentions, et dès ce moment il se montra beaucoup plus modeste (*Nach dem Ælian.*).

f. Le savant orgueilleux. — Au douzième siècle vivait à Paris un docteur qui avait nom Thurnai. Cet homme avait une intelligence lumineuse et pénétrante, une mémoire prodigieuse. Après avoir, pendant dix ans, enseigné la philosophie avec beaucoup de gloire et en captivant l'admiration de tous, il donna des leçons de théologie, en quoi il fit tant de progrès, qu'il fut bientôt en état de résoudre avec la plus grande facilité les questions les plus difficiles de cette science.

Ayant un jour résolu, au milieu des applaudissements de toute l'assistance, avec une grande clarté et conformément aux principes de la vérité chrétienne, une question controversée, son esprit vaniteux en fut tellement flatté, qu'il refusa de croire que tout le bien qui nous arrive fût un simple don de Dieu.

« O petit Jésus ! O petit Jésus ! s'écria-t-il, comme dans cette question j'ai bien confirmé et relevé ta doctrine ! En vérité, si je voulais être méchant et que l'envie me prît de contredire, il n'y aurait rien de plus facile pour moi que d'affaiblir et d'annuler par des arguments plus puissants encore ce que je viens d'établir avec tant de clarté et d'évidence ! »

A peine cet orgueilleux savant eut-il prononcé ces extravagantes paroles, qu'il devint muet et perdit toute la science qu'il possédait.

Enfin, après quelques années, Dieu, dans son infinie miséricorde, eut pitié de ce malheureux. Cet homme humilié, revenu à de meilleurs sentiments, recouvra en partie le don de la parole ; mais il tomba dans un état d'imbécillité telle, que son jeune fils parvint à peine au bout de deux ans, et malgré les plus grands efforts, à lui faire réciter, en bégayant comme un petit enfant, l'A B C et le *Notre Père*.

C. La troisième idole dont un grand nombre, même parmi les chrétiens, se font les esclaves, c'est la *ro-*

lupté sensuelle. — Celui qui, indifférent pour son salut éternel, ne cherche qu'à contenter son corps ; celui qui place son paradis dans le boire et le manger ; celui qui veut être de toutes les parties de plaisir, et qui n'a d'autre aspiration que celle de satisfaire ses cinq sens, qui ne rentre chez lui que l'âme souillée et l'intelligence vide, on peut dire de lui qu'il fait de son propre corps un objet d'idolâtrie, et qu'il « n'a point d'autre Dieu que son ventre. »

On peut appliquer à ces sortes de chrétiens les paroles suivantes de l'apôtre saint Paul : « Ceux-là ne servent point Notre Seigneur Jésus-Christ, mais leur ventre, et, par des paroles douces et flatteuses, ils séduisent les âmes simples » (*Rom.*, XVI, 18). Après avoir insisté sur ce point à plusieurs reprises, l'apôtre ajoute une dernière fois : « Il y en a plusieurs dont je vous ai souvent parlé, et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui auront pour fin la damnation, et qui font leur Dieu de leur ventre » (*Philipp.*, III, 18-19).

Que d'ailleurs tout désir criminel, toute passion soit en quelque sorte une idolâtrie abominable, c'est ce que montrent les paroles suivantes de saint Jérôme : « Celui qui fait son Dieu de son ventre se crée une divinité nouvelle ; car nous avons autant de dieux nouveaux que nous avons de vices ou de péchés. Suis-je en colère ? la colère est mon dieu ; ai-je regardé une femme avec convoitise ? la volupté est mon idole ; car chacun a pour idole ce qu'il souhaite et estime » (immodérément) [1].

[1] S. HIERONYM., *super Psalm.* LXXX, 8.

TRAITS HISTORIQUES.

a. *Exemple biblique.* — Nous avons un idolâtre de son propre ventre dans cet homme riche dont le divin Sauveur nous raconte l'histoire. « Que ferai-je, se disait en lui-même ce riche, dont les terres avaient extrêmement rapporté ; car je n'ai point de lieu où je puisse serrer tout ce que j'ai à recueillir ? » Puis se ravisant : « Voici, reprit-il, ce que je ferai. J'abattrai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens. Et je dirai à mon âme : Tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. » — Mais, tandis que cet homme raisonnait ainsi : « Insensé que tu es, lui dit le Seigneur, on va, cette nuit même, te redemander ton âme ; et pour qui sera ce que tu as amassé » (*Luc*, XII, 16-21) ?

AUTRES EXEMPLES.

b. *Saint François d'Assise.*—Saint François d'Assise étant arrivé un jour dans le couvent de Reate, en Italie, on lui donna une table excellente, des mets abondants et précieux lui furent servis, et l'on fit probablement un plus grand étalage que ne le permettaient les ressources du couvent. C'était précisément le jour de Noël. Le saint en fit d'amères reproches aux religieux.

« Voulez-vous, leur dit-il, renoncer à la pauvreté le jour même de la fête du pauvre Jésus ? Souvenez-vous, de grâce, qu'en ce jour la sainte Vierge avait à peine du pain à manger, et que le Maître du monde, au lieu d'un berceau, a reposé dans une crèche d'animaux. Imitez la pauvreté de votre Père ; souvenez-vous des vagissements de cet Enfant ! »

Par là, le saint homme voulait faire entendre aux religieux qu'il vaudrait mieux donner son superflu aux pauvres que d'avoir, comme c'est l'ordinaire dans les solennités ecclésiastiques, des tables si somptueusement chargées.

c. Lorsque le père Théodore, homme pieux non moins qu'intelligent, se promenait, au retour de la saison printanière, sur les bords d'un vivier voisin, et qu'il entendait le coassement

des grenouilles, il disait : « Les grenouilles sont une fidèle image de ces hommes qui ne songent qu'à satisfaire leurs inclinations sensuelles, et font leur dieu de leur ventre De même que les grenouilles ne savent faire autre chose que répéter ce cri incessant : Coac ! Coac ! ainsi les hommes absorbés dans les jouissances physiques ne savent parler que du boire et du manger. N'y a-t-il donc pas pour nous autres hommes de plaisirs supérieurs à ceux-là, et ne sommes-nous en ce monde que pour contenter nos appétits sensuels ? Plût à Dieu que, suivant l'exemple que nous a donné notre divin Sauveur et Maître, notre meilleure nourriture, notre plus ardent désir, consistât à faire la volonté de notre Père céleste ! »

Quiconque s'ose enfler de propre suffisance
Jusqu'à prendre en soi-même ou gloire ou complaisance,
Ou chercher hors de moi de quoi se réjouir,
Sa joie est inquiète, et si mal établie,
Que son cœur pleinement ne peut s'épanouir ;
D'angoisse sur angoisse il la sent affaiblie,
Il voit trouble sur trouble, et naître à tout moment
Mille vrais déplaisirs d'un faux contentement [1].

[1] CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ*, livre III, chapitre IX, pag. 291, tom. 4 (*Cit. du Trad.*).

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

DE LA CHARITÉ.

§ I.

DE L'AMOUR DE DIEU.

§ IV.

QUELLES DOIVENT ÊTRE LES QUALITÉS DE L'AMOUR DU PROCHAIN ? 89

Pages.

§ XVIII.

DE L'OBÉISSANCE.

Pages.

§ XX.

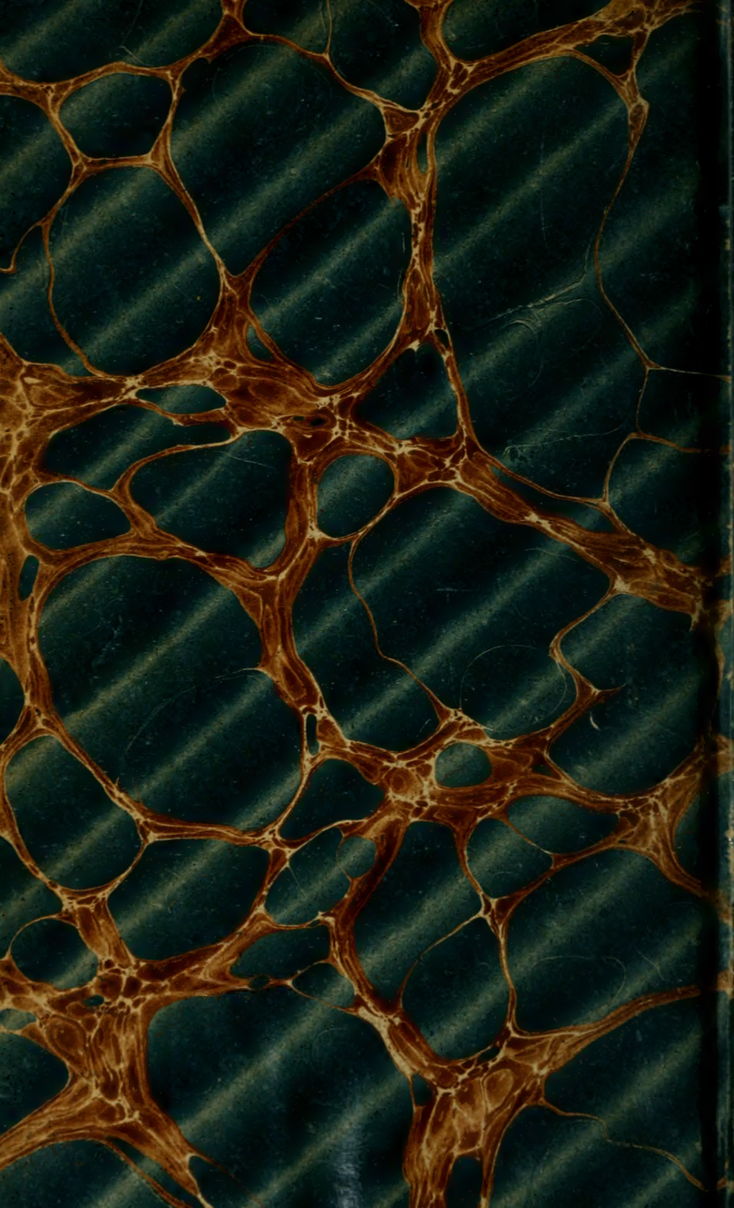
L'HÉRÉSIE.

§ XXI.

DE LA CRÉDULITÉ, OU DE L'INCONSTANCE.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Caen.—Imp. E. Poisson.




BX 1963 .S35214 1858
v.4 SMC
Scmid, Johann
Evangelist.
Ripertoire du
catichiste : ou,
BAQ-4609 (mcsk)
LIBRARY

